LES MYSTÈRES

DU CONGO

TROISIÈME PARTIE

TRIOMPHE DE LA CIVILISATION

I

VINGT BRAS DE MOINS

Lorsque de Sambry avait lancé sa menace contre les porteurs rebelles, il s'était attendu à une soumission immédiate.

Il n'en fut rien.

Au lieu de s'incliner, les porteurs protestèrent hautement contre les fatigues qu'on leur imposait et menaçaient le chef du poing.

Leur attitude courroucée ne laissait aucun doute sur la fermeté de leurs intentions, et de Sambry se prit à croire que c'était pour toutdebon.

Il essaya alors de les convaincre, de leur démontrer la folie du plan qu'ils avaient formé et de les menacer encore.

Rien n'y fit.

Bien plus, soudain l'un deux se rua sur l'explorateur et, d'un coup violent, le culbuta.

La ruse réussit si bien que de Sambry roula jusqu'au pied de la petite hauteur sur laquelle il se trouvait.

Prompts comme des éclairs, les porteurs, lançant un cri de triomphe, détalèrent au loin, sans que l'on eut le temps de songer à les rattraper ou de leur adresser quelques coups de feu, en guise de punition.

De Sambry se releva péniblement, aidé par Mwama, et tout confus,

regarda fuir les indigènes, dont les silhouettes se perdirent bientôt dans les ombres du soir.

Un moment le chef resta comme frappé de stupeur.

Puis, recouvrant ses esprits, il passa la main sur son front.

— Eh bien, mon ami, fit-il à Mwama, que dis-tu de cette équipée ?

— Je dis que c'est un fâcheux contretemps, maître.

— En effet.

— Heureusement, ils n'ont rien emporté.

— Grâce à toi.

— Ou grâce au hasard qui m'a fait découvrir leur complot.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Je ne sais.

— C'est un grand nombre de bras qui nous font défaut.

— Ce qui m'inquiète ce sont nos bagages.

— A combien étaient les fuyards ?

— Une vingtaine au moins.

— Et les autres ?

— Les autres sont paisibles, maître.

— Que vont-ils dire en apprenant cette nouvelle ?

— Je crois qu'elle les laissera indifférents.

— Espérons-le. Heureux encore que ceux-là nous soient restés.

Le cœur navré, les deux explorateurs firent leur rentrée au campement, d'où l'on avait remarqué un mouvement inusité, sans pouvoir cependant, s'en rendre exactement compte.

Ainsi que Mwama l'avait prévu, les porteurs restés fidèles accueillirent la nouvelle imprévue avec une indifférence parfaite, et semblaient vouloir y rester totalement étrangers.

Certains mêmes désapprouvèrent hautement leurs congénères, ce qui tranquillisa les explorateurs sur l'avenir.

L'heure du souper étant arrivé, on se mit à table ; mais il régnait dans la tente des explorateurs un nuage de tristesse et de désappointement, parfaitement admissible, du reste.

De Sambry secoua la tête avec appréhension et ne put s'empêcher de songer amèrement à la situation que leur créait cette nouvelle infidélité.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? répétait-il.

Puis, soudain, retrouvant son énergie indomptable :

— Le seul moyen est de doubler les charges à ceux qui nous suivent ; et, au besoin, je porterai ma part, comme le premier venu.

— Moi, aussi, fit Harris.

— Et moi également, ajouta une voix connue.

Tout le monde se retourna, et l'on vit arriver sir William, faible, encore pâle, mais droit comme aux plus beaux jours de sa vie.

Le docteur s'élança vers le convalescent :

— Quelle imprudence ! s'écria-t-il.

— Comment, une imprudence ?

— Je ne vous avais pas permis de vous lever.

— Je le sais bien.

— Pourquoi le faites-vous donc ?

— Parce que je suis guéri.

— Vous le pensez ?

— J'en ai la conviction.

— Vous pourriez avoir tort.

— Oh que non ; je me sens complétement rétabli.

— Et que venez-vous faire, ici ?

— Partager vos travaux.

Décidément Harris tombait de son haut.

Ce sir William était un homme exceptionnel.

Il y a une heure à peine, son corps, faible et abattu, avait peine à trouver un peu de repos dans un hamac relativement moëlleux, et maintenant il était là, debout, animé d'une force nouvelle, réclamant sa part des labeurs.

C'est qu'un examen furtif et connaisseur donnait, en réalité, la conviction à Harris que Darly avait repris sa vitalité et que, non-seulement tout danger avait disparu, mais encore que la santé avait reconquis son empire.

— Incompréhensible nature ! murmura le docteur.

— Constitution d'acier, compléta de Sambry.

— C'est étrange. Il renaît quand il veut.

— Pourvu que ce ne soit pas une guérison factice.

— Sur ma foi, non.

— Alors tout est au mieux.

Ce coup de théâtre avait momentanément fait oublier la fuite des porteurs, et tout le monde s'abandonnait à la joie de retrouver ainsi spontanément rétabli, celui pour lequel on avait, depuis quelques jours, tant de sombres inquiétudes.

Cet heureux évènement simplifiait beaucoup la situation actuelle des voyageurs, puisqu'il leur permettait de marcher à leur guise et qu'en outre, il leur donnait une tête et un aide en plus.

De Sambry était enchanté de ce quasi-miracle et serrait avec effusion les mains de sir William.

— Que je suis content ! répétait-il à plusieurs reprises.

— Oui, oui, fit l'autre, j'ai de nouveau frisé le trépas.

— Toujours à cause de vos imprudences.

— Ah ! par exemple !

— Certes, vous êtes la faute unique de ce qui est arrivé.

— Merci bien pour le compliment.

— Il est, pourtant, pleinement mérité.

— Et en quoi, s'il vous plait ?

— Votre damnée mauvaise habitude.

— De quoi ?

— De toujours vouloir faire autrement que le commun des mortels.

— Mais qu'ai-je donc fait ?

— Si vous étiez resté tranquillement assis sur le dos de votre âne comme nous, rien de fâcheux ne vous serait arrivé.

— C'est pourtant vrai !... Je me corrigerai... Mais à propos, qu'est-il advenu de mon mulet ?

— Ah, celui-là l'a payé pour vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Il s'est noyé.

Sir William eut un geste tragique et ses yeux s'humectèrent d'une véritable larme.

— Noyé ! s'écria-t-il, comme écœuré.

— Oui, ni plus ni moins.

— Et n'a-t-on pas tenté de le sauver ?

— Certainement ; mais comme il fallait d'abord vous retirer de l'eau, on n'a eu le temps qu'ensuite de songer à votre monture.

— Et pendant cet intervalle la bête était morte ?

— Comme vous dites.

— Eh bien, on a mal fait. Parole d'honneur, je ne sais ce que je donnerais pour posséder encore mon pauvre mulet. Je tenais à ce brave animal, voyez-vous.

— Je le conçois ; mais enfin, il fallait sauver l'homme avant la bête.

Sir William resta sans répondre.

De Sambry le croisa avec curiosité.

— Ah ça ! fit-il ; vous avez l'air de penser le contraire.

L'Anglais sortit comme d'un rêve.

— Si, si, répondit-il. C'est égal, mais j'aimais bien mon mulet.

Le chef ne put s'empêcher de sourire à la naïveté de sir William, ce type unique, qui eût été parfaitement capable de regretter qu'on l'avait sauvé, lui, d'abord, et son âne après.

— Et maintenant, dit de Sambry, vidons une bouteille à la santé de notre cher camarade, qui vient de nous être rendu plus tôt que nous ne l'avions espéré.

Le souper étant terminé, on fit honneur à la proposition du chef, et les explorateurs, réunis en cercle devant la tente, s'abandonnèrent à une douce causerie, pendant laquelle on savourait un bon cigare.

La nuit, descendue complètement, imposait à la terre un silence religieux, interrompu vaguement par le gazouillement lointain des oiseaux nocturnes ou par les appels stridents des oiseaux de passage, qui fendaient les airs à des centaines de mètres de hauteur, et qui, dans un vol invisible, s'en allaient chercher asile dans d'autres parages.

De temps en temps quelque fauve jetait aux échos ses rugissements ou ses hurlements féroces, mais ce vacarme se levait à une distance si grande que l'on pouvait hardiment certifier n'avoir dans le voisinage du campement aucun de ces hôtes importuns.

Le temps était superbe de douceur.

Une brise légère tempérait les chaleurs et répandait dans la nature une tiédeur bienfaisante qu'on respirait à pleins poumons, comme on respire des senteurs embaumées.

Au milieu de ces charmes mystérieux, les explorateurs oublièrent involontairement les misères de leur vie d'aventures et laissèrent aller leurs sens à la contemplation des grandeurs de la création.

— Quelle belle nuit ! fit le chef.

— En effet, répondit sir William, je me sens revivre.

— Il me semble que je pourrais rester ainsi des heures entières, sans songer au repos.

— Et pourtant, le repos est nécessaire. Quand partirons-nous ?

— Vous êtes pressé, mon ami. Ne ferions-nous pas sagement de rester encore quelques jours ici, jusqu'à votre complet rétablissement?

L'Anglais haussa les épaules.

— Moi, dit-il, je me porte comme un charme.

— Prenez garde ; n'allez pas trop vite en besogne,

— Je vous assure que ma santé est aussi bonne que la vôtre.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda de Sambry en se tournant vers Harris.

A son tour, celui-ci haussa les épaules.

— Mon avis ne sert de rien, fit-il ; sir William prétend être guéri complétement. Si je disais le contraire, il rirait de moi.

— Mais certainement, mon cher docteur, je rirais de vous. Je vous répète que je suis bien portant, et je ne comprends pas votre manie de faire de moi un malade malgré lui.

A cette tirade, débitée avec un sérieux imperturbable, les explorateurs ne purent retenir leur hilarité.

Décidément sir William n'en disait ou n'en faisait jamais d'autres.

— Soit, reprit le chef ; il est donc admis que vous êtes guéri.

— Mais à coup sûr, je le suis, insista l'Anglais.

— Dans ce cas nous pouvons marcher ?

— De suite, si vous voulez, interrompit sir William.

Et il se leva carrément comme pour se mettre en route.

De Sambry le retint.

— Pas tant d'empressement, fit-il ; si je dis que nous pouvons marcher, j'entends que nous le ferons demain, au lieu d'attendre encore quelques jours.

— Et où allons-nous ?

— Tout droit sur Okolo-Bouali.

— Nous rentrons ainsi dans le tracé de notre itinéraire primitif?

— Oui.

— All right !

— Seulement je voudrais bien ne pas rester longtemps dans ce village.

— Vous êtes de mon sentiment, n'est-ce pas, docteur ?

— Tout-à-fait, approuva Harris.

— D'ailleurs, reprit le chef, rien ne nous retient à Okolo-Bouali.

— Absolument rien.

— Et puis je ne voudrais pas nous exposer à une deuxième édition de la scène de Ngango.

Sir William ouvrit de grands yeux.

— La scène de Ngango ? interrogea-t-il.

— Mais oui.

— J'en ignore le premier mot.

— C'est juste, répondit le chef ; vous étiez malade.

Et il se mit à exposer à sir William un récit fidèle de la méchante réception qu'on leur avait faite dans ce village, des discussions soulevées, du coup de feu échangé, du refus des indigènes de leur donner un gîte, même eu égard à la présence d'un moribond dans leurs

rangs, et enfin de leur départ accéléré pour échapper à de plus mauvais traitements.

Comme d'habitude, l'Anglais roula des regards furibonds, crispa les poings et s'épancha en invectives injurieuses à l'adresse des Batéké, qu'il appelait bandits, voleurs, assassins.

— Le plus clair de tout cela, reprit de Sambry après sa narration, le plus clair de tout cela est que nous agirons prudemment en nous exposant le moins possible à de pareilles aventures.

— Ah oui.

— C'est pourquoi je propose de ne nous arrêter à Okolo-Bouali que pour faire un campement sommaire et pour en repartir au plus tôt.

— A moins qu'on nous y reçoive à bras ouverts.

— Pas même alors.

— Voilà de l'entêtement.

— Mais pourquoi, diable, voulez-vous donc absolument stationner quelque part?

— Pour chasser, parbleu !

— Il me semble que les occasions ne vous font pas défaut.

— C'est ce qui vous trompe. Depuis combien de temps n'ai-je plus lâché un coup de fusil, si ce n'est que pour tirer sur les négriers?

— Et, ma foi, vous avez visé juste.

— Je le sais, mais enfin, mon fusil se rouille et mes bras s'alourdissent. Il leur faut du mouvement.

— Très bien. Vous serez satisfait.

— Donc je chasserai à Okolo-Bouali?

— Non pas, puisque nous n'y resterons pas.

— Mais alors, où le ferai-je?

— Ailleurs.

— C'est bien vague et peu consolant.

— Laissez-moi achever.

— Ah !

— Voici mon plan : Nous effleurerons le village précité et de là nous marcherons, à étapes régulières, vers la rivière Congo. Ici se présentent plusieurs points où nous pourrons faire halte ; mais je crois qu'en choisissant Kimpoko, nous resterons dans la ligne la plus directe. Nous pourrions également désigner Brazzaville, si vous le désirez. Dans un de ces deux lieux, qui sont des centres relativement paisibles, nous établirons un quartier-général d'une huitaine de jours, c'est-à-dire de quoi nous refaire un peu des fatigues passées..., et là, mon

cher William, vous aurez tous les loisirs pour vous livrer à vos exercices cynégétiques. Êtes-vous satisfait, maintenant ?

— Oh, plus que satisfait. Le choix des lieux m'est indifférent pourvu que j'aie de quoi chasser.

— Et vous, docteur, lequel préférez-vous ? demanda le chef.

— J'opte pour Kimpoko, fut la réponse.

— Nous voilà fixés. Arrivés là-bas, nous prendrons une décision sur notre route future, sans oublier toutefois que, lors de notre départ pour l'Ogöoué, nous étions intentionnés de parcourir les possessions belges, par voie de terre.

— Une difficulté se présente pourtant, interrompit le docteur.

— Laquelle ?

— Notre matériel.

— Quel matériel ?

— Mais nos marchandises et nos munitions, pour le transport desquelles il nous manque des bras, depuis la désertion d'une partie de nos hommes.

— Ma foi, on s'arrangera comme on pourra.

— Comment ferez-vous ?

— Ainsi que je l'ai dit.

— Donner à chacun double charge ?

— Oui.

— Les porteurs se rebifferont.

— On les mènera à la raison.

— Encore par la force ?

— S'il le faut, oui.

— Mauvais système.

— Nous n'avons, pourtant, pas à hésiter.

— Enfin, essayons.

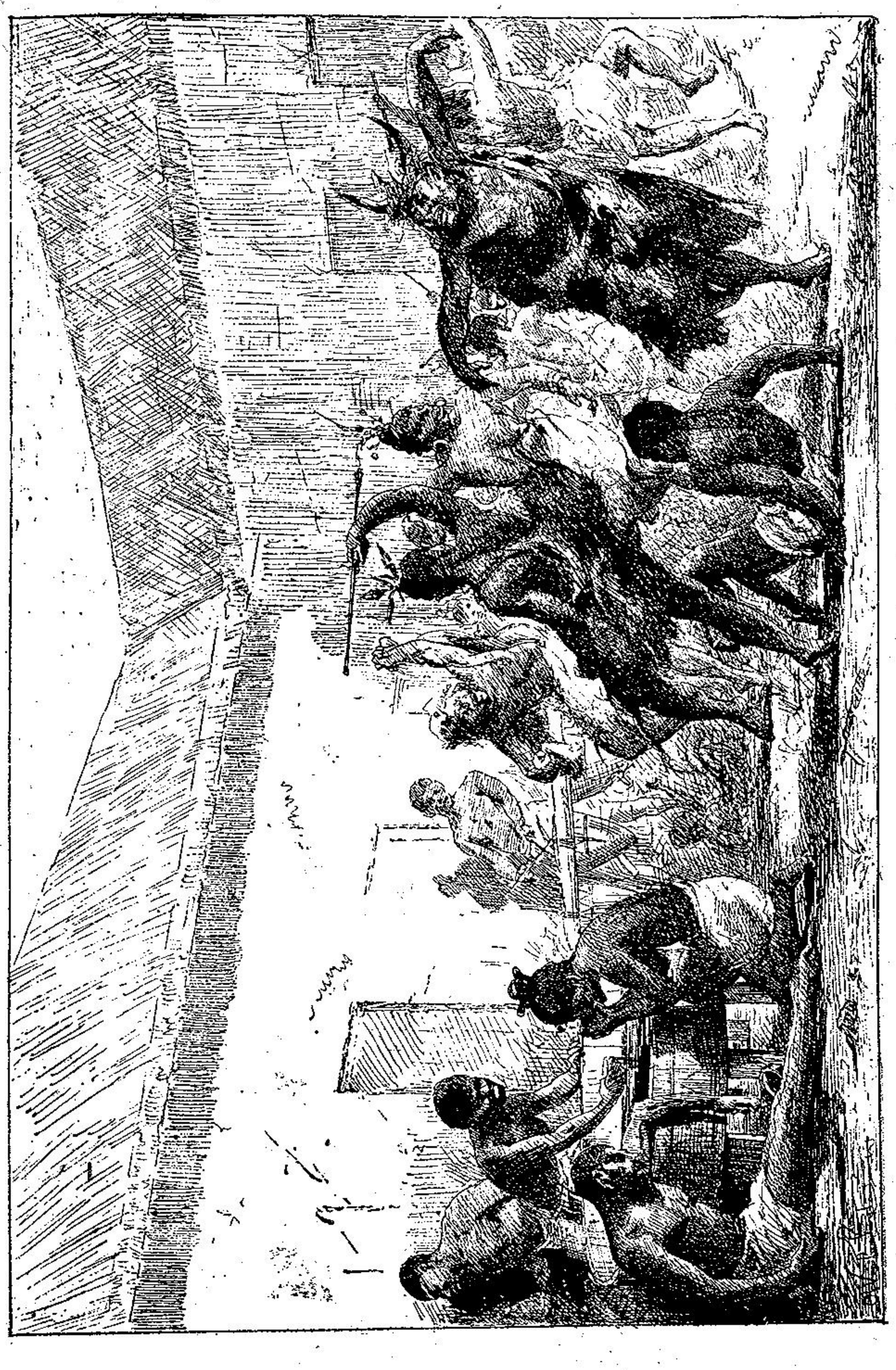
— Donc, nous partirons demain ? demanda sir William.

— A l'aurore.

— Très bien. Et à présent, mes amis, allons-nous coucher. Il se fait tard.

En effet la nuit marchait de son pas de géant, sans s'inquiéter de ce qui se mouvait autour d'elle.

Un quart-d'heure après, les explorateurs dormaient d'un sommeil qui dura jusqu'au petit jour, alors que Mwama, qui avait été de garde, vint réveiller tout le monde.



DES HOMMES ET DES FEMMES DANSAIENT DES SARABANDES. (P. 15.)

II

LA FÊTE DES VENDANGES

On forma la caravane, en divisant les colis de telle manière que chacun des porteurs en eut une quantité équitable.

Il y eut bien quelques murmures devant ce surcroît de charge, mais les raisons avancées par de Sambry finirent par mettre tout le monde d'accord, sans qu'il dût même songer à passer aux mots violents.

Il en était tout radieux, le brave chef, car rien ne lui répugnait tant que de devoir employer la force.

— Ça marche, fit-il joyeusement.

— Il me le semble, répondit sir William.

— Pourvu que ça dure, murmura Mwama.

— Ça durera, mon ami, répliqua le chef, qui avait entendu.

— Je l'espère, maître.

Bientôt la file était faite et l'on se mit en route.

Comme toujours de Sambry tenait la tête, accompagné de Mwama ; mais cette fois, sir Darly s'était joint à eux.

La confiance paraissait être revenue dans tous les cœurs, car on cheminait allègrement et sans protestation.

Comme si la nature eut voulu faciliter la traversée, le soleil se cachait à demi derrière des nuages inoffensifs, tempérant l'ardeur de ses rayons et tamisant la chaleur d'une façon supportable.

En outre, la route, bien que peu fournie d'ombre ou d'arbres, était d'une grande facilité, étant donné que le sol était tapissé presque partout d'une herbe, menue il est vrai, mais assez serrée pour former une espèce de gazon, dans lequel les pieds se posaient aisément.

Un seul membre de l'expédition grommelait continuellement.

C'était sir Darly.

Il avait nonchalamment jeté son fusil sur l'épaule et semblait désappointé.

— C'est navrant, disait-il.

— Quoi donc ? demanda de Sambry.

— Pas une plume, pas un poil à découvrir !

— Patientez, mon ami ; il en viendra.

— Voilà toute une journée que je patiente.

— Demain ce sera mieux.
— Demain est bien long.
— Qu'y voulez-vous ?
— C'est écœurant !
— J'en conviens, mais il n'y a pas à y remédier.
— Le premier gibier que je rencontre, le paiera pour tous.
— Vous avez raison.
— Je l'écartèlerai.
— Et nous le mangerons après.
— Il n'en restera pas grand'chose.
— Voilà de l'égoïsme.
— Mais de la démonstration.

Et tout le long de la route, les doléances de l'Anglais se produisaient sans interruption, au grand amusement du chef qui se plaisait à taquiner son camarade.

Cependant tout allait à merveille ; et bien que, vu les fortes charges de chaque homme, on se reposât souvent pendant un quart-d'heure, rien ne vint entraver ni le bon ordre ni la vitesse de la marche.

Le lendemain, dans la matinée, on aperçut de loin, au détour de la route, une agglomération d'arbres et de champs cultivés, au-dessus desquels planait un bruit confus de voix et de sons.

— Quel est ce point, là-bas ? demanda de Sambry.
— Okolo-Bouali, maître, répondit Mwama.

Le chef ne put réprimer un petit cri de satisfaction.

— Est-il possible ! s'écria-t-il.
— Dans un quart-d'heure nous y serons, répliqua le serviteur.

En effet, il ne fallut pas plus de quinze minutes pour atteindre les premières habitations du village.

Ce qui frappa tout d'abord l'attention des explorateurs, fut le brouhaha, le va-et-vient, le vacarme et le tintamarre qui remplissaient Okolo-Bouali, d'un bout à l'autre.

A l'entrée du village se trouvait posté un nègre de forte stature qui s'épuisait en mouvements désordonnés, penché qu'il était sur un appareil réellement bizarre.

Cet appareil se composait de deux pieux plantés en terre et retenus ensemble par un bâton qui les liait horizontalement par le dessus. A ce bâton se trouvaient suspendus cinq tam-tams de grandeur et de gamme différentes, disposés les uns à côté des autres suivant leur dimension.

Au moyen de deux bâtonnets, le nègre s'efforçait d'arracher des harmonies bruyantes à ses instruments, en les torturant tour à tour avec une volubilité et une rapidité dignes d'une meilleure cause.

De Sambry s'arrêta.

— Qu'est cela ? interrogea-t-il,

— C'est un musicien indigène, répondit Mwama.

— Pourquoi tout ce bruit ?

— C'est la saison des vendanges, maître.

— Et on la fête ?

— Oui, maître, on la fête brutalement, ainsi que vous allez pouvoir le constater par vous-même. C'est fort étrange, mais très répugnant.

— Vraiment ? Qu'est-ce donc ?

— Dans quelques heures, peut-être maintenant déjà, les saturnales vont commencer. Vous arrivez donc au moment propice pour y assister.

Pendant que le joueur de tam-tam continuait à faire rage, la caravane fit son entrée dans Okolo-Bouali.

Chose étrange, contrairement à ce qui se pratiquait d'ordinaire lorsqu'on venait dans un village, aucun mouvement de curiosité ne se manifesta parmi les indigènes, et personne ne se porta ni à la rencontre ni sur le passage des explorateurs.

Il était évident que chacun se livrait à une préoccupation telle qu'il n'avait pas la moindre idée de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui.

Du reste, peu d'indigènes étaient visibles, et ceux que l'on aperçut semblaient poursuivis par une hâte fébrile, car ils sortaient d'une hutte quelconque pour disparaître promptement dans une autre.

Le rendez-vous principal de ces promeneurs fantastiques paraissait être une grande habitation bâtie en chaume et située au milieu du village.

Ils s'y engouffraient comme les abeilles dans une ruche.

Par la porte à moitié ouverte sortait un bruit confus mais étourdissant de voix gutturales, indécises, chantant sur un rhytme traînant des couplets incompréhensibles, auxquels se mêlaient les ronflements discordants d'une musique confuse, qui avait l'air d'être produite par quelque musicien aviné.

Sans interruption ce bruit désordonné se répandait en larges flots dans le village où il trouvait, de-ci de-là, un écho non moins effréné, dans les autres habitations.

Décontenancés par cette bizarrerie, les explorateurs firent halte au

milieu de la place qui formait le centre d'Okolo-Bouali, et attendirent les évènements.

— Voilà au moins une drôle de réception, fit de Sambry.

— Je n'en vis jamais de pareille, répondit sir William.

— Elle ne m'étonne nullement, maître, intervint Mwama.

— Non, mon ami ; et pourquoi donc ?

— Je vous l'ai déjà dit : c'est la fête des vendanges.

— Cela n'est pas une raison.

— Au contraire, maître.

— Il faut avouer que les gens d'ici sont d'étranges apôtres.

— En vérité, maître. Mais la solennité à laquelle nous assistons en ce moment excuse tout.

— Même une indifférence totale.

— Oui, maître.

Les Européens ne purent en croire leurs oreilles.

— Ainsi, ce qui se passe n'est que tout naturel? demanda de Sambry.

— Absolument. On ne peut se faire une idée des extravagances, des étrangetés, des actes inouis que l'on rencontre à l'occasion de ces festivités. Durant trois jours consécutifs, on boit, on mange, on chante, on danse, on vocifère et l'on se livre aux absurbités les plus repoussantes.

— Et on appelle cela, célébrer les vendanges ?

— Oui, maître.

— Jolie célébration.

— C'est l'usage, maître. D'ailleurs, si vous voulez vous donner la peine d'entrer là-bas, dans la grande habitation d'où s'élève tout ce bruit, vous pourrez constater le fait de visu.

— C'est fort bien ; mais ne serait-il pas raisonnable que nous nous fassions d'abord présenter au chef de la tribu ?

Mwama se mit à sourire.

— Pourquoi riez-vous ? demanda l'Anglais.

— Parce qu'il serait folie de se mettre actuellement à la recherche du chef.

— Et pour quelle raison ?

— C'est bien simple. Il fait comme ses sujets : Il s'enivre.

— Ah bah !

— Au surplus, je crois que nous avons déjà rencontré à peu près le même cas, lors de notre passage sur l'Ogôoué.

— En effet, je me souviens.

— Seulement, là-bas, l'abus était passable, tandis que dans ces parages-ci il ne connaît pas de frein.

— Mais alors c'est du dévergondage ?

— Plus que cela, maître, c'est un enfer.

— Et penses-tu positivement que nous puissions impunément entrer dans ce taudis ?

— Sans aucunc crainte, maître.

— Dans ce cas, allons voir.

On poussa jusqu'à l'entrée de l'habitation ; mais, comme frappé subitement, sir William, qui marchait le premier, se recula avec un geste d'aversion.

— Brr ! s'écria-t-il, en portant la main à son nez.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

— Quelle peste !

A son tour de Sambry s'avança, mais, involontairement, il imita l'exemple de son compagnon.

— En effet, dit-il, c'est nauséabond.

— Que feraient-ils donc là-dedans pour en arriver à ce degré d'infection ? hoqueta William Darly.

— Tout, excepté ce qui est propre, conclut Mwama.

La curiosité piquait vivement les explorateurs.

Quelque répugnant que s'annonçât le spectacle, ils se sentirent trop talonnés que pour ne pas en désirer la vue.

Surmontant leur répulsion, ils se baissèrent dans la porte basse et entrèrent résolument.

Du premier coup il faillirent perdre les sens.

Un tintamarre inexprimable fendait les airs et remplissait la demeure de sons entrecroisés, stridents, inhumains.

Dans un des coins un joueur de tam-tam battait son instrument avec une rage insensée.

Des hommes et des femmes, affublés d'accoutrements impossibles à décrire, titubant et mal d'aplomb sur leurs jambes, dansaient des sarabandes, avec des poses lascives dont toute pudeur était bannie.

Ils se croisaient, faisaient des marches et des contremarches, battant des mains et ballant des bras, tandis qu'ils s'accompagnaient en hurlant des refrains qui roulaient par saccades de leurs lèvres salies par la boisson.

Leurs pirouettes et leurs gambades étaient si endiablées que plus d'un, perdant l'équilibre, glissait sur le sol, pour se relever inconti-

nent mais avec peine et pour reprendre ensuite sa part à cette horrible orgie de mouvements.

Plus loin, dans un autre coin de la place, étaient placés de grands et larges vases remplis d'une liqueur flasque et aux couleurs douteuses.

Tout autour étaient accroupis des indigènes qui puisaient continuellement dans ces réceptacles de l'ivrognerie, au moyen de gobelets en bois, qu'ils faisaient sans trêve aller à leur bouche et qu'ils vidaient méthodiquement.

Parmi ces buveurs effrénés les femmes formaient la majorité, et leurs libations dépassaient de beaucoup, en fréquence, celles des hommes.

Plusieurs de ces consommateurs, assommés par l'abus auquel ils venaient de se livrer, gisaient par terre, ivre-morts, sans conscience d'eux-mêmes, sans idées comme sans voix, et ayant encore à peine la sensation de grommeler quelques paroles étouffées et sans force.

Puis encore des enfants, assis contre la muraille, regardant d'un air hébété ce spectacle abrutissant, et se délectant à la contemplation des excès de bestialité dont leurs parents étaient les héros.

Un autre groupe, non content de s'être brisé les nerfs aux boissons, s'enivrait au suprême degré, en fumant du chanvre dans des pipes bourrées jusqu'en haut, et lançaient dans le vide, avec une satisfaction sans pareille, des bouffées de fumée qui allaient flottiller contre le plafond et contribuaient encore davantage à gâter le peu d'air qui circulait dans la demeure.

Un profond sentiment de dégoût, quelque chose comme des nausées, s'empara des explorateurs.

— Moi je vous déclare franchement que j'en ai assez, fit de Sambry.

— Un porc ne se conduirait pas plus salement, dit sir William.

— Je ne sais ce que ces malheureux font de leur santé, remarqua le docteur.

— Question d'habitude, peut-être, riait le chef.

— C'est possible.

— Je ne voudrais pas les suivre dans leurs évolutions, fit sir William.

— Je vous crois volontiers.

— Il faut réellement venir en Afrique pour voir cela.

— Il est vrai que nous en avons déjà vu beaucoup.

— Néanmoins, ceci dépasse les bornes.

— C'est inouï.

— Et vous dites, Mwama, que cela dure ainsi pendant trois jours.

— Oui, maître, trois jours complets.

— Et après ?

— On reprend sa vie habituelle.

— Eh bien, merci.

— Voyons, mes amis, sortons.

— Oui, sortons, firent les autres.

On se hâta de regagner la porte, tout heureux de se retrouver au grand air et de respirer une atmosphère plus pure.

— Je parie, fit le chef, qu'on n'a pas même remarqué notre présence dans ce refuge abominable ?

C'ÉTAIT UN GRAND DIABLE DE NÈGRE. (P. 28.)

— Absolument pas, maître. Les indigènes sont trop occupés en ce moment.

— Occupés, c'est le mot ! exclama sir Darly.

Maintenant que les explorateurs étaient à Okolo-Bouali, une question assez énigmatique se présentait.

Dans les circonstances présentes, qu'allaient-ils faire ?

Etablir d'emblée leurs tentes, ou attendre ?

Il leur était impossible, pourtant, de dormir à la belle étoile.

D'autre part, ils connaissaient assez les mœurs africaines pour savoir que l'hospitalité ne s'accorde que contre paiement anticipé d'un hongo quelconque.

Mais à qui s'adresser de ce chef ?

Tout le monde, dans le village, se trouvait dans un état tel qu'il ne fallait pas songer à liquider ce point, puisque leur présence même avait passé inaperçue.

C'était un cas fort perplexe, qui, pourtant, ne pouvait se prolonger.

Les explorateurs se concertèrent vivement.

— Campons à tout hasard, fit de Sambry.

— C'est aussi mon avis, ajouta sir William ; nous nous entendrons avec qui de droit, quand les indigènes auront cuvé leur vin.

— Entretemps, Mwama, tu tâcheras de savoir si le chef du village est abordable.

— Bien, maître.

— Allons, mes amis, dressons les tentes.

Sans tarder on se mit à la besogne, et bientôt les habitations de la caravane se trouvèrent debout dans un coin d'Okolo-Bouali.

Cette nuit-là on dormit, non sans quelque inquiétude ; et, par mesure de prudence, de Sambry avait augmenté les postes des veilleurs.

— Qui sait, fit-il, si les indigènes, excités par leurs nombreuses libations, ne seront pas tentés de nous faire un mauvais parti ?

— Voilà une éventualité bien possible, répondit Harris.

— Je ne le crois pas, intervint Mwama.

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce qu'ils n'auront pas le temps d'y songer.

— Vraiment ?

— Leurs saturnales les absorbent entièrement, au point de leur faire tout oublier.

— Soit, mais la précaution est toujours bonne.

— Assurément, maître.

Pourtant rien ne se produisit.

Toute la nuit durant, le charivari continuait son train, si bien qu'aucun des explorateurs ne put fermer l'œil.

Aussi à l'aurore furent-ils tous debout, baîllant de fatigue et se frottant les yeux de sommeil.

William Darly, principalement, fut inépuisable de réclamations. Il avait l'air boudeur et morose.

— Allons-nous-en, dit-il.

— Pour quel motif? interrogea le chef.

— L'existence est insupportable ici.

— Vous semblez bien pressé.

— Il y a de quoi.

— Cependant, hier encore vous réclamiez un stationnement.

— Oui, mais je ne pouvais pas prévoir ce qui se passerait à Okolo-Bouali.

— La chose n'est pas aussi grave que vous voulez bien l'exposer.

Sir William fit des yeux effrayants.

— Pas si grave ! exclama-t-il.

— Mais non.

— Vous êtes bien aimable.

— Mais alors qu'est-ce qui vous choque tant ?

— Diable ! Vous trouvez qu'il soit agréable de passer une nuit entière sans pouvoir s'assoupir seulement durant quelques secondes ?

— Au fait, c'est vrai.

— Pour ma part, je n'ai jamais rencontré des enragés comme ces gens-là. Pas une seule minute leurs criailleries n'ont cessé, et ce matin il me semblait que je sortais de mon lit, plus fatigué que hier soir.

— Je suis dans le même cas, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Lever le camp.

— Oh non, pas encore.

— Rien ne nous retient ici.

— Si ce n'est nos porteurs.

— Que voulez-vous dire ?

— Ces malheureux, me semble-t-il, se sont donné assez de mal ces derniers temps, que pour leur laisser au moins un repos de quelques jours.

— Quelques jours ! exclama l'Anglais.

— Oui, parfaitement.

— Soit, mais ce sera gai pour nous.

- Parbleu ! occupez-vous.

— A quoi ?

— A la chasse.

Sir William ébaucha un geste violent et se frappa la tête.

— Ah mais, imbécile que je suis ! grommela-t-il. J'ai la distraction sous la main et je n'y pensais pas.

— Vous voyez bien qu'on a souvent besoin....

— D'un plus grand que soi, interrompit l'Anglais.

De Sambry ne put s'empêcher de sourire à la conclusion de sit

William, qui trouvait toujours un mot typique pour clôturer la conversation.

— Voilà qui est convenu, reprit le chef ; vous irez en chasse pendant que nous attendrons ici, tranquillement, les suites de cette aventure.

— Et quand partirons-nous alors ?

— Après-demain.

Aussitôt sir William appela son serviteur, et tous deux, jetant le fusil sur l'épaule, s'en allèrent, allègrement, du côté de la plaine.

Entretemps, de Sambry et Harris s'occupaient de la véritable situation de la caravane.

Ils se mirent à observer les allures que prenait le village.

Rien de nouveau ne survint.

Comme la veille, le va-et-vient reprit son cours, ainsi que les chants et le vacarme.

Tous ces indigènes, hâtifs et mal campés sur leurs jambes, se rendaient à l'habitation où les voyageurs avaient assisté aux orgies passées.

Il s'y engouffraient à qui mieux mieux, sans même regarder les explorateurs, dont la présence semblait de nouveau leur être d'une indifférence parfaite.

De Sambry et Harris en restèrent positivement stupéfaits.

— En vérité, fit le chef, c'est trop fort.

— Au fait, c'est bizarre.

— Dans tous les cas, c'est favorable pour nous.

— Comment ?

— De la sorte, si l'on ne se donne pas même la peine de nous voir, nous nous passerons également d'offrir le hongo.

— Tiens, oui, cela nous épargne des présents.

— C'est pourquoi je décide de ne plus nous occuper de ces brailleurs, et de faire comme eux, c'est-à-dire de mener notre petit train-train, absolument comme si nous étions seuls à Okolo-Bouali. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Je vous approuve sans restriction.

— Donc agissons en conséquence.

Ainsi dit, ainsi fait, les explorateurs se mirent à circuler dans leur camp, à flâner, à se distraire aux mille petits travaux d'intérieur, et ce sans se préoccuper davantage des indigènes.

Même, au bout d'un temps relativement restreint, leurs oreilles

s'habituèrent au tintamarre incessant des habitants abrutis, ce qui fit que leur séjour s'annonçait sans nuage.

De la sorte on atteignit le soir du deuxième jour, et lorsque les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur le village, sir Darly et Mwama rentrèrent aux tentes, passablement chargés de gibier, surtout de gibier à plumes.

D'aussi loin que l'Anglais aperçut ses camarades, il leur cria des phrases joyeuses et leur montra triomphalement un énorme cabas, qu'il tenait au-dessus de la tête.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir là-dedans? demanda de Sambry.

— Une nouvelle surprise, sans doute, répondit le docteur.

— Il est de fait que c'est l'homme aux surprises.

— Un compagnon précieux.

— Quant à ça, je le crois bien.

— Et infatigable.

— Comme pas un.

Les deux amis répondirent aux signaux du chasseur, sans savoir au juste ce qu'il voulait dire.

Sir William hâta le pas et rejoignit bientôt les explorateurs, devant le nez desquels il mit le mystérieux cabas, qu'il tenait soigneusement clos au moyen de ses dix doigts.

— Devinez ! dit-il avec jubilation.

— Des fruits?

— Non.

— De l'ivoire?

— Non.

— De l'or?

— Non.

Les compagnons ne surent plus que penser.

— Voyons, fit de Sambry, qu'est-ce donc?

— Un trésor bien autrement grand que tous ceux nommés par vous.

— Pour ma part, je renonce à trouver le mot de l'énigme.

— Moi aussi, compléta le docteur.

— Eh bien ! fit l'Anglais, ce sont des.....

Il s'arrêta à dessein pour porter au comble la curiosité des explorateurs.

— Ah ça, dit le chef impatienté, jouons-nous aux jeux innocents?

— Ma foi, non; mais ce que je rapporte est si exceptionnel que je tiens à en faire ressortir la valeur.

— Si vous n'allez pas le dire, enfin, nous ne vous écouterons plus.

— Ce sont des patates douces ! exclama l'Anglais.

Pour le coup, la surprise ne semblait pas précisément aussi énorme que sir William avait bien voulu l'annoncer, mais elle n'en causa pas moins une joie sincère.

Depuis bien longtemps la cuisine des voyageurs était privée de légumes ; depuis bien longtemps on avait oublié le goût des pommes de terre.

Il faut avoir vécu, du reste, dans ces parages lointains, privé de ces mets et de ces comestibles qui font la base des repas européens, pour comprendre l'immense satisfaction qu'on éprouve à posséder quelque maigre tubercule ou quelqu'insigne produit rappelant les jours de bonne chair.

Aussi une exclamation unanime accueillit la communication de sir William, et les compagnons dévorèrent de regards avides les innocentes patates qui s'entassaient dans le cabas.

— Et où avez-vous trouvé cela ? demande de Sambry.

— En route.

— Les avez-vous achetées ?

— A moins que vous supposiez que nous les avons volées.

— Oh non ! riait de Sambry ; mes soupçons ne vont pas si loin.

— Nous les avons achetées à une négresse que nous avons rencontrée.

— Et vous n'aviez sur vous aucune marchandise pour faire l'échange !

— Erreur, mon ami.

— Vraiment ?

— J'ai même fait un excellent marché.

— Avec quoi donc ?

— Je les ai troquées contre un méchant couteau de chasse, qui gisait quelque part au fond de ma poche.

— Il n'y a positivement que vous, pour dénicher pareilles chances.

— Question de s'arranger, mon ami.

— Le principal est que nous les avons.

— Et que nous allons nous en régaler de la bonne façon.

Sir William referma son cabas.

— Je cours porter le tout à Nkéré, ajouta-t-il.

— Nous en dînerons demain.

— Non pas ; nous les mangerons ce soir même ; car qui sait ce que nous réserve le jour qui suivra ?

— En effet, conclut le chef, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

L'Anglais s'en alla exhiber ans la cuisine la récolte imprévue, et,

au souper, les patates, excellemment préparées par Nkéré, faisaient les délices de tous les mangeurs.

Sir William s'en pourléchait les lèvres, et jusqu'au moment même de fermer les paupières au sommeil, il ne cessait de répéter . « Que c'est bon ! que c'est bon ! ».

Doucement s'écoula le temps qu'on devait passer à Okolo Bouali, sans que les explorateurs fussent inquiétés par les indigènes, qui continuaient leurs ripailles éhontées avec une rage incompréhensible.

Sir William chassait durant quelques heures de la journée, et, malgré que la curée ne fût pas abondante, il ne revenait jamais bredouille.

Enfin le chef, jugeant que les porteurs avaient eu suffisamment de temps pour se reposer, et surtout, vu la circonstance que la fête des vendanges allait toucher à son terme, ce qui allait infailliblement amener le paiement d'un hongo, le chef donna l'ordre de rouler les tentes et de reprendre les charges.

Le soleil ne se montrait encore que vaguement, quand la caravane entière se trouvait prête à partir, dans l'ordre qu'on avait adopté pour les trajets antérieurs.

III

UN ARBRE ÉTRANGE

Peu après la caravane se mit en marche.

— Nous en sommes quittes à bon compte ici, dit le chef d'un ton dégagé.

— S'il pouvait en être ainsi partout, fut la réflexion de Harris.

— Nous en reviendrions riches, conclut sir William.

En ce moment, Mwama vint se ranger aux côtés de de Sambry.

— Avez-vous soigné pour une provision d'eau, maître ? demanda-t-il.

— De l'eau ? Pourquoi faire ? demanda le chef.

— Pour boire en route.

— Mais, mon ami, le chemin qui mène à Kimpoko n'est pas long.

— Je le sais, maître, mais il est aride.

— Qu'à cela ne tienne ; nous avons de bonnes jambes.

— De plus, il est totalement dépourvu d'eau.

De Sambry eut un moment de réflexion.

— Nous en avons suffisamment, je pense ?
— Il y a beaucoup de bouches à désaltérer, maître.
— Tu exagères, mon ami.
— Mieux vaut exagérer que d'être imprévoyant.
— Et puis, comment porterons-nous ces provisions d'eau ?
— Dans des outres.
— Voilà qui est contrariant. Nous ne pouvons, cependant, pas retourner sur nos pas pour nous fournir.
— C'est très aisé, maître.
— Mais c'est un retard.
— De quelques heures à peine.
— Voyons, est-ce bien nécessaire ?
— Je vous préviens, mais je laisse à vous seul le soin de décider
— Je crois que c'est inutile.
— N'oubliez pas que la chaleur est suffoquante.
— Bien entendu, si le soleil perce.
— Il percera, maître.
— Qu'en sais-tu ?

Mwama se tût et marcha, tête baissée, à côté du chef.

Le serviteur avait signalé le danger ; c'était son devoir, mais auss la limite de ses prétentions.

Libre à ses maîtres de profiter ou non, de ses conseils.

Entretemps on allait toujours, sans que de Sambry se décidât.

Déjà les toits des habitations étaient invisibles et l'on entrait en pleine campagne.

Le chef eut la velléité de tourner bride ; mais, obéissant sans doute à un autre ordre d'idées :

— C'est trop tard, en réalité, fit-il.
— Il n'est jamais trop tard, répondit le serviteur.
— C'est une grande vérité, mais cette fois nous nous arrangeron comme nous pourrons. Du reste, il n'y a pas lieu de s'alarmer,
— Comme vous voulez, maître, conclut Mwama, un peu triste.

Et l'on continuait à marcher.

Insensiblement le soleil se levait dans l'espace, chauffant la terre de ses premiers rayons, comme un four auquel on commence à mettre le feu

Les chemins, d'abord faciles, se firent plus étroits et plus rocailleux et la végétation devint plus rare.

On allait pourtant courageusement, causant à mi-voix des évène ments qui avaient marqué les derniers jours.

William Darly, toujours et en premier lieu chasseur, couvait des yeux l'étendue de terrain, à la recherche d'un gibier quelconque.

Déjà, au passage, il avait abattu trois pintades et un lièvre rouge, qui allaient grossir les provisions de Nkéré, et dont on vantait, en perspective, la bonne chère.

Ainsi tout le monde était content, mais dans le courant de la matinée, les rayons de l'astre solaire devenaient de plus en plus intenses.

La sueur en perlait au front des porteurs, courbés péniblement sous le poids de leurs fardeaux.

CE QUE L'ON VIT ÉTAIT HORRIBLE. (P. 30)

Les Européens eux-mêmes ne furent pas sans ressentir les effets de cette atmosphère brûlante.

De Sambry cuisait littéralement sur le dos de son âne, mais il ne se plaignait pas, pour ne point donner l'exemple de la réclamation.

Au contraire, il s'efforçait de faire bonne figure, et ne faisait disparaître que furtivement les perles de sueur qui coulaient le long de ses joues.

Sir Darly était moins correct et soufflait comme une locomotive.

Son fusil lui pendait tristement sur le dos, et il ne songea plus ni au gibier ni à la chasse.

— Dieu, quelle chaleur ! exclamait-il à chaque instant.
— Cela passera, consola le chef.
— Oui, quand nous serons tous rôtis !
— Il nous faut pourtant marcher.
— Vous appelez cela marcher ?
— Oui.
— Moi je l'appelle courir.
— Allons donc !
— Et souffrir, ajouta l'Anglais en soupirant.
— Il est vrai que le soleil est cruel aujourd'hui.
— Je le crois bien.
— Il est insupportable.
— Ah, vous l'avouez à la fin ?
— Il le faut bien.
— C'est indéniable.
— Soyons courageux.
— Vous avez beau dire, moi je nage.
— Moi aussi, mais je me tais.
— A midi nous camperons.
— A midi ?
— Oui, pas une minute plus tôt.
— Alors, vous ne trouverez plus grand'chose de mon corps.

De Sambry se mit à rire.

— Enfant ! fit-il d'une voix paternelle.
— Enfant, tant que vous voulez, mais je n'y tiens plus.
— Voyons, soyez brave.

Sir William ébaucha un geste empathique.

— Eh quoi ! fit-il, je le suis ; voyez plutôt : je ne transpire déjà plus.
— A la bonne heure !
— Du moins en pensée, ajouta l'Anglais laconiquement.

On s'en tint là, et, tant bien que mal, on continuait à traîner les jambes.

Réellement la chaleur était telle que le plus hardi des porteurs commençait à s'en ressentir.

Presque sans discontinuer les gourdes faisaient le tour, avidement désirées, mais encore plus avidement vidées.

Clopin-clopant, on marcha jusqu'à l'heure de midi.

Pas l'ombre d'un arbre n'était visible.

Pas un abri sous lequel on pouvait s'étendre pour échapper, au moins pendant quelques instants, à cette chaleur intense.

Le soleil dardait maintenant d'aplomb son feu meurtrier et perçait jusqu'à la moëlle des os, tandis que le corps, exténué par une marche sans trève, se courbait péniblement.

— Halte ! s'écria le chef.

L'empressement fut grand et chacun déposa son fardeau avec une promptitude fébrile.

Afin de se garantir un peu des rayons importuns, on dressa à la hâte, des semblants de tentes, sous lesquelles les explorateurs s'étendirent avec un sentiment de bien aise réellement unanime.

On mangea du bout des dents, car, par ce temps torride, l'estomac n'avait que de faibles exigences ; mais la boisson trouva des amateurs effrénés.

On se jeta sur les gourdes comme des ivrognes se jettent sur les liqueurs, et l'on but à gorge insatiable.

Ce court mais bienfaisant repos remit un peu les forces de chacun et bientôt l'on songea au départ.

Soudain, Mwama, dont l'œil toujours en éveil, sondait les espaces, se leva tout droit et cria alerte.

— Qu'y a-t-il ? demanda le chef.

— Là-bas ! fit le serviteur, en désignant du doigt devant lui.

— Je ne vois rien.

— Un indigène.

De Sambry suivit la direction de la main du nègre et vit, en effet, à quelques centaines de mètres, se mouvoir une silhouette.

— Eh bien, qu'est-ce ? interrogea-t-il.

— Je l'ignore, maître ; mais soyons sur nos gardes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait jamais à qui l'on a à faire.

— C'est vrai ; observons.

Tout le monde surveilla les allures de l'étranger.

Celui-ci marchait d'un pas alerte dans la direction du campement.

— Serait-ce à nous qu'il en veut ? demanda sir William.

— Nous allons le savoir.

— Moi j'apprête déjà mon arme.

— Pas trop de zèle, mon ami. Voyons d'abord,

Au bout d'un quart-d'heure l'indigène eut atteint la place où se trouvaient les explorateurs.

On pouvait, à présent, l'analyser en détail.

C'était un grand diable de nègre, à la figure intelligente et à la carrure bien développée.

Un long burnous de couleur douteuse lui tombait jusqu'aux chevilles et il marchait pieds nus.

Sa tête était enveloppée d'une coiffure qui cachait complétement les cheveux et qu'une épingle en ivoire retenait.

Il avait des airs tout-à-fait pacifiques et semblait même étonné de rencontrer une compagnie aussi nombreuse.

Cette circonstance calma les explorateurs.

De Sambry appela Mwama.

— Vas fit-il, et causes-lui.

— Bien, maître.

— Surtout, demandes-lui d'où il vient.

— Parfaitement.

— Et où il va.

— Oui, maître.

Le nègre se porta à la rencontre de son congénère, et l'on vit les deux hommes se confondre, pendant quelques instants, dans une explication agrémentée de gestes amicaux.

Puis, le nouveau venu, jetant un regard furtif vers la caravane, reprit sa route du même pas cadencé.

Mwama revint auprès de ses compagnons.

— Eh bien ? demanda le chef.

— C'est un courrier, maître.

— Venant de ?

— Kimpoko

— Et allant à ?

— Franceville.

— Pourquoi faire ?

— Porter un message à Kirombo.

— De la part de qui ?

— Du chef de Kimpoko.

— A-t-il dit à propos de quoi ?

— Je le lui ai demandé, mais il a refusé de me le faire connaître.

— En somme, ce ne sont pas nos affaires, intervint sir William.

— C'est juste, conclut le chef. En route !

C'est ce qu'on fit.

Toujours la chaleur avait la même intensité ; mais d'abord, les voyageurs, un peu refaits, n'eurent pas trop à en souffrir.

Cependant, peu à peu l'alourdissement reprit le dessus et de nouveau ce fut une plainte générale, une fatigue éreintante et un ruissellement de sueur insupportable.

Ainsi que Mwama l'avait prédit au chef, les routes étaient d'une aridité exceptionnelle, en ce sens que presqu'aucun arbre ni arbuste n'offrait ses branches tutélaires comme protecteurs contre les ardents rayons du soleil.

De plus, la faune se fit d'une rareté si grande que sir William, découragé, ne se donna plus la peine de tenir son fusil prêt et qu'il le mit définitivement en bandoulière.

— Terre de malheur ! exclama-t-il ; pas même du gibier !

— Patience ! consola de Sambry.

— Vous avez beau dire, vous, mais sans chasse la vie m'est insupportable ici.

— Vous êtes bien exigeant, mon ami.

— Pardon, je suis chasseur.

— Et ceux-là sont toujours mécontents, dit-on.

— Ouch ! Le moindre brin d'oisillon me suffirait.

— Je vous crois ; mais, enfin, il n'y a pas moyen d'en trouver là où il n'y en a point.

— Je le sais bien, parbleu, qu'il n'y en a pas !

— Eh bien alors....

— Il n'y a qu'à se résigner ; et c'est ce que je fais.

Maintenant la caravane n'avançait plus que péniblement, car, outre la chaleur qui tenaillait les hommes, le chemin devenait très sablonneux, ce qui fit les pieds s'y enfoncer d'une manière désagréable.

De Sambry eut une terrible appréhension, en constatant que les provisions d'eau diminuaient sensiblement sous les fréquentes atteintes qu'on y portait.

Et pas la moindre flaque, pas le moindre lac, pas le plus petit ruisseau à découvrir !

A présent seulement il comprit toute l'étendue du conseil que Mwama lui avait donné à Okolo-Bouali. Mais le sort en était jeté il était trop tard pour y remédier encore.

De Sambry résolut de restreindre les rations, ce qui produisi quelques réclamations, que le chef put heureusement calmer par ur raisonnement sensé et indiscutable.

Ainsi l'on marchait jusque vers la tombée du soir.

— Dans une heure nous camperons, fit de Sambry.

— Je n'en serai pas fâché, soupira sir William.

— A vrai dire, je suis dans le même cas, compléta le chef.

— Je suis d'avis que nous pensons tous comme vous, ajouta le docteur.

Soudain sir William eut un cri de joie et se mit à hâter le pas, au grand étonnement de ses camarades.

— Eh, eh ! demanda le chef, qu'est-ce qui vous prend ?

— Un arbre, là-bas, un grand arbre ! jubila l'Anglais.

— Et c'est tout ?

— Il me semble que c'est une bonne fortune inattendue.

En effet, c'en était une, au milieu de ce désert de chaleur.

On regarda plus attentivement, et, à la satisfaction de tous, on vit que cet arbre avait un feuillage touffu et des branches énormes, à l'ombre desquels devait régner une fraîcheur bienfaisante.

— Voilà notre affaire, fit de Sambry.

Le cœur gonflé d'espoir, les explorateurs s'empressèrent de se rapprocher de cet asile en plein air.

Ils n'en étaient plus séparés que de quelques mètres, lorsque tout-à-coup de Sambry s'arrêta net, avec des signes manifestes de terreur.

— Regardez ! s'écria-t-il d'une voix sombre.

Ce que l'on vit était horrible.

Sur le tronc de l'arbre, plus de douze têtes de morts, piquées sur des flèches, étalaient leur hideur décharnée et semblaient grimacer d'un rictus pénible.

Sur le sol étaient éparpillées des parties de squelettes, des ossements détachés, brisés, rongés par le soleil et par la vermine, et formant un entassement lugubre et répugnant.

Une nuée de corbeaux s'abattait sur ces débris humains et les picotait avec rage, pour en arracher encore les derniers lambeaux de chair ou pour y glaner les dernières globules de sang.

Ces oiseaux se battaient à qui mieux mieux pour le plus de curée et le plus de butin.

C'était navrant, c'était repoussant.

Un mouvement d'horreur courut dans les rangs des explorateurs.

C'est que partout, sur leur route, la mort s'obstinait à semer ses traces et à leur montrer son image funèbre.

Rien de plus tranquillement barbare que cet arbre muet, placé là comme un abri consolateur pour le passant rongé par les ardeurs du soleil, mais exhibant des restes humains dont l'aspect seul donnait le frisson.

Les explorateurs détournèrent instinctivement la tête de ce spectacle hideux.

Cependant la curiosité les piquait tout naturellement ; et, le premier moment de stupeur passé, ils se mirent à examiner plus scrupuleusement le tableau sanglant.

Harris, obéissant à son instinct de docteur, s'était approché de l'étrange trophée, et, détachant un des crânes, il en scruta toutes les faces.

— Voici une tête d'Africain, fit-il.

— Et les autres? interrogea de Sambry.

Le docteur ayant poussé ses investigations plus loin, eut comme un éclair d'intime satisfaction.

— Tous les crânes ont la même conformation, dit-il.

— Ce qui tendrait à prouver que les victimes ne sont pas des Européens, répliqua le chef.

— Parfaitement.

— C'est au moins un demi soulagement pour nous.

— Ce qui n'empêche pas que ceux qui ont trouvé le trépas ici étaient des hommes.

— Oh oui, et à ce titre, ils méritent notre pitié. Cependant cette pitié eut été bien plus grande si nous nous étions trouvés en présence de débris ayant appartenu à des explorateurs comme nous.

— A vrai dire, c'eût été un désastre à ajouter à tant d'autres.

— Et depuis quand ce massacre aurait-il eu lieu ?

— Oh, c'est assez difficile à préciser.

— Pourtant, la présence des oiseaux de proie me paraît un signe certain que l'évènement ne date pas de loin.

— En effet. Et je crois que cette hécatombe a été consommée il y a quelques jours à peine.

— Il s'agit probablement d'un massacre entre deux tribus qui étaient en expédition de guerre.

— Oui, maître, intervint Mwama. Ces cas ne sont pas rares ici. Les vainqueurs égorgent sans commisération les vaincus, et leur plus grande victoire consiste à étaler sur le lieu même de la rencontre, les crânes et les chairs de leurs victimes. Quant aux chevelures, ils

ils emportent triomphalement dans leur village et les suspendent dans leur demeure, comme autant de preuves de leur agilité et de leur héroïsme.

— Quels bourreaux ! s'écria le chef.

— Pour eux, maître, tuer et lapider ses ennemis est, au contraire, un acte de bravoure qui en grandit les auteurs aux yeux des indigènes. Tel guerrier possède une réputation de hardiesse plus grande qu'un autre, parce qu'il sait étaler aux regards de ses admirateurs un nombre plus grand de chevelures que son voisin. C'est lui qu'on redoute, c'est lui qu'on glorifie, c'est lui qu'on adore. Sa renommée se répand au loin dans la contrée entière et les chefs des tribus environnantes viennent lui présenter leurs hommages et le combler de présents. C'est dans les rangs de ces phénomènes, de ces tueurs d'hommes, que l'on choisit les monarques, lorsqu'un trône est vacant.

— C'est le règne de la terreur, alors ?

— Oui, maître : de la terreur et du sang. D'ailleurs, jamais funérailles ne sont plus horribles que celles que l'on fait à ces massacreurs officiels. Comme si l'on tenait à combler la mesure de la cruauté, c'est sur leur tombe qu'on immole un nombre considérable d'esclaves, dont le sang vient encore se joindre à celui que le guerrier maudit a déjà versé durant son existence.

Pendant que parlait Mwama, les explorateurs écoutèrent silencieusement.

Ce cours de dévastation et de terreur, donné ainsi en pleine solitude, devant cet arbre singulier ornementé de têtes de mort, et qui formait comme une pièce anatomique démonstrative à l'appui des explications du nègre, ce cours de dévastation et de terreur fit sur les auditeurs une impression pénible.

Malgré eux, et poussés par un mouvement irrésistible, ils contemplaient ces débris horribles, comme s'ils avaient été en extase.

Enfin, de Sambry rompit cette pause lugubre.

— En voilà assez de cette vue sinistre. Songeons à nous-mêmes.

— Et campons, ajouta sir William.

— Oui, il est temps, car la nuit se fait.

— Et moi qui croyais avoir découvert le gîte le plus charmant que l'on puisse rêver ! exclama l'Anglais, en désignant l'arbre avec un geste de dégoût

— En vérité, mon ami, vous avez fait un mauvais choix.

— De fait, il est peu attrayant.

— A moins que vous teniez, quand même, à vous abriter sous son feuillage, continua le chef, en souriant.

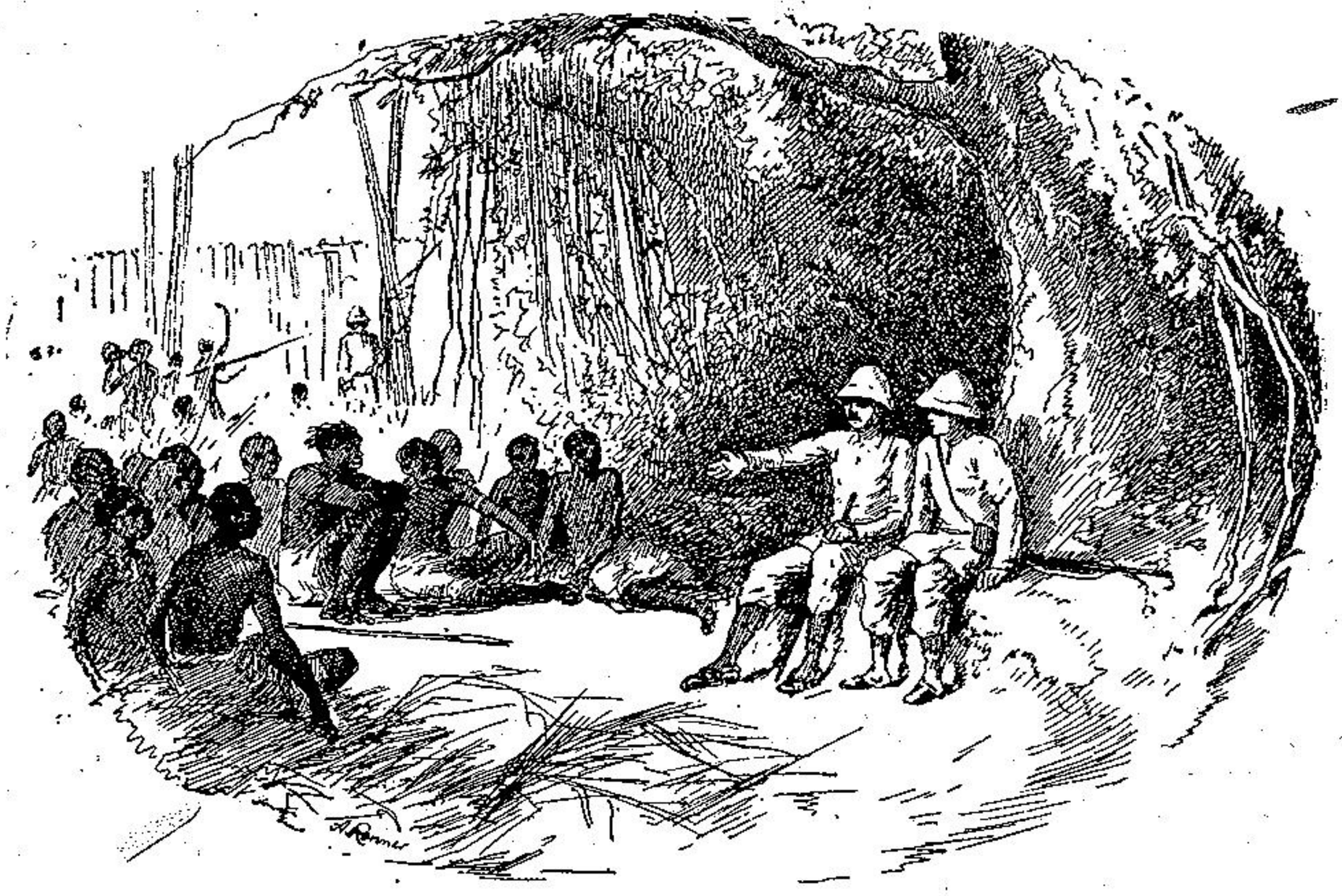
L'Anglais faillit tomber à la renverse.

— Moi, jamais ! s'écria-t-il ; brr !

— Cherchons autre chose, conclut de Sambry.

Il n'y avait pas lieu de se fatiguer en recherches ; car, outre l'arbre fatal, pas la moindre ombre de végétation ne se montrait.

Seulement, pour s'éloigner le plus possible de la sinistre trouvaille qu'on venait de faire, la caravane marcha pendant une quinzaine de minutes encore, et là, établit son campement.



LE CHEF SE PRIT A CAUSER A SON ENTOURAGE. (P. 40.)

IV

LA SITUATION S'AGGRAVE

Cette nuit-là on se coucha assez tôt, mais on ne dormit guère comme à Franceville ou ailleurs.

Une lourdeur insupportable flottait dans les airs et pressait tellement sur l'atmosphère qui régnait dans les tentes, que les poumons trouvaient à peine de quoi respirer

La chaleur était suffoquante et la poitrine des dormeurs haletait péniblement sous l'impulsion de ce manque de fraîcheur.

La sueur leur coulait des membres ; et, bien qu'ils se fussent mis à terre pour plus de froidure, leurs membres se tordaient dans une inquiétude et un malaise de tous les instants.

Sir Darly surtout souffrait de cette situation.

Plus de cent fois déjà il s'était réveillé.

Plus de cent fois il avait essayé de combattre l'oppression qui le torturait.

Enfin, n'y tenant plus, il se mit sur pied.

— Du diable ! grommela-t-il. Je ne résiste plus. On dirait un four.

Doucement, afin de ne point troubler le repos de ses camarades, il se glissa vers l'entrée de sa tente.

— Ici, du moins, je pourrai respirer, se dit-il.

Arrivé à l'extérieur, il eut un mouvement de surprise et se mit tout-à-coup sur ses gardes.

Une ombre se mouvait dans l'obscurité.

— Qui va-là ? demanda-t-il un peu troublé.

— C'est moi, maître, fut la réponse.

C'était une voix connue.

— Mwama ! s'écria l'Anglais.

— Oui, maître.

— Que viens-tu faire ici ?

— Respirer, maître.

— Je fais comme toi. D'ailleurs, je suis heureux de te trouver. Nous pourrons causer un brin.

Il s'assit à côté du nègre et tâta dans ses poches, dont il retira sa pipe.

Mwama l'observait.

— Vous allez fumer, maître ? demanda le serviteur.

— Oui. Cela t'intéresse-t-il ?

— Oh non, mais....

— Mais quoi ?

— Je vous conseille de ne pas le faire.

L'Anglais se prit à rire.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que c'est mauvais, par une telle chaleur.

— Allons donc !

— Je m'aperçois, maître, que vous ne connaissez pas encore la température de ces contrées.

— Et qu'y a-t-il de si défavorable à cela ?

— Tout.

— Voilà ce qui ne me dit rien.

— Vous excitez la transpiration.

— Un peu de plus ou de moins ne fera pas l'affaire.

— Vous avez tort de le prendre ainsi.

L'Anglais, qui avait déjà frotté son allumette chimique, hésita.

Il connaissait l'expérience de Mwama et savait que ses conseils étaient toujours précieux.

— Vrai ? demanda-t-il, c'est mauvais ?

— Je vous l'assure, maître.

Sir William, convaincu, jeta violemment son allumette à terre, et se mit à tempêter contre cet intolérable pays d'Afrique, où l'on ne peut même pas savourer sa pipe quand on veut.

Tout-à-coup, Mwama mit le doigt sur la bouche, et touchant légèrement le bras de sir William :

— Chut ! fit-il ; écoutez.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'Anglais avec surprise.

— J'entends du bruit.

Sir Darly tendit l'oreille.

— Moi je n'entends rien, dit-il.

Le serviteur sourit malicieusement.

— Il faut avoir l'ouïe fine, murmura-t-il.

— C'est quelque fauve, sans doute.

— Je ne sais, mais je ne le crois pas.

— De quel côté est-ce ?

— Là-bas, derrière notre tente.

— Allons voir.

Mwama ne bougea point, mais écouta plus scrupuleusement.

— Un instant, fit-il, on approche.

— En garde, alors.

— Non, maître, attendons.

— Et si l'on nous assomme ?

— Examinons d'abord.

— En effet, maintenant je l'entends aussi.

— Cachons-nous, maître.

Doucement, les deux hommes se blottirent derrière un pli de la tente.

Leur faction ne dura qu'une minute.

Ils virent glisser une ombre, une forme humaine, accroupie à terre et qui s'approcha lentement de la porte de la demeure.

Les lueurs blafardes de la lune permirent de distinguer un de porteurs.

Sir Darly voulut s'élancer, mais son serviteur le retint, tandis que le promeneur nocturne, qui n'avait pas remarqué ses espions, continua sa course.

— Eh bien, demanda l'Anglais, pourquoi cette hésitation?

— Laissons-le d'abord entrer.

— Et si c'était un assassin?

— Nous le tuerons net.

— Mais il aura tué avant nous.

— Il n'en aura pas le temps, maître.

Cependant l'étrange personnage avait disparu à l'intérieur de l'habitation, sans faire plus de bruit qu'une mouche.

— Agissons, dit Mwama.

— All right! riposta l'Anglais.

Promptement ils sortirent de leur cachette et se portèrent à la poursuite de l'indigène.

Tous deux avaient l'arme au poing.

Par la grande obscurité qui régnait dans la tente ils ne distinguèrent d'abord rien; mais leur apparition ayant probablement inquiété le porteur, celui-ci se remua violemment et l'on put percevoir la place où il se trouvait.

Il ne fallut à Mwama qu'un bond pour s'y élancer.

Entretemps William Darly s'empressait de faire de la lumière, et bientôt il vit son serviteur qui tenait solidement au collet le délinquant.

Du coup Mwama comprit le but de cette irruption.

— C'est à nos provisions d'eau qu'il en veut, fit-il.

— Parole d'honneur, c'est vrai, répondit l'Anglais.

L'indigène, interrogé, avoua qu'effectivement, poussé par la soif, il avait formé le projet de s'emparer de force d'un liquide quelconque; que longtemps il avait lutté contre ses intentions coupables, mais que ses souffrances dépassaient les mesures du possible; qu'enfin, n'y tenant plus, ses désirs avaient pris le dessus, et qu'il avait profité du sommeil de tous pour mettre son plan à exécution.

Le pauvre diable semblait, au surplus, tellement déconfit d'être attrapé sur le fait, que ses jambes lui tremblaient sous le corps.

Le premier mouvement de sir William fut de le secouer vivement en guise de punition, mais, eu égard à la mine piteuse de l'indigène, le courage lui manqua réellement pour le faire.

Entretemps, ce vacarme avait éveillé de Sambry et Harris, lesquels, tout étonnés de trouver leur gîte éclairé, se redressèrent soudain sur leur couche, en jetant autour d'eux des regards effarés.

— Qu'y a-t-il? demanda le chef, qui reconnut aussitôt sir William.

— Il y a qu'on a soif autour de nous et qu'on veut nous dérober nos boissons, répondit l'Anglais.

— Tous nous avons soif, reprit de Sambry, et personne n'a le droit de s'emparer de nos provisions.

On lui amena le coupable et on lui fit la narration de l'incident.

Plus mort que vif d'être ainsi attrapé, l'indigène courba la tête devant le chef et se confondit en excuses et en explications pour essayer de justifier son rapt.

De même que ses compagnons, de Sambry eut pitié du hère, et se contenta de le sermonner rudement.

Puis il le renvoya à son lit de repos.

L'indigène, heureux d'en être quitte à si bon compte, ne se fit pas prier.

Il décampa plus lestement qu'un éclair, laissant les Européens un peu embarrassés de ce qui venait d'arriver.

Pendant quelques secondes ils se regardèrent les uns les autres, sans qu'aucun d'eux ouvrit la bouche.

— La morale de tout ceci, fit enfin le chef, est que nos hommes souffrent horriblement de la disette d'eau que nous traversons.

— Et qu'il nous faut prendre une mesure quelconque.

— Il n'y a pas de mesures à prendre, mon ami. La situation est de celles que l'on doit accepter avec résignation.

— Et si nos gens vont plus loin et se laissent aller à des démonstrations plus dangereuses?

— Oh alors, nous leur opposerons d'abord l'énergie...

— Et puis la force, conclut l'Anglais.

— Comme vous dites.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, maître, intervint Mwama.

— Fais, mon ami.

— Il n'y a pas à discuter dans l'occurence. Nous sommes engagés dans cette voie; il faut la parcourir jusqu'au bout. Selon moi, le

seul remède au mal est de marcher promptement et d'atteindre au plus tôt Kimpoko.

— Mais, il me semble que toi-même tu combattais, hier encore, e système des étapes forcées.

— Oui, maître, je le combattais hier ; je le préconise aujourd'hui.

— C'est peu rationnel.

— Au contraire. Plus vous laissez à nos hommes le temps d'avoir soif, plus ils chercheront de quoi se procurer du breuvage.

— Très bien ; mais voudront-ils encore marcher ?

— La distance n'est plus énorme.

— Combien de jours, penses-tu ?

— Deux.

— Deux jours encore dans cette infernale fournaise ! exclama sir William.

— Oui, maître, à condition qu'on ne perde pas une heure.

De Sambry réfléchit pendant quelques minutes et prit un parti extrême.

— Soit, fit-il, nous irons de l'avant.

— Je suis de votre avis, remarqua le docteur.

— Advienne que pourra ; le sort en est jeté.

— Et quand levons-nous le camp ?

— Demain, à l'aurore.

Puis, après une pause :

— Allons, mes amis, ajouta le chef, rendormons-nous. Le danger est passé et la nuit nous laisse encore quelques quarts-d'heure de repos. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour accomplir le restant de notre tâche.

— La proposition me tente, fit sir William. Je tombe de sommeil, et il me semble que la chaleur n'est plus aussi suffoquante.

— Une idée, mon ami ; je suis certain qu'elle l'est encore.

— C'est que, probablement, je ne m'en ressens plus. Bonsoir.

Pendant que l'Anglais regagna sa couche, de Sambry s'approcha de Mwama, et, d'un ton amical :

— Toi, le veilleur par excellence, tu garderas l'entrée de nos tentes pendant le restant de la nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, j'aurai l'œil ouvert.

— J'y compte.

A peine dix minutes plus tard, les explorateurs, fatigués à outrance, ronflaient péniblement mais carrément et tout retomba dans le silence le plus complet.

Mwama alla s'asseoir à l'extérieur, à peu de distance de l'homme de garde, surveillant les alentours et s'approfondissant, avec une immobilité de statue, dans des pensées dont lui seul connaissait le secret.

La lune continua sa course paisible dans l'étendue constellée d'étoiles et les vagues rumeurs de la plaine chantaient toujours leur sourdine mystérieuse, comme autant d'esprits qui accordent leur lyre pour une ballade céleste que les ailes de l'immensité s'apprêtent à porter vers les sphères inconnues.

La nature entière était plongée dans un repos incommensurable, suant sous les atteintes de l'insupportable chaleur qui flottait dans l'air, invisible mais mordillante, et qui faisait souffrir jusqu'au sol même, dont la croûte se durcissait, écrasant le peu de verdure qui se cramponnait à elle,

Ainsi l'on se reposa jusqu'au matin.

Dès la première étincelle que projetait la lumière du jour, Mwama réveilla ses compagnons, qui se trouvèrent bientôt debout.

La caravane reformee, le voyage continua sous les mêmes auspices que précédemment.

L'aventure arrivée au porteur fut bien vite connue et ébruitée.

Loin de produire un effet favorable, elle ne fit qu'aviver encore le mécontentement des indigènes.

Au lieu de témoigner au chef, de la reconnaissance pour sa longanimité envers le coupable, on conclut de sa conduite bienveillante. que lui-même devait être convaincu des misères qu'enduraient les hommes de l'expédition, et l'on se prit à s'imaginer que, vu le peu de brutalité avec laquelle avait éte reprimée cette première tentative, l en serait de même de celles qui suivraient.

De là découlait naturellement un enhardissement dans le maintien audacieux des indigènes, qui ne se genaient plus de réclamer a haute voix.

Il était visible qu'un orage grondait et que cette tension d'esprit éclaterait bientôt, si on ne parvenait pas à la dompter énergiquement.

Les Européens s'en aperçurent de suite et se tinrent sur leurs gardes.

— Il nous faudra du poigne pour mener cette affaire, sans recourir à la violence, dit le chef.

— Heureusement que le traiet touche à sa fin, répondit Harris.

— Deux jours encore, longs comme deux siècles

— Cela donne à réfléchir, intervint sir William.

— Nous essayerons de nous en tirer.

— Avec honneur, conclut l'Anglais.

Et, en effet, on s'efforça de le faire.

Jamais la patience des explorateurs n'avait été mise à une plus rude épreuve.

Durant toute la journée ce furent des plaintes, des insistances, des réclamations, des menaces mêmes qui s'élevaient des rangs des porteurs.

Le mauvais vouloir le plus évident présidait à leurs actes et c'est à peine qu'ils obéissaient encore aux ordres de leur chef.

Celui-ci, pourtant, avait décidé de boire jusqu'à la lie, la coupe de la patience.

Il savait, par expérience, qu'en mettant son arme sous le nez de ces récalcitrants, il leur ferait baisser la tête comme des moutons, mais il lui répugnait d'employer encore la violence, aussi longtemps qu'il resterait une lueur d'espoir pour parvenir par la douceur.

Aussi fit-il semblant de n'entendre qu'une partie des murmures qui bourdonnaient autour de lui, et auxquels il ne répondait que juste assez pour ne pas être débordé.

De la sorte le jour s'écoula, sans qu'aucun incident grave vînt envenimer la situation, lorsque, vers le soir, le hasard servit singulièrement les plans de de Sambry.

Au détour du chemin on se trouva tout-à-coup devant un bouquet de grands arbres, environnés d'une végétation plus menue mais d'une verdeur qui faisait penser aux bords de l'Ogôoué.

C'était comme un oasis perdu dans ce lac de chaleur et d'étouffement.

Le chef mit la circonstance à profit.

Aussitot il fit arrêter la caravane, et les hommes eurent bientôt fait de s'étendre moëlleusement au milieu de cette herbe et de ces ombres bienfaisantes.

Pendant que sir William, séduit par les apparences des lieux, se mit en quête de gibier, le chef se prit à causer affablement à son entourage.

Assis à côté de Harris sous le feuillage touffu d'un gros bananier, il mit sous les yeux de ses serviteurs, la bonne fortune qui avait placé sur leur route un refuge aussi peu attendu. Il les exhorta à la patience et à l'observation de leur devoir, s'attachant surtout à leur démontrer que le lendemain verrait, sans doute, la fin de leurs privations.

Il les remercia de ce qu'ils avaient déjà fait jusqu'ici et les dépeignit comme des exemples de discipline et de bonne volonté.

Une fois arrivés à Kimpoko, ils recevraient, du reste, la récompense de leur zèle, sous la forme d'une solde extraordinaire.

Il sut si bien se faire écouter que les indigènes, assis autour de lui, oublièrent un instant leur soif et leurs fatigues, pour approuver du geste et de la parole les discours du maître.

Ainsi renaquit relativement un calme consolateur, et lorsque les tentes furent dressées sous la protection de cette verdure alléchante, le repas semblait mieux goûter et les esprits plus tranquilles.

Et en réalité, la situation prenait une toute autre tournure.

Plus de murmures et plus d'alarmes : chacun avait l'air d'accepter son sort avec résignation, et si le courage n'était pas entièrement revenu parmi les indigènes, au moins l'espoir les rendait moins revêches et plus maniables.

Evidemment ce revirement subit fut un énorme baume aux appréhensions des Européens, dont le cœur se prit à battre avec plus de liberté.

— Qui l'eut jamais cru ? fit le chef à ses amis.

— Surtout eu égard à l'entêtement des indigènes, répondit le docteur.

— Voilà, pourtant, simplement l'effet de quelques arbres mal éclos, et d'une poignée de verdure.

— Au fait, car c'est uniquement cette fantaisie de la nature qui a produit le miracle auquel nous assistons.

— Preuve de plus que l'âme humaine est sensible aux beautés de la création, riposta Harris.

— Ce qui est bien plus beau, conclut sir William, c'est que la paix s'est faite dans le ménage.

— Nous allons tâcher de la maintenir.

— Si seulement cette maudite chaleur voulait nous prêter la main, en se modérant un peu.

— Qui sait ? Elle s'amendera peut-être, comme le reste.

Hélas, elle ne s'amenda point.

Le lendemain, lorsqu'on se remit en route, le soleil dardait les mêmes rayons meurtriers et la soif réclamait les mêmes droits.

De plus en plus le manque de boisson se faisait sentir, et là, où il y a deux jours, on pouvait encore satisfaire quelques bouches et soulager quelques gorges, presque plus une gouttelette ne restait.

C'était écœurant de voir cette file d'hommes se traîner péniblement,

la sueur au front et la désespérance dans le regard, pliant sous le poids d'une charge surhumaine, décharnés, soufflants, gémissants mais cheminant quand même.

Et la voix des chefs, étouffée elle-même par la torture qui leur collait la langue au palais, faisant des efforts inouïs, s'épuisant en encouragements mal assurés, pour inspirer à leurs subalternes la confiance dans une situation dont eux-mêmes mesuraient la noirceur suprême.

Les malheureux porteurs n'avaient presque plus la force d'exhaler une plainte, et l'abattement gagnait jusqu'aux mulets.

Ces marcheurs infatigables se sentaient les boyaux déchirés, les membres alourdis et trottinaient avec une assurance tellement instable qu'à plusieurs reprises leurs cavaliers faillirent faire la culbute.

Vraiment le mal touchait à son comble.

De Sambry laissait errer des regards pleins de tristesse sur cette troupe loqueteuse, hâve et expirante, et un immense sentiment de commisération entourait, dans une même pensée, les indigènes et les Européens.

On ne parlait plus, on ne pensait plus.

Mais on marchait encore.

Soudain, sur le midi, la chaleur se mitigea et un souffle moins oppressant courut dans l'espace.

Les poitrines se dilatèrent et les respirations se firent plus librement.

Un rayon de bonheur se lut sur toutes les figures.

— On dirait que la torture se calme, fit le chef.

Mwama s'arrêta et sonda l'espace de son œil exercé.

Il secoua la tête.

— Non, maître, elle va augmenter, répondit-il.

— Augmenter, s'écria de Sambry, c'est impossible.

— Et pourtant rien n'est plus exact.

— Qu'entends-tu par là ?

— Que nous aurons une tempête.

— Une tempête, grand Dieu !

— Oui, comme vous n'en avez jamais vue.

Une inquiétude réelle s'empara des Européens, car ils savaient ce que valaient les pronostics de leur serviteur.

— Ce sont des tempêtes sèches, continua Mwama, des tempêtes sans une goutte de pluie, fouettant la terre de leur haleine irrésistible, avec des éclairs et des coups de tonnerre d'une extrême

violence. Ces tempêtes sont d'autant plus dangereuses qu'elles n'ont d'autre composition que les fluides électriques, sans qu'elles soient, comme les orages habituels, tempérées par l'élément liquide.

Ces paroles portèrent le trouble dans les sens de chacun.

— Et tu crois, réellement, demanda de Sambry, que pareille calamité soit proche ?

— Oui, maître, il n'y a aucun doute, et c'est pourquoi je vous préviens.

— Dis-moi ce que nous allons devenir, cahotés par ce gros temps, au milieu d'une plaine dans laquelle aucun abri ne s'offre à nous.

— Il ne nous reste qu'à nous exposer tranquillement à ses effets, en nous efforçant de continuer, tant bien que mal, notre marche.

— Ma foi, nous lutterons comme nous pourrons.

V

UNE PARTIE DU VOYAGE ACCOMPLIE

Mwama, qui s'était éloigné de quelques pas, revint subitement auprès de de Sambry, et s'approchant le plus près qu'il pût :

— Ecoutez, maître, fit-il ; le tonnerre gronde.

En effet, un roulement lointain et confus se perçut dans l'espace et se répéta à deux reprises.

Pour celui qui ne connaissait pas la signification de cet avertissement, tout aurait pu passer inaperçu, tellement était encore vague le bruit de ce bouleversement prochain de la nature.

Prévenu par son serviteur, de Sambry ne put s'y tromper.

Il se concerta encore à la hâte avec ses amis, sur les précautions éventuelles à prendre, mais aucun d'eux ne sut en trouver une qui fût efficace.

Sir William, lui, proposa de creuser hâtivement dans le sol, un immense trou, dans lequel se blottirait la caravane entière.

— De la sorte, ajouta-t-il avec un sérieux parfait, de la sorte le vent passera au-dessus de nos têtes sans nous atteindre.

— Votre invention peut être bonne, répondit le chef moitié souriant, mais je la considère comme inapplicable en ce moment.

— Et puis, interrompit Mwama, il faudrait rester trop longtemps dans la cachette.

— Eh parbleu, pas plus longtemps que jusqu'à la fin de la tempête.

— Bien, maître, mais savez-vous la durée de la plupart d'entre elles ?

— Non. Quelques heures, sans doute.

— Parfois quatre jours consécutifs, maître.

L'Anglais eut un geste de stupéfaction.

— Quatre jours ! exclama-t-il ; eh bien, on y restera quatre.... Mais non, c'est impossible.

— Je le crois bien, fit le chef. Que deviendraient nos hommes et que deviendrions-nous nous-mêmes, entretemps, puisque, faute de boisson, nous doublons déjà dès maintenant les étapes, afin d'arriver plus vite à Kimpoko ?

Tout en cheminant, les Européens gardèrent un instant le silence.

Leur poitrine s'oppressait ; leur cerveau s'y perdait.

— Moi je ne vois qu'un moyen, fit le docteur, et c'est celui préconisé par Mwama, c'est-à-dire de marcher quand même.

— C'est le plus pratique, conclut le chef.

Puis, s'adressant à Mwama :

— Toi, tu soigneras nos hommes ; tu les guideras et tu les encourageras.

— Comptez sur moi, maître.

— Sont-ils prévenus déjà ?

— Non.

— Vas et signales-leur la situation.

— Serait-ce prudent, maître ?

— Il me semble qu'oui.

Le nègre paraissait ne pas avoir grande confiance en cette démarche, mais il s'empressa d'obéir aux ordres de son chef.

Pendant ce temps la tempête grossissait à vue d'œil.

Un vent assez rude s'était levé et soufflait sur la plaine, en rafales continues, et ne laissait plus aucun doute sur ce qui allait suivre.

Les grondements du tonnerre devenaient plus serrés et des éclairs fugitifs sillonnaient le ciel en divers sens.

Chose étrange et pénible : la chaleur se faisait de plus en plus insupportable, et il semblait que le souffle du vent fût une flamme qui brûlait tout ce qu'elle rencontrait sur sa route.

L'espace entier paraissait être une fournaise gigantesque, dans laquelle se mouvait la caravane, sans espoir de soulagement, entourée de chaleurs et de combustions, qui allaient bientôt se développer encore.

Le terrain sur lequel circulaient à présent les explorateurs, était devenu plus rocailleux qu'il y avait quelques heures.

En conséquence, la marche offrait des difficultés plus grandes, qui, certes, n'étaient pas de nature à calmer les esprits et à donner aux pauvres voyageurs des idées consolatrices.

Néanmoins de Sambry voulut prêcher d'exemple.

Pas une plainte ne sortit de ses lèvres ; pas une hésitation ne se remarqua chez lui.

Au contraire, il affectait un air dégagé, pour donner le change à ses porteurs.

Mais du côté de ses compagnons, la chose changeait de face, car avec eux, il ne devait avoir aucun ménagement.

— Que pensez-vous de tout ceci ? leur demanda-t-il.

— Rien de bon, répondit sir William.

— La tempête augmente de minute en minute.

— Moi j'étouffe.

— Moi également, compléta le docteur.

— Soyons fermes, reprit le chef.

— Nous le sommes ; mais enfin, l'homme n'est pas invulnérable.

— Il n'y a pourtant pas à discuter.

— Malheureusement.

— Il faut aller de l'avant.

— C'est incontestable, mais c'est en même temps fort peu attrayant.

— Je le confesse.

— Et moi je le constate avec chagrin.

— Ce qui m'inquiète le plus, ce sont nos porteurs.

— Pourquoi ?

— Parce que je crains qu'il vont refuser de continuer, pour peu que la tempête prenne de l'extension.

— Et dire qu'elle ne fait que commencer !

— Peut-être finira-t-elle plus tôt que nous le supposons.

— Elle n'en a pas l'air.

Comme si la nature avait voulu donner raison à sir William, un violent coup de tonnerre parcourut l'espace.

La terre tremblait et frémissait, pendant que le vacarme aérien, augmenté d'une profusion d'éclairs, alla insensiblement se perdre dans l'infini.

Les porteurs, aussi agités par la peur que par la fatigue, se ser-

raient les uns contre les autres et cherchaient un abri chez leurs camarades, tout aussi émus qu'eux.

Ils cheminaient tête baissée, sans proférer presque une seule parole, jetant de temps à autre, sur leurs chefs, des regards dans lesquels se lisait une insubordination mal domptée et prête à éclater au premier heurtement.

Malgré ces mauvais signes, les choses allèrent assez correctement et, vers le soir, on fit halte.

De Sambry chercha autour de lui une place quelconque, mieux à l'abri du vent que celle où l'on se trouvait, mais rien ne s'offrit ; la plaine était également unie d'un côté comme de l'autre, si bien qu'on dut se résigner à camper à la grâce de Dieu.

— Essayons de dresser les tentes, fit le chef.

— Nous n'y réussirons pas, répondit sir William.

— Je le crains, comme vous.

— Le vent enlèvera tout.

— Soit, essayons, mais prudemment.

L'ordre étant donné on s'efforça d'y obéir.

Mais à peine eût-on placé quelques points d'appui et fixé quelques bouts de toile, que tout l'étalage, secoué par la tempête, s'en alla comme une plume.

On dut bien se hâter pour empêcher qu'il ne fût mis en lambeaux.

A plusieurs reprises on retenta l'expérience, sans obtenir un meilleur résultat.

Cette situation rendait les explorateurs très perplexes.

C'est que la nuit approchait à grands pas, sans qu'un calme, même apparent, ne se manifestât dans la nature.

C'est qu'en outre la caravane entière mourait de soif et que les provisions liquides, ou du moins les provisions d'eau, étaient épuisées presque complétement.

Le cœur le plus endurci eut frémi de commisération à l'aspect de ces indigènes décharnés, au regard affaibli, n'en pouvant plus de fatigue, tombant sur le sol avec un geste d'abattement qui faisait penser à une prochaine apothéose de cadavres.

C'était réellement navrant que de voir tout cela, comme les Européens, et de ne pouvoir y remédier.

Et la tempête allait toujours, et le vent embrasé soufflait plus fortement.

La nuit, venue entièrement, rendait la misère encore plus horrible,

l'entourant de ses ombres impénétrables et la talonnant de la frayeur de ses mystères.

On s'étendit au hasard sur le sol, sans abri et sans toit, et l'on tâcha de s'endormir.

Cependant, si quelques-uns des porteurs, renversés et exténués jusques au fond de leurs forces, parvinrent à clore péniblement les paupières, les Européens veillaient et se concertaient.

Assis à quelques pas de distance du gros de la troupe, ils causaient à voix basse, pour ne point réveiller les malheureux qui goûtaient en ce moment quelques heures de repos durement gagné.

— C'est une calamité, fit de Sambry, soucieux.

— En vérité, soupira sir William.

— Comment nous en sortirons, je l'ignore.

— Il faudra pourtant bien qu'on en vienne à bout.

— Si nous pouvions marcher cette nuit encore !

— A quoi bon ?

— Nous serions demain matin à Kimpoko.

— Il n'y faut pas songer ; nos hommes sont trop fatigués.

De Sambry eut un éclair dans les yeux.

— Et si je les forçais ?

— Au moyen des armes ?

— Oui.

— Ils se laisseraient tuer, je pense.

— Allons donc !

— Vous voyez bien qu'ils sont à bout, comme nous-mêmes, du reste.

— Mais, mon ami, la hâte est leur salut et leur délivrance.

— Je le sais parfaitement.

— Eh bien, alors ?

— Faites leur comprendre cela.

— Voulons-nous essayer ?

— Pour ma part, j'y renonce.

— Et vous, docteur ?

— Je suis de l'avis de sir William.

De Sambry esquissa un geste de dépit.

— Soit, fit-il, patientons.

Ainsi s'écoulaient lentement les heures nocturnes, toujours avec les mêmes rafales, les mêmes éclats de tonnerre et les mêmes fusées d'éclairs, illuminant subitement les ténèbres pour replonger ensuite le tout dans une obscurité qui paraissait plus impénétrable.

A l'aurore aucun changement ne se manifestait dans la tempête, et les porteurs, réveillés en sursaut, reprirent patiemment leurs charges pour aller, inconsciemment, où leur conduirait le chef.

— Heureuse disposition, murmura de Sambry ; nos hommes ne murmurent plus.

— Je le crois bien, parbleu ! riposta sir William.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'ils n'en ont plus la force.

Et de fait, l'Anglais disait vrai.

Ce n'étaient plus des êtres humains, c'étaient tout simplement des squelettes.

Rien de plus.

Quoi qu'il en fût, la caravane reprit sa marche dans la plaine, dont les difficultés topographiques augmentaient quelquefois d'une manière désespérante.

Ici c'étaient d'énormes blocs de pierres rocheuses, émiettés en partie et dont des fragments, roulés sur la route, entravaient la circulation.

Plus loin, le terrain allait en pente assez rapide pour descendre ensuite a une profondeur embarrassante.

Ainsi on trottinait, on se traînait, on s'avançait, lorsque vers midi on arriva sur un plateau passablement élevé.

L'air y etait beaucoup plus respirable et une fraîcheur relative y faisait frissonner les membres.

De plus, à peine y fut-on depuis quelques minutes, que le tonnerre cessa de rouler avec la même impétuosité, que les éclairs diminuèrent et que le vent brûlant se changea peu à peu en une brise rafraîchissante.

Dans tous les yeux se lut une joie immense.

— On dirait qu'il y a du changement, fit le chef.

— Oui, maître, la tempête est passée, répondit Mwama.

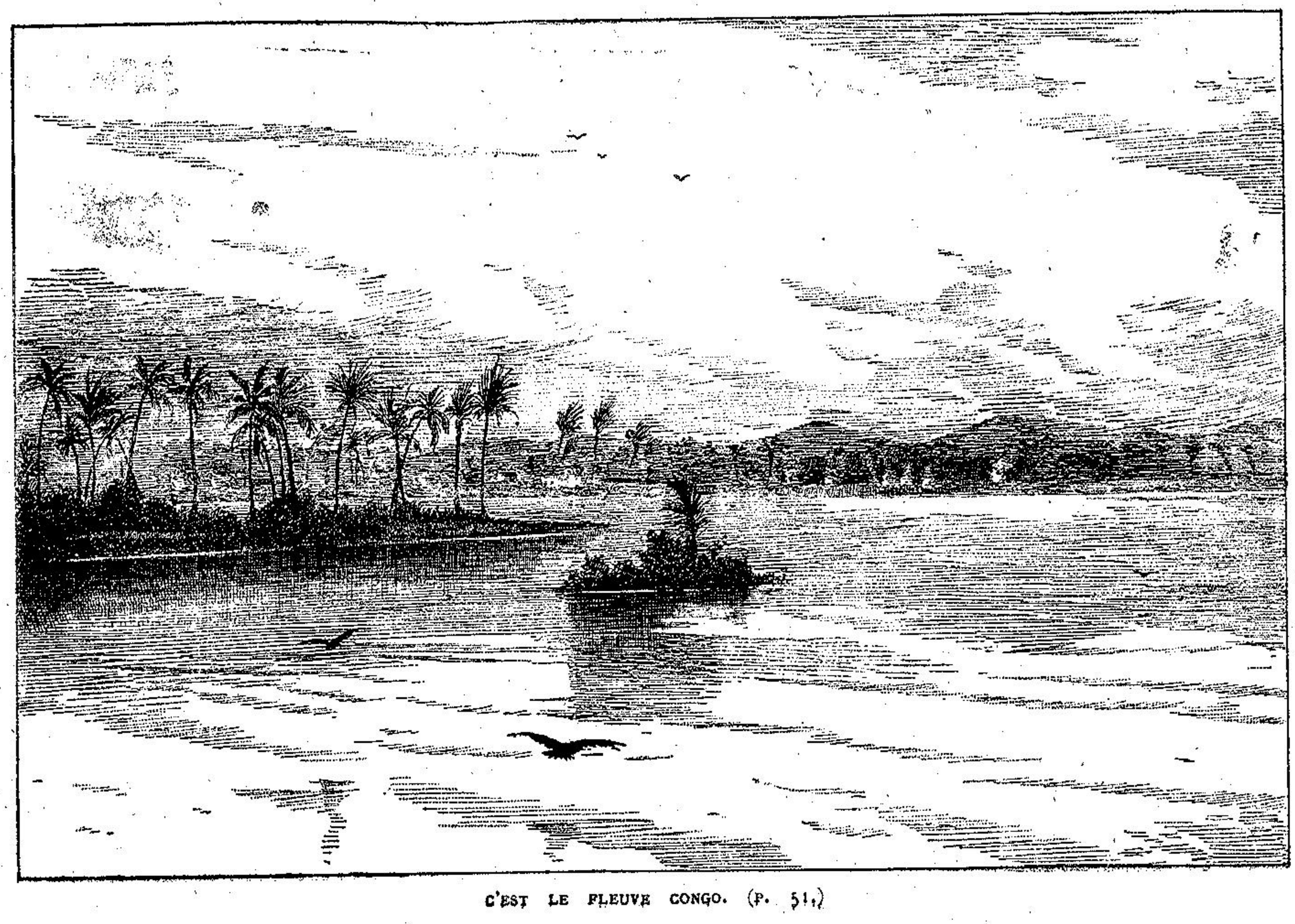
— Définitivement ?

— Je le pense.

— Tant mieux !

— Oui, maître, il était temps.

Le plateau sur lequel on circulait à présent semblait être énormément étendu et montrait, de-ça de-là, quelques palmiers isolés ou quelque verdure, peu dense il est vrai, mais dans tous les cas réjouissante.



C'EST LE FLEUVE CONGO. (P. 51.)

— Bon signe, dit Mwama.

— Penses-tu ? demanda le chef.

— Oui. Je crois que nous approchons.

— De Kimpoko ?

— Parfaitement.

— Es-tu fort fatigué, Mwama ? demanda le chef soudain.

— Oh non, maître, fut la réponse, un peu hésitante.

— Pourrais-tu aller en reconnaissance ?

— Pour m'assurer si Kimpoko est en vue ?

— Oui.

— Volontiers, maître, j'y cours.

— Entretemps nous laisserons reposer un peu nos hommes.

On fit ainsi.

Pendant que le chef accorda une halte à la caravane, Mwama disparut sur la route.

Environ un quart-d'heure après, on le vit accourir de loin, levant les bras, et témoignant une joie extrême.

— Bonnes nouvelles ! murmura le chef.

A peine arrivé auprès de ses compagnons, le nègre désigna du doigt, un point encore inaperçu.

— C'est le fleuve Congo, fit-il.

On ne put en croire ses oreilles, mais on fut convaincu lorsque Mwama eut signalé une longue ligne blanchâtre, parfaitement visible et qui serpentait non loin de l'endroit où l'on se trouvait.

Un long cri d'enthousiasme, poussé par toutes les poitrines, s'éleva dans les airs, roula au-dessus de la plaine et alla se perdre dans les échos du fleuve.

Une heure plus tard, on entra dans Kimpoko.

VI

A KIMPOKO

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des explorateurs à Kimpoko.

Avec une amabilité à laquelle ils n'étaient plus habitués depuis longemps, on leur avait permis, sans aucune récrimination, d'établir leurs tentes dans un coin du village.

Il est vrai qu'ils s'y étaient pris de la bonne façon, en envoyant au chef quelques présents d'assez grande importance, tels que couteaux, miroirs, mouchoirs rouges, accompagnés d'autres bibelots de moindre valeur.

Ils avaient demandé au monarque une entrevue pour lui exposer verbalement leurs sentiments fraternels ; mais le chef nègre, venant justement de perdre une de ses filles, leur fit répondre que le sorcier, en guise de deuil, lui avait défendu de voir qui que ce fût, sous peine d'attirer la colère des dieux.

Au surplus, cette interdiction ne serait pas longue, et dans quelques jours le monarque pourrait recevoir les Européens.

Ceux-ci devaient donc se contenter d'une attente temporaire qui leur permettait, du reste, d'étudier de plus près les indigènes au milieu desquels ils allaient devoir vivre pendant quelque temps.

Tout d'abord les explorateurs avaient admiré la ravissante situation de Kimpoko, assis au centre d'un amas de verdure, comme un châlet au milieu d'un jardin savamment aménagé.

On y rencontrait beaucoup de cotonniers aux proportions immenses, qui formaient comme des toitures à travers lesquelles les rayons du soleil cherchaient en vain à pénétrer.

Ces arbres faisaient une espèce de cordon vert autour du village et lui donnaient des fraîcheurs et des ombres délicieusement engageantes.

Les plantations broussailleuses ne faisaient pas défaut non plus. Elles s'étendaient, épaisses, au loin vers la campagne, constellées de fleurs magnifiques et de fruits savoureux, dont les couleurs variées reposaient agréablement les regards.

Les bananiers formaient un grand contingent de la flore et nourrissaient, en partie, les indigènes, de leurs produits excellents.

Du côté du fleuve, le paysage était pittoresque et frangé d'une végétation herbeuse au milieu de laquelle voltigeaient des oiseaux aquatiques.

Sur le Congo un mouvement continuel tenait en haleine les Batéké, voguant dans leurs canots instables, assez grossièrement taillés dans des troncs d'arbre.

Leur grande occupation était la pêche.

Des poissons de forte taille et d'un aspect exquis remplissaient leurs vannes, qu'ils allaient désemplir de l'autre côté du village, sur des bancs de sable.

Là ils soumettaient leur butin à des fumigations spéciales, dont eux seuls possédaient le secret ; puis le livraient à la consommation.

Les habitants de Kimpoko avaient des allures paisibles et traitables d'un bon présage.

Leur accoutrement, tout en étant d'une simplicité primitive, ne laissait aucune prise à l'indécence.

Des habillements, composés en majeure partie de toile grossière qu'ils filaient eux-mêmes, leur tombaient jusqu'aux genoux et les protégeaient tout aussi bien contre les ardeurs du soleil que contre les atteintes de la pluie, assez fréquente dans ces parages.

Mais ce dont les indigènes semblaient prendre des soins excessifs, c'était leur coiffure.

Ils la portaient, bizarrement enroulée et campée au haut de la tête, en forme de chignon, et parfois ces ornements capillaires affectaient des proportions tellement gigantesques, que l'on croyait voir se promener dans le village, des monticules en miniature.

Ces cheveux, admirablement arrangés, du reste, reluisaient comme des pots à graisse, et il n'était pas rare, lorsque la chaleur était intense, d'en voir découler des traînées de matières gluantes qui allaient marquer les joues des indigènes de sillons crasseux.

C'est qu'ils se plaisaient à inonder leur chevelure d'une matière graisseuse, extraite de certaines plantes, et dont ils faisaient une consommation phénoménale.

Au milieu de ces châteaux de cheveux ils piquaient une grosse épingle, faite au moyen d'un morceau d'ivoire, d'une dent de fauve ou même, quelquefois, d'une arête de poisson.

Etrange disposition de la nature humaine : les hommes, bien plus que le sexe féminin, attachaient aux ornements de la tête, une importance capitale.

Chez eux c'était la première et la dernière préoccupation, celle qui prenait la plus large part dans leur existence ; et si on avait dû leur demander ce qu'ils préféraient, ou d'une bonne arme ou d'une belle chevelure, assurément ils auraient choisi la dernière.

De l'examen des personnes, les explorateurs avaient passé à celui des habitations.

Celles-ci étaient propres et bien tenues, assez spacieusement construites, mais présentant le défaut naïf de la plupart de leurs égales, c'est-à-dire que la cheminée étant absente, la fumée qui se dégageait de l'âtre ne trouvait qu'une seule issue : la porte.

C'était dommage, car, à part cette stupide inconséquence, l'intérieur des huttes était irréprochable de propreté et de bon ordre.

Tout le long des murailles on remarquait des collections volumineuses d'objets de fabrication locale, tels que pots en terre, cruches, paniers, couteaux informes, bracelets et une foule d'autres choses.

Ces assemblages étaient rehaussés par des rangées de défenses d'ivoire, des colliers de dents de fauves, des poissons séchés de toutes formes et des cornes.

La réunion de ces menus objets donnait aux habitations un air joyeux que les explorateurs n'avaient encore observé dans aucun village, pendant leur longue pérégrination.

Elle semblait inviter le visiteur à s'y asseoir pour longtemps et dénotait la présence d'un esprit de famille assez développé.

Malheureusement, si les Batéké montraient de si bonnes dispositions aux vertus sociales, ils avaient une passion fatale, insurmontable, avilissante.

Avec des délices prodigieux ils s'adonnaient à la consommation du tabac et du chanvre, qu'ils fumaient dans de longues pipes en terre cuite, et dont ils empestaient, non-seulement leurs demeures, mais même le village entier.

Pendant des heures entières ils s'abrutissaient dans leurs aspirations adorées, oubliant tout, jusqu'à leur propre existence, pour ne donner leurs sens qu'à leur plaisir de prédilection.

Ici les femmes détrônaient presque les hommes, car le tuyau de leur appareil de fumeur quittait rarement leurs lèvres.

Aux champs, en course, chez elles, toujours et toujours elles fumaient, si bien que sir Darly les avait surnommées des locomotives ambulantes.

Cette habitude détestable jetait une note regrettable dans l'ensemble des dispositions de Kimpoko, où pourtant, il y avait encore à signaler une autre bizarrerie, notamment le rôle joué dans la vie quotidienne, par l'époux et l'épouse.

A l'encontre de ce qui se pratique chez la généralité des peuples, c'était ici le mari qui faisait le ménage, préparant les mets, arrangeant la table, dirigeant et menant les travaux domestiques, et ce avec des soins aussi méticuleux que la meilleure ménagère.

L'épouse, par contre, vaquait aux labeurs pénibles.

C'était elle qui cultivait les champs, qui travaillait la moisson, qui pilait le manioc et qui faisait le pain.

Avait-elle des enfants, elle les chargeait sur son dos, dans une sorte de hotte tressée au moyen de joncs ; et, attifée ainsi, elle s'en allait, avec son fardeau pesant, vaquer à ses occupations multiples.

C'était peine à voir ces pauvres créatures souffler et haleter sous la lourdeur de leur progéniture, composée bien souvent de trois ou quatre têtes, se courber péniblement sur leur travail, mais toujours acceptant leur sort, de gaîeté de cœur et sans murmure.

Elles ne savaient pas mieux, les innocentes, et considéraient comme un devoir, ce que les peuples civilisés appellent, à juste titre, un scandale, une profanation de l'esprit moral des humains.

Pourtant, il faut croire que les peines de la vie quotidienne ainsi divisées avaient chez ces sauvages des proportions bien établies, car ils jouissaient visiblement d'un bien-être matériel, largement au-dessus de celui que les Européens avaient trouvé chez les autres indigènes.

Des essaims de poules trottinaient et caquetaient autour de chaque habitation, remuant le sol de leurs pattes infatigables, tandis que de superbes coqs se promenaient au milieu de leurs rangs, surveillant leurs allures, les couvant de leur œil langoureux, ou dirigeant leurs ébats, avec une prévoyance de mari soucieux et attentif.

Plus loin des porcs grassouillets se traînaient en grognant ou dormaient sâlement dans leur niche.

Des chèvres en masses, et des superbes, peuplaient le gazon autour ou derrière les demeures.

En outre, quelques beaux chiens se pavanaient dans le village, furetant à droite et à gauche, comme s'ils étaient les maîtres du domaine.

La présence de ces derniers animaux avait de suite éveillé l'attention de de Sambry.

— Voilà qui pourrait nous servir, dit-il.

— Ah bah ! Je n'y vois pas d'utilité, répondit sir William.

— Au contraire.

— A quoi bon ?

— A bien des choses.

— C'est plutôt une charge, car nous n'avons pas besoin de gardiens ici.

— Ici, non, mais là-bas, peut-être.

— Là-bas, où ?

— Lorsque nous serons à l'intérieur des terres.

— Nous y avons passé déjà, sans en avoir eu besoin.

— Ce qui n'est pas arrivé peut arriver encore.

— C'est logique, c'est même trop logique que pour pouvoir plaider comme argument.

— Je pourrais vous citer mainte circonstance dans laquelle les secours d'un chien nous seraient venus à point.

— Moi je ne m'en rappelle aucune.

— C'est que vous avez la mémoire courte.

— Vraiment ?

— Souvenez-vous du jour où les négriers ont enlevé Nkéré.

— Eh bien ?

— Il est incontestable que si vous aviez eu un chien auprès de vous, vous auriez découvert plus aisément notre servante.

— Nous l'avons trouvée sans lui.

— C'est vrai, mais...

— Mais quoi ?

— Mais ce n'était qu'un pur effet du hasard.

— Et le chien, qu'aurait-il fait de plus ?

— Avec lui, vous étiez persuadé d'avance d'obtenir un bon résultat. Il vous aurait suffi de lui porter sous le nez quelque objet ayant appartenu à la négresse, pour qu'il se fût lancé sur ses traces. Les exemples sont fréquents de gens perdus ou égarés dans des glaciers ou sur des terres accidentées, et que leurs amis sont parvenus à retrouver, sous la conduite de leur chiens.

— Il est certain que ces animaux ont un flair extraordinaire, remarqua sir Darly, à moitié convaincu.

— Du reste, ce n'est pas seulement dans ces occasions-là qu'ils peuvent nous être d'un grand service. Lorsqu'on circule sur un sol aussi inhospitalier que celui de l'Afrique, on ne saurait s'entourer de trop d'agents pour parer aux éventualités et aux accidents. Et vous-même, pour vos chasses, par exemple, pourriez trouver en eux un appui sérieux.

De Sambry avait touché la corde sensible.

Lorsqu'on parlait de chasses, sir Darly était tout oreilles.

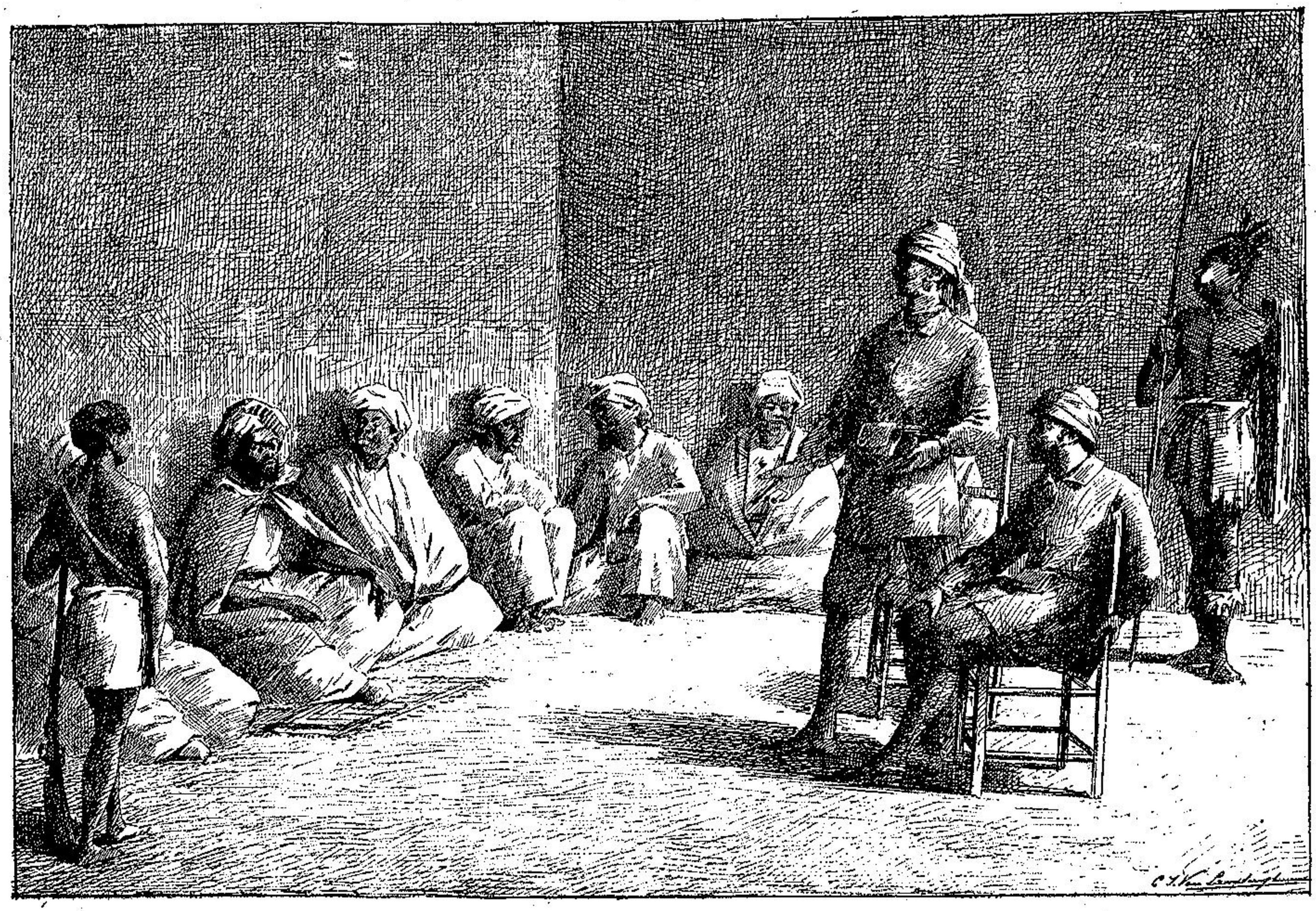
C'était plus fort que lui.

Et puis, le chef pouvait avoir raison ; pour ces sortes d'exercices le chien est toujours un bon auxiliaire.

L'Anglais fut convaincu sur-le-champ.

— En effet, dit-il, cela doit être pratique.

— Je le crois bien, parbleu.



LE CHEF LEUR FIT UN ACCUEIL CORDIAL. (P. 62.)

— Eh bien, achetons des chiens.
— Des chiens ! Vous y allez largement. Commençons par un seul.
— Soit.
— Encore faut-il voir ce que l'on en demandera.
— Ce ne peut être beaucoup.
— Qui sait ?
— Dans tous les cas, il faut le demander pour le savoir.
— Je chargerai Mwama de faire le marché.

C'est ce qu'on fit.

Le serviteur se mit en quête de la marchandise à quatre pattes et parvint à se l'acquérir à raison de douze mètres d'étoffe.

— C'est cher, murmura le chef.

— Il me semble, au contraire, que c'est un prix modique, répondit sir William, qui caressait l'animal rapporté par Mwama.

En réalité le prix n'était pas exorbitant, vu le pays dans lequel on se trouvait.

C'était, du reste, une magnifique bête, d'une race mélangée, mais dont les allures promettaient avant tout un excellent veilleur.

On l'attacha dans la tente et on laissa à Mwama le soin de l'habituer aux explorateurs.

Tout s'annonçait à Kimpoko dans des conditions favorables, et la vie matérielle surtout présentait des aspects riants.

Les Européens s'y trouvaient comme chez eux, et jamais encore, depuis leur départ de la côte, ils n'avaient trouvé tant de bien aise.

Pour ce qui concernait sir William, il projetait déjà quelques expéditions de chasse, auxquelles ses compagnons donnaient leur pleine et entière approbation.

Il y avait plus.

De Sambry nourrissait une idée dont il fit part à ses amis.

— J'ai pensé à quelque chose, dit-il.
— A quoi ? demanda le docteur.
— A prolonger notre séjour ici.
— Ma foi, je ne m'y oppose nullement.
— Et moi encore moins, s'empressa d'ajouter sir William, qui pensait à ses plaisirs cynégétiques.
— Nous avions décidé de rester à Kimpoko une huitaine de jours, je crois ?
— Parfaitement.
— Si nous y ajoutions quelques autres ?

— D'autant plus, fit le docteur, que ce sera un repos bien mérité.

On s'en tint à cette décision, qui fut joyeusement accueillie par tous les membres de la caravane.

Le même jour, sir Darly se mit en route avec Mwama, pour explorer les environs, et l'on entendit bientôt, jusque dans le campement, retentir ses coups de feu.

Au bout de quelques heures il revint, chargé d'une bonne provision de gibier, parmi laquelle on comptait une superbe antilope.

Mais, au grand étonnement des explorateurs, sir William paraissait s'occuper médiocrement de son butin, et il était visible qu'autre chose hantait son cerveau.

De Sambry voulut le savoir.

— Vous avez l'air rêveur, dit-il.

— Effectivement.

— La chasse a été bonne, pourtant ?

— J'en suis fort satisfait.

— Pourquoi donc ce front soucieux ?

— Je combine et je réfléchis.

— C'est donc bien sérieux ?

— Au possible.

— Pouvons-nous savoir de quoi il s'agit ?

— Certainement. J'ai fait une découverte.

— Une découverte ! exclamèrent à la fois les deux compagnons.

L'Anglais se tut un instant et se rengorgea comme s'il allait prononcer un oracle.

— Oui, dit-il, j'ai découvert un château.

Pour le coup, les compagnons n'y tinrent plus, et se mirent à rire à gorge déployée.

Sir William laissa faire, avec une flegme imperturbable, et ne se déconcerta point.

— Riez tant que vous voulez, dit-il ; je vous répète que j'ai découvert un château.

— C'est un conte de fée que vous nous faites là.

— Pas du tout. Voici l'aventure : Il y a une heure, je poursuivis un pluvier, blessé mortellement, lorsque pour le ramasser, je dus m'engager dans les hautes herbes. Je le fis, et à peine avais-je couru la longueur de quelques mètres, que je me trouvai en face d'une habitation déserte. C'était une grande et large demeure construite élégamment et avec so té ayant sa v r[illegible] et son jardin, son

enclos palissadé et sa cour ; présentant des facilités de circulation enviables par nos maisons européennes. Dès le premier coup-d'œil j'étais convaincu que cette habitation devait avoir été élevée par d'autres mains que celles des indigènes. Nous y entrions, Mwama et moi ; nous la trouvions complètement déserte.

Pendant que sir William parlait, ses deux compagnons écoutèrent avec une attention soutenue.

Ils entrevirent immédiatement tout le parti qu'on pourrait tirer de cette circonstance.

— Aussi, continua l'Anglais, je me suis mis dans la tête que si nous pouvions nous procurer cette habitation à titre de locataires, nous y serions diantrement bien casés.

— Et où se trouve-t-elle ?

— A cent pas d'ici.

— Derrière le village ?

— Oui, mais avec communication directe.

— Superbe occasion.

— C'est incontestable.

De Sambry eut un moment de réflexion.

— Louons-là, fit-il.

— Pour cela nous devons voir le chef de Kimpoko.

— Nous irons chez lui.

— Mais, il est invisible.

— Allons donc ! Quelques présents nous ouvriront la porte de son tembé.

VII

NOUVEAUX LOCATAIRES

Le lendemain, en effet, les explorateurs furent reçus chez le monarque Batéké.

L'introduction avait marché assez facilement, eu égard aux cadeaux relativement importants qu'on avait fait miroiter sous les yeux du chef.

A vrai dire, c'était une bouteille de vieux rhum qui avait ouvert définitivement le chemin ; et, pour rendre celui-ci plus sûr encore, de Sambry s'était muni d'une autre bouteille qu'il se proposait d'exhiber, en cas de contestation.

On fut introduit avec grand cérémonial par un esclave, qui se confondait en salutations et en révérences.

Sir William, parti en chasse depuis l'aurore, n'accompagnait pas ses camarades, ce qui, du reste, n'avait aucune importance.

Le chef, accroupi à terre, sur une natte usée, et entouré d'une demi-douzaine de ses dignitaires, fit aux explorateurs un accueil cordial.

Dans un coin de la salle, un nègre, la lance et le bouclier au poing, faisait la garde, comme s'il avait à surveiller l'entrée du tembé.

Mais ce qui étonnait superlativement les deux Européens, c'est qu'on offrit à chacun une chaise de fabrication européenne, et couverte de paille tressée, absolument comme dans les pays non africains.

Ils s'y assirent avec bien aise et la conversation s'entama.

De Sambry se mit à faire ressortir au monarque les sentiments d'amitié et de fraternité que nourrissaient à l'égard des noirs tous les blancs en général, et eux, explorateurs, en particulier. Il parla de civilisation, de bons rapports et de responsabilité mutuelle, et s'efforça de faire ressortir les qualités dominantes qui placent les Européens au-dessus de la race nègre. Il cita la puissance de ses dieux et leur pouvoir sans limite, mettant dans son discours tous les arguments qui plaidaient en faveur de sa cause.

Le monarque ne riposta point.

Il se borna à l'écouter attentivement, approuvant de la tête et du geste, et glissant de temps en temps seulement quelques mots incompréhensibles dans l'oreille de ses ministres.

De Sambry s'aperçut immédiatement de la bonne impression qu'il produisit.

Le docteur lui cligna de l'œil, en guise d'encouragement.

Alors le chef blanc voulut faire une tentative dans l'intérêt de l'œuvre entreprise par l'expédition.

Il commença à faire une charge à fond contre l'esclavage ainsi que contre les négriers qui en sont les suppôts.

Mais à peine avait-il lancé quelques phrases sur ce chapitre, que le chef nègre et ses courtisans se mirent à se livrer à un remue-ménage, qui fit mourir les mots sur les lèvres de l'Européen.

Harris toussa légèrement et, se penchant vers son compagnon :

— Prenez garde, dit-il ; le moment semble inopportun

— Je le crains aussi.

Et aussitôt, il changea de thème, se réservant de revenir à la rescousse, dans une autre occasion.

Lorsque de Sambry eut fini de parler, le monarque répondit affablement que les Européens qui ne projetaient aucun attentat contre les lois indigènes ou contre les coutumes locales, trouveraient toujours en lui un frère et même un soutien ; que les noirs ne sont pas méchants, mais qu'il faut qu'on les respecte; que lui, chef de Kimpoko, n'avait jamais plus de chagrin que quand il fallait faire la guerre, soit à des semblables, soit à des étrangers ; que le sang et la violence lui faisaient horreur et qu'enfin son rêve était de vivre sur un pied de bonne entente avec tout le monde.

— Demandez, du reste à mes sujets, conclut-il, s'ils ont à se plaindre. Je leur procure la richesse en leur servant de père plutôt que de roi. Leurs champs sont fructueux et leurs moissons importantes. Dans leurs demeures, bien bâtics, règne l'opulence, tandis que leurs familles s'accordent parfaitement, parce que j'empêche les fréquentes querelles qui sont la ruine et la décadence de nos voisins.

— C'est ce que nous avons déjà observé avec plaisir, intervint de Sambry.

— Les hommes blancs ne savent pas combien il est difficile de se créer une autorité parmi les sujets indigènes et combien peu ils comprennent leurs propres intérêts.

— Notre frère se trompe ; nous connaissons les indigènes d'assez près pour les avoir étudiés depuis déjà plus d'un an.

— Vous venez donc de loin ?

— Nous avons commencé notre voyage à la côte, puis nous sommes descendus tout le long du fleuve Ogôoué pour venir ensuite jusqu'ici, par voie de terre, via Gnango et Okolo-Bouali.

Le monarque eut un geste de surprise.

— Vous avez fait tout ce trajet à vous deux ?

— Non, frère, nous étions six.

— Et où sont les autres ?

— L'un nous accompagne encore, et est en ce moment en chasse aux alentours du village. Quant aux autres, il sont morts.

— Morts ? Tués par les indigènes ?

A ce souvenir, si subitement évoqué, de Sambry ne put contenir un soupir de tristesse

Il n'ont pas été tués par les nègres, répondit-il ; ils sont tombés de fatigue ou de maladie.

— Que le grand fétiche les garde! fit le monarque, d'une voix doucereuse.

Cet incident semblait faire languir la conversation, car tout le monde se tut, livré à ses idées.

Enfin le chef nègre reprit la parole.

— J'ai beaucoup connu les frères blancs, continua-t-il, puisque l'un d'eux a habité Kimpoko pendant de longs mois.

Un éclair illumina les yeux des explorateurs.

— Son nom? s'écrièrent-ils à la fois.

— Je l'ignore, mais c'était un brave cœur, un homme savant et un frère que j'aimais bien.

— Et il est reparti?

— Hélas, non, il est mort aussi, comme tant des siens.

— Mort! fit de Sambry avec un serrement du cœur.

— Je lui ai fait des funérailles solennelles, comme si c'eût été un roi. Je lui ai choisi une place isolée pour y déposer ses cendres et j'ai planté sur sa tombe une pierre commémorative, pour rappeler à tous son passage au milieu de nous.

Les révélations du monarque produisirent une profonde impression sur les explorateurs.

Un monde de pensées reconnaissantes gonfla leur poitrine, et ils faillirent se jeter aux genoux du nègre, pour les embrasser.

Jamais encore ils n'avaient rencontré autant de sollicitude dans ce pays où la haine, l'extorsion et le mépris règnent en maîtres.

L'acte posé par le Batéké leur était un soulagement, une consolation dans leurs peines, comme si une aurore nouvelle s'ouvrait devant eux.

Il leur semblait que le bon traitement réservé au mort retombait sur eux-mêmes; que la conservation de sa mémoire était un bienfait que le hasard leur appelait à reconnaître, et que cet Européen, ce frère mort se réjouirait dans sa tombe en en sentant fouler les herbes par des pieds amis.

Non sans peine, de Sambry domina son émotion.

— Et où se trouve ce tombeau? demanda-t-il.

— Au bord du fleuve.

— Nous irons y déposer nos larmes.

— Demain, je vous y conduirai.

— Vous-même?

— Oui, moi-même.

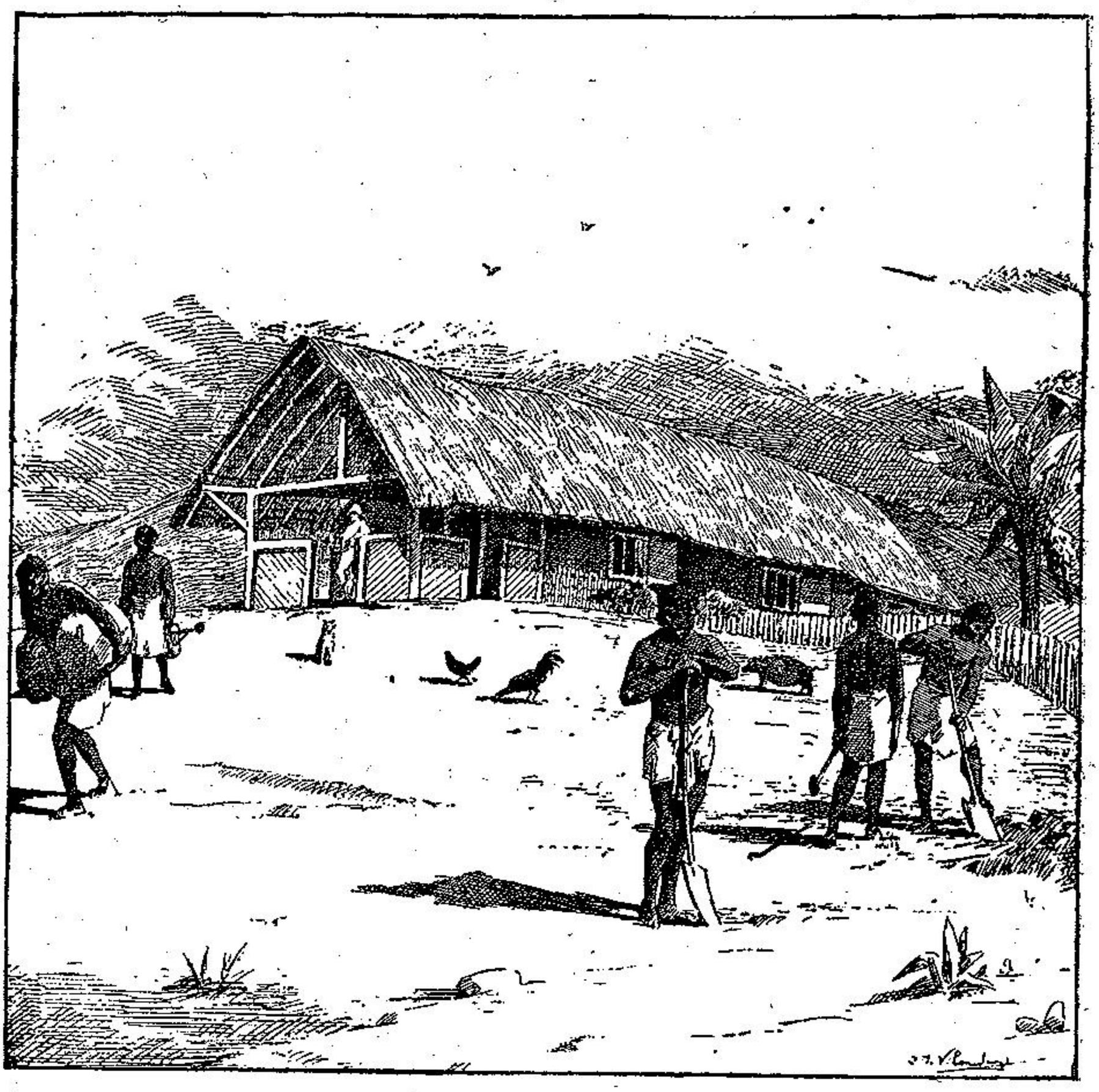
— Oh ! que de bonté, frère.

Le monarque sourit tristement.

— Bien souvent, dit-il, je m'y rends pour causer avec le défunt.

— Vous l'aimiez donc à ce point ?

— Si je l'aimais !



C'ÉTAIT UNE MAISON CONSTRUITE PAR UN CONNAISSEUR. (P. 71.

— Etait-il jeune ?

— Dans la fleur de l'âge.

— Français.

— Oui, Français.

Les explorateurs ne purent étouffer les sanglots qui naquirent dans leur gorge.

Leurs paupières s'humectèrent d'un flot de larmes, et, pendant quelques minutes, les hoquets de leur douleur rompirent seuls le silence respectueux qui régnait dans l'habitation.

Cependant il fallut s'enhardir contre la situation.

Pleurer ne servait de rien ; agir valait mieux.

De Sambry domina ses impressions, et séchant ses pleurs :

— Y a-t-il longtemps que ce Français est mort ? interrogea-t-il.

— Depuis un an.

— Et combien de temps a-t-il résidé auprès de vous, frère ?

— Plus de deux ans.

Le chef blanc recueillit ses souvenirs et s'efforça de se rémomérer le nom d'un explorateur français qui put être tombé vers cette époque et dans ces lieux.

Rien ne lui révéla le mystère qu'il voulut découvrir.

— Et vous ignorez absolument son nom ? insista-t-il.

— Absolument.

— Cependant....

— Nous l'appelions Nkundi (*ami*).

— Il ne vous a jamais dit d'où il venait ?

— Si : de la côte, comme vous.

— Où allait-il ?

— Je ne sais.

Décidément les renseignements étaient vagues ; mais ce qui était certain, c'était que l'explorateur de jadis s'était éteint au sein d'un peuple qui le vénérait, et dans les bras d'un monarque qui avait pour lui tant de respect, que, pour honorer sa mémoire, il avait fait ce que jamais, de connaissance d'homme, aucun indigène n'avait pratiqué.

Aussi, une immense reconnaissance grandissait encore dans l'âme des explorateurs, à l'idée que tous ces soins, toutes ces sollicitudes avaient été rendus à un des leurs, un Français, un ami, un parent peut-être.

Un devoir s'imposait à eux.

Remercier le brave nègre.

Et de fait, ce remercîment les dédommageait de toutes les vilénies qu'on leur avait déjà appliquées, de toutes les disputes qu'il avait fallu continuellement entamer avec les autres chefs indigènes, lesquels, sans distinction aucune, n'avaient jamais qu'un seul but : la tromperie et le mensonge.

De Sambry voulut ne point manquer à sa tâche.

Il s'inclina profondément devant le monarque.

— Mon frère, dit-il, acceptez la réelle gratitude de quelques Européens, pour votre noble conduite. En honorant notre compatriote, en lui prodigant votre amitié et votre bienveillance, vous avez consommé une œuvre que nous ne nous étions pas attendu à trouver dans ces contrées hostiles. Notre patrie et nos dieux vous en savent gré, et si leur bénédiction peut être d'une influence sur votre peuple, votre règne sera un règne de paix et de bonheur, la fortune vous sourira et vos champs rendront le double de ceux de vos voisins. Merci, merci du fond du cœur ; nous n'oublierons jamais que vous avez été le protecteur d'un des nôtres, son ami et son frère. Merci, merci.

L'excellent explorateur n'en put dire davantage.

L'émotion gagna sa voix et la faisait trembloter, une émotion vraie, immense, bienfaisante et régénératrice.

En ce moment il sentit ce qu'est la conciliation des âmes, loin du pays que l'on a quitté pour longtemps, au milieu de l'espace incertain et inconnu, où les dangers sont la réalité et l'amitié un leurre.

Il sentit ce que donne de courage et de force la rencontre d'une nature qui vous ouvre ses bras et vous dit · « venez ; j'ai fraternisé avec un homme de votre race, de votre sang ; j'en ferai de même avec vous. »

Puis un regret envahit son cerveau ; celui de l'absence des braves qui avaient payé de la vie leurs efforts. Willis, de Roseilles, de Plassy, que n'étaient-ils là, eux aussi, pour recueillir ces bonnes paroles, pour les répéter et pour s'y retremper !

Toutes ces pensées se heurtaient à la fois dans la tête du chef blanc, rapidement, comme des éclairs, comme un feu roulant de délices, de douleurs et de sensations amères ou réjouissantes.

Entretemps le monarque lui-même avait rétrogradé par l'esprit, vers l'époque où le Français disparu se trouvait à ses côtés, et son âme également lui vouait une pensée de regret.

— Ce que j'ai fait pour lui, fit-il, n'était que de la simple reconnaissance. Pendant son séjour dans mon domaine il m'a éclairé de ses lumières et servi de ses conseils ; il m'a appris à gouverner sagement et avec modération. Il a appelé sur Kimpoko la protection de ses dieux, et son intervention a fait des miracles. Depuis lors, nos champs ont produit doublement, nos bestiaux sont devenus de taille inattendue, et la paix n'a cessé de régner entre nous. Il m'a enseigné les préceptes pour faire tout cela et j'en bénis sa mémoire.

— C'était donc un grand connaisseur des faiblesses et des vertus humaines ?

— Il savait tout, il connaissait tout et ce que les dieux tiennent caché à nos yeux, il avait le secret de le leur arracher. Aussi je l'ai traité en ami, en co-monarque, en lui donnant, sans aucun hongo, un grand coin de terrain sur lequel il s'est construit une habitation très vaste et très commode.

Les explorateurs tendirent l'oreille.

— Le château de sir Darly, murmura de Sambry.

— Sans contredit, riposta le docteur.

— De plus, reprit le chef nègre, depuis la mort du Français, j'ai voulu que son ancienne demeure restât intacte ; je n'ai permis à personne d'y mettre la main, et je l'ai conservée précieusement, telle qu'elle était, afin de vénérer ainsi le souvenir de celui qui n'est plus.

Vraiment, c'était placer la délicatesse sur son terrain le plus honorable.

— Et où se trouve cette habitation ? interrogea de Sambry.

— De l'autre côté du village.

Les explorateurs eurent, malgré eux, un mouvement de joie.

— C'est bien cela ! exclama de Sambry.

— Que dit mon frère ? demanda le Batéké.

— Que je voudrais vous demander une grâce.

— Parlez.

— Celle de pouvoir nous installer dans cette habitation.

Un éclair de surprise courut sur le front du monarque.

— Jamais ! s'écria-t-il.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je me suis promis que personne n'en franchirait plus le seuil ; qu'elle resterait inoccupée et que je laisserais au temps seul le soin de la démolir. Après mon frère Nkundi, j'estime que personne au monde n'est plus digne de porter les pas là où il les a mis.

— Nous respectons certainement vos bonnes intentions, mais Nkundi était Français comme nous, et il nous serait consolant de pouvoir reposer nos têtes à l'endroit où il a abrité la sienne.

— Jamais ! Jamais ! répéta l'indigène.

— Nous vous serions reconnaissants.

— Cette reconnaissance ne me rendra pas mon frère.

— Personne ne pourra vous le rendre, puisque la mort l'a enlevé.

— Je ne veux pas violer sa mémoire.

— Elle n'en sera que plus vivace.

— J'ai juré de respecter ma décision.

— Les premiers moments de douleur vous ont rendu exclusifs. Consultez vos fétiches, et ils diront que vous feriez mal en repoussant ma prière. Du reste, nous serons pour vous ce qu'a été notre compatriote ; nous vous guiderons de nos lumières, et mettrons à vos pieds notre expérience. Puis, à notre tour, nous jurons de ne toucher à rien de ce qui existe dans cette demeure et de vous la rendre plus tard dans l'état où elle se trouve maintenant.

Il y eut un moment de silence.

— Acceptez-vous ? interrogea de Sambry.

L'indigène parut plongé dans de profondes réflexions.

— Je vais consulter mon sorcier, fit-il brusquement,

Puis, faisant un signe de la main à un de ses serviteurs, qui s'approcha tête baissée, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Presque instantanément le sorcier fit son apparition.

C'était un vieux nègre, à l'accoutrement sordide et à la figure malicieuse.

Le monarque et lui eurent une conversation, pendant laquelle le représentant des dieux se confondit en une infinité de gestes emblématiques, levant les yeux au plafond, se tapant le ventre, lançant des phrases décousues, incompréhensibles, et entremêlant cette mise en scène de marches et de contremarches qui auraient fait pouffer de rire, si le moment n'avait pas été aussi solennel.

Enfin le sorcier prit, dans un coin de la salle, un petit poisson sec, fit un trou en terre et l'y enfouit.

Puis, avec une fixité correcte il se prit à regarder la place qu'il venait de combler.

L'opération du vieillard durait un temps assez long pour permettre aux explorateurs de s'amuser à ses dépens.

Ils durent se mordre les lèvres pour ne point éclater.

— En voilà-t-il un malin ! fit de Sambry à voix douce.

— Peut-on être stupide à ce point ! répondit Harris.

— Il dépasse en ridicule tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

— Pourvu que son oracle nous soit favorable.

— Je l'espère.

— Voyez donc, comme il s'entête à regarder le sol.

— Il s'endormira dessus.

— Et notre cause risque fort d'être perdue.

— Dans ce cas nous essayerons autre chose.

— Quoi donc ?

— Nous ferons parler nos dieux à nous.

— Comment agirez-vous ?

— Nous avons notre pile électrique.

— Ah diable ! Elle serait bien venue ici.

— Si j'allais la prendre ?

— Attendons d'abord l'issue de la présente comédie.

— En effet, cela vaudra mieux.

Fort heureusement, la représentation du fanatisme touchait à sa fin.

Bientôt le sorcier quitta sa pose contemplative ; et, se baissant encore une fois, il déterra le poisson séché.

Avec une attention extraordinaire il se mit à l'examiner et à le tourner et retourner en tous sens.

Puis, de ses doigts calleux, il gratta le sable qui collait entre les écailles du poisson.

Son examen dut être satisfaisant, car, tout en empochant l'habitant des rivières, il s'avança, le sourire sur la bouche, vers le monarque et lui parla assez longuement, avec une volubilité de paroles auxquelles les explorateurs n'entendaient rien, mais dont ils devinaïent le sens, à la satisfaction qui se peignit sur la figure des deux indigènes.

Ils purent bien vite le constater.

Le monarque se leva péniblement, et se plaçant à côté de son homme de confiance :

— Les dieux ont prononcé, dit-il aux explorateurs. Ils vous accordent la faveur que vous sollicitez, mais à une condition.

— Laquelle ? se hâta de demander de Sambry.

— C'est que vous leur fassiez de fortes offrandes.

— Et quelles sont ces offrandes ?

— Vous remettrez entre mes mains trois fusils, un baril de tabac, deux bouteilles d'eau-de-vie et trente mètres d'étoffes.

De Sambry faillit souffleter le chef.

Ainsi, les dieux donnaient leur autorisation bienveillante et c'était le monarque qui encaissait les bénéfices.

Ils étaient donc tous les mêmes, ces despotes africains.

Les deux explorateurs échangèrent, à la hâte, un regard interrogateur qui leur fut un acquiescement mutuel.

— Nous acceptons, dit simplement de Sambry.

— Dans ce cas, le marché est conclu, répondit le chef Batéké.

— Et quand pourrons-nous entrer en possession de notre nouvelle demeure ?

— Aussitôt le hongo payé.

— Aujourd'hui encore ?

— Quand vous voudrez.

Les Européens ayant atteint leur but, remercierent le monarque, et s'en retournèrent au campement se pourvoir des objets requis, pour les porter au monarque.

Le même jour ils devinrent les nouveaux locataires du bâtiment construit par leur compatriote décédé.

Décidément sir William n'avait pas exagéré dans le récit qu'il avait fait de sa découverte.

C'était une maison construite évidemment par un connaisseur, qui y avait mis tout son savoir, étant donné qu'il ne disposait que de moyens très précaires.

La qualité dominante de ce bâtiment était l'espace et l'aérage.

Très élevée de toiture, elle laissait libre circulation à l'air frais, qui entrait, à larges bouffées, par six fenêtres. Sa construction était d'une solidité extraordinaire, composée qu'elle était de grandes poutres et de murailles cimentées de substances argileuses.

La couverture en chaume était d'une épaisseur et d'une fabrication qui ne devaient pas faire craindre les atteintes du soleil.

Cinq chambres divisaient l'intérieur, et même une sorte de cave se trouvait pratiquée dans le sous-sol.

Un grand jardin s'étendait sur l'arrière, tandis que sur le devant se trouvait une spacieuse cour entourée de palissades.

A la vue de tant de commodité, les explorateurs ne purent s'empêcher de se sentir heureux.

Ils parcouraient sans cesse leur nouveau domaine, comptant les places, leur affectant mille emplois divers et faisant des rêves insensés sur le compte de ce palais africain.

Sir William surtout était radieux.

— Eh bien, fit-il, que vous disais-je ?

— A coup sûr, je ne m'attendais pas à tant de confortable, répondit le chef.

— Ni moi non plus, ajouta le docteur.

— Ici nous installerons notre cuisine, reprit sir Darly ; là nous ferons nos chambres à coucher ; plus loin notre magasin ; puis notre salon ; de l'autre côté nous logerons nos hommes ; et qui sait si....

— Quoi encore ?

— Si je ne trouverai pas un petit coin pour en faire un cabinet de chasse.

— Nous verrons, mon ami. Avant tout, soyons pratique.

— Eh bien, ne le suis-je pas ?

— Un peu.

— Que faut-il alors ?

— Nous allons commencer par nous créer une basse-cour : des poules, des chèvres, des porcs et des moutons. La garde de ces hôtes sera confiée à notre chien. Puis nous allons faire arranger le jardin ; et, si l'envie nous prend, nous pourrons rebâtir notre four, qui nous rendit jadis de si grands services.

— A la bonne heure ! s'écrièrent les compagnons. A l'œuvre !

VIII

AU BORD DU CONGO

Déjà dès le lendemain les plans élaborés par les explorateurs avaient reçu une exécution.

A très bon compte on s'était procuré de quoi peupler la basse-cour, et aussitôt la bande d'animaux domestiques circulait dans l'enclos, à la grande joie des explorateurs, qui n'avaient jamais pensé être destinés à tant de possession sur la terre africaine.

Sir Darly en avait oublié jusque ses chasses et se plaisait à couver de regards satisfaits la basse-cour et ses habitants.

— Nous voici devenus fermiers, riait-il.

— Du moins temporairement, riposta le chef.

— Qui se serait attendu à cela ?

— Vous voyez bien que la bonne fortune nous réserve encore plus d'un heureux côté.

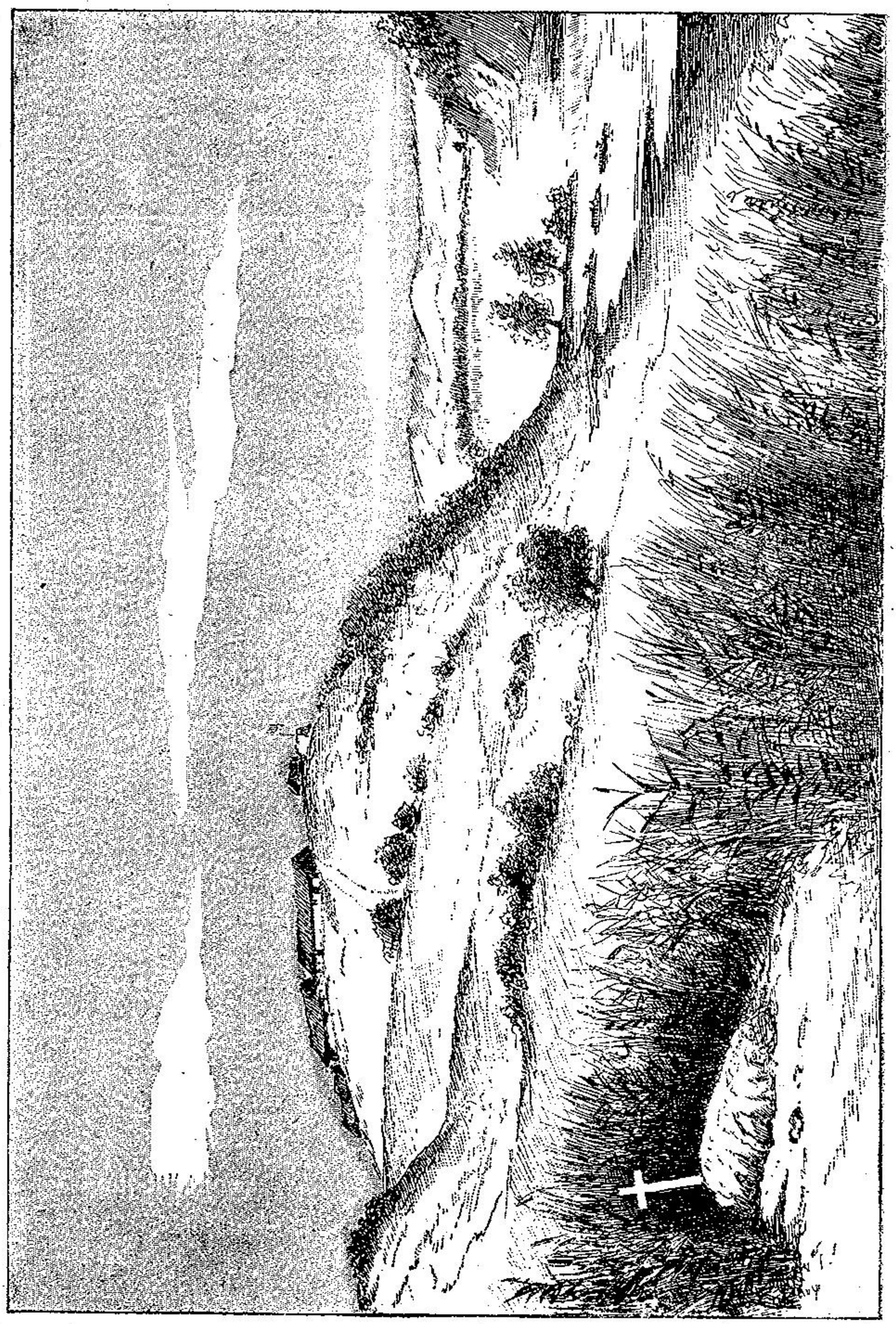
— C'est la brave Nkéré qui est contente

— Vraiment ?

— Je suis allé lui dire bonjour dans sa cuisine. La charmante fille s'y plaît tellement au milieu de ses casseroles, qu'elle voudrait bien y rester pour toute sa vie.

— Elle est donc satisfaite ?

— Enchantée. Aussi son réceptacle est-il d'une propreté et d'un bon goût qui font penser à celui des meilleurs hôtels de l'Europe.



C'ÉTAIT LA TOMBE DE L'HOMME BLANC. (P. 80.)

— Oh, oh ! Ne vous emballez pas trop vite.

— Parole d'honneur, c'est appétissant. Il faut voir avec quel ordre elle a arrangé ses ustensiles de ménage ; combien elle a mis de soins à les grouper et à les classer, et comme tout reluit là-dedans.

— Dommage que cela ne peut durer.

— Comment ?

— Mais oui ; nous ne resterons pas éternellement à Kimpoko.

— Je ne vous cache pas, moi, que, dans les conditions actuelles, je ne demanderais pas mieux que d'y voir s'écouler mon existence.

— Je vous crois, puisque vous avez des pays immenses pour chasser.

— Au fait, je n'ai presque pas encore chassé ici.

— Ce qui ne tient qu'à vous seul.

— Tranquillisez-vous. Je vais m'y mettre pour tout de bon.

— Qu'y a-t-il en fait de gibier ?

— De tout.

— De qui le savez-vous ?

— De Mwama. Mais d'abord, jusque quand pensez-vous prolonger notre séjour en ces lieux ?

— Cela dépendra des circonstances.

— Il me semble que rien ne nous empêche de nous refaire un peu ici ?

— Parfait. Cependant, n'oubliez pas que nous sommes venus pour autre chose.

— Très bien ; néanmoins quelques jours de vacances retrempent le corps et l'esprit.

— Aussi, je l'ai dit déjà : au lieu de stationner pendant une huitaine, nous y ajouterons une autre, et peut-être encore davantage.

— Je ne demande pas mieux, moi.

— Mais après cela, le jeu commencera définitivement. Nous allons arriver en plein pays de négriers et c'est là que nous continuerons l'office de moralisateurs. Voyez-vous, nous avons certes déjà accompli bien des actes en faveur de l'œuvre entreprise, mais ils ne suffisent point. C'est au cœur même de leur trafic, au centre de leur repaire, que nous devons attaquer ces marchands de chair humaine. S'il est vrai qu'on les trouve partout sur le domaine de l'Afrique, il n'en est pas moins certain qu'ils pullulent dans les possessions belges. C'est pourquoi nous dirigerons nos pas de ce côté, afin de faire leur rencontre. Mais, pour l'exécution de notre plan, nous avons besoin d'une forte escouade de serviteurs.

— Naturellement. Leur engagement sera facile à faire, puisqu'il n'en manque pas à Kimpoko.

— C'est très heureux, d'autant plus que les indigènes de ce village me paraissent être des gens sur lesquels on peut compter.

— Compter n'est pas le mot ; mais enfin, je crois qu'ils valent mieux que ceux que nous avons eus jusqu'ici.

— Ah ! Une idée !

— Quoi donc ?

— Le chef de Kimpoko est notre ami. Si nous le chargions de nous composer une caravane ?

— Voilà une difficulté levée à notre avantage.

— Nous irons lui en causer demain.

— Le plus tôt sera le mieux.

— En attendant, continuons à vaquer aux travaux de notre installation champêtre.

– Quant à moi, je vais chasser l'antilope.

Les deux amis allèrent se séparer, lorsque leur attention fut éveillée par une bande nombreuse d'indigènes, groupés à l'extérieur de leur habitation.

La plupart de ces visiteurs étaient des femmes.

Avec des signes évidents d'une grande curiosité, tout ce monde entourait la palissade clôturant la cour, se hissant sur la pointe des pieds pour mieux voir.

A peine eurent-ils aperçu les explorateurs qu'ils se mirent à ébaucher des gestes amicaux, relevés de phrases gutturales, mais qui, dans ce pays de monosyllabes, devaient s'interpréter comme des paroles doucereuses.

— Que nous veulent encore ceux-là ? demanda de Sambry.

— C'est difficile à deviner. Dans tous les cas, ce n'est pas du mal.

L'attitude des nègres était à coup sûr sympathique, surtout celle des femmes, qui semblaient épuiser leurs plus gracieux sourires à l'adresse des Européens.

— Décidément, on vient nous faire la cour, fit de Sambry.

— L'étiquette exige que nous recevions nos adorateurs.

— A quoi pensez-vous ! Ce serait une folie.

— Au contraire, me semble-t-il. Et même, il me vient, à ce sujet, une idée lumineuse.

— Et quelle est-elle ?

— Celle de faire un cadeau à toutes ces beautés.

— Vraiment, mon ami, vous vous moquez ?

— Absolument pas. D'ailleurs, dans l'intérêt même de nos projets, nous devons nous placer en faveur auprès des indigènes.

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci : Nous possédons une très grande quantité de petits miroirs. Or, comme les négresses de Kimpoko ont le défaut de la coquetterie, je crois que, pour être haut placés dans leurs bonnes grâces, nous ne pourrions faire besogne plus pratique que de leur offrir à chacune, un spécimen dudit objet de toilette.

— Allons donc! Il en faudrait au moins une centaine.

— La belle affaire! Nous en avons plus de mille.

Quelque inopportune que parût la proposition de sir William, de Sambry en mesura la portée.

Comme toujours, sa réflexion prompte, passant comme un éclair à travers son cerveau, lui dit tout le bien qu'on pouvait espérer de pareille générosité.

D'ailleurs à qui, mieux qu'aux femmes, pouvait-on s'adresser pour se créer une réputation de bienveillance et s'implanter dans les bons sentiments de la population?

Sir William avait raison, indéniablement raison.

— Allons-y, répondit enfin le chef.

Il héla Mwama et se fit apporter une caisse de miroirs.

Les indigènes, avides de dons et toujours disposés à les recevoir, avaient observé l'action des explorateurs.

Ils se mirent à crier, à pérorer et même à danser, comme des enfants auxquels on exhibe un joujou.

Mwama alla ouvrir la porte de la cour, et fit savoir aux Batéké que ses maîtres, voulant reconnaître la bonne réception leur faite à Kimpoko, et désirant confirmer leurs relations amicales, avaient décidé de sceller celles-ci au moyen de quelques présents.

Un hurrah formidable salua ces paroles, tandis que les nègres et les négresses, dans une poussée désordonnée, firent irruption dans la cour.

Mais, lorsque de Sambry eut déballé les miroirs et les eut étalés sur le sol, l'enthousiasme des Africains toucha au délire.

Ils bousculèrent tout le monde, même sir William, au grand amusement du chef, qui ne put s'empêcher d'en sourire.

Pourtant, la bagarre devint inquiétante et se transformait en un véritable débordement.

On se jeta sur la caisse, et les mains gourmandes y puisèrent à pleins doigts.

— Voilà où nous conduit votre belle proposition, fit de Sambry à sir William.

— Attendez, riposta l'Anglais, je vais les mettre à la raison.

En effet, travaillant des coudes et des bras, il se traça un passage à travers les rangs des indigènes, et leur fit, de force, restituer les miroirs dont ils s'étaient emparés.

Cet agissement ne plût guère aux Batéké, mais ils s'y firent promptement, de peur de voir s'échapper la bonne aubaine.

Alors commença la distribution.

Chacune des négresses reçut un miroir, et ce fut une jubilation générale.

Avec des poses mélo-dramatiques, on se mirait, on se remirait et on se mirait encore, les unes avec des cris de joie, les autres avec des paroles de remercîment pour les Européens ; d'autres, s'oubliant dans leur extrême satisfaction, jusqu'à baiser les pieds de leurs généreux donateurs.

Pendant quelques minutes ce fut un brouhaha indescriptible, qui effrayait les pauvres poules picotant paisiblement, dans l'enclos, les graines perdues, et qui chassait les chèvres jusque derrière l'habitation.

Enfin, chacune des négresses ayant reçu son lot, on referma la caisse et on la fit reporter par Mwama au magasin.

Mais alors les indigènes mâles, qui n'avaient pas été compris dans la distribution, se mirent à crier et à réclamer de plus belle.

Ils exigèrent leur part et la revendiquèrent à cor et à cris, si bien que les explorateurs se virent forcés d'employer d'autres moyens,

De Sambry en tête, les Européens pousserent doucement les Batéké dehors, et fermérent la clôture de la cour, ce qui mit un terme à l'algarade.

Non sans des exclamations de dépit, les indigènes s'éloignèrent, à la grande joie des Européens, qui n'étaient pas fâchés d'en être débarrassés.

Sir William en avait la sueur au front.

— Et voilà comment il est prouvé, une fois de plus, combien il est difficile de faire le bien, dit-il laconiquement.

— Aussi, répondit le chef, vous avez toujours de ces inventions burlesques.

— Il me semble que je ne pouvais prévoir ce dénouement.

— Oh non ! Mais enfin, c'est vous qui l'avez provoqué.

— Mon Dieu ! Je ne savais pas ces gens aussi cavaliers.

— C'est une leçon pour l'avenir.

— Je vous assure qu'on ne m'y prendra plus.

De Sambry changeant tout-à-coup la conversation :

— Si nous allions faire une visite à la tombe du blanc? demanda-t-il.

— Très bien, répondit le docteur ; mais le chef de Kimpoko nous a dit que lui-même nous y conduirait. Ne conviendrait-il pas de le prévenir ?

— Ma foi, je le crois inutile. La douleur n'a pas besoin de témoins.

— Je suis de votre avis, compléta sir William.

— Connaissez-vous au moins le lieu ? interrogea le docteur.

— Moi, non ; mais Mwama nous guidera.

— En route alors !

Au bout de peu d'instants les explorateurs se mirent en route vers le fleuve.

Bientôt ils eurent dépassé le village et entrèrent en pleine solitude.

La nature, déjà si luxuriante à Kimpoko même, renforçait encore ici ses charmes inépuisables.

La végétation s'y étalait, avec une richesse inouïe, et formait des arcades de verdure et de fleurs qui faisaient songer aux premières époques de la création du monde.

Des arbres gigantesques, au feuillage touffu et aux rameaux innombrables, dominaient de leur haute stature, ce fouillis d'ombres, et cachaient sur leur corps des milliers de perroquets gris, qui caquetaient leurs cris aigus et perçants avec une persistance assourdissante.

Au milieu de cet univers de plantes et de branches sautillaient des bataillons d'écureuils, tandis que des infinités d'insectes multicolores bourdonnaient dans les airs.

De-ci, de-là un marais pestilentiel se serpentait sous la feuillée, nauséabond en lui-même, mais dont la puanteur était dominée par la senteur des milliards de fleurs éparses dans ce fouillis.

Les explorateurs, enivrés par toutes ces splendeurs, marchaient silencieusement, comme s'ils craignaient de chasser par leur souffle profane, les mystères délicieux qui planaient autour d'eux.

Cependant le trajet paraissait d'une assez grande longueur et l'on était arrivé maintenant à un sous-bois d'une conformation différente.

Le sol devenait plus humide, et de larges empreintes en maculaient la surface.

— Nous sommes près du fleuve, fit Mwama.

— Pourquoi ? demanda le chef.

— A voir ces empreintes.

— Crois-tu ?

— J'en suis persuadé, maître. Ce sont celles laissées par de nombreux hippopotames, qui passent par ici, pour aller se désaltérer.

Involontairement, les explorateurs eurent un geste de surprise.

— Diable! s'écria de Sambry; il est à souhaiter qu'ils nous épargneront leur aimable société.

Sir William, lui, avait déjà apprêté son arme.

— Qu'ils viennent! s'écria-t-il.

— Je sais bien que vous n'avez pas peur, répondit le chef, mais il ne me plairait pas de faire en ce moment la chasse aux hippopotames.

Au même instant, Mwama saisit le bras de son maître.

— Chut! fit-il; en voici un.

— Cachons-nous, ajouta de Sambry. Et vous, sir William, ne tirez pas.

Bien à contre-cœur, l'Anglais obéit, et la troupe entière sauta dans l'épaisse verdure.

Presqu'aussitôt un bruit de branches écrasées se produisit à peu de distance, et un énorme hippopotame s'en revint, clopin-clopant, du côté de l'eau, puis disparut lentement au milieu des arbres.

Sir William rageait, et torturait son fusil.

— Quelle sottise! s'écria-t-il; ne pas pouvoir abattre un aussi noble gibier.

— Nous ne sommes pas en chasse, mon ami; nous sommes en pieux pélérinage.

L'Anglais ne riposta que par un grognement, et les explorateurs reprirent leur course.

Peu à peu la végétation se fit moins serrée, et bientôt ils débouchèrent dans une sorte de plaine en pente, au bout de laquelle serpentait le fleuve Congo.

On s'arrêta un instant pour s'orienter.

Mwama sonda l'espace, de son œil d'aigle, et eut bien vite trouvé la route.

— Par ici, fit-il.

En effet, au bout de quelques centaines de mètres, on arriva à une sorte de terre-plein, entouré d'un champ de roseaux qui s'étendait jusque contre le fleuve.

Là s'élevait un monticule, ayant la forme d'un cercueil et sur lequel une main amie avait planté une grande croix

C'était la tombe de l'homme blanc

Une invincible émotion gagna les explorateurs, et, tête nue, le

cerveau rempli de souvenirs, l'âme débordante de pensées amères, ils se rangèrent autour de la place mortuaire.

Tous se regardèrent, sans trouver une parole.

Un recueillement profond envahit leur être, et, courbés sur cet amas de terre qui cachait un de leurs compatriotes, un de leurs confrères, ils ne purent s'empêcher de laisser couler une larme de pitié, une larme de sympathie.

AU-DESSUS DE LEUR TÊTE BALANÇAIT UNE SORTE DE PASSAGE AÉRIEN. (P. 83.)

Bien longtemps ils restèrent, ainsi, à fixer ce coin perdu au milieu de l'immense univers, et qui leur révélait tant de souffrances et tant de misères.

Ils savaient par expérience ce que veut dire un tombeau dans cette Afrique meurtrière, où l'on succombe si vite et d'où l'on revient si rarement.

Mais ce qui les consolait quelque peu, c'était de voir avec quels soins touchants avait été entouré la dernière demeure de leur compatriote.

On ne pouvait pas en dire autant de leur ami Willis, et qui sait ce qu'étaient devenues les tombes de de Roseilles et de de Plassy ?

Personne n'était là pour les surveiller, tandis qu'ici veillait un cœur ami, qui ne laisserait certainement se consommer aucune profanation.

Bien longtemps encore ils stationnèrent sur les lieux, causant par la voix de l'âme, avec le défunt.

Enfin de Sambry donna le signal du départ.

— Nous y reviendrons souvent, dit-il, et ce mausolée solitaire nous servira plus d'une fois à retremper nos esprits, quand la peine les aura envahis.

— Oh oui, répliqua Harris, il est si doux de verser, de temps en temps, une larme sur les restes de ceux qui auraient pû être des nôtres.

Afin de pousser une petite pointe de reconnaissance, on prit, pour etourner au village, un autre chemin que celui par lequel on était venu.

De la sorte on longea le fleuve, au bord duquel la route était d'une grande facilité.

La végétation étalait toujours la même magnificence, augmentée d'énormes cactus et de palmiers gigantesques. Mais les rochers se firent plus nombreux et lançaient dans les airs leurs dos larges et rugueux.

Des blocs énormes s'étageaient superbement, montrant des crevasses effrayantes parsemées d'arbustes ou d'herbages.

De plus, à l'endroit où étaient arrivés les explorateurs, le cours d'eau avait une largeur plus que respectable, enclavé, de part et d'autre, dans cet étau rocailleux.

Le paysage était toujours ravissant, et les Européens l'admiraient sans réserve, à part sir William qui s'amusait, tout en marchant, à abattre quelque écureuil ou quelque gros pluvier sautillant là-haut, entre les branches.

En ce moment le fleuve fit un coude.

Soudain le chasseur, qui trottait en avant de ses camarades, s'arrêta tout court ; et se retournant vers ceux qui le suivaient :

— Ohé ! s'écria-t-il ; du nouveau !

Les autres hâtèrent le pas.

— Qu'est-ce ? demanda le chef. Des fauves ?

— Non ; un pont !

— Oui, un pont, ou du moins quelque chose qui y ressemble.

En effet, au-dessus de leur tête, balançait une sorte de passage aérien, reliant les deux rives et formé au moyen de trois gros câbles.

Leurs extrémités, tant d'un côté que de l'autre, étaient attachées au tronc d'un gros bananier qui semblait être mis là tout exprès par la nature, pour remplir l'office de base.

Ces bananiers, surplombant de plusieurs mètres la route carrossable, rendaient assez inefficace l'emploi du pont, mais les constructeurs avaient obvié à l'inconvénient, en plaçant dans les bananiers mêmes, une échelle faite à l'aide de véritables cordes, échelle qui descendait jusqu'au sol, où elle était fixée solidement.

Ainsi la correspondance se trouvait parfaitement établie entre les deux rivages, et il suffisait à celui qui voulait franchir la distance, qu'il grimpât ici l'échelle, pour descendre là-bas, par l'autre.

Les explorateurs regardaient curieusement cette machine étrange et sir William, tout en constatant qu'elle ne pouvait être autre chose qu'un pont, ne parvint pas à se mettre en tête la manière dont on en usait.

— Assurément, dit-il, aucun ingénieur européen n'eut jamais eu l'idée de faire éclore pareille imperfection.

— Il est de fait, répondit le chef, que je ne m'en rends pas du tout un compte exact.

— C'est pourtant tout-à-fait africain, intervint Mwama.

— Voilà probablement la raison pour laquelle je n'y comprends rien. Je me demande comment on circule sur ces cordes.

— Un Européen n'y parviendrait, pas, maître; mais pour l'Africain, cela n'est qu'un jeu.

— A la fin, grommela sir William, tu vas prétendre que les Européens sont moins intelligents que tes fameux Africains.

Le serviteur eut un sourire significatif.

— Oh non, maître, répondit-il; mais ils sont plus habiles en matière d'exercices corporels.

— Ah! c'est d'exercices corporels qu'il s'agit?

— Ni plus ni moins. Les indigènes passent sur ces ponts, avec l'agilité du singe. Ils posent les pieds sur l'une des cordes, la plus basse, et se retiennent des mains, aux autres. Ainsi ils marchent aussi sûrement que sur la terre ferme et franchissent l'abîme, sans avoir un semblant de vertige ou de peur.

— Même avec une charge sur le dos?

— Même avec une charge sur le dos.

— Par exemple ! Tu nous en contes des belles.

— Je vous assure que je n'exagères aucunément.

— Eh bien, j'y croirai lorsque je l'aurai vu.

Un nuage malicieux courut sur le front du nègre.

Pendant une seconde il mit la main au-dessus de ses yeux et regarda fixement vers la rive opposée.

Puis, doucement, calmement :

— Vous avez voulu voir, maître, dit-il. Vous verrez à l'instant même

Instinctivement sir William toisa le pont.

— Comment? interrogea-t-il, c'est toi qui vas nous faire l'expérience!

— Pas moi, maître, mais d'autres.

— Quels autres ?

— Des indigènes, et beaucoup.

En même temps il désigna du doigt, un fourmillement d'ombres qui se mouvaient de l'autre côté du fleuve. A voir le tas, il devait y en avoir plus de deux cents.

Les explorateurs n'en furent pas peu surpris.

De Sambry riait sincèrement.

— Voilà ce qui se trouve à point, dit-il ; on demande un expérimentateur, et il nous en arrive une légion.

Sir William, lui, avait déjà les regards braqués sur la troupe d'indigènes, dont les premiers commençaient à gravir les échelons de la corde conductrice. Les autres les suivirent, et bientôt c'était comme une formidable nichée d'hyménoptères faisant une ascension ou allant prendre d'assaut quelque ennemi invisible.

— Sur ma foi, ils sont drôles ! exclama sir William ; voyez-moi donc comme ils grimpent, comme ils s'accrochent, comme ils....

Mais Mwama interrompit brusquement le bavardage de l'Anglais ; et, fixant encore plus attentivement les avant-coureurs de la troupe, qui déjà avaient mis le pied sur le passage horizontal :

— Ce sont des négriers, fit-il, d'une voix rauque.

— Allons donc ! Tu rêves, riposta de Sambry.

— Non, maître, je ne rêve point. Ce que je dis est vrai ; et même j'ajouterai que ce sont les hommes de Palimbo, l'associé de Calao.

Les explorateurs ne savaient vraiment s'ils devaient se fâcher ou se moquer des propos de leur serviteur.

— Qu'est-ce que tu radotes-là, pour l'amour du ciel ? demanda le chef. Palimbo ! Calao ! Inconnus ! Sont-ce des sorciers ou des rois ?

— Des sorciers, des rois, des assassins, des voleurs! exclama Mwama.

Je vous dirai cela plus tard, maître. Pour le moment, sauvons-nous, car nous sommes presque sans armes. Dans quelques instants ils seront auprès de nous, et nous serons perdus.

— Franchement, mon ami, tu déraisonnes. Nous sommes prêts à recevoir ces gens, de la bonne façon, s'ils nous voulaient du mal. As-tu peur, par hasard ?

— Mon maître sait bien que Mwama n'a jamais peur ; mais Palimbo, c'est la violence et la terreur. Il nous faut, pour le combattre, la force et le nombre. De grâce, maître, retournons sur nos pas, et quand nous serons armés, vous verrez qui de nous sera le premier à opposer sa poitrine à ces bandits : de vous ou de moi.

En vérité, il n'y avait pas à hésiter, Mwama devait avoir raison, car la file des indigènes qui s'en venaient tout le long des cordes suspendues semblait infinie.

En cas d'attaque, lutter contre eux eut été impossible dans les conditions actuelles.

C'eut été un débordement, une défaite inévitable.

De Sambry le vit bien et se rendit à l'évidence.

Il ordonna le retour, et immédiatement les explorateurs, reprenant le chemin qu'ils venaient de quitter, hâtèrent le pas pour échapper à toute tentative criminelle de la part des négriers.

IX

ON RETROUVE CALAO

Lorsqu'ils furent rentrés à leur habitation, Mwama expliqua sa conduite et ses appréhensions :

— Voici, dit-il, pourquoi j'ai conseillé il y a une heure, d'éviter toute collision avec les négriers qui passaient le pont. Palimbo, celui qui les conduisait et que j'ai reconnu immédiatement, est un marchand d'esclaves dont la cruauté est généralement connue sur la terre africaine. Il ne recule devant rien pour arriver à son but, qui est celui de trafiquer, sur une large échelle, de la chair humaine. Il possède des relations dans toutes les parties du Continent noir, et s'impose par la terreur aux chefs de tribus qui refusent de fraterniser avec lui. Son autorité est d'autant plus redoutable qu'il dispose de tous les moyens imaginables pour pratiquer son commerce honteux.

A côté de la force il sait employer la ruse, et il arrive fréquemment qu'il en use pour s'approprier les habitants de villages entiers. Des bataillons de sous-chefs, dévoués à ses ordres et rompus à sa dévotion, se meuvent en tous sens pour lui signaler les bonnes prises là où elles se présentent et pour lui prêter un coup de main. Cette troupe de ravisseurs et de bandits dispose d'armes excellentes achetées à la côte, voire même en Europe.

— En Europe ! exclamèrent les explorateurs.

— Parfaitement, maître. Palimbo oublie de temps en temps qu'il est négrier pour se souvenir que le sang arabe coule dans ses veines. Alors il se défait de son burnous, et, s'embarquant paisiblement à Zanzibar ou ailleurs, il s'en va courir la bonne fortune au-delà des mers. A ses heures il est parfait gentleman et qui sait si, dans le cours d'une de ses pérégrinations, vous ne l'avez pas coudoyé dans l'une ou l'autre de vos villes civilisées.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria de Sambry. Cet homme est donc un être qui se transforme suivant les circonstances ?

— Oui, maître, il est tel. Mais ce n'est pas tout. Palimbo a un confrère, un associé, plus redoutable encore, qui s'appelle Calao, ainsi que je vous l'ai dit. Ce Calao est l'incarnation de la finesse, de la violence et de l'audace. C'est lui qui est envoyé en expédition, lorsqu'il s'agit de procurer à un monarque nègre une compagne qui doit briller par sa beauté. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le nom de Calao est connu en Afrique, comme celui d'un foudre de guerre. Lorsqu'on parle de lui, tous les fronts s'assombrissent, tous les cœurs se serrent ; et les enfants mêmes, en l'entendant prononcer, s'enfuient sous le coup d'une peur invincible. C'est Calao qui est, pour ainsi dire, le chef réel, l'âme de cet immense exploitation de victimes. A eux deux ils résument presque le monopole de la traite des nègres, qu'ils déguisent bien souvent sous le voile du commerce d'ivoire. Leur témérité est inouïe et l'enfer même ne les effrayerait point. Ainsi plus d'une fois ils embauchent, à l'intérieur des terres, de grandes quantités d'indigènes qu'ils chargent de porter à la côte une récolte d'ivoire. Le gros salaire qu'ils offrent double bien vite leur caravane. Les malheureux, tentés par l'appât du gain, s'en vont leur route, la joie au cœur ; mais, arrivés à quelques journées de marche du point de destination, ils sont capturés par un négrier, compère de Calao, et vendus en même temps que la marchandise qu'ils portaient.

Les explorateurs ne purent en croire leurs oreilles.

— Est-il, Dieu, possible d'étaler tant d'impudence ! fit de Sambry.

— Il faut convenir que ce Calao est un fin renard, capable de donner des leçons à nos plus habiles financiers, riposta sir William.

— Avec cette différence, interrompit vivement de Sambry, que nos financiers ne spéculent que sur l'or, tandis que Calao spécule sur la vie humaine.

— Dont il n'a pas le droit de s'emparer, compléta le serviteur.

— J'en sais quelque chose, ajouta-t-il d'un air sombre, car c'est lui qui m'a enlevé aux miens, à mon village ; c'est lui qui m'a fait esclave et c'est lui qui m'a infligé les tortures que j'ai endurées.

— Ah bah ! fit sir William.

L'œil de Mwama brilla d'un éclair.

— Oui, continua-t-il, sans lui j'eusse ignoré les souffrances qui s'attachent à l'existence de paria que mènent ces malheureux dont on vend le corps. Jamais je ne l'oublierai, jamais, jamais ! Ma haine est née, elle va grandissante, et mon seul espoir, celui qui me reste, celui que je caresse, celui dont je vis, est de laver un jour, dans le sang de ce vil négrier, l'opprobre sous lequel il m'a fait fléchir la tête.

Les explorateurs écoutèrent avec pitié les paroles de Mwama.

Ils se turent et laissèrent, à son aise, déborder ce fleuve de vengeance, d'aversion, de représailles.

Il est des sentiments, quelque brutaux qu'ils soient, que l'on respecte et qu'on accueille avec tolérance.

— Quoi qu'il en soit, reprit le serviteur, la présence ici de Palimbo ne présage rien qui vaille.

— Comment entends-tu cela ? demanda le chef.

— A mon avis, ces gens sont actuellement en expédition et complotent quelque chose.

— Supposes-tu, par hasard, qu'ils en voudraient à nous ?

— Qui sait, maître ?

— Eh bien, qu'ils viennent !

— C'est bientôt dit, maître.

— Et bientôt fait.

— Pas si vite que vous voulez bien le dire. Car enfin, notre caravane est peu nombreuse, et passablement désorganisée, tandis que la leur est exemplaire d'ordre, de force et de nombre.

— Tu exagères, mon ami, tu exagères. Nos armes sont bonnes et sauront les tenir à distance.

— Je vous l'ai déjà dit, maître : leurs fusils sont excellents, et

peut-être même dépassent-ils les nôtres en précision. De plus ces négriers sont aguerris comme de vieux soldats ; leur audace est sans bornes, et si réellemet ils en veulent à nous, ou si seulement nous avons une collision avec eux, je crois que l'issue de la lutte pourrait bien nous être fatale. Aussi, si je puis vous donner un bon conseil, profitez dé la situation exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons à Kimpoko. Engagez, sans une minute de retard, un nombre assez considérable de serviteurs et apprenez leur, au plus tôt, jour et nuit s'il le faut, le maniement des armes. Je vous le répète, croyez-en ma vieille expérience : un sombre nuage plane sur nos têtes, et le bandit Palimbo pourrait bien, en ce moment, nourrir des projets dont notre expédition serait l'objectif.

Pendant que Mwama parlait, de Sambry se laissait aller à des réflexions profondes.

D'un trait il mesurait la justesse des arguments de son serviteur et prévoyait le danger possible.

— En vérité, fit-il, tu peux avoir raison. Dans tous les cas, si le péril n'est pas proche, les mesures que tu préconises ne sauraient que nous apporter de la quiétude. Je me range donc à ton avis ; et, ma foi, si les nouveaux engagés ne servent pas à combattre Palimbo, Calao et compagnie, nous aurons déjà notre suite toute composée pour le restant de notre expédition.

— Qu'en pensez-vous mes amis ? interrogea-t-il, en s'adressant à ses compagnons.

Tous furent d'accord, et l'on décida de commencer, dès le lendemain, le recrutement du personnel nouveau.

Même l'on convint de faire appel à la bienveillance du chef de Kimpoko, pour venir plus facilement et plus promptement à bout de cette tâche peu légère.

Le restant de la journée se passa à deviser sur les plans éventuels de Palimbo, et à écouter les récits vraiment fabuleux que détaillait Mwama, sur les équipées fantastiques de Calao et de ses hommes ; sur les attentats scandaleux qu'il commettait contre les personnes et contre le bien d'autrui ; sur les milles et un tours de témérité qu'il avait accomplis ; et lorsque vint la nuit, chacun se livra au repos, hormis Mwama, qui avait insisté, on ne savait trop pourquoi, à pouvoir faire la garde nocturne.

Le nègre veillait et l'on pouvait dire que la demeure des explorateurs était bien gardé

Il avait lâché le chien, acheté quelques jours auparavant, et auquel on avait, de commun accord, donné le nom de Fox.

L'animal, tout heureux d'être auprès de son maître, accompagnait celui-ci, en frétillant, dans sa tournée solitaire.

Mwama, à défaut d'autres partenaires, se plaisait à soutenir la conversation avec le chien et lui parlait des impressions qu'il ressentait.

— Ayons l'œil ouvert, mon bon Fox, fit-il, je ne sais quel pressentiment me pourchasse.

Le chien semblait partager les idées de son maître, car il faisait tourbillonner sa queue, et son museau furetait les interstices de l'enclos, en reniflant à mille places différentes.

Il allait et venait sans cesse, mais ne manifestait, pourtant, aucun signe d'inquiétude ou d'impatience.

Ceci calmait un peu les appréhensions de Mwama, appréhensions auxquelles, néanmoins, il revenait toujours, sans trop savoir pourquoi.

Depuis plus de deux heures déjà, il continuait sa tournée, sans avoir aperçu dans le domaine des explorateurs, âme qui vive.

Tout dormait.

La nature tranquille s'était jetée dans les bras du repos et seul la lune, à la face souriante, entourée de ses amies les étoiles, étendait son lustre charmant dans l'immensité de l'espace, qu'elle éclairait d'un flot de lumière.

La brise, légère et timide, lutinait les feuilles des arbres et les faisait chantonner ces refrains mystérieux qui disent tant à l'âme qui les écoute religieusement.

C'était tout.

Et cependant Mwama tendait l'oreille.

Son grand front noir se ridait, tandis que dans ses yeux se lisait, non pas une inquiétude, mais une vague ombre de surexcitation crispée et pénible.

Il se traînait à pas de loup, s'effaçant contre les pilotis de l'enclos, ou contre les murailles de l'habitation.

— C'est drôle, murmura-t-il, je ne vois rien, et pourtant je m'attends à quelque chose de bizarre, d'extraordinaire.

Il caressa son chien.

— Et toi ? demanda-t-il, tu ne sais rien ?

La bête semblait comprendre.

Elle fixa son maître, inclinant légèrement la tête, et se mit à battre de sa queue le sol.

Puis, rasant du museau le sable, elle s'en alla faire une inspection jusques à quelques mètres de là.

Rien, toujours rien.

Mécontent de lui-même et pestant contre ses propres soupçons, Mwama s'assit dans un coin de la cour, à l'abri de tous les regards qui pourraient venir de l'extérieur, pour la raison qu'une des grosses poutres de la vérandah le cachait presque complétement.

Cependant, il ne cessait de surveiller.

— Bon, fit-il, la nuit est aux trois quarts ; tout ira bien.

Et il se prit à songer à toutes les aventures de son existence.

Mais rien n'y fit.

Au bout de quelques minutes, son appréhension le reprenant, il se leva de nouveau et se remit à arpenter le terrain.

— Etrange ! Etrange ! murmura-t-il ; malgré moi je ne puis m'empêcher de penser à ce Calao, à ce Palimbo et à toute leur sequelle. Aucun fait ne me prouve que le passage des négriers à Kimpoko ait pour but une tentative contre nous, mais je ne sais ce qui me porte à croire à un incident prochain, déplorable tout au moins, pour ne pas dire mortel. Oh, les brigands ! Si je les tenais ici sous ma main ! Oh Calao, si je t'avais là, face à face, corps à corps, comme je te ferais sauter les veines pour te sucer le sang. Que cela doit être bon ! Patience ! Un jour, je te.....

Un grognement de Fox fit mourir sur les lèvres du nègre le reste de la phrase.

Le chien donnait des signes manifestes d'inquiétude.

— Silence, Fox ! fit Mwama.

Mais l'animal ne s'en tint pas à l'avertissement instinctif qu'il venait de lancer et se prit à flairer de droite et de gauche.

Evidemment il en avait à quelque bruit ou à quelque être, à l'extérieur de l'habitation.

— Eh bien, mon brave ami, qu'y a-t-il ? demanda le nègre.

Comme si le chien eut compris qu'il fallait de la discrétion en l'occurence, il s'approcha tout doucement de la cloison et se mit gratter la terre.

Mwama commençait à voir clair dans la situation.

— Décidément, se dit-il, il y a péril.

Puis, se baissant et faisant sa voix aussi faible qu'il pût :

— Ici, Fox ! fit-il.

L'animal obéit à contre-cœur, mais vint, pourtant, se blottir contre son maître.

— Attendons et observons, murmura l'indigène.

Il s'effaça, tant qu'il pût, dans le coin de sa cachette, laquelle, fort heureusement, le couvrait en entier.

En ce moment la lune éclairait en plein le paysage et permettait à Mwama de distinguer assez loin, les objets qui se mouvaient autour de lui.

Soudain un bruit léger se perçut au-delà de l'enceinte et le serviteur put voir la silhouette d'un homme qui se dessinait clairement là-bas, contre le tronc d'un palmier.

Cette forme humaine, d'abord accroupie, se leva spontanément.

Mwama sentit se dresser ses cheveux sur la tête.

— Calao ! murmura-t-il.

Il retint sa respiration pour ne point se trahir et dut user de tout son empire sur lui-même pour ne pas s'élancer vers le négrier et lui planter ses doigts dans la gorge.

Cependant Calao était venu jusque tout près contre la demeure des explorateurs et en examinait scrupuleusement les détails et les issues.

Il était visible qu'il passait en ce moment une inspection dont le but était une reconnaissance liée à des projets qui ne pouvaient être qu'une invasion ou un attentat criminel.

L'Arabe glissait comme un serpent, sans bruit et sans esclandre, s'arrêtant, examinant, scrutant la place, reprenant sa marche de vampire, pour s'arrêter encore et reprendre ensuite sa besogne d'espion.

Bientôt il eut dépassé de quelques mètres l'endroit d'où il s'était levé, et disparut au yeux de Mwama.

Celui-ci rageait de devoir ainsi le perdre de vue ; mais, avec la promptitude de décision qui lui était habituelle, il prit son parti.

— Il faut que je sache ses projets, murmura le nègre.

Puis, ordonnant à son chien la neutralité, il se mit à ramper doucement le long de la cloison, suivi sur les talons par Fox.

Le hasard, cette autre Providence, servit à souhait la tentative de l'indigène.

De ce côté de la cour une plantation assez touffue d'arbrisseaux frangeait le domaine ; et bien qu'ils ne fussent pas de haute taille,

ils abritaient suffisamment le nègre courbé sur le sol, que pour le masquer à ceux qui pouvaient suivre, au dehors, le même alignement.

Pourtant l'observation était peu facile, en ce sens que, si la curiosité à l'extérieur ne pouvait se satisfaire, celle de l'intérieur devait fatalement se soumettre aux mêmes lois.

Cette circonstance ne découragea, cependant, pas l'entêté serviteur.

Il poursuivit sa route, avec l'espoir que la bonne fortune le mènerait bien à quelque résultat favorable.

De la sorte il avait rampé à une distance passablement grande, lorsque, par pure fantaisie, il tourna la tête pour constater si son chien le suivait toujours.

L'animal avait disparu.

Un éclair d'inquiétude envahit le cerveau de l'indigène, qui s'arrêta tout court.

— Du diable ! se dit-il, qu'est devenu Fox ? Pourvu qu'il ne se soit pas lancé sur la piste de Calao, sinon notre cause est perdue. Maudite bête !

Il se prit à réfléchir.

D'un coup il mesurait la gravité du danger et il se demandait s'il ne serait pas rationnel de courir à la chambre de ses maîtres, de les réveiller et de les prévenir de la présence de Calao.

Mais avant de recourir à ce moyen extrême il voulut épuiser la mesure du possible.

Tout en songeant à ce qu'il allait faire, il laissa planer son regard perçant sur le chemin qu'il avait déjà parcouru.

O bonheur ! A une centaine de pas derrière lui, il aperçut Fox, tranquillement campé sur le sable, et qui semblait observer, à travers le feuillage, un ennemi inconnu.

Mwama faillit jeter un cri de joie.

— Fox !.... Calao !.... C'est là ! murmura-t-il.

Puis il se mit à se glisser vers l'endroit où se trouvait le chien.

Là il se blottit contre la verdure, et, caressant l'animal, d'une main reconnaissante, il attendit.

Bientôt se perçut au dehors le timbre d'une voix rude, à laquelle répondait une autre voix non moins sauvage.

Mwama eut un sourire de haine, de triomphe et de mépris.

— Palimbo ! murmura-t-il. Ils sont deux, lui et Calao !

Le nègre retint sa respiration et s'efforça de surprendre ce que se disaient les négriers.

La nature elle-même semblait lui venir en aide, car pas le moindre brin de vent ne soufflait dans l'espace.

D'abord Mwama ne comprit pas grand'chose à la conversation des deux hommes, mais peu à peu l'entretien s'accentua et semblait même, à certain moment, dégénérer en une discussion.

Un éclair de joie illumina la figure du serviteur, qui essaya de se rapprocher encore de la cloison.

Il tenait à ne pas perdre une syllabe de ce qu'il allait entendre.

A cet instant c'était Calao qui avait la parole.

— Je vous dis, moi, fit-il de son accent farouche, que l'attaque doit se faire par le derrière de l'habitation.

— Vous avez tort, répondit la voix de Palimbo.

— Tort ! Jamais !

— Il faudra enfoncer les portes.

— La belle affaire ! Nos gens ont le poignet solide. D'ailleurs, cette mesure est de toute prudence, car si nous envahissons les lieux par la cour, nous risquons fort de courir sur l'homme de sentinelle.

— On l'égorge.

— Très bien, mais il aura eu le temps de crier. D'ailleurs, moi seul je suis le maître, et je veux que mes ordres soient exécutés sans discussion.

Une sorte de grognement fut l'unique réponse de Palimbo, qui garda le silence.

— Donc, continua Calao, demain, à minuit fixe, vous vous réunirez avec vos troupes aux miennes, sous le grand palmier au bord du Congo. De là, silencieux comme des ombres, nous marcherons vers la demeure des Européens et le cri de l'hyène, lancé trois fois par moi, sera le signal de l'engagement. Que vos guerriers aient bon œil et bon bras. Vous m'entendez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit l'autre tout sec.

— Séparons-nous, maintenant, et à demain.

— A demain, répondit Palimbo.

Mwama en savait assez.

Il attendit pendant quelque temps encore, et ne se leva que lorsque, par le frôlement des herbes à l'extérieur, il eut acquis la conviction que les Arabes avaient vidé les lieux.

Alors il appela son chien, et continua tout tranquillement sa ronde.

Cependant ce calme n'était qu'apparent, car dans son esprit tourbillonnait un monde d'idées sinistres.

Il mesurait d'avance le résultat des nouvelles qu'il avait surprises et se plaisait à en raisonner les différentes phases.

Son premier mouvement avait été de se rendre auprès de ses maîtres et de leur signaler le danger qui menaçait la caravane ; mais aussitôt il se demandait s'il y avait de l'utilité à réveiller les explorateurs, alors qu'à l'aurore il serait tout le temps de leur apprendre la mauvaise aventure dans laquelle ils étaient engagés.

Philosophiquement il s'en tint là.

Puis il se mit à scruter les évènements.

Où pouvait bien se trouver le repaire de ce maudit Calao ? Etait-il de connivence avec le chef de Kimpoko, ou bien tout au moins celui-ci tolérait-il, de gaieté de cœur, les vues criminelles du misérable ? Ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que d'attendre l'attaque, aller à la recherche des négriers et les attaquer soi-même ? Comment organiserait-on la défense? Aurait-on le temps d'enrôler un nombre d'hommes suffisant pour tenir tête aux prosélytes de Calao ?

Toutes ces questions se pressaient dans le cerveau de l'indigène ; et, à force de les ruminer ensemble, il ne trouvait de solution à aucune.

Ainsi s'écoula la nuit, et à mesure que les feux du jour se faisaient plus distincts, la crainte grandissait dans l'âme du brave nègre.

Il appréhendait le moment où il faudrait exposer aux Européens la vérité brutale, inattendue, terrible.

Enfin la nature avait quitté son sommeil passager, et l'heure de rentrer à la demeure était venue.

Comme chez tous les hommes forts, un revirement se produisit dans le cœur de Mwama.

L'hésitation avait cédé sa place à la décision, à la fermeté. En face de la réalité, la volonté du nègre s'était fait droite et audacieuse et il ne lui restait plus qu'une résolution inébranlable : celle d'agir.

D'un pas assuré il se rendit auprès des explorateurs, et les ayant priés de se réunir incontinent, il leur détailla ce qu'il savait.

Naturellement, la stupéfaction des assistants était à son comble, et, surtout les sourcils de de Sambry se froncèrent sous l'impulsion d'un sentiment de menace.

Sir William, lui, toujours prêt à tout, avait déjà saisi son arme et proposait de partir, séance tenante, à la recherche de la troupe de Calao.

Mais le chef l'arrêta dans son zèle un peu outré.

— Voyons, fit-il, raisonnons froidement la situation. Ce qui est certain c'est que Calao et Palimbo en veulent à nous. Puisqu'ils s'y prennent d'une façon aussi hardie, il faut qu'ils soient en état de nous livrer bataille avec une grande chance de succès. Or, force contre force, il importe que nous nous mettions, numériquement parlant, à leur hauteur. Donc, la besogne la plus pressée que nous ayons à faire, est de compléter nos rangs, par l'engagement d'un grand personnel. Nous allons donc, dans une heure, nous mettre à l'œuvre et recruter un bataillon de Batéké.

— Sans leur dire, toutefois, à quoi l'on destine leurs services, interrompit Mwama.

— Cela va de soi, mon ami ; sinon nous pourrions être certains que pas un seul ne consentirait à nous suivre. Les armes ne nous font pas défaut et nous avons largement assez de quoi leur donner un équipement exemplaire. Mais avant de nous embarquer dans ce recrutement, ne serait-il pas prudent que nous fassions connaître au monarque de ce village, l'entreprise méditée par Calao? Le chef Batéké me semble nous vouer des sentiments amicaux, et, peut-être, en lui découvrant la trame que l'on ourdit, pourrions-nous échapper aux suites de celle-ci, ou du moins, pourrions-nous trouver en lui un allié pour l'extermination des bandits qui nous menacent.

Mwama secoua la tête d'un air incrédule.

— Je n'en crois rien, maître, fit-il.

— Toi, tu ne crois en personne, mon ami.

— Du moins en Afrique, maître.

— Ce qui ne m'empêchera pas de tenter la démarche.

— Vous la ferez, maître, et vous verrez qu'elle sera inutile.

Cependant on décida de suivre les conseils de de Sambry.

C'est pourquoi on déjeûna sommairement, puis on fit demander une entrevue au monarque.

Vers les dix heures on fut introduit dans le tembé royal, où l'on fut reçu fort cordialement, comme de coutume.

Mais quand à la question de l'attaque de Calao, l'indigène fit la sourde oreille.

Il allégua d'abord que fort probablement l'on s'était trompé sur les intentions du négrier et que, sans aucun doute, le serviteur des Européens avait mal compris ; puis, lorsque ce dernier eut confirmé la chose de la manière la plus positive, le roi nègre se retrancha derrière sa neutralité.

Il entendait, disait-il, garder en l'occurence une abstention complète, par la raison toute simple que la circulation sur son domaine était parfaitement libre pour les Arabes que l'on accusait, en somme, bien souvent à tort, de faire le commerce des esclaves, alors que la plupart du temps ils n'étaient que d'inoffensifs marchands d'ivoire.

Malgré tous les efforts que l'on tenta, on ne put tirer de lui aucune concession, aucun espoir de soutien, et l'on dût se résoudre à agir par soi-même.

Devant l'inutilité de ses tentatives, de Sambry fit un appel à la fraternité de l'indigène afin qu'il les aidât au moins dans le recrutement d'hommes pour renforcer la caravane.

Même insuccès, même excuse de neutralité absolue.

Passablement mécontents de leur hôte, les explorateurs quittèrent la hutte.

C'était surtout sir William qui maugréait.

— Et cela ose s'appeler un ami ! grommela-t-il.

— Le mot ami est un leurre, maître, ici en Afrique, observa Mwama. Je doute même que jamais il devienne autre chose.

— Quoi qu'il en soit, fit de Sambry, il faut agir. Nous n'avons aucune minute à perdre ; et ce que ce faux frère nous refuse de faire, nous allons, sur-le-champ, l'exécuter nous-mêmes.

— A la bonne heure ! s'écrièrent les compagnons pleins de courage.

— Toi, Mwama, suis-moi, continua le chef ; nous ferons à nous deux le recrutement ; il est inopportun que nous nous donnions tous à cela. Au surplus, notre demeure doit être gardée fidèlement, surtout aujourd'hui, et il faut, à cet effet, que plusieurs d'entre nous y soient en permanence.

— Quant à vous, sir William, vous me ferez le plaisir de rester auprès de nos amis et de ne pas chasser avant demain.

L'Anglais fit une moue peu riante.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-il.

— D'abord, pour le motif que je viens de citer, et ensuite parce qu'il serait dangereux de s'écarter du village, de peur de tomber entre les mains des gens de Calao, qui doivent être blottis quelque part dans le voisinage.

— Mais je n'ai nullement peur de ces bandits.

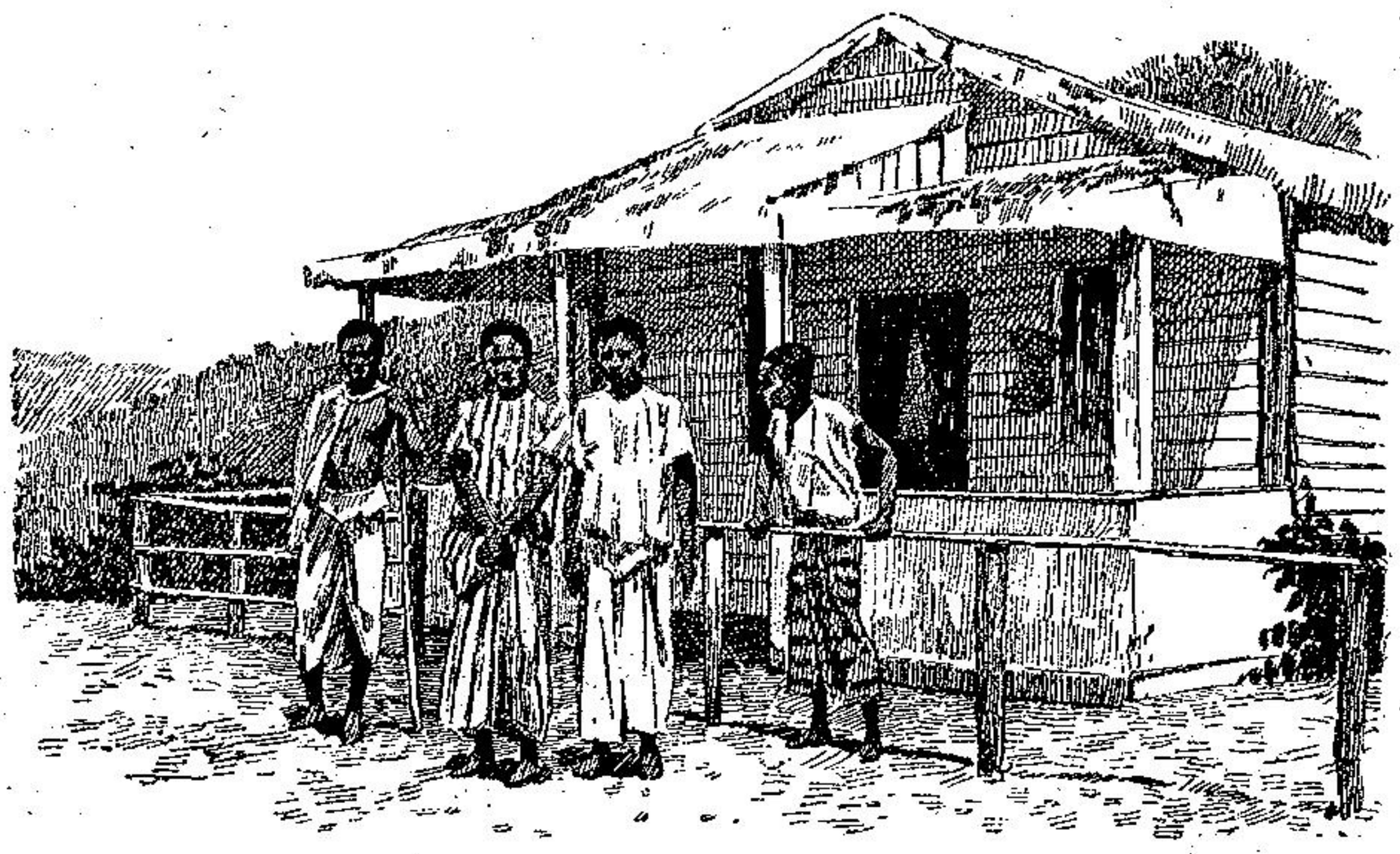
— Oh, quant à celà, je le sais ; mais il est toujours illogique de créer des mésaventures là où on peut les éviter.

— Et le gibier quotidien ?

— Nous nous en passerons volontiers pour le moment. D'ailleurs, gardez vos balles et votre poudre pour la nuit qui va venir : vous en aurez amplement besoin ; car, je vous le jure sur l'honneur, je suis fermement décidé à donner à ce Calao une leçon qu'il retiendra longtemps. Qu'en dis-tu, Mwama ?

Le nègre se redressa de toute sa taille, tandis qu'un rayon de vigueur enflamma son œil profond.

— Je dis que mon maître a raison, fit-il ; je dis que le combat sera meurtrier, et je dis également que les coups de Mwama porteront droits, justes et sans pitié.



NOS FUTURS CHEFS DE PELOTON, RÉPONDIT DE SAMBRY. (P. 98.)

De Sambry sourit, car il connaissait les sentiments de son serviteur à l'égard des négriers.

— Viens, conclut-il, l'heure avance. Travaillons.

X

LES NÉGRIERS SONT BATTUS.

Pendant que Harris et sir William s'en retournèrent à l'habitation, de Sambry et le nègre dirigèrent leurs pas vers le centre de Kimpoko.

Ils allèrent cogner à toutes les portes pour l'enrôlement de leurs

hommes et, contre toute attente, ils parvinrent, au bout de quelques heures, à en réunir un soixantaine.

La besogne ne s'était pas terminée sans peine ; il avait fallu pérorer, plaider, discuter les salaires et passer par ces mille et une tracasseries inhérentes à l'engagement de porteurs ou d'hommes d'escorte sur le Continent noir.

Mais enfin, l'essentiel était qu'ils avaient vaincu les difficultés et qu'ils étaient venus à bout de leur tâche ; et lorsqu'ils rentraient au logis, escortés de leur raisonnable personnel, un cri d'approbation sortit de la poitrine des camarades qui les attendaient anxieusement.

Sir William ne se tenait pas de joie, surtout lorsqu'il vit le bataillon accompagné, ou plutôt précédé, de quatre nègres, à la figure passablement décidée, aux allures plus martiales que les autres, dont ils se distinguaient d'ailleurs, dès le premier coup-d'œil, par la longue chemise qui leur couvrait les membres.

— Que sont ceux-là ? demanda William Darly.

— Nos futurs chefs de peloton, répondit de Sambry.

— Chefs, sans le savoir, ajouta Harris d'un air malin.

— Naturellement, conclut le chef.

Immédiatement, on se mit à organiser le cadre des nouveaux venus; et, sans leur apprendre les services qu'on attendait de leurs bras, on leur fit ressortir que les hommes de leur caravane étaient dans l'obligation de connaître, au moins sommairement, le maniement des armes.

En ceci, une circonstance heureuse vint servir les plans des explorateurs.

Généralement tous les indigènes de Kimpoko, de par la situation même du village, où déjà les armes à feu avaient fait leur apparition, savaient fort confortablement manier les fusils.

De prime-abord les Européens, transformés en instructeurs, s'étaient aperçus de cette bonne aubaine, de sorte que tout marchait à merveille et comme par enchantement.

La cour du campement avait donc bientôt pris les apparences d'une école militaire où se mouvaient les recrues, avec une régularité de bon augure.

Sir William parcourait leurs rangs, comme un général fier de son prestige, et se plaisait à admirer les soldats improvisés et à s'admirer lui-même.

Plus satisfait encore était de Sambry.

Il surveillait du coin de l'œil les évolutions des indigènes et son cœur battait à l'idée que ces braves gens allaient, sans s'en douter, apporter leur obole au profit de la lutte préconisée par les pionniers de la civilisation, et dont eux, pauvres nègres, retireraient tout le bénéfice.

Afin de faire une organisation plus complète, on avait divisé le contingent en plusieurs divisions, à la tête desquelles on avait placé les quatre Batéké qui avaient, dès le début, éveillé l'attention de sir William.

De Sambry s'aperçut bien vite de la valeur de ce choix.

En effet, les quatre élus manifestaient, dans leurs fonctions, un zèle inépuisable, et autant par leurs connaissances de la tactique que par l'énergie qu'ils montraient, se révélaient d'emblée comme des hommes aguerris, sur l'utilité desquels on pouvait compter sans préoccupation.

Ainsi on allait son train jusque vers le soir, et lorsque les ombres de la nuit avaient imposé le repos à la nature, le chef permit à la caravane entière de se jeter dans les bras du sommeil.

Bientôt tout le monde dormait à poings fermés, à l'exception des Européens et de Mwama, qui veillaient, réunis en cercle dans la grande chambre de l'habitation.

On parlait peu, car chacun se laissait aller à ses réflexions.

Sir William semblait fort mécontent et avait l'air de bouder.

— Je ne comprends pas, dit-il à de Sambry, votre idée d'envoyer à leur hamac nos hommes. Le danger est à nos portes, et dans quelques heures peut-être verrons-nous le feu et les flammes lécher les murs de cette demeure. Moi j'aurais tenu nos gens en éveil, car quand sonnera l'instant de la lutte, aucun d'eux ne sera prêt.

— C'est ce qui vous trompe, mon ami, répondit doucement le chef.

— Dans ce cas je n'y entends plus rien. Vous devez, pourtant, admettre avec moi qu'une personne réveillée en sursaut est bien moins à même de se défendre que celle qui est prévenue au préalable.

— Parfait. Seulement veuillez croire qu'ils seront prévenus à temps.

— Voilà qui me paraît fabuleux, puisqu'ils dorment.

— Ils ne dormiront plus.

— Ah ça, vous vous moquez de moi.

— Pas du tout. Ecoutez : Prévenir les hommes du danger qui plane sur nous, eut été de mauvaise guerre, parce qu'ils refuseraient carrément de rester à notre service, étant donné qu'ils ne s'engagent

pas, de gaieté de cœur, pour porter et manier les armes. Or, j'ai combiné mon plan en conséquence, et le voici : Les négriers devant nous apparaître vers minuit, nous sonnerons l'éveil à onze heures pour nos serviteurs. Naturellement, il y aura un moment de panique et même d'insubordination, mais nous employerons les grands remèdes pour les contenir, c'est-à-dire que nous leur dirons que les négriers ont tenté une attaque contre nous ; que notre habitation est entourée par les bataillons de Calao ; que toute fuite est impossible et que le meilleur pour les indigènes, s'ils tiennent à la vie, est de se liguer avec nous, pour opposer en commun une résistance effrénée aux envahisseurs. Le reste ira tout seul. Ne voyant pas d'autre issue possible, ils feront contre mauvaise fortune bon cœur et céderont à ce qu'ils appelleront naïvement un hasard malheureux. De la sorte nous les tiendrons sous les armes jusqu'à ce que les négriers arrivent avec leur troupe, et si ceux-ci s'échappent encore, après cela, sans égratignures, je consens à perdre mes deux oreilles.

Un mouvement général d'approbation salua les paroles du chef, et sir William, plus encore que ses camarades, en était enchanté.

— Quel plan superbe ! s'écria-t-il ; je n'aurais jamais trouvé celui-là.

— Vous en avez exécuté bien d'autres, répondit le chef avec bonhomie.

— C'est que réellement il est irréprochable, ajouta Harris.

— Quant à Mwama, il se frottait joyeusement les mains, dans l'expectative de la victoire prochaine.

— Quelle danse, mes amis ! Quelle danse ! répétait Darly.

— J'en aurai ma part, fit le nègre.

— Je te donne plein pouvoir de te venger comme tu l'entendras, ajouta de Sambry, et si tu parviens à te mesurer avec Calao en personne, tu pourras....

Mwama eut dans les yeux un éclair si féroce, que le chef n'osa pas achever sa phrase.

Cet éclair-là constituait un univers de cruauté, de désirs sanguinaires et de sombre vengeance.

— Donc, reprit de Sambry en matière de conclusion, donc nous voici complétement d'accord.

— Complétement, répondirent les autres.

— Alors, attendons et veillons.

Le temps s'écoula bien lentement, trop lentement de l'avis des explorateurs.

Ils semblaient aspirer au moment de l'action, comme si leur âme,

d'ordinaire si calme et si douce, appelait avec délices l'éclosion de la lutte et la proclamation du trépas.

C'est qu'ils avaient trouvé dans la personne de ce Calao et dans celle de ce Palimbo, l'incarnation de tout ce que le trafic des esclaves présentait de hideux, c'est qu'ils se sentaient forts et audacieux, et c'est qu'ils bénissaient l'occasion qui leur était fournie d'en venir aux mains avec eux, dans des conditions tellement excellentes, que plus jamais peut-être ils n'en rencontreraient de pareilles.

Enfin vint l'heure arrêté pour le réveil des hommes de la caravane.

Ce fut un brouhaha général et indescriptible.

Poussés par la peur, les indigènes coururent en tous sens, affolés, perdant la tête, cherchant des issues pour se soustraire par la fuite au péril dont ils sentaient l'approche, instinctivement, sans même s'en faire une idée exacte.

Mais de Sambry était là, qui, de sa volonté de fer, domptait leurs appréhensions et les réduisit à l'inaction.

Fidèle au programme arrêté, il leur esquissa le sort pitoyable qui les attendait s'ils se risquaient au dehors, et il parvint, non sans peine pourtant, à les amener à une autre décision.

Les malheureux, gagnés à la cause des explorateurs, s'en tinrent là ; et tel que l'avait prévu de Sambry, ne se sentirent plus dans l'âme qu'un profond sentiment d'animosité contre les marchands d'esclaves.

Le chef avait bien fait ressortir que l'on pouvait, d'un moment à l'autre, s'attendre à une nouvelle attaque et exigeait que chacun se tint sur ses gardes.

Au surplus sa recommandation était inutile, car tous les indigènes, béissant à la même impulsion, tenaient leurs armes prêtes, pour en faire usage au premier signe d'avertissement.

Tout était donc rentré dans le calme et les Européens n'attendaient plus que l'invasion des négriers pour entamer la bataille.

Peu à peu les quarts d'heure s'écoulaient, et Mwama, qui surveillait les alentours de la demeure, vint annoncer à ses maîtres, qu'ayant écouté minutieusement, l'oreille contre terre, il avait acquis la certitude, par les trépidations du sol, qu'une troupe nombreuse s'avançait vers eux.

Il ajouta qu'il avait essayé de distinguer ce qui se passait au loin, mais que la nuit, passablement sombre, ne lui avait pas permis de se fixer sur ce point.

Tout-à-coup le serviteur mit le doigt s[illegible]

— Attention ! fit-il ; les voici.

En effet, trois appels, trois hurlements lugubres retentirent dans le silence.

C'était le cri de la hyène, le signal.

En même temps un formidable roulement de vacarme, de chants et de vociférations remplit l'espace au dehors, tandis qu'au-dessus de cette mer en furie, on distinguait la voix de Calao qui lançait ses commandements.

Malgré leur fermeté, les explorateurs eurent une seconde de sensations pénibles, mais cette impression n'était que fugitive.

Tous se levèrent d'un trait, courageux et pleins d'audace.

— En garde ! cria de Sambry.

Il n'eut pas besoin de le dire, car chacun était à son poste.

Soudain une poussée titanesque fit craquer la porte de derrière de l'habitation, dont les poutres se brisaient comme des brins de paille, montrant à nu le ciel, et laissant passer le souffle de la brise nocturne.

Une masse compacte de noirs montraient, derrière cette ouverture, leur face lugubre et à leur tête se dessinait la figure de Palimbo.

Au même instant une fusillade effrayante, lancée par les assiégeants, vint faire trembler sur ses bases la demeure et le sol même.

Une âpre fumée remplissait la place et prenait à la gorge.

C'était le moment.

De Sambry, prompt comme l'éclair, sauta devant les siens, et grossissant sa voix au milieu de ce tintamarre assourdissant :

– En avant ! cria-t-il.

Les hommes de l'expédition, plus furieux que des lions blessés, roulèrent vers les assaillants, comme une trombe gigantesque et ripostèrent à leur attaque, avec une rage terrible.

Surpris par cette réplique aussi formidable qu'imprévue, les gens de Çalao hésitèrent et reculèrent.

Mais ceux de de Sambry, lancés à fond de train, se ruèrent sur eux et les couvrirent d'un feu meurtrier.

Pendant quelques minutes ce fut une confusion infernale, une lutte de corps-à-corps, un déchaînement de fureurs, de blasphèmes et de gémissements, entremêlés de l'éclat sinistre des coups de feu qui vomissaient leurs pétarades, répercutées par les échos silencieux.

Ainsi le champ de bataille s'était déplacé, et avait maintenant pour cadre la plaine et les bois, et pour couronnement, l'espace infini.

Néanmoins, les troupes des négriers semblaient de taille à se mesurer avec leurs adversaires ; car, le premier moment de stupeur passé, elles se serrèrent en bon ordre et reprirent l'attaque.

Celle-ci fut plus forte encore et fit, un instant, céder les rangs des explorateurs.

Mais le sort en était jeté ; chacun se souvenait de son devoir et pas un ne broncha devant sa tâche.

De Sambry, sir William, Harris, tous se battirent comme des tigres.

Quant à Mwama, il était d'une audace qui ne connaissait plus de bornes. Il se mouvait au centre même des phalanges ennemies, battant, cognant, tuant, mais ayant par dessus tout un but : trouver Calao.

Bien longtemps encore la nuit résonna de coups de feu, et lorsque vint l'aurore, les négriers avaient essuyé une défaite totale.

De-ci de-là, on voyait des groupes de leurs guerriers détaler avec une vitesse vertigineuse ; d'autres gisaient, morts ou blessés, sur le sol ; d'autres encore, et ceux-là se comptaient en grand nombre, étaient accroupis contre le tronc d'un arbre ou entre les herbages, inconscients et harassés, comme s'ils étaient indifférents au massacre qui venait de s'accomplir.

Les explorateurs, tombant eux-mêmes de fatigue, eurent un regard de pitié pour ces pauvres êtres, instruments involontaires des visées coupables de leurs maîtres, dont, malgré eux, ils avaient dû épouser la cause.

De Calao ou de Palimbo, aucune trace n'était visible : sans aucun doute, ils avaient prudemment pris la fuite, en voyant que tout espoir de salut était perdu pour eux et pour leur entreprise.

Avec un légitime sentiment d'orgueil les explorateurs parcoururent les lieux qu'ils venaient de conquérir ; et, malgré leur triomphe, leur cœur débordait de tristesse à l'idée que tant de sang venait, encore une fois, d'être versé.

— Retournons, fit le chef, avec un air de lassitude.

— Et ces esclaves ? demanda sir William, en désignant les nègres échelonnés sur le sol.

— Ils sont libres.

— Dites-le leur alors.

De Sambry s'empressa de s'exécuter, et les pauvres ilotes, touchés par tant de générosité, ne manquèrent pas de faire profit de l'auto-

risation, non, toutefois, sans avoir jeté un regard de reconnaissance à l'homme blanc.

Le chef des explorateurs sonna la retraite, et toute la caravane reprit le chemin du campement.

Cependant là leur attendait une nouvelle surprise.

A peine les Européens furent-ils rentrés dans la chambre commune, que Mwama leur arriva comme un boulet.

— Il y a là deux nègres qui désirent vous parler, maître, dit-il à de Sambry.

— Deux nègres? Quels nègres?

— Qui ont fait partie de l'expédition de Calao.

— Diable!

— C'est un homme et une femme.

— Et que nous veulent-ils?

— Je l'ignore.

— Le leur as-tu demandé?

— Oui; ils refusent de me le dire.

— Je les trouve fort circonspects.

— Ce que je sais c'est qu'ils sont porteurs d'un écrit.

— Un écrit, bon Dieu!

— Parfaitement, maître.

— Amènes-les bien vite.

La chose était déjà faite aux trois quarts, puisque les deux indigènes avaient suivi Mwama jusqu'à la porte de la chambre.

Sur l'invitation du serviteur ils entrèrent, un peu confus de devoir paraître devant l'homme blanc.

Pourtant, de Sambry les mit bien vite à l'aise, et s'adressant à eux d'un accent plein de douceur :

— Que désirez-vous? demanda-t-il.

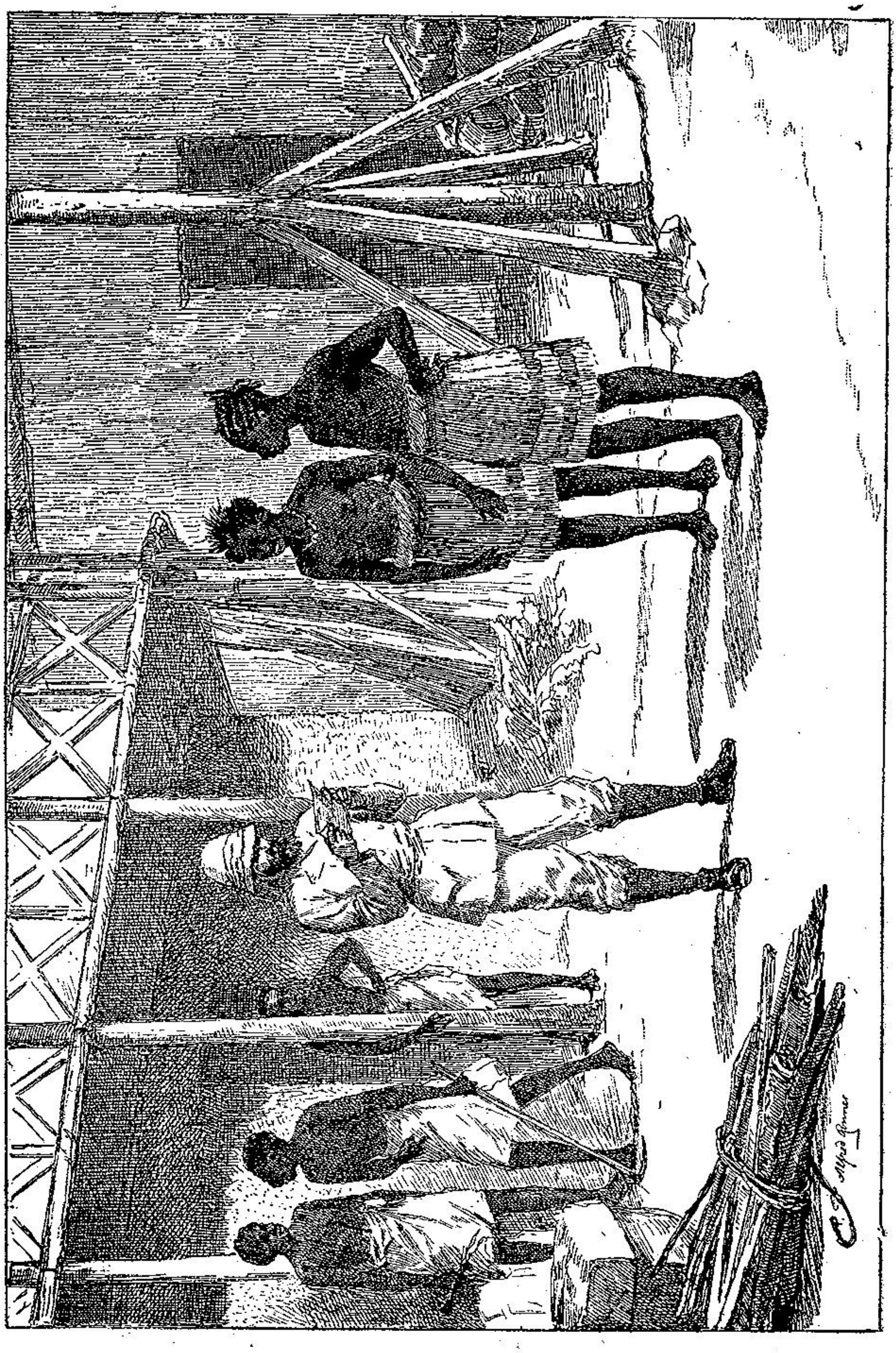
Pour toute réponse, le nègre tira de sa ceinture, un pli qu'il passa au chef.

C'était une grande et large feuille d'arbre, toute jaunie, sur laquelle des lettres rouges se trouvaient alignées.

D'un mouvement fiévreux, de Sambry saisit la missive et la parcourut d'un trait

Ses yeux semblaient tout-à-coup sortir de leurs orbites, une pâleur morte [illegible] son front; puis, soudain, comme un insensé, il se mit à appeler ses camarades

— Venez vite! criait-il des blancs! des blancs!



DE SAMBRY SAISIT LA MISSIVE. (p. 104.)

On le crut devenu fou.

Maïs lui, avec une insistance plus opiniâtre, groupait ses compagnons autour de lui, et leur jeta des mots incompréhensibles.

— Mais enfin, fit sir William, qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit le chef, que tout près de nous se trouvent des explorateurs en détresse, que nous pouvons aider, que nous pouvons secourir, et que nous sauverons.

Pour le coup, l'ébahissement de tous était à son comble.

— Et cet écrit ? demanda le docteur.

— C'est la preuve. Ecoutez.

De Sambry se rapprocha des siens et lut ce qui suit :

« Nous sommes cinq Européens errant sur les terres que baigne » la rivière Kassaï. Parmi nous se trouve une femme, malade, exténuée. » Notre misère est grande, nos souffrances sont horribles. Nous » sommes privés de tout. Il nous manque même des armes pour nous » procurer du gibier. Nous vivons de fruits et de racines et n'osons » nous rapprocher des villages, de peur d'y être massacrés. Calao, le » négrier, nous a fait prisonnier, mais nous avons réussi à prendre la » fuite. Venez à notre secours. Encore quelques jours et nous succom- » berons. Venez, venez. »

(Signé) HENRI DE SIMO.

Un cri de stupeur s'éleva de toutes les poitrines.

Chacun avait la mort au cœur, et cette révélation inattendue donna comme le vertige aux explorateurs.

Un monde d'idées se mouvait dans leur cerveau, ne leur laissant pas le temps de s'arrêter à une seule.

Cependant, avec cette force de volonté qui caractérise les hommes d'action, ils domptèrent leur première impression, pour ne penser qu'au côté vraiment pratique.

— D'où cet écrit est-il daté ? demanda sir William.

De Sambry l'examina de plus près.

— De Gama-Damala, répondit-il.

— Sur le Kassaï, si je ne me trompe ?

— Précisément.

Un instant de silence suivit ses paroles, et chacun semblait réfléchir à la bizarrerie de cet évènement.

On eut dit qu'on se refusait d'y croire et que la relation consignée sur l'écrit ne constituait tout simplement qu'une fable inventée par une fée maligne.

Mais alors quel était ce Henri de Simo? Quels étaient ces autres Européens? Quelle était cette pauvre femme, perdue au milieu des déserts africains? Infortunée et frêle créature, fouettée par les privations, les pieds déchirés par les obstacles de la route; sans pain, sans gîte, mourante peut-être!

Hélas, que d'épreuves pour ces amis, pour ces frères!

Il faudrait, sans tarder, marcher vers eux, forcer les étapes, arriver en temps pour les arracher aux bras de la mort, qui, sans doute, en avait déjà saisi quelques-uns en ce moment.

Cependant alors se dressait la question capitale : Où les trouver?

Il est vrai que la lettre était datée de Gama-Damala, mais il était probable que, depuis lors, les malheureux s'étaient traînés vers l'un ou l'autre point, dans l'espoir d'y trouver un allégement à leur sort.

O fatalité! Comment le savoir?

— Interrogeons les deux indigènes, fit de Sambry.

— C'est un moyen possible, répondit le docteur.

Puis, s'adressant aux esclaves :

— Voyons, mes amis, dit le chef, racontez-nous ce que vous savez des hommes blancs dont parle cet écrit, et dites-nous comment celui-ci est venu entre vos mains.

L'indigène mâle se chargea de répondre.

— Nous faisions partie tous deux, dit-il, ma femme et moi, d'un convoi d'esclaves sous les ordres d'un sous-chef de Palimbo, qui nous avait capturés, il y a bien longtemps, sur les bords du Loukassi. On nous dirigea sur le lac Iki, pour être ensuite envoyés vers les parages baignés par le fleuve Congo, où nous devions être vendus. Notre caravane était peu nombreuse et surtout mal armée, mais les négriers n'avaient rien à craindre, attendu que de ce côté le pays, presque inhabité, faisait prévoir une marche solitaire et tranquille. Cependant, lorsque nous arrivâmes au lac Iki, un évènement imprévu vint changer la face des choses. Là nos bourreaux apprirent que cinq esclaves blancs, parmi lesquels une femme, qui y avaient été retenus prisonniers par Calao, venaient de prendre la fuite. Cette nouvelle consterna les négriers et ils résolurent de se lancer immédiatement à la poursuite des fuyards. Au bout de trois jours nous les trouvâmes, campés sur la lisière d'une immense forêt de bananiers. Une lutte terrible eut lieu, dans laquelle les marchands d'esclaves eurent le dessous. Totalement battus, ils durent se sauver dans les bois pour échapper à la colère des hommes blancs. Ceux-ci donnèrent la liberté à tous les

esclaves de la caravane, mais ma femme et moi, nous résolûmes de rester auprès d'eux. Le chef se nomme Henri, et les autres Paul et Criquet. La femme blanche s'appelle Cathérine et est plus douce que les ramiers gris. Il y a encore un autre voyageur, dont je ne suis jamais parvenu à retenir le nom, et qui cherche continuellement des plantes, des fleurs et des cailloux.

— Drôle d'apôtre ! interrompit sir William.

— Pas tant que cela, intervint de Sambry, ce doit être un savant quelconque.

— Oui, reprit le nègre, c'est ainsi qu'il est. Dès le premier abord je m'aperçus que mes bienfaiteurs étaient loin de posséder les richesses nécessaires au parcours des pays sauvages, car leurs uniques provisions étaient celles qu'ils se procuraient journellement par la chasse, pour laquelle trois mauvais fusils étaient leur seul auxiliaire. De plus notre maîtresse blanche était exténuée et souffrante, à tel point que des soins continuels lui étaient indispensables. La reconnaissance me lia à eux et je résolus de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour leur venir en aide. Bientôt je connus leurs plans : ils voulaient, par étapes, gagner les parages habités par des Européens et pousser jusqu'à Léopoldville. Là, disaient-ils, ils trouveraient assistance pour se rapatrier et retourner en Europe. Péniblement nous traversâmes le Baschilange. Un jour nous fîmes la rencontre d'une troupe de guerriers indigènes qui nous furent d'une hostilité ouverte. Etant presque sans défense nous prîmes la fuite, de nuit, et nous nous sauvâmes au hasard, à travers jungles et forêts. Malheureusement, nous déviâmes de notre route et arrivèrent dans le Bakouba. D'instant en instant la misère de nos maîtres devenait plus terrible ; ils erraient comme des squelettes vivants, n'osant plus parcourir les chemins pendant le jour, et ne marchant que quand la nuit couvrait la terre. Ainsi, au milieu de tortures infinies, rongés par la faim, sans poudre pour abattre le seul gibier qui aurait pu nous servir d'aliments, nous nous nourrissions de racines et de fruits. La fièvre s'en mêla, et, la première de tous, la femme blanche en fut atteinte. Elle faisait pitié à voir, mais nos maîtres ayant appelé sur elle la clémence de leurs dieux, elle n'en mourut point. Dans ces conditions lamentables nous nous efforçâmes d'atteindre le Kassaï, où nous fûmes enfin recueillis par les habitants de Gama-Damala. Mais les indigènes de ce village, qui sont très pauvres eux-mêmes, ne purent que nous accorder une hospitalité insuffisante. Entretemps les

privations étaient devenues plus grandes encore, et la troupe se trouva bien vite dans un affaissement complet. C'est alors qu'un jour le chef blanc m'appela auprès de lui et me demanda si je voulais me charger du salut d'eux tous. Naturellement, et sans trop savoir en quoi consisteraient mes services, j'acceptai sur-le-champ. Il prit une large feuille de bananier, la sécha, se fit ensuite une entaille dans le doigt, et au moyen du sang qui en coulait, il écrivit sur la feuille ce que vous venez de lire. Puis, me passant cette missive : « Va, dit-il, » jusqu'à ce que tu aies rencontré des hommes blancs. Au premier » que tu trouveras, tu remettras cette feuille et tu entendras sa réponse. » Je partis avec ma femme, dans la direction du fleuve Congo, marchant nuit et jour afin d'arriver plus vite. Mais à peine le soleil se fut-il levé deux fois sur notre tête que nous fûmes pris par les hommes de Calao et retenus en esclavage. Cependant j'espérais toujours et j'avais soigneusement caché mon écrit. Le bon fétiche nous a pris sous sa protection, puisqu'enfin il a permis que la caravane de Calao entrât en lutte avec la vôtre et que ce bandit fût battu par vous. Voilà pourquoi, maître, j'avais demandé à vous parler et voilà ce que j'avais à vous apprendre.

Pendant l'émouvant récit de l'indigène, les explorateurs, haletants, s'étaient attachés à ses lèvres et avaient suivi, pas à pas, les épisodes de cette étonnante odyssée dans laquelle avaient été enlacés leurs frères blancs.

Le nègre avait déjà fini de parler, qu'ils écoutaient encore, sous le coup d'une émotion pénible.

Mais le chef reconquit bientôt son empire sur lui-même, et regarda la situation en face :

— Et les hommes blancs sont toujours à Gama ? demanda-t-il au nègre.

— Oui, maître.

— Ils y attendent du secours ?

— Oui, maître.

— Combien de temps faut-il pour atteindre d'ici ce village ?

— Plusieurs lunaisons.

De Sambry réfléchit.

En ce moment intervint Mwama.

— Nous sommes bien outillés pour la marche, fit-il ; nos mulets sont d'excellents trotteurs et je crois que peu de jours nous conduiraient jusque là.

— Connais-tu la route ?

— Non, maître, mais nous la chercherons.

— Et nous la trouverons, ajouta sir William.

— Au fait, conclut le docteur, nous avons un devoir urgent à remplir.

— Je le sais, reprit le chef, et je songe aux moyens de le mettre en pratique le plus efficacement et le plus promptement possible.

Mwama sourit.

— Et notre chien donc ? fit-il.

Sir William eut un regard d'étonnement et de mauvaise humeur.

— Quel chien ? interrogea-t-il.

— Fox, maître.

— Que diable, vient-il faire dans ceci ?

— Je m'explique, maître, si vous le permettez.

— Fais, mon ami, intervint de Sambry.

— Voici, reprit le serviteur : Je disais tantôt que les moyens de traction ne nous font pas défaut pour arriver lestement à l'endroit désigné. Les hommes de notre expédition, fraîchement engagés, sont de fiers marcheurs, comme tous les indigènes de Kimpoko et de ses environs. Au surplus, ils n'ont pas encore dû se fatiguer, à part la collision avec les troupes de Palimbo et Calao. De ce côté nous pouvons donc nous fier à une marche accélérée. Le seul point qui présente des difficultés est le lieu même, puisque nous en ignorons la situation exacte. Ce que nous savons, pourtant, c'est qu'il se trouve sur le Kassaï. Dirigeons-nous donc vers ce fleuve. Notre chien Fox fera le reste.

— Le voilà encore avec son Fox ! exclama Darly d'un ton ironique.

Mais Mwama ne se déconcerta pas.

— Arrivés dans le voisinage du Kassaï, nous mettrons sous le nez de notre brave chien, l'écrit couvert du sang de l'homme blanc ; Fox y trouvera son compte, il le reniflera et je suis persuadé qu'il partira, comme un trait, sur la piste des abandonnés. Vous voyez, maître, que c'est d'une grande simplicité.

En effet, c'était si simple que les Européens furent absolument stupéfaits de ne pas avoir trouvé ce remède dès le début.

L'incrédulité de sir William se changea d'un coup en une admiration sans réserve.

Quant à de Sambry, sa décision ne se fit pas attendre.

— Partons ! s'écria-t-il d'une voix ferme.

XI

UNE GUÉRISON EN PASSANT

Sans plus tarder on fit les préparatifs de la levée du camp.

Naturellement, un imperceptible sentiment de regret se mêlait à ce changement de décors, attendu qu'il allait falloir quitter un palais où l'on était si bien, pour recommencer la vie errante de voyageur; mais les explorateurs n'étaient pas de ceux qui bronchaient devant la lourdeur de la tâche.

Là-bas, des frères se trouvaient en peine, en danger de mort peut-être. Il fallait les sauver ou tout au moins essayer de le faire.

Aucune hésitation n'était possible, à moins de commettre une lâcheté.

Celui qui fut étonné le plus de la brusque décision des explorateurs, fut le monarque de Kimpoko.

Avec leurs vues étroites, ces roitelets africains ne sauraient concevoir ce qu'est le mot noblesse de cœur ou grandeur d'âme. Leur vie, leur horizon, leur tout s'appelle jouissance matérielle et égoïsme.

Hors de ces principes, point de salut pour eux.

Il s'efforça même de détourner de leur projet ses nouveaux amis, et, à l'appui de sa thèse, il avança la raison que, fort probablement, les Européens qui se trouvaient au Kassaï s'étaient en ce moment, par leurs propres forces, tirés de ce mauvais pas.

Sir William se sentit venir la colère au front, et si de Sambry ne l'eût pas retenu, il aurait probablement souffleté le moricaud, qui s'avisait de parler de la sorte.

— Laissez-le dire ; fit le chef blanc, et agissons.

— C'est, en réalité, ce qu'il nous reste de mieux à faire, riposta l'Anglais, car je m'aperçois que ce brave homme ne vaut guère mieux que ses confrères.

— C'est pourquoi, ne perdons pas de temps.

Et l'on s'en tint à cela.

— Demain, à l'aurore, nous sonnerons le départ, conclut de Sambry.

Pendant toute la journée qui suivit on s'occupa activement de rassembler les membres servants de l'expédition, d'emballer les marchandises, d'organiser la caravane et de régler les derniers détails de la nouvelle étape.

On fit ses adieux au roi de Kimpoko, et lorsque la nuit eut fui et que le soleil dardait ses premiers rayons, on quitta le village où l'on avait vécu si heureux pendant quelques jours.

De Sambry, comme de coutume, tenait la tête de la troupe, flanqué de Mwama qui servait un peu d'éclaireur.

L'énergie se lisait sur tous les visages, et l'attente d'une bonne œuvre qu'on allait accomplir donnait à chacun une force nouvelle.

Lorsque midi eut marqué son passage au grand cadran de la nature, le village de Kimpoko se trouvait déjà loin derrière les explorateurs.

LA PAUVRE FEMME PILAIT DU MANIOC. (P. 115.)

Les parages que l'on parcourait présentaient, du reste, une énorme facilité, en ce sens que d'immenses forêts les remplissaient, couvrant de l'ombre de leurs arbres luxuriants les voyageurs.

Partout la végétation répandait une profusion de fleurs et de fruits dont les exhalaisons embaumaient l'espace et faisaient songer aux Edens les plus enviables.

Les herbages étaient d'une taille extraordinaire et grouillaient d'insectes multicolores ainsi que de papillons magnifiques. Les fauves étaient rares, mais les oiseaux se montraient en troupes serrées, voltigeant de branche en branche ou fendant les airs de toute la rapidité de leurs ailes.

Sur la contrée planait une tranquillité religieuse, interrompue seulement par les chants variés et infinis des hôtes des bois, qui égayaient leurs nids par des refrains entraînants.

Les explorateurs sillonnaient d'un pas alerte ce fouillis de splendeurs, respirant à pleins poumons la fraîcheur de ces ombres et l'enivrement de ces mille et une senteurs.

Une seule crainte les talonnait pourtant : la possibilité de se heurter contre les gens de Calao.

— Ils doivent assurément encore rôder dans le voisinage, fit le chef.

— Qu'ils viennent ! s'écria sir William avec emphase.

— Je préfère, moi, qu'ils ne viennent pas.

- Bon ! Voilà que vous gagnez peur.

De Sambry éclata d'un gros rire.

- Peur ! fit-il. Enfant que vous êtes.

— Qu'est-ce alors ?

— Tout bonnement de la prévoyance ; rien de plus. Avant de désirer encore une altercation avec les négriers, nous avons autre chose, bien plus pressante, à faire, c'est-à-dire, nous porter au secours de nos malheureux compatriotes.

— Cela va de soi. Aussi je ne le conteste pas ; mais j'entends simplement que si Calao venait à se trouver sur notre route, il pourrait lui en cuire.

— Bah ! Il a eu une bonne leçon qui le fera réfléchir.

— Il y reviendra, maître, interrompit Mwama.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr.

— Dans tous les cas, ce ne sera pas de si tôt.

— Plus tôt que vous ne le pensez.

Un éclair de haine illumina les yeux du chef.

— Eh bien, nous l'attendons ! fit-il.

— Voyez-vous, jubila sir William; maintenant vous parlez comme moi.

— Parce qu'il le faut bien.

— Donc, j'avais raison ?

— Soit. Et moi je n'avais pas tort.

— Ce qui nous met d'accord entièrement.

Tout en conversant de la sorte, on fit bonne route, sans toutefois négliger de tenir un œil ouvert, pour le cas où les affiliés de Calao pourraient manifester le désir de se montrer.

Mais la journée se passa sans aucun incident, sans même que l'on eût rencontré âme qui vive.

Cependant vers le soir, Fox, qui trottinait de droite et de gauche, donna des signes d'alerte et se prit à aboyer furieusement.

— Les négriers ! exclama sir William, non sans effroi.

De Sambry, d'un geste, calma l'appréhension excessive de son compagnon.

— Voyons d'abord, dit-il.

Puis il appela le chien.

Mais celui-ci se remua de plus belle.

— Vas donc voir ce que c'est, ordonna de Sambry à Mwama.

— Je l'ai déjà vu, répondit le nègre.

— Vraiment ?

— Oui, maître, une femme, là-bas.

— Une femme ? Quelle femme ?

— Une négresse, que j'aperçois à quelques centaines de mètres de nous.

— Diantre ! Tu as des yeux excellents ; je t'avoue que je n'y vois goutte.

— Je vous crois, maître. Dans quelques minutes vous y verrez mieux.

Sir Darly, soudainement calmé, essaya de découvrir, à son tour, l'indigène signalée, mais n'y parvint pas plus que son camarade.

— A mon prochain voyage en Afrique j'apporterai une longue-vue, fit-il d'un air plein de sérieux.

— Au fait, c'eût été d'une grande utilité, riait de Sambry.

— Du moins en ce moment.

— Vous êtes donc si pressé de fixer cette négresse ?

— Peut-être.

— Je vous croyais plus indifférent.

— Une simple lubie.

— Comme il vous en prend assez souvent, du reste.

Bientôt on fut tout près de l'endroit désigné par Mwama, et Fox, enlevé par son instinct, s'élança vers la négresse signalée.

La pauvre femme, courbée péniblement et assise à genoux, pilait du manioc entre deux lourdes pierres, et s'approfondissait tellement dans son travail ardu qu'elle n'avait même pas remarqué la présence des explorateurs.

Les jappements de Fox, qui frôlait déjà ses jambes, la tirèrent de son apathie, et un cri de frayeur s'éleva de sa poitrine.

Puis elle voulut fuir, abandonnant manioc et matériel.

Mais soudain elle aperçut la caravane et les hommes blancs.

Alors son effroi se transforma en servilité, et d'un pas mal assuré, courbant la tête, elle s'en vint jusque devant le mulet de de Sambry, faire sa révérence.

Elle semblait toute confuse et toute humble, à tel point que le chef en eut pitié.

Il lui fit signe de la main de se redresser et lui demanda ce qu'elle faisait ainsi, seule, en ces lieux solitaires.

Elle répondit que son village était à deux pas ; qu'elle allait avoir terminé son labeur et qu'elle se proposait alors de rentrer dans son habitation.

Le chef saisit la balle au bond.

— Et que sont les tiens ? demanda-t-il.

— Amis des hommes blancs, répondit-elle.

— Veux-tu nous conduire auprès d'eux ?

— Volontiers, maître. Les hommes blancs sont nos frères.

— Pouvons-nous passer la nuit dans ton village ?

— Nous en serons heureux, maître.

— Moyennant hongo, n'est-ce pas ? ricana de Sambry.

— C'est la loi, maître.

— Et ton chef, où est-il ?

— Dans son tembé.

— Que fait-il ?

— Il est malade en ce moment. La tribu ennemie lui a jeté un sort.

De Sambry eut une idée subite.

— Allons le voir, dit-il à ses amis ; et vous, Harris, tâchez de le guérir.

— Je veux bien, riposta celui-ci ; ce sera une cure, en passant.

— Et qui nous exemptera peut-être de l'impôt usuel.

— Sinon, je lui porterai ma consultation en compte.

— Le soir tombe, et, dans tous les cas, puisque nous devons camper, nous serons mieux à l'aise dans le village qu'en pleine campagne.

— Je le crois bien, ajouta sir Darly. Pour ma part, hâtons-nous, car je tombe de sommeil, et je vous avoue que rien ne me fatigue plus que de me trouver une journée entière sur le dos d'un âne.

— Preuve que le dos d'un âne est moins moëlleux que les coussins d'un sopha.

— Il s'en faut de beaucoup, ma foi, soupira l'Anglais. Aussi je prendrai ma revanche quand je serai de retour en Angleterre.

— Nous ferons tous comme vous, mon cher, mais avant cela nous aurons de quoi nous morfondre.

De Sambry se tourna vers la négresse.

— Conduis-nous à ton village, dit-il.

Méthodiquement la femme ramassa ses graines et sa farine de manioc, chargea sur son épaule les deux lourdes pierres, et, un sourire d'orgueil aux lèvres, elle précéda les explorateurs vers le lieu demandé.

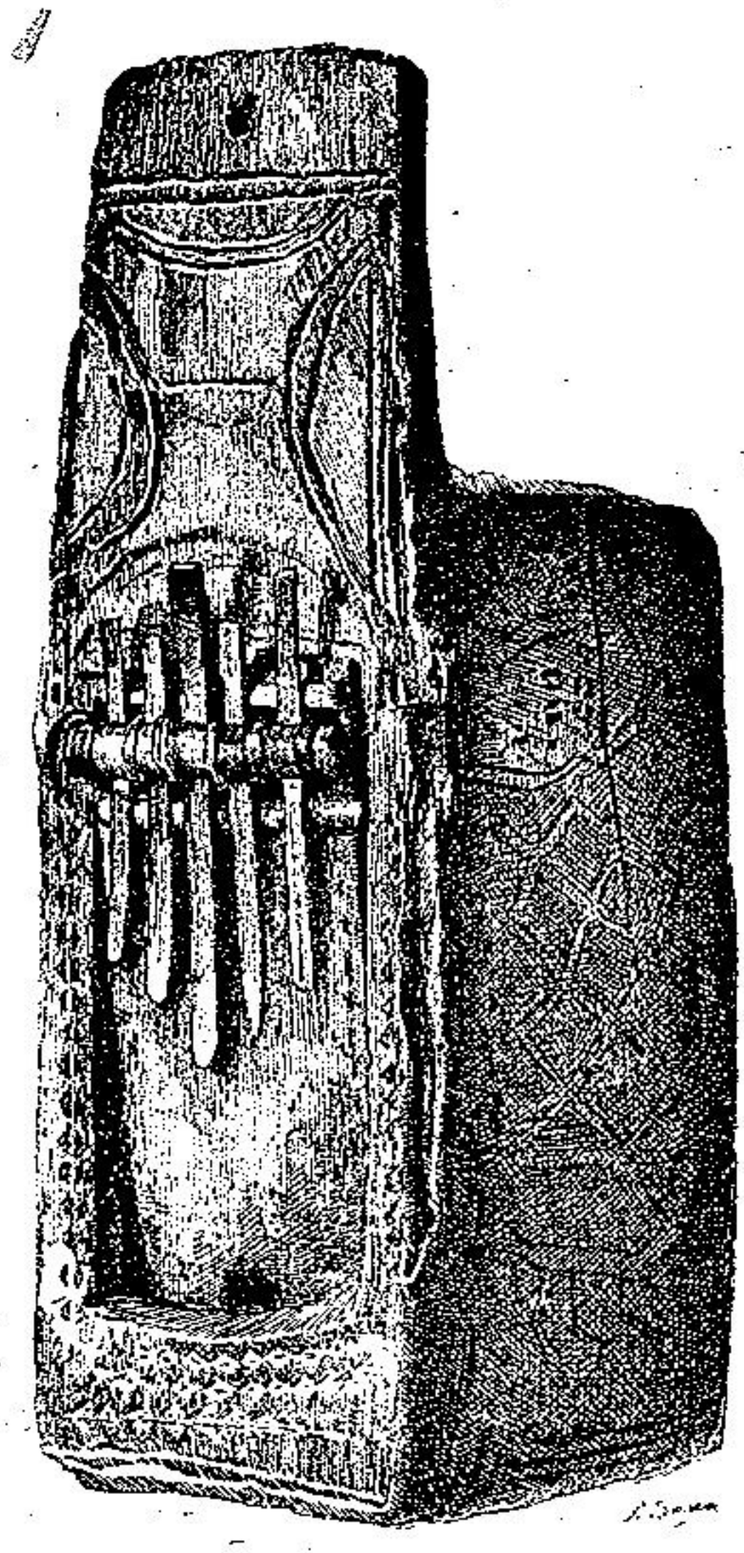
C'était une agglomération minuscule de huttes sales et basses, mal construites et croupies les unes contre les autres dans un désordre qui jurait avec les principes les plus élémentaires de l'architecture.

Une odeur infecte s'élevait du sein de ces masures et prouvait à satiété que la propreté était un leurre chez les habitants de ce bourg pourri.

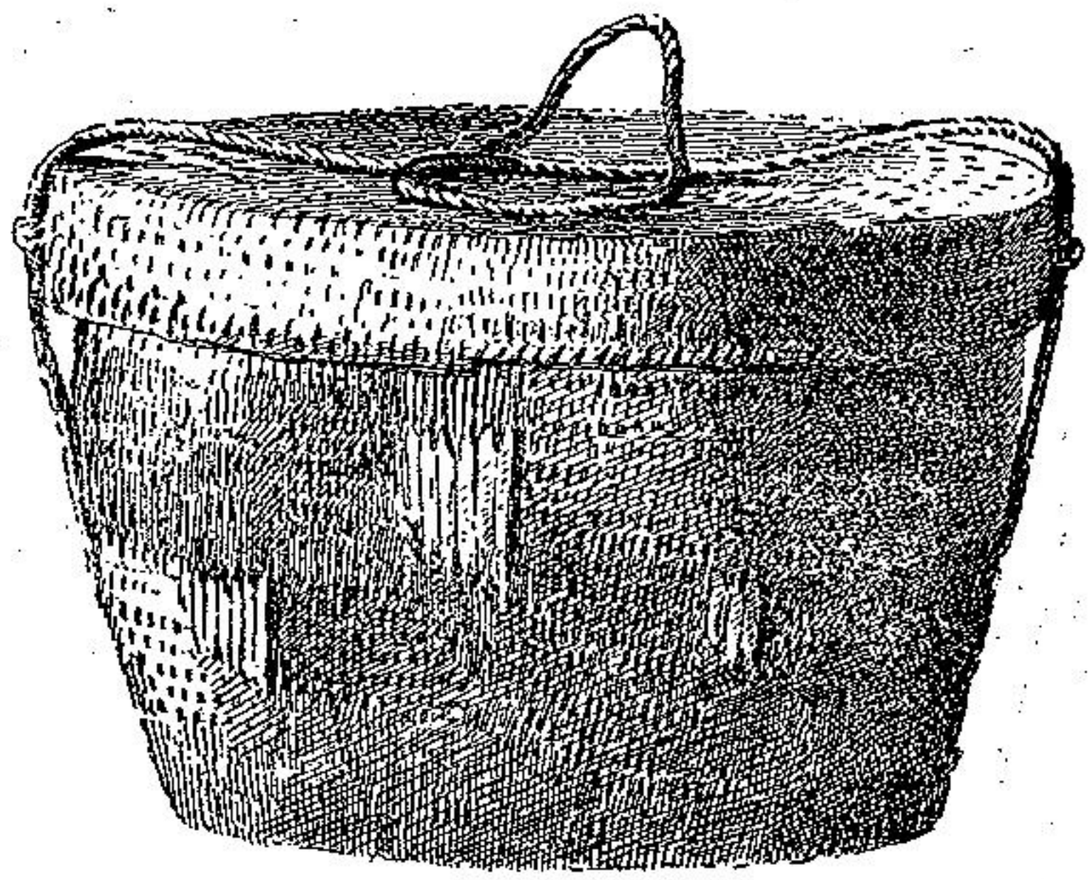
Quelques indigènes mâles, indolents et paresseux, étaient étendus devant l'entrée des demeures rudimentaires ou s'amusaient stupidement à fumer un tabac pestilentiel dans de grandes pipes en terre cuite.

D'autres encore passaient le temps à tirer des sons lamentables de leurs instruments de musique, sortes de caisses en bois ou en peau et sur lesquelles était appliquée une gamme fort incomplète, faite au moyen de morceaux d'acier d'inégale grandeur, retenus dans un engrenage plus ou moins rond. Ils torturaient ces morceaux d'acier, avec une force désespérante, au moyen des dix doigts à la fois, et ne parvenaient à faire de leurs évolutions musicales qu'un brouhaha où se perdrait l'oreille du meilleur musicien.

D'autres, enfin, s'occupaient à tresser ou plutôt à fabriquer des paniers,



fort habilement exécutés en jonc et d'une forme assez agréable.



A l'approche des explorateurs, tous ces gens cessèrent d'un coup leur travail ou leur paresse et se mirent à contempler les nouveaux venus, d'un regard où se lisait la curiosité.

Mais lorsqu'ils aperçurent auprès d'eux une femme de leur propre tribu, tous s'inclinèrent devant les Européens et leur ouvraient le passage, en manifestant ouvertement leur respect et leurs hommages.

Certains même allèrent jusqu'à venir embrasser les pieds des voyageurs.

Ceci mit sir William dans une joie délirante.

— Nous voici rois et seigneurs, dit-il.

— Rois d'un jour, riposta de Sambry.

— Ou d'une heure, ajouta Harris.

— C'est égal, nous le sommes.

Et, complaisamment, l'Anglais prêta ses pieds, longs d'une aune, aux attouchements des indigènes, qui, apparemment, visaient bien plus un présent quelconque qu'un regard de sympathie.

Ainsi escortés, les explorateurs firent leur entrée dans le village, et comme il se faisait tard, ils commençaient avant tout, à songer aux moyens de se procurer un gîte pour la nuit.

— Peux-tu nous conduire auprès de ton chef? demanda de Sambry à la conductrice nègre.

— J'ai dit que notre chef est malade, répondit-elle.

— Je le sais; mais si nous ne pouvons le voir, pourrais-tu lui demander ou lui faire demander s'il nous serait permis de séjourner en ces lieux jusqu'à demain?

— J'irai consulter le sorcier.

— Vas-y, mais dépêches-toi, car il nous tarde de prendre un peu de repos.

La femme indigène disparut du côté de la demeure royale et revint au bout d'un petit quart-d'heure.

— Le maître accorde aux hommes blancs l'hospitalité pour cette nuit, mais il désire les voir demain matin et leur causer, fit-elle.

— Pour leur extorquer des cadeaux, grommela sir William.

— Il en sera fait ainsi, répondit le chef; aussitôt le soleil levé nous serons dans la demeure royale, et puisque tu as dit que ton roi est malade, nous implorerons pour lui l'intervention de nos dieux et nous le guérirons.

Un éclair de fanatique idolâtrie passa dans les yeux de la négresse et elle s'en alla, en souhaitant aux voyageurs bon repos et bonne nuit.

La troupe dressa à la hâte ses tentes dans un coin du village et l'on fit, ce soir-là, un sérieux appel aux connaissances et au zèle de Nkéré. Il semblait que chacun fût dévoré d'une faim de loup et, ardemment on attendit le souper.

Au bout de fort peu de temps on se trouvait à table et, après que les chefs eurent passé encore une heure à l'intérieur des habitations à savourer leur pipe ou leur cigarette, le hamac les reçut à bras ouverts.

Tranquillement et sans aucun éveil s'écoula la nuit, et, dès les premiers feux du matin, on fut sur pieds.

Le séjour de la caravane dans ce village y était un véritable évènement, et pour cause; car, depuis bien longtemps, jamais peut-être, à part les troupes de négriers avec leurs esclaves, les indigènes n'avaient vu leur domaine visité par une légion aussi formidable.

C'est, qu'en effet, l'équipe des explorateurs pouvait compter et devait donner à réfléchir à tous ceux qu'elle rencontrait et qui auraient manifesté une velléité d'hostilité.

Tous parfaitement armés, reluisants de santé et de bien aise, disciplinés, les soldats ou plutôt les porteurs-soldats de de Sambry étaient assurément capables de tenir tête au plus audacieux ennemi.

Leur nombre seul était de nature à imposer la crainte ou le respect, et c'est ce qu'il avait fait auprès des nègres de ce village.

Donc le jour avait repris ses droits, et les explorateurs, retrempés par un excellent sommeil, se sentirent un courage nouveau.

Leurs mulets également avaient acquis des forces nouvelles et piaffaient impatiemment devant les tentes, comme s'ils voulaient engager leurs cavaliers à se mettre en selle le plus tôt possible.

Sir William, allant de l'un à l'autre, les caressait tour-à-tour, tandis que Fox gambadait allègrement autour de lui.

— Si nous partions ? demanda l'Anglais.

— Avant cela nous avons une petite promesse à remplir.

Darly paraissait ne pas comprendre, car il fit des yeux fortement étonnés.

— Une promes..e ! exclama-t-il.

— Eh bien oui.

— Une promesse ! répéta l'Anglais.

— Mon ami, vous avez la mémoire bien courte.

— Ah ça, je ne me souviens de rien.

— Et le monarque malade, que nous avons promis de guérir ?

— Oh, celui-là n'a qu'à se guérir lui-même.

— A la bonne heure ! Voilà une parole tenue.

— Les lourdauds de nègres tiennent-ils la leur vis-à-vis de nous ?

— Ce n'est pas une raison.

— Nous avons autre chose, de plus pressé à faire. Vous même l'avez dit.

— Soit ; mais il nous coûte si peu de pratiquer le bien en passant.

— Autrefois j'étais du même avis ; maintenant je ne le suis plus.

— C'est que vos bons sentiments se gâtent.

— Il n'y a à cela rien d'étonnant, dans ce pays de coquins.

— Eh bien, si je vous disais que les miens ne le sont pas encore à ce point ?

— Je ne vous croirais qu'à demi.

— Pourtant, c'est la vérité toute pure.

— Moi, voyez-vous, j'en ris.

— Et la preuve, c'est que nous allons faire ce que nous avons promis.

— Vous allez donc réellement vous occuper de ce bonhomme malade ?

— Oui.

— En principe vous avez raison ; en fait vous avez tort.

— Dans ce cas j'opte pour le fait.

— Du temps perdu, mon ami. Envoyez-lui plutôt quelques présents et partons.

— Vous croyez peut-être que les cadeaux le guériront ?

— Mieux que les drogues.

De Sambry se mit à rire.

— Drôle de médicament, parole d'honneur ! fit-il.

— Moi je suis pour celui-là.

— Je le regrette, mais nous y joindrons celui que prescrira Harris.

— Enfin, allons-y !

— Venez.

Deux minutes après, de Sambry, sir William et Harris quittaient la tente pour se rendre à la demeure du chef noir.

Le docteur s'était muni de sa pharmacie ambulante et de Sambry portait quelques menus présents, tels que trois ou quatre mouchoirs, une pincée de tabac et un vieux sabre rogné comme une misère.

On fut introduit chez le monarque.

Celui-ci, un vieux, très vieux bonhomme, à la peau ratatinée, au regard éteint, se tenait dans un coin de sa demeure, et ne bougea presque pas lors de l'entrée des visiteurs.

— Ce n'est plus un homme, grommela sir William, c'est une ombre.

— Raison de plus pour en avoir pitié, riposta de Sambry, d'autant plus qu'il est malade, comme vous le savez.

— Au fond, ce bonhomme m'intéresse, et vraiment, depuis que je l'ai vu, il me semble qu'il me plaît davantage.

On offrit les présents, et le vieillard accepta avec reconnaissance, mais sans toutefois montrer une très grande admiration.

— Pas assez, sans doute ? murmura sir William.

— C'est son affaire, répondit de Sambry ; s'il n'est pas content, il n'a qu'à nous les rendre.

— Il s'en gardera bien, allez !

Cependant on causa, et durant la conversation, Harris observa le vieux nègre.

— Il n'a plus longtemps à vivre, fit le docteur.

— Comment ?

— Nature épuisée, délabrement complet du système.

— Alors, pas de guérison ?

— Si, si, temporairement.

— Soit, guérissez temporairement.

— Je vais lui donner une bouteille à base d'extrait de viande renforcée de quelques autres fortifiants.

— All right ! conclut sir Darly. Ce moricaud a plus de chance que nous, car ces médicaments-là ne nous sont pas donnés tous les jours.

— Vous n'en avez, ma foi, pas besoin, ria le docteur ; vous avez véritablement de la santé à revendre.

— Heureusement, répondit l'Anglais en se rengorgeant.

De Sambry, qui voulait avancer en besogne, avait déjà repris

l'entrevue avec le monarque et lui faisait connaître qu'ils n'étaient que de passage sur son territoire, et qu'ayant appris que la maladie le tenait cloué dans sa demeure, ils venaient obligeamment offrir l'intervention de leurs fétiches pour chasser le mal du corps du roi.

Celui-ci eut un sourire d'incrédulité.

— Vos fétiches ne sont pas plus puissants que les nôtres, répondit-il. Rien ne saurait plus me rétablir. Mon sorcier a consulté nos dieux et ceux-ci ont répondu que mes heures sont comptées. Encore quelques levers du soleil et mon peuple devra élire un autre chef.

La conviction du vieillard était tellement profonde et résignée qu'elle émut sincèrement les Européens.

De Sambry essaya de le consoler.

— Vos dieux sont grands, dit-il, mais les nôtres sont plus grands encore. Si mon frère le veut, j'interrogerai nos fétiches et je suis persuadé qu'ils voudront trouver un remède à sa maladie.

— C'est inutile et peine perdue.

— Je vous assure que non.

— Mon sorcier a épuisé toutes les supplications.

— Votre sorcier en a omis une que moi je connais.

Un pâle rayon de doute ombragea les lèvres du nègre.

— Mon sorcier sait tout, fit-il.

— Et nous savons davantage, insista de Sambry. Laissez-nous faire, vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

Toujours incrédule, le monarque ne répondit rien.

Le chef blanc fit un signe au docteur, qui étala sa boîte pharmaceutique.

— Voici notre fétiche, continua de Sambry. Nous allons le faire parler pour vous.

A la vue des objets brillants qui garnissaient la pharmacie de Harris, le vieux monarque ouvrit des yeux démesurés.

Toutes ces fioles reluisantes, toutes ces boîtes aux formes diverses, tous ces instruments entremêlant leurs reflets métalliques le frappèrent comme d'une sorte de stupeur.

On eut dit que cette contemplation lui engendrait une peur réelle.

Aussi, lorsque Harris déposa tout près de lui, le coffret magique, le monarque esquissa un mouvement de recul et s'en éloigna autant qu'il pût.

— Décidément, remarqua sir William, le courage n'est pas la vertu

dominante de ces gens. Une simple boîte, tant soit peu scintillante, les effraie.

— Ils en voient si rarement, ajouta de Sambry.

— Quelles poules mouillées !

— Dites plutôt : quels malheureux !

— Le fait est qu'ils sont à plaindre.

Cependant le docteur, fouillant son soi-disant fétiche, en retira alternativement des fioles et des paquets, du contenu desquels il mélangea une partie dans un pot d'assez grande dimension.

Puis, son opération terminée, il le présenta au nègre.

— Dites-lui qu'il en prenne de suite, fit le docteur à de Sambry ; les effets seront presque instantanés.

De Sambry s'exécuta, mais le vieillard montra une certaine méfiance.

il regarda le pot et se mit à le tâter en tous sens.

Ceci commençait à exaspérer sir William.

— Du diable ! s'écria-t-il ; on dirait qu'il le prend pour une bombe à la dynamite.

— Il faut pardonner à son ignorance, répondit le chef blanc.

— Très bien ; mais enfin qu'il se décide.

— Il se décidera, mon ami.

— Qu'il dise oui ou non.

— Il le fera.

— Si c'est oui, qu'il avale le médicament ; si c'est non, qu'il nous le rende ; nous trouverons bien de quoi le placer.

— Mon Dieu ! que vous êtes impatient.

— Ah, voilà qu'il s'y met enfin ! Ce n'est pas malheureux.

En effet, le vieillard, ayant probablement rassemblé tout son courage, venait de mettre la bouche à l'embouchure du pot et avala quelques gorgées de son contenu.

L'ingrédient dut lui plaire, car il reprit sa manœuvre.

Sir William eut un sourire.

— Le voici qui s'exalte ! fit-il. Voyez le gourmand !

— Diantre, maintenant vous réclamez encore.

— Je le crois bien, parbleu ! S'il y va de la sorte, il est capable de vider toute notre pharmacie en une demi-heure.

— Laissez-donc. Il en aura bien vite son compte.

— Mais, regardez encore ! Il ne fait qu'avaler.

Effectivement le monarque s'en donnait à cœur joie, et, autant son

hésitation et sa répulsion avaient été grandes dès le début, autant son envie était devenue énorme.

Il se gorgeait littéralement, se donnant à peine le temps de prendre haleine.

Le docteur, lui, était dans le ravissement et semblait suivre avec intérêt la marche de sa cure.

— Encore un qui va être satisfait de la science de nos dieux, dit-il.

— C'est donc vraiment une guérison? demanda de Sambry.

— Je ne vous ai pas dit que ce fût une guérison; mais tout simplement une rénovation de vitalité, qu'il faudra entretenir au moyen des mêmes médicaments, prises à époques successives.

— Enfin, c'est toujours ça.

— C'est même beaucoup, puisque je vais laisser à ce vieillard suffisamment de drogues pour se soutenir pendant assez longtemps

Pendant que les explorateurs causaient ainsi, le régime de Harris faisait merveille.

Le roi nègre, ragaillardi soudainement, se sentait circuler dans les veines un sang bien plus chaud, et dans le cerveau des idées plus jeunes.

C'était la première période des forces qui lui revenaient.

Le docteur avait évidemment augmenté un peu la dose pour en arriver à un résultat aussi immédiat, mais il avait cru le faire dans l'intérêt même de la cause commune et afin de proclamer, une fois de plus, la supériorité des fétiches blancs sur les dieux nègres.

D'ailleurs, cette espèce d'insufflation excessive ne présentait aucun côté dangereux et formait uniquement une opération contraire aux règles de la science prudente.

Ainsi que le docteur l'avait prédit, le résultat fut inattendu.

Le vieillard se redressa avec facilité, put mettre en mouvement ses bras et ses jambes et redevint d'une verdeur qu'il ne se savait certainement plus posséder.

Il s'approcha de la boîte pharmaceutique et se jeta à genoux devant elle, en se confondant en forces révérences.

— Les dieux des blancs sont d'une grande puissance! s'écria-t-il.

— Ce sont eux qui vous ont guéri, se hâta d'ajouter de Sambry.

— Je leur ferai des sacrifices.

— C'est inutile. Ils n'en réclament point.

— Je connais mon devoir; je leur en ferai quand même.

— Vous feriez mal

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils le défendent.

On eut beaucoup de peine à implanter dans le cerveau du pauvre vieux que les fétiches des blancs sont plus humanitaires que ceux des nègres, et que sacrifier des vies humains c'est commettre des crimes. Il s'entêtait à l'exécution de sa promesse, et ce ne fut qu'au bout d'une longue discussion qu'on le décida à abandonner son plan, en le menaçant de lui retirer ce que les fétiches blancs venaient de lui donner pour reconstituer sa santé aussi subitement.

Cet argument-là fut concluant.

Non-seulement les Européens l'employèrent comme tel, mais, afin de rendre son bienfait plus efficace, Harris fabriqua à la hâte, un nouveau pot de médicaments semblables, dont il fit cadeau au monarque, avec accompagnement des conseils nécessaires et des recommandations *ad hoc*.

Le vieillard, pétri de gratitude, fit chercher par un de ses esclaves, ses deux plus belles chèvres et les offrit en présent aux explorateurs.

Mais ce qui était beaucoup plus intéressant pour ces derniers, ce furent les renseignements que de Sambry, profitant de la bonne circonstance, sut soutirer au vieux roi.

Il apprit notamment que Calao et ses troupes avaient passé dans le voisinage, la veille même ; qu'ils avaient campé non loin du village, et que le négrier en personne avait fait une visite au monarque noir.

De cette visite était résulté une conversation ayant pour but de connaître des détails sur la situation du pays au point de vue de l'exploitation du trafic d'esclaves, et finalement, le fameux et redoutable négrier avait déclaré au vieillard qu'il allait diriger ses explorations dans la direction du fleuve Kassaï.

Cette nouvelle tombait comme un coup de foudre au milieu des voyageurs.

Calao se dirigeant vers le Kassaï !

Mais, c'était la capture des malheureux Européens qui se trouvaient à Gama-Damala, sans défense, sans armes, incapables de résister à la moindre attaque, malades, exténués.

C'était, pour ces frères, l'esclavage ou la mort.

Et Calao était déjà en route ! L'indigène devait en être sûr, puisqu'il venait de voir le négrier et de lui causer.

Quelle terrible révélation, et quelle situation perplexe !

Toute hésitation était impossible ; toute attente eût été une lâcheté, un crime.

De Sambry et ses amis le comprirent et résolurent d'agir sans délai.

— Lançons-nous sur les pas de Calao, fit-il ; nous l'avons battu ; nous le battrons encore. Cependant, n'attaquons pas inutilement et ayons pour premier objectif le secours de nos frères là-bas, sur le Kassaï.

— C'est bien ainsi que je l'entends, ajouta le docteur. D'abord ceux-là.

— Evidemment, conclut sir William ; mais gare à Calao, s'il se trouve sur notre route !

XII

RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX

On partit presque séance tenante, et courageusement.

— Observons bien ce qui se passe autour de nous, dit le chef, et tenons nos fusils prêts. Je ne sais ce qui me démange, mais il me semble que je vois continuellement devant mes yeux la figure de Calao.

— Il est de fait, répondit sir William, que nous devons nous attendre à nous cogner contre ses bandes, car c'est toujours à nous que le hasard réserve ces sortes de surprises.

— Pour ma part, ajouta Mwama, je ne pense pas que le négrier nous attaquera pendant le jour, si attaque il y a.

— Il n'osera plus ! exclama Darly avec véhémence.

— Il ose tout, maître ; mais il le jugera imprudent.

— C'est pourquoi nous devons veiller sans cesse, reprit le chef. En même temps nous devons nous hâter d'arriver au Kassaï, afin que nos frères sans défense ne soient pas surpris par ces pirates de terre.

— S'il les trouve avant nous, leur perte est certaine.

— D'autant plus qu'il prendra une revanche terrible.

Tout en causant de la sorte, les explorateurs poursuivaient leur route, au milieu du calme parfait de la nature.

Par mesure de prudence comme toujours en pareille circonstance, il y avait d[illegible] o e d ti er des coup d fe , n'importe pour

quelle raison, et ce afin de ne point trahir la présence de la caravane aux gens de Calao, qui pourraient bien se trouver dans le voisinage.

Naturellement, cette disposition faisait le désespoir de sir William.

Comme si le sort avait tenu à le narguer, le gibier le plus opulent se montrait à portée de fusil et se dandinait dans le fourré.

Les antilopes fourmillaient, les lièvres rouges jouaient par centaines dans les herbes, et des sangliers de dimensions phénoménales offraient aux coups de l'Anglais une cible royale.

Et tout cela devait être contemplé par lui, dans une inactivité qui lui enrageait le cœur.

Même un troupeau de girafes passait à proximité, sans que l'Anglais pût employer sa poudre contre elles, mais cette fois la tentation était vraiment trop forte.

D'un mouvement instinctif son bras se leva, son fusil lui vint à l'épaule et la balle siffla, avant que de Sambry, qui s'était élancé, eut pu empêcher l'action de se consommer.

Le chef était furieux de voir ses ordres méconnus et reprocha vivement à l'Anglais son insubordination.

Mais sir William, avec un flegme parfait, accepta les remontrances passablement cavalières de son compagnon, et avoua carrément qu'il avait agi contre la raison.

— Vous êtes en droit de me gronder, dit-il, et j'ai eu tort de tirer.

— Pourquoi alors, le faites-vous ?

— Parce que... parce que c'est plus fort que moi.

— Pourtant vous avez accepté de m'obéir.

— Parfaitement ; cependant il est des moments où la chasse me tente si irrésistiblement que je souscrirais à l'enfer pour pouvoir m'y livrer. Vous ne savez pas cela, vous autres hommes tranquilles, mais voyez-vous, avoir là sous les yeux, une pièce de gibier et ne pas avoir la permission de l'abattre, c'est une torture qui dépasse mes forces.

— Tout cela est bel et bien, pourvu que votre imprudence ne nous attire aucun désagrément.

— Et lequel donc ? Celui de voir apparaître les hommes de Calao ?

— Précisément celui-là.

— La grosse affaire ! En attendant qu'ils viennent je vais voir si mon coup a porté.

L'insouciance de sir William désarma de Sambry.

Que dire, en effet, à cet écervelé, à ce positiviste ?

Rien qui pût lui faire entendre raison, puisque, tout en disant oui, il pensait non.

— J'y perdrais mon latin, grommela le chef.

Entretemps, l'Anglais s'était frayé un passage à travers les longues herbes jusqu'à l'endroit où la girafe se trouvait au moment du coup de feu.

Elle était là, étendue sur le côté, pleurant de grosses larmes, et regardant son meurtrier avec des yeux qui auraient fendu l'âme de tout autre que sir Darly.

— Quelle superbe bête ! s'écria-t-il en extase, et oubliant tout autour de lui.

Le pauvre animal respirait encore et faisait pitié à voir.

L'Anglais l'acheva sur-le-champ et appela ses camarades pour leur faire admirer sa capture.

En réalité, le coup valait la peine, car la girafe était une prise comme on n'en rencontre que fort rarement. De dimensions énormes, elle avait, en tombant, écrasé les herbes sur une bonne étendue, et son sang, coulant à larges flots, rougissait les pétales des fleurs.

De Sambry lui-même, accouru sur les lieux, dût convenir que la chasse était magnifique.

Un instant même il oublia ses appréhensions concernant Calao, et se laissa aller à une admiration fort naturelle.

Mais bientôt il en revint à la réalité.

— Qu'allez-vous faire de ce gibier ? demanda-t-il à l'Anglais, qui se tenait radieusement courbé sur la girafe.

— L'emporter.

De Sambry faillit se fâcher de surprise.

— Jamais ! s'écria-t-il.

A son tour, sir William devint l'étonné.

— Croyez-vous donc qu'on tue pour rien pareil morceau ?

— Cela m'est égal, mais je vous déclare que nous ne pouvons pas nous en charger pour le quart-d'heure.

— Ah, par exemple !

— Tout ce que vous voulez, mon ami, mais la chose est impossible.

— Eh bien, alors je le porterai à moi seul ! s'écria sir William hors de lui.

Cette réponse archi-ridicule fit fléchir du coup le chef.

Il se laissa aller à un formidable éclat de rire, et tapant sur l'épaule de l'Anglais :

— Voyons, dit-il, vous perdez l sprit. Ce que vous dites-là est absolument insensé ; mais j'ai un autre conseil à vous donner. Vous savez bien que nous n'avons pas une minute à perdre et que des compatriotes malheureux souffrent là-bas, du côté du fleuve. Leur porter secours est chose pressante, vous-même l'avez dit. D'autre part, puisque vous tenez absolument à ne point abandonner aux fauves votre girafe, faites-là dépécer et régalez-en nos porteurs. Ils accepteront avec enthousiasme et vous sauront gré de cette complaisance.

Sir William hésita durant quelques secondes.

ILS SE VIRENT ENTOURÉS D'UNE D UZAINE DE ÈGRES (P

— En effet, répondit-il, vous êtes dans l. vrai. Cet arrangement tranche la question purement et simplement. Allons-y !

— A la bonne heure ! conclut le chef. Voilà qui est décidé pratiquement.

Sans tarder on hêla les porteurs, et on leur annonça la chose.

Tous furent enchantés, car ces sortes de régals sont vivement appréciés par les indigènes.

Immédiatement les couteaux commencèrent leur office et bientôt chacun fut en possession d'un raisonnable lambeau de chair, destiné à faire les délices du futur repas.

Les bouches s'animaient déjà à la perspective de pareil festin, et dans l'esprit de plus d'un de ces nègres naquit déjà la demande s'il ne serait pas opportun d'entamer immédiatement l'absorption de ce mets si fin.

Mais de Sambry se hâta de mettre ordre à la situation.

— En avant ! fit-il ; nous n'avons gaspillé que trop de minutes à l'adresse de cette prise inattendue.

Il fallait obéir, et c'est ce qu'on fit, du reste, avec la meilleure grâce.

On se rétablit donc dans la même ligne de marche que précédemment et l'on reprit la course.

Tout alla parfaitement bien, sans qu'une ombre de négrier apparût.

Vers midi toute crainte à ce sujet pouvait être considérée comme dissipée, et comme on était en ce moment sur la lisière d'une vaste forêt, on résolut de prendre un peu de repos et de manger.

Avec un entrain général la cuisine en plein air s'établit, et chacun se casa à sa guise, les uns dévorant, debout, leurs aliments, d'autres les savourant, pendant qu'ils s'étendaient avec nonchalance sur l'herbe.

Nkéré avait mis, un peu à part, le couvert pour les Européens, et ceux-ci, imitant l'exemple de leurs serviteurs, se livraient à une consommation que Gargantua leur eut enviée.

Du reste, le décor prêtait au dîner un cadre ravissant.

Les arbres immenses qui garnissaient la forêt étendaient au-dessus de leur tête des dômes immenses de verdure à travers lesquels les rayons ardents du soleil ne parvenaient pas à percer leur dard. Dans ce monde de rameaux grouillait un autre monde d'habitants ailés, mignons et remuants, chantant mélodieusement leurs éternels hymnes à la nature, et sautillant avec grâce d'une branche à l'autre.

Des perroquets multicolores, des pinsons aux couleurs infinies, des ramiers blancs et fauves se croisaient dans un va-et-vient aveuglant et faisaient soupirer l'air sous les ondulations incessantes de leurs pennes infatigables.

Au milieu de ce brouhaha de chansons et de mouvement, des ataillons d'écureuils gambadaient joyeusement, la queue en panache, tandis que, d'espace en espace, dans un isolement triste, un singe regardait laconiquement les ébats de ses voisins, ou s'amusait à les taquiner en leur lançant quelque fruit ou quelque rameau rabougri.

Malheureusement pour les explorateurs, leurs loisirs n'étaient pas assez grands que pour se livrer à une admiration absolue de toutes

ces beautés, car il leur tardait, après un léger soulagement des fatigues, de reprendre l'étape.

Les premiers de tous de Sambry et Harris avaient fini de dîner, et, en attendant que les autres en eussent fait autant, ils s'étaient mis un peu à l'écart afin de remuer leurs plans de marche.

S'éloignant légèrement de la lisière du bois, ils s'étaient assis au milieu d'une sorte de rond-point bordé de tiges d'herbe tellement élevées que l'horizon même semblait se cacher derrière elles.

Le chien Fox les avait suivis.

Tout en savourant sa pipe, Harris avait tiré de sa poche, son itinéraire des villages du Congo et y cherchait la route qu'ils auraient à suivre pour arriver, en ligne aussi directe que possible, au Kassaï, c'est-à-dire à Gama-Damala.

— Tiens, fit le chef, vous me donnez là une idée. Nous avons encore quelques minutes avant que le repas de nos gens soit fini. Je vais, de mon côté, suivre et compulser les points que vous rencontrez dans votre livre.

Et prenant au fond de sa veste, une grande carte géographique, il l'étala sur ses jambes, en guise de table.

Ainsi courbés sur leurs papiers, ils examinèrent les chemins y tracés, fouillèrent, discutèrent, relevèrent les routes qui devaient conduire vers l'endroit d'où les pauvres Européens abandonnés leur avaient envoyé la lettre.

— Nous ne pouvons plus en être bien éloignés, dit le chef.

— Je suis du même avis, car mon livre indique, à peu près à la place où nous nous trouvons, un village d'assez d'importance, et ce village est le dernier qui se trouve sur la ligne de Kimpoko à Gama-Damala.

— Je le remarque comme vous.

— Je crois, moi, que nous sommes sur la bonne route.

— Quant à cela, j'en suis persuadé.

— Le tout est d'être fixé définitivement.

En ce moment Fox poussa un grognement prolongé.

— Hé, hé ! fit de Sambry, qu'y a-t-il ?

— Silence, Fox ! commanda Harris.

Mais l'animal n'en protesta que plus ouvertement.

Il se prit même á aboyer en tous sens.

— Décidément, il y a quelque chose, fit le chef.

En effet, au même instant un frôlement continu se produisit dans

les herbes, et lorsque les explorateurs tournèrent la tête pour se rendre compte de ce bruit insolite, ils se virent entourés d'une douzaine de nègres.

Prompts comme l'éclair ils furent sur pieds et ne surent d'abord quelle contenance prendre.

— Appelons nos gens, dit Harris.

— Pas trop vite, répondit de Sambry ; voyons d'abord.

La quiétude du chef blanc semblait se justifier, car rien d'hostile ne se manifestait dans les allures des indigènes.

Au contraire, ils paraissaient se mouvoir sous l'impression d'une surprise respectueuse, et avaient l'air de dévisager les Européens, tout simplement comme on examine des bêtes curieuses.

Ils s'appelaient avec force gestes et exclamations baroques que les voyageurs ne comprenaient point, mais qu'ils pouvaient certainement prendre pour des expressions totalement inoffensives.

Fox aboyait à tout rompre et montrait des velléités fort visibles de se jeter sur les mollets des envahisseurs.

De Sambry eut bien de la peine à l'en retenir.

De leur côté, les deux voyageurs avaient ressenti quelques secondes d'étonnement, mais avec cette facilité de domination que les dangers constants font acquérir à l'homme, ils s'étaient remis presqu'instantanément.

— Interrogeons ces braves gens, dit le chef blanc.

— Ceux-là pourront nous renseigner, répondit Harris.

— Et exactement, conclut le chef.

Il s'apprêta à parler aux nègres, lorsque de nouveau les herbes s'ouvrirent sous une poussée violente, et qu'apparut Mwama.

Il était hors d'haleine, et ne fut pas médiocrement surpris en voyant ses maîtres tout tranquillement postés devant le groupe des indigènes, non moins inoffensifs.

On vit bien que pour lui c'était une énigme.

De Sambry eut un sourire, à la vue des gros yeux que roulait son serviteur.

— Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

— Je vous l'avoue en toute sincérité, maître.

— Mais, d'abord, pourquoi accours-tu ici comme une furie, à bout de forces?

— La cause en est simple, maître. Je mangeais là-bas, avec mes compagnons, lorsque j'entendis soudain Fox s'exhaler en aboiements

frénétiques et prolongés. Je ne vous savais pas absents du lieu de campement, mais je me dis immédiatement qu'un fait anormal devait se produire. Sans en parler à qui que ce fût et, m'abstenant de donner connaissance à mes camarades de mes craintes, je m'élançai vers l'endroit d'où j'avais entendu s'élever les jappements du chien. Je n'eus pas de peine à m'orienter, et me voici.

— Ta présence vient à propos, répondit le chef.

— Vraiment, maître?

— Mais oui. Pendant que le docteur et moi, nous causions, assis sur l'herbe, ces indigènes nous sont accourus, et je crois, ma foi, qu'ils peuvent nous être utiles.

— En quoi donc, maître?

— Parbleu! A nous donner quelques renseignements sur l'endroit où nous nous trouvons et sur la route qu'il nous faut suivre pour arriver à Gama-Damala.

Mwama approuva de la tête.

— Interroges-le, reprit le chef.

Le serviteur ne se le fit pas répéter et entra en conversation avec les nègres.

Ils lui apprirent qu'ils étaient des Wabouma, dont le village se trouvait à fort peu de distance, à peine quelques centaines de mètres, caché derrière les hautes broussailles et les arbres touffus.

— Le village indiqué par mon livre! s'écria Harris.

— Sans doute, riposta de Sambry.

Les indigènes ajoutèrent que leur tribu, peu nombreuse, était essentiellement pacifique et que les explorateurs pourraient y trouver une hospitalité sincère.

Mais lorsqu'après cette invitation, Mwama leur signala que la caravane des voyageurs se composait d'un personnel important, les noirs eurent involontairement un mouvement de frayeur.

Pourtant cette frayeur fut bientôt calmée, car on leur fit ressortir que la caravane, elle aussi, était animée des sentiments les plus amicaux et les moins belliqueux.

Ensuite on apprit des indigènes que le fleuve Kassaï ne se trouvait guère éloigné de leur village, mais que les chemins étaient d'une difficulté inouïe, à cause de l'inextricable végétation, qui couvrait le sol d'une barrière tellement infranchissable que bien souvent il fallait se frayer un passage à l'aide des haches.

A part cet obstacle, du reste très contrariant, la distance n'était

pas du tout significative, et ils estimaient que sur un terrain ordinaire, on la parcourerait aisément en une journée.

Au surplus ils se mettraient volontiers à la disposition des voyageurs pour leur indiquer la bonne voie à suivre, sans toutefois les accompagner, parce que leur présence était nécessaire dans leurs habitations, pour la raison que quelques-uns des leurs avaient déjà, depuis deux jours, vu rôder dans les environs, des hommes du négrier Calao, lesquels, assurément, nourrissaient des desseins criminels à leur égard.

Au nom de Calao, les explorateurs tressautèrent.

— Toujours lui ! s'écria le chef blanc.

— Oui, maître, soupira Mwama, toujours lui.

Les indigènes ajoutèrent qu'ils n'attendaient rien de bon de la présence de Calao, mais qu'ils étaient décidés à défendre, jusqu'à la dernière goutte de sang, leurs femmes et eux-mêmes contre les attentats de ce bandit.

Plutôt la mort que l'esclavage, conclurent-ils.

Mwama ne laissa pas échapper cette heureuse circonstance pour enlever, haut la main, la sympathie des indigènes.

Il leur dit que ses maîtres aussi étaient les ennemis déclarés de Calao ; qu'ils avaient été spécialement envoyés par leurs dieux pour combattre les négriers ; que des armes excellentes se trouvaient en leur possession et qu'ils ne demandaient pas mieux que de pouvoir se mesurer avec leurs adversaires.

Des exclamations joyeuses saluèrent ces paroles et plusieures des nègres se mirent à battre des mains, comme de vrais enfants.

Leur jubilation s'étant un peu calmée, on leur demanda s'ils ne connaissaient pas le village de Gama-Damala sur le Kassaï, mais ils déclarèrent que jamais ils n'en avaient entendu parler, et qu'au reste ils n'avaient pas la coutume d'aller en excursion, leurs mœurs étant exclusivement sédentaires.

— Tâches de savoir à présent s'ils n'ont jamais vu des blancs dans leur village, dit le chef à les Mwama.

La réponse fut affirmative en partie, en ce sens qu'il y avait au moins plusieurs années qu'un homme blanc, bien armé et fortement escorté, avait rendu visite à leur chef et l'avait comblé de présents. Mais cet homme blanc n'était pas même resté un jour au milieu d'eux et avait presqu'immédiatement repris sa route vers le Nord.

— Donc, rien de nos malheureux compatriotes, fit de Sambry.

— Rien, répondit tristement le docteur.

Cependant, tout en conversant de la sorte, les explorateurs avaient oublié que leur absence du campement se prolongeait outre mesure et ils ne songeaient plus à leurs compagnons qui se trouvaient sur la lisière du bois.

Mwama les rappela à la réalité.

— Mes maîtres veulent-ils savoir encore quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Dans ce cas, si nous retournions au camp.

— Diable, je n'y pensais plus ! exclama De Sambry.

— Ni moi non plus, fit Harris.

— Dis à ces braves indigènes, Mwama, qu'ils peuvent nous suivre jusques auprès de nos compagnons, et que tous ensemble, nous nous rendrons alors dans leur village, où nous leur ferons quelques présents, en reconnaissance des renseignements qu'ils nous ont donnés.

Cette communication mit les indigènes en belle humeur, et certains d'entre eux s'élancèrent vers leurs demeures pour y annoncer l'arrivée des hommes blancs.

Les autres marchèrent avec les voyageurs.

Ceux-ci eurent bientôt rejoint la caravane, où commençait à se manifester une grande surprise à cause du non retour des chefs.

Aussi n'y fut-on pas peu étonné de les voir arriver accompagnés de ces indigènes, venus on ne savait d'où.

Sir William, lui, croyait d'emblée avoir trouvé le joint.

— Des esclaves arrachés aux mains de Calao ! s'écria-t-il.

De Sambry éclata de rire.

— C'est cela, répondit-il ; nous les avons enlevés sans coup férir.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu ?

— Parce que nous n'en savions rien nous-mêmes.

— C'est dommage.

L'Anglais le croyait positivement.

De Sambry s'empressa de le détromper.

— Non vraiment, fit-il, il n'en est pas aussi.

Et il détailla à son ami les circonstances qui avaient amené la rencontre des nègres, les informations qu'on en avait tirées et l'amabilité avec laquelle on venait d'offrir aux explorateurs un gîte dans le village voisin.

— Ces gens-là peuvent encore nous être utiles, ajouta le chef. Allons chez eux.

— J'approuve entièrement votre manière de voir.

— D'ailleurs la journée n'est plus longue, et puisque demain probablement nous serons arrivés à Gama-Damala, je ne vois aucun inconvénient à prendre notre repos du soir quelques heures plus tôt.

— Parfaitement.

— Levons le camp, ordonna de Sambry.

Déjà les indigènes nouveaux venus s'étaient mêlés à leurs congénères de la caravane et fraternisaient avec eux sur un ton qui confirmait pleinement leurs dispositions pacifiques.

Leur présence fut le signal d'un caquetage général et l'échange de causeries entre ces gens allait bon train.

On eut dit de vieux camarades qui se retrouvent, tant était sincère et familière la réception qu'on se fit de part et d'autre.

Sir William avait dans les yeux un éclair de satisfaction et flirtait dans les groupes avec cet air d'importance inoffensive qu'il savait si bien se donner.

— Voilà de vrais amis, dit-il au chef.

— Plût au ciel qu'ils les fussent tous !

XIII

UNE INVASION DE MOUSTIQUES

Entretemps chacun avait repris sa charge et son bagage et l'on se mit en mouvement.

De Sambry et Harris conduisaient leur mulet par la bride, mais Sir William avait carrément monté le sien.

Ceci fit l'objet des moqueries de ses camarades.

— Quelle idée, fit le chef, de se mettre en selle pour une aussi petite distance.

William Darly se rengorgea avec des airs de grand seigneur.

— C'est que mes idées diffèrent des vôtres, répondit-il.

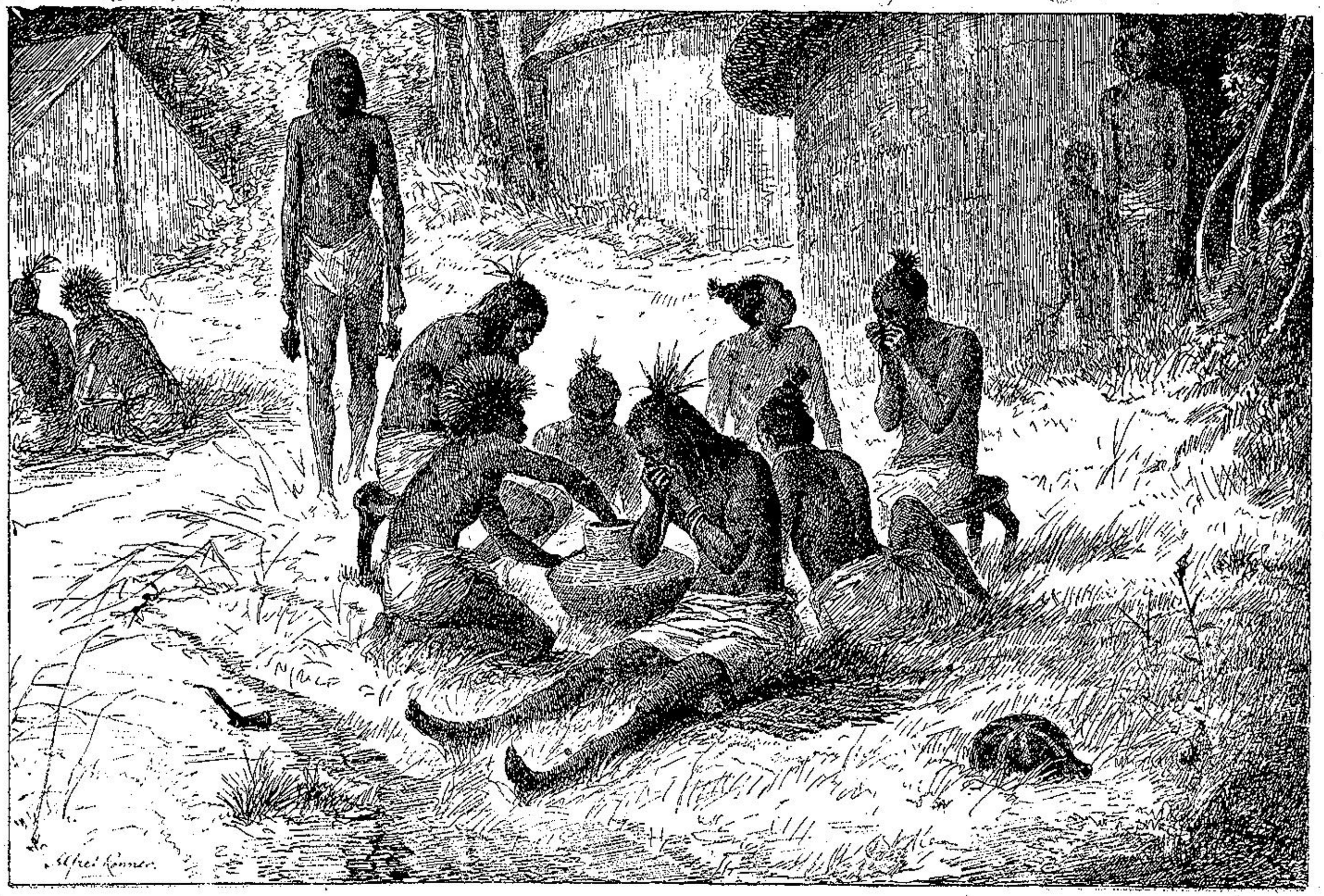
— Vraiment ?

— Absolument.

— Et puis-je savoir pourquoi ?

— Volontiers. Je pense plus loin que vous.

— En quel sens ?



CHACUN A SON TOUR ENFONÇA LE BRAS DANS LE VASE. (P. 142.)

— Voici : rien n'impose comme un cavalier ; et rien n'est piètre comme un fantassin.

— Je commence à comprendre.

— En effet, vous allez voir lequel des deux aura le plus de succès au village : ou de vous qui trottez sur vos jambes, ou de moi qui suis campé cinq pieds au-dessus du sol.

— Alors c'est une entrée triomphale que vous vous préparez ?

— Justement.

— Au fond, il se peut que vous ayez raison.

— Je crois bien que j'ai raison !

De Sambry laissa à son ami sa naïve gloriole et n'en continua pas moins à traîner derrière lui son baudet.

Les indigènes n'avaient pas trompé les explorateurs.

Après dix minutes de trajet on arriva à un large bouquet d'arbres, tout fait d'ombre et de fraîcheur.

— Voici notre village, fit le nègre conducteur.

En effet, dans un cercle mal ébauché s'éparpillaient quelques huttes, la plupart de forme ronde, basses, pauvres, mais d'une propreté excessive, bâties de la manière la plus rudimentaire.

C'était le village d'Olii.

La situation de ce lieu était charmante. L'ensemble des habitations formait comme un rêve perdu au milieu de la verdure, dont l'épaisseur était tellement prononcée qu'il était presque impossible aux regards de la traverser.

Une senteur délicieuse, faite des mille parfums des fleurs qui émaillaient ce rideau vivant, s'exhalait en larges bouffées et embaumait l'air comme un boudoir moderne.

Les oiseaux chanteurs avaient ornementé ce fouillis de nids innombrables, autour desquels ils répandaient à foison leurs refrains délurés, comme autant de perles jetées au hasard à la face des mortels qui hantaient ce coin superbe.

Dès les premiers pas que firent les voyageurs sous cette tonnelle si gracieusement bizarre, ils se sentirent comme soulagés et leurs poumons se dilatèrent largement au contact du souffle pur qui flottait dans l'espace.

Tout y était si vert, si printanier, si attrayant, et les lignes informes des huttes, et les figures mal équilibrées des indigènes, et les débris de toutes sortes qui jonchaient le sol, et l'aspect rude de cet ensemble semblaient disparaître et s'envoler devant le charme inouï

du décor, qui englobait le tout de ses bras séducteurs, et qui en formait un berceau de tourterelles.

Sans cérémonie aucune, les voyageurs furent reçus incontinent par le chef d'Olii, un bonhomme potelé, aux formes excessivement arrondies, et dont le corps grassouillet témoignait hautement les goûts gastronomiques.

Il disait être prévenu de leur visite, qui l'honorait grandement, et il espérait bien qu'ils voudraient profiter, pendant quelques jours, de la franche hospitalité qu'il leur offrait.

Ce procédé tout écossais plût beaucoup aux voyageurs et sir William était sur le point de passer une bonne et chaude poignée de main à ce digne apôtre des principes fraternels.

Mais il déclara rondement qu'une seule crainte le retenait, celle de se salir les doigts au toucher des mains crasseuses du monarque.

Les explorateurs firent quelques présents au chef de tribu et l'amitié se trouvait scellée d'un coup, « du moins provisoirement », ajouta Mwama, toujours méfiant.

Immédiatement on se prit à dresser les tentes et l'on eut même quelque peine à caser convenablement, dans cette enceinte étroite, le contingent assez volumineux des membres de la caravane.

On y réussit pourtant tant bien que mal et bientôt on se livra à un *far niente* des plus doux.

Aussitôt, comme d'habitude, le cerveau de sir William germa une idée.

— Si je régalais ces bonnes gens d'un air de mon orgue ? fit-il.

— A quoi pensez-vous ?

— Je crois que ce serait le moment.

— Je pense le contraire.

— Et pourquoi, s'il vous plait ?

— Faisons le moins de tapage possible.

— Pour les troupes de Calao ?

— Précisément.

— Les craignez-vous ?

— Non, mais je les évite.

— Vous avez tort.

— J'ai infiniment raison.

— Patience ; mais alors vous me permettrez bien de chasser un brin.

— Encore moins.

— Ah ça, vous avez donc juré de me faire mourir d'inaction ?

— Oh non, mais je préconise la prudence.
— Une prudence exagérée.
— La seule qui soit de mise.
— Parce que vous voulez bien la pratiquer.
— Enfin, elle m'énerve.
— C'est possible, mais j'y tiens absolument.
— Quel fichu pays !
— Il y a un instant vous le trouviez superbe.
— Il y a un instant j'ignorais que les foudres du chef frappaient d'interdiction les plaisirs les plus inoffensifs.
— Voyons, mon ami, vous avez la manie de vous plaindre à propos de tout.
— Il me semble qu'il y a de quoi.

Sir William réfléchit pendant une seconde, puis, se frappant le front d'un geste de satisfaction :

— Je chasserai quand même ! exclama-t-il
— Et moi je vous le défends formellement.
— Oh, ne craignez rien ; je ne tirerai pas une seule balle.
— Comment ferez-vous alors ?
— J'emploierai le lacet.

De Sambry lui tapa sur l'épaule.

— A la bonne heure, voilà qui vaut mieux ! fit-il.
— Et vous mangerez du gibier, malgré vous.
— A ces conditions, je veux bien.

Mais déjà l'Anglais avait hélé son fidèle Mwamá, et bientôt tous deux, porteurs des engins nécessaires, disparurent dans les broussailles.

De Sambry et Harris passèrent le reste de la journée à causer entre eux ou à se renseigner auprès des indigènes du village sur la situation topographique de leur coin de terre, sur la distance qui les séparait encore du fleuve Kassaï et sur les particularités qui pourraient les mettre sur la trace de Henri et de ses compagnons d'infortune.

Pourtant, malgré leurs longs interrogatoires ils n'en purent rien tirer de plus que ce qu'ils avaient déjà appris, et force leur fut de se borner à ce qu'ils en savaient.

Ainsi vint insensiblement le soir, dont les ombres accentuées, pressées et se répercutant sous le dôme de feuillage qui enclavait Olii, en faisaient une sorte de boîte mal éclairée.

C'était ravissant de mystère et de fraîcheur.

Les formes humaines s'y mouvaient comme des ombres chinoises mues par des ficelles invisibles et allongeant leurs silhouettes en lignes étranges et impalpables.

Sur les huit heures sir William rentra avec Mwama.

Ils marchaient courbés sous un objet lourd et de couleur fauve.

— Diable d'homme, dit le chef blanc à Harris, il parvient toujours à obtenir ce qu'il désire. Le voilà avec son gibier.

— Sur ma foi, c'est un magnifique sanglier, je crois, répondit le docteur.

— En effet, c'est un sanglier, fit sir Darly, qui s'était approché.

Puis, majestueusement, avec des allures de vainqueur :

— Vous voyez bien qu'on connaît passablement la chasse au lacet, ajouta-t-il.

— Mes félicitations sincères, conclut le chef, en lui faisant une révérence.

— Nous les méritons, car ce félon d'animal nous a donné du fil à retordre.

— Vraiment ?

— Je vous conterai cela tout-à-l'heure. En attendant nous allons livrer son corps aux couteaux de Nkéré,

Et les deux chasseurs s'en allèrent, en ployant sous la charge, déposer leur butin dans la tente faisant office de cuisine.

Cependant, les habitants du village, eux aussi, pensaient aux préparatifs de leur repas du soir.

On les vit sortir, par groupes, de leurs demeures, les uns traînant de gros vases en terre cuite au col étroit mais au ventre arrondi, d'autres apportant des tabourets grossièrement travaillés dans du bois d'ébène ou de sycomore ; d'autres encore portant quelques appétissants volatiles rôtis à la broche.

Hommes, femmes et enfants se réunissaient en cercle devant leur hutte, tandis que le père de famille déposait dans l'herbe le vase commun, autour duquel tous s'accroupirent dans des poses diverses.

Chacun ayant ainsi pris sa place, le souper commença.

N'ayant ni fourchettes ni cuillères, chacun à son tour enfonça le bras dans le vase et en ramena, des cinq doigts à la fois, une poignée de riz dont il se remplit ensuite la bouche, avec une gloutonnerie mal dissimulée.

Dans un ordre parfait, chaque membre du ménage participait à ce

travail gastronomique, jusqu'à ce que la provision fût complètement épuisée.

Comme entremets ou plutôt comme dessert, on se partagea le menu gibier, que l'on divisa toujours au moyen des mains et dont on se passa un morceau à peu près égal pour chacun.

On termina ce frugal repas par quelques fruits ; puis chacun, tant hommes que femmes, se jeta sur sa pipe.

C'étaient de longs tuyaux en jonc terminés par un semblant de tête en terre cuite, que l'on bourrait d'un mélange de chanvre et de tabac.

Le chef de famille battit le briquet et alluma d'abord son calumet, qu'il passa ensuite à son voisin, lequel y alluma le sien, par contact.

En un clin d'œil tous furent en train de fumer.

Ils tiraient de leurs pipes de larges bouffées qu'ils faisaient passer par leurs narines et qu'ils lançaient ainsi dans l'air, avec une satisfaction et une satiété peu communes.

Bientôt le village se remplissait d'une fumée âcre, qui prenait à la gorge et qui faisait tousser, tout aussi bien les explorateurs que les indigènes fumeurs.

On se gorgeait littéralement du précieux tabago.

Les Européens observaient, avec curiosité, les allures des indigènes, dont les enivrements prenaient des proportions vraiment extraordinaires.

Tout incorrigible fumeur qu'il fût, sir William était stupéfait de la rage avec laquelle ces gaillards torturaient leurs pipes, qui ne se détachaient pas un instant de leurs lèvres avides.

— Parole d'honneur, il vont se tuer ! fit-il.

— Pas de danger, maître, riposta Mwama.

— Question d'habitude, alors ?

— Oui, rien que cela. Notez que si un Européen absorbait la millième partie du tabac que ces indigènes consomment, il aurait bientôt la poitrine tuée par un complet desséchement.

Et toujours les nègres d'Olii allaient leur train, jusqu'aux enfants, dont la plupart s'essayaient également au jeu de la pipe.

Cette manœuvre dura fort longtemps, après quoi chacun se retira dans sa demeure pour se livrer au sommeil réparateur.

— Si nous en faisions autant ? fit le chef.

Peu d'instants après, les explorateurs, eux aussi, rentrèrent dans leurs tentes et se mirent en devoir de s'étendre sur les hamacs.

Vu la tranquillité qui régnait dans et autour du village, de Sambry

jugea inutile d'établir un poste de nuit, mais Mwama fut d'un avis contraire.

— Il me semble que nous sommes parfaitement protégés par la disposition des lieux même, dit le chef.

— La protection est une chimère ici, répondit le serviteur.

— Cependant, nous voici enfouis comme un nid de fourmis.

— Le chasseur trouve les fourmis aussi bien que les autres animaux, maître.

— Avec cette différence qu'il faut les déterrer.

— On les déterre, maître, et voilà tout.

— Tu es d'une prudence outrée.

— Ma prudence est naturelle.

— Avec toi on ne doit pas craindre un enlèvement nocturne.

— Il vaut mieux prévoir que risquer, maître.

— Au fait, je veux bien qu'on veille.

— C'est toujours nécessaire. Du reste, c'est moi qui serai de garde.

— Pourquoi toi?

— Parce que je suis bien reposé.

— Crains-tu quelque danger?

— Aucun.

— Dans ce cas, laisses un autre prendre ce poste et couche-toi.

— Je ne dormirais quand même pas; vous savez bien, maître, que j'ai mes jours et surtout mes nuits d'agitation. Celle-ci en est une. Alors il me faut du mouvement, de l'occupation, ou bien un aliment quelconque aux rêves de mon esprit. Rien n'est mieux fait pour calmer celui-ci, que la contemplation des grandeurs de la nature, surtout lorsqu'elle étale ses beautés et son silence nocturnes.

— Soit, que ce soit toi.

— Je le serais même, maître, si un autre le fut, car je me joindrais volontairement à lui.

Les explorateurs furent bientôt plongés dans un profond sommeil, pendant que Mwama s'était doucement étendu dans l'herbe, à l'extérieur des habitations.

Un calme délicieux régnait dans le village, et là-bas, au-dessus de sa tête, dans les arcades de feuillage, gazouillaient les oiseaux de nuit, regardant briller la lune, dont la lumière jaune éclairait le paysage d'un reflet douteux.

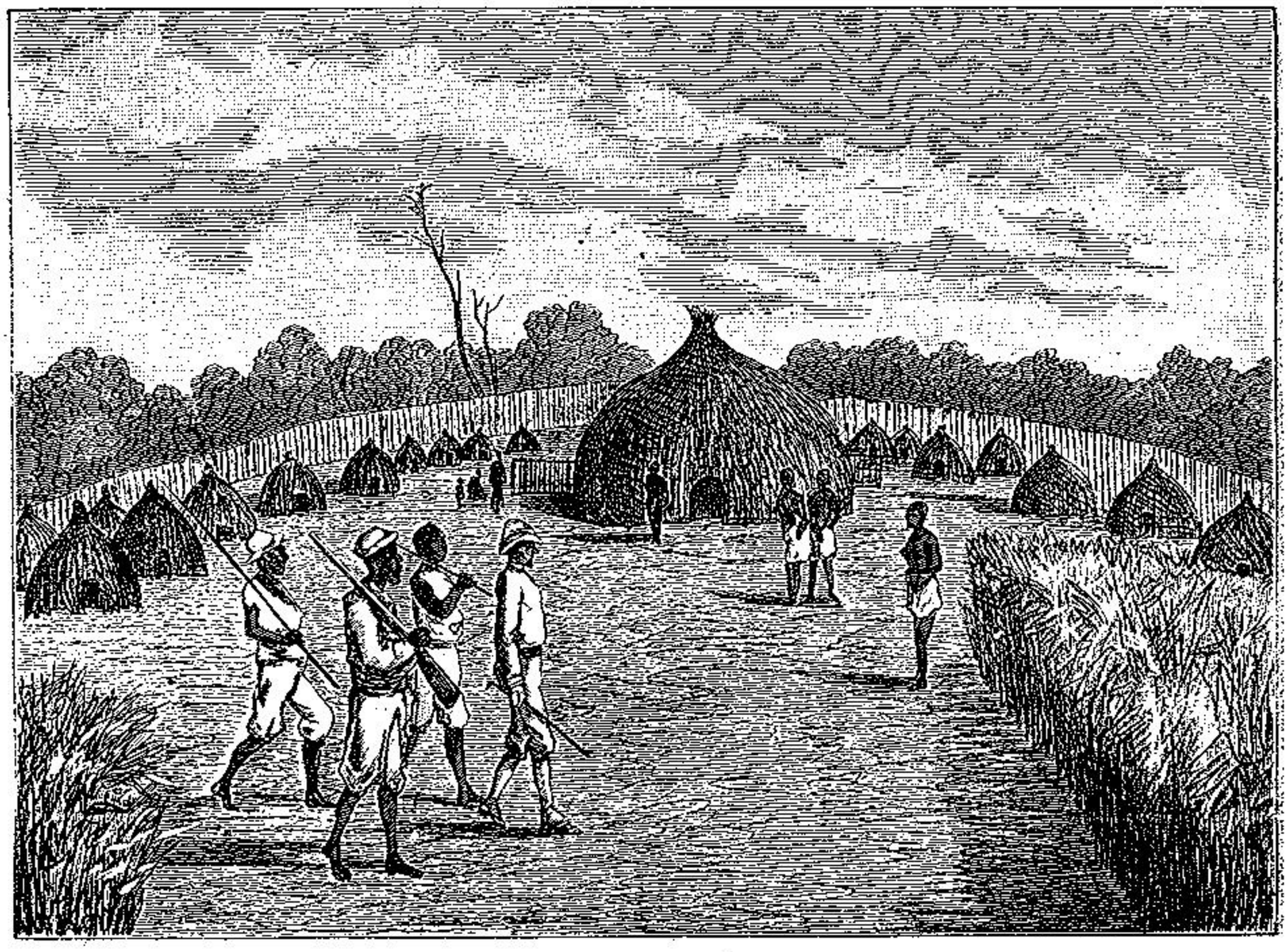
Ainsi s'était écoulé déjà une partie de la nuit. lorsque soudain Mwama tendit l'oreille.

— Qu'est cela ? murmura-t-il.

Un frôlement immense, indéfinissable, remplit l'espace et faisait frétiller les feuilles des arbres comme dans un frisson mystérieux.

Mwama s'efforça de voir ce qui arrivait, mais il ne put s'en rendre un compte exact.

Le bruit prit de la consistance et s'élargit avec tenacité, pendant qu'un voile semblait s'étendre sur la mi-clarté que laissait à l'espace la lumière de la lune.



C'ÉTAIT UN RASSEMBLEMENT DE QUELQUES HUTTES. (P. 152.)

— C'est drôle ! fit Mwama. Serait-ce la tempête ?

En même temps le bruit s'accentua encore et devint une sorte de bourdonnement entonné par des millions de voix minuscules et soutenues.

Une légion de points noirs parcourait l'espace, formant des bataillons serrés et zigzaguant dans toutes les directions.

Enfin le nègre avait compris.

Il eut un mouvement de véritable frayeur.

— Une invasion de moustiques ! s'écria-t-il.

Puis il s'élança, comme un fou, vers l'intérieur des tentes.

Tout le monde fut réveillé à la hâte, ce qui causa d'abord une certaine confusion.

Sir William bougeonnait à qui mieux mieux et ne put se mettre en tête comment il fût nécessaire de prendre le repos des gens pour une cause aussi futile.

Il en voulait absolument à Mwama.

— La cause n'est pas futile du tout, maître, fit le nègre.

— Quelques moustiques !

— Une armée, maître.

— On les écrase.

— A moins qu'ils ne nous aient sucé le sang a ant cela.

— Qu'en sais-tu ?

— Je parle d'expérience, maître.

— D'ailleurs, tu exagères, sans doute.

— Au contraire, maître.

— Attends, j'y vais voir.

— Ne le faites pas, sinon vous pourriez vous en répentir.

— Ah bah !

— Rien d'aussi dangereux qu'une invasion de moustiques.

Il fallut bien se rendre.

Mais sir William ne se laissa convaincre qu'à demi.

Cependant de Sambry étant intervenu, il fut obligé de modérer sa fougue et de se tenir tranquillement auprès des compagnons.

— Voyons, demanda de Sambry à Mwama, quel est le remède ?

— Le feu, maître.

— Le feu ?

— Oui, et lestement, car dans quelques secondes ils auront pénétré ici et couvert notre corps de plaies.

— Que faut-il faire alors ?

— Allumer de grands brasiers devant les tentes, afin d'empêcher les moustiques d'y entrer.

— Allons-y.

— Ensuite il faut bien fermer toutes les issues, pour la même raison.

— Au travail, mes amis ! s'écria le chef.

Tout le monde, devant ce péril puéril en apparence, mais sérieux par ses effets, tout le monde s'empressa de rassembler jusqu'au moindre petit débris de bois, de mousse ou de branche qu'on trouvait à l'intérieur des tentes.

Ce fut un mouvement général, d'autant plus accéléré que l'on entendait distinctement le bourdonnement significatif qui remplissait l'espace, à l'extérieur, comme le souffle menaçant d'un orage à l'horizon.

A certains endroits de la tente, la toile s'inclinait visiblement sous la poussée des insectes, qui la cognaient de leurs ailes microscopiques, réunis par le nombre en un effort gigantesque.

L'avertissement était patent ; il fallait se hâter.

Bientôt un amas de bois et de mousse se trouvait empilé devant l'entrée des tentes et l'on se dépêcha d'y mettre le feu.

La flamme s'éleva joyeuse et crépitante, éclairant les visages des explorateurs, qui, poussés par la curiosité du fait, venaient se poser en spectateurs, abrités par ce rempart embrasé.

Le spectacle valait réellement la peine d'être observé.

Des nuées d'insectes parcouraient l'air en bandes immenses, sur lesquelles le reflet du feu jetait des rayons incertains et rougeâtres.

Dans ces traînées de lumière, les animalcules avaient l'air de danser une sarabande et s'entrecroisaient avec une fougue inouïe ; puis, fascinés par la chaleur et le miroitement des flammes, ils vinrent irrésistiblement voltiger au-dessus du foyer et s'abattirent enfin dans le brasier qui les consuma.

Cette hécatombe dura plus de deux heures.

Peu à peu les rangs des moustiques s'éclaircirent, car plusieurs millions d'entre eux avaient trouvé la mort dans le bûcher dressé à leur intention par Mwama.

Le danger était passé complètement, et bientôt, ce qui restait encore d'insectes put facilement être détruit par les explorateurs et les indigènes.

Au reste, il était temps, car déjà le jour commençait à poindre et remomérait aux voyageurs la tâche à poursuivre.

Satisfaits d'avoir assisté à cette étrange invasion, et surtout d'en être quittes à si bon compte, ils se retirèrent dans les tentes.

— Encore un péril auquel nous venons d'échapper, fit de Sambry.

— Grâce à la prévoyance de Mwama, répondit Harris.

— Vous ne sauriez croire, dit celui-ci, combien sont dangereuses ces irruptions soudaines. Bien souvent les moustiques ravagent ainsi des villages entiers et font périr les habitants dans des souffrances atroces. Leurs piqûres mortelles engendrent des inflammations subites auxquelles on ne connait qu'un seul remède.

— Heureusement qu'il en existe un, observa sir William.

— Il existe, maître, mais il est d'une rareté incroyable.

— Voilà qui est passablement inexplicable.

— Au contraire. Pour ces genres de plaies, les forêts de l'Afrique produisent une plante dont les effets sont souverains ; seulement cette plante est tellement peu trouvable qu'elle est presque inconnue. De là provient que bon nombre de tribus, qui ne possèdent pas ce précieux talisman, sont exposées à une destruction certaine, lorsque la mauvaise fortune amène sur leur territoire ces bataillons maudits. Ce qui est certain, c'est que la plupart des indigènes préfèrent la visite des négriers à celle des phalanges de moustiques.

— Et s'ils faisaient comme nous : allumer des feux ?

— Ah oui, maître, s'ils le faisaient !

— C'est pourtant bien élémentaire.

— A coup sûr. Cependant les nègres ne l'entendent pas ainsi. Il considèrent l'invasion des moustiques comme un fléau envoyé par leurs dieux pour les punir de leurs méfaits. Leurs lois défendent de s'insurger contre les soi-disant intentions des fétiches, et ils sont obligés de laisser s'accomplir cette rude épreuve. Une fois celle-ci consommée, liberté leur est donnée de se guérir, oui ou non.

Les Européens éclatèrent de rire.

— C'est d'une bêtise finie! exclama William Darly.

— En effet, c'est peu malin, ajouta le chef.

— Et cependant on ne saurait convaincre du contraire les indigènes, répondit Mwama.

— Ce qui prouve, une fois de plus, que la civilisation doit encore beaucoup manœuvrer sur cette terre de fanatisme.

— Et qu'il lui faudra bien des années pour combattre et déraciner ces erreurs invétérées.

— On y parviendra, Mwama.

— Je l'espère, maître; mais nous n'en verrons plus les résultats.

Pendant cette conversation toute naturelle, l'aurore s'était levée, resplendissante, et les oiseaux avaient repris leurs ébats quotidiens dans le domaine verdoyant des arbres.

Il ne fallait plus songer au repos, car on avait hâte d'arriver sur les bords du Kassaï.

— Préparons-nous, mes amis, dit le chef, nous aurons à faire une journée bien remplie. Dans deux heures nous partirons.

XIV

ON RETROUVE HENRI ET LES SIENS

Incontinent on se mit à la besogne.

Les tentes furent défaites et roulées ; les colis classés, les armes distribuées.

Alors seulement on put se rendre compte du sacrifice accompli pendant les heures nocturnes.

Le sol était rempli d'une couche d'insectes morts, sur les corps desquels on marchait comme sur un tapis moëlleux.

C'était réellement fabuleux.

Bientôt les préparatifs du départ furent réglés et l'on pouvait partir.

De Sambry décida que d'abord on irait faire une courte visite d'adieu au chef d'Olii et qu'on lui offrirait quelques présents, en reconnaissance de sa franche et bonne hospitalité.

Accompagné de sir William et de Mwama, il se rendit au tembé royal et s'acquitta à la hâte de ce devoir de bonne compagnie.

Le chef fut très affable.

De Sambry lui demanda encore quelques renseignements quant à la situation topographique de Gama-Damala, mais le monarque ne sut lui en dire davantage que ses sujets.

Force fut donc aux explorateurs de s'en tenir là.

Quoiqu'il en fût, ils connaissaient la direction qu'il leur restait à prendre pour arriver au Kassaï, et c'était déjà quelque chose.

— Piètre renseignement, dit William Darly.

— Notre flair fera le reste, répliqua de Sambry.

— C'est vague.

— Mais mieux que rien.

— Dans tous les cas, il faut espérer que notre bonne étoile nous guidera.

— Ce qui nous guidera davantage, ce sera notre énergie.

— Et Fox, maître, intervint Mwama.

Sir William haussa les épaules.

— Va-t-en au diable, avec ton Fox ! grommela-t-il.

— Je le ferai, maître, mais il faut d'abord que les Européens soient retrouvés.

— Tu crois donc positivement en l'intervention de notre chien ?

— D'une façon absolue, maître,

— Eh bien, moi j'en doute.

— Mon maître a tort de douter.

— Comment veux-tu qu'il déniche une trace quelconque dans cet amas de verdure et d'herbes ?

— L'instinct, maître.

— Te voilà devenu fervent naturaliste.

— Naturaliste, maître ! Je ne sais ce que c'est, mais ce que je sais c'est que Fox nous sera d'une aide incontestable. Nous procéderons comme c'est convenu, à l'aide de l'écrit vous envoyé par vos compatriotes et vous verrez le reste.

— Mwama a raison, intervint de Sambry. Plus d'une fois, l'instinct des animaux a contribué à la réussite des plans formés par les hommes et il est probable que, dans le cas qui nous occupe, il en sera de même. Commençons par marcher de l'avant et, ce qui est essentiel, pressons-nous.

Au bout d'un quart-d'heure la caravane se mit en branle, dans l'ordre requis, et bientôt on était sorti du village.

En guise de sympathie, la plupart des habitants accompagnèrent les explorateurs jusqu'aux limites de leur domaine et les comblèrent de révérences et d'expressions amicales.

Le courage et la résolution animèrent les traits des explorateurs et l'on eut dit qu'ils savouraient en avance la joie délirante qui gonflerait leur âme, quand ils pourraient serrer sur leur cœur, les infortunés à la rénovation desquels ils allaient concourir.

Afin de compléter le programme, on avait lâché Fox, qui gambadait au-devant de la troupe, après qu'on lui eut fait renifler l'écrit sur lequel Henri de Simo avait griffonné les caractères sanglants.

De la sorte on s'enfonça dans la campagne, en bon ordre et le nez au vent.

D'abord la marche fut relativement facile, mais bientôt la végétation devint tellement épaisse que les explorateurs s'arrêtèrent un instant ébahis, devant cette barrière infranchissable.

De gros arbres entre les troncs desquels croîssaient des arbustes serrés les uns contre les autres, fermaient, pour ainsi dire, la route, sans qu'il fût possible aux pieds et au corps de se frayer une ouverture à travers leur fouillis.

Vainement les voyageurs tentèrent d'y pénétrer, leurs efforts ne furent récompensés que par un résultat négatif.

Fox lui-même s'arrêta, indécis, devant l'obstacle.

C'était bien, en effet, tel que l'avaient prédit les habitants d'Olii.

La hache seule pouvait, ici, donner quelque certitude de réussite.

Sur les ordres de de Sambry on se mit donc à tailler dans le vif, et bientôt tous les bras furent armés.

On cogna ferme, jusqu'à ce qu'un passage assez large permît à la caravane d'avancer.

Au bout de peu de temps on se trouvait ainsi en pleine forêt, englobé dans un déluge de verdure et de branches qui aurait excité, en d'autres temps, l'admiration générale.

Mais on avait bien autre chose à faire que de se liver à une contemplation, de quelque nature qu'elle fût.

Il fallait, avant tout, avancer, et sans délai.

De plus, des obstacles sans nombre réclamaient l'attention continuelle des explorateurs, car si la végétation présentait des difficultés importantes, il venait s'y ajouter encore un autre danger, tout-à-fait imprévu.

Des légions de serpents se levaient sous les pas des voyageurs et contournaient autour d'eux leurs anneaux, ou se dressaient menaçants pour les englober de leurs spirales périlleuses.

Non-seulement le nombre de ces reptiles était énorme, mais encore il s'en trouvaient parmi eux d'une dimension phénoménale et dont les dards transpiraient un ardent désir de chair humaine.

Il fallait une prudence excessive pour échapper à leur contact ou pour se soustraire à leurs embrassements meurtriers.

Tout le monde fit son devoir ; pas un seul des porteurs ne montra la moindre faiblesse à s'acquitter de son labeur gigantesque, et lorsque sonna l'heure de midi, on avait parcouru déjà une bonne étape.

Le chef ordonna la halte.

On mangea à la hâte, pour recommencer ensuite le même jeu.

Au déclin du jour, les obstacles matériels devinrent tout-à-coup moins prononcés et l'on put marcher mieux à l'aise. Mwama découvrit même, sur l'herbe, les traces de plusieurs sillons, mathématiquement creusés, et sur lesquels il crut distinguer le passage récent de pieds humains.

Il en fit la remarque à ses maîtres, et en tira un bon augure.

— Nous sommes près d'un village, fit-il joyeusement.

— Ne te trompes-tu pas? demanda le chef.

— Je vais m'en assurer.

Alerte comme un écureuil il grimpa dans un arbre et laissa planer sur les alentours, son regard perçant.

— Le village est là, à cinq minutes de marche, s'écria-t-il en se laissant glisser à terre. Je vois la fumée des âtres s'élever en l'air.

Un cri de satisfaction accueillit cette nouvelle, et on doubla le pas.

Fox se prit à aboyer furieusement et s'élança en avant comme une flèche.

— Hurrah ! exclama sir William. Hurrah pour Gama-Damala !

En effet, au bout de quelques minutes, les explorateurs firent leur entrée dans ce village. C'était un rassemblement de quelques huttes, pauvrement construites, et ouvertes à tous les vents.

Les habitants, qui ne paraissaient que clair-semés, s'occupaient à divers travaux domestiques, les uns chargés de vases contenant probablement du manioc; d'autres, porteurs d'une charge de bois; d'autres encore entrant dans leurs demeures et en sortant pour vaquer aux soins du ménage.

Au milieu de tout cela, Fox courait d'un point à l'autre, flairant le sol, fouillant la terre, s'élançant, revenant sur ses pas et donnant des signes évidents d'une recherche active et intelligente.

A la vue de tant de monde que celui qui composait la caravane, les indigènes restèrent frappés de stupeur et démontrèrent par leurs allures qu'une crainte mortelle les pourchassait.

Il était visible qu'ils s'attendaient, de la part des nouveaux venus, à des actes quelconques d'hostilité ou d'invasion.

Les plus hardis d'entre eux allèrent même saisir leurs arcs et leurs flèches et les tinrent prêts pour toute éventualité.

D'un coup-d'œil, de Sambry s'était rendu compte de la situation.

Accompagné de Mwama, il se détacha de la caravane, et s'avança au-devant des indigènes, qui s'étaient rangés en groupe.

En guise de bons procédés, il distribua quelques menus présents, puis adressant la parole au premier nègre venu :

— Où sont les hommes blancs qui habitent ton village ? demanda-t-il.

— Ils l'ont quitte, répondit l'indigène.

Un cri de terreur s'échappa de la poitrine du chef.

— Quitté ! exclama-t-il. Mon Dieu, quel malheur !

Il appela sir William et Harris, pour leur communiquer la fatale nouvelle.

— Tonnerre de tonnerre ! s'écria Darly, hors de lui.

Mais déjà le premier moment de surprise était passé chez le chef blanc, et son sang-froid habituel l'amena au raisonnement.

— Il faut les trouver, coûte que coûte ! dit-il.

Puis, interpellant à nouveau l'indigène :

— Depuis quand sont-ils partis de Gama-Damala ? interrogea-t-il.

— Depuis longtemps.

— Et sais-tu vers où ils sont allés ?

— Du côté du fleuve.

— Saurais-tu nous y conduire ?

— Non, maître.

ON APERÇUT TROIS HOMMES. (P. 155.)

— Pourquoi ?

— Parce que j'ignore le lieu qu'ils ont choisi.

En ce moment Mwama eut un cri de triomphe, qui étonna passablement les Européens.

— Fox ! hurla-t-il. Fox a trouvé !

Tous regardèrent anxieusement le chien.

En effet, celui-ci, après s'être confondu en marches et contre-marches, s'était arrêté tout court sur un certain point ; puis, ayant flairé consciencieusement le sol, il s'était élancé en ligne directe vers les broussailles.

— Il tient la piste, fit Mwama.

Le serviteur se mit à héler de toutes ses forces le chien, qui partait comme un éclair, et ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à couper la course furibonde de Fox, et à le forcer à revenir auprès de lui.

Pourtant, l'animal, habitué à l'obéissance, s'en revint, l'oreille basse, jusques aux pieds de son maître.

Alors le nègre prit une corde, l'attacha au cou de Fox, et le tint ainsi en laisse.

— Si mes maîtres veulent nous suivre, nous aurons bientôt retrouvé les hommes blancs, dit l'indigène d'un air joyeux.

— Suivons ! répondit simplement de Sambry.

La caravane entière se mit en branle et se porta sur les talons de Mwama, à la grande stupéfaction des habitants de Gama-Damala, qui ne comprirent rien à ce jeu bizarre.

Aussitôt le chien reprit la piste qu'il avait découverte, et tira sur ses laisses, tellement il semblait avoir hâte d'arriver au but.

Ainsi l'on trottait à travers herbes et broussailles, jusqu'à ce qu'enfin l'on eût atteint un immense bois de palmiers.

Ici l'animal semblait désorienté un peu; car avec une hésitation évidente, il se mit à fureter en sens divers, tout en jetant des petits cris plaintifs.

Un frisson parcourut le corps des explorateurs.

— Se serait-il trompé ? fit le chef anxieusement.

— Attendez, maître, riposta Mwama. Rien n'est encore perdu.

Effectivement Fox semblait avoir reconquis sa sûreté.

Bientôt il se remit à courir et suivit maintenant un sentier étroit, qui obliquait légèrement, en coupant dans la profondeur de la foret.

— Nous y sommes ! dit le serviteur.

— Le ciel soit loué! répondit le chef, avec un soupir de soulagement.

Silencieusement, la troupe marchait sur les traces de Fox, et l'on eut dit qu'aucune parole n'était plus en état de naître sur leurs lèvres, serrées l'une contre l'autre par une pression pénible d'attente mortelle.

On n'entendait que le bruit de leurs pas, résonnant sur le sol, et le caquetage des oiseaux, là-haut dans les branches.

Peu à peu, les arbres se firent plus rares et l'on déboucha sur la lisière de la forêt.

Une plaine s'allongeait devant eux, parsemée de ci, de-là, de quelques touffes de verdure.

— Le fleuve ! s'écria Mwama, en étendant devant lui son doigt tremblant.

En réalité, c'était le Kassaï, qui serpentait là-bas son sillon argenté, comme un énorme ruban aux reflets lumineux

La caravane entière s'arrêta, comme clouée par une réflexion profonde.

Soudain Fox se mit à aboyer furieusement, et tirant de tous ses nerfs sur les laisses qui le retenaient, il les brisa d'un effort suprême, et s'élança ventre à terre dans la direction du fleuve.

Un mouvement de désappointement remua les explorateurs.

— Nous voici abandonnés, fit le chef.

Puis, s'adressant à Mwama :

— Rappelles donc le chien, ajouta-t-il.

Mais le serviteur ne bougea point.

Son regard perçait l'espace, avec une persistance soutenue et semblait examiner un objet quelconque à l'horizon.

Cette attitude exaspéra de Sambry.

— Rappelles le chien, reprit-il. Je veux que tu m'obéisses !

Mais le nègre, se redressant de toute sa taille, l'œil en feu et la lèvre tremblante d'une véritable émotion :

— Les voilà ! s'écria-t-il.

— Qui ?

— Les hommes blancs !

Un coup de foudre n'eut pas produit un effet plus formidable.

Les explorateurs dévorèrent des yeux l'espace, en suivant la ligne tracée par Mwama.

Leur contemplation ne dura que quelques secondes.

De Sambry leva les bras en l'air, et sa poitrine se gonfla d'un immense souffle de reconnaissance.

— Vrai Dieu ! Ce sont nos amis.

En effet l'on aperçut, non loin de là, trois silhouettes, trois hommes, debout devant une espèce de baraque en chaume, et qui, eux aussi, paraissaient sonder l'espace.

Au même instant ils remarquèrent, tout près de ces inconnus, Fox qui gambadait joyeusement et qui leur léchait les mains, avec une effusion fraternelle.

Sir William n'y tenait plus du tout.

Oubliant sa réserve habituelle, il se mit à sauter, à faire des gestes et à appeler à tue-tête, les Européens qui se trouvaient

là-bas, sans même penser que ses paroles ne parvenaient pas jusqu'à eux.

Cependant la caravane avait triplé le pas, ayant à sa tête de Sambry, Darly, Harris et Mwama.

A mesure que l'on s'approchait de la cabane, les abandonnés purent se rendre un compte à peu près exact de ce qui se passait.

D'abord ils semblaient ne rien comprendre à la brusque apparition des explorateurs, et ils se figuraient que c'était quelque négrier avec sa troupe, qui venait de nouveau leur tendre les chaînes de la captivité.

Mais ensuite il leur était impossible de se tromper au sens de la manifestation ébauchée par les arrivants : il espérèrent et eurent bientôt la conviction que c'étaient des amis, des frères.

Ce qui alors se passait dans leur âme est indéfinissable. Ils ne savaient pas s'il devaient croire à ce qui arrivait ; s'il était possible que d'autres hommes blancs fussent encore visibles sur cette terre maudite ; s'ils n'étaient pas victimes d'un affreux cauchemar, et si ce qu'ils avaient devant eux n'était pas un mirage trompeur, dont le souvenir même allait bientôt s'envoler.

On les vit se regarder, se causer avec des regards stupéfaits, ouvrir la bouche pour lancer des exclamations de joie, puis de nouveau s'absorber dans une indifférence complète.

Ils ne savaient s'ils vivaient ou s'ils rêvaient.

Mais de Sambry, abdiquant, à son tour, toute réserve, donna du pied dans les côtes de son mulet qui filait au grandissime galop.

En même temps le chef se prit à lancer dans les airs des exclamations entremêlées, au milieu desquelles revenaient sans cesse les mots : « Oh, mes amis, mes chers amis ! » .

Les autres compagnons le suivirent de très près et bientôt on eut atteint la hutte.

De Sambry tira de sa poche l'écrit d'Henri de Simo et le montra aux délaissés.

L'un de ces derniers s'avança, et tremblant d'émotion, livide de joie et de saisissement :

— C'est moi Henri de Simo, fit-il.

Il ne put en dire davantage.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge, un torrent de larmes coula sur ses joues ; et, ouvrant instinctivement les bras, il tomba sur le sein de de Sambry

Sir William et Harris sympathisaient avec les autres Européens ; et pendant quelques minutes, ce fut une effusion générale, un entrecroisement de sanglots, d'embrassements, d'étreintes qui soulageaient l'âme de tous et qui les jetaient tous dans une jubilation que, depuis longtemps, ils n'avaient plus entrevue.

Quant à Mwama, se tenant respectueusement à distance, il observait l'élan chaleureux qui rivait ses maîtres à ces blancs inconnus, et son cœur débordait d'émotion à la vue de tant de fraternité, de tant d'épanchement et de tant d'amour.

Sous sa paupière, durcie à la peine, brilla une grosse larme, et, du revers de sa main rugueuse, il l'effaça, pendant qu'il murmurait : « Que c'est beau ! Que c'est noble ! »

Il eut voulu, lui aussi, prendre sa part à ce singulier banquet de l'amitié, mais il n'osait pas, car quelque chose en lui criait que, bien que la matière ne fût plus esclave, l'esprit portait toujours des fers, et que les temps n'étaient pas encore venus où les déclassés de la création pouvaient se mêler aux joies des élus.

Un blasphème s'éleva dans son âme, maudissant ces limites barbares de la classification humaine, mais il le réprima et pardonna à ses maîtres de l'avoir oublié dans cette fraternelle étreinte, lui le paria devenu homme, l'esclave devenu libre, la brute devenue penseur.

La première effusion passée, on put mieux se reconnaître, et c'est alors seulement que les explorateurs se rendirent un compte exact de la situation dans laquelle se trouvaient les malheureux qu'on venait de découvrir.

Leurs habillements déguenillés couvraient à peine leur corps amaigri par la souffrance et les longues privations ; une pâleur inquiétante avait envahi leurs traits et cerclait autour de leurs yeux sans feu, un cadre de bistre.

Leur maigreur extrême permettait au regard de percer jusqu'aux ossatures et faisait d'eux des squelettes, animés d'un méchant souffle de vie.

Ce qu'ils avaient enduré de tortures se lisait ouvertement.

Un long regard de pitié de la part des explorateurs les enveloppa tous dans un même mouvement de commisération.

Les mains se serrèrent encore et toujours et les mots de « Merci ! merci, » cent fois répétés, animèrent encore les lèvres des infortunés.

— Nous n'avons fait que notre devoir, fit simplement de Sambry.

— Un devoir noble et courageux, répondit Henri de Simo.

— Vous étiez en danger; nous sommes accourus ; c'est logique.

— Nous vous devons la vie, ajouta Henri

Puis, se ravisant une seconde :

— Mais, permettez-moi de vous présenter d'abord mes compagnons et moi-même.

De Sambry eut un bienveillant sourire.

— Plus tard, fit-il ; pour le moment toute étiquette est exclue.

— Cependant, il importe que....

— Il importe que vous ayez des soins immédiats ; après, nous causerons.

— Que de bonté !

— Non ; encore le devoir. Mais, dites-moi donc : dans votre écrit vous nous parliez d'une femme.... Où est-elle ?

Henri ébaucha un signe de désespoir.

— Malade ; dangereusement malade, dit-il.

– Où ?

— Là-bas, étendue sur un misérable grabat, dans un abri mal fermé aux intempéries de l'air.

— Nous la sauverons.

— S'il en est encore temps, soupira Henri.

— Nous ferons un miracle.

Puis se tournant vers Harris :

— N'est-ce pas, docteur, que vous lá guérirez ? demanda-t-il.

— Je l'espère, répondit l'homme de l'art ; mais pour cela, il faut qu'on me conduise sans retard auprès d'elle.

— Sur-le-champ ! s'écrièrent les trois Européens d'une seule voix.

— Un instant, reprit de Sambry. Ecoutez.

Tous tendirent l'oreille.

– Voici ce que nous allons faire, dit le chef blanc. Ce qui est le plus pressé est de donner à cette pauvre femme et à vous-mêmes un abri convenable et des aliments. Nous allons, séance tenante, dresser ici nos tentes ; vous abandonnerez la misérable demeure qui vous couvre insuffisamment et vous irez vous retremper dans notre construction, beaucoup plus confortable. Nous y dresserons un lit moëlleux pour l'infortunée créature qui vous accompagne, et là notre docteur pourra la soigner suivant toutes les règles de l'art. Après cela, quand vous vous serez entièrement remis, nous ferons plus amplement connaissance ; vous nous ferez le récit de vos aventures et nous scellerons définitivement l'amitié que nous venons de nouer. Venez.

— Voilà de la saine pratique, hasarda Sir William.

Les trois Européens, enchantés de pareils procédés, ne surent assez exprimer leur gratitude et sentirent leur cœur se gonfler de bien aise à l'idée d'un bonheur aussi imprévu.

Ils ne purent presque pas y croire, mais ils durent bien se rendre à l'évidence lorsqu'ils virent les hommes de l'escorte, sous les ordres du chef blanc, commencer la manœuvre du dressage des tentes.

XV

AMITIÉ ET DÉVOUEMENT

Pendant que les nègres élevaient les habitations en toile, de Sambry et ses compagnons, conduits par Henri et les siens, se rendirent à l'endroit où ils devaient trouver Cathérine.

Au fond d'une sorte de niche faite en roseaux, la jeune fille était étendue sur un amàs de feuilles sèches, qui devait former un lit mais qui n'en avait en réalité que les apparences.

La fièvre la dévorait et sa lividité faisait pitié à voir.

Tout autour d'elle respirait la misère, le dénuement le plus complet, et l'on n'eut su se représenter tableau plus navrant et plus lugubre.

Ses vêtements en haillons la couvrait à peine, tandis que son corps, transparent de maigreur, se contorsionnait sous les aiguillons de la maladie.

— Entrons doucement, fit de Simo ; elle dort peut-être.

En effet, Cathèrine était assoupie ; mais le bruit des pas la réveilla soudain, et lui fit ouvrir les yeux.

A la vue de tant de monde, elle eut un mouvement de frayeur.

Par un effort suprême, elle essaya de se soulever sur sa couche aride, mais sa faiblesse était trop grande et elle dût y renoncer.

Ses regards langoureux errèrent sur l'assistance et fixèrent les explorateurs avec une pointe de défiance ; puis elle eut comme un geste d'éloignement.

— Que me veulent ces gens ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Sont-ce encore des négriers ?

Cet accent navré remua jusqu'aux entrailles les explorateurs.

De Sambry s'avança tout près de la couche de la malade, et, d'un air paternel, il prit la main de la jeune fille.

— Non, dit-il, nous ne sommes pas des négriers ; nous sommes des frères et nous venons ici pour vous sauver.

Cathérine détacha brusquement ses doigts de ceux du chef blanc.

— Arrière ! s'écria-t-elle.

— Je vous en supplie, écoutez-moi, croyez-moi, insista de Sambry.

— Non, non, vous venez m'enlever comme les autres.

— Quels autres ?

— Palimbo ! Calao !

A cette évocation subite de ce qui alimentait le plus sa haine, de Sambry sentit se monter la colère au front.

— Calao ! exclama-t-il ; qu'il vienne ! Nous le battrons, comme nous l'avons déjà battu.

Un éclair de joie illumina le regard de la malade.

— Vous le connaissez donc ? interrogea-t-elle.

— Oui, je le connais.

— Vous vous êtes battu avec lui ?

— Et nous l'avons vaincu.

Cathérine fixa d'une façon étrange le chef blanc ; puis souriant comme sourit la fleur qui se meurt :

— Merci, fit-elle. Merci.

Il y eut quelques instants de silence qui rendirent à chacun la situation assez embarrassante.

De Sambry résolut d'y couper court.

— Vous voyez donc que vous pouvez nous considérer comme de vrais amis. Confiez-vous à nous, nous vous donnerons tous les soins possibles et nous vous rendrons la santé. Notre caravane est richement fournie de vivres et de tout ce qui constitue l'alimentation humaine. Nous avons en notre possession un excellent matériel, ce qui est assez vous dire que rien ne vous manquera pour vous protéger tant contre les intempéries du climat que contre les fatigues. Mais, ce qui est le plus important encore, c'est que parmi nous se trouve un ami, un camarade, un frère, docteur savant, dont la science sait faire des merveilles. Le voici qui va consacrer à votre rétablissement toute la puissance de son savoir. Ne craignez rien ; placez-vous sous notre égide ; vous serez gardé comme une sœur, comme une amie. Cependant, vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce gîte malsain et impropre. Nos tentes sont dressées ; elles sont larges et spacieuses. Venez, nous vous y offrons l'hospitalité la plus franche.

Cathérine écoutait en extase les paroles du chef blanc et semblait encore douter quelque peu.

Mais lorsque ses yeux profonds, par un long examen, se furent plongés dans les yeux de de Sambry, elle acquit la conviction de ce qu'il disait ; et, par un de ces étranges contrastes de la nature, elle fondit en larmes.

Ces pleurs la soulageaient et lui rendaient la tranquillité d'esprit dont elle avait un si grand besoin.

Lentement elle tendit la main à de Sambry, et d'un ton grave :

UN LAC DANS LEQUEL BARBOTAIT UNE TROUPE DE HÉRONS. (P. 171.)

— Pardon de ne pas vous avoir compris, dit-elle. Je vous remercie de tout ce que vous allez faire pour moi. Sauvez-moi, car je veux vivre

En même temps, elle jeta un regard plein de tendresse du côté de ses compagnons de misére.

Sans perdre une minute, on la souleva doucement ; et avec toutes les précautions imaginables, on la transporta à l'intérieur de la tente.

Jusqu'à nouvel ordre, de Sambry détacha à sa personne, comme servante et garde-malade, la négresse Nkéré, sur les bons soins de laquelle il savait pouvoir compter.

Le docteur Harris, qui avait déjà, sans rien dire, observé les allures et l'état de Cathérine, s'approcha doucement de de Sambry, et, se penchant à son oreille :

— Elle est bien malade, à ce qu'il me semble, fit-il d'une voix triste.

— Je m'en aperçois, comme vous, mon ami ; mais tâchez de faire l'impossible pour la ramener à la santé.

— Ce n'est pas à moi que cela tiendra, je vous le jure.

— Voyons, maintenez votre bonne réputation ; vous avez guéri des rois nègres et des indigènes en masse ; rétablissez également notre pauvre protégée.

Harris haussa les épaules d'une manière significative.

— Laissez-moi seul avec elle, répondit-il ; je verrai ce qu'il y a à faire.

On avait arrangé à Cathérine un hamac confortable, dans lequel la pauvrette se trouvait si bien à l'aise qu'elle se dorlotait avec une satisfaction réjouissante entre ses draps, tâtant ceux-ci, curieusement, à l'instar d'un enfant qui veut se convaincre si réellement on le soigne tel qu'on le lui a promis.

Il y avait si longtemps que les membres frêles et harassés de la jeune fille n'avaient plus goûté les délices d'un lit.

De Sambry s'aperçut de ce petit caprice, et voulant d'ailleurs obéir à l'injonction de Harris, il pria ses amis d'évacuer la pièce et de le suivre.

— Laissons la patiente au docteur, dit-il, et rendons-nous dans la chambre commune où nous pourrons causer.

On s'empressa d'obtempérer à ce désir, et bientôt tout le monde se trouva réuni, comme dans les beaux jours passés à Franceville.

Afin de réconforter les nouveaux camarades, de Sambry avait fait apporter quelques aliments substantiels, qui furent distribués avec ménagement et que les infortunés, sevrés depuis de longs mois, mangeaient avec de véritables délices.

Peu à peu on se trouva rassasié, et la vigueur étant partiellement revenue, on commençait déjà à oublier les souffrances passées.

Alors Henri de Simo se fit connaître et présenta successivement ses amis Paul Tcherkoff, Oscar von Ruff ainsi que Criquet, sans oublier de comprendre dans sa citation la sœur de Paul, Cathérine.

La connaissance étant ainsi complétement faite, on attendit anxieusement le récit des évènements et des aventures qui avaient amené ces personnages sur le Continent Noir, et celui des malheurs qui les

avaient assaillis, malheurs dont le nègre libéré lors de l'algarade avec Calao, n'avait su exposer qu'une faible idée.

Henri mit sous les yeux des explorateurs son histoire entière, à partir de son départ d'Europe, narra les circonstances qui lui avaient fait connaître Criquet ainsi que celles qui l'avaient lié d'amitié avec Paul Tcherkoff et sa sœur. Il cita leur rencontre fortuite avec le savant von Ruff, l'enrôlement de celui-ci dans leur expédition, et passa ensuite en revue tous les incidents qui avaient signalé leur longue pérégrination sur la terre africaine.

D'étape en étape, il en arriva à leur captivité au lac Iki, aux souffrances qu'ils y avaient endurées, et aux tortures qu'on leur y avait infligées, lorsque Palimbo les enchaîna comme des galériens.

Au souvenir de ces jours malheureux, le cœur d'Henri se gonfla d'amertume et il dût se reposer pendant plusieurs minutes avant d'avoir le courage de poursuivre son récit.

Cependant il se reprit bientôt, à la grande satisfaction de son auditoire, qui se suspendait à ses lèvres.

— Nous étions donc prisonniers de Palimbo, ou plutôt de Calao, au lac Iki, fit-il. Nos misères étaient immenses, mais ce qui venait encore augmenter l'horreur de notre situation, c'était l'absence de Cathérine et de Susse. Qu'étaient-ils devenus, tous deux, et pourquoi, si von Ruff avait été amené auprès de nous, pourquoi, elle aussi, n'avait-elle pas été faite prisonnière? Et puis, ce qui me martelait l'esprit, c'était cette négresse, attachée à côté de Paul, et, qui, après avoir brisé ses chaînes, avait pris la fuite lors de notre entrée dans la prison de Calao. Dans mes sens agités, je cherchais obstinément un rapprochement à tous ces faits bizarres, et j'en arrivais à conclure qu'un méchant génie nous tenait sous sa griffe implacable. Pauvre Cathérine, surtout! Sans doute elle était livrée aux mauvais traitements des négriers, ou vendue à un chef indigène qui exerçait sur elle une autorité sans conteste et des droits infâmes; morte, peut être! Plutôt morte que déshonorée! Et je ne pouvais rien pour elle; et ces chaînes maudites me tenaient rivé au poteau infernal qui me torturait les chairs comme un enfer palpable! Rien, rien. Ce martyre dura deux jours, sans compter qu'on nous laissait presque mourir de faim et que, pour rendre l'épreuve plus horrible encore, Palimbo venait, durant des heures entières, nous invectiver et cingler nos membres meurtris de son fouet impitoyable. Mais la Destinée veillait sur nous et s'émut enfin de nos misères imméritées. Le troisième jour un mouvement

inusité se produisit autour de nous, et, nous vîmes entrer dans notre prison deux hommes et une femme. L'un des hommes était Susse ; l'autre, Palimbo. La femme était Cathérine. Notre stupeur fut grande et notre joie sans bornes. Que s'était-il donc passé ? Nous ne pouvons le deviner, et jusqu'ici je l'ignore encore. Cathérine, heureuse de nous être rendue, nous raconta que les gens de Palimbo l'avaient fait marcher avec Susse, pendant près de deux jours, vers une destination à elle inconnue ; que soudain, au milieu de la plaine, Calao en personne était apparu ; qu'il avait donné des ordres à ses hommes ; qu'immédiatement on avait rebroussé chemin, et qu'enfin on les avait conduits auprès de nous, sans qu'on eût touché à un cheveu de leur tête. Tout cela était bien étrange, mais ce qui l'était encore davantage, c'était qu'à partir de ce moment un changement fondamental se manifesta dans les règles de notre captivité. On nous défit de nos chaînes et l'on nous rendit la liberté de nos mouvements. On nous envoya, comme de simples esclaves, travailler aux champs, sans égards pour Cathérine ou pour n'importe qui de nous. Quelque dure que fût la tâche, nous l'acceptâmes avec enthousiasme, car elle constituait un grand allégement de nos peines. Il est vrai que nous étions sévèrement surveillés et que toute tentative d'évasion était impossible, mais au moins n'étions-nous plus attachés à un poteau comme des assassins. Bien plus, nous travaillions ensemble, en groupe, côte à côte, dans une liberté relative, puisque nous avions toute latitude de nous causer et de nous soutenir mutuellement de nos consolations réciproques. Je le répète encore, je n'ai jamais su à quoi attribuer ce changement subit dans notre sort. Calao était il devenu plus humain ? Je ne le pense pas. Nourrissait-il à notre égard des intentions différentes à celles qu'il avait combinées dès le début ? Je le suppose. Toujours est-il que cette vie de labeur et de souffrance dura longtemps. Un bon nombre de mois s'écoula ainsi sans que nous pussions entrevoir une lueur d'espoir, un rayon de libération. Nous peinions toujours et toujours, ayant déjà détaché du monde civilisé nos idées et notre cœur, nous croyant abandonnés pour toujours, et n'ayant plus qu'une espérance : la mort. Une nuit, comme je dormais profondément, abattu que j'étais par les travaux de la journée, je fus réveillé par le contact d'une main qui me secouait doucement. Surpris, j'ouvris les yeux ; et, à la lueur de la lune, je vis à côté de moi une femme noire. Je voulus crier, mais elle me mit le doigt sur la bouche pour me réduire au silence. — « Veux-tu être libre ? » me demanda-t-elle à

brûle-pourpoint et d'une voix étouffée. Cette demande mit le comble à ma stupéfaction, et je ne savais vraiment que répondre. Je fixai plus attentivement cette singulière créature et je reconnus la négresse qui s'était enfuie de la prison de Palimbo, lors de notre entrée dans ce lieu terrible. Mais elle ne me laissa pas le temps de la réflexion et répéta sa question, puis elle ajouta : « Si tu le veux, toi et les autres blancs, suivez-moi ; je vous conduirai hors de l'atteinte des négriers ». — Du coup, je retrouvai mon sang-froid. — « Mais, lui dis-je, es-tu bien sûre de pouvoir nous délivrer ? » — « Oui, fit-elle en affirmant de la tête. » — « Et quel intérêt as-tu à nous servir ! » — « Ecoute : j'ai juré de me venger de Calao, parce qu'il m'a fait beaucoup de mal. Je sais que la meilleure vengeance est de lui ravir ses esclaves blancs. Je vous ai vu entrer dans la demeure de Calao, toi et les tiens, enchaînés ; et, j'ai imploré la puissance de nos dieux pour qu'ils me rendissent la liberté. Les dieux ont écouté ma prière et j'ai pû m'échapper. Alors a commencé ma vengeance. Nuit et jour, durant des mois entiers, j'ai rôdé autour de ces lieux, afin de trouver le moment favorable pour vous arracher aux griffes de Calao. La surveillance qu'on exerçait autour de vous était trop grande pour me permettre d'exécuter mes plans. Mais j'ai de la patience et j'ai su attendre. Enfin le moment est venu, et si vous voulez me suivre, vous serez libres dans une heure. » — En entendant ce récit fantasque, je crus rêver positivement. Cependant l'accent de la négresse était tellement sincère, sa voix était si convaincante que toute hésitation se dissipa dans mon esprit. Néanmoins je pesai, à sa juste valeur, la situation qu'allait nous créer, cette évasion bizarre. — « Et que ferons-nous si Calao lance ses hommes sur nos traces ? demandai-je, » — « Vous vous défendrez, répondit-elle d'un ton sombre. » — « On nous a pris nos armes ». — « Je t'en rapporte d'autres » — Et en même temps elle fit briller sous mes yeux ébahis, les canons de trois fusils et elle me poussa dans les doigts une calebasse remplie de poudre et de cartouches. Décidément tout cela prenait les allures d'un conte de fée et je me demandais si la réalité de pareil bonheur était possible. Je résolus d'agir, et, secouant toute faiblesse, je me levai sans faire du bruit. — « Viens, dis-je à la négresse ; je suis prêt et me confie à toi ». — Elle me prit la main et, rampant comme des ombres, nous allâmes doucement, bien doucement réveiller les amis. De même que moi, tous montrèrent une surprise sans bornes ; mais, enhardis par mon exemple, ils ne tardèrent pas à m'imiter. Comme une troupe d'hyènes,

la négresse à notre tête, nous glissâmes hors de l'habitation et bientôt l'air frais de la nuit vint nous fouetter les tempes enfiévrées et nous donner un nouveau courage. Chose inexplicable : aucun gardien ne nous vit et nous ne vîmes aucun gardien. Cinq minutes plus tard nous étions libres, libres comme les oiseaux dans l'espace, marchant dans les grands chemins, tout remplis de bruits mystérieux, et sur lesquels l'astre nocturne déversait complaisamment sa lumière miroitante. Alors seulement nous sûmes ce qu'est la liberté ; alors seulement nous sentions nos poumons se dilater et nos membres se mouvoir sous l'impression de cette liberté que nous avions jalousé depuis si longtemps et que nous goûtions enfin. Le fusil sur l'épaule, l'œil en feu, nous marchions, nous marchions allégrement, écrasant les herbes et foulant les cailloux de la route, avec cette audace que donne la conquête des droits perdus. Nous cheminions pendant toute la nuit et vers l'aurore nous arrivâmes à une immense forêt, dans laquelle des milliers d'oiseaux saluaient de leurs éternels refrains le renouveau du jour. Hors de toute atteinte nous fîmes halte pour nous reposer un peu et pour rassembler nos esprits, embrouillés par les évènements qui s'étaient déroulés d'une façon si inattendue. Notre conductrice était radieuse, autant que nous. — « Ma tâche est accomplie, dit-elle, je vous quitte. Je me suis vengée de Calao. Vous voilà libres. Adieu ». — En même temps, et avant que nous eussions même pû la remercier, elle disparut dans les broussailles. Ce départ imprévu nous causa une vive déception, mais enfin nous étions affranchis du joug qui nous avait pésé si longtemps; nous avions des armes et des munitions ; nous avions l'espace pour nous mouvoir et du courage dans le cœur. Que fallait-il de plus ? Pour le moment, rien. C'est ce que nous pensions, du moins. Une seule crainte nous pourchassait, celle des conséquences de notre fuite. Que ferait-on là-bas lorsqu'on apprendrait notre évasion ? A coup sûr Calao et Palimbo lanceraient sur notre piste leurs plus fins limiers et puis... Nous n'osions trop y penser. Comme, à notre avis, nous avions franchi une distance assez considérable, nous décidâmes de camper jusqu'au lendemain sur la lisière du bois, afin de nous reposer, pour partir dès l'aurore vers d'autres parages. Etant sans vivres nous nous fîmes une ample provision de gibier, lequel, du reste, abondait en cet endroit. Dans une quiétude parfaite nous établîmes notre camp, et déjà les trois quarts de la journée s'étaient écoulés, lorsque soudain von Ruff, qui herborisait à quelques mètres de là, accourut tout essoufflé. — « Les négriers ! » s'écria-t-il. — En effet

une bande d'hommes débouchait par la forêt et marcha droit sur nous. Tout doute était impossible : c'était des négriers lancés à nos trousses. Avec des cris de triomphe, ils vinrent buter contre nous, mais nous aussi, nous avions des armes, et nous étions décidés à vendre chèrement notre existence. Le choc fut terrible ; tout le monde fit son devoir, et nous parvînmes à battre les assaillants, qui durent s'enfuir, poursuivis par nos balles meurtrières. Du même coup nous libérâmes leurs esclaves, dont deux, cependant, un homme et une femme, voulurent à toute force rester à notre service. Ces indigènes étaient ceux qui vous remirent l'écrit qui vous a conduit à notre découverte. Vous savez le reste, mais vous ne saurez jamais les souffrances, les douleurs et les tortures qui ont accompagné ces émouvantes pérégrinations. Et maintenant, mes amis, que tout danger a fui ; que nous comptons auprès de nous des hommes dévoués et bons, laissez-moi vous remercier encore pour vos efforts à notre égard. Soyez persuadés que jamais nous n'oublierons ce que vous avez fait, et que toujours votre amitié et votre abnégation nous resteront comme une dette que nous avons à acquitter envers vous et que nous acquitterons en joignant nos efforts aux vôtres, dans le but que vous poursuivez.

Pendant le long récit d'Henri de Simo un silence général avait régné dans la tente.

Toutes les respirations étaient suspendues : tous les cœurs avaient battu, comme si l'on eut affronté soi-même les dangers dont le voyageur avait tracé un si fidèle tableau.

Les mains se serrèrent dans une expansion fraternelle, tandis que plus d'un sentait naître et mourir sous sa paupière une larme de commisération et de pitié pour ces victimes de la civilisation.

Sir William, lui, était littéralement frappé d'admiration.

Il se remuait comme un diable et jurait que, tôt ou tard, il se vengerait sur ce bandit de Calao, pour les mauvais tours qu'il avait joués tant à eux qu'aux autres.

De Sambry, fier de ses nouveaux camarades, ne trouva pas assez de mots pour faire leur éloge, et s'apitoya surtout sur le sort de la pauvre Cathérine, qui avait dû souffrir l'enfer dans ce monde de misères et de privations.

— Heureusement qu'elle a fort souvent trouvé de quoi se divertir, fit Henri.

— A propos de quoi donc?

— A propos de balivernes racontées par notre ami Criquet

— Ah ! Monsieur Criquet est farceur ?

— Incorrigible.

— C'est une vertu inoffensive.

— C'est-à-dire, si je dis qu'il est farceur, je me trompe légèrement. J'aurais dû dire qu'il l'était, car tous ces évènements lugubres l'ont fait énormément rabattre de son caquet, et je serais presque tenté de croire qu'il est devenu pour tout de bon un homme sérieux.

— N'est-ce pas, Criquet ? ajouta-t-il en se tournant vers lui.

— Sérieux est le mot, répondit l'autre, à telle enseigne que mes cheveux ont littéralement grisonné.

— Dites plutôt qu'ils vous en sont tombés.

— Il m'en restera toujours suffisamment de quoi faire une corde pour pendre bel et bien ce maudit Calao.

— Moi je tirerai après, ajouta Sir William.

Criquet se courba dans une profonde révérence.

— Dans ce cas nous tirerons à deux.

— Volontiers.

En ce moment revint Harris, qui avait soigneusement fait sa visite médicale.

Tous le regardèrent anxieusement.

— Eh bien ! demanda de Sambry.

Le docteur paraissait soucieux.

Il hochait tristement la tête.

— La maladie est assez grave, dit-il.

— Mortelle ? interrogea le chef.

— Pas précisément mortelle, mais dans tous les cas elle peut inspirer de sérieuses inquiétudes.

Henri devint blême.

Il s'élança vers le docteur, et lui prenant la main :

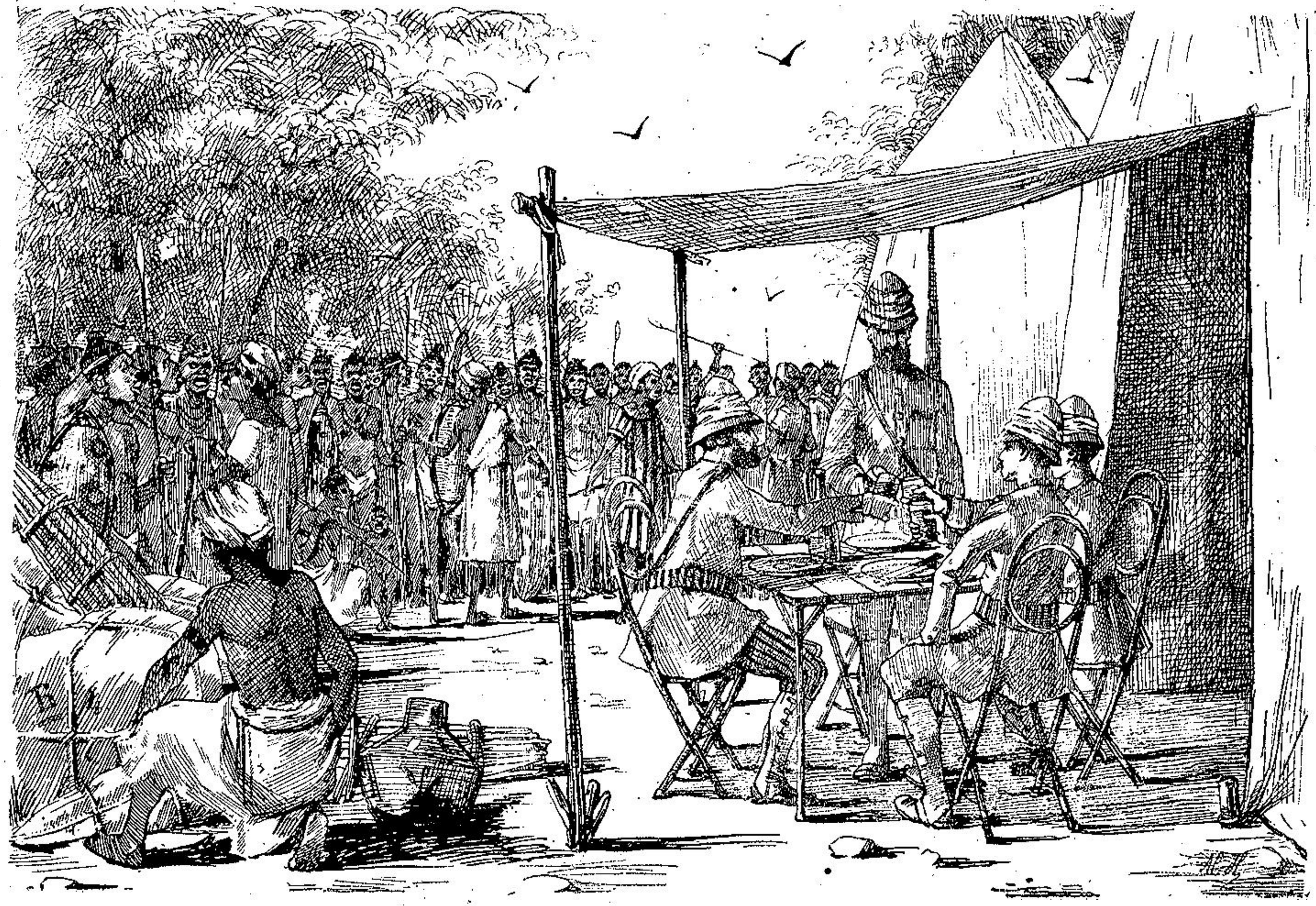
— Voyons, dit-il, ne me cachez rien, je suis prêt à tout entendre Que puis-je espérer pour ma fiancée ?

Harris fronça le sourcil.

— Tout et rien, fit-il.

— De grâce, expliquez-vous.

— L'abattement est extrême, la fatigue est à son point culminant La fièvre s'en est mêlée et peut s'accentuer d'instant en instant. Si je parviens à la vaincre, j'oserais presque prédire un revirement prochain



ON TRINQUAIT JOYEUSEMENT. (P. 178.)

une guérison certaine ; mais si mes efforts restent infructueux sur ce terrain...

— Alors ?

— Alors, tout est à craindre.

Henri eut un soubresaut, un cri de douleur qui remua l'âme des compagnons.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! exlama-t-il. Près de la gagner, je serais près de la perdre !

— Espérez ! conclut le docteur d'un ton paternel.

De Sambry eut réellement pitié du pauvre Henri.

— Nous la sauverons, dit-il ; et, pour commencer, nous camperons ici jusqu'à ce que tout danger ait disparu.

Un long regard de reconnaissance tomba des yeux de de Simo sur la figure du chef et ses mains serrèrent les siennes dans une chaleureuse et forte étreinte.

— Merci, merci, s'écria-t-il.

— Voilà des amis, de vrais amis, murmura Paul.

Cependant, pendant que les explorateurs continuaient leur conversation et se racontaient leurs aventures, Sir William, repris du démon de la chasse, était sorti avec Mwama pour abattre quelque gibier.

Il n'avait pas eu de peine à en découvrir, car, après quelques minutes de marche, il était arrivé à un lac où barbotait une troupe de hérons.

D'un coup de maître il en avait tiré deux, qu'il s'empressa de ramener au camp.

Le soir étant venu insensiblement, on soupa en commun, terminant ainsi dignement une journée bien commencée.

— Allons. nous reposer, dit le chef. Demain nous arrêterons les plans de notre future expédition.

Cette nuit-là on dormit à poings fermés, à l'exception du docteur et de Nkéré, qui veillaient près de Cathérine.

XVI

LA JOIE RENAÎT

A l'aurore on fut debout ; et, après déjeûner, on se réunit pour s'entretenir des prochaines explorations.

Déjà les Européens sauvés se sentaient revivre et l'on eut dit que la présence de leurs nouveaux amis y contribuait pour une large part.

La gaieté paraissait être revenue au camp, car même de Sambry et les siens montraient une satisfaction réelle, résultat du succès de leurs efforts.

Quant à Cathérine, elle avait passé une nuit orageuse, bien que le docteur eût constaté avec bonheur un stationnement dans la fièvre.

— Rien n'est encore perdu, disait-il, et pourvu que je parvienne à maîtriser ces attaques violentes et répétées, nous pourrons espérer de rendre à Paul une sœur et à Henri, une fiancée.

— Fasse le ciel qu'il en fût ainsi, répondit de Sambry.

— Cela sera, affirma flegmatiquement sir William.

— Je suis de votre avis, compléta Criquet, et il y a dans tout ceci une chose qui me chiffonne.

— Laquelle donc ?

— C'est que je ne puis pas me mettre à la place de Cathérine et reprendre pour mon compte cette satanée maladie.

— La bonne blague ! exclama sir William. Vous crieriez comme un veau.

Criquet se drapa dans un air de dignité.

— Ah ça, fit-il, depuis quand ressemblé-je à un veau ?

— Oh, oh, mon ami, ne vous fâchez pas. La comparaison est sans intention mauvaise.

— Du reste, je le ferais d'autant plus volontiers que sur moi le mal n'a pas de prise.

— Voilà de l'audace, au moins.

— Non, c'est de la franchise.

— Ou de la sottise.

— Comme vous voulez. Au fond, ça m'est égal.

— Criquet, mon ami, vous tournez comme le vent.

— Lorsqu'il est en bonne humeur, et pour ma part je le suis.

— Du vent ?

— Non, en bonne humeur. Du diable ! j'ai dormi comme une marmotte, car c'est que vos hamacs sont bel et bien des couches luxueuses.

— Ah mais, vous n'avez encore rien vu.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur. Nous sommes installés comme des princes.

— Détrônés.

— Hein ? Que dites-vous ?

— J'ai dit : fortunés. Et qu'avez-vous encore ?

— Uné batterie de cuisine, au grand complet ; des tables, des chaises, une cave bien fournie, des approvisionnements en masse, des piles électriques, de tout enfin.

Criquet ouvrait des yeux démesurés et regarda, bouche béante, son interlocuteur, comme s'il allait l'avaler.

— Vous avez tout cela ? demanda-t-il stupéfait.

— Tout cela.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'il vous manque une grande et bonne chose.

— Voyons ; que serait-ce ?

— Un piano.

— En joueriez-vous ?

— Avec les pieds, oui, puisque mes connaissances musicales sont tellement étendues, que je ne suis jamais parvenu à me faire entendre en société sans être salué par une bordée de sifflets ou sans être immédiatement expulsé. Et pourtant, j'adore la musique.

— La musique savante ?

— Savante ou stupide, cela m'est égal. Mais je donnerais volontiers, en ce moment, un joli louis — si je l'avais — pour entendre un morceau quelconque, ne fût-ce qu'un air d'orgue de Barbarie.

L'Anglais eut un malin sourire.

Il tapa sur l'épaule du Bruxellois, et le regardant familièrement :

— Eh bien, dit-il, vous aurez votre air d'orgue.

— Quand nous serons en Europe, n'est-ce pas ?

— Non, ici même.

— Allons donc !

— Je vous l'assure.

— Seriez-vous ventriloque ?

— Pas plus que vous ; mais je suis joueur d'orgue.... à mes moments.

Criquet était sur le point de se fâcher.

— J'ai là, dans mes bagages, un magnifique orgue de Barbarie, ajouta sir William, et je tiendrai la promesse que je vous ai faite. Ce soir, au clair de lune, nous aurons une audition.

Le Bruxellois prit une pose dramatique et, rendant à sa voix un accent grave :

— Jurez-moi sur l'honneur que vous ne me trompez pas, fit-il.

— Je vous le jure, répondit sir Willam sur le même ton.

— Merci et hur ah s'écria Criquet.

Et jetant son couvre-chef en l'air, il se mit à pirouetter comme un valseur, en lançant des hurrahs formidables.

— Le voici redevenu le Criquet de jadis, dit Henri à de Sambry.

— C'est le bouffon de la troupe ? demanda le chef.

— Brave garçon, qui, bien souvent, nous a tirés d'un terrible embarras en se dévouant avec une abnégation exemplaire.

— Bon cœur alors ?

— Cœur d'or.

— Mais frivole ?

— Sauf devant le danger.

— Allons, je vois que c'est un soutien de plus.

— Et sur lequel vous pouvez compter.

— Du reste, un peu de gaieté console bien souvent dans le malheur.

- Surtout quand les souffrances ont été si longues que les nôtres.

— Voyons, n'y pensons plus et causons d'autre chose. Aujourd'hui même nous inaugurons notre nouvelle existence, c'est-à-dire la lutte pour les principes de la civilisation, lutte basée sur notre force et notre nombre. Maintenant que nous avons trouvé en vous et les vôtres, un renfort significatif, nous allons tracer définitivement la ligne de conduite que nous suivrons.

De Sambry porta les regards autour de lui, comme pour compter les membres présents de la caravane.

— Ils y sont tous, je crois, dit-il. Si nous commencions ?.... Oh, mais je remarque qu'il en manque un : von Ruff.

Henri se mit à rire.

— Oh, si vous comptez sur von Ruff, vous comptez sur le vide.

— Pourquoi ?

— Parce que les choses de l'expédition lui sont indifférentes.

— C'est peu logique.

— Qu'y voulez-vous? Il cherche des plantes et des minérais, il fouille, il refouille, il collectionne, et voilà tout.

— C'est peu pour un explorateur.

— Mais beaucoup pour un savant.

— Ah oui, j'oubliais que c'est un savant.

— Tenez, je gage qu'en ce moment encore il est en train de battre les environs à la découverte de ses chères plantes et de ses pierres adorées. Je ne m'étonnerais même pas qu'il fût déjà parti avant l'aurore.

— Diable d'apôtre, remarqua de Sambry.

— En effet, et incorrigible.

— Tenez, le voilà justement, ajouta Henri, en montrant du doigt un homme qui se dirigeait vers le campement.

C'était von Ruff, chargé de plantes et d'herbes en telle profusion qu'il s'effaçait presqu'entièrement derrière leur feuillage. Ses poches en étaient bourrées et il en avaient mises jusque dans l'intérieur de son chapeau.

Les explorateurs eurent beau se moquer de lui ; il n'en continua pas moins gravement sa route et alla déposer son fardeau dans une des tentes, sans même avoir l'air de s'apercevoir de la présence des compagnons.

Presqu'aussitôt il sortit de l'habitation et s'éloigna du même pas mesuré et tranquille.

De Sambry ne put comprendre cette indifférence.

— Hé, von Ruff ! s'écria-t-il, nous avons besoin de vous.

Le savant s'arrêta, mais sans se rapprocher.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il.

— Mais, diantre ! Pour nous concerter sur mille et un points de notre expédition.

Von Ruff haussa les épaules.

— Allez toujours, fit-il, je me range à tout. Du reste, cela ne m'intéresse guère.

— Pourtant.....

— Oh, permettez que je vous laisse. J'ai déniché dans la forêt un magnifique lot de « *Pistia Stratiotes* », comme je n'en vis jamais. Je veux les récolter toutes. Adieu.

Et sans même se donner la peine de tourner encore la tête, il continua sa route, en souriant, en esprit, à ses chères plantes.

— Il est fou, cet homme, riait de Sambry.

— S'il ne l'est pas, il le deviendra à coup sûr, répondit Henri.

— Soit, nous nous passerons de lui.

— C'est ainsi que nous faisions toujours.

— Et nous déciderons entre nous.

On se réunit donc en cercle ; et de Sambry ayant fait une distribution de cigares, on savourait ceux-ci tout en causant.

Le premier point soulevé par de Sambry fut la nomination d'un chef unique pour la caravane entière.

— Sans cela, disait-il, point de discipline ; et sans discipline, point de salut.

Naturellement, le choix ne fut pas long à se produire.

De Sambry fut proclamé chef, Henri ayant abdiqué tous les pouvoirs qu'il avait exercés auparavant sur son expédition à lui.

— Voilà donc un point de débattu, fit le chef. Passons à d'autres. Et d'abord, je nourrissais un projet qui s'écarte un peu de nos vues générales, mais que vous accueillerez favorablement, j'en suis persuadé.

Chacun eut la curiosité dans le regard.

— J'ai pensé, reprit le chef, qu'il serait digne que nous fêtions votre heureuse délivrance et nos bonnes relations, par une sorte de banquet de famille.

Tous les bras se levèrent.

— Bravo ! Bravo ! cria-t-on de toutes parts.

— Nous boirons du Champagne ! exclama Criquet.

— Oui, mon ami, nous en boirons, répondit gravement le chef.

— Et nous chanterons des romances ! reprit le Bruxellois.

— Non, mais nous ferons tourner l'orgue, intervint sir William.

— A la bonne heure ! Vive l'orgue ! criait Criquet.

De Sambry laissa s'apaiser ce flot d'exclamations joyeuses dont il comprenait parfaitement l'expansion.

— Nous sommes donc d'accord pour le banquet. Il aura lieu demain. Nkéré nous fera un menu royal, dans lequel notre ami Darly aura pourtant encore à fournir sa quote-part.

L'Anglais sourit.

— Je suis prêt, dit-il, Que désirez-vous : des grives, des cailles, du chevreuil ou du sanglier ?

— Tout ce que vous voulez, pourvu que ce soit bon.

— Je vous promets de faire bien et abondamment.

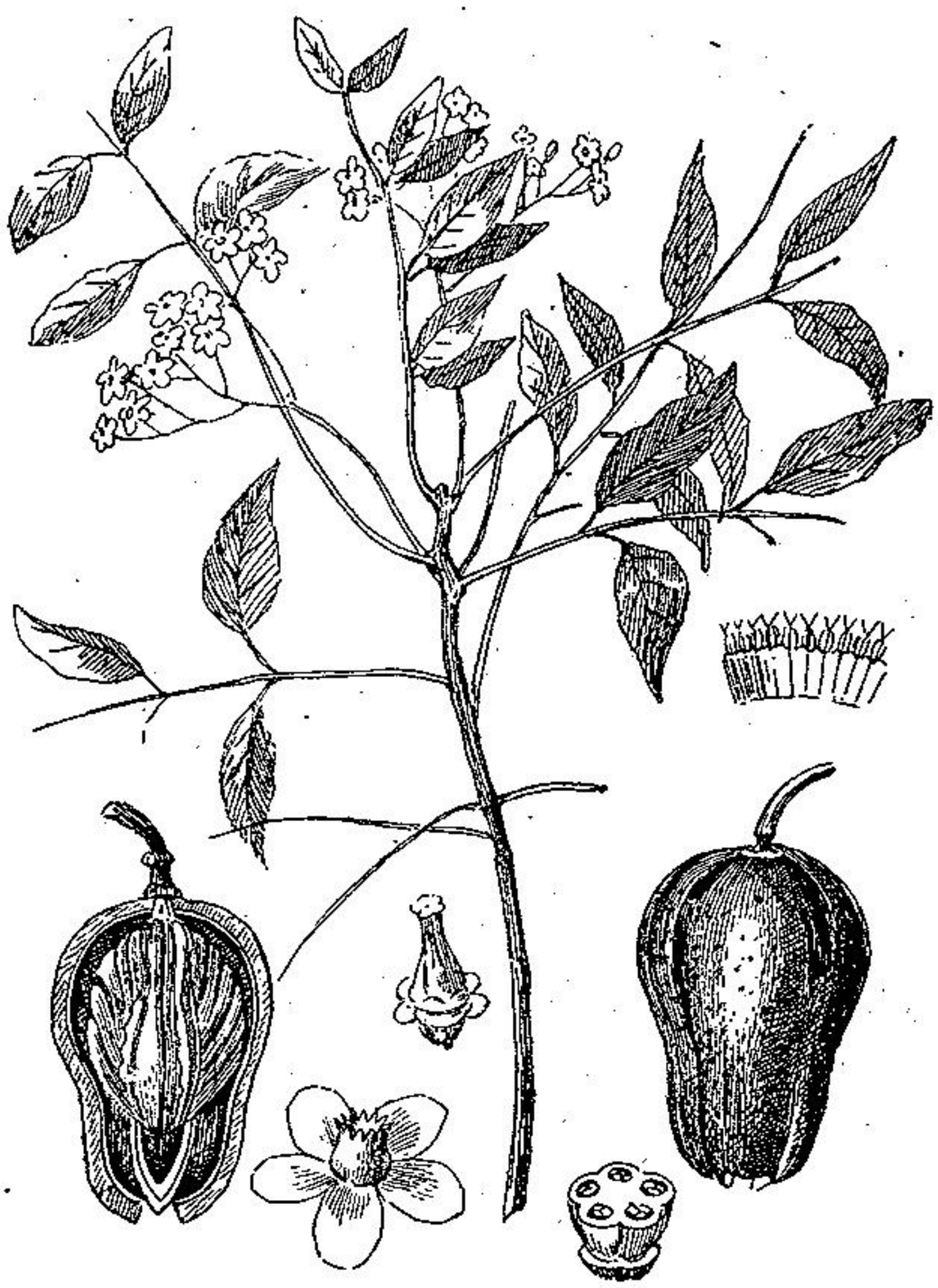
— Il me va, ce Darly, se dit in petto le Bruxellois ; ce diable d'homme ne doute de rien.

— Mais, pour que la fête soit complète je tiens à exécuter encore un autre numéro du programme que j'ai rêvé, et que voici. Vous nous avez dit que lors de votre arrivée à Gama-Damala, les habitants de ce village, malgré leur pauvreté, vous ont bien accueillis, et ont fait pour vous tout ce qui était possible.

— C'est la vérité, confirma Henri ; et si nous avons quitté leur villag ces que no s voyions bien que nous leur étions à charge, et que nous p · ons aller nous caser près du fleuve, afin de pourvoir nous-mêmes à notre subsis ce au moyen du poisson que nous fournissaient les eaux du Kassa.

— Donc, cette séparation s'étant faite de votre propre gré, il y a lieu de récompenser les indigènes de Gamala pour leur bonne hospitalité. Aussi je propose de faire servir cet acte comme couronnement à notre banquet de demain.

— Que ferez-vous ? demanda sir William.



LE MAHAGONI. (P. 182.)

— Laissez-moi achever. Nous annoncerons ces indigènes qu'au dessert il sera fait par nous une distribution de petits présents, pour le motif énoncé. De la sorte nous nous serons acquittés d'une dette et nous aurons trouvé moyen de confirmer, une fois de plus, que les hommes blancs ne demandent qu'à fraterniser et à civiliser. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

Une approbation générale accueillit cette communication. surtout de

la part de Criquet, qui répétait à tort à et travers que jamais, au grand jamais, pareille fête ne se serait passée sur le Continent Noir. Il allait même jusqu'à émettre l'idée qu'il serait bon de composer un menu en règle, que l'un ou l'autre membre de l'expédition voudrait bien se charger de transcrire sur papier à vignettes, proposition dont on rit de bon cœur.

D'accord sur les différentes questions du chef, on convint enfin de remettre jusques après le banquet, la discussion du plan des prochaines expéditions, et de consacrer la journée au repos.

Sir William ne demandait pas mieux et s'empressa de partir pour la chasse avec Mwama et Criquet, qui avait demandé à l'accompagner.

Von Ruff en était toujours à la recherche de ses plantes, tandis que de Sambry, Henri et Paul s'occupaient à poser leur intimité sur des bases plus solides.

Harris veillait sur Cathérine, dont l'état restait toujours stationnaire.

Ainsi vint le lendemain et avec lui, l'heure du banquet.

Deux tables étaient servies, l'une à l'intérieur de la tente et l'autre en plein air.

Nkéré s'était réellement surpassée et l'on se fût cru en face des produits d'une cuisine européenne. Il est vrai que sir William, qui se connaissait passablement en matière gastronomique, avait daigné éclairer de ses lumières les connaissances un peu primitives de l'indigène.

Criquet, lui aussi, s'était fait garçon d'hotel, et, pour le peu qu'il en savait, avait barboté dans les sauces son léger bagage de cuisinier.

De la sorte l'ensemble était extrêmement choisi, et il s'en exhalait une odeur capable de faire sourire dans sa tombe, l'immortel Vatel.

Von Ruff, lui aussi, contrairement à ses habitudes, semblait être dans son assiette et ne manqua pas de trouver les mets délicieux.

Comme si le hasard avait voulu favoriser les intentions des explorateurs, Harris vint annoncer un mieux sensible dans l'état de Cathérine, ce qui mit tout le monde en belle humeur.

On se casa donc à table, le cœur heureux et l'on trinquait joyeusement.

Les indigènes de Gama-Damala, prévenus des dispositions gracieuses à leur adresse, avaient tenu à ne pas arriver en retard, et se trouvaient sur les lieux, dès le début de la fête.

Hommes, femmes et enfants, tous dans leur plus grand apparât, formaient demi-cercle autour de la table et s'amusaient à voir manger les explorateurs.

La bouche béate et l'admiration sur la figure, ils suivaient, d'un œil plein de curiosité, les évolutions des fourchettes européennes et marquaient par une conversation gutturale, la surprise que leur causait tant de luxe gastronomique.

En vérité, le spectacle était pour eux d'une attraction toute spéciale, et contrastait singulièrement avec leurs habitudes rudimentaires.

Dans l'attente de la distribution des présents, ils se morfondaient sur place, à la grande joie de Criquet, qui les observait du coin de l'œil, tout en faisant un honneur parfait aux aliments succulents.

Jamais le Bruxellois n'avait été aussi heureux.

Placé à table, à côté de sir William, les deux camarades sympathisaient ouvertement et ne tarissaient pas en remarques inoffensivement typiques.

— Quel plaisir que de manger dans de vraies assiettes, avec de vraies fourchettes ! fit Criquet.

— En effet, cela vaut mieux que de manger avec les doigts, riait sir Darly.

— Ou de ne pas manger du tout.

— Comment ? Il y a donc des jours où vous n'avez rien eu sous la dent.

— Plus d'un, mon brave sir William, je vous prie de le croire.

— C'est incompréhensible !

— Et pourtant c'est vrai. Vous admettrez que cela ne m'allait que tout juste, moi qui aime tant les délices de la table.

— Pauvre Criquet !

— Bah ! Les misères sont oubliées déjà, en présence de la garniture actuelle de notre menu. C'est pourquoi, comme vous le voyez, je tâche de me rattraper, en buvant le double et en mangeant le triple. Mais, à propos, la question de votre orgue reste décidée, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— A la bonne heure ! J'ai bien envie de demander comme danseuse, l'une de ces jolies filles de négresses qui sont en train de nous lancer des œillades.

— Faites ; mais moi je m'abstiendrai.

— Vous avez tort. Voyez-vous, Monsieur Darly, moi je suis démocrate pur sang, et puis, cela ferait un excellent effet.

— Oui, mais vous aurez de la peine à faire observer par votre partenaire les règles de l'art chorégraphique.

Ainsi causant, on en était arrivé au dessert.

La fraternisation était unanime et donnait aux explorateurs une douce compensation des souffrances passées.

De Sambry se leva, et, dans un speech admirablement tourné, il but à l'accomplissement de l'œuvre entreprise, au triomphe de la civilisation ainsi qu'à la santé de tous. Par une touchante attention, il renouvela ses vœux en faveur du rétablissement de Cathérine, cette pauvre fleur dépaysée, courbée sous le souffle de la tempête, anéantie presque par les rigueurs d'une existence qui n'aurait pas dû être la sienne.

Henri et Paul en eurent les larmes aux yeux.

Dans un mouvement spontané, ils s'élancèrent tous deux vers le chef et le serrèrent sur leur cœur, avec une émotion qui remuait l'âme.

— Vous êtes un noble ami, murmura le frère de la malade, et je n'oublierai jamais ce que nous vous sommes redevables.

— Nous faisons simplement notre devoir, répondit de Sambry.

— Et nous saurons faire le nôtre, ajouta Paul, en vous obéissant et en vous défendant envers et contre tous.

Criquet, lui également, avait les paupières mouillées.

Il en oubliait jusqu'au maniement de sa fourchette.

A son tour il se leva.

— Je tiens à faire mon toast, tout comme un autre, fit-il.

— Faites, répliqua sir William, mais dépêchez-vous.

Le Bruxellois, dominant son émotion, avança son verre.

— Je bois, s'écria-t-il, au bonheur de ceux qui, à travers mille dangers, et sans nous connaître, se sont portés à notre secours. A eux nous devons la vie, car non-seulement ils apportent à nous les vivres qui manquaient à nos corps exténués, mais encore la guérison pour Cathérine. Sur cette terre maudite, nous étions condamnés à périr, nous avions la mort devant nous et rien ne pouvait plus nous arracher à ses étreintes. Nous inclinions la tête, résignés et pleins de désespoir, lorsque vinrent ces hardis Européens, qui nous tendirent une main fraternelle. De notre enfer ils ont fait un paradis, de nos souffrances un bonheur. A eux nos souhaits, à eux notre gratitude et notre éternelle reconnaissance.

Des applaudissements frénétiques accueillirent la tirade de Criquet et portèrent l'enthousiasme à son comble.

Chacun se sentit transporté par ces paroles si simples mais si

profondément vraies, sorties d'une poitrine sincère comme celle du Bruxellois.

Quant à Criquet, superlativement étonné lui-même d'avoir si bien exprimé ses idées, il essuya, d'un air comique, la sueur qui lui en perlait au front.

— Je ne me savais pas orateur, fit-il narquoisement.

— Vous finirez au Parlement, riait sir William.

— Je préfère le barreau.

— A votre aise. Vous n'avez qu'à choisir.

— Toujours est-il que je me défendrais, s'il le fallait.

— Je vous crois même en état de mordre.

— Et à belles dents, je l'assure. Demandez plutôt à von Ruff.

Sir William, qui avait eu le savant comme compagnon de table, voulut lui adresser la parole et trouva sa place vide.

— Du diable, s'il n'y a pas au moins une demi-heure que j'ai manqué notre ami von Ruff, dit-il.

— Il s'est envolé à l'américaine, observa Criquet.

— On le dirait, et je le remarque maintenant seulement.

— Du reste, cela ne m'étonne pas.

— A-t-il fréquemment de ces lubies?

— Oui. Je suis certain qu'il court, en ce moment, la plaine, à la recherche d'une plante quelconque.

— A coup sûr, c'est un type.

— Unique sous la calotte des cieux.

De Sambry interrompit la conversation, en se levant et en disant:

— Voici venue l'occasion de distribuer nos cadeaux aux indigènes.

Sur un signe de son maître, Mwama avait apporté quelques brassées d'étoffes, de perles, de verroterie et de petits miroirs, qui furent étalés solennellement à terre.

A la vue de toutes ces richesses, les nègres se mirent à pousser des cris de joie qui étourdirent littéralement les explorateurs.

— Le repas des animaux, fit Criquet.

— Dites plutôt la tour de Babel, riposta l'Anglais.

De Sambry adressa une courte allocution aux indigènes et fit ressortir que ces présents leur étaient offerts en reconnaissance des bons soins qu'ils avaient eus pour les Européens.

Puis commença la distribution.

Toutes les mains se tendirent à la fois et ce fut, pendant quelque temps, un brouhaha indescriptible.

Le chef eut toutes les peines du monde à maîtriser ce débordement et à faire équitablement les choses.

— Quels enragés! s'écria-t-il, en se débarrassant à droite et à gauche, de ses marchandises.

— Si j'allais leur tirer un peu les oreilles? fit sir William.

— Laissez, mon ami. Soyons tolérants.

— Ils me donnent sur les nerfs.

— C'est pour la bonne cause.

— Heureusement, sinon...

Tout-à-coup un flux se produisit dans les rangs des indigènes.

Une poussée générale les secouait les uns contre les autres, tandis que des cris de protestation s'élevèrent au milieu d'eux.

Enfin une trouée se fit, et l'on vit apparaître von Ruff qui s'avançait en courant vers la table des explorateurs.

Il était rouge comme un coq, et tournoyait au-dessus de la tête, sa main dans laquelle il tenait un arbuste rempli de fleurs.

Sans crier gare, il se précipita en avant, comme un insensé, en hurlant d'une voix enrouée : « Le Mahogoni! Le Mahogoni! »

D'abord les voyageurs n'y comprirent rien, mais bientôt le naturaliste fournit l'explication de son étrange conduite.

Il avait, disait-il, fait une trouvaille superbe, sous la forme d'une magnifique plante de Mahogoni, ou plante acajou. Il s'exhaltait sur la valeur de ce produit et affirmait audacieusement que s'il était vrai qu'il n'en avait rencontré qu'un seul spécimen, il n'en était pas moins certain qu'il en tiendrait bien vite une énorme quantité; il parla de collection monstrueuse, d'académie, de renommée, de gloire et de fortune, entremêlant toutes ces appellations dans un galimatias baroque au possible.

Criquet se mit à rire de bon cœur sous le nez du savant.

— Parbleu, lui dit-il, vous nous donnez-là une méchante digestion, avec vos histoires d'acajou.

— Vous ne comprendrez jamais rien à la botanique, lui répondit fièrement von Ruff.

— Je vous en laisse les honneurs.

Puis, se tournant vers sir William :

— Eh bien, ne l'avais-je pas dit? fit-il.

— Cet homme est fou à lier, riposta l'Anglais.

— Vous en verrez encore d'autres avec lui.

— Agréable perspective!

— Excellent garçon, au fond.

— C'est bien le moins qu'il puisse être.

Cependant von Ruff avait disparu à l'intérieur de la tente, avec son Mahogoni ; et la distribution des cadeaux continua son train, portant l'enthousiasme au sein des indigènes.

Soudain Criquet se frappa le front.

— Et l'orgue de Barbarie ? demanda-t-il à son compagnon.

— Dans les bagages, répondit l'Anglais.

— Ne serait-ce pas le moment favorable ?

— De quoi ?

— De battre un air.

— Tiens, c'est une bonne idée.

— La farce est ravissante.

— Taisez-vous, nous allons rire.

Doucement sir William quitta son siége ; et, sans être remarqué de personne, se glissa vers l'intérieur de l'habitation.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour être de retour, chargé de son orgue de Barbarie.

Il plaça son instrument sur un coin de la table, et se mit lestement à tourner la manivelle.

Les accords entraînants d'une valse parcoururent l'espace.

A ce bruit inconnu, sortant on ne savait d'où, les indigènes furent frappés d'une surprise générale.

Quelques-uns, croyant sans doute à l'apparition d'un mauvais fétiche, détalèrent à toutes jambes ; d'autres restèrent cloués au sol, ébahis, comme fappés de la foudre ; d'autres encore, talonnés par une peur suprême, se jetèrent face contre terre, dans une pose adorative, pendant que de leurs lèvres coulèrent des mots d'adoration ou d'invocation.

Criquet se tordait de rire.

Jamais, au grand jamais, il n'avait vu pareil coup de théâtre.

Ses éclats d'hilarité dominaient le tumulte et il se battait les côtes, dans une contorsion de gaieté ébouriffante.

— Du diable, si je m'attendais à celle-là, exclama-t-il. Tournez, sir William, tournez ; faites valser ces imbéciles !

Et l'Anglais tournait, tournait toujours, à perdre haleine, tandis qu'il riait, lui aussi, à chaudes larmes, de la panique causée par son orgue.

Du reste l'expansion avait gagné tout le monde, jusqu'à de Sambry

Paul et Henri, lesquels s'amusèrent carrément aux dépens des naïfs indigènes.

Cependant, lorsque le jeu eut duré un certain temps, le chef crut qu'il fallait y mettre un terme, à moins de se risquer à une mauvaise interprétation de la part des indigènes. Non sans quelques efforts, il parvint à faire entendre raison à ceux-ci, et les congédia, enfin, pleinement satisfaits de la générosité des Européens.

XVII

ALERTE

— Et maintenant, fit le chef, causons sérieusement.

— En effet, le moment est propice, répondit Henri.

Sir William réintégra son orgue, au grand dam de Criquet qui aurait bien voulu entendre encore quelques airs.

— C'est dommage, fit-il. Le concert marchait si bien.

— Vous aurez votre revanche une autre fois, intervint de Sambry.

— N'est-ce pas, Darly? ajouta-t-il en s'adressant à celui-ci.

L'Anglais eût un clignement d'œil significatif, à l'adresse de Criquet.

— Je lui en fourrerai tant, dit-il, qu'il en aura bientôt assez.

— Jamais! exclama le Bruxellois. Je suis musicien de race.

— Cela se voit; et... bon chien de chasse, chasse de race.

— Donc...

— Voyons, mes amis, nous avons autre chose à faire, interrompit le chef.

— Nous sommes tout oreilles, répondirent les deux interpellés, à la fois.

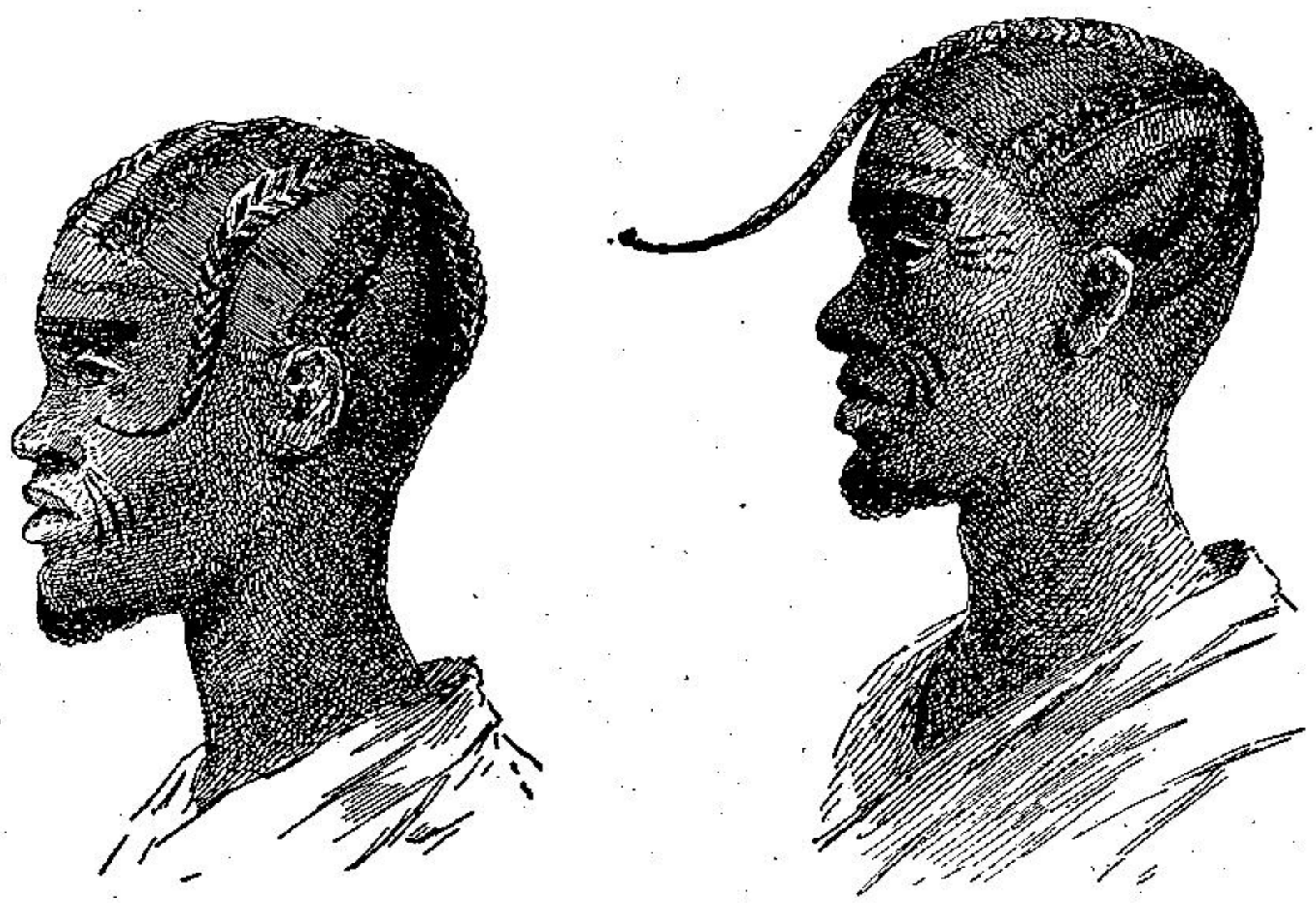
On fit cercle autour de de Sambry et l'on commença la discussion des plans d'expédition.

— Nous avons à poursuivre et à remplir une noble tâche, dit-il, celle de la croisade en faveur de la civilisation. Des Européens nous ont précédés dans cette route de l'émancipation; nous serons leurs successeurs, leurs émules. Réunis tels que nous sommes, disposant d'armes, de munitions et de richesses relativement grandes, nous avons pour nous le beau côté de la situation. L'audace ne nous fera pas défaut et le courage conduira nos pas. Mais d'abord, il faut que nous nous engageons solennellement à rester solidaires les uns

des autres, à nous entr'aider, à nous soutenir, et à ne faiblir devant aucun danger.

L'assistance entière, mû par un emportement spontané, jura obéissance aux rites de cette association basée seulement sur un consentement mutuel.

— C'est bien, mes amis, continua le chef. Nous voilà donc fixés sur le compte de chacun de nous et nous voilà forts comme une roche. Du reste, si nous sommes venus sur le territoire africain, si nous avons pénétré témérairement jusqu'au cœur de cette terre



C'ÉTAIENT DE HIDEUX NÈGRES. (P. 191.)

périlleuse, c'est que nous avions conscience de notre entreprise et que nous la comprenions. Le tout est de la mener à bonne fin. Or, si nous combattons pour la civilisation et le droit, nous devons, en tout premier lieu, nous en prendre aux ennemis de ces institutions sacrées. Et comme je ne pense pas que celles-ci aient des adversaires plus acharnés que les marchands d'esclaves, ce sera contre ces derniers que nous devrons diriger nos armes. Voilà notre point de départ

Un mouvement d'approbation courut dans l'auditoire.

— C'est dans le Bakouba que les négriers fourmillent ; c'est donc dans le Bakouba que nous devrons entamer la lutte. Je ne me fais

aucune illusion sur la difficulté de l'œuvre que nous avons entamée, je sais ce qu'il en coûte de projeter et d'exécuter ces tentatives dangereuses où la mort plane continuellement au-dessus de ceux qui osent les concevoir, mais je sais aussi quel courage peut contenir le cœur de l'homme lorsqu'il veut consacrer son énergie et sa force à la grande œuvre qui engendre la rénovation des parias de la société. Oh, n'envisageons pas tout en rose. Qui sait si tous nous aurons le courage de supporter l'épreuve? Qui sait si au bout de l'étape et même au milieu du chemin, ne nous attend pas une destinée sombre, qui fera de notre couche un cercueil et de notre corps un cadavre? N'importe, le sort en est jeté. Faiblir serait un crime. Il faut avancer, avancer toujours et encore, jusqu'à ce que nous puissions planter le drapeau de la renaissance morale sur les ruines de l'esclavage. Nous ne demandons pas la gloire, nous n'exigeons pas que la postérité reconnaissante transmette au monde ébloui, le souvenir de nos actions et de nous-mêmes; mais nous nous consolerons en pensant que nous aurons collaboré du moins à la solution de ce grand problème qui passionne l'univers entier : l'abolition de la traite des nègres. Là sera notre récompense, et quand plus tard, revenus en Europe, nous raconterons à nos petits-enfants les phases du combat gigantesque de la faiblesse contre la force, nous dirons avec orgueil, en nous désignant nous-mêmes : « Mon bras a tenu le glaive pour le triomphe de cette cause humanitaire. »

A mesure qu'il parlait, l'exaltation s'emparait de de Sambry, et gagnait l'âme de ses compagnons.

Tous se sentirent enflammés d'un ardent désir d'action contre ces barbares, ces négriers, qui faisaient de la chair humaine une exploitation et de l'esprit un marche-pied à leurs infâmes manœuvres.

Un frisson de haine parcourut le rang des explorateurs, tandis que leur poing se crispait, involontairement, dans un mouvement de menace.

— Guerre aux négriers! A mort! A mort! s'écrièrent-ils à l'unisson.

Mwama, transporté par les paroles de son maître, eut les larmes aux yeux, et dans le regard un éclair d'une vengeance tellement incommensurable qu'elle semblait invincible.

— Mon maître a raison, fit-il, et je serai le premier sur les rangs.

— Oui, Mwama, je te connais; tu as donné déjà plus d'une preuve du ressentiment qui te guide.

— Mon bras est bon, maître; il a frappé, il frappera encore.

Criquet admirait sans réserve le nègre.

— Il n'a pas l'air facile, celui-là, murmura-t-il.

— Aussi je ne vous conseillerais pas de vous frotter à lui, répondit sir William d'un ton paternel.

— Je n'aurai garde de le faire.

— Vous avez bien raison, car il pourrait vous en cuire.

— C'est-à-dire, distinguons : connait-il la boxe ?

Sir William éclata de rire.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

— Parce que moi je la connais.

— Ah, vous êtes maître de boxe ?

— Oui, et de danse.

— Eh bien, mon ami, ne boxez jamais avec Mwama, car il vous ferait danser.

Criquet ne répondit pas, mais il se jura d'éviter toute altercation avec l'indigène, n'ayant encore aucune envie d'avoir sa peau entamée.

— Vous voilà donc tout prêts à me suivre dans l'entreprise humanitaire ? demanda de Sambry.

— Tous ! s'écrièrent les explorateurs.

— Eh bien, parmi ces négriers il y en a un que je vise particulièrement, parce qu'il nous a fait déjà beaucoup de mal, tant à vous autres, Henri, qu'à nous-mêmes ; et ce négrier c'est Calao.

Ce nom sonna comme un glas funèbre.

Il évoquait tant de souvenirs que l'on paraissait se plaire à le retourner longuement.

— Calao a torturé Cathérine, fit Paul d'une voix sombre.

— Il nous a fait subir le sort honteux de l'esclavage, dit Henri.

— Il m'a mis des chaînes, ajouta Criquet.

— Sous ses ordres j'ai enduré les misères les plus atroces, compléta Mwama, d'un air menaçant. Il m'a pris tout, jusque la liberté de mon âme.

— Donc, c'est celui-là qui tombera le premier, reprit le chef. Sur lui doit s'accumuler toute notre puissance de représailles, et c'est à lui que nous imposerons le joug qu'il a pratiqué sur d'autres. Equipés comme nous sommes, nous saurons braver ses fureurs, et opposer à ses troupes un rempart de feu. Ah, il s'imagine qu'il lui suffit de proclamer, dans les plaines africaines, une puissance injuste, il croit que ses bandes ont le droit de prendre impunément possession de ce domaine ; il rêve une domination absolue, incontestée jusqu'ici par

l'impuissance des infortunés qui succombent sous ses coups terribles. Eh bien, Calao, vous vous trompez : une poignée d'Européens, quelques hommes hardis, réunis en un pacte solennel, viennent opposer à vos foudres une barrière tenace ; ils vomiront sur vous le carnage de leurs armes et vous feront comprendre qu'on ne se joue pas des sentiments les plus dignes, sans que le châtiment soit possible. Venez, Calao, si vous osez !

Cette évocation ressemblait à une fanfare guerrière lancée sur un champ de bataille, et descendit jusqu'aux entrailles des explorateurs, lorsque soudain un cri lointain retentit, strident et lugubre.

C'était comme un appel au secours, une exclamation de désespoir

Anxieusement on tendit l'oreille.

Le bruit se rapprocha du campement, entrecoupé d'un coup de feu

— La voix de von Ruff ! exclama Henri, livide.

— Satané chercheur de plantes ! grommela Criquet. Quelle mouche l'aurait piqué ?

Cependant les cris d'alarme redoublèrent et se rapprochèrent toujours.

Tous les regards se tournèrent vers le point d'où s'élevait ce vacarme, mais on ne vit rien ni personne.

— C'est von Ruff, confirma Paul.

— Que serait-il arrivé ? demanda de Sambry.

— Une attaque ?

— Sans aucun doute.

— Ce coup de feu ?

— C'est étrange.

— Allons voir.

— Aux armes ! s'écria le chef.

Et plus prompt qu'un éclair, il s'était jeté sur son fusil.

Les compagnons l'imitèrent.

Alors on vit déboucher hors des arbustes, un homme sans chapeau, les cheveux hérissés, blême comme un mort, hors d'haleine, mais qui s'épuisait en efforts pour ne pas laisser échapper une brassée d'herbes qu'il serrait convulsivement contre sa poitrine.

C'était le naturaliste.

Tout le monde se portait au-devant de lui, excepté Criquet qui maugréait ouvertement contre l'infortuné savant.

— Imbécile ! s'écria-t-il. Ça braille comme un enfant, pour un rien du tout.

— Qu'en savez-vous ? dit sévèrement sir William, qui passait justement à côté du Bruxellois.

— La belle affaire ! grommela celui-ci. Ce trouble-fête a constamment la fantaisie de gâter le plaisir des autres.

Cependant von Ruff ne courait plus, il avait des ailes.

Ses longues jambes ressemblaient à celles de l'ogre qui aurait mis ses bottes de sept lieues, et pour autant que le lui permettaient encore ses poumons essoufflés, il lançait dans le vide des phrases décousues qui rendaient toute compréhension impossible.

Enfin il avait franchi les limites du camp et se laissa choir sur une chaise, tandis que ses herbes s'échappaient de ses bras.

De Sambry n'y tint plus.

Il secoua rudement le savant, qui paraissait avoir perdu toute conscience de lui-même

— Parlerez-vous à la fin ? s'écria le chef. Qu'y a-t-il ?

Les yeux de von Ruff s'ouvrirent démesurément, dilatés par la frayeur, et son doigt désigna la plaine.

— Les négriers ! murmura-t-il.

— Quels négriers ?

— Calao !

— Où ?

— Là-bas. Ils viennent.

— Et ce coup de feu ?

— Toujours eux.

— Expliquez-vous, pour l'amour du ciel.

— Ils sont plus de deux cents.... Calao à leur tête.... Ils s'avancent vers nous.... Hâtez-vous, les voilà !

En effet, l'on entendit au loin, très loin, une sorte de frémissement qui parcourut l'espace, comme le murmure indistinct et confus qui flotte ordinairement au-dessus d'une troupe nombreuse d'individus.

Mais on ne vit encore rien apparaître.

On attendit quelques instants encore et l'on se prit même à douter un peu de la vérité des paroles du naturaliste.

Celui-ci revint petit à petit au sang-froid, mais ne détacha pas ses regards du point où règnait le danger.

Criquet riait carrément au nez de von Ruff.

— Vous aurez rêvé, mon cher herborisateur, ainsi que cela vous arrive assez souvent, lui dit-il.

— Rêvé ! exclama l'autre ; j'y ai perdu mon chapeau, et, du reste. vous devez avoir entendu le coup de feu.

— Le chapeau n'est rien : vous en serez pour marcher tête nue, ce qui n'est pas un grand mal dans ce pays où les rhumes sont inconnus.

— Mais le coup de feu est plus grave, Criquet, intervint de Sambry.

— En effet, celui-là me dérange un peu les théories, répondit le Bruxellois avec hésitation.

— C'est que celui-là n'est pas du domaine des rêves, puisque tous nous l'avons entendu.

Puis, se tournant vers von Ruff :

— Voyons, dit-il, vous voilà remis de votre frayeur extrême. Dites-nous en peu de mots ce qui s'est passé.

— Toi, Mwama, reprit le chef en s'adressant au nègre, vas voir en éclaireur, et reviens nous dire de suite ce qui en est.

Pendant que l'indigène disparaissait précautionneusement dans les hautes herbes, von Ruff s'était mis d'aplomb sur sa chaise, et avait reconquis son entière lucidité.

— Donc, fit-il, j'herborisais tranquillement dans la forêt et j'avais découvert un assemblage de fleurs *pornicatus*, une des merveilles de la nature, décrite par Pline, et dont la corolle offre cette particularité étrange que.....

— Epargnez-nous vos démonstrations d'histoire naturelle, s'écria impatiemment de Sambry, et venez au fait.

Von Ruff eut l'air de ne pas comprendre.

— Le fait ? demanda-t-il. Mais, c'est là le fait !

Puis d'un ton imperturbable, il reprit :

— Cette particularité étrange, qu'elle est susceptible de.....

Pour le coup, c'était trop fort, que ce sans-gêne.

De Sambry se fâcha pour tout de bon, tandis que sir William s'apprêtait à exiger par d'autres arguments l'explication du savant.

— Si vous ajoutez encore un mot sur le compte de votre corolle et de votre *pornicatus*, je vous étrangle net, hurla-t-il.

Le chef dut intervenir pour éviter une collision.

— Je vous déclare ici, fit-il au savant, que si vous n'allez pas vous expliquer sur-le-champ, je vous livrerai au premier négrier que nous rencontrerons.

Cette menace semblait produire son effet.

Von Ruff se mit à trembler comme un enfant auquel on impose une correction exemplaire.

— Ah oui, se hâta-t-il de répondre, vous avez raison et je continue. Pendant que j'herborisais j'entendis soudain, derrière moi, un frémissement de feuilles prolongé et brutal, auquel je ne pris d'abord qu'une attention secondaire, dans l'idée que c'était quelque antilope fuyant à travers bois ; mais bientôt le bruit s'accentua et s'augmenta d'un brouhaha de voix nombreuses. Alors je levai la tête et vis, à quelques mètres de moi....., devinez qui ?

— Calao, sans doute, puisque vous nous l'avez dit.

— Parfaitement, Calao, Palimbo et toute leur clique.

Von Ruff se tut.

— Eh bien, et puis ? demanda de Sambry.

— Et puis, plus rien, répondit naïvement le savant.

— Comment, plus rien ! Que s'est-il passé ensuite ?

— Aussitôt que ces bandits s'aperçurent de ma présence, un cri de fureur partit de leurs rangs; car, comme vous savez, je suis une ancienne et bonne connaissance de Calao. Tous se ruèrent en avant et une balle vint me frôler la joue. Un instant je me crus perdu, mais j'avais à sauver mes chères fleurs de *pornicatus* dont j'avais les bras pleins. C'est ce qui me donna du courage et de la présence d'esprit. Je détalai de toute la force de mes jambes, à travers la forêt. Heureusement les arbres croîssaient fort serrés les uns contre les autres, ce qui m'abrita d'une part, tandis que de l'autre, cette circonstance entrava énormément la poursuite des négriers. Je courai et sautai en zigzaguant, et je m'aperçus parfaitement que dans ce dédale de troncs d'arbres, les gens de Calao avaient perdu mes traces. Cela venait à point, car j'étais à bout de respiration, pour m'avoir cogné le corps à droite et à gauche et pour avoir fait plus d'une douzaine de chutes. Je m'arrêtai un instant pour respirer et je pus alors distinguer dans son ensemble la troupe des ennemis qui me pourchassaient. C'étaient, pour la plupart, de hideux nègres avec des tresses de cheveux sur la tête, quelques-uns même portant ces cheveux sous forme de corne renversée qui leur pendait sur le front.

Von Ruff s'arrêta dans son récit et se mit à rire bruyamment.

Ceci n'étonna pas peu les assistants.

— Il paraît que cela vous égaye ? fit le chef surpris.

— Il rit de ces fameuses cornes, goguenarda Criquet. Pour sa punition il devrait lui en pousser une bonne paire.

— Non, non, ce ne sont pas les cornes qui m'amusent, répondit le savant, en se tenant le ventre.

— Quoi alors ?

— Parbleu, le désappointement des négriers. Ils cherchaient, ils furetaient pour trouver une piste quelconque, mais en vain. Les hautes herbes qui garnissaient le sol effaçaient soigneusement les traces de mon passage. J'avais les devants et je me dis qu'il était prudent de les garder. Du reste, je vous avoue que la peur me reprit et je me remis à courir tant bien que mal. Ainsi je gagnai la lisière du bois, où m'attendit une nouvelle surprise. J'y tombai presque dans les bras d'un Arabe, sans doute un émissaire de Calao, qui me salua d'un joli coup de feu. J'eus un soubresaut et je parvins à me jeter de côté, ce qui me fit perdre mon chapeau. Dès lors, je ne sais plus ce que j'ai fait, mais il me semblait que je roulais avec une vitesse vertigineuse. Enfin j'arrivai au campement, avec la douce consolation que mes *pornicatus* étaient sauvées.

Von Ruff s'essuyait le front où perlait une sueur mate et fit mine de rentrer dans la tente avec ses fleurs.

— Il pense plus à ses plantes qu'à lui-même, fit Paul.

— Et qu'à nous tous, ajouta sir William.

De Sambry arrêta le savant.

— Croyez-vous que les bandes de Calao soient retournées sur leurs pas ? demanda-t-il.

— Au contraire, riposta von Ruff, je suis persuadé qu'elles arrivent dans notre direction.

— Pourquoi, diable, ne pas le dire de prime abord ?

— Parce que vous ne me le demandez pas, répondit négligemment le naturaliste.

Le chef haussa les épaules.

— Décidément, vous vous moquez du monde, dit-il.

— Quel homme ! exclama Harris.

— Ce n'est pas un homme, c'est une énigme, ajouta Criquet.

— Dont on ne parviendra jamais à trouver la solution, compléta sir William, en jetant sur von Ruff un regard de pitié.

Mais en même temps de Sambry leva la main.

— Silence ! s'écria-t-il, voilà Mwama.

Tout le monde écarquilla les yeux.

Effectivement, d'aussi loin que portaient les regards, on vit accourir un homme sur l'identité duquel il n'y avait pas moyen de se tromper

C'était bien le serviteur.

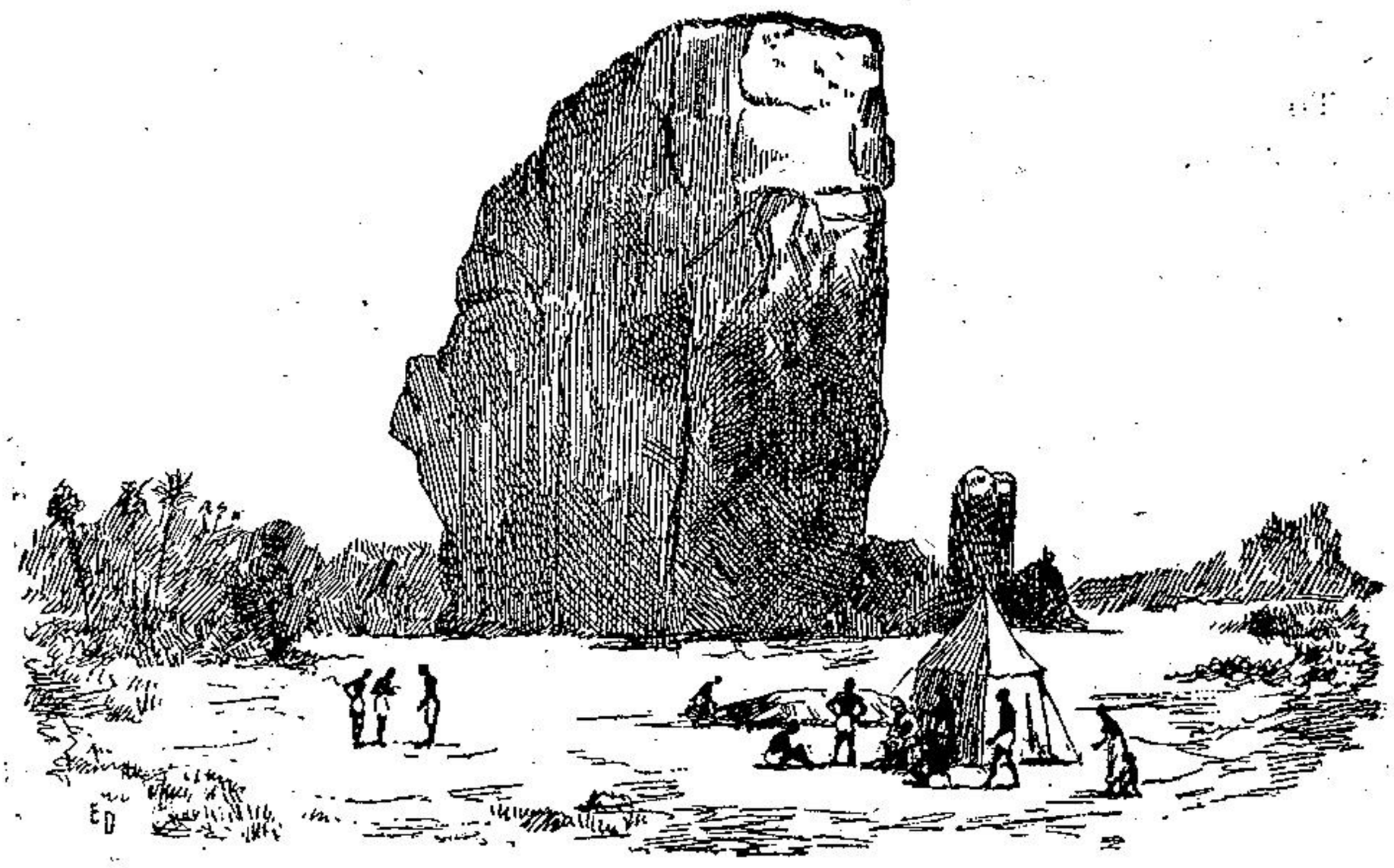
Il avançait rapidement, courant d'un pas méthodiquement égal, comme quelqu'un qui s'entraîne.

— Nous allons tout savoir, dit le chef.

— Ce n'est pas malheureux, fit sir William, car avec les renseignements donnés par cet écervelé de von Ruff, on n'irait pas jusqu'au bout du monde.

— C'est un fou, ou plutôt un fou savant.

— Comme qui dirait un chien lettré, riait Criquet.



LES NOUVELLES INSTALLATIONS SE TROUVÈRENT ÉTABLIES. (P. 197.)

Anxieux, on attendit l'approche de Mwama.

La silhouette du nègre se dessinait plus clairement, et, instinctivement, les explorateurs lui jetèrent quelques mots d'interrogation qui ne surent évidemment parvenir jusqu'à lui.

Maintenant Mwama, de son côté, faisait des signes aux compagnons.

Par des gestes et des tours de bras il s'efforça de leur faire comprendre la situation, avec cette manie propre à tous les mortels, qui oublient que pareille pantomime n'explique absolument rien

Tout-à-coup Criquet eut un mouvement d'hilarité.

— Le chapeau de von Ruff! s'écria-t-il.

On regarda autour de soi, sans rien trouver.

— Où ça ? demanda de Sambry.

— Entre les mains de Mwama.

— En effet, je remarque à présent que Mwama tient un chapeau.

— Eh, von Ruff ! Courez donc à sa rencontre ; vous n'aurez plus de quoi vous enrhumer.

Mais le savant ne s'inquiétait que médiocrement de son couvre-chef et du reste.

Il s'était penché sur ses plantes et les examinait avec cet amour qui est le propre de tous les chercheurs.

Entretemps, Mwama était arrivé au camp et remit à von Ruff sa coiffure, sans même obtenir un léger remercîment.

Toutes les poitrines se soulevèrent, haletantes.

— Eh bien ? demanda de Sambry.

— Calao avance, répondit simplement le serviteur.

— Explique-toi.

— Parti en éclaireur, je traversai la plaine, et j'aboutis en rampant jusque vers le milieu de la forêt. En collant mon oreille contre le sol, je pus me faire une idée de la direction dans laquelle se trouvait la caravane des négriers. J'acquis bien vite la certitude, par les trépidations que je perçus, que de nombreux mulets faisaient partie de l'expédition. Puis je n'entendis plus rien.

— Plus rien ! exclama le chef. Ils étaient donc partis ?

— Non, maître, ils avaient fait halte

— Ah !

— C'est ce que je me dis immédiatement, et comme je connaissais à peu près l'endroit, je me glissai doucement jusqu'à proximité de leur campement. Là je pus facilement entendre ce qui se disait entre Calao et Palimbo. Ils n'avaient pas reconnu mon maître von Ruff et l'avaient pris pour le premier homme blanc venu, mais j'appris, par contre, qu'ils complotaient une razzia dans les parages du Kassaï et que, précisément, les environs de Gama-Damala formaient le centre de ces opérations.

— Donc, ce n'est pas spécialement à nous qu'ils en veulent.

— Non, maître, et je suis certain qu'ils ignorent notre présence ici.

Cette fois von Ruff sortit de son apathie.

— Eh bien, dit-il, dans ce cas, partons et évitons ces bandits.

De Sambry eut un éclair de fierté dans les yeux.

— Au contraire fit-il, barrons-leur la route, et combattons-les !

— Oui, oui ! s'écrièrent tous à la fois, guerre aux négriers !

Von Ruff se confondit dans un long et douloureux soupir ; et sans ajouter encore un mot, se remit à la classification de ses fleurs.

XVIII

UNE VICTOIRE ÉCLATANTE

— Et d'abord, fit le chef, organisons-nous.

S'adressant à Mwama :

— Quand penses-tu que les négriers seront ici ?

— Je l'ignore absolument, maître.

— Tu n'as rien appris à ce sujet ?

— Non maître.

— Quelle est ton idée ?

— Il se peut que ce soit encore aujourd'hui, mais je suppose que ce sera plus tard.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient l'air fatigué et qu'il est fort probable, qu'avant d'entrer en campagne décisive, ils voudront se reposer un peu

De Sambry réfléchit.

— En effet, dit-il, le raisonnement est sensé.

— D'autant plus, maître, qu'il m'a paru que leurs préparatifs de campement étaient trop importants pour une halte provisoire.

— Ah ! Tu as remarqué cela ?

— Mon maître sait bien que j'observe tout.

On discuta le cas, et forts de l'appréciation de Mwama, sur laquelle on savait bien pouvoir se baser en toute quiétude, on en vint à n'admettre que pour le lendemain, le passage des négriers.

— Quelle heureuse circonstance ! fit le chef ; nous aurons ainsi le temps nécessaire pour nous équiper convenablement et pour fortifier, autant que possible, nos positions.

Ici encore l'assistance de Mwama venait à point.

— En l'endroit où nous sommes, dit-il, la défense comme l'attaque, présente passablement de difficultés, parce que nous sommes à découvert. Le terrain uni nous expose énormément et ne nous laisse d'autre abri que nos tentes, ce qui est d'une insuffisance notoire.

— Qu'y veux-tu ? Il n'y a pas à choisir. Nous y sommes, il faudra bien, malgré tout, que nous y restions.

Le serviteur eut un sourire.

— J'ai trouvé mieux, maître, dit-il.

— Vraiment ? demanda le chef, d'un air incrédule.

— Oui, et beaucoup mieux,

— A dix lieues d'ici, peut-être ?

— Non, à quelques pas.

La surprise fut générale, car personne ne connaisait en cet endroit, qu'une plaine assez grande, et rien d'autre.

Criquet était littéralement émerveillé de Mwama.

— Ce moricaud-là est un véritable devin, fit-il. Il trouve remède à tout.

— C'est un homme précieux, riposta sir Willam.

— Dommage qu'il est si noir ! riait le Bruxellois.

— Je disais donc, reprit Mwama, que je sais une place admirablement choisie pour nous servir de garnison. Hier je l'ai découverte, non loin d'ici. Là-bas, passé ce bouquet d'arbres, et sur la route même qui mène de la forêt au fleuve, se trouve une agglomération de rochers, dont quelques-uns ont une hauteur assez considérable. Leur structure est telle qu'on ne saurait désirer meilleur abri, et que la plus solide des forteresses ne ferait pas meilleur office. En outre, si nous établissons nos tentes contre ces murailles rocheuses, nous serons inattaquables de dos, et nous pourrons voir, de face, tout ce qui se meut dans la plaine. Si mes maîtres veulent me suivre, je leur indiquerai le chemin.

— Allons-y ! s'écrièrent les explorateurs.

Mais de Sambry arrêta cet élan chaleureux.

— Vous oubliez une chose, mes amis, fit-il.

— Quoi donc ? demanda Henri.

— Cathérine.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Sera-t-elle en état d'être transportée jusqu'à notre nouvelle demeure ?

Personne n'avait songé à cette éventualité, et tous reconnurent la justesse de la remarque du chef.

— Au reste, ajouta celui-ci, nous le saurons bien vite.

Puis, se tournant vers Harris :

— Docteur, voulez-vous examiner scrupuleusement l'état de la malade ?

— J'y cours, fut la réponse.

Incontinent, le docteur s'en fut près de Cathérine et lui expliqua de quoi il s'agissait.

La courageuse jeune fille comprit de suite qu'il fallait payer de sa personne, alors même qu'il y eût eu, de sa part, un effort pénible.

— Je suis guérie et prête à marcher, fit-elle en souriant.

— Disons plutôt, prête à être portée, répondit Harris.

— Comme une princesse chinoise, minauda la sœur de Paul.

— Ou une reine de l'Afrique.

Ce qui n'empêcha pas le docteur de faire son devoir.

Le résultat devait être favorable, car un rayon de satisfaction illumina le front de l'homme de l'art.

Il alla bientôt rejoindre ses compagnons.

— Tout est pour le mieux, dit-il. La guérison marche à grands pas et je puis certifier un rétablissement très prochain. Les fièvres ont disparu, les forces reviennent de minute en minute et, dans peu de jours, mes soins seront inutiles.

Cette nouvelle fut accueillie avec une joie non dissimulée.

— Dans ce cas, nous pouvons aller de l'avant ? demanda de Sambry.

— Sans aucune arrière-pensée, répondit le docteur.

Immédiatement des ordres furent donnés en conséquence et les porteurs de la caravane furent rassemblés.

On défit les tentes, on répartit les charges, et le déménagement commença.

Cathérine, mollement étendue sur sa couche, fut hissée sur les robustes épaules de quatre nègres, et portée avec toutes les précautions requises, escortée de Henri, Harris et Nkéré.

Un dernier coup-d'œil jeté par de Sambry sur l'ensemble, et l'on se mit en branle.

Mwama précédait la troupe et montrait le chemin.

D'ailleurs le transfert de campement ne fut pas laborieux, et deux heures plus tard, les nouvelles installations se trouvèrent établies à l'endroit désigné par le serviteur.

En vérité, le nègre n'avait pas exagéré.

Les rochers cités par lui formaient un vrai rempart derrière lequel l'expédition entière pouvait aisément s'abriter. On y avait la vue sur toute la plaine, ce qui facilitait énormément la tactique guerrière.

L'approbation fut unanime et de Sambry félicita l'indigène d'avoir pensé à pareil lieu d'opération.

Criquet ne tarissait pas en éloges et en plans stratégistes.

— Nous verrons bien si Calao nous dénichera d'ici, fit-il. D'ailleurs j'ai un plan bien simple.

— Voyons, fit le chef. Mais d'abord est-ce sérieux?

— Au possible, à telle enseigne que nous ne serons pas forcés de tirer un seul petit coup de feu.

— Alors ce sera une blague, intervint sir William.

— Pas du tout. Nous faisons une mine dans le rocher, laquelle mine nous remplissons de poudre. Aussitôt les négriers arrivés sur place, nous mettons le feu à la mèche, et vlan! tout saute en l'air. Vous voyez que c'est simple.

De Sambry se mit à rire, au grand désappointement du Bruxellois.

— En vérité, c'est beaucoup trop simple, dit le chef; c'est pourquoi nous n'userons pas de votre moyen.

Criquet fit des yeux étonnés et parut ne pas comprendre la raison pour laquelle sa proposition fut écartée.

— Enfin! soupira-t-il. Si mon idée n'est pas bonne, patience!

— Faisons plutôt, à force de bras, culbuter la roche, lorsque les négriers se trouveront dessous, grommela sir William.

Quoi qu'il en fut, on s'en tint à la décision d'une défensive ordinaire et l'on prit les dernières dispositions dans ce sens.

Ainsi s'écoula peu à peu le jour, sans que rien ne vint faire prévoir une attaque quelconque de Calao.

La nuit arriva à son tour, et, après avoir savouré dans l'air tiède, la pipe ou le cigare, les explorateurs s'en allèrent prendre un bienfaisant repos.

— Ce sera pour demain, dit le chef.

— Ainsi que je l'ai prévu, répondit Mwama.

Cependant, pour toute éventualité, on doubla les gardes, à la tête desquelles se trouva l'infatigable nègre.

Malgré cet apaisement, on ne dormit que d'un œil, surtout sir William et Criquet qui se battirent déjà en rêve contre les brigands de négriers.

Pourtant, la nuit s'écoula, elle aussi, quiète et sans nuage, et lorsqu'à l'aurore tout le monde se remit sur pied sans accident et sans culbute, on fut même un peu étonné de n'avoir pas encore été aux prises avec l'ennemi.

Afin de parer à tout, l'on continua à faire bonne garde, si bien que de Sambry avait défendu à ses compagnons et serviteurs de s'écarter, fût-ce d'un mètre, du campement.

Ce n'était plus maintenant Darly qui protestait contre cette interdiction, mais bien von Ruff.

L'insouciant naturaliste faisait une mine de croque-mort et essayait tous les subterfuges imaginables pour s'esquiver.

— Laissez-moi, au moins, aller jusqu'à ce bouquet d'arbres là-bas, dit-il.

— Mais, mon ami, il n'y a rien à glaner là-dedans, remarqua le chef avec bienveillance.

— Je suis certain que j'y trouverai une variété de cactus.

— Je vous dis, moi, qu'il n'y en a pas.

— Si !

— Non !

— von Ruff a raison, intervint Criquet, il y a même des nids de rhinocéros entre les branches de ces arbres.

— Et des minérais d'or sur les feuilles, riait sir William.

Le savant toisa ses deux compagnons avec un regard de dédain.

— Je vous donne les rhinocéros et les minérais, riposta-t-il ; laissez-moi les cactus.

— Bravo ! s'écria Criquet ; bien tapé, seigneur Herboricus.

— Je m'incline respectueusement devant votre sagesse, ricana l'Anglais.

De Sambry mit un terme à toute discussion en répétant l'ordre qu'il avait donné ; mais von Ruff insista toujours.

— D'ailleurs, fit il, je ne vous sers à rien ici, tandis que là-bas...

— Comment, à rien ? Et s'il faut se défendre ?

— Je ne me défendrai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur des armes à feu.

— Seriez-vous lâche ?

— Lâche, non ; pacifique, oui.

— Dites plutôt poule mouillée, fit le Bruxellois.

— Comme vous voulez, riposta le savant ; mais j'ai mes principes tout comme vous, Monsieur Criquet.

— Jolis principes et jolies mœurs, que les vôtres !

— Je vous l'ai déjà dit : jamais vous ne deviendrez un savant.

— A ce compte-là, je n'y tiens point, et vous en laisse tout l'honneur

Enfin, von Ruff dut bien céder devant l'autorité du chef qui manifesta son désir d'être obéi ponctuellement, et il s'en retourna, en grommelant, à sa collection de fleurs et de plantes, à l'intérieur de l'habitation.

Entretemps les heures accomplirent leur course et l'on en vint à midi.

Rien encore à voir.

Il y eut dans le camp, comme un sentiment d'ennui, comme une sorte de regret de n'être pas encore en présence de l'adversaire attendu.

On eut dit qu'on aspirait après le moment où l'on pourrait croiser les armes et échanger les balles meurtrières.

Etrange sensation de l'homme qui le fait désirer ce qui, peut-être, deviendra sa perte !

Sous cette impression nerveuse on se mit à table, mais on ne mangea que du bout des dents.

La conversation même en souffrit, car à tout moment chacun s'absorbait dans ses pensées personnelles sur le compte de l'invisible Calao

— Ne viendrait-il pas ? demanda le chef.

— Aurait-il changé de plan ? ajouta Henri.

— Aurait-il peur ? fit Criquet.

La réflexion du Bruxellois dérida un peu les fronts moroses.

Peur ! Lui, Calao ! Quelle folie !

On savait à quoi s'en tenir sur son audace, en Afrique.

Jamais rien ne l'avait effrayé, et l'on pouvait d'autant moins s'arrêter à cette supposition, que Mwama avait affirmé que Calao devait absolument ignorer la présence des explorateurs sur les rives du Kassaï.

— Quoi qu'il en soit, fit le chef, cette inaction est bizarre.

— Je vous assure, maître, que s'il nous savait ici, vous ne tarderiez pas à le voir apparaître, répondit le serviteur.

— Tu es donc persuadé qu'il passera en ces lieux ?

— J'en suis certain comme de moi-même.

— Mais alors, quelle serait la cause de son retard ?

— Il fait reposer ses gens.

— En somme, c'est admissible.

— J'oserais presque le jurer.

De Sambry réfléchit.

– Si tu allais tâter le terrain ? demanda-t-il au nègre.

– Il n'y a pas d'avance, maître.

— Au moins nous saurions quelque chose.

— Peine inutile.

— Pourquoi ?

— Parce que, de notre cachette, nous pouvons observer de loin tous ses mouvements.

— Cependant....

— Attention, maître ! interrompit le nègre, qui tenait constamment les yeux braqués sur l'étendue de la plaine.

Un mouvement subit de curiosité courut dans les rangs des explorateurs.

Chacun fixa l'espace avec une sorte d'anxiété.

— Vois-tú quelque chose ? demanda le chef.

— Par ma foi, je crois qu'oui.

Mwama plongea plus attentivement ses regards dans la limpidité de l'horizon, et un sourire de haine plissa ses lèvres.

— Regardez ! fit-il en étendant la main.

En effet, dans la direction qu il désigna, un nuage de poussière flottait au-dessus du sol, presqu'imperceptible d'abord, mais consistant ensuite.

Une infinité de silhouettes, ressemblant, par la grande distance, à une armée de fourmis gigantesques, se mouvaient et s'entrecroisaient dans une marche incohérente, qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur nature.

— Ce sont eux ! exclama de Sambry.

— Maintenant j'en suis sûr, maître, confirma Mwama.

— La danse va s'engager, fit joyeusement Criquet, en se frottant les mains.

— Sans orgue de Barbarie, conclut sir William.

— La musique des balles est plus démonstrative.

— Mais moins mélodieuse, compléta von Ruff, qui avait rejoint ses amis.

Criquet prit le savant par les épaules et lui fit faire demi-tour.

— Otez-vous de là, seigneur Herboricus, dit-il ; votre présence ici ne peut que nous gêner.

— Bon ! Dans ce cas je retourne à mes plantes.

Et il voulut s'en aller, lorsque de Sambry le rappela.

— Hé, von Ruff ! J'ai besoin de vous, fit le chef.

— Pour la bataille ? demanda anxieusement le naturaliste.

— Oh non ; je sais que vous n'aimez pas les coups de feu. Vous veillerez sur Cathérine. Cela vous convient-il ?

Le savant eut un éclair de joie dans les yeux.

— Parfaitement ! s'écria-t-il.

— Je la confie à vos soins, et vous fais responsable de sa sécurité.

— Ne craignez rien, je la défendrai, s'il le faut.

— Allez, mon ami, allez !

Von Ruff ne se fit pas répéter cet ordre et s'en fut bien vite à l'intérieur des tentes.

— Et maintenant, fit le chef, attention et silence !

On posta en ligne, derrière le grand rocher, les porteurs armés jusqu'aux dents, et à leur tête Mwama.

Les Européens prirent également leur position, qui n'était certes pas la moins périlleuse.

Au bout de quelques minutes tout le monde se trouvait prêt et l'on pouvait attendre de pied ferme l'ennemi.

Mwama, courbé sur le sol, observait de derrière son gîte les mouvements des négriers.

Ceux-ci approchaient et le serviteur pût parfaitement distinguer à leur tête Calao et Palimbo.

Inconscients du danger qui les attendait, les marchands d'esclaves marchaient avec indolence, sans trop prendre garde à ce qui se passait autour d'eux.

Ils ne savaient pas qu'un guet-apens était ouvert sur leur route.

Peu à peu, la distance qui les séparait des explorateurs fut franchie, et déjà l'on put distinctement entendre leur voix qui allait son train dans une conversation tranquille.

— En garde ! fit doucement le nègre.

— En garde ! répéta le chef, et à mon commandement, tirez !

ans une attente fébrile tout le monde épaula son arme et en ouvrit la détente.

Le moment était décisif.

La caravane des négriers toucha au rocher.

Le premier de ses hommes la dépassait déjà, suivi sur les talons par les autres.

L'occasion était superbe, car ces gens ne se doutaient de rien.

Soudain de Sambry se décida.

— Feu ! s'écria-t-il.

Une détonation formidable roula sur la plaine et alla jeter dans e cadre des négriers la stupeur et l'effroi.

Pendant quelques secondes on ne vit rien qu'un épais nuage de

fumée flottant sur la plaine, et au milieu duquel des hurlements de rage, de surprise ou de douleur formaient un concert infernal.

Les négriers, ne sachant où donner de la tête, par cette brusque attaque, défaillirent et se replièrent dans un mouvement de recul.

Mais bientôt, la fumée s'étant apaisée, on put, de part et d'autre, se reconnaître.

Calao se trouvait là, à la tête des siens, transporté par la rage, et se tenant la poitrine d'une main convulsive.

Un large sillon rouge courait sur ses vêtements et s'en allait tomber en gouttelettes nombreuses sur la selle de sa monture.

On voyait qu'il lui fallait un courage surhumain pour se tenir debout, et ses souffrances devaient être poignantes.

— Blessé ! s'écria Mwama.

Et il allait s'élancer vers son ennemi pour l'achever.

Mais, au même moment Palimbo, qui avait d'un coup-d'œil embrassé la situation, se jeta à la tête de ses troupes et barra le passage aux fuyards.

Il avait reconnu ses victimes d'autrefois et ses vainqueurs de Kimpoko.

Une vocifération rauque et terrible s'éleva de sa poitrine et fut comme un signal de riposte.

Avec une énergie indomptable il lança des ordres de défense, et une deuxième explosion de coups de feu fit trembler le sol.

De Sambry comprit qu'il fallait payer d'audace.

Il vit tomber autour de lui quelques uns de ses hommes, et ce ravage excita encore sa colère.

— En avant ! hurla-t-il.

Il n'en fallut pas davantage.

Poussés par un élan magnifique, les explorateurs et leur troupe reprirent l'offensive et firent pleuvoir sur les négriers une nouvelle pluie de balles, bientôt suivie d'autres encore.

Ils semblaient invincibles d'audace et de témérité, et ce qui plus était, les rochers les abritaient parfaitement de dos.

Cependant les négriers tinrent bon et ripostaient coup sur coup, si bien que la mêlée devint effroyable.

On n'y voyait plus, à travers cet épais rideau de fumée.

Les cris des blessés fendaient l'espace et excitaient encore la rage des combattants.

Jamais les explorateurs ne s'étaient sentis tant de force et de

courage que maintenant qu'ils tenaient là, au bout de leurs fusils, ces maudits négriers et leurs acolytes.

Pendant plus d'une demi-heure la bataille continuait ainsi, semant la désolation autour d'elle, et surtout dans les rangs de l'armée de Calao.

Tout-à-coup un mouvement d'hésitation se produisit chez les négriers.

Leur riposte devint d'une faiblesse visible et leur résistance n'était plus qu'une action affaiblie.

Puis, soudain, obéissant sans doute à un ordre donné à voix basse, ils se retournèrent et prirent la fuite, dans une confusion passablement grande.

Pour le coup, la stupéfaction des explorateurs était grande.

Ils ne purent presque pas y croire, mais il le fallut bien, puisque les négriers détalaient de plus belle.

La victoire était éclatante.

De Sambry la voulut complète.

— A leurs trousses ! s'écria-t-il.

Un hurrah formidable, immense, incommensurable, partit de toutes les poitrines, et, comme des furies, les explorateurs se lancèrent sur les traces des vaincus.

Alors, on put se rendre compte d'un spectacle consolant :

La troupe des négriers, disloquée, éperdue, se sauvait, en proie au désespoir le plus évident, et au milieu de ces guerriers, battus sur toute la ligne, un homme campé sur un mulet, soutenu par deux nègres, la tête penchée sur la poitrine, presque inerte et couvert de sang. »

C'était Calao.

Une balle l'avait frappé en pleine poitrine et la vie semblait l'abandonner complétement.

Les explorateurs eurent un cri de triomphe qui fit rebondir les échos.

Enhardis par ce succès, ils se ruèrent à la poursuite de l'ennemi, dont la course affolée soulevait des nuages de poussière.

La blessure de leur chef les jetait dans une consternation fort grande, et si Palimbo ne se fût pas trouvé là, assurément la débandade eut été complète.

Mais le socius de Calao comprit l'importance de sa tâche.

Avec une vigueur peu commune, il parvint à rassembler les débris de son armée et à couvrir convenablement sa retraite.

Cependant les explorateurs ne lâchèrent pas prise et continuèrent leur poursuite.

Ainsi l'on échangeait des coups de feu, sans néanmoins produire grand mal dans l'un des deux camps.

Insensiblement les négriers arrivèrent jusqu'aux premiers arbres de la forêt et s'abritèrent derrière leurs troncs multiples.

De Sambry jugea prudent de ne pas aller plus loin.

— Halte ! commanda-t-il.

Les compagnons furent passablement intrigués de cet ordre, surtout sir William, dont le fusil ne s'était pas tu un instant.

— Quelle idée ! grommela-t-il. Achevons ces bandits.

— Impossible.

— Quelques coups encore, et ils seront aplatis.

— C'est dangereux.

— Allons donc !

— La forêt leur est une forteresse.

La plupart des explorateurs se rallièrent au sentiment de de Sambry et en reconnurent la parfaite justesse.

On tourna donc sur les talons et l'on s'en retourna au campement, où Cathérine, von Ruff, et Nkéré attendirent avec impatience l'issue de la lutte.

Leur joie fut immense, lorsqu'ils apprirent la victoire remportée par les vaillants compagnons.

Mais ce qui mit la satisfaction à son comble, ce fut la blessure de Calao.

Criquet ne se tint plus de bonheur et se dandinait, en fredonnant un air quelconque.

— Il en a eu sa part, celui-là, fit-il.

— Il ne reviendra plus pour son reste, exclama sir Darly.

— En effet, dit le chef, la leçon est bien appliquée.

— Quel charmant hasard !

— Hasard ! s'écria de Sambry. Croyez-vous que ce soit le hasard ?

— Assurément, répondit l'Anglais.

— Moi je suis persuadé du contraire.

Et en même temps, il jeta un regard oblique sur Mwama, qui déjà s'occupait à nettoyer son arme.

— Et toi, Mwama, crois-tu également au hasard ? lui demanda-t-il.

L'indigène eut sur la lèvre un sourire plein de finesse.

— Non, maître, je crois à une punition, répondit-il simplement.

— Ou une balle qui a touché le but qu'elle cherchait, n'est-ce pas?

— L'un et l'autre, maître.

— Et le tireur, c'est toi?

Mwama ne répondit pas directement, mais il releva fièrement la tête, et d'un ton d'audace :

— J'ai visé assez juste, dit-il ; une autre fois je viserai mieux encore, car il faut que Calao meure de ma main.

Un frisson d'admiration courut dans les rangs des explorateurs.

— Quel gaillard que ce Mwama ! murmura Criquet, sur le point de se prosterner devant lui.

Immédiatement on fit l'inspection du camp, afin de se rendre compte des effets de la bataille. Il y avait neuf blessés, mais pas un seul mort, ce qui rendit le triomphe plus éclatant encore.

Harris s'empressa de faire transporter les victimes à l'intérieur des tentes, où après examen, il reconnut que pas une seule blessure n'était dangereuse.

XIX

TOUT LE MONDE EN ROUTE

Entretemps le soir s'annonçait, et après s'être un peu débarbouillés des traces de la poudre, les explorateurs se réunirent pour causer des évènements de la journée.

La fierté éclairait toutes les figures, et il n'y eut pas jusqu'au plus insignifiant porteur qui ne se sentit dans l'âme un orgueil légitime.

Tous se souvenaient que les négriers étaient leurs ennemis naturels et ils bénissaient les explorateurs qui leur avaient fourni l'occasion de se mesurer avec ces trafiquants de la chair de leurs frères et de la leur.

Pour les récompenser de leur zèle, de Sambry leur fit faire une distribution de tabac qu'il leur permit d'aller savourer à leur aise devant les tentes, pendant que les Européens tiendraient conseil entre eux.

Lorsque tous furent rassemblés, de Sambry, allant droit au but, exposa sa théorie et ses idées sur ses desseins futurs.

— Ce qui est évident, dit-il, c'est que Calao se trouve en ce moment gravement blessé, et ne pourra, d'ici à longtemps peut-être, continuer son métier ignoble. C'est l'instant ou jamais d'être énergique.

Nous voici en nombre et en force, tous en bonne santé, hardis, audacieux, poursuivant le même objet avec la même tenacité : la guerre aux marchands d'esclaves. Ne dormons pas, continuons notre tâche sans aucun retard, et partons vers le but que nous avons choisi. La civilisation doit trouver en nous des apôtres fervents et des défenseurs infatigables.

Un enthousiasme général répondit à cet appel.

— Partons ! Partons ! s'écria-t-on de toutes parts.

Comme si le sort eut voulu favoriser les énergiques pionniers du droit, on vit entrer dans la tente une ombre de femme, que l'obscurité commençante du soir ne permit d'abord pas de distinguer clairement.

Elle s'avança jusque tout près du groupe.

— Oui, partons ! répéta-t-elle.

Une exclamation de surprise s'éleva.

— Cathérine ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

La jeune fille prit place au milieu d'eux.

— Oui, c'est moi, fit-elle, prête à vous suivre et contribuer de ma personne à la grande œuvre de rénovation, qui est la nôtre.

Harris avait suivi Cathérine.

De Sambry ne put s'empêcher de jeter au docteur un regard d'interrogation anxieuse.

Harris avait compris.

— Ne craignez rien, mes amis, fit-il. Un miracle vient de s'accomplir. Cathérine est rétablie, complétement rétablie. Tout danger est passé, je m'en porte garant.

On ne put en croire ses oreilles, mais lorsque le docteur eut expliqué que, par une cause dont lui-même ne se rendait pas exactement compte, le mal avait pris subitement une autre route, que les forces étaient revenues à la jeune fille, que tout enfin avait changé comme par enchantement, alors ce fut une joie délirante, un débordement de bonheur et un triomphe encore bien plus grand que celui provoqué par la défaite de Calao.

Henri et Paul ne tarirent pas en manifestations de reconnaissance à l'adresse du docteur.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, répondit le brave Harris. Je n'ai fait qu'une faible partie de la besogne ; la nature a fait le reste.

On se confondit encore quelque temps dans une expansion de

félicité telle qu'on en oublia les évènements sanglants qui venaient de se dérouler.

Enfin le calme se rétablit et de Sambry en revint à ses plans.

— Maintenant, dit-il, rien ne nous retient plus et nous pouvons marcher sans crainte. Nous allons commencer la guerre par une poursuite acharnée de Calao et ses bandits. Sans trêve ni merci nous nous attacherons à leurs pas et nous nous efforcerons de les détruire jusqu'au dernier.

— Et quand partirons-nous, maître? demanda Mwama.

— Demain, mon ami.

— Du reste, ajouta-t-il en souriant, je sais que l'impatience te ronge.

Le départ fut ainsi arrêté et l'on passa la soirée à discuter quelques détails d'importance secondaire, après quoi chacun s'abandonna à un repos bien gagné.

Criquet ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Il rêvait de son empire de Waouta, dont depuis quelques mois il désespérait. La misère et les mauvaises aventures que lui et ses compagnons avaient endurées, lui avaient fait oublier ses ambitions et ses songes de grandeurs. A présent, serrés qu'ils étaient les uns contre les autres, dans une solidarité puissante, il voyait renaître le ferme espoir, la conviction même, d'arriver à la découverte de son trésor. Du reste, on allait reprendre le voyage à travers les pays immenses, et certes leur exploration devait infailliblement le mener sur les lieux où se trouvait son cher empire.

Aussi s'y voyait-il déjà assis sur un trône d'ébène et d'or, avec des centaines de serviteurs autour de lui et un sérail bien peuplé.

Il y ferait des lois humanitaires, tout en ne se privant de rien quant aux jouissances matérielles. Il boirait, il mangerait, et son esprit vagabondait tellement qu'il s'imaginait que ses mets étaient de l'or pur.

Son cauchemar dura toute la nuit, et lorsque von Ruff, d'ordinaire très matinal, vint le réveiller, il se redressa en sursaut, en criant :

— C'est moi le roi! Le roi!

Le savant, malgré sa gravité habituelle, ne put s'empêcher d'éclater en un gros rire.

— Vous êtes fou, fit-il. De quel roi parlez-vous?

Le Bruxellois se frotta les yeux, et, péniblement rappelé à la réalité, eut un mouvement de dépit.

— Dommage, dit-il ; ce n'était qu'un rêve!

UNE FEMME NÈGRE COURAIT A TOUTES JAMBES. (P. 213.)

— Un rêve charmant alors? demanda von Ruff.

— Et qui deviendra bientôt vérité, riposta Criquet avec conviction.

— Vous croyez donc encore toujours en votre empire de Wouta!

— Si j'y crois! Vous verrez bien.

— Allons donc! Autant vouloir prendre la lune avec les dents.

Criquet se drapa dans un air de dignité, et toisant le naturaliste avec un regard hautain :

— Monsieur von Ruff, dit-il, je serai roi, et ce jour-là vous vous ferez un honneur de me présenter vos hommages,.... mais je ne vous garantis pas qu'il me plaira de les accepter.

Le savant haussa les épaules et s'en retourna auprès des autres explorateurs, où Criquet l'eut bientôt rejoint.

On déjeûna assez copieusement, puis les préparatifs du voyage furent entamés.

Le repos nocturne avait encore augmenté les forces de Cathérine.

Plus de trace de fièvre, plus de douleurs, et c'était à peine si elle ressentait encore quelque faiblesse relative, conséquence naturelle de sa longue et pénible maladie.

Mais elle était femme à mépriser cet insignifiant malaise, qui ne gênait plus en rien, ni ses mouvements ni sa marche.

En un mot, elle était prête aux fatigues nouvelles.

Le rétablissement complet de la sœur de Paul trancha singulièrement les difficultés qui, sans cela, auraient surgi pour l'expédition projetée. Désormais aucune crainte, du moins temporaire, ne devait plus être nourrie et l'on pouvait hardiment envisager l'avenir.

Aussi, très tôt dans la matinée, l'on se mit en route, à la recherche des négriers.

Une ardeur nouvelle animait tout le monde et le front de chacun brillait d'audace.

Dans ces conditions excellentes on se mit en route, en tenant l'œil ouvert et le fusil prêt à toute éventualité.

On causait même délibéremment et sans trop de souci, cheminant à travers les herbages qui garnissaient la plaine, sans en rendre toutefois le passage difficile.

— Je ris encore de la raclée qu'a reçue notre excellent ami Calao, dit Criquet.

— C'en est une qu'il retiendra longtemps, répondit sir William.

— D'autant plus que ce ne sera pas la dernière, fit de Sambry.

— Ces gens-là avaient trop d'orgueil, reprit le Bruxellois.

— Et trop de poudre, ajouta sir William.

— Quant à cela, ils l'ont tirée en pure perte.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il est advenu de la blessure de Calao, observa le chef.

— Qui sait s'il n'a pas déjà rendu son âme au diable !

— Le fait est que s'il en réchappe, ce ne sera pas sans peine.

Mwama écoutait, sans parler, cette conversation, et un éclair de triomphe ombrageait sa lèvre. Il se disait que si Calao n'était plus, c'était grâce à lui ; et que s'il n'était pas descendu dans la tombe, il ne perdrait rien à attendre.

— J'ai juré de me venger, murmura-t-il ; je me vengerai.

— Si réellement Calao est mort, conclut Criquet, le moins que l'on puisse faire est de nous inviter officiellement à ses funérailles.

La réflexion du Bruxellois fit bien rire, et la causerie continua sur ce ton.

D'un pas alerte la plaine se franchissait, et déjà Mwama avait signalé, au loin, les premiers arbres de la forêt, lorsque soudain l'indigène s'arrêta.

Tout le monde fit comme lui, car on savait ce que valait la moindre de ses actions.

Cependant cette brusque station causa quelque étonnement.

— Eh bien ? Que fais-tu ? demanda le chef à son serviteur.

— J'observe, maître, fut la réponse.

Puis, au bout d'une seconde :

— C'est bien ainsi, ajouta-t-il ; les négriers !

— Déjà ! s'écria-t-on en élevant les armes.

— Regardez, conclut simplement l'indigène.

En effet, là-bas, au bout de la plaine, une troupe nombreuse de negriers et d'indigènes arrivait à fond de train, soulevant autour d'elle une poussière épaisse, dans laquelle il n'y avait pas moyen de reconnaître au juste ce qui se passait.

Cependant, ce qu'il y avait de certain, c'était que les arrivants étaient des négriers, et que la direction qu'ils suivaient les menait droit aux explorateurs.

C'était à peu près assez pour savoir à quoi s'en tenir.

— Halte ! s'écria de Sambry.

Sans perdre une minute on se mit en rang de bataille, au milieu de la route, et l'on attendit impatiemment.

La troupe courait de plus belle, au grandissime galop et se rapprocha d'une manière sensible.

Alors seulement on put se rendre compte de la cause de cette manœuvre.

Ce fut, pour les explorateurs, une vraie surprise :

Une femme nègre, devançant d'une centaine de mètres les négriers, courait à toutes jambes, en jetant des cris de frayeur. Derrière elle suivait la troupe, lancée à toute vitesse, avec un Arabe à sa tête, probablement un sous-chef de Calao ; tous ces gens-là gesticulant, hurlant, brandissant leurs armes.

C'était comme une course effrénée vers un but mystérieux.

Mwama comprit du premier coup-d'œil.

— Une esclave qui s'échappe, dit-il.

— Ah ! s'écria le chef, sauvons-là.

— Oui, sauvons-là ! répétèrent les compagnons.

Entretemps la négresse continua son galop, et soit pur hasard, soit qu'elle eut aperçu les explorateurs, elle dévala vers eux avec une impétuosité extraordinaire, tout en leur jetant des appels désespérés.

— Elle nous a vus, fit de Sambry.

— Faisons-lui des signes, répondit Criquet.

Et joignant le geste à la parole, il se mit à mouliner de toute la force de ses bras, tandis qu'il encourageait, par des phrases qu'elle n'entendait ou ne comprenait pas, la pauvre esclave.

Du reste, il ne fallut pas longtemps avant que la fugitive ne fut plus qu'à quelques mètres de la caravane des explorateurs.

Décidément elle était sauvée.

Au surplus, de Sambry prit une décision subite.

— En garde, dit-il, et feu sur les négriers !

Mais il n'eut pas le temps de faire exécuter cette manœuvre.

Comme mûs par un ressort magique, les persécuteurs de la négresse s'arrêtèrent tout court, et, tournant sur les talons, reprirent le chemin de la forêt, en doublant encore, si possible, la vitesse primitive de leur course.

Décidément c'était un coup de théâtre inattendu, dont les explorateurs rirent de bon cœur.

— Tas de lâches ! exclama Criquet.

— En avant, et sus à eux ! s'écria le chef.

La caravane se mit au pas de course, à la poursuite des persécuteurs, mais ceux-ci avaient une belle avance.

Du reste, elle n'eut pas été grande, qu'elle le serait bientôt devenue, car ils roulaient avec une vitesse insensée.

Ainsi les voyageurs arrivèrent à la forêt qu'ils parcoururent en partie, sans trouver la moindre trace des négriers.

Entretemps l'esclave sauvée, sans demander son reste, et stupéfaite du renfort miraculeux qui avait si puissamment aidé à sa délivrance, avait pris la route de l'intérieur, se dirigeant probablement vers son village.

Quoi qu'il en fût, une chose était certaine, c'est que les explorateurs venaient encore d'accomplir une bonne action, sans le savoir et sans l'avoir cherché.

On fit encore pendant quelque temps des recherches pour découvrir les négriers, mais en vain. Il est vrai qu'on trouva sur le sol des empreintes nombreuses et entremêlées de pas, mais c'était tout.

Cela prouvait simplement que l'armée de Calao y avait passé, et qu'elle s'était envolée vers d'autres parages, dans un désordre plus ou moins grand.

Ces circonstances heureuses causèrent aux explorateurs le plus grand plaisir.

— Voilà où nous en sommes, fit joyeusement de Sambry. Calao, le terrible Calao, a peur de nous.

— Petit Poucet qui intimide l'ogre, dit Criquet. C'est fabuleux.

— Nous sommes venus pour faire cette besogne, mon ami Criquet, ajouta sir Darly.

— Je le sais, et je me sens tout-à-fait gagné à votre cause. Tenez, au commencement de mon arrivée sur le Continent Noir, je ne savais vraiment trop ce que je venais y faire.

— Vous avez un superbe talent de mentir, interrompit von Ruff.

Le Bruxellois tressauta.

— Est-ce un duel que vous désirez? demanda-t-il d'un ton tragique.

— Je ne me bats jamais, pas même à la canne.

— N'insultez personne alors, et ne traitez pas les gens de menteurs. Je ne suis pas un menteur, entendez-vous, maître von Ruff.

— Si! Vous en êtes un.

— Non!

— Si! Puisque vous dites que vous ne saviez pas ce que vous veniez faire en Afrique, alors que vous le saviez parfaitement, et que vous venez y chercher un empire imaginaire, impossible, ridicule, que sais-je?

— Imaginaire, impossible, ridicule! répéta Criquet. Je vous défends de traiter ainsi mon futur domaine.

— Domaine ! Où est-il donc, votre domaine ? Montrez-le nous.
— Je ne sais, mais je le cherche.
— Qui cherche trouve, dit-on ; mais vous chercherez longtemps.
— Et je trouverai.
— Vous ne trouverez pas.
— Je vous jure qu'oui.
— Je vous jure que non.
Et les deux adversaires, rouges comme des coqs, étaient vraiment sur le point de s'empoigner.

— Voyons mes amis, intervint le chef, calmons-nous et ne nous emballons pas pour pareille puérilité. Nous allons établir nos tentes dans la forêt même jusqu'à demain, puis nous poursuivrons notre route.

Ainsi dit ainsi fait.

On choisit un endroit favorable, une sorte de rond-point que la nature avait, au hasard d'un étrange caprice, pratiqué dans cette abondance de gros arbres.

— Que nous serons bien ici ! fit Cathérine à son fiancé qui marchait à côté d'elle.

— Oui, fut la réponse, et si tu le désires je prierai le chef de prolonger le séjour.

— Oh non, Henri, je ne veux entraver en quoi que ce soit la marche de la caravane ; moi aussi j'y ai ma tâche à remplir et je la remplirai.

— Tu es une noble femme, Cathérine.

— Je veux me rendre digne de mon futur époux. C'est toi qui me donne l'exemple.

— Aussi le bonheur nous attend et si tu le désires, nous hâterons notre retour en Europe.

Cathérine eut un mouvement de reproche.

— Tu me désoles, mon Henri, en parlant de la sorte. Certes, la félicité sera grande pour moi quand je pourrai marcher à côté de toi, la tête haute, mon bras sur le tien ; mais avant cela tu as un devoir à remplir. L'Afrique est l'objet de tes vaillants efforts et tu as pris à tâche de contribuer, au moins pour une partie, à l'émancipation de ses malheureux esclaves. Poursuis ton œuvre, sans penser à autre chose qu'à la religion de délivrance qui doit recevoir dans son sein ces malheureuses créatures, conspuées, repoussées et honnies, dont les marchands de chair humaine font un trafic éhonté. Je

t'assisterai dans cette sainte entreprise, et plus tard, quand nous serons unis à tout jamais, tu pourras être plus fier de moi, comme je serai plus fière de toi.

Henri fut ému jusqu'aux larmes.

Ces paroles si simples mais si profondément senties, prononcées au milieu de la grande immensité de cette nature silencieuse, dans ces parages isolées où tant de misères avaient jadis assailli les deux fiancés, ces paroles remuèrent singulièrement le cœur de l'explorateur ; et, dans un élan spontané, plus fort que lui-même mais pur comme les ailes vierges d'un ange, il saisit la main de Cathérine, la porta à ses lèvres, et y déposa un baiser plein d'amour.

— Merci, merci, fit-il. Tu me rappelles à mon devoir, je saurai ne plus l'oublier.

— Souviens-toi de ce que nous avons souffert, Henri.

— Alors c'est la vengeance que tu prêches.

— Oui, la vengeance sur les infâmes négriers qui torturent leurs innocentes victimes ; la vengeance sur ce Calao, qui nous combla des chaînes de l'esclavage. Nous avons auprès de nous des compagnons décidés, audacieux, qui poursuivent le même but, avec la même tenacité. Qu'ils nous servent d'exemple et que la reconnaissance nous lie à eux. Nous leur devons la vie, Henri, il faut qu'ils nous soient au moins redevables d'un secours utile, et auquel nous aurons donné toute notre énergie.

— Mais, mon amie, si j'ai hésité, c'est que je craignais pour toi.

— Parce que j'étais malade?

— Oui.

— La mort a fui.

— Grâce à eux, toujours à eux, les braves cœurs!

— Je suis forte, tu le vois.

— Et ta force me rend la mienne.

— Tu n'as plus rien à craindre.

— Et nous marcherons ensemble vers la conquête du droit.

Cependant, le personnel n'avait pas perdu son temps.

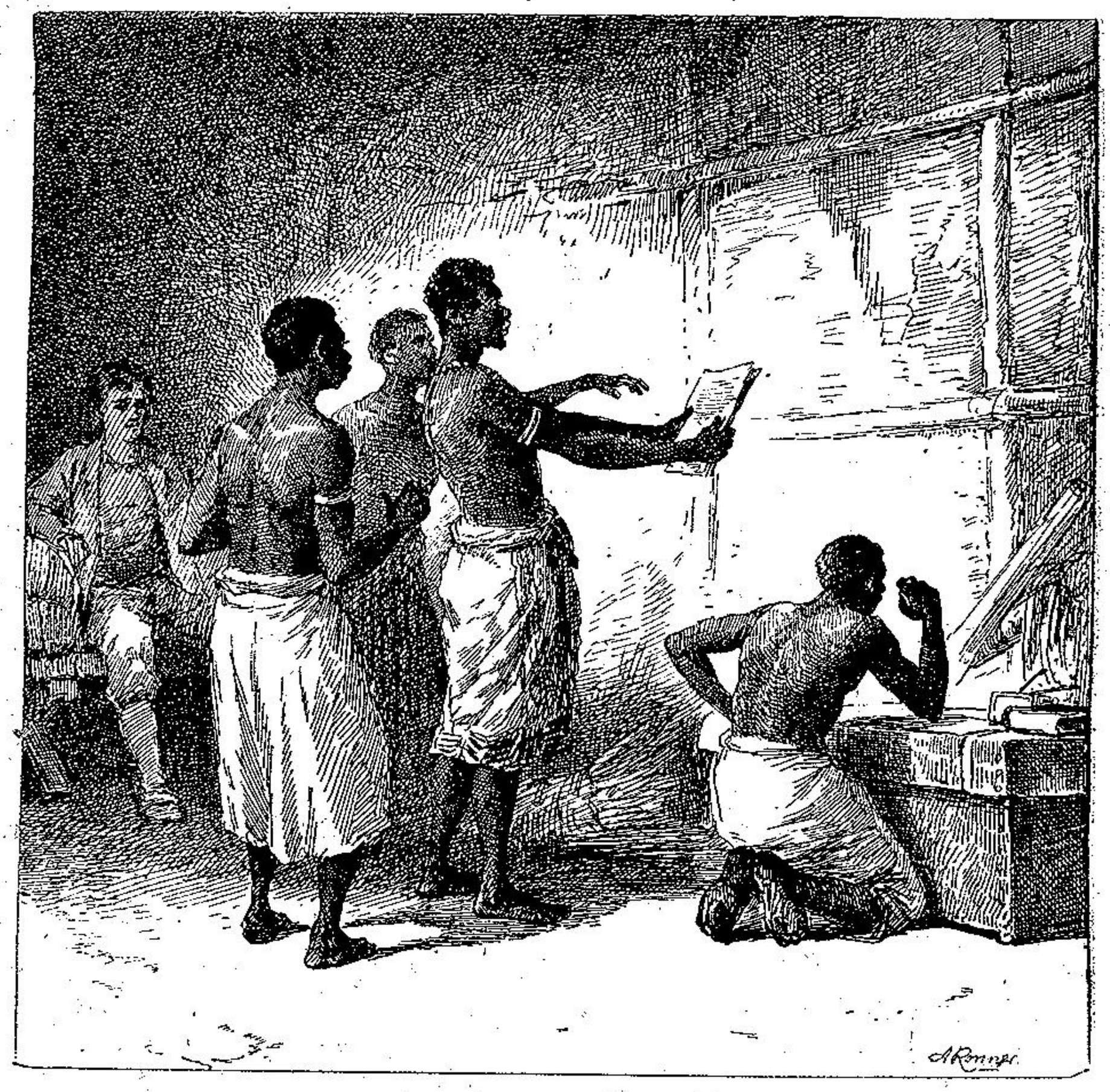
Les tentes se dressaient comme par enchantement et déjà chacun savourait en perspective les délices d'un jour de repos.

En vérité, l'emplacement se prêtait à l'indolence.

L'étendue incommensurable de feuillage formait un ciel de verdure émaillé de mille points multicolores, sous la forme d'oiseaux au plu-

mage varié, parmi lesquels, des bandes de perroquets formaient la note bruyante.

Des papillons et des insectes de toutes nuances voletaient ou fourmillaient sous ces étendues verdoyantes, tandis que le zéphire caressait légèrement l'air embaumé du parfum des fleurs éparpillées dans le fourré.



ILS S'EMPARÈRENT DE L'ÉCRIT. (P. 220.)

Tout le monde se mit au repos, et Criquet le premier.

Nonchalemment étendu dans l'herbe, il avait allumé une cigarette dont de Sambry lui avait fait présent, et s'amusait à en souffler la fumée blanchâtre, par ses narines.

Von Ruff était déja dans les broussailles, en quête de plantes rares ou de semblables découvertes.

Les autres explorateurs se tenaient compagnie, dans une conversation tranquille et consolante.

— Quelle vie ! s'écria Criquet.

— En effet, mais elle n'est que temporaire, fit le chef.

— Bah ! profitons-en, et vogue la galère !

— D'autant plus que nous ignorons ce que nous réserve demain.

— Enfin, jusqu'à présent, ce sont les mines du Pérou.

— Sauf les pépites.

— Bien entendu. Mais, à propos, où est sir William ?

— Oh, celui-là est en chasse probablement, avec Mwama.

— Tiens, il m'avait promis de m'amener.

— C'est qu'il l'aura oublié.

— Pas galant !

— Tenez-vous donc tant à la chasse ?

— Enormément.

— Je ne vous croyais pas chasseur, pourtant.

— C'est-à-dire, je ne l'étais pas.

— Mais vous l'êtes devenu ?

— C'est cela. Et puis, j'ai mes raisons.

— Ah !

— Des raisons de haute importance.

— Peut-on les connaître ?

— Certainement.

— Une nouvelle fanfaronnade, sans doute ?

— Je vous assure du contraire. Je me suis dit qu'il faut toujours profiter de toutes les occasions pour se faire la main à l'obtention du but que l'on s'est proposé. J'étais certainement un piètre tireur avant de venir sur la fameuse terre d'Afrique, et je le suis encore ; mais je me suis bien vite aperçu qu'on y doit forcément jouer du fusil et que si l'on tient à sa peau, il faut qu'on sache loger décemment une balle dans la cible, à quelques centaines de mètres. Or, ma cible à moi c'est Calao... Vous comprenez le reste, n'est-ce pas ?

— Oh, oh ! Vous faites la concurrence à Mwama, car c'est lui qui, depuis longtemps, vise ce point-là.

— Eh bien, soit, nous serons deux ; d'autant plus facile sera la besogne.

XX

MARCHANDS D'IVOIRE

La journée s'écoula dans ces causeries tout intimes.

Dans le courant de l'après-midi, Criquet qui s'ennuyait déjà malgré toute sa proclamation de *far niente*, conçut le désir de se faire un passe-temps pratique.

Aller à la chasse était impossible, puisque sir William était déjà parti.

Rejoindre von Ruff dans ses herborisations, cela ne lui plaisait guère.

Comme toujours, il avait des idées en masse, sans s'arrêter à aucune

Tout-à-coup il se frappa le front.

— Si j'écrivais ! s'écria-t-il. Mon journal de voyage et d'aventures, ce doit être charmant.

Il creusa la chose et la trouva fort plaisante.

— Je ne suis pas écrivain de talent ; mais enfin, ce sera utile à la postérité ; et, ma foi, qui sait si mon ouvrage ne m'apportera pas plus tard le titre de membre correspondant d'une société de géographie quelconque ?

Séance tenante il se rendit à l'intérieur des habitations et se fournit le nécessaire, en le prélevant sur l'avoir de ses nouveaux amis.

Il se mit dans un coin de la tente et se prit à entamer sa composition.

D'abord, ni le style ni l'expression des phrases ne sortirent de sa plume qu'à contre-cœur, mais insensiblement ils se couchèrent tant bien que mal sur le papier, de sorte que Criquet noircissait assez lestement une demi-douzaine de feuilles de papier.

Absorbé dans sa besogne, il oubliait tout autour de lui et eut, de temps en temps, une exclamation de joie ou de frayeur, suivant qu'il arrivait à une phase riante ou périlleuse de son existence mouvementée sur la terre africaine.

Plusieurs quarts-d'heure avaient déjà fui, lorsque soudain Criquet entendit tousser derrière son dos.

Il tourna la tête et ne fut pas peu surpris de voir quatre nègres de la caravane qui le regardaient faire, d'un œil stupéfait.

Criquet ne cacha pas sa mauvaise humeur, d'être ainsi dérangé.

— Que me veulent-ils donc, ces diables en habits civils? grommela-t-il.

Il voulut interpeller les indigènes, mais il se rappela que leur idiome lui était inconnu.

Les porteurs eurent toujours les yeux obstinément fixés sur l'écrit de Criquet et semblaient l'interroger.

Le Bruxellois comprit.

— Ah! s'écria-t-il, ils en ont à mon cahier de notes.

Puis, se confondant en mimiques, il s'efforça de leur demander quel était leur objectif, en s'entêtant à la contemplation de sa prose.

Les nègres, par une pantomime passablement burlesque, lui firent deviner qu'ils étaient en admiration devant ces caractères noirs qu'au moyen de sa plume, Criquet jetait à profusion sur le papier, et témoignèrent le désir de voir encore de plus près.

— Oh! fit Criquet; si ce n'est que cela, tenez!

Et, avec une révérence mélo-dramatique, il leur passa le fameux journal, à peine entamé.

Les nègres jetèrent un cri de triomphe.

Ils s'emparèrent de l'écrit, avec une hâte fébrile, le prenant des deux mains à la fois, et l'examinèrent en tous sens.

Ils le tournèrent, le retournèrent, le dévisagèrent encore, firent courir leurs gros doigts calleux sur les lettres mal définies et semblaient vouloir en tâter jusqu'au relief imperceptible.

Des sons gutturaux sortaient de leur poitrine, tandis qu'ils se causaient mystérieusement, avec des signes évidents d'une stupéfaction sans bornes.

Ils étaient littéralement en extase.

Criquet se tordait de dire, et se laissa choir sur le premier siège venu pour donner libre carrière à son hilarité.

— Bleu de bleu! fit-il, quel succès! Voilà mes œuvres devenues immortelles, avant même qu'elles soient achevées. C'est à pouffer.

Mais on eut dit que les nègres ne l'entendaient pas ainsi.

Avec des gestes suppliants, ils vinrent auprès de Criquet, et, au moyen de forces démonstrations muettes, ils lui exposèrent l'espoir de le voir reprendre sa leçon d'écriture ou de style.

Le Bruxellois pestait parce qu'il ne savait pas parler le langage de ces indigènes.

Oh! s'il en avait été capable, quel conte fabuleux ne leur aurait-il

pas fait accroire ! Assurément il eut parlé de science surnaturelle, de magie, de devination, de tout, excepté de la vérité.

— Vous l'échappez belle, mes amis, murmura-t-il.

Mais les nègres insistèrent tellement que Criquet se remit à l'épreuve.

Ses admirateurs, courbés sur lui, redoublèrent d'étonnement et se laissèrent même aller jusqu'à battre des mains, au grand amusement du Bruxellois, qui s'en sentit tout fier.

— Voici qu'on m'applaudit, riait-il. Bien des orateurs n'ont pas cette chance.

Cependant, les porteurs voulurent encore avoir entre les mains ce que Criquet venait d'écrire et, lorsque celui-ci le leur eut remis, ils manifestèrent l'intention de le garder.

— Garder mon chef-d'œuvre, s'écria le Bruxellois. Jamais ! au grand jamais !

Mais, se ravisant presqu'aussitôt :

— Au fait, qu'ils le gardent. Je le referai plus tard.

Puis il congédia les importuns, qui emportèrent leur proie, en sautillant de bonheur.

Ce fut là l'unique incident de la journée, incident qui amusa fort les explorateurs, lorsque Criquet le leur raconta.

— Vous voilà en passe de devenir célèbre, dit sir William.

— Je le suis déjà, répondit Criquet, d'un ton d'importance.

— Chez les imbéciles de nègres, oui.

— Monsieur Darly, chacun trouve son public. Celui-là est le mien et je le garde.

— Je vous en félicite. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui vous le prendrai.

— A votre aise ; quant à moi, il me satisfait.

Entretemps le souper fut servi et l'on se mit à table.

Comme toujours, von Ruff arrivait au moment où les autres avaient déjà presque fini, c'est-à-dire, lorsque la toute dernière parcelle de lumière avait disparu dans la forêt et sur la plaine.

Chargé d'une cargaison de plantes, il s'en revenait enchanté de son excursion naturaliste, et oubliant tout le reste.

Le temps étant d'un calme exceptionnellement serein, on se réunit encore pour une heure devant les tentes, afin d'aspirer le plein air de cette douce température, et de se délecter aux délices de la pipe ou du cigare.

Autour des explorateurs tout se préparait au repos quotidien, et la

grande voix du lion ou le sombre miaulement de la panthère brisaient encore seul, mais dans un écho lointain, le silence nocturne.

Les oiseaux dormaient, hormis quelques-uns, qui ne butinent que quand la lune étend son sceptre sur l'univers.

On s'abandonnait à l'influence de ces senteurs narcotiques qui s'élèvent des fleurs dont la corolle se clot, et l'on ne parlait plus que par monosyllabes.

— Si nous faisions comme la nature? proposa de Sambry.

— J'y souscris volontiers, répondit Criquet, car ces diantres de nègres m'ont donné de la besogne aujourd'hui.

— Quant à moi, fit Henri, je ferai des songes roses.

On rentra dans la tente commune, où bientôt on ronfla rondement.

Mwama montait la garde avec quelques porteurs; car, avait-il dit, lorsque Calao se trouve dans le voisinage, la prudence est mère de la sûreté.

Les indigènes eurent l'œil ouvert durant toute la nuit, mais rien ne troubla la quiétude, si ce n'était, de temps à autre, une hyène, reniflant les odeurs culinaires du camp, qui s'avisait de rôder aux alentours de l'endroit où se reposaient les explorateurs.

Au petit jour tout le monde fut debout et une heure plus tard on se mit en marche, en plein Bakouba, cheminant durant deux journées entières sans incident aucun et sans rencontrer autre chose que des arbres luxueusement beaux, des plaines immenses, et une solitude ininterrompue.

On avançait ainsi avec une promptitude remarquable et dans un ordre parfait..

Depuis que les deux troupes d'Européens s'étaient rencontrées, une étroite solidarité s'était établie entre elles, et l'on était heureux, pour autant que le bonheur soit possible sur la terre dangereuse de l'Afrique.

La gaieté, l'insouciance même, étaient revenues, et l'on eut dit que les blancs de l'expédition faisaient un voyage d'agrément, tant était grand et calme leur enjouement.

C'est que la bonne fortune leur servait, en réalité, à merveille.

Tout le monde se portait comme un charme, et plus le moindre souffle de fièvre ne courba leurs membres relativement robustes. La plus légère indisposition semblait être définitivement exclue du cadre de leur vie et cet état de choses leur donnait cette infinie confiance qui fait s'accomplir tant de grandes œuvres.

De plus ils avaient un but, un noble but, qui maintenant absorbait toutes leurs pensées.

Encouragés par la sanglante défaite qu'ils avaient imposée à Calao, ils aspiraient au moment de faire mieux encore et d'exterminer, pour tout de bon, leurs ennemis redoutables.

Le fameux négrier faisait, pour ainsi dire, tous les instants l'objet de leur conversation, et ils discutèrent bien souvent sur ce qu'il pourrait bien être devenu, après qu'on l'avait vu fuir, ensanglanté et renversé sur sa monture par le terrible coup de feu de Mwama.

Était-il mort, ou en avait-il réchappé ?

Voilà ce qu'on se demandait, avec une pointe d'intérêt bien compréhensible.

Criquet seul avait, sur ce point, des idées fixes.

— Il y a longtemps que Calao est sous terre, se plaisait-il à répéter.

— En êtes vous bien certain ? lui opposait-on.

— Parbleu ! J'en mettrais ma main au feu.

— Vous pourriez bien la brûler, intervint sir William.

— Et vous en répentir, concluait Mwama.

Alors le Bruxellois se fâchait.

— Vous ne croyez en rien, vous autres, répondait-il. Moi je vous assure que Calao doit avoir succombé à ses blessures.

— Très bien. Et la preuve ?

— La preuve ? Mais il n'y a pas de preuve ! Ce qui n'empêche pas qu'il est mort, car on ne survit pas à pareille entaille.

De la sorte on discutait, pendant les heures de repos ; et malgré le peu de consistance des arguments avancés par Criquet, on penchait fortement vers l'admission de ses théories.

Il était, en effet, fort étrange que depuis lors, on n'eut plus rien entendu du fameux négrier, à part l'algarade lors de la fuite de la femme noire ; et encore, la suite de cette escarmouche s'expliquait difficilement, en ce sens que les troupes de Calao n'avaient pas l'habitude, comme elles l'avaient fait dans cette circonstance, de tourner le dos sans échanger une seule balle.

La réputation de Calao était tout autre que celle d'un homme qui prend la fuite à la vue de ses ennemis, ou qui ne prend pas immédiatement sa revanche, lorsqu'il a subi une défaite.

Jamais Calao n'était resté en dessous de sa renommée de terreur et jamais il n'avait laissé passer impuni un acte quelconque dirigé contre sa puissance et son autorité.

Or, c'était précisément depuis qu'on lui avait appliqué une leçon comme probablement il n'en avait jamais reçue, c'était depuis ce jour-là qu'on n'avait plus revu l'ombre de son ombre.

— Donc il est mort, conclut invariablement le Bruxellois.

Et de fait, presque tous, même de Sambry, commençaient à admettre la probabilité de ce résultat

Pourtant on se tenait continuellement en éveil, car, Calao disparu, il y avait encore d'autres négriers à détruire.

Du reste, le Bakouba en pullulait.

Cependant on marcha encore pendant deux autres jours, sans trouver aucun obstacle sur la route, aussi bien en fait d'animaux qu'en fait d'hommes.

Dans la matinée du cinquième jour le passage se trouva tout-à-coup barré par un cours d'eau assez large, et dont les eaux verdâtres couraient par le Nord-Est.

Le chef consulta ses cartes géographiques et reconnut la rivière Sankourou.

— Qui se jette dans le fleuve Kassaï, ajouta-t-il.

— Voilà qui nous rend la jambe bien faite, grommela Criquet. Nous sommes sans canots. Comment passerons-nous ce maudit courant?

— Vous êtes un homme peu patient, riposta sir William Nous n'avons nullement, pour cela, besoin de canots.

— A la nage alors? Eh bien, merci.

— Non plus; on passe sans se mouiller, Monsieur Criquet.

Celui-ci regarda l'Anglais un peu de travers.

— En ballon, alors?

— Encore moins.

— On saute d'une rive à l'autre?

— Ce tour serait au-dessus de nos forces.

Criquet n'y tint plus.

— Ah ça, sir William, si vous tenez à vous moquer de quelqu'un, je vous prie de ne pas me viser.

L'Anglais sourit.

— Vraiment, Criquet, je vous croyais plus malin.

— Malin! qui vous dit que je ne le suis pas?

— Moi.

— Vous êtes bien audacieux.

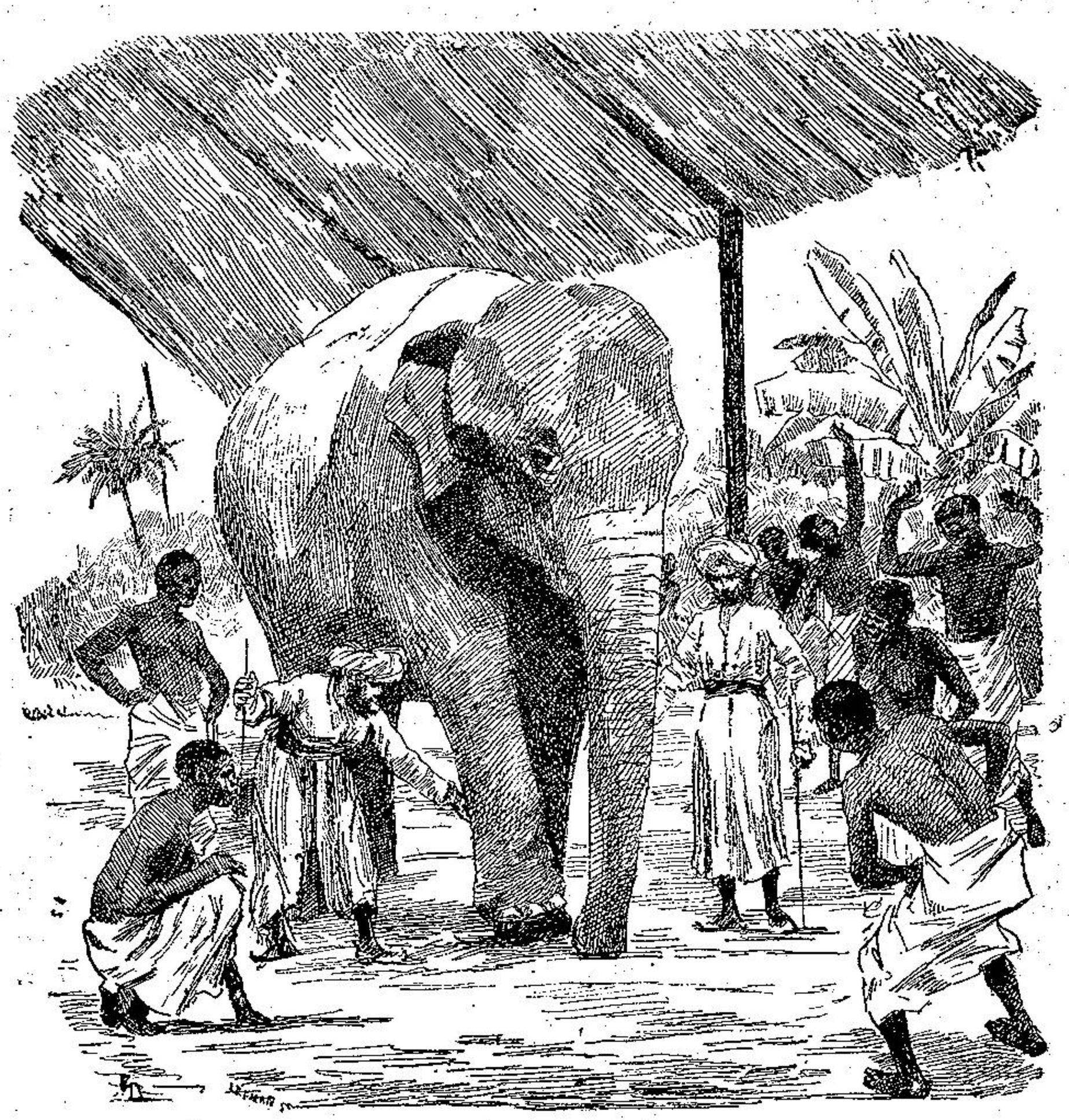
— C'est pourtant vrai, puisque vous ne savez pas même le moyen de traverser l'eau sans se mouiller.

— Mais, diable, je les ai tous nommés, ces moyens !

— Excepté un seul.

Criquet réfléchit mais il haussa les épaules.

— Je ne trouve pas, fit-il.



CES GENS ENTOURAIENT UN GIGANTESQUE ÉLÉPHANT. (P. 229.)

L'Anglais éclata d'une longue hilarité :

— Le radeau ! s'écria-t-il. Le radeau, mon ami !

Une exclamation carrée répondit à cette révélation si simple, et Criquet se frappa le front de n'avoir pas deviné ce moyen si primitif.

Entretemps le personnel ne perdait pas une minute.

On abattit au préalable quelques troncs d'arbres, travail qui présentait assez de difficulté, parce que le bois était clair-semé sur les lieux.

Il fallut chercher assez loin, car on ne pouvait pas utiliser les faibles troncs du premier arbre venu, pour la raison que les charges étaient passablement lourdes.

Tout le monde fut mis à l'épreuve, et Criquet ne fut pas le moins zêlé à la besogne. Il était visible qu'il voulait se venger sur lui-même de n'avoir pas découvert le radeau comme bâteau de passage.

Il fallut, néanmoins, plus d'une heure avant que les poutres nécessaires fussent ajustées, ce que l'on fit au moyen de toutes les cordes disponibles, renforcées de lianes croîssant en masse à portée de mains.

La traversée se fit sans encombre, par parties successives de la caravane, et Criquet fut tellement enchanté de l'épreuve qu'il voulut, à toute force, être de chaque voyage.

Décidément sa bouffonnerie égayait à chaque instant l'existence des explorateurs, et coupait agréablement la monotonie du programme.

An bout de peu de temps la troupe entière se trouvait de l'autre côté de la rivière, et l'on était sur le point d'abandonner au caprice des flots, le radeau désormais inutile, lorsqu'on vit, sur la rive opposée accourir un homme, qui agitait ses deux bras, dans un geste d'appel désespéré.

Le chef fronça le sourcil.

— Von Ruff! exclama-t-il, d'une voix mécontente.

En effet, c'était le savant, qui s'était attardé à chercher des plantes, pendant que ses compagnons étaient absorbés dans la fabrication du radeau, et qui s'en revenait, maintenant, à bout d'haleine.

Un cri unanime de désapprobation salua son apparition.

Sir William pestait sans s'en cacher.

— Pour peu qu'il continue de la sorte, nous n'arriverons jamais au bout de notre trajet, dit-il.

Criquet montra le poing au naturaliste, et l'invectivait de toutes les appellations saugrenues de son immense répertoire démocratique.

— Si j'étais maître, je tiendrais à donner un grand exemple, fit-il.

— Et que feriez-vous? demanda de Sambry.

— Je laisserais carrément cet imbécile de von Ruff, en compagnie de ses plantes et de ses fleurs, se morfondre sur place.

— Oh, oh ! Vous y allez bien.

— En somme, ajouta William Darly, il mérite cette leçon. C'est une tête de linotte, un écervelé, un fou, un homme impossible.

— Mais c'est un savant, répondit le chef d'un ton grave.

— Un savant qui embrouille nos affaires.

— Pour nous apporter quelques tiges d'arbustes qui ne nous mettent rien au ventre, compléta Criquet.

Entretemps von Ruff continuait à faire des signes et à héler les compagnons.

Le mieux que l'on pût donc faire était d'aller le remorquer et de le ramener sur l'autre berge.

Mwama et Criquet furent chargés de cette besogne.

On passa l'eau et l'on se mit en devoir d'embarquer le naturaliste.

Mais la fatalité poursuivait le pauvre savant et s'échinait à lui jouer des tours.

Au moment où il voulut mettre pied sur le radeau, une des racines qu'il avait glanées s'échappa de sa poche et tomba à l'eau.

Von Ruff se baissa lestement, voulut la rattraper, mais il glissa si malheureusement qu'il fit un plongeon formidable dans les flots du Sankourou.

L'infortuné savant se débattait avec rage contre le courant, tandis que Criquet riait aux larmes de cette dangereuse aventure, et se trémoussait en contorsions insensées.

Mwama comprit mieux la situation, s'empressa de tendre à von Ruff une perche secourable et le tira bientôt de sa position critique.

Percé jusqu'aux os, le savant se blottit piteusement sur un des angles du radeau, et se secoua à plusieurs reprises, comme un chien mouillé.

La jubilation délirante du Bruxellois semblait ne pas prendre fin, et à vrai dire, elle était quelque peu partagée par les autres explorateurs, auxquels les insouciances de von Ruff portaient bien souvent ombrage.

Quant à ce dernier, grelottant et abîmé, il ne disait mot, mais il fixait obliquement, et d'un œil rageur, le désopilant Criquet, qui avait l'audace de se moquer ainsi ouvertement des infortunes d'autrui.

Enfin, le savant arriva sans plus de mal auprès du gros de la troupe.

Grâce aux ardents rayons du soleil, ses vêtements et lui-même furent bientôt séchés et l'on put continuer la route.

On marchait à présent au milieu d'une végétation luxueuse, dans

laquelle les hautes herbes formaient le principal contingent, agrémentées de grosses touffes de palmiers ou autres arbres à longue tige.

Des nuées d'oiseaux se levaient devant les explorateurs, effrayés par le brusque dérangement qu'on leur causait, tandis que, de-ci de-là, l'herbe s'ouvrait précipitamment sous les efforts d'une ombre rapide qu'on n'avait pas le temps de reconnaître, mais qui ne pouvait être qu'un fauve quelconque, fuyant vers sa tannière.

A certains endroits les herbages étaient tellement élevés et serrés que l'arrière-train de la caravane ne pouvait voir les hommes qui précédaient.

Les sentiers étaient mal tracés ou plutôt n'étaient pas tracés du tout, et il fallut un œil perspicace et exercé, comme celui de Mwama, pour se reconnaître dans ce dédale de branches, d'herbes et de feuilles.

On n'avançait donc que fort lentement, vu les précautions infinies qu'il fallait prendre, et ce chemin douteux constituait un véritable Calvaire pour les mulets.

Les pauvres bêtes suaient à traînées et durent bien souvent suspendre leur marche, afin que l'on pût dégager les lianes ou autres plantes rampantes qui empêtraient leurs pattes.

Criquet, lui, s'amusait fort de pareil voyage.

— J'avais entendu parler du déluge d'eau, dit-il, mais jamais je n'avais ouï dire qu'il y eût un déluge de verdure, et pourtant nous voici au milieu de ce dernier.

— C'est le cas de le dire, répondit le chef.

Sir William n'avait pas l'air de bonne humeur et se tenait tristement sur le dos de sa monture.

— Satanée contrée ! grommela-t-il.

— Et pourquoi donc ? demanda le Bruxellois. Il me semble que nous sommes ici comme dans un lit moëlleux, enveloppés d'édredons dodus et aux mille couleurs.

— Je vous laisse vos édredons ; quant à moi, je préférerais une belle pièce de gibier.

— Eh, diable ! Tirez-le ; il ne fait pas défaut.

— Oh non ; mais ces fichues herbes empêchent de viser et....

Soudain Mwama, qui tenait les devants, se retourna et mit le doigt sur ses lèvres, en commandement de silence.

Tout le monde s'arrêta net.

— Eh bien ? demanda le chef à mi-voix.

— Ecoutez, répondit le serviteur. On parle là-bas.

En effet, une rumeur vague de paroles coupées parvint jusqu'aux oreilles des explorateurs, qui ne surent s'en rendre un compte exact.

Ces accents indécis roulèrent vaguement dans les herbes, entrecoupés d'exclamations plus claires et même de stridents éclats de rire.

Ceci ne manqua pas d'étonner les explorateurs.

— Tiens ! On s'amuse là-bas, fit Criquet. Ce doivent être des gens honnêtes.

— Ah oui ! fit sir William, ou des cannibales.

— Des cannibales ! s'écria von Ruff, au comble de la terreur.

Si l'instant n'avait pas été aussi difficile, les voyageurs se fussent franchement confondus dans une bruyante hilarité, tant la mine du naturaliste était d'un comique ébouriffant.

On eut dit qu'il se croyait déjà entre les griffes des cannibales.

De Sambry en eut réellement pitié et s'empressa de le tranquiliser.

— Ne craignez rien, brave savant, dit-il, les cannibales ne vous toucheront pas.

Puis, se tournant vers ses compagnons, il ajouta :

— Allons, mes amis, marchons ; et fermement.

Et l'on s'avança audacieusement vers ces êtres invisibles, probablement des ennemis, peut-être même des négriers.

On était haletant d'attente ; et malgré le courage qui animait les explorateurs, ils se sentirent battre le cœur d'une nervosité fébrile.

Il ne leur fallut pas longtemps pour être fixés.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, traversant une épaisse agglomération de longues herbes, ils vinrent tout-à-coup, tomber au milieu d'une bande d'Arabes et de nègres, réunis sous une espèce de toit dressé à la hâte au moyen d'herbages.

Tous ces gens entouraient un gigantesque éléphant, auquel un des Arabes s'efforçait de faire exécuter une sorte de tour de force, consistant en l'obligeant à lever la patte.

Le pachyderme s'exécutait rondement, à la grande joie des nègres amassés autour de lui, qui se tenaient les côtes de rire et qui se répandaient en toutes sortes de cabrioles insensées et d'exclamations admiratives.

C'étaient là les cris stridents qu'avaient perçus les voyageurs.

Mais aussitôt le tableau changea.

Les Arabes s'aperçurent de la présence de la caravane, qui débouchait nombreuse sur place, et crièrent aux alarmes.

Ils laissèrent leur éléphant s'abstenir de sa gymnastique et coururent se jeter sur leurs armes.

La situation devint tendue.

Mwama la comprit, d'un coup d'œil.

— Ce sont de simples marchands d'ivoire, dit-il à de Sambry. Je vais leur parler.

D'un pas ferme il s'avança au devant d'eux et leur expliqua en quelques mots, qu'ils étaient des explorateurs inoffensifs, se dirigeant avec leurs porteurs et leurs marchandises, à travers le Bakouba, sans penser à faire du mal à personne.

— Tartufe ! pensa en lui-même Criquet. Ne faire aucun mal, alors qu'il vient d'envoyer *ad patres* le brigand de Calao.

A son tour, le chef des marchands d'ivoire assura les explorateurs de ses sentiments pacifiques à leur égard et leur confirma les idées de Mwama, c'est-à-dire que son expédition était une simple brigade marchande, qui allait remettre à la côte, une cargaison d'ivoire, ainsi que quatre éléphants captivés par eux.

Et comme preuve à l'appui, ils montrèrent, en dehors du pachyderme quasi-savant, trois autres de ces énormes quadrupèdes, attachés dans le fourré à de solides pilotis.

Décidément rien n'était à craindre de ces gens, d'autant plus que les Arabes semblaient enchantés de se trouver en si bonne compagnie, et manifestèrent hautement leur désir de sympathiser.

Au reste, l'un d'eux, qui parlait assez couramment l'anglais, conquit d'emblée, les suffrages de William Darly, qui ne se tenait plus de joie en entendant parler sa langue maternelle par une autre voix que celle de son camarade Harris.

C'étaient des « *Yes* », des « *No* », des « *Very well* », à ne pas en finir, et il n'y avait pas jusqu'à Criquet, entraîné par l'enthousiasme de son compagnon de route, qui ne baragouinât, à sa façon, quelques phrases du langage d'Outre-Manche.

De part et d'autre on se trouvait donc heureux de pareille rencontre et l'on fraternisait sur toute la ligne.

— Braves gens ! murmura Criquet. J'ai mon idée.

— Laquelle donc ? demanda Paul.

— Je n'ai jamais monté un éléphant ; nos nouveaux amis vont m'en fournir l'occasion.

— C'est donc par spéculation que vous agissez ?

— Un peu, j'en conviens.

Entretemps Mwama, toujours méfiant, examinait les allures et le personnel des marchands d'ivoire.

Sans doute il eut tous ses apaisements sur leur compte, car il vint auprès de de Sambry et lui dit tranquillement :

— Nous pouvons nous confier à leur parole.

Ce conseil évapora la dernière hésitation du chef.

— Campons, dit-il ; et fraternisons !

Cet ordre fut exécuté avec une satisfaction d'autant plus évidente que, depuis quelques jours, on faisait, pour ainsi dire, marche forcée.

On dressa les tentes, à côté de celles des marchands d'ivoire, et l'emplacement prit bientôt l'aspect d'un village animé, où le grouillement des porteurs mit une note remuante que, depuis longtemps, on n'avait plus savourée.

Les Européens se trouvèrent littéralement enchantés de leurs nouveaux compagnons, les Arabes qui, à leur tour, furent pleins d'attentions délicates pour les explorateurs.

C'étaient, en somme, des gens montrant certaines habitudes du monde, sachant manier la conversation et ayant des manières de parfait gentlemen.

Ils parlaient en connaissance de cause, des grands centres européens, du négoce en général et du commerce d'ivoire en particulier, des célèbres voyageurs africains tels que Livingstone et Stanley, avec lesquels ils avaient eu des relations amicales, durant le séjour de ceux-ci sur le Continent Noir, et l'un des chefs montrait même avec orgueil une cartouchière qu'il avait reçue en cadeau du vaillant explorateur américain.

Plus la causerie s'approfondit, et plus on acquit la conviction que ces étrangers étaient des trafiquants non nuisibles, qui ne se souciaient que de leurs intérêts purement mercantils, sans avoir aucune visée criminelle ou inhumaine.

Même ces dispositions amenèrent pour les Européens l'occasion de traiter une affaire lucrative.

Comme ils étaient en possession de plusieurs dents d'éléphant, acquises au cours de leur pérégrination, et comme ces morceaux de matière précieuse ne leur servaient de rien, ils convinrent avec les Arabes de les échanger contre une assez grande quantité de poudre.

Les Arabes s'exécutèrent loyalement ; et, au dire de Criquet, leur mesure etait même trop joviale.

Quoiqu'il en fût, on se mit avec eux sur un pied d'accord tel que bientôt les deux caravanes n'en formaient plus qu'une seule.

Pendant ce temps, sir William, voyant toute apparence d'hostilité évanouie, s'en alla chasser l'antilope dans les fourrés voisins.

Cathérine, qui d'abord avait manifesté une frayeur toute naturelle à la vue des Arabes, s'était laissée convaincre par Paul, de leur parfaite neutralité, et prenait maintenant part aux propos que l'on échangeait, doucement assis sur l'herbe devant la tente.

Complétement rétablie, elle animait la conversation de son charme personnel, faisant oublier jusqu'aux misères du pays dans lequel on se trouvait.

Criquet, lui, était invisible.

Il se tenait sans cesse auprès du groupe d'éléphants, caressant les larges flancs des monstres, mesurant d'un œil avide la hauteur de leur dos et leur parlant avec conviction, comme à des camarades.

— Je tiens mon affaire, se dit-il. Encore un de mes rêves qui s'accomplira.

Et, oubliant la présence des nègres, il esquissait des élans, comme s'il voulait sauter d'un bond sur l'énorme carrure des pachydermes.

Le reste de la journée s'écoula ainsi avec une vitesse incompréhensible, et lorsque vint l'heure du repas, de Sambry voulut sceller cette amitié passagère mais bienfaisante, en invitant à sa table les Arabes, qui acceptèrent avec empressement.

Depuis longtemps on n'avait eu pareille fête de famille.

XX

VOLEUR NOCTURNE

Ce n'était plus un souper, c'était quasi un banquet.

William Darly, revenu de la chasse, avait déposé dans la cuisine de Nkéré, à part une superbe antilope, tout un essaim de menu gibier à plumes, que la négresse s'empressa de préparer.

Tout cela fut arrosé d'un excellent verre de vin, que de Sambry avait tenu à déboucher en l'honneur de ses convives.

De la sorte on faisait table animée, ce qui revient à dire que la conversation allait bon train.

Le chef blanc mit cette circonstance à profit, pour soutirer aux Arabes le plus de renseignements possible, quant aux contrées qu'ils allaient devoir parcourir.

Il apprit, entre autres, que les marchands d'ivoire étaient fort connus à Nyangwé, d'où ils venaient; que cette ville arabe est le siége commercial des négriers et que les étrangers qui y séjournent doivent avoir bon œil et bon bras, s'ils ne veulent pas être dévalisés.

Naturellement de Sambry parla de Calao et de Palimbo.

SIR WILLIAM CHASSA L'ANTILOPE. (P. 232.)

Au grand étonnement des explorateurs, les Arabes froncèrent le sourcil, en entendant prononcer ces deux noms.

— Connaissez-vous ces chefs? demanda l'un d'eux.

— Oui, et de très près, fut la réponse.

— Ils vous ont occasionné quelque vilénie, sans doute?

— Mieux que cela, intervint Harris; nous avons été leurs esclaves.

Un cri de rage sortit de la gorge des trafiquants.

— Leurs esclaves! exclamèrent-ils tous ensemble.

— Absolument.

— Et Mademoiselle Cathérine aussi ?

— Elle également.

Un formidable juron, gros comme un orage, fut lancé par l'Arabe qui avait causé anglais, et instinctivement sir William, entendant cet éreintement saugrenu, ne se souvint que d'une chose, c'était que sa langue maternelle était employée, et il se mit à joindre une malédiction plus intense encore, à celle de son compatriote, à la grande hilarité des autres compagnons, qui ne rièrent pas peu de ces deux colères britanniques.

Criquet se tordait et alla taper sur le dos de sir William.

— Mes sincères félicitations, dit-il.

— Pourquoi ? demanda l'Anglais, étonné.

— Pour le beau speech que vous venez de prononcer, en présence de Cathérine.

— Un speech ? Je n'ai pas prononcé de speech ; j'ai tout simplement juré.

– Ah, vous appelez cela jurer, vous ?

— Ce n'est pas prier, ce me semble.

— Eh bien, franchement, dans mon bon pays de Belgique on jure tout comme ailleurs, mais je vous garantis que ce n'est que de la petite bière à côté de vos jurons. A vrai dire, moi je nomme cela détonner.

— Détonner ou jurer, c'est tout comme, conclut flegmatiquement l'Anglais.

Puis, se grattant le front, et regardant Cathérine :

— Il est vrai que j'aurais dû me contenir un peu en présence d'une dame, ajouta-t-il.

La jeune fille sourit de toutes ses dents.

— Je vous pardonne, sir William, dit-elle. D'ailleurs, ne sommes-nous pas en Afrique, où tout est permis ?

C'est égal, je tâcherai de ne plus m'emporter, fit l'Anglais un peu confus.

— Cet intermède amusa beaucoup la compagnie, qui en revint bientôt aux choses sérieuses.

Sur l'insistance des Arabes, Henri fit la narration de leur captivité au lac Iki, des mauvais traitements que leur avaient imposés les négriers, des privations et des misères qui leur étaient tombées en partag un m t, de l'existence infortunée qui avait courbé leurs menbres durant un temps aussi long.

Pendant ce récit, les Arabes ne déguisèrent nullement leur colère contre Calao, et il y eut jusqu'à Mwama, d'ordinaire d'une méfiance outrée, qui dut reconnaître la sincérité du ressentiment des marchands d'ivoire.

— Ce Calao est un assassin, qui mérite d'être rossé d'importance par les Européens, dit le chef Arabe.

— Il l'a déjà été par nous, répondit de Sambry.

Les convives ouvrirent de grands yeux stupéfaits.

— Vous dites? demanda l'un d'eux.

— Que Calao et ses hommes ont été rossés par nous, répéta le chef blanc.

— Et tué, ajouta Criquet avec conviction.

— Dites plutôt blessés, fit de Sambry.

— Non, tué, confirma le Bruxellois. Mwama l'a tué, j'en suis absolument certain.

— N'exagérez donc pas, mon ami ; rien ne vous garantit qu'il soit mort.

L'Arabe avait réfléchi.

— Calao vit, dit-il, puisque hier encore nous l'avons vu.

D'un mouvement spontané, les explorateurs cessèrent de manger.

— Hier ! exclamèrent-il ; où cela ?

— Tout près d'ici. A une journée de marche.

— L'avez-vous réellement vu ?

— Aussi vrai que je vous vois. J'ajouterai même qu'il était fort malade, ce que ses hommes ont voulu d'abord nous cacher ; mais nous nous sommes bien vite aperçus qu'il s'agissait d'une blessure qu'il avait reçue.

— Celle de Mwama ! s'écria Criquet, en buvant d'un trait son verre.

— Comment le savez-vous ? interrogea de Sambry.

— Parce que sa poitrine et son cou étaient enveloppés de linge, répondit l'Arabe.

— Cette blessure est-elle mortelle ?

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'elle doit le faire souffrir horriblement, car son corps de fer se ployait sous les douleurs.

Mwama ne disait rien, mais son œil brillait d'un éclair fauve, et doucementt il dit à sir William :

— Une autre fois je viserai plus juste.

— Que diable ! Pareille vipère, il faut la tuer du coup.

Cependant le marchand d'ivoire, complétant ses informations, fit

connaître aux explorateurs que la caravane de Calao, bien qu'un peu démoralisée par l'état du négrier, était néanmoins en parfaite situation de défense, et qu'elle avait juré de se venger de ceux qui s'étaient avisés de mettre leur maître en pareil délabrement ; que, du reste, il était certain que Calao réchapperait de sa blessure, puisqu'il était homme à se remettre des plus atroces douleurs et que son corps était de ceux qui ne périssent pas.

— Au surplus, ajouta l'Arabe, je suis on ne peut plus heureux de la leçon que vous avez donnée à Calao, car cet homme, nous le haïssons comme le tigre hait la chèvre.

Ce langage ne laissa pas que d'étonner les explorateurs.

D'ordinaire les marchands d'esclaves et les trafiquants d'ivoire forment cause commune, ou du moins se tolèrent avec une indulgence parfaite ; et voici que les Arabes, sans plus de détours, non seulement reniaient toute solidarité avec Calao, mais encore manifestaient à son égard des sentiments précis d'une animosité prononcée.

C'était assez bizarre.

— Oui, nous le haïssons, reprit l'Arabe, parce que c'est un bandit, ui abuse de sa force et de sa réputation de témérité. Il nous à volés, et homme.

— Ah, il vous à volés ! exclama de Sambry.

— Un jour que nous étions en petit nombre, chargés d'une précieuse cargaison d'ivoire, il nous a attaqués de nuit, dans le désert, et nous a dérobés la plus grande partie de notre avoir. Nous n'étions pas en force pour le combattre et nous avons dû céder. Mais un jour viendra où la revanche sera de notre côté, et alors, gare à lui !

De Sambry eut un éclair dans l'esprit.

— Nous sommes ici pour le combattre. Liguez-vous avec nous, fit-il.

L'Arabe hésita une seconde.

— Impossible ! dit-il comme navré.

— Pourquoi ?

— Parce que des Arabes ne peuvent se lier à des chrétiens.

Une tristesse infinie serra le cœur de de Sambry.

— Toujours les préjugés ! murmura le chef. Quelle horreur !

— C'est impossible, reprit violemment l'Arabe ; n'en parlons plus.

— Eh bien, alors, nous combattrons seuls, et dès demain nous nous lancerons sur les traces de Calao.

— Ne commettez pas cette imprudence.

— Imprudence !

— Certes, et une grande encore.

— Mais enfin, il ne nous fait pas peur ; et la preuve est que deux fois déjà nous avons réussi à lui faire subir une défaite.

— Ecoutez-moi. Calao se rend à Nyangwé, où il est dans sa véritable forteresse. Là il attendra le moment de sa guérison pour se porter à votre poursuite, bien entendu s'il ne vous envoie pas Palimbo, avant cette époque même. A Nyangwé il ne faut pas songer à entamer les hostilités, car Calao y possède de véritables troupes bien organisées, ainsi que des armes suffisantes pour exterminer une plus forte caravane que la vôtre. Donc, si vous vous hasardez sur ce point, vous courez au-devant d'un échec inévitable. Il y a plus : s'il entrait dans vos plans de faire un stationnement dans la dite ville, croyez-moi, changez d'itinéraire et n'y allez pas. Choisissez plutôt comme point d'atterrissement le village de Makoura ou un autre dans les environs, sur le fleuve. Du reste, vous n'y perdrez rien, si vous tenez absolument à vous mesurer avec Calao, car j'ai appris qu'il a l'intention de pousser une pointe vers ces parages. Plus vous serez éloigné de Nyangwé au moment de la collision, plus facilement vous obtiendrez la victoire.

Tout le monde écoutait en silence le raisonnement de l'Arabe.

Il était trop serré pour ne pas être vraisemblable.

— En effet, fit le chef blanc, vos vues sont d'une logique parfaite.

— D'autant plus qu'avec un gaillard comme Calao il faut jouer un jeu sûr.

— En réalité, je crois que vous avez raison.

— J'en suis certain, moi. Seulement, il n'y a rien qui presse, puisque Calao ne bougera pas avant qu'il soit entièrement rétabli. Or, sa blessure me parait être de celles dont la guérison exigera encore plusieurs levers de lune. Donc...

— Donc, intervint sir William, nous avons le temps de nous reposer ici, ou plutôt de chasser dans les forêts admirables. Je dis admirables, pour autant que ce mot veuille bien être appliqué au gibier royal, tel que léopards, tigres et même lions. J'en ai vu plus d'un déjà, de ces nobles animaux, qui rôdaient solitairement dans les jungles, à proximité du campement, et je serais bien aise de leur faire faire connaissance avec mon fusil.

— Effectivement, répondit l'Arabe, les fauves abondent dans cette contrée, et j'engage votre chef à tenir bonne garde la nuit, s'il ne

veut pas s'exposer à un rapt quelconque de la part de ces aimables visiteurs.

De Sambry convint de profiter de ce bon conseil, et l'on causa encore bien avant dans la nuit d'une foule de choses touchant à la vie en Afrique.

On arrêta, en outre, que les explorateurs, sur les instances des Arabes, prolongeraient de deux en trois jours leur halte, ce qui allait évidemment leur donner quelques heures de fraternisation en plus.

Heureux et le cœur tranquille, tout le monde se mit enfin au lit, pour s'adonner à un sommeil presqu'aussi paisible qu'en Europe.

Peu de temps après qu'Arabes et explorateurs se furent séparés, le grand silence de la nature endormie planait sur le camp.

Le ciel était rempli de nuages derrière lesquels la lune se cachait complètement, laissant à peine errer sur l'étendue du paysage un reflet blafard qui ne permettait que vaguement de distinguer les ombres, des lumières indécises.

Les hommes de garde, Mwama en tête, avaient beaucoup de difficulté à voir les objets à quelques pas devant eux et n'en redoublaient que plus de surveillance.

Sir William et l'Arabe devaient avoir raison quant à la présence des fauves sur les lieux, car peu à peu on entendait, sur tous les points, s'élever des hurlements d'abord effacés, puis insensiblement plus profonds, qui se changèrent bientôt en un concert rauque et terrible.

C'était un entrecroisement de sons effroyables que les forêts répercutaient dans leurs échos immenses et sous l'effort desquels les feuilles semblaient frissonner d'une peur mortelle.

De temps en temps quelques uns de ces hurlements se produisaient à proximité des tentes, faisant tressaillir les veilleurs, d'autant plus étrangement que cette musique lugubre frôlait quelquefois les herbes qui formaient la lisière du camp.

Mwama était sur ses gardes.

Le fusil prêt à faire feu, il suivait, avec une attention soutenue, ces bruits nocturnes, qui venaient taquiner son oreille, mais dont il ne put distinguer les auteurs.

— Ça chauffe, se dit-il.

Et il redoublait de précaution.

Pourtant une grande partie de la nuit s'écoula, sans qu'aucun de

ces visiteurs importuns eût l'audace de mettre le nez dans l'intérieur du campement, et déjà les veilleurs espéraient toucher, sans encombre, à la fin de leur tâche, lorsque soudain, de l'autre côté des tentes, s'éleva un aboiement répété.

Mwama tendit l'oreille.

Les aboiements prirent de la consistance.

— Fox ! murmura le nègre.

Il écouta encore et toujours les mêmes jappements retentirent.

— Il y a quelque chose, pensa l'indigène.

D'un pas décidé il s'avança vers l'endroit d'où était parti le tapage, mais soudain il s'arrêta.

La voix du chien était devenue plaintive. Cétaient comme des appels désespérés, des cris de détresse, qui se confondaient avec des hurlements sinistres.

Mwawa comprit.

— Un tigre ! murmura-t-il.

Il avançait à pas de loup vers la niche du chien, dont les appels d'alarme diminuaient maintenant de force.

Le ciel était si noir que l'indigène n'y voyait goutte et qu'il dût marcher à tâtons.

A présent, non loin de lui, des grognements de fauve couvraient les cris affaiblis de Fox, et d'un coup, l'esprit de Mwama lui représenta le drame qui se jouait dans l'ombre.

— Un fauve qui attaque Fox ! fit-il, l'âme émue.

Et, sans penser plus loin, sans songer au péril qu'il pourrait courir lui-même, n'ayant devant les yeux que l'existence menacée de son pauvre chien, il s'élança à travers les obscurités de la nuit.

A ce moment un râle suprême s'exhala à ses pieds et il sentit une masse informe, un corps long mais mal défini, frôler ses jambes et disparaître dans les jungles, avec un hurlement de triomphe.

Le brave nègre eut un frisson.

Il devina la vérité.

— Trop tard ! exclama-t-il.

En effet il était trop tard, et lorsque Mwama, à travers les ténèbres laissa aller sa main tremblante dans la niche de Fox, il n'y rencontra qu'un vide affreux et un liquide flasque qui lui courait sur les doigts.

C'était du sang.

Le sang du malheureux Fox, enlevé par un fauve.

Pendant quelques instants, le nègre resta comme pétrifié et se sentit inonder le cœur d'un deuil immense, semblable à celui qui nous prend lorsque la mort nous ravit une existence qui nous est chère.

Des larmes, des larmes amères naquirent sous ses paupières, et roulèrent silencieusement le long de ses joues pour aller, tièdes et tremblotantes, s'éffacer dans les herbes.

Il sentit alors ce que c'est de perdre, dans cet éternel enfer de l'Afrique Centrale, un ami dévoué, cet ami ne fût-il qu'un chien.

Cette masse de chair sans âme, ce produit de la nature sans intelligence, cet ilote, ce rien, ce corps brut, il le perdait, et cette perte le faisait pleurer, lui le répoussé de la civilisation, le paria, l'ancien esclave, que le sort avait si longtemps rendu égal au chien ; il pleurait, et cette douleur le soulageait, le rendait plus calme.

Et il conservait précieusement sur ses doigts calleux, le sang de ce compagnon fidèle, comme si c'eut été une relique, une sainte chose.

Insensiblement il se prit à réfléchir et à se demander comment il annoncerait aux explorateurs ce malheur inattendu.

C'était, en effet, un malheur, car Fox était sans doute appelé à rendre encore des services éminents pendant les futures explorations, comme il en avait déjà rendus durant les étapes passées.

Le remplacer était impossible, attendu qu'il n'y avait pas moyen de trouver un chien dans la contrée.

Et puis, tout le monde s'était attaché á cette bête intelligente, qui avait toujours ses caresses prêtes et son instinct merveilleux à la disposition de ses maîtres.

Mais la fatalité l'avait voulu : on ne savait s'opposer à ses tristes lois.

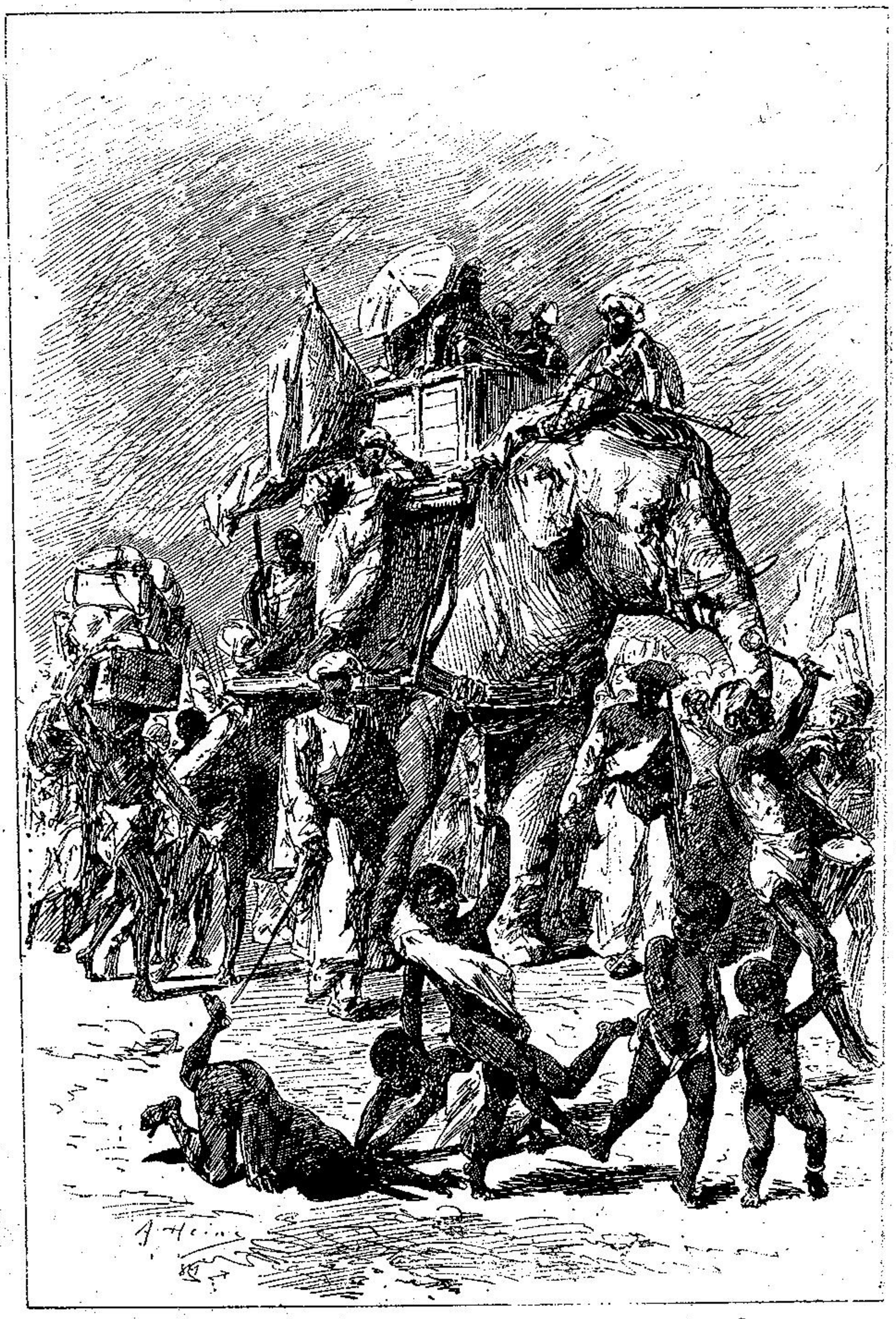
Le serviteur décida qu'il serait toujours temps assez pour les Européens d'apprendre cet accident et résolut de ne pas les réveiller pour cet objet.

Ainsi vint l'aurore et, après lui, le jour resplendissant.

Bientôt le mouvement et la vie renaquirent dans le campement et l'indigène se rendit auprès de ses maîtres pour leur faire part de ce qui était arrivé.

Un cri général de consternation et de pitié accueillit cette communication imprévue, qui jeta un trouble sincère dans toutes les âmes.

On courut vers le lieu du sinistre, mais hélas ! on ne put constater que la présence affreuse des traces qui dénotaient le rapt commis par le fauve.



AU MILIEU DE CE GROUILLEMENT MARCHAIT UN ÉLÉPHANT. (P. 248.)

Sir William semblait le plus affecté de cette perte importante, et se répandait en invectives sur le compte du ravisseur en particulier et de tous les animaux féroces du Continent Noir, en général.

— Mille millons de tonnerre ! s'exclamait-il avec fureur. Si je tenais le brigand, je lui ferais passer un mauvais quart-d'heure.

— Il ne tient qu'à vous de vous en emparer, dit le chef des Arabes qui était survenu à tout ce remue-ménage.

L'Anglais eut un mouvement de surprise.

— À moi ? demanda-t-il.

— Oui, à vous.

— Mais, mon brave ami, je donnerais volontiers dix mètres d'étoffe pour l'avoir au bout de mon fusil.

— Vous n'avez pas même besoin de fusil.

— Alors, il vient de lui-même ?

— Parfaitement.

— Voilà ce que je voudrais voir.

— Vous le verrez.

— Vous l'inviterez peut-être à dîner ?

— Non, mais il se suicidera.

Sir William en comprit de moins en moins.

Il haussa les épaules, avec un signe d'incrédulité.

— Ecoutez, reprit l'Arabe, la chose est bien simple. Le fauve ayant trouvé la proie facile, et surtout ayant pû l'enlever sans être dérangé, reviendra la nuit prochaine, faire une nouvelle inspection des lieux. Ce sera sa perte.

— Ah, je comprends : nous nous embusquerons pour lui envoyer quelques balles dans la tête.

— Inutile. Nous dormirons paisiblement, comme hier.

— Eh bien, franchement, ce plan-là dépasse mon intelligence.

— Vous allez saisir : lorsque le fauve fera sa seconde visite, il trouvera parfaitement au même endroit une pâture vivante sur laquelle il s'acharnera comme il l'a fait avec le pauvre Fox ; mais aussi, par une combinaison de ficelles ou plutôt de cordons, cette pâture sera en communication directe avec une batterie de fusils qui, lorsque le fauve voudra emporter sa victime, le criblera de plomb.

Sir William faillit danser de joie.

— Ça y est ! s'écria-t-il. Un guet-apens ?

— Ni plus ni moins.

— Et comment le combinerez-vous ?

— Laissez-moi faire.

— Et quelle victime y attacherons-nous ?

— Une chèvre.

— Une chèvre ! Mais nous n'en possèdons pas une seule.

— Ce qui n'empêche pas que nous en avons plusieurs, nous autres

— Donc vous nous en vendriez une ?

— A des amis on ne vend pas, on offre.

La bonne confraternité de l'Arabe mit tout le monde en belle humeur, et l'on accepta avec transport ses services.

Cet arrangement contribua à diminuer la mauvaise impression qu'avait produite la mort de Fox.

La haine est quelquefois un remède à la douleur, et les Européens en firent en ce moment, l'expérience.

Sir William surtout brûlait d'impatience, et avalait son déjeûner afin de hâter l'installation du piège conçu.

Il ne dût pas attendre longtemps.

Sous la direction de l'Arabe on entama le travail.

A l'aide de feuilles sèches et de branches, on construisit une espèce de hutte ou plutôt de réduit très-bas et fort étroit, dont les dimensions intérieures ne dépassaient pas les proportions du corps d'un grand fauve.

L'ouverture d'entrée en était large ouverte, afin de permettre à l'assaillant de voir ce qui s'y trouvait.

Au haut de la hutte, l'Arabe fixa quatre fusils chargés, placés en sens divers, mais dirigés tous sur un même point, et à la détente de ces fusils il attacha un système de cordes dont les autres bouts avaient également leur office.

Ceux-ci furent contournés autour des membres d'une chèvre vivante, laquelle fut liée si solidement aule sol, qu'elle ne put faire aucun mouvement.

De la sorte, le fauve qui entrerait dans le piège verrait la bête, se jetterait sur elle, et après l'avoir enserrée de ses griffes, voudrait prendre la route des jungles, chargé de son butin.

Mais alors les cordes, tirées par le fauve même, feraient partir les coups, et les quatre fusils à la fois vomiraient sur le voleur leur charge meurtrière.

— Et voilà tout simplement ce qu'il faut, dit l'Arabe.

Les explorateurs étaient dans le ravissement.

C'était effectivement d'une complication si élémentaire qu'un enfant aurait pû le trouver.

Criquet, lui, tapait sur l'épaule de l'Arabe, avec cette familiarité qui lui était propre, et le félicitait chaudement de sa trouvaille.

Le marchand d'ivoire sourit.

— Il n'y a qu'en Europe qu'on ne connait pas cela, dit-il.

— En Europe vous en obtiendriez bien vite un brevet d'invention, répondit le goguenard Bruxellois.

— Ce qui ne changerait rien à l'utilité du système.

Quoi qu'il en fût, les explorateurs étaient dans la joie, et sir William ne pouvait s'empêcher de répéter à tout instant : je le tiens ; je le tiens, mon brigand !

Tous ces préparatifs avaient pris assez de temps pour qu'on en fût arrivé, sans le savoir, à l'heure de midi. Mais le piége se dressait là, tout prêt, silencieux et morne comme une tombe, dans laquelle le bêlement triste de la chêvre jetait de temps à autre, une note semblable à celle d'une voix sépulcrale.

L'insouciant Criquet ne respectait pas même cette analogie, à laquelle on pensait involontairement.

— On chante le *De Profondis* du fauve, fit-il en riant.

Ainsi vint tout doucement le soir, avec ses grandes ombres et ses reflets mystérieux.

La nuit succéda au soir et trouva les explorateurs mollement étendus dans leurs hamacs.

Ce jour-là Mwama ne montait pas la garde, attendu qu'on n'avait rien de particulier à craindre, ce qui réduisit les veilleurs à quelques simples hommes de la caravane.

En somme, il était inutile qu'il en fût autrement.

Pourtant une certaine tension d'esprit tenait sous son poids les membres des voyageurs, avec la pensée continuellement dirigée vers les résultats du piége construit par l'arabe.

On trouvait difficilement le sommeil et on ne dormit, en réalité, que sur une oreille.

Une partie de la nuit se passa de la sorte et tout le monde, cédant à la fatigue, s'était enfin lentement assoupi.

Soudain un coup de feu brisa le silence nocturne et vint remplir les tentes d'un écho lugubre.

Criquet se réveilla en sursaut, et donnant sans doute suite aux épisodes d'un rêve commencé, il se frotta les yeux en criant :

— Alerte ! Calao ! Bravo Mwama, bien touché !

Presque au même instant un deuxième coup éclata.

Le Bruxellois, toujours sous l'impression de ses sentiments et encore mal éveillé, se mit à crier de plus belle, ce qui secoua dans leur lit les autres compagnons.

De Sambry sauta d'un bond à terre.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le chef, pendant qu'il fit flamber une allumette.

— L'attaque ! Calao ! hurla Criquet.

Mais Sir William qui, lui aussi, s'était levé, lui lança un cordial coup de poing dans le dos, en ajoutant :

— Qu'est ce que vous nous radotez de Calao?

— Oui, le négrier. Aux armes ! exclama Criquet.

— Vous êtes fou. Il n'y a pas plus de négrier que sur la main.

Au même instant un hurlement formidable couvrit la voix des causeurs, et ce produisit si près d'eux qu'il semblait sortir de l'intérieur même de la demeure. Ce hurlement se prolongea, entremêlé de bêlements plaintifs et étouffés, et s'éteignit peu à peu dans une sorte de râle suprême, comme le dernier éclat de voix jeté par une bouche monstrueuse.

Ce bruit fit revenir la mémoire à Criquet.

Il se frappa le front et se prit à se battre les flancs.

— Imbécile que je suis, dit-il. C'est le fauve.

— Mais oui, répondit le chef. Il reçoit sa punition.

— Moi je vais dire son Amen, reprit le Bruxellois.

Comme si le hasard avait voulu confirmer les intentions de Criquet, deux détonations se firent encore.

— Le compte y est, fit sir Darly.

Les hurlements devinrent plus affaiblis encore et ne furent bientôt plus qu'une plainte navrante, torturée, expirante.

Puis tout, là dehors, retomba dans un silence complet.

Les explorateurs s'élancèrent vers le lieu du drame, où ils avaient été devancés par Mwama.

Le serviteur s'y tenait, immobile, l'œil en feu et la joie sur les traits, l'arme au pied, devant une masse noirâtre, étendue tout de son long sur le seuil de la hutte.

— Eh bien ? demanda de Sambry.

— Le voleur est pris, répondit le nègre.

On s'approcha pour mieux voir, et l'on se trouva en présence du cadavre d'une magnifique panthère, dont les flancs avaient été littéralement broyés par la décharge des fusils. Ce n'était plus, pour

ainsi dire, qu'un amas de chairs pantelantes et difformes, une traînée de sang entremêlée de boue que le puissant animal, dans une dernière crispation, avait fait jaillir autour de lui.

Ses griffes serrées tenaient encore la chair déchiquetée de la chevre mordue dans une rage folle et ne présentant plus que des lambeaux horribles.

Le fauve était mort, bien mort, foudroyé comme par un éclair, sur le corps même de sa victime.

La tentative des explorateurs avait entièrement réussi ; le pauvre Fox était vengé.

On se réunit joyeusement autour du cadavre, sur lequel l'aurore naissante faisait jouer ses premières parcelles de lumière.

Le Bruxellois jubilait, comme un homme qui a le droit de s'attribuer à lui seul la victoire remportée.

Quant à sir William, il était en extase devant cet animal superbe, et son instinct de chasseur se réveillant, il regrettait d'une façon sincère que ce ne fut pas lui qui l'eût abattu.

Les gens des deux caravanes s'accoururent à leur tour, et l'on porta en triomphe, vers le camp, le fauve si adroitement attrapé par l'Arabe.

On en était donc au troisième jour de halte, qui, selon la décision de de Sambry, serait aussi le dernier en cet endroit.

Partant de là, et le trouble de la prise du fauve s'étant un peu calmé, on s'occupa tout tranquillement, chacun dans ses fonctions, des préparatifs de la marche en avant.

Tout le monde trouvait ainsi ses moments comptés, et il n'y avaient que von Ruff et Criquet qui fussent introuvables au campement.

Pour ce qui concernait le savant, la chose s'expliquait aisément, parce qu'on le savait, selon sa louable habitude, en train d'herboriser dans les environs ; mais l'absence de Criquet était moins claire.

On l'avait vu un moment, après déjeûner, causer avec les gens de la caravane arabe, puis se diriger avec eux vers leurs tentes, à l'autre bout de la place. Depuis lors il était devenu invisible.

D'abord on s'en était quelque peu alarmé ; mais, comme on le savait en compagnie d'amis, on ne s'en était pas plus longtemps occupé.

— D'ailleurs, avait conclu de Sambry, je gage qu'il est encore en train de combiner quelque farce nouvelle, là-bas.

On s'en était tenu à ce propos et l'on avait poussé la besogne jusqu'à l'heure du dîner. Criquet ne revenant toujours pas, on se mit à table sans lui, lorsque soudain, à peu de distance, s'éleva d'entre le taillis, un bruit formidable de voix et de cris, d'exclamations assourdissantes mêlées de chants et de roulements de tam-tam.

Le premier mouvement était de croire à l'invasion subite d'un ennemi quelconque, mais les notes joyeuses qui sortaient de tout ce tintamarre paraissaient prouver le contraire.

On fut bientôt au courant du fait, car tout-à-coup se détachait de derrière la verdure une troupe de gens, Arabes et nègres, dansant, gesticulant, se roulant dans l'herbe ou battant le tamtam, à faire crever le tympan des oreilles les plus résistantes.

Au milieu de ce grouillement marchait un éléphant, de taille colossale, richement caparaçonné de rouge et de vert, comme s'il s'agissait du voyage ou de la réception d'un puissant des Indes.

L'animal était guidé par deux Arabes et sur sa tête énorme était assis nonchalemment son cornac, la pique au poing.

Mais ce qui défrayait toutes les idées, ce qui semblait fabuleux, c'est que dans la cage toute ornementée de drapeaux que le pachyderme portait sur le dos, se trouvaient Criquet et von Ruff, le premier chantant à tue-tête et se faisant abriter contre le soleil par un grand parasol que tenait au-dessus de lui un jeune nègre.

Les explorateurs ne purent en croire leurs yeux.

Tout cela avait l'air d'un rêve, d'une vision charmante faisant partie d'une figuration quelconque d'opéra-comique.

Et le Bruxellois s'amusait toujours là-haut, comme un petit dieu, resplendissant d'orgueil, tandis que von Ruff tirait une figure ennuyée et peureuse qui attestait ouvertement que le malin Bruxellois avait eu le talent de l'embaucher, malgré lui, dans cette hilarante partie de plaisir.

Pour le coup, cette scène de haute fantaisie dérida les explorateurs.

D'ailleurs, comment rester sérieux, en présence de pareille exhibition?

— Je l'avais prévu, fit le chef blanc. L'absence de Criquet ne pouvait s'expliquer autrement que par une combinaison de ce genre

Cependant le groupe des manifestants se rapprocha et vint s'arrêter au milieu du campement.

Alors Criquet et von Ruff descendirent majestueusement de leur trône et mirent pied à terre, sous les éclats de rire des spectateurs accourus de tous les points du camp.

— Nous venons offrir nos hommages à nos amis les explorateurs, lit le Bruxellois sur un ton cérémonieux.

Puis, se tournant vers le savant :

— Saluez donc ces Messieurs, ajouta-t-il.

Dérouté et affolé par tout ce vacarme, von Ruff s'exécuta machinalement et se courba dans une révérence archi-comique.

IL PRÉSENTA LES DEUX MAINS AU NÈGRE. (P. 259)

Le pauvre naturaliste ne savait réellement plus où donner de la tête.

— Nous venons prendre place au banquet préparé à notre intention, reprit Criquet, en couvant d'un œil avide la table dressée.

— C'est-a-dire si nous voulons bien vous le permettre, répondit le chef, qui prit la chose de gaieté de cœur

— Et vous devez en être tout heureux.

— Mais dites-moi donc quelle mouche vous a piqué, pour avoir inventé cette farce.

— J'ai voulu fêter, par un cortège naturaliste, le dernier jour que nous passerons en compagnie de nos camarades, les arabes.

Décidément, la plaisanterie était charmante, et tout le monde la prit comme telle.

Même, pour consacrer le plaisir général, de Sambry invita les chefs Arabes à partager le repas, et fit une distribution de vivres au personnel des marchands d'ivoire

Chacun était dans un ravissement complet et l'on fraternisa jusqu'à la nuit tombante.

Alors le chef blanc remit sur le tapis les projets futurs et confirma le départ pour le lendemain de grand matin.

Puis on s'en alla retrouver sa couche, satisfait de la journée dans laquelle l'esprit léger de Criquet avait su mettre une note aussi joyeuse.

XXI

CRIQUET FAIT DES SIENNES

Dès l'aurore on fit ses adieux aux Araöes et l'on se mit en route.

— Nous suivrons les conseils des marchands d'ivoire en nous écartant de Nyangwé, dit le chef blanc.

Cette mesure remporta l'approbation unanime.

On cheminait d'un pas dégagé, avec le bon ordre habituel, et ce qui était plus, les quelques jours de repos qu'on avait goûtés regaillardaient le corps et donnaient aux sens cette satisfaction intime que d'aucuns appellent la force morale.

On bavardait sur toute la ligne, sous l'impression d'une confiance absolue dans l'avenir ; et certes, si en ce moment, Calao et ses brigands se fussent avisés de cogner les voyageurs, ceux-ci eussent étouffé leurs tentations criminelles, comme on étouffe les cris impuissants d'un être qu'on domine.

Toutes les figures étaient éclairées de ce nuage serein qui dénote le calme de l'âme et qui annonce dans l'homme, une foi absolue en lui-même.

Du reste, la nature elle-même semblait vouloir aider à cette situation souriante.

Le soleil s'était levé dans une atmosphère passablement couverte, qui mitigeait les ardeurs de l'astre lumineux et qui laissait circuler dans l'espace un air d'autant plus respirable qu'il était embaumé par les senteurs des millions de fleurs qui émaillaient la plaine et les forêts.

La route était large et peu sablonneuse, offrant ainsi aux passants une voie facile, que la verdure rendait charmante.

Ce qui frappait surtout les regards c'était l'énorme quantité de bananiers qui croîssaient dans ces parages, et dont les larges feuilles s'étalaient comme autant d'éventails fantaisistes.

Les explorateurs avaient un vrai plaisir à marcher sous l'égide de paravents aussi gracieux que gigantesques.

Le reste de la végétation était à l'avenant, puisque les plantes les plus disparates animaient de leurs formes différentes, ces flots de branches et de verdure.

La présence de toutes ces beautés causaient, cependant, certains ennuis aux voyageurs, en ce sens qu'on avait toutes les peines du monde à faire avancer von Ruff.

L'incorrigible savant, ébloui et attiré par les splendeurs de la nature, s'efforçait de rester en arrière, se souciant médiocrement des plans arrêtés.

Il voulait glaner à droite ou à gauche, s'enfoncer dans la forêt, mettre la main sur telle ou telle fleur ou bien encore examiner de près telle ou telle tige.

Plus d'une fois de Sambry avait dû le rappeler à l'ordre ; mais toujours, le naturaliste, dominé par les ardeurs de sa science, savait se soustraire à la vigilance des compagnons, pour se livrer, bon gré mal gré, à son occupation favorite.

Alors des retards se produisaient dans la marche de la caravane.

On s'apercevait bientôt de l'absence de von Ruff ; et, comme il eut été inhumain de le laisser derrière soi, on était obligé d'aller le cueillir, penché qu'il était sur ses chères plantes.

En conséquence l'étape subit des ralentissements continuels, au grand mécontentement de chacun.

Sir William bougeonnait ouvertement.

— Si vous permettez à von Ruff de prendre ces libertés, dit-il, je

ne sais pas pourquoi je ne pourrais pas, de mon côté, prendre les mêmes latitudes.

— Ah ça, vous aussi ? demanda le chef d'un ton ombrageux.

— Parfaitement. Je réclame mes droits.

— Quels droits ?

— Ceux de la chasse, parbleu !

— Eh bien, mon ami, vous chasserez plus tard.

— Mais, sacrebleu, pendant toutes ces attentes j'aurais déjà pû abattre pas mal de gibier !

— Vous n'y songez pas, j'espère.

— Au contraire, j'y songe bien sérieusement.

— Mais alors, tout le monde nous déserte.

— Suis-je le premier ?

— Non, mais vous ne devriez pas même être le dernier.

— Mais enfln, von Ruff.....

— Von Ruff est un sot.

Puis, avec un mouvement d'impatience :

— D'ailleurs, il faut que cela finisse, ajouta le chef.

Criquet se chargea de la solution :

— J'ai trouvé ! exclama-t-il.

Le Bruxellois fit un tel tapage et une telle gesticulation, que les explorateurs crurent positivement qu'il avait découvert un trésor.

— Vous avez trouvé, quoi ? interrogea de Sambry.

— Le moyen ?

— Quel moyen ?

— Celui de tenir von Ruff auprès de nous.

— J'en doute fort.

— Moi je vous le garantis... sur facture.

— Voyons, Criquet, pas de plaisanteries, n'est ce pas ? Il faut que nous avancions.

— C'est précisément mon but.

— Vous voulez, peut-être, garotter von Ruff ?

— Justement, s'écria Criquet. C'est le seul remède au mal.

Un éclat de rire général répondit à cette élucubration.

Le Bruxellois eut l'air d'être un peu froissé de cette manifestation hilarante.

— Pourquoi donc riez-vous ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Parce que réellement vous n'y allez pas de main morte, riposta Henri.

— C'est dans les grands dangers qu'on reconnait les grands hommes, conclut Criquet gravement.

— Ce qui fait sous-entendre que vous en êtes un?

— Je ne dis pas non.

— Voyons, intervint de Sambry, est-ce sérieux?

— Tout ce qu'il y a de sérieux.

— Il a raison, appuya sir William.

— Je le crois bien, fit Criquet. Voici ce que je propose de faire: On prendra von Ruff par la peau du dos, on lui liera les deux bras et ou le forcera à marcher entre deux de nous autres. De la sorte nous pourrons le surveiller de près et toute évasion herborisatrice lui deviendra impossible.

Le moyen préconisé par le Bruxellois paraissait excessif, surtout à de Sambry, dont le cœur compâtissant était incapable de tolérer le moindre mal qu'on aurait fait à son prochain.

Il se rebiffa énergiquement, au grand étonnement de Criquet, qui estimait sa trouvaille superlativement magnifique.

Cependant, comme il fallut bien prendre une décision quelconque à l'égard de von Ruff, on convint, après bien des pourparlers, d'appliquer en partie la règle émise par Criquet.

On ne garotterait pas le savant, mais on le forcerait à cheminer entre deux des explorateurs qui recevraient ordre formel de ne point le laisser échapper, Et comme la chose ne pouvait trouver meilleure application que par l'intermédiaire des deux amis mécontents, on désigna Criquet et sir William comme gardiens du malheureux naturaliste.

Bientôt von Ruff marchait sous la tutelle de ses nouveaux conducteurs, qui jetaient sur lui des regards sévères et impitoyables.

L'infortuné savant se soumit assez patiemment à son sort bizarre, et ne marquait que par des soupirs profonds les regrets de son âme, lorsque de temps en temps il distingua dans les herbes une plante ou une fleur qu'il aurait voulu posséder, mais que ses impassibles camarades lui empêchaient de récolter.

Néanmoins on s'aperçut bien vite que la mesure prise avait du bon, car maintenant la caravane cheminait sans interruption et sans encombre.

Sur le midi on campa dans un grand bois, et comme de Sambry s'apitoya réellement sur la position de von Ruff, il lui permit de se livrer aux plaisirs de l'herborisation pendant le temps du repos.

Cette autorisation eut son effet immédiat.

Comme un échappé de collège, et sans attendre son reste, von Ruff s'empressa de filer vers l'intérieur de la forêt, afin de se rattraper des privations imposées.

— Je parie qu'il en oubliera jusqu'à son dîner, fit Criquet.

— Il en est capable, répondit le chef.

— J'en mettrais ma main au feu.

— Enfin ; c'est son affaire.

On mangea de bon appétit et l'on se refit un peu les membres de la fatigue du matin.

Criquet avait deviné juste.

Pendant toute la durée de la halte il n'y eut pas de von Ruff à voir, et son couvert resta intact sur la table commune.

On fut forcé d'envoyer à sa recherche Mwama, qui le dénicha au milieu d'un fourré, en train, cette fois, de ramasser avec un soin méticuleux, des cailloux de différentes couleurs.

Le serviteur eut beaucoup de peine à se faire suivre par le savant, qui ne consentit à le faire qu'après avoir bourré ses poches de ses soi-disant précieux échantillons.

Au bout de peu de temps, on eut réorganisé la caravane, et von Ruff reprit sa position entre Criquet et sir William et sous leur garde spéciale.

Tout alla bien jusque vers la fin de la journée.

A cette heure on était arrivé dans un endroit moins herbeux et passablement veuf d'arbres, et l'on se prit à songer au campement pour la nuit, lorsque Mwama signala l'approximité d'un village.

Ceci étonna beaucoup les explorateurs, car aussi loin que pouvaient porter les regards, on ne put distinguer trace d'hommes ni d'habitations

— Moi je n'y vois goutte, remarqua sir William.

— Je ne suis pas plus heureux que vous, fit de Sambry.

— Quant à moi, complèta Criquet, je prétends que Mwama se moque de nous.

Le serviteur mit la main au-dessus de ses paupières et sonda encore une fois l'espace.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien un village.

— Où ? demanda de Sambry.

— Tenez, voilà, au nord.

Tous les regards suivirent la direction indiquée, mais personne n'en vit davantage.

Alors Mwama leur indiqua une douzaine de minces filets de fumée

blanchâtre qui flottillaient dans l'air et qui se détachaient vaguement sur le ciel obscurcissant.

— Parole d'honneur, c'est vrai ! s'écria le Bruxellois.

— En doutiez-vous donc ? demanda gravement sir William.

— Beaucoup, j'en conviens.

— Sachez, une fois pour toutes, Monsieur Criquet, que Mwama n'affirme rien sans en être sûr.

— Alors, c'est l'infaillibilité personnifiée.

— Oui, ni plus ni moins.

Les deux amis, toujours en train de se lancer dans des discutions inoffensives, allaient recommencer leur train-train habituel ; mais de Sambry y coupa court.

— Si nous allions jusque-là pour camper ? fit-il.

— Idée excellente, répondirent les camarades

— Il faut savoir d'abord si nous serrons bien reçus, hazarda Mwama.

— Comment l'entends-tu ?

— C'est que les tribus de cette contrée sont généralement hostiles aux hommes blancs, maître.

— Nous tâcherons de les amadouer à l'aide de quelques présents.

— On ne risque pas d'essayer, maître.

— Voilà ce que nous ferons.

En effet on continua à marcher vers le village, dont la silhouette informe se dessinait insensiblement avec plus de précision.

On en distingua à présent l'ensemble, composé de huttes misérables construites avec des feuilles sèches entremêlées d'une mince pâte de limon.

La couleur jaunâtre et triste de ces demeures tranchait vivement sur le vert des arbres qui les enclavaient et imprimait à ce tout une teinte mélancolique qui n'était pas faite pour égayer l'esprit.

A mesure qu'on en approchait, cette impression devenait moins tolérable.

— C'est un bourg à spleen, remarqua sir William

— Un berceau de phtisie, fit Criquet.

— Un séjour enchanteur.

— A rebours.

Soudain un cri strident retentit du côté du village, et au même instant on vit s'y produire un mouvement désordonné.

Des hommes, des femmes, des enfants s'y croisaient pêle-mêle avec des exclamations rauques ou des expansions d'hostilité évidente

— On sonne l'alarme, dit Mwama.

— C'est contrariant, dit le chef.

— Envoyons-leur quelques balles, fit sentensieusement von Ruff.

— Oh, oh ! sécria de Sambry, ce langage m'étonne de votre part, ami savant.

Et de fait, le naturaliste semblait lui-même surpris de sa réflexion par trop cavalière.

— Essayons d'abord les arguments pacifiques, dit le chef.

Cependant, comme on marchait toujours, on se trouvait bientôt dans le village même.

Du premier coup d'œil ont put se rendre compte de la situation peu agréable qui allait leur être faite, car à présent la cohue deve nait indescriptible.

Les indigènes, accourus en masse, se serraient compactes les uns contre les autres, menaçants, brandissant des lances, des arcs et jusque des grands couteaux effilés, dont l'aspect seul faisait trembler sous son corps les jambes de von Ruff.

Tous ces sauvages hurlaient des menaces de mort qui résonnaient terribles, aux oreilles des explorateurs.

La foule ameutée avait à sa tête un vieux nègre, gras et dodu, à la face bestiale, et dont la tête était coiffée d'une sorte de toque de différentes couleurs. On ne put s'y tromper : c'était le chef de la bande, et son air arrogant ainsi que ses gestes haineux prouvaient assez que c'était sous son inspiration qu'agissaient les mercenaires.

Le moment devint critique et il fallait devoir prendre une prompte décision.

Sir William, tout comme Henri et Paul, s'impatientait de la situation que leur créait la neutralité incompréhensible de de Sambry.

— Courons sus ! exclama l'Anglais en apprêtant son arme.

Le chef le retint rudement.

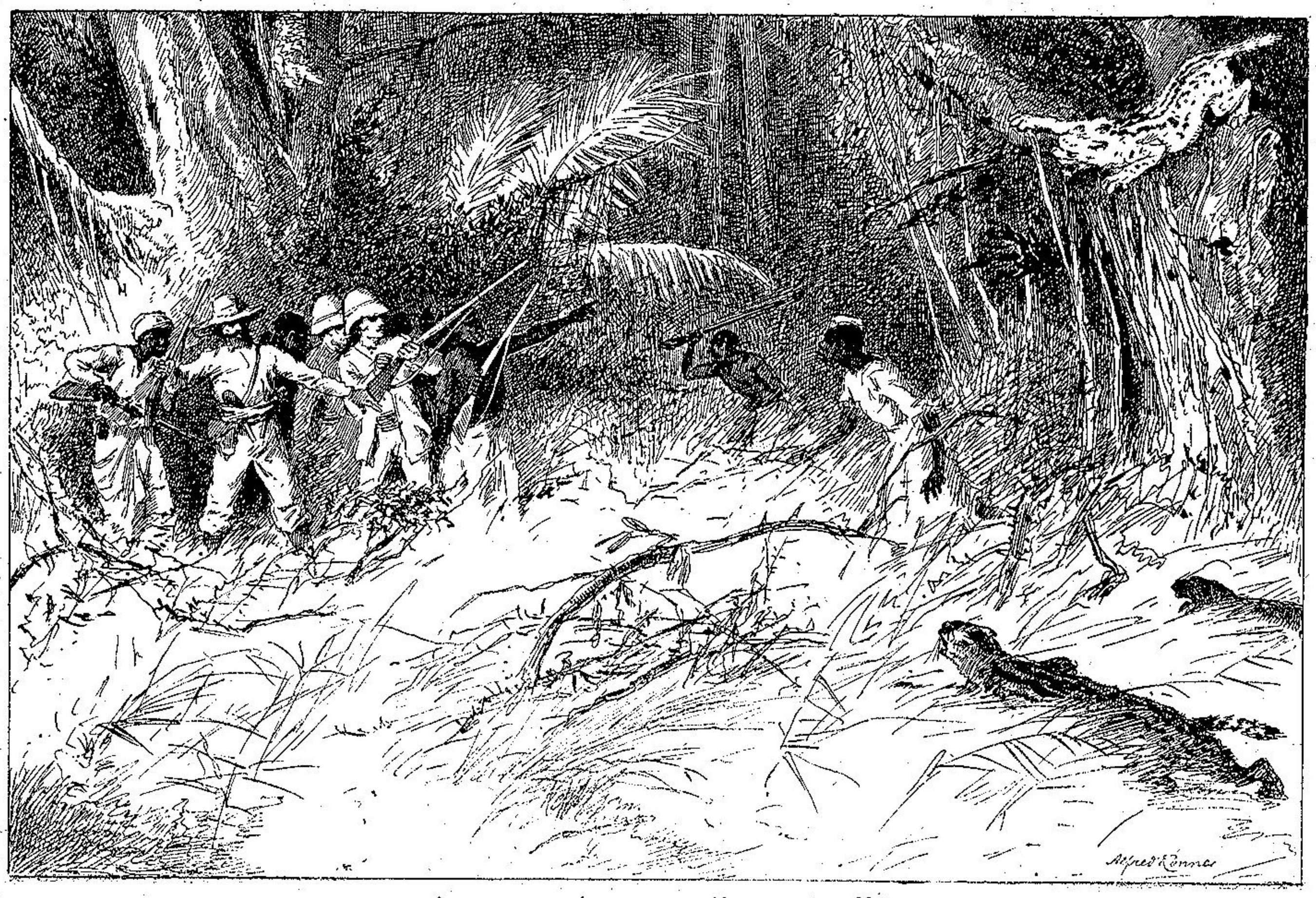
— Je vous en prie, dit-il, pas de violence. Assez de sang comme cela.

— Mais ils vont nous massacrer comme des lapins !

— Pas tant ! soyons calmes et voyons.

De Sambry s'empara de quelques mètres d'étoffe rouge ainsi que de bon nombre de miroirs et les offrit aux indigènes, en guise de fraternisation.

Mais, de plus en plus entêtés dans leur colère, ils repoussèrent rudement ces offres de paix, malgré l'insistance du chef blanc.



L'ON VIT UNE NUÉE DE TIGRES S'ÉLANCER. (P. 266.)

Déjà les lances des sauvages se dirigèrent vers la poitrine des explorateurs, dont quelques uns, instinctivement, portèrent le fusil à hauteur de l'œil.

De Sambry vit l'imminence du danger, et dans un effort suprême :

— Halte ! Bas les armes ! s'écria-t-il.

Les hommes de la caravane murmurèrent hautement, mais le temps leur manqua pour formuler leurs plaintes, car alors se déroula une scène d'un effet inattendu.

Criquet, qui avait observé sans intervenir, se jeta tout-à-coup devant ses amis; et, bousculant von Ruff qui faillit en être renversé :

— Je vais donner à ces gaillards une leçon à ma manière, s'écria-t-il.

En même temps, prenant un élan formidable et se rappelant, sans doute, ses anciens tours d'acrobatie, il se mit à faire des moulinets dans le vide, roulant son corps en des contorsions insensées ; et, après un saut périlleux qui l'avait lancé à une hauteur de deux mètres, il vint tomber, bien d'aplomb sur ses pieds, juste devant la figure du vieux nègre.

Les indigènes, ne comprenant rien à l'exercice de Criquet, en avaient suivi les passes avec une curiosité sans bornes et en saluèrent la fin d'un homérique éclat de rire.

Subitement leur colère s'était changée en un mouvement d'admiration. Leurs armes s'abaissèrent comme par enchantement et ils se battirent les côtes de joie, imités en cela, du reste, par les explorateurs, qui se tordaient d'hiralité.

Mais le Bruxellois ne perdit pas le fil de ses idées.

Avec un aplomb infernal, il présenta les deux mains à la fois au vieux nègre, lequel, cédant à une fascination inexplicable, laissa tomber ses doigts rondelets dans les paumes de Criquet, en criant avec une satisfaction inouie : « Bienvenu ! Bienvenu ! ».

On eut dit que le coup de baguette d'une fée venait de passer par-là, tellement le spectacle changea subitement.

Les indigènes, imitant leur chef, entourèrent les explorateurs et les saluèrent des exclamations les plus engageantes. C'étaient, sur toute la ligne, des paroles d'amitié, des signes de bienveillance à ne pas en finir.

Puis le vieux nègre se faisant l'interprète de tous, désigna le village et dit :

— Nos frères blancs ont le corps souple comme celui des fétiches. Nous les vénérons. Qu'ils soient nos amis et nos maîtres.

Pour le coup, ce dénouement dépassait les limites du possible, et es explorateurs ne surent, en réalité, quelle attitude prendre.

Ce fut encore Criquet qui sauva la situation.

— Dites-leur donc, fit-il à Mwama, que je suis le grand fétiche les blancs, et que s'ils sont bons pour nous, je les protégerai.

Le serviteur s'empressa de traduire cette phrase, qui augmenta encore l'extase des indigènes.

La bataille était définitivement gagnée, grâce à la sotte équipée de Criquet ; et, pendant que les Européens devaient faire des efforts surhumains pour garder leur sérieux, les indigènes les précédèrent vers l'entrée du village, en entonnant en leur honneur une sorte de cantique qui aurait fait mugir de rage l'immortel Meyerbeer.

Mais ils n'étaient pas encore au bout de leur surprise,

A l'apparition de la caravane dans le village, des milliers de perroquets gris, s'élevant de toutes parts, prirent leur vol et remplirent l'espace de leur caquetage peureux ; puis ils allèrent s'abattre un peu plus loin, soit dans les arbres, soit sur le sol.

Le vieux nègre expliqua qu'on avait, depuis des époques immémoriales, l'habitude de tolérer ces animaux, qui voletaient en paix autour de leurs habitations et ne se gênaient même pas de venir, de temps à autre, faire une petite visite à l'intérieur.

— Et ne s'abattent-ils pas sur vos champs ? demanda de Sambry.

— Oui, répondit l'indigène.

— Il est certain qu'ils y doivent faire des ravages ?

— Oui.

— Et vous ne les chassez pas ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Je l'ignore.

On s'amusa fort des raisons de haut goût avancées par le nègre, particulièrement Criquet qui tenait à toujours se moquer de quelqu'un ou de quelque chose.

— Il n'a pas inventé la poudre, ce brave homme, dit-il.

— Au moins tient-il à ses principes, répondit sir Darly.

— Sans les expliquer.

— C'est une preuve de ses hautes connaissances diplomatiques.

Cependant, on était arrivé maintenant au milieu des huttes, dont les habitants, avertis par leurs congénères, venaient saluer les explorateurs.

On apprit alors que le village s'appelait Pafoule : que le vieux nègre

fasciné par Criquet en était le roi ; qu'on était à quatre journées de marche de Makoura sur le fleuve Congo, et que depuis plusieurs mois la contrée était infestée d'un terrible fléau, envoyé par les fétiches noirs pour punir les excès des habitants.

Cette dernière communication fut faite par le nègre sur un ton si mystérieux qu'elle éveilla réellement la curiosité des explorateurs.

— Et quel est ce fléau ? demanda de Sambry.

L'indigène hésita et eut l'œil de chercher autour de lui.

— Il cherche son porte-monnaie, ria Criquet.

— Taissez-vous donc, intervint de Sambry, et ne désorientez pas le pauvre diable.

Il posa de nouveau sa question au nègre, sans obtenir un résultat meilleur.

— Allons, voyons, avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Je crains que les dieux ne m'entendent, fut la réponse.

Puis, baissant la voix, doucement, presque dans l'oreille des voyageurs, il murmura :

— Ce fléau sont les tigres.

— Les tigres ! hurla sir William. Bravo ! Bravissimo !

Et il se mit à courir en tous sens, brandissant son fusil, au grand ébahissement des indigènes qui ne surent se mettre dans la tête qu'une nouvelle aussi effroyable pût porter la joie dans le cœur d'un homme.

— Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent ! s'écria l'Anglais, dans une exaltation fort admissible chez un enragé chasseur comme lui.

— Oui, reprit le nègre, ces fauves nous cernent en nombre si considérable que nos villages sont menacés nuit et jour.

— Et que faites-vous pour combattre ces ennemis sanguinaires ?

— Que voulez-vous que nous fassions ?

— Les tuer.

— Nous sommes désarmés en présence de leur quantité énorme.

La figure du vieillard prit une expression de vraie tristesse.

— Ils dévastent nos moissons, dit-il ; ils enlèvent nos chèvres et, si nous ne faisons pas bonne garde, ils mangeraient nos enfants.

— Il ment comme un dentiste, grommela Criquet.

— Pourquoi pensez-vous cela ? demanda de Sambry.

— S'il en était ainsi, nous aurions bien vu des tigres sur notre route.

— Voilà une raison qui n'en est pas une.

Il était de fait que le chef blanc lui-même taxait de boursoufflé le récit du nègre et en mettait l'exagération sur le compte de la frayeur ; mais, dans tous les cas, il crut utile de recommander à ses amis et à ses hommes les précautions les plus étendues et la plus grande prudence, en vue des éventualités possibles.

Sir William était radieux.

— Enfin je pourrai chasser pour tout de bon, fit-il ; et je propose de rester ici jusqu'à ce que les tigres soient venus nous relancer.

— Oh, oh ! répondit le chef ; c'est vraiment trop de zèle

— Le tigre, voyez-vous, cela me va. C'est une cible royale.

— Oui, mais ils n'y sont pas encore, ricana Criquet.

L'Anglais lui jeta un coup d'œil furieux.

— Qu'en savez-vous ? interrogea-t-il.

— Je n'en sais rien, mais je suppose tout simplement.

— Eh bien, ami Criquet, je n'ai que faire de vos appréciations.

— Pourtant, je vous les donne à titre gratuit.

— Et moi j'ai l'honneur de ne pas les accepter.

De Sambry intervint et coupa court au bavardage éternel de ces deux inoffensifs chamailleurs.

— Dressons les tentes, fit le chef.

— En effet, il est temps, dit Paul, car la nuit va bientôt venir.

Le monarque de Pafoule avait gracieusement mis à la disposition des explorateurs un beau coin de son village.

L'emplacement ouvrait d'un côté sur la place publique et se fermait de l'autre par l'herbage touffu des jungles et la végétation luxuriante d'une épaisse forêt, dans laquelle un sourd et immense bruissement d'ailes annonçait la présence de bataillons d'oiseaux.

En vérité l'endroit était charmant, clôturé qu'il était par ce gigantesque rideau de verdure.

Le personnel de la caravane, dans la perspective d'un bon repas, se hâta à la besogne, et il ne lui fallut pas bien longtemps pour camper sur leurs pieux les habitations en toile, qui faisaient l'admiration des natifs de Pafoule.

Ce travail terminé, de Sambry songea à ses devoirs de hôte, en soulevant la question du hongo volontaire.

— Si nous donnions quelques verroteries ? fit-il.

— Je crois qu'il y a mieux à faire, maître, répondit Mwama.

— Vraiment. Quoi donc ?

— Les gens de ces contrées adorent le sel.

— Le sel !

— Oui, maître ; c'est leur plus grand régal.

— Eh bien ! Va pour le sel !

Sans tarder, de Sambry se fit apporter une raisonnable portion de sel marin, et après avoir réuni autour des tentes, les indigènes de Pafoule, il leur en fit une distribution assez large.

Des cris d'enthousiasme accueillirent cette libéralité, et l'on vit bientôt tous les nègres se gaver, à pleines poignées, de la substance salée, au grand divertissement des explorateurs.

— Dans une heure ils vont vider toutes les eaux du voisinage, fit Criquet.

XXII

DES TIGRES EN MASSE

On laissa les noirs à leur félicité et l'on se réunit dans la tente commune, pour le repas du soir.

Le fameux tour de gymnastique exécuté par Criquet fit les principaux frais de la conversation, et l'on en riait encore de bon cœur

— Riez tant que vous voulez, dit le Bruxellois ; grâce à ma ruse nous sommes ici, à manger tranquillement notre morceau de viande

— Mais comment, diable, avez vous eu l'idée de cette farce, demanda Henri.

Criquet tira de gros yeux et hocha les épaules.

— Quant à ça, je l'ignore absolument comme vous, répondit-il.

— Pourtant on ne s'exécute pas ainsi sans but préalable.

— Je vous avoue que je n'en avais pas.

— Allons donc !

— Parole de Bruxellois ! je me sentis tout-à-coup une espèce de démangeaison, une envie de sauter; et, ma foi, je me suis mis à le faire.

— Ce qui vous à fait passer à la hauteur des fétiches.

— A la grande gloire de moi-même, et au profit de....

La phrase de Criquet fut coupée par un hurlement terrible parti du dehors, et qui se produisit si près des explorateurs que tous, instinctivement, prêtèrent une oreille effrayée.

— Les tigres ! sécria Sir William en se jetant sur son fusil.

Mais on n'eut pas les loisirs d'une longue réflexion.

Le hurlement redoubla et se renforça de la voix caverneuse d'autres fauves, dont le grand nombre se devinait aisément à la force du bruit

D'un coup tout le monde se leva de table.

Entretemps le vacarme dans la forêt prenait une intensité formidable.

Les cris des animaux féroces se croisaient sans interruption et faisaient tressaillir les échos sous leur ronflement sinistre.

Décidément le chef de Pafoule avait eu raison en annonçant la présence des fauves sur son territoire.

Les explorateurs eurent bientôt pris leur parti.

— Aux armes ! s'écria de Sambry.

Au bout de quelques secondes tout le monde avait son fusil sur l'épaule, pendant que le tintamarre effroyable se prolongeait sur toute la ligne.

On se porta au dehors, dans une hâte fébrile.

Tout le village était en ébullition. Les timides habitants chassés par une peur atroce, couraient les uns dans les autres, avec des signes de désespoir qui touchaient au délire.

Les lamentations des femmes et les pleurs des enfants remplissaient l'espace comme d'appels de morts.

Certains des indigènes se prosternaient dans le sable et imploraient la pitié de leurs dieux, sans penser qu'une bonne défense ferait bien mieux leur affaire.

Mais lorsqu'ils virent arriver les explorateurs, hardis, audacieux, la tête haute et l'œil en feu, alors une confiance naquit dans leur âme.

Ils se rendirent à leur rencontre et, couvant du regard timide les armes reluisantes que portaient les voyageurs, ils les suppliaient de prendre sous leur protection le malheureux village.

— Allons Criquet, ricana sir William, c'est le moment ou jamais de recommencer vos fonctions !

Quelles fonctions ?

— Celle d'homme-fétiche.

Le Bruxellois eut un mouvement mélodramatique.

— Cette fois, je vous en laisse les avantages, dit-il.

— Je tâcherai d'en profiter. En avant !

D'un pas assuré la troupe marcha vers la forêt.

Le soir était venu, ce qui rendait la tâche assez difficile; mais fort

heureusement l'espace, d'une sérénité parfaite, réflétait une blancheur de rayons qui pouvait passer pour la teinte d'un demi jour.

La lune brillait au firmament comme un phare lumineux, inondant la terre d'une clarté transparente, qui ne laissait aucun coin dans l'ombre.

De la sorte on distinguait presque dans leurs moindres détails, les objets de toutes les parties de l'endroit, sans qu'on dût faire pour cela des efforts quelconques.

— Une superbe partie de chasse ! fit sir Darly radieux.

— Mais qui nous coûtera beaucoup de poudre, répondit le chef blanc.

— Bah ! Nos cartouchières sont amplement fournies.

— Vous ne direz pas maintenant, qu'on vous empêche de tirer.

— Oh non, je vais m'en donner pour quelques jours.

— Surtout, soyez prudent.

— Ne craignez rien ; j'ai le bras ferme.

— Prenez garde, pourtant.

— D'ailleurs, le tigre cela me connait, voyez-vous.

Et il pensait involontairement à son aventure identique de jadis, sur les bords de l'Ogôoué.

Cependant les hurlements allaient toujours leur train et semblaient faire croire à la fin du monde, tant ils étaient terriblement grandioses.

On entra dans la forêt.

D'abord de hautes herbes rendaient le passage difficile, mais comme Mwama s'était porté en guide de l'expédition, on eut bientôt trouvé un chemin potable.

Il était difficile de choisir un point de destination, car les hurlements naissaient de toutes parts.

On eut dit qu'ils sortaient de terre, et qu'ils planaient en même temps dans les airs, comme des esprits impalpables.

— Voilà qui est embarrassant, remarqua de Sambry.

— Si seulement les fauves se montraient, gémit sir William.

— Attendez ; vous en aurez bientôt de trop.

— De trop ! Jamais ! exclama le fougeux chasseur.

Soudain on débouchait dans une clairière ravissante.

Les herbes y étaient inextricables et Mwama, accompagné d'un autre nègre de la caravane, qui tenaient les devants, y enfonçaient jusqu'au-dessus des genoux.

Des bananiers immenses complétaient le charme de ce tableau, en détachaient sur le feuillage jaunâtre, leurs rameaux rabougris.

On marchait toujours.

Soudain des hurlements multiples retentirent à quelques pas, et l'on vit une nuée de tigres s'élancer.

La gueule sanglante large ouverte, rampant à terre, se glissant comme des ombres malfaisantes, les carnassiers essayèrent de franchir la distance qui les séparait des explorateurs.

Bien que l'attaque se fût produite avec une promptitude exceptionnelle, les voyageurs eurent le temps de se mettre en garde.

Sir Wiiliam et Mwama sautèrent devant leurs compagnons.

— A nous ! s'écria l'Anglais.

— Feu ! répondit Mwama.

Une détonation formidable, alimentée par les armes des autres explorateurs, roula sur les herbes, et pendant quelques minutes, un épais nuage de fumée flottait sur la terre.

Au milieu de ce bruit de mousqueterie, des hurlements de douleur, des miaulements de rage, des cris de victoire fournis par des voix humaines, des appels de frayeur lancés par les oiseaux affolés fuyant à travers les branches, puis un silence de quelques secondes, le silence de la mort.

Du sang partout : sur les herbes, sur le tronc des arbres, dans les corolles des fleuves, et des masses sanguinolentes, se tirant dans des convulsions suprêmes ou essayant, par des efforts inouïs, de se redresser sur les pattes brisées par les balles meurtrières.

Plus de six cadavres de fauves gisaient sous les yeux des explorateurs.

— Hourrah ! exclama sir William.

Et le vaillant chasseur voulut s'élancer vers les victimes communes.

Mwama le retint de force.

Il n'en était que temps.

Comme obéissant à une impulsion mystérieuse, une troupe de nouveaux fauves sortirent du taillis et s'abattirent sur le lieu même où étaient tombés les autres.

Leurs griffes s'ouvraient menaçantes, comme pour saisir déjà la proie entrevue, ou comme pour venger le meurtre de leurs semblables.

D'entre les branches, d'entre les herbes, de derrière les arbres, il en sortait de toutes parts.

C'était une véritable avalanche, d'autant plus effrayante que les hurlements féroces prenaient une consistance telle que les explorateurs s'en sentirent comme inondés.

Les fauves s'allongeaient sur le sol et calculèrent leur élan, couvant de leurs yeux ensanglantés la proie dont ils aspiraient, par avance, les émanations.

Ils rampaient ou bondissaient tour à tour, aplatissant sous leurs poids les brins d'herbe et les fleurs, dont les débris, remués par leurs pattes impatientes, volaient au-dessus de leur corps dans l'espace.

Le péril était extrême, ce qui n'empêcha pas Criquet de placer son petit mot.

— La danse des tigres ! murmura-t-il. Voyez donc, von Ruff, comme c'est charmant.

Mais le naturaliste, qui ne brillait pas précisément par le courage, s'était prudemment blotti derrière ses camarades.

Cependant il fallait agir.

Puisqu'il était chasseur de bonne réputation, sir William devint l'acteur en titre, et il ne resta pas en dessous de ses fonctions.

Du reste, il avait un fort appui : Mwama.

— Allons-y, maître, insista le serviteur.

L'Anglais fut du même avis.

— Voyons, mes amis, dit-il, visons bien et tirons habilement.

— Chacun son gaillard, alors ? fit Criquet

— C'est le mot. Hâtons-nous.

Et l'on se hâta.

Pendant un long quart-d'heure ce fut un roulement de coup de feu, un sifflement de balles, un plongeon de corps, une immensité de hurlements, un carnage ; et lorsqu'enfin, le visage noirci par la poudre et le bras alourdi par la fatigue, les vaillants explorateurs cessèrent l'action, ce n'était plus que râles et sang, gémissements et désolation, autour d'eux.

Le sol était jonché de cadavres, entre lesquels on vit, de-ci de-là, se lever une grande masse blessée, se traînant péniblement vers le taillis et s'efforçant d'échapper, par une fuite précipitée, à la mort.

Plus d'un de ceux-là fut encore abattu, et bientôt tout retomba dans le silence paisible d'une belle nuit étoilée.

Les explorateurs étaient brisés.

de Sambry félicitait hautement ses compagnons, de leur audacieuse conduite, tandis que von Ruff, plus entreprenant maintenant, battait de son doigt dans le vide.

Criquet s'aperçut du manège.

— Eh, eh, von Ruff, que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Je compte les victimes, fut la réponse.

— Vous n'arriverez jamais à compter celles tuées par vous, ricana le Bruxellois.

— Pensez-vous?

— Certes, car le nombre en est fabuleux.

Le savant sentit la pointe et se tut, au grand désappointement de Criquet, qui aimait à se moquer de son camarade.

Néanmoins, la tâche était accomplie; chacun avait fait son devoir. Au surplus, la nuit avançait et il fallut songer à regagner le village. C'est ce que proposa le chef.

— Et que ferons-nous de tous ces cadavres? demanda sir William.

— Ma foi, abandonnons-les.

— Ce n'était pas la peine de les faire.

— Avouez que ce serait une charge embarrassante.

— Mais un butin royal.

— Je vous le concède; seulement la place nous manque pour les caser.

— On en crée, de la place.

— Voilà qui est difficile.

— Difficile n'est pas impossible.

On discuta passablement sur ce point.

Sir William, d'une nature un peu entêtée, avait l'habitude de tenir à ses principes et les défendait fermement, tandis que de Sambry s'évertuait à lui démontrer le peu de logique de ses théories.

Cette altercation amusait beaucoup Criquet.

— A la place de sir William, je ne lâcherais pas un seul de mes animaux.

— Pourquoi? demanda sévérement le chef.

— Je les enverrais en Europe, où ils serviraient à m'établir un magasin de tigres.

— Trève de vos farces, n'est-ce pas?

— C'est, au contraire, une idée très sérieuse.

— Eh bien, gardez-là, votre idée.

A la fin on parvint à se mettre d'accord, mais à la condition expresse, imposée par sir William, qu'il lui serait permis de dépouiller un des fauves de sa pélisse, de la faire arranger et de l'offrir en présent à Cathérine.

— Toujours galant! fit le chef.

— Question de conserver un souvenir de cette glorieuse partie de chasse.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— All right !

Au clair de lune, sir William se mit à examiner, un à un, les corps éparpillés sur le sol et s'arrêta, après une recherche minutieuse, en compagnie de Mwama.

— Je tiens mon gaillard, dit-il.

C'était, en effet, une magnifique bête, de dimensions colossales et dont la peau pouvait se nommer une merveille de dessin et de veloûté.

On chargea la masse sanguinolente sur les épaules de deux porteurs et on reprit ensuite le chemin des tentes.

Les habitants de Pafoule attendaient anxieusement le résultat de l'expédition.

Leur frayeur était si grande que pas l'ombre d'un des leurs n'était visible dans le village. Ils s'étaient cloîtrés à l'intérieur de leurs cases, sous le coup d'une peur sans bornes.

Lorsqu'ils entendirent revenir les explorateurs, les plus hardis d'entre eux, en nombre restreint pourtant, se hasardèrent à mettre le nez au seuil de leur porte, et communiquèrent à leurs amis le retour des chasseurs.

Insensiblement la population entière vint accourir et apprit bientôt ce qui s'était passé.

Des cris d'admiration, d'enthousiasme, de vénération s'élevèrent de toutes les poitrines et ce furent des remercîments à ne plus en finir.

Le monarque en personne daigna venir s'incliner devant les Européens, et mettre à leurs pieds ses hommages.

Ce fut surtout à Criquet qu'il en avait.

Il se rappelait, sans doute, le talent gymnastique du Bruxellois ; et, par un raisonnement assez admissible, il se disait probablement que ce ne pouvait être que lui, Criquet, qui put avoir accompli, en majeure partie, ce nouveau tour de force.

Criquet se garda bien de détromper le nègre.

Il répondit par des signes démonstratifs qui confirmaient la fausse opinion de l'indigène et conserva, pour lui seul, tous les honneurs de la situation.

Ceci fit rire les camarades, y compris sir Darly, qui frappa sur l'épaule du Bruxellois, en disant :

— Je vous suis bien reconnaissant pour votre bonne amitié.

— Sans rancune n'est-ce pas, comme sans merci ?

— D'ailleurs, vous avez eu votre part à la bataille.

— Et cette fois, elle sera plus grande encore.

On laissa donc les indigènes répandre les flots de leur gratitude ; et après avoir déposé dans un coin de la tente, le cadavre du tigre apporté par sir William, on se se mit au lit.

La soirée avait été rude et le repos était bien gagné.

Mais on avait compté sans la fatalité qui, en Afrique, s'attache aux moindres choses pour causer à l'homme des désagréments.

On dormait depuis une heure à peine lorsqu'on fut réveillé par un bruit formidable de miaulements.

D'abord les explorateurs, harassés, essayèrent de lutter contre ce dérangement imprévu, en cherchant un refuge dans le sommeil ; mais le vacarme se prolongeait de plus belle, si bien qu'il fut impossible de fermer encore l'œil.

On grommela sur toute la ligne.

— Voilà qui est ennuyeux, fit Criquet. Ce diantre de concert vient de me couper en plein un rêve des plus charmants.

— Je croyais, moi, avoir abattu tous les tigres, remarqua sir William.

— Vous voyez bien qu'ils se moquent de vous.

— Nous les tuerons demain jusqu'au dernier.

— Mais, en attendant, ils nous empêchent de dormir.

— Qu'en puis-je ?

— Et moi donc ?

— Ce ne sont pas des tigres, intervint Mwama.

— Non ? demanda Criquet. Des tourterelles, sans doute ?

— Pas précisément, puisque ce sont des hyènes.

— Des hyènes ! exclamèrent tous à la fois.

— Que nous veulent-elles, celles-là ? interrogea de Sambry.

— Nous avons commis une imprudence, maître.

— En quoi, s'il vous plait ?

— En laissant sur le terrain tous ces cadavres.

— Ah, je comprends. Les hyènes, ces rapaces rôdeurs de nuit, alléchées par l'odeur du sang, sont venues s'abattre sur les corps mutilés pour en faire un festin abondant.

Mwama affirma de la tête.

— Et ces hurlements disgracieux sont leur chant de joie, ajouta Criquet.

— Leur prière avant le repas, conclut sir William.

— Le pis c'est que leur expansion nous empêche de dormir, reprit le chef.

— J'espère qu'ils auront bientôt fini de beugler, dit Criquet.

— Je crois le contraire.

— Dans ce cas, nous sommes bien livrés.

— Jusqu'à demain matin.

Mwama avait écouté ces doléances impuissantes.

— Je ne connais qu'un moyen, fit-il.

— Pour faire cesser ce tintamarre? demanda de Sambry.

— Oui, maître.

— Lequel?

— C'est de nous lever, de prendre nos armes et de mettre en fuite ces importuns.

Décidément c'était l'unique remède, mais il présentait un côté fort désavantageux, dont le moindre charme était de devoir quitter la couche moëlleuse pour se livrer, en pleins ténèbres, à des exercices cynégétiques dont on en avait franchement jusqu'au-dessus de la tête.

Aussi les explorateurs hésitèrent-ils à se ranger à cet avis, hormis sir William, qui était toujours prêt à reprendre sa cartouchière.

Pourtant, il fallut bien se décider, malgré soi, à ce parti extrême, car les hurlements faisaient toujours, et sans interruption, bondir les échos sous leur musique lugubre.

Sir Darly profita de cette circonstance pour pousser ses amis à cette aventure d'un nouveau genre.

— La belle affaire, que ce petit dérangement! dit-il.

— Pour vous, peut-être; mais moi je demanderai une permission, répondit von Ruff.

— Celle de vous abstenir; n'est-ce pas?

— Vous l'avez deviné du premier coup.

— Eh bien, Monsieur le savant, restez-ici et dormez en paix.

— Amen! ajouta Criquet.

Entretemps de Sambry avait fait flamber une allumette et chacun était debout, pendant que le tintamarre, à l'extérieur, semblait augmenter encore.

— Je crois que le mieux est, en effet, de couper court à cette situation, en suivant les conseils de sir William, dit le chef.

— C'est évident, appuya l'Anglais.

On s'arrêta à cette décision et on se mit en route vers la forêt.

Sir Darly tenait la tête de la troupe, avec Mwama.

De lumineuse qu'elle avait été, la nuit était devenue noire comme de l'encre; on n'y voyait goutte et l'on devait cheminer presque à tâtons.

Les grands arbres ne dessinaient que fort vaguement leurs formes sur le ciel obscurci, dans le domaine duquel la lune s'effaçait

— Promenade sentimentale, remarqua Criquet.

— Vous n'êtes jamais content, vous, répondit sir William.

— Il est de fait que je préférerais une route éclairée.

— A la lumière électrique, n'est-ce pas?

— Ne fût-ce qu'au gaz.

L'Anglais haussa les épaules.

— Je me demande comment vous viserez, au milieu de cet enfer.

— Viser est inutile.

— Ah, c'est au flair que vous chassez, cette fois.

— N'importe! Pourvu que nous soyons débarrassés de ces brailleurs.

Tout en maugréant et en causant ainsi à voix basse, on était entré sous bois, où l'obscurité était encore plus intense, doublée qu'elle se trouvait par l'ombre que projetaient les feuilles des arbres.

On devait littéralement se guider sur les cris des hyènes.

Plus d'un des hommes de l'expédition nocturne s'était déjà cogné à droite et à gauche contre des obstacles invisibles et sans nombre, qui mettaient en sang leurs mains et leur figure, mais ils n'étaient pas gens à abandonner une tâche entreprise, quelque aride qu'elle fût.

Il n'y avait guère que Criquet qui se laissât aller à des réflexions rebiffantes.

— Au diable, les forêts de l'Afrique! grommela-t-il.

Mais il n'en continuait pas moins à suivre bravement ses compagnons, et même à les devancer parfois.

Enfin l'on arriva à l'endroit de l'action.

On vit une infinité d'ombres plus grosses que l'obscurité se mouvoir en tous sens, flairer, ramper, sauter et se gaver de leur butin, avec une insouciance justifiée par la solitude même.

Les explorateurs s'arrêtèrent et observèrent.

— Si nous tirions seulement dans le tas? fit de Sambry.

— Évidemment, répondit sir William.

— Allons, mes amis, finissons-en.

— A votre commandement.

Les armes étant prêtes, le chef donna tout-à-coup le signal.

— Feu! s'écria-t-il.

Un vacarme épouvantable remplit la forêt, qui gémissait sous l'impulsion des coups de feu, auxquels venaient se joindre un accompagnement peu harmonieux de miaulements lugubres ou effrayés,

lancés par les fauves que l'attaque des Européens tuait, blessait ou mettait en fuite.

Pendant plusieurs minutes ce fut un bruissement de feuilles ou un frottement de branches produits par la course effrénée des ravis-

CRIQUET ET LE NÈGRE CAUSÈRENT LONGUEMENT. (P. 274)

seurs qui abandonnaient leur butin et s'en allaient chercher, à l'intérieur de la forêt, un refuge plus sûr contre les balles meurtrières.

Ce manège dura peu, cependant, et, afin d'être plus certains du résultat, les explorateurs attendirent encore pour voir si ucun des fauves ne se rendrait plus à la curée.

Cette précaution fut inutile. car rien ne se montra.

Bientôt on reprit la route du village, et cette fois, on dormit, d'un trait, jusqu'au matin.

Le lendemain, les actes audacieux des explorateurs s'étaient répandus davantage encore dans la population.

Ce fut processionnellement que l'on arriva de tous côtés pour admirer les vaillants chasseurs, et le monarque noir avait déjà, de grand matin, envoyé à ses frères blancs, une large provision de bananes ainsi que deux belles chèvres, en reconnaissance de leur héroïsme.

Continuellement la foule stationnait aux abords des tentes, au grand déplaisir des Européens, qui ne tenaient guère à ce succès de curiosité.

Mais il fallait bien supporter la niaiserie de ces naïves créatures, d'abord pour ne point se mettre mal avec eux, et ensuite parce que leurs allures inintelligentes méritaient une tolérance absolue.

Criquet s'amusait fort de cette insistance admirative et décida d'en faire son profit, d'autant plus que c'était spécialement à lui que le monarque semblait décerner ses amitiés.

Une idée germa dans l'esprit du Bruxellois.

— Je vais apprendre la langue indigène, dit-il d'un ton convaincu.

— Vous rêvez, répondit de Sambry. Qui sera votre professeur ?

— Ici, ce nigaud de nègre, le roi de ces autres nigauds.

— Quelle folie !

— Possible ! Mais, laissez-moi faire ; vous verrez après.

C'est que Criquet prenait son invention au sérieux.

Au moyen de toutes sortes de locutions et de mimiques, il parvint à se faire comprendre par l'indigène titré et lui suggéra son plan.

Il prit un cahier de notes, un crayon ainsi qu'une chaise pliante, et s'en alla, en compagnie de son singulier professeur, se mettre tranquillement à quelques centaines de mètres derrière le village, à l'ombre des palmiers.

Criquet et le nègre causèrent longuement.

Ils passèrent même presque toute la journée à barboter des dialogues décousus, jusqu'à ce qu'enfin le repas du soir ramena, l'un dans la tente commune, et l'autre au milieu de ses sujets.

La rentrée de Criquet donna lieu à des plaisanteries.

— Eh bien, lui demanda sir William, votre grammaire est-elle complète ?

— Laissez donc, fit le chef blanc ; il va publier un dictionnaire de langue Ouboukou.

— Vous nous apprendrez cela, n'est-ce pas, Criquet? ricana Henri.

— Assurément, le voilà plus savant que von Ruff, dit Paul.

Et les moqueries d'aller leur train.

Mais Criquet, à l'encontre de son habitude, n'y répondit pas.

Il paraissait soucieux, mécontent, rageur, et cachait soigneusement son cahier de notes.

Ces inoffensives tracasseries égayèrent le souper, et l'on traqua si habilement le Bruxellois, qu'il en perdit la réserve qu'il s'était imposée, et qu'il s'écria avec humeur :

— Peines perdues! J'ai conversé toute la journée avec ce gros imbécile, et j'en sais encore moins avancé qu'auparavant.

— Et vos fameuses notes?

— Fameuses est le mot; je n'ai pas été fichu de mettre une seule syllabe sur le papier. Aussi je renonce à apprendre la langue de ce pays.

On rit beaucoup de cette farce, jusqu'à ce que chacun alla se coucher, le cœur tranquille, excepté Criquet, qui bougeonnait carrément contre le peu..... d'intuition du système d'enseignement de son soi-disant professeur.

XXIII

APRÈS LES TIGRES, DES LIONS

Le lendemain on fit ses adieux à Pafoule et l'on se mit en route vers le fleuve.

Toujours la même facilité de circulation, avec la différence, pourtant, que d'immenses forêts s'étendaient de tous côtés, composées d'arbres gigantesques de toute nature.

Mais ces agglomérations de verdure et de troncs n'entravaient nullement la marche; car leurs sentiers étaient tracés largement et permettaient à la caravane de cheminer de front à plusieurs personnes à la fois.

Cette circonstance était fort heureuse pour les explorateurs, mais ce qui l'était moins ce furent les hôtes qui hantaient les profondeurs de ces bois.

En effet, le lion y régnait en maître; et bien qu'on fût en plein jour, on pût percevoir continuellement des rugissements.

Tantôt ils partaient d'un coin isolé et lointain ; tantôt on le entendait plus distinctement ; tantôt encore ils semblaient sortir du taillis, aux pieds mêmes des voyageurs.

Devant pareils avertissements de Sambry prit à tâche de recommander une prudence excessive, et ordonna aux porteurs de serrer les rangs, afin de donner plus difficilement prise aux attaques des carnassiers.

La mesure était fort sage, car de temps en temps, on voyait un de ces fauves, surpris, se lever subitement d'entre le menu bois ou les herbes, s'arrêter un instant, la gueule ouverte et les yeux rouges de convoitise, toiser le groupe des explorateurs, mais trouvant, sans doute, ceux-ci en trop grand nombre pour oser s'y mesurer, disparaître entre les arbres, avec un long gémissement de desappointement.

Alors quelques fusils se levaient à la hâte et quelques balles allaient battre le sillon laissé par le dangereux animal.

Plus d'une de ces apparitions s'était produite avant que n'eut sonné midi à la grande horloge du temps, sans qu'aucun coup de feu eut fait une victime.

Le fait s'expliquait du reste, fort aisément, puisque le chef, malgré pareilles tentations de butin royal, avait formellement manifesté le désir de ne pas voir interrompre la marche pour une chasse très alléchante, il était vrai, mais en somme parfaitement inutile.

Ceci ne concordait nullement avec les théories de sir William.

Il trottinait tristement à côté de de Sambry ; et sans manquer jamais d'ouvrir le feu à toute occasion, il n'avait pas du tout l'air heureux.

Muet comme un poisson, il s'ennuyait superbement sur le dos de sa monture, qui semblait partager les soucis de son cavalier, tant elle laissait mélancoliquement pencher la tête.

De Sambry s'aperçut bien de ce qui taquinait son compagnon mais, ne voulant pas mettre la flamme aux poudres, il n'eut garde de lancer un mot capable d'éveiller la susceptibilité du chasseur.

Au bout de quelques heures celui-ci n'y tint plus.

Il arrêta tout net son mulet, et croisa ses bras sur la poitrine.

— Ah ça, fit-il, cette torture va-t-elle durer encore longtemps ?

De Sambry fit mine de ne pas comprendre.

— Quelle torture ? demanda-t-il

— La mienne, parbleu ?

— Etes-vous malade ? intervint Criquet.

— Malade, non !

— Ah, c'est le spleen qui vous renverse.

— Pas plus le spleen que la maladie.

— Quoi, alors ? interrogea le chef.

Sir Darly eut un regard étrange.

— Vous n'y voyez pas clair, grommela-t-il.

— J'ai pourtant deux bons yeux, fit Criquet.

— Ainsi que moi, ajouta de Sambry.

— Et je prétends, moi, que vous êtes aveugles, l'un et l'autre ! s'écria l'Anglais.

Puis, sans laisser à ses camarades le temps de riposter :

— Ne voyez-vous donc pas, reprit-il, que je brûle du désir de mettre pied à terre au milieu de ces forêts ? Que les lions nous tombent ici du ciel comme des gouttes de pluie ? Que je pourrais faire un carnage sans me déranger le moins du monde ? Qu'on tire ici ces animaux avec plus de facilité que de vulgaires lapins ? Que j'enrage, enfin, d'être ainsi obligé de rester dans une inaction complète, alors que jamais, jamais, entendez-vous, pareille occasion ne se présentera plus !

Criquet prit son mouchoir et s'en frotta lamentablement les paupières, tandis que sa gorge s'efforça de soulever des sanglots.

— Que faites-vous ? demanda le chef.

— Je me sens tout ému, fut la réponse.

— Allons donc ! exclama de Sambry, qui prit d'abord la chose au sérieux.

— Il a raison de l'être, ajouta sir William gravement.

— J'inonde de larmes l'oraison funèbre que vous venez de prononcer, reprit le Bruxellois.

Et les compagnons de rire, sauf sir Darly, qui pestait de plus belle.

Cette moquerie inoffensive eut un effet contraire.

Elle l'excitait et le rendait hargneux.

— Eh bien, fit-il, allez toujours, vous autres ; moi je reste.

Une nouvelle bordée d'hilarité accueillit ces paroles.

Cependant l'Anglais passa à l'action et sauta en bas de son âne

Ce mouvement étonna passablement les camarades, et de Sambry vit de suite, aux allures de sir William, que la décision de celui-ci avait l'air d'être arrêtée.

Cela le contrariait beaucoup, car d'une part il connaissait l'entêtement britannique de son ami, et de l'autre il tenait à faire le plus de trajet dans le moins de temps possible.

Il essaya de ramener sir William par la douceur.

— Franchement, vous n'êtes pas raisonnable, dit-il.

— Je reste, répondit sèchement l'Anglais.

— Même sans nous?

— Même sans vous.

— Quelle folie!

— Cela m'est égal.

— Voyons, soyez logique.

— Je ne connais plus qu'une chose : la chasse.

— N'avez-vous donc pas encore assez chassé?

— Non.

— Et les tigres de Pafoule?

Sir William haussa dédaigneusement les épaules.

— Des tigres, c'est mièvre! fit-il.

— Que vous faut-il alors?

— Il me faut des lions; des lions en masse; des montagnes de lions. C'est ici qu'ils se trouvent; c'est ici que je veux m'en gaver.

— Décidément vous êtes drôle.

— Je suis chasseur, voilà tout.

— Mais vous n'ignorez pas qu'il faut que nous avancions.

— Parfaitement.

— Cependant, vous ne prêchez pas le bon exemple.

— Je le sais, mais je reste.

Pour le coup, c'était trop fort, et de Sambry lui-même, malgré toute la longanimité qu'il s'était promise, commençait à se révolter contre tant de parti-pris.

Criquet, lui, examina sir William des pieds à la tête et s'exhala dans un long et bruyant éclat de rire.

— Monsieur Darly, fit-il, vous êtes fou, fou à lier.

— C'est possible, mais je suis décidé, fut la réponse.

On discuta, on pérora, on ordonna, mais rien n'y fit. Sir William ne démordait pas de son plan, au grand ennui de tous.

Il fallait pourtant se décider, d'une façon ou de l'autre à couper court à ce fâcheux incident.

De Sambry trouva le joint.

— Nous nous arrêterons, dit-il.

La stupéfaction fut générale.

Sir William eut un cri de victoire, mais les autres compagnons ne surent pas s'imaginer qu'il fut possible au chef de se prêter si bénévolement aux caprices d'un seul membre de l'expédition.

A leur tour, ils réclamèrent.

— Voilà qui est fabuleux, dit Harris,

— Quel enfant gâté, que ce sir William ! ajouta Criquet.

Et, en effet, la chose en avait toutes les apparences.

Néanmoins de Sambry eut bientôt contenté les deux partis.

— Nous voici près de midi, fit-il, c'est-à-dire l'heure à laquelle nous avons l'habitude de camper. Quelques minutes plus tôt ou plus tard ne feront pas l'affaire. Or, comme la vie humaine a de singuliers contrastes, je propose d'établir nos tentes à l'heure actuelle. Cela vous va-t-il mes amis ?

— All richt ! jubila sir Darly.

— Parfaitement,' répondirent les autres.

— Nous voilà d'accord. Allons-y.

Et l'on se mit à la besogne, à la grande satisfaction de von Ruff qui, lui aussi, se sentit des velléités à une herborisation fructueuse.

On dressa donc les habitations contre le dos d'une forêt et chacun prit son repos où il le trouvait.

Sir William alla vers Mwama, et, lui tapant sur l'épaule :

— En route, nous autres ! fit-il.

En ce moment Criquet se jeta entre les deux chasseurs.

— Et moi ? demanda-t-il.

— Vous ! fit l'Anglais.

— Oui, moi.

— Eh bien, que voulez-vous ?

— Chasser au lion.

Sir Darly le regarda d'un air narquois.

— Soit, fit-il, mais gare aux jambes !

— Je vous garantis que je ne m'en servirai pas pour prendre la fuite.

— Dans ce cas, tout est bien.

— En avant.

Au bout de peu de minutes le trio fut prêt, le fusil sur l'épaule et l'œil ouvert.

— Vous ne déjeûnez pas, vous autres ? leur cria de Sambry.

— Plus tard, répondit l'Anglais.

— Quand nous aurons abattu quelques fauves, compléta Criquet.

Et, sans plus penser aux exercices gastronomiques, ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Entretemps les tables se dressèrent et l'on se mit en devoir de prendre un bon repas, un de ces repas comme Nkéré savait en préparer.

A l'ombre des larges feuilles d'arbre qui mitigeaient et buvaient les ardeurs du soleil, mollement assis sur des chaises pliantes, un tapis d'herbe sous les pieds, les explorateurs goûtaient les délices d'un confort ravissant, auquel la gaieté de la nature prêtait un charme particulièrement savoureux.

Les chansons des oiseaux, entre les branches, se mêlaient mélodieusement au cliquetis des verres, tandis que le bourdonnement incommensurable des insectes qui fendaient l'espace imprimait au silence des lieux une teinte mystérieuse.

On se fut cru en pleine campagne civilisée, tant le tableau était paisible et gros de quiétude.

Mais de temps en temps une note moins calme coupait cette monotonie, sous la forme d'une salve de mousqueterie roulant dans l'étendue de la forêt sa fanfare guerrière.

Alors, involontairement, les explorateurs prêtaient l'oreille, et plus d'une fois ils entendaient que les coups de feu étaient suivis d'un rugissement formidable.

— Touché ! disait le chef.

— Ils jouent quand-même un jeu dangereux, ripostait Cathérine.

— Il est de fait que sir William est un chasseur incorrigible.

— Je ne conçois pas trop sa manie de chercher les dangers avec pareille insouciance.

— Il est impossible de lui faire entendre raison sur ce point.

— Le pis de tout, c'est qu'il pourrait lui en cuire un jour.

— Ma foi, il à déjà eu plus d'une leçon.

— C'est une tête folle.

— Plus que cela : un enragé.

Plus d'une heure s'était écoulée de la sorte, sans que les coups de feu eussent cessé de se faire entendre à courts intervalles, mais aussi sans que les trois chasseurs fussent rentrés au logis.

Le temps du repas était fini, et de Sambry songea à faire lever le camp.

L'absence de sir William et de ses compagnons le contrariait

passablement, car il désirait atteindre, avant le soir, un village quelconque dans la direction du fleuve.

Il fallait bien attendre le retour des chasseurs pour pouvoir reprendre l'étape ; mais, afin d'aller lestement en besogne, le chef ordonna de commencer déjà le pliage des tentes.

Le va-et-vient des porteurs transforma bientôt la place en une vaste fourmillière, où chacun était à sa tâche, roulant, démolissant, pliant à qui mieux mieux.

Et les coups de feux, là-bas dans la forêt, allaient toujours leur train, ayant pour résultat d'exciter la mauvaise humeur du chef.

— Il me semble qu'ils approchent, remarqua Harris.

— Positivement, fit Henri.

— Dieu, que ces chasseurs sont ennuyeux ! compléta de Sambry.

— En vérité, ils approchent, confirma Cathérine. Ecoutez.

On écouta attentivement et l'on fut convaincu que réellement il en était ainsi.

— Ce n'est pas malheureux, grommela le chef.

— Voici déjà von Ruff qui revient avec une cargaison de plantes, reprit Henri, en désignant le naturaliste, pliant sous le poids.

— Encore un monomane ! fit de Sambry.

— Mais un...

Au même instant un bruit infernal s'éleva à quelques centaines de mètres des explorateurs.

C'était un terrible concert de rugissements lancés à pleins poumons, formidables, sinistres, menaçants.

Ces rugissements semblaient rouler dans le taillis et sous les herbes, en secouer toutes les parties et venir du côté du camp.

Cathérine eut un tressaillement et se mit, instinctivement, sous la protection de son frère et de Henri.

Des détonations se mêlèrent à ce vacarme et en augmentèrent encore l'horreur.

Tout-à-coup le taillis s'ouvrit sous un effort monstrueux et un grand lion, ensanglanté, la crinière debout et l'écume à la gueule, dévala au milieu de la caravane.

Les porteurs, pris d'une frayeur naturelle, se sauvèrent en tous sens et allèrent se blottir, tant bien que mal, derrière les bagages.

Cette irruption fut si prompte que de Sambry lui-même eut un moment de stupéfaction. Mais bientôt son hésitation s'était envolée

— Tuons-le, s'écria-t-il, en se jetant sur son arme.

Ses camarades en firent autant et l'on se mit ainsi sur la défensive.

Cependant le fauve, trouvant les lieux déserts du côté des porteurs, fit demi-tour pour découvrir d'autres victimes.

Il vit le chef et ses amis.

Son regard brilla d'une colère immense, féroce ; il poussa un rugissement suprême ; et, d'un bond vigoureux, il s'élança vers sa proie.

De Sambry sentit le danger.

— Feu ! s'écria-t-il.

Le lion fut salué par une décharge meurtrière, qui fit plier son corps déjà blessé. Il essaya un dernier effort, se releva à moitié ; puis, cédant à la faiblesse de ses membres brisés, il roula sur l'herbe et expira.

Les explorateurs s'élancèrent vers leur victime, suivis de près par sir William, Criquet et Mwama, qui accouraient de leur côté.

— Eh bien, fit l'Anglais, que vous disais-je ? La chasse est bonne à quelque chose.

— J'en conviens, répondit de Sambry.

— Alors nous sommes d'accord ?

— Entièrement.

Outre le fauve abattu par de Sambry et ses aides, les chasseurs avaient encore avec eux un autre lion, tué dans la forêt, ce qui fit dire à Criquet que ce jour-là était une journée royale.

On jubila sur toute la ligne.

Ne voulant et ne pouvant, évidemment, pas se charger du poids des deux animaux, on les dépouilla à la hâte de leur superbe peau, abandonnant le reste à la rapacité des vautours et autres rôdeurs de même acabit.

Criquet était dans une joie délirante.

Il se vantait d'avoir fait un début magnifique ; car il déclarait ne compter pour rien tous ses exploits cynégétiques antérieurs, eu égard à l'importance du butin actuel.

Sir William se divertit beaucoup des élucubrations du Bruxellois, qui s'emballait dans des démonstrations tendant à prouver que c'était à lui seul qu'on devait le glorieux résultat de cette équipée.

William Darly s'amusait à plaisanter Criquet sur ce point.

— Vous avez tiré trop haut, dit-il.

Le Bruxellois eut un soubresaut.

— J'ai visé à la tête, répondit-il.

— Mais vous avez dépassé la queue.

— Jamais !

— Je l'ai vu.

— Je le conteste. Prouvez-le, donc.

— Ce serait trop pénible pour vous.

— Dites ce que vous voulez, j'ai touché juste. Du reste, tout le monde sait que je suis chasseur.

— Mes compliments, Criquet. Mes sincères compliments !

Comme de coutume, il fallut que de Sambry mit un terme à ces discussions oiseuses, en donnant le signal du départ.

Cinq minutes plus tard on était en route au milieu de la forêt.

Comme de juste, l'aventure du lion défrayait toutes les conversations.

Tout le long de l'étape on en jasait, surtout le Bruxellois, qui se fit une sorte de gloriole d'y avoir participé.

Il était joyeux comme un pinson, rien que d'y penser, et se donnait des airs de grande importance.

— Quelle prise magnifique ! répétait-il à chaque instant.

— En effet, faisait sir William, mais aussi j'avais joliment entamé la bête, avant que les compagnons ne l'abattissent.

— C'est-à-dire que *nous* l'avions joliment entamée.

— Qui ça, *nous* ?

— Vous et moi, parbleu !

Et l'Anglais de rire, en s'exclamant :

— Criquet, mon ami, voulez-vous que je vous cite une fable ?

— Une fable ? Pourquoi donc ?

— Simple question de comparaison.

— Allez-y.

— Il y eut un jour un hibou vilain comme une torture, et qui s'avisa de se chercher une transformation pour paraître plus convenable aux yeux du monde.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Vous allez voir.

— Je ne me moque pas mal de votre hibou... Mais enfin, continuez.

— Donc l'infortuné volatile, rencontrant un paon, emprunta à ce dernier quelques unes de ses superbes plumes, et s'en para sottement.

— Eh, eh ! quel rapport y a-t-il entre ces oiseaux et notre chasse aux lions ?

— C'est qu'en l'occurence, le hibou c'est vous, et le paon c'est moi.

Criquet sentit la pointe.

Il garda le silence et ne sut vraiment comment se tirer d'affaire.

Sa confusion amusa beaucoup les compagnons, qui firent pleuvoir sur lui une pluie de quolibets.

Heureusement une circonstance fortuite vint sauver l'embarras du Bruxellois.

On avait quitté la grande forêt et l'on entrait dans un petit bois, aux arbres élancés, composés de tiges nues, mais surmontées, au faîte, d'une couronne de feuillage touffue.

Aussi loin que s'étendait cette masse de verdure croîssant l'une dans l'autre, elle était remplie d'un roucoulement monotone et triste, qui faisait penser à des milliers de voix soupirant sous son dais.

C'était comme un vent plaintif qui flottait là-haut.

Les explorateurs, oubliant la perplexité de Criquet, s'arrêtèrent et se prirent à lever les yeux pour découvrir la cause de ce bruit bizarre.

Rien ne remuait entre les feuilles.

— Je gage que ce sont des tourterelles, fit de Sambry.

— Allons-donc ! s'écria sir William.

— Pourquoi non ?

— Les tourterelles, c'est bon pour les bois de la campine, en Belgique, mais jamais je n'ai ouï dire qu'il y en eût en Afrique.

— Et cependant c'est leur cri, fidèlement copié.

— Cela ne prouve rien.

— Moi je sais ce que c'est, intervint Criquet.

— Vous n'en savez pas plus que nous, fit rudement l'Anglais..

— C'est ce qui vous trompe.

— Ce ne sont pas des lions, j'espère ?

— Non, ce sont tout simplement des oiseaux-scie.

De Sambry eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Décidément, Criquet, voilà un mot fade comme de l'eau tiède.

— Vous dégénérez, mon ami, ajouta sir William. Votre esprit court les bois.

— En compagnie des trois lions que vous avez manqués ce matin, riposta malicieusement le Bruxellois.

Il y eut lieu de croire que l'Anglais avait effectivement fait trois fois faux coup, car, au reproche de Criquet, son front se rida et il grommela entre ses dents quelque expression saugrenu de son répertoire.

Quant au Bruxellois, il se contenta de ce résultat et crut sa revanche suffisante.

Sir William s'était moqué de lui ; il avait confondu Sir William : c'était tout ce qu'il demandait.

— Vlan ! ça y est, se dit-il ; tous les becs sont clos.

Cependant les invisibles oiseaux continuaient toujours leur roucoulement dans les airs et la discussion allait son train, pour savoir si, oui ou non, il s'agissait de tourterelles.

De sir William et de de Sambry chacun s'en tenait à son appréciation.

Mwama, consulté, n'en sut dire davantage.

Criquet trouva une solution à sa manière.

— Je vais vider le débat, dit-il.

On le regarda d'un air incrédule.

— Encore une blague ! fit le chef.

— Pas du tout, répondit Criquet.

— Voyons.

— Mais c'est tout simple. Tirez une de ces bêtes, et vous saurez de suite à quoi vous en tenir.

Sir William haussa les épaules.

— Comme c'est malin ! dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Comment voulez-vous qu'on abatte ces gaillards-là, puisqu'ils sont totalement invisibles ?

— Tirez dans le tas, au hasard !

Au fait, c'était logique et sir William le comprit.

— Eh bien, mon cher Criquet, vous avez raison, dit-il ; il y en a tant qu'il en tombera bien un seul.

— C'est ce que je présume aussi.

Aussitôt l'Anglais visa l'une des touffes qui abritaient les roucouleurs et sa balle alla siffler dans l'espace.

Instantanément un corps, un corps grisâtre, se détacha de la verdure, ouvrit des ailes inertes et, après avoir décrit dans l'air des culbutes nombreuses, vint tomber aux pieds des explorateurs

Mais aussi au même moment un spectacle assez inattendu se produisit.

Les roucoulements cessèrent comme par enchantement, un bruissement incompréhensible, immense, sans bornes fit frémir les échos du petit bois ; des nuées d'oiseaux sortirent d'entre les feuilles et, affolés, perdant toute notion de direction, se prirent à voleter en tous sens.

La lumière du jour s'en trouvait littéralement obscurcie, à tel point que les explorateurs se crurent subitement menacés du clair-obscur qui annonce un orage.

Les troupes innombrables des oiseaux, volant ainsi au hasard, se jetèrent contre les troncs des arbres, et, se blessant mortellement ou se tuant du coup, dégringolèrent en masse sur le sol, comme des pierres qu'une main mystérieuse lancerait du ciel sur la terre

Le sol était jonché des corps de ces pauvres volatiles, aux pennes brisées et au bec rempli de sang.

C'était vraiment étrange.

Sir William en restait abasourdi.

— Ce que peut produire un simple coup de fusil, remarqua-t-il.

- Au moins, fit Criquet, il y aura de quoi constater si ce sont des tourterelles ou des oiseaux d'une autre famille.

— Ah oui, les spécimens ne manquent pas, conclut le chef.

Séance tenante on se livra à l'expérience en question, et il fut avéré que c'étaient des pigeons-tourterelles rigoureusement identiques à ceux qui peuplent les bois de l'Europe.

La science naturaliste de von Ruff confirma cette assertion, ce qui vida le différend entre de Sambry et sir William.

Le savant ajouta même que ce devaient être des morceaux délicieux pour la cuisine de Nkéré, ce qui fit prendre à de Sambry la décision d'en recueillir et d'en emporter un assez grand nombre de pièces.

— Et maintenant que nous voilà fixés, dit-il, hâtons-nous de regagner le temps perdu.

— Perdu n'est pas le mot, répondit sir William.

— Pas précisément, en effet, conclut le chef, puisque nous savons à présent qu'une tourterelle est une tourterelle.

XXIV

VERS MAKOURA

Chacun reprit sa position dans la caravane et l'alignement se refit bien promptement.

Sans autre incident on cheminait jusque vers le déclin du jour, lorsqu'on s'aperçut, par le terrain plus régulier et parsemé de plantations, qu'on devait être à proximité d'un village.

Le doute ne fut pas long, car au bout de quelques minutes de marche supplémentaire, on touchait aux premières habitations de la place.

De rares indigènes se mouvaient encore au milieu de cet ensemble de huttes, dont la propreté pouvait se constater dès le premier coup-d'œil.

Cependant, comme toujours du reste, à l'approche de la caravane, les nègres montrèrent quelque surprise, mais cette fois c'était plutôt une simple manifestation de curiosité qui perçait à travers leur attitude.

C'était vraiment de bon augure et déjà les explorateurs escomptaient le plaisir d'une réception amicale.

Leur attente ne fut pas trompée.

Les indigènes qui se trouvaient sur place, s empressèrent d'aller prévenir leurs parents et amis, lesquels, à leur tour, sortirent de leurs demeures, pour se porter, tous ensemble, à la rencontre des blancs.

Ils avaient sur leurs grosses lèvres ce sourire de bonté qui inspire d'emblée la confiance et qui écarte toute appréhension d'hostilité.

Au surplus, aucun d'eux n'était porteur d'armes quels qu'ils fussent, ce qui dénotait des intentions essentiellement pacifiques.

Les voyageurs se rendirent immédiatement compte de la situation favorable que leur créait la bonne fortune, et ils résolurent de la mettre à profit au moyen d'un élément de réciprocité.

On distribua quelques présents, ce qui semblait amener une amitié instantanée.

En somme, les explorateurs en furent très heureux, car les étapes et les incidents de la journée avaient passablement rompu leurs forces.

Sans plus de détours on convint d'un emplacement pour dresser les tentes, et bientôt les abris en toile étalaient leurs ailes protectrices sur la tête des chefs et du personnel.

Une agréable surprise leur était même ménagée ; car, à peine furent-ils installées, que des femmes de la tribu vinrent leur offrir en vente une boisson dont l'aspect était loin d'inspirer le dégoût.

On s'en procura une certaine quantité et l'on constata avec plaisir que c'était un liquide fort rafraîchissant, fabriqué à l'aide du jus de la canne à sucre.

— Un vrai régal, fit Criquet, qui s'en donna à longues gorgées.

Il fallut réellement modérer l'ardeur du Bruxellois, qui vidait l'un verre après l'autre.

Du reste, il n'était pas seul à se désaltérer largement à cette boisson délicieuse.

Tous, y compris Cathérine, y prenaient un goût exrême, si bien que la soirée se passa dans une causerie joyeuse qui fit de nouveau, pour quelques heures, oublier les travers de l'existence au Continent Noir.

Sur ces entrefaites la nuit étant venue, on se retira dans les tentes pour se livrer à un repos réparateur.

Pourtant les instants nocturnes n'étaient pas aussi tranquilles qu'on était en droit de le supposer.

A peine les ombres épaisses avaient-elles envahi la terre que de toutes parts, du côté des arbres, s'élevaient des cris plaintifs et monotones, lancés à temps égaux et avec une régularité désespérante, par des oiseaux cachés dans la verdure.

Les éclats de ce chant triste percèrent jusqu'à l'intérieur des tentes et réveillèrent les dormeurs.

— Bon ! voilà du nouveau ! s'écria Criquet. Qu'est-ce que c'est que ces troubadours-là ?

— Des coucous, fit Mwama.

— Quels braillards !

Sir William maugréait ouvertement.

— On a juré de ne pas nous laisser dormir en Afrique, dit-il.

— Vous dormirez, je vous l'assure, maître, répondit le serviteur.

— Oui, si ces imbéciles de coucous veulent se taire.

— Et même sans cela, maître.

— Mais, mon ami, leurs cris sont capables de chasser le sommeil le plus têtu.

— Question de temps, maître.

— Comment, question de temps ?

— Oui. Au bout de quelques quarts-d'heure l'oreille s'habitue à ce bruit monotone, et peu à peu elle ne s'en choque plus.

— Des ballivernes !

— Croyez-moi ; il en est ainsi. Insensiblement, ce chant ne vous paraîtra plus si baroque qu'à l'heure actuelle ; sans vous en apercevoir, vous ne l'entendrez plus ; ou, du moins, si vous l'entendez encore, il vous servira plutôt de bercement que de trouble.

— Allons-donc !

— Je dis la vérité, maître.

— Alors c'est comme la nourrice qui endort son nourrisson. en psalmodiant un air du pays ? demanda Criquet.

— Absolument, répondit Mwama.

Tranquillisés quelque peu par les assertions du nègre, les explorateurs se soumirent de bon cœur à l'expérience ; et en effet, les dires de Mwama se confirmèrent.

Les coucous exhalaient sans interruption leurs appels plaintifs, mais, pour la raison alléguée par le noir, la raideur semblait s'en adoucir de minute en minute. De bruyants qu'ils étaient, ils semblaient devenir de plus en plus incolores, jusqu'à ce qu'enfin ce ne furent plus guère que des bruissements comparables à la note étouffée et uniforme d'une musique lointaine.

LES CHARIOTS FURENT AMENÉS. (P. 290)

Aussi, l'un après l'autre, les explorateurs s'assoupirent paisiblement, et lorsque vint l'aurore, ils avaient passé une nuit relativement bonne.

Après déjeûner, la première occupation des Européens fut de faire l'inspection du village, dont les habitants se montrèrent tout aussi affables que la veille.

Bien vite on fraternisait sur toute la ligne et il résultait de la conversation qu'il ne fallait plus qu'une seule journée de marche pour atteindre les rives du fleuve, du côté de Makoura.

Ceci plût, naturellement, beaucoup aux explorateurs, et ils étaient à en causer, lorsque Criquet tomba au milieu d'eux comme une bombe.

On fut un peu stupéfait de cette brusque irruption.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore ? demanda de Sambry.

— Des chariots ! répondit le Bruxellois.

Décidément c'était une énigme.

— Que radotez-vous donc de chariots ?

— Je les ai vus ; je les ai tâtés.

— Où cela ?

— Là, derrière le village.

La chose devint de moins en moins incompréhensible.

De Sambry s'impatienta.

— Voyons, dit-il, expliquez-vous.

— J'y vais. Je me pavanais à proximité des huttes, lorsque, par pur hasard, mes pas se portèrent au milieu de champs de maïs. Je m'amusais à suivre des yeux, tout en marchant, le vol d'un vautour qui planait dans l'air, quand soudain je me trouvai nez à nez avec une demi-douzaine de chariots, de dimensions respectables, abrités sous une sorte de hangar en branchage. Et voilà !

On vit bien que Criquet parlait sérieusement, et quelque bizarre que fut la circonstance de rencoatrer des chariots dans ce pauvre village, on se prit à croire un peu à la possibilité du fait.

De Sambry se fit conduire par Criquet à l'emplacement en question, et l'on y trouva effectivement les véhicules décrits par le Bruxellois.

Grand fut l'étonnement ; mais il n'y avait pas à nier : c'étaient bel et bien des chariots confortables, solidement construits, avec des roues larges et puissantes, capables de supporter un poids plus que respectable.

Sur le champ l'idée d'utiliser ces agents germa dans l'esprit du chef.

— Si nous louions ces voitures pour notre trajet vers Makoura ? fit-il.

On approuva unanimement ; et, après quelques pourparlers sans importance, on parvint à se mettre d'accord avec les indigènes, pour un prix très raisonnable.

Comme il s'agissait de partir au plus tôt, les chariots furent amenés près des tentes, et le chargement commença.

Le plus zêlé à la besogne fut, à coup sur, Criquet.

Il montait les véhicules et en descendait, plus de cent fois en une minute, gambadant avec satisfaction par dessus les roues et les traverses, comme un écureuil en liberté.

On eut dit qu'il avait besoin de se dégourdir ; et lorsqu'on le plaisanta sur sa manie enfantine, il répondit que depuis si longtemps il n'avait plus eu le bonheur de monter une véritable voiture, que maintenant il tenait à s'en donner pour tout de bon.

— Et puis, quand ça roulera, je me mettrai sur l'impériale comme un cocher de grande maison, avec cette différence que le cocher peut se fournir la satisfaction de fouetter un cheval, tandis que moi.... Mais, au fait, qui donc va faire l'office de cheval ?

— Nos porteurs, parbleu ! répondit le chef.

— Du diable, ce sera gai. Et peut-on aussi mettre le fouet dessus ?

De Sambry faillit se fâcher, mais il vit bien vite que la question du Bruxellois n'avait rien d'offensant pour les lois humaines.

— Oh non, fit-il. En Afrique c'est le cheval qui fouette le cocher.

Criquet eut un haut-le-corps.

— Dans ce cas j'abdique mes revendications, s'écria-t-il.

Une bonne partie de la matinée se passa à faire les préparatifs du voyage, et lorsque tout fut en bon ordre, le chef donna le signal du départ.

Ce n'était donc réellement que vers midi que l'on quitta le village ; mais, attendu que le transport par voiture allait bien plus lestement que celui par piétons, on espérait atteindre Makoura ce soir-là.

Le résultat était d'autant plus admissible, que de Sambry avait utilisé les mulets pour faire une partie de la traction.

Il les avait fait atteler tous ensemble au chariot le plus lourdement chargé, gardant ainsi seulement les autres véhicules pour la force musculaire des porteurs.

Ceci simplifiait beaucoup la besogne et n'avait qu'un désavantage, celui d'obliger les blancs à faire la route à pied.

Personne, d'ailleurs, ne songea à protester contre cette nouvelle mesure, pas même Cathérine, qui acceptait avec bonne volonté ce surcroît de fatigue.

On eut même de la peine à lui faire prendre place sur l'un des chariots, tant la courageuse jeune fille aimait à partager le labeur de ses compagnons.

Pourtant elle finit par se rendre aux conseils du docteur Harris, et se pel t nna dans un coin, entre les bagages.

Equipés de la sorte, les explorateurs allaient leur train, à la satisfaction générale, sans rencontrer des obstacles, car les routes étaient larges et pratiquement établies.

Criquet se glorifiait de cette bonne fortune.

— Sans moi, nous eussions été obligés de nous traîner comme des misérables, dit-il.

— A vrai dire, c'est à vous que nous devons la découverte de cet excellent moyen de transport, remarqua de Sambry.

— C'est que les voitures de ces gaillards sont bigrement bien agencées.

— Je me suis fait la même réflexion.

— Mais je ne m'attendais pas à trouver en Afrique pareil esprit de construction, dit Harris.

— Ni moi non plus, ajouta Henri.

— C'est que vous n'avez pas bien observé l'intérieur du village que nous venons de quitter, dit Mwama.

— C'est possible. Qu'y avait-il donc de si extraordinaire ? demanda le chef.

— Tout, maître.

— Voilà qui dit beaucoup, ria Criquet.

— J'ai vu dans les habitations des indigènes, des objets qui méritaient de fixer l'attention, reprit le serviteur.

— Vraiment ?

— Oui, maître. Il y avait des travaux de forge et de menuiserie d'une valeur réelle.

— Quoi donc ?

— Des pots en fer, rudement achevés, mais fort pratiques ; des lances du même métal, travaillées avec un certain art ; des outils aratoires que bien des centres de l'Europe envieraient ; des bibelots de luxe d'une conception fort agréable ; des meubles en bois de toutes formes, jusqu'à des tabourets d'une grande commodité.

— Vous avez vu tout cela ! exclama Criquet.

— Oui, et d'autres choses encore. Du reste, il n'y a rien d'étonnant à cette quasi-perfection, car nous approchons maintenant d'une agglomération de peuplades pour lesquelles les travaux manuels ont moins de secrets.

— Après cela, il est expliquable que ces gens sachent construire des chariots, fit le chef.

— D'autant plus, maître, qu'il font un trafic assez étendu de maté-

riel avec les habitants des parties riveraines. Vous comprenez qu'il leur fallait trouver un moyen quelconque pour transporter beaucoup en peu de temps.

— Il résulte de cela que nous allons nous trouver dans des parages plus civilisés?

— Comme exploitation matérielle, oui ; comme mœurs, non.

Ainsi causant, les explorateurs avançaient presque sans s'en apercevoir.

Rien ne vint troubler leur quiétude : ni fauves ni sauvages ; et c'était à peine si sir William trouvait, de temps en temps, l'occasion d'abattre au passage, une pintate ou un lièvre rouge.

Pourtant, au détour d'un sentier il remarqua sur la plus haute branche d'un bananier, un grand oiseau aux plumes bleues-vertes, comme on n'en avait pas encore rencontrés.

Piqué de curiosité, il appela von Ruff pour lui demander s'il connaissait ce genre de volatile.

Le savant, qui herborisait tout le long de la route, s'approfondissait dans la contemplation d'une plante aux fleurs étoilées.

Il écouta distraitement la question de son camarade.

— Oui, je le connais, répondit-il.

— Comment le nomme-t-on ?

— *Stradella florida*, répondit le savant.

Les explorateurs éclatèrent de rire.

— Mais c'est le nom d'une plante, cela ! s'écria de Sambry.

Von Ruff, troublé par cette hilarité, sortit de son rêve, et regarda, stupéfait, ses compagnons.

— Assurément, dit-il.

— Nous vous demandons le nom de cet oiseau, penché sur le bananier, reprit de Sambry, en désignant du doigt le plumitif.

Le naturaliste suivit inconsciemment la direction indiquée.

— Je ne sais pas, grommela-t-il en haussant les épaules.

Puis il s'en revint à son *stradella florida*.

— Imbécile ! s'écria Criquet.

— Oui, c'est cela ! fit von Ruff, sans savoir ce qu'il disait.

On se tint les côtes de rire, à la balourdise du savant, qui n'en continuait pas moins gravement à se pencher sur sa plante, en répétant plus de dix fois encore : « c'est cela ! oui, c'est cela ! »

— Ce qui n'empêche pas que je suis gros Jean comme devant, fit sir William.

— Moi je connais cet oiseau, maître, hasarda Mwama.

— Oui ? Quel est-il ?

— C'est un énorme ravageur de bananes ; et lorsqu'il s'abat sur un des arbres de cette famille, on peut certifier que bientôt plus un seul fruit n'y restera. Aussi les indigènes lui font-ils une chasse effrénée, et lorsqu'ils en tuent un on fait fête au village. Heureusement leur race n'est pas nombreuse et ce n'est que de temps en temps qu'on en trouve un exemplaire.

— Dans ce cas, sa destruction est un bienfait ?

— A coup sûr.

— Sa chair est-elle bonne ?

— Délicieuse, maître.

— C'est immanquable, puisqu'il se nourrit de bananes, remarqua de Sambry.

— Eh bien, nous en goûterons. Attention !

Et sir Darly dirigea le canon de son fusil vers la branche où le ravageur se tenait paisiblement à fixer d'un œil langoureux les hommes qui complotaient sa perte.

Un coup de feu éclata, et l'oiseau dégringola.

C'était vraiment une superbe bête, avec des ailes longues comme celles d'un grand vautour, au dos coloré d'un bleu ravissant, mitigé par une teinte verdâtre.

Tout le monde s'empressa autour de lui, et les nègres, qui savaient la signification de pareille prise, la mettaient, avec une joie infinie, sur le compte de l'intervention des fétiches blancs.

Ce fut un enthousiasme non dissimulé, dont de Sambry s'avisa de tirer un parti immediat.

— Vous voyez ce que peuvent nos dieux, dit-il en soulevant l'oiseau et en l'exposant à l'admiration des indigènes.

Tous s'inclinèrent respectueusement devant cette preuve, évidente pour eux, de la supériorité des blancs.

De Sambry eut un sourire malin.

— On ne mangera pas cet oiseau, dit-il.

— Pourquoi donc ? demanda sir William.

— Il peut nous être utile à autre chose. C'est une espèce de talisman.

Les compagnons comprirent l'intention et l'approuvèrent.

On confia ce nouveau passe-droit à la garde de Nkéré, et l'on continua la route.

Insensiblement on se rapprocha du lieu de destination, et le jour

n'était pas encore à son déclin que déjà l'on toucha aux habitations de Makoura.

Au premier aspect le village paraissait être vide, mais bientôt on s'aperçut que la population entière était réunie sur la place publique.

— Que peut-il bien se passer ici? demanda de Sambry.

— Je ne sais, répondit sir William, mais cela me fait l'effet d'être assez drôle.

— Une conférence en plein air, ajouta Criquet.

Mais ce n'était pas du tout une conférence.

C'était un fait inouï.

Au milieu de l'emplacement se tenaient cinq nègres, liés l'un à l'autre et se touchant le dos, lesquels semblaient suivre anxieusement la manœuvre d'un autre indigène qui tripotait quelque chose d'indéfinissable à un volatile qu'il tenait en main.

Autour d'eux étaient groupés d'autres gens, la lance ou la flèche au poing.

Ces dispositions intriguèrent fortement les explorateurs.

De Sambry voulut en avoir le cœur net et demanda à Mwama ce que signifiait pareille tenue.

— La magie noire, répondit le serviteur.

— Qu'est cela ? interrogea le chef.

Mwama expliqua que cette mesure était généralement usitée chez les peuplades du Congo pour mener à la découverte d'un crime ou d'un forfait grave.

Lorsqu'un de ces délits se commettait et que l'auteur en restait inconnu, le roi de la tribu avait recours au sorcier.

Celui-ci se faisait apporter une poule vivante, l'immolait, et arrachant son foie, tâchait de lire dans cette matière encore chaude le nom du criminel.

S'il ne parvenait pas à mettre celui-ci au jour, il n'en acquit pas moins la conviction que telle ou telle famille avait trempé dans le fait.

Alors on réunissait sur la place publique tous les membres de la dite famille, attachés de telle sorte à ce qu'ils formassent un cercle qui ne laissait aucun vide.

Ensuite le sorcier, prenant la poule, la lançait adroitement au-dessus du groupe, et l'indigène sur lequel elle allait tomber, était le coupable.

Il va sans dire que celui-ci était, séance tenante, mis à la torture.

C'était pareil spectacle que les explorateurs avaient en ce moment sous les yeux.

Un frisson de répulsion courut dans leurs rangs, et leur premier mouvement fut de se jeter entre le sorcier et ses victimes pour l'empêcher d'accomplir son œuvre scandaleuse.

De Sambry arrêta cet élan.

— Attendons et observons, dit-il.

— Mais c'est affreux, fit sir William.

— J'ai une furieuse envie de tordre le cou à ce gaillard, ajouta Criquet.

— Vous n'en ferez rien, ordonna le chef.

— Cependant...

— Je vous dis que vous n'en ferez rien.

— C'est dégoûtant.

— J'en conviens.

— Eh bien alors ?

— Je vous le répète : attendons.

— Jusqu'à ce que ces pauvres diables soient écorchés ?

— Pas du tout.

— Je crois qu'il est temps d'agir.

— Mais non !

— Mais si !

— Ami Criquet, voulez-vous bien me laisser faire ?

Le Bruxellois n'y comprit plus rien.

Il eut un soupir, mais il obéit.

— Patience, murmura-t-il. Pourtant, j'aurais bien voulu donner une leçon de savate à cet Ostrogoth.

Et, pour calmer sa colère, il se mit à battre furieusement le tronc d'un gros palétuvier.

Entretemps, ce qu'avait prédit Mwama arriva.

Le sorcier se leva, et après avoir causé assez longuement avec ses congénères qui approuvèrent de la tête, il prit la poule morte et la lança sur le groupe des indigènes suspectés.

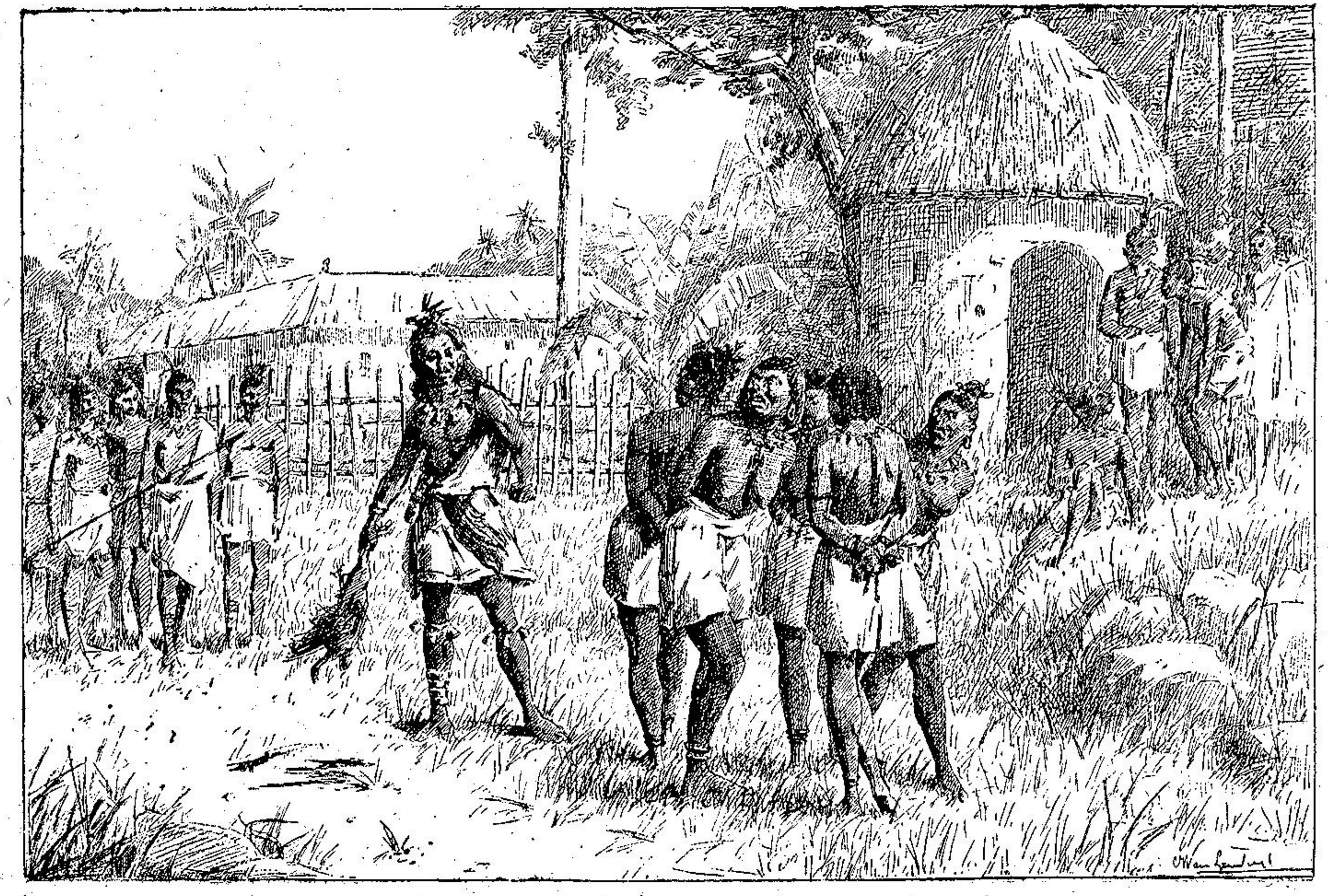
Le volatile décrivit quelques tours dans l'espace et alla tomber en plein sur la tête d'une jeune négresse.

Pendant que la pauvre créature se confondit en lamentations, un cri de victoire sortit de la foule, qui se précipita vers celle que le sort désignait à la colère commune.

Mais alors le tableau changea subitement.

De Sambry ne fit qu'un bond jusque tout près de la négresse, et se jeta brutalement entre elle et ses agresseurs.

Le premier moment fut terrible.



LA MAGIE NOIRE, RÉPONDIT LE SERVITEUR. (P. 295.)

Les indigènes, furieux de se voir ainsi dérangés inopinément dans leur œuvre de vengeance, reculèrent de quelques pas et, dans une confusion indescriptible, se jetèrent sur leurs armes.

De Sambry vit le danger et osa le braver audacieusement.

Pourtant il n'était plus seul à la tâche, car déjà les autres exploteurs, sans même savoir pourquoi, mais s'inspirant du péril qui menaçait leur camarade, les autres explorateurs se joignirent à lui pour opposer aux nègres une barrière de poitrines.

Les naturels ne l'entendirent pas ainsi.

Se rangeant en ligne serrée, ils se préparèrent à reprendre d'assaut leur victime, lorsque de Sambry, se détachant de ses compagnons, et la main au fusil, s'avança résolument vers les indigènes.

— Si vous bougez, je tire ! s'écria-t-il.

La menace eut un effet inespéré

Tous s'arrêtèrent du coup.

— Je vous défends de tuer cette malheureuse, reprit l'Europeen.

Un ricanement fut la seule réponse.

— Où est votre chef ? interrogea-t-il, d'une voix menaçante.

Un nègre, jeune encore, à la face bestiale, sortit de la foule et vint auprès de de Sambry.

— Que voulez-vous de cette femme ? demanda l'explorateur

— Elle mérite la mort, fut la réponse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a jeté un sort sur la tribu.

— Qui vous l'a dit ?

— Les dieux.

— Par la voix de votre sorcier, sans doute ?

— Oui.

— Votre sorcier ment.

Un hurlement féroce accueillit cette affirmation catégorique et les regards des indigènes brillèrent d'un éclat fauve.

De Sambry ne se laissa pas intimider pour si peu.

— Je vous dis que votre sorcier ment, répéta-t-il.

Cette audace sauva la situation.

— Notre sorcier ne ment jamais, riposta le monarque noir, en donnant néanmoins déjà à sa voix une inflexion moins sûre.

— Au surplus, reprit de Sambry, nos fétiches sont plus puissants que les vôtres, et ils ne veulent pas que cette femme meure.

Le front du chef noir se rida.

— Vous insultez nos dieux, dit-il avec colère.

— Et vous insultez les nôtres, riposta de Sambry.

— Vos dieux ne peuvent rien contre nous.

— Vous vous trompez. Hier encore ils ont donné à vos frères noirs une preuve de leur pouvoir. Nous passions dans un village où toutes les bananes étaient ravagées par ces oiseaux terribles que vous connaissez mieux que nous. Les habitants avaient imploré vos fétiches pour que ceux-ci les délivrassent de leurs ennemis impitoyables. Ce fut en vain. Pris de pitié pour ces infortunés, nous résolûmes de nous adresser à nos dieux, à nous, qui nous firent connaître qu'un seul de ces oiseaux existait dans ces parages. Il nous révélèrent en même temps l'endroit où il se cachait. Nous nous y rendîmes sans tarder, et nos fusils, dirigés par le fétiche des blancs, tuèrent le voleur.

Pendant que de Sambry parlait, un mouvement d'attention s'était dessiné parmi les indigènes, et le roi lui-même ne put se soustraire à cette sensation involontaire.

Néanmoins il se rebiffait encore.

— Il est facile de dire ce que l'on veut, fit-il.

— Vous ne me croyez pas ? demanda de Sambry

Le nègre secoua la tête.

L'explorateur se tourna vers ses compagnons, et, d'une voix rendue autoritaire pour la circonstance :

— Qu'on m'apporte l'oiseau bleu, dit-il.

Les voyageurs comprirent l'intention de leur ami.

Criquet s'élança vers les bagages.

— L'oiseau bleu ! Vive l'oiseau bleu ! s'écria-t-il.

En deux bonds il était de retour auprès de de Sambry et lui passa le fameux volatile.

L'explorateur le mit incontinent sous le nez du monarque.

— Voilà, fit-il. Me croyez-vous, à présent ?

Il n'y avait plus de doute possible pour les indigènes.

Avec un plaisir fébrile ils tâtèrent le plumitif, le tournèrent et le retournèrent en tous sens, et semblaient ne point en croire leurs yeux.

Puis ils se mirent à pousser des cris de joie, dont l'accent guttural n'avait rien d'harmonieux.

Le chef noir s'inclina profondément devant de Sambry et demanda à baiser la main qui avait abattu le dangereux oiseau.

Gravement sir William s'avança, et tendant ses dix doigts à la fois, laissa l'indigène y épancher les marques de sa gratitude.

— Je reconnais que vos dieux sont grands, fit le monarque avec conviction.

— Ils commandent à tout, répondit le chef blanc.

— Même aux nigauds, murmura Criquet entre ses dents.

Cependant les naturels avaient fait cercle autour de l'oiseau bleu, et le contemplaient dans un ravissement manifeste.

Le roi nègre surtout ne pouvait en détacher ses regards.

— Puis-je vous demander une faveur ? interrogea-t-il.

— Faites, répondit de Sambry.

— Nous serait-il permis de garder ce talisman ?

— Vous-y tenez donc ?

— Beaucoup, et je le garderai dans mon tembé, pour la gloire des fétiches blancs. Cela porte bonheur.

De Sambry échangea un regard avec ses amis, qui en comprirent a signification.

— Nous vous l'offrons comme présent et comme gage de fraternité, fit-il.

— En retour je vous accorde l'hospitalité la plus large, fut la réponse.

Et, plein d'une satisfaction exubérante, monarque et sujets se mirent à danser une sarabande autour de la victime ailée, et ce à la grande joie des explorateurs.

— Le quadrille naturaliste africain, observa Criquet.

XXV

L'INFLUENCE DE L'OISEAU BLEU

Entretemps, fort de la parole de l'indigène, de Sambry avait donné ordre de dresser les tentes au milieu même du village.

Les chariots loués aux nègres furent déchargés, et, après cotisation de la redevance convenue, renvoyés à leurs propriétaires avec les quelques hommes qui les avaient conduits.

Le soir tombait et il était rationel que l'on songeât au souper, car les estomacs des voyageurs étaient passablement creusés.

Aussi la construction des demeures marchait-elle à merveille pendant que les habitants du village, accourus jusqu'au dernier, continuaient leurs exercices chorégraphiques, à l'in ntion de l'oiseau bleu.

Les Européens, pendant qu'ils surveillaient les travaux, se prirent à causer des singularités de la vie africaine.

— Voilà un oiseau qui nous rapporte, dit le chef blanc.

— Grâce à lui, pas de hongo à payer, répondit sir William.

— Nous voici reçus comme des princes, ajouta Criquet.

— Mais cette fois ce n'est pas par votre intermédiaire, fit sir Darly.

— Il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui s'exhibent.

— Ce qui me fait venir à l'idée une réflexion.

— A mon égard ?

— Parfaitement.

— Dites hardiment laquelle.

— C'est qu'un simple oiseau a le même pouvoir que vous

Criquet ne sut s'il devait rire ou se fâcher.

Il ne se fâcha pas : il rit.

— Vraiment, dit-il ; l'oiseau bleu et moi, nous descendons peut-être des mêmes ancêtres.

— C'est probable, et je vous en fais mon compliment.

— Trop d'honneur, conclut le Bruxellois, d'un ton railleur.

Pourtant les tentes s'élevèrent bientôt toutes larges, et déjà Cathérine, un peu fatiguée par le cahotement des véhicules, avait pris place dans l'une d'elles, avec Nkéré et Paul.

Les autres explorateurs imitèrent leur exemple, alors qu'on entendait toujours les chants de victoire des indigènes retentir à l'extérieur.

— Si nous mangions ? demanda de Sambry.

— Je vous avoue que je meurs de faim, répondit Henri.

— Et moi je n'ai plus d'appétit, à force d'en avoir trop, ajouta Criquet, qui tenait à placer son mot en tout.

— Dans ce cas, allons-y.

Le couvert fut mis et l'on se rangea, lorsque Mwama annonça la visite d'une négresse.

— Fais entrer, dit le chef.

— Une prétendue pour sir William, fit Criquet.

— Ce n'est assurément pas pour vous, grommela l'Anglais.

— Moi je ne prendrai de fiancée qu'après avoir découvert mon empire de Waouta.

— Eh bien, mon ami, vous risquez fort, dans ce cas, de ne devoir jamais en prendre.

Criquet ne fut pas flatté du compliment. Il n'entendait pas que l'on touchât, en quelque façon que ce fût, aux droits qu'il pensait

avoir sur son pays imaginaire, et il allait engager à ce sujet une polémique avec sir William, lorsque fort heureusement la visiteuse fit son entrée.

C'était une robuste indigène, dans toute la sève de l'âge, aux traits relativement agréables, et dont le cou, les bras et les jambes étaient ornés d'une multitude de colliers et de bracelets.

Elle portait dans les bras une superbe chèvre, qui, de prime abord, excita la convoitise de Criquet.

Elle expliqua qu'elle était une des femmes du monarque, dont elle venait déposer aux pieds des explorateurs, les hommages.

Par ordre de son royal époux, elle avait pris sa plus grasse chèvre pour l'offrir en cadeau aux serviteurs du grand fétiche blanc dont le pouvoir avait délivré la contrée de l'oiseau mangeur de bananes.

Avec une volubilité de paroles peu commune à ses congénères, elle fit savoir que les voyageurs pouvaient se considérer, sur son territoire, comme frères des indigènes, et qu'ils n'avaient qu'à disposer du village et de ses habitants.

Ce petit discours plût énormément à l'auditoire, surtout à Criquet et sir William, qui étaient sur le point de l'applaudir ouvertement.

— Quels flots d'éloquence ! s'écria le Bruxellois.

— Il est de fait qu'elle parle facilement, répondit l'Anglais.

— Nous l'enverrons aux Chambres africaines.

— Tiens, Criquet, une idée !

— Oui ?

— Quand vous serez empereur de Waouta, vous pourriez faire de cette négresse, votre chef de cabinet.

— Jamais, mon ami !

— Pourquoi non ?

— Je ferai cet office moi-même.

— Vous serez roi et ministre ?

— C'est décidé.

— Un gouvernement de centralisation alors ?

— Comme vous dites.

— Ce sera du propre !

Et sans l'intervention de de Sambry, les deux voyageurs se fussent repris à leurs éternelles discussions.

— Trêve de dissertations politiques, fit le chef. Nous avons d'autres chats à fouetter.

Il répondit aux paroles de la négresse, en l'assurant de leurs

sentiments amicaux à l'égard des frères noirs ; et, à l'appui de ses dires, il offrit en présent à la femme du monarque, quelques verroteries et un petit miroir.

A la vue de ces magnificences, la déléguée eut un cri de surprise et se jeta sur les objets, avec un empressement des plus vifs.

Après quoi, elle disparut, sans même saluer la compagnie.

Les explorateurs ne s'amusèrent pas peu de ce départ expéditif, qui confirmait bien, en son entier, le caractère des peuplades sauvages.

— C'est étonnant, ils se ressemblent tous, dit le chef.

— L'amitié contre remboursement, fit Criquet.

— C'est égal, nous voici en bonnes relations avec ces gens.

— Allons-nous donc rester longtemps ici ? demanda Harris.

— Longtemps n'est pas le mot. Voici mon plan : Comme nous voulons combattre les négriers, nous profiterons de nos bons rapports avec les habitants de ce village, pour en obtenir des renseignements précis. Demain nous leur causerons sur ce point, et suivant ce qu'ils nous apprendront, nous tracerons notre itinéraire.

— Très bien ! Très bien ! s'écrièrent tous à la fois.

— D'accord, alors ?

— D'accord.

— Pour le moment, allons-nous coucher.

On se mit en devoir de se rendre à cette invitation qui, du reste, plaisait à tout le monde ; et bientôt le silence à l'intérieur des tentes n'était plus troublé que par la respiration bruyante des dormeurs.

Comme de coutume, on avait place devant le campement, des veilleurs, mais cette mesure était absolument superflue, car toute la nuit durant, une tranquilité ininterrompue règna dans le village.

Les premiers rayons d'un gai soleil mirent les explorateurs sur pieds.

La satisfaction se lisait sur tous les visages, ce qui était l'effet d'un repos bien rempli et réparateur.

— J'ai dormi comme une marmotte, fit Criquet.

— Et moi j'ai rêvé de l'oiseau bleu, répondit sir William.

— Au fait, c'est votre droit.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vous qui l'avez tiré.

— La belle avance.

— C'est toujours cela.

— Ce qui ne m'empêche pas d'avoir eu le cauchemar.

— Voyons, racontez-nous cela.

— Figurez-vous que....

De Sambry coupa court à ce bavardage.

— Voyons, mes amis, dit-il, nous causerons plus tard de ces affaires. Pour le moment, déjeûnons et allons trouver le monarque noir.

— Mais alors j'aurai oublié la majeure partie de mon rêve.

— Vous en ferez un autre.

— Ce ne sera plus le même.

C'ÉTAIT UNE ROBUSTE INDIGÈNE, ETC. (P. 303.)

— Soit.

— Eh, eh ; puisque vous en faites par douzaine, sir William, conclut Criquet.

— En effet, répondit l'Anglais distraitement.

On déjeûna copieusement.

Le repas terminé on s'éparpilla quelque peu.

Cathérine, accompagné de Nkéré, s'en alla faire un tour dans le village. Sir William avec Mwama prirent leur fusil et résolurent de chasser un brin, tandis que de Sambry, Harris, Henri, Paul et Criquet se rendirent en mission diplomatique auprès du monarque.

Quant à von Ruff, il se réservait ses occupations favorites.

La flore de l'endroit l'attirait tout spécialement, et comme la veille déjà il s'était aperçu que les cotonniers s'y étalaient en grand nombre, il se proposa de concentrer sur eux ses observations agricoles de la journée.

FLEURS ET FRUITS DU COTONNIER.

De même que les autres il se rendit à sa partie.

Donc pendant que von Ruff herborisait et que sir William lançait ses impitoyables coups de feu, les autres explorateurs eurent pour objectif le tembé royal.

Sans aucun préambule le monarque les reçut, avec une affabilité particulière qui faisait bien augurer du reste de l'entretien.

De Sambry entra dans certains détails sur le but de leur exploration, et raconta à dessein les dernières collisions qu'ils avaient eues avec les négriers.

Curieusement on observa l'effet de cette révélation.

Le chef noir, en apprenant ces exploits, eut un mouvement de colère à l'adresse des marchands d'esclaves et une phrase ronflante d'admiration pour les actes des Européens.

— Les négriers sont des bandits qui nous volent nos femmes et qui tuent nos sujets, s'écria-t-il avec emphase.

— C'est pourquoi nous leur faisons la guerre, puisque vous êtes nos frères, répondit de Sambry calmement.

— Si j'avais des armes suffisantes je les combattrais à outrance.

— Vous ont-ils fait grand mal ?

— Il y a plusieurs lunaisons, ils ont brûlé mon village et ravi mes épouses.

— Et vous n'avez rien fait contre eux ?

— Je ne le pouvais, nous étions inférieurs en nombre.

— Y en a-t-il encore dans les environs ?

— Je ne sais ; depuis quelque temps ils nous ont laissés en paix.

— Espérez-vous que cela dure ?

— Non, cela ne dure jamais.

— Connaissez-vous Calao ?

A ce mot le nègre se leva d'un bond et ses yeux étincelants roulèrent des éclairs.

— Calao ! hurla-t-il.

Il serra le poing, et menaçant le vide, il se confondit en vociférations.

— Oui, Calao.

— Voilà l'assassin, le brigand !

Et de nouveau sa rage furibonde sembla se dérouler sans bornes.

— Eh bien, nous le connaissons également, reprit l'Européen.

— Vous ?

— Oui, nous.

— Il vous a volés ?

— Non, nous l'avons battu.

Le monarque eut un soubresaut qui faillit renverser deux ou trois de ses voisins d'audience.

Il fit quelques pas vers de Sambry ; et, le regardant bien en face, avec dans les yeux un nuage d'incrédulité :

— Est-ce bien vrai ? interrogea-t-il.

— Je vous le jure par nos fétiches blancs.

Il n'y eut plus de doute possible pour l'indigène.

L'affirmation de l'Européen était trop catégorique, sa voix trop ferme en la prononçant, que pour ne pas y croire.

D'ailleurs de Sambry ne laissa pas au monarque le temps des appréciations et des hésitations.

— Nous avons même blessé mortellement Calao, ajouta-t-il.

— Blessé ! C'est impossible ! exclama l'autre, de plus en plus stupéfait.

— Parfaitement.

Le nègre n'en revenait pas et avait l'air de toiser les explorateurs comme des bêtes curieuses, à tel point que Criquet crut devoir, selon son habitude, se mêler de la situation.

— Dommage que Mwama n'est pas ici, fit-il. Il pourrait exhiber ses certificats.

— Ce qui est dommage, répondit Paul, c'est que vous n'en n'ayez point.

— Diantre ! si j'en possédais, je ne me ferais pas faute de les montrer.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Au surplus, ces brevets sont de toute honorabilité.

— Lorsqu'on les a.

Cependant de Sambry, par la citation de détails importants, parvint à dissiper les derniers doutes du monarque, et ce fut alors une joie, une jubilation et un délire à faire crouler le tembé royal, déjà fort mal d'aplomb sur ses bases.

L'explorateur rejeta tout le bénéfice du résultat sur le compte de la puissance des fétiches blancs, qui, selon ses dires, avaient une autorité irrésistible.

Les indigènes écoutèrent, bouche béante, les démonstrations du voyageur et se suspendirent à ses lèvres.

Il leur conta l'audace, l'énergie et la force déployées par sa caravane, le massacre qu'ils avaient semé dans les rangs des négriers, la défaite de ceux-ci, leur fuite honteuse et les pertes que les armes européennes leur avaient occasionnées.

Il parla du nombre considérable d'esclaves qu'ils étaient parvenu à arracher aux mains de ces infâmes bourreaux, et auxquels ils avaient donné la liberté ; et, comme preuve à l'appui, il offrait de faire comparaître devant le monarque, certains porteurs de l'expédition, qui avaient été délivrés dans ces conditions, et qui avaient voulu suivre, par pure reconnaissance, leurs sauveurs.

La stupéfaction du nègre touchait à son comble, et ses yeux illuminés débordaient de gratitude réelle. Puis, s'inclinant profondément devant de Sambry, il se mit à spalmodier quelques mots incompréhensibles.

— J'ai connu un autre homme blanc qui parlait comme vous, dit-il.

Les explorateurs tressautèrent.

— Un homme blanc ! exclamèrent-ils d'une seule voix.

Le monarque parut un peu décontenancé de cette surprise subite.

— Oui, répéta-t-il, un homme blanc, un frère.

De Sambry n'y tint plus.

Il oublia tout pour ne songer qu'à ce qu'il venait d'apprendre.

— Parlez ! fit-il. Parlez vite.

Le nègre ne se fit pas prier et raconta qu'il n'y avait pas très longtemps qu'un homme blanc avait passé par le village. Il était escorté d'une compagnie assez nombreuse de porteurs, et d'un matériel parmi lequel les fusils étaient en bonne partie.

Pendant quelques jours il avait résidé dans le village et il avait déclaré venir du royaume des Rouanda.

Cet homme blanc, comme les explorateurs, fraternisait avec les indigènes ; et, comme les explorateurs, il avait son fétiche.

Sans doute ce fétiche devait avoir fait une grande impression sur les naturels de l'endroit, car lorsqu'ils entendirent leur monarque en parler, ils se baissèrent tous respectueusement.

De Sambry s'aperçut de ce mouvement et, piqué de curiosité :

— Quel était donc l'effet de ce fétiche ? demanda-t-il.

— L'homme blanc avec le soleil dans une boîte.

Criquet faillit pouffer de rire.

— Et que faisait-il du soleil ? questionna de Sambry.

— Il plaçait sa boîte à terre, au moyen de bâtons, et nous faisait nous mettre devant. — Puis il se cachait sous un morceau d'étoffe sacrée, pour invoquer son Dieu, et lorsqu'il remettait la tête au jour, il nous montrait un morceau de verre ou de carton sur lequel son fétiche avait tracé notre image avec une justesse remarquable.

Décidément, les explorateurs trouvèrent le nègre d'une naïveté peu commune.

Criquet dut se retourner pour ne pas se laisser emporter par l'envie qu'il avait de crier au monarque qu'il ne s'agissait pas d'un fétiche mais d'un simple appareil de photographie.

Heureusement de Sambry sut profiter plus logiquement de la situation.

— C'était, en effet, un de nos grands fétiches, dit-il.

— Non seulement, reprit l'indigène, la boîte de l'homme blanc absorbait les hommes, mais encore elle s'emparait des villages, du fleuve, des montagnes, des forêts, pour les mettre sur le même morceau de carton.

Et tout l'entourage du nègre se mit à approuver ses paroles, en répétant : « le fétiche du soleil ».

Cependant, comme ce détail importait passablement peu aux voyageurs, de Sambry plaça la conversation sur un autre terrain.

— Et depuis quand l'homme blanc est-il parti ? fut sa demande.

— Je ne sais au juste.

— Comment se nommait-il ?

— Je l'ignore.

— Où allait-il ?

— Vers les Stanley-Falls.

— Par voie d'eau ?

— Oui, il est descendu le fleuve.

— Au moyen de canots ?

— Oui.

— Qui lui appartenaient ?

— Il les avait achetés ici.

— En avait-il beaucoup ?

— Plus de dix.

De Sambry réfléchit pendant une seconde, comme pour chercher dans son esprit quel pouvait bien être l'homme blanc dont parlait le naturel.

— Allait-il tout droit aux Stanley-Falls ? reprit-il.

— Il m'a dit que son plan était de suivre le fleuve sur toute son étendue pour rentrer ainsi dans son village ?

— Dans son village ! Quel village ?

— Où se trouvent ses parents et ses frères.

Criquet fit la grimace.

— C'était donc un paysan, cet homme blanc ? demanda-t-il.

— Pas du tout ! riposta de Sambry. Les indigènes ne font pas de différence entre une ville et un village. Pour eux toute l'Europe n'est qu'un bourg.

— Fameux géographes !

— Qu'y voulez-vous ?

On causa encore pendant quelque temps avec le monarque, mais il fut impossible d'obtenir de lui des renseignements plus exacts sur le compte du voyageur qui avait passé par son domaine.

Rentré au campement, on devisa sur les plans futurs, et il fut convenu que l'on suivrait l'itinéraire qu'avait pris l'explorateur inconnu.

Restait à savoir si l'on choisirait la voix de terre ou la voix du fleuve.

— Je crois que cette dernière sera la plus rapide, remarqua le chef.

— Bien entendu si nous trouvons des canots en nombre suffisant, répondit Henri.

— Il faut les chercher.

— On pourra, du reste, le savoir, bien vite.

— Nous chargerons Mwama de cette besogne.

— On pourrait au besoin, s'adresser dans les villages voisins.

— Naturellement.

Sir William, von Ruft et Mwama étant rentrés sur ces entrefaites, l'idée de de Sambry obtint l'acquiescement de tous, hormis celui du naturaliste, qui protestait ouvertement.

Il alléguait que le transport par eau était bien dangereux, et qu'il fallait peu de chose pour faire chavirer les embarcations et produire des accidents quelquefois irréparables.

Il s'exaltait sur les facilités évidentes qu'offrait la marche par terre, sans oublier de citer qu'on était actuellement bien outillé pour cette dernière combinaison.

Ses théories étaient émises par trop chaudement que pour ne pas laisser percer le motif qui les guidait.

Aussi s'en aperçut-on bien vite.

— Votre raisonnement est cousu de fil blanc, ricana Criquet.

Et le savant de se fâcher tout rouge et de s'écrier :

— Je prétends que....

Mais le Bruxellois lui coupa la parole.

— Vous prétendez qu'on herborise plus aisément dans les forêts que sur les flots, fit-il.

Von Ruff fut totalement décontenancé de cette riposte, à laquelle il ne s'attendait nullement.

— N'est-ce pas cela? demanda le malin Criquet.

Son camarade crut prudent de ne pas s'aventurer davantage dans son opposition, et il garda le silence.

— Du reste, reprit Criquet, l'herborisation sur le fleuve n'est pas un vain mot.

Von Ruff le toisa d'un air incrédule.

— Et qu'y trouverai-je? fit-il.

— Des nénuphars, parbleu.

— Jolie moisson !

— Une plante est une plante, me semble-t-il.

— Pour vous, peut-être.

Ce qui n'empêcha pas les explorateurs de convenir du trajet par eau, sans que l'on s'inquiétât encore des protestations de von Ruff.

Immédiatement Mwama fut envoyé à la recherche de canots, tandis que les autres compagnons s'occupaient du reclassement des bagages et du matériel.

Ainsi une partie de la journée se passait, jusqu'à ce qu'enfin Mwama revint au campement.

Il avait la figure contrariée et maugréait contre la mauvaise fortune.

— Impossible de trouver ce qu'il nous faut, maître, grommela-t-il.

— Comment ?

— Il n'y a dans tout le village que quatre canots.

— Allons-donc !

— Je vous l'affirme, maître. Les autres sont en route pour la pêche.

— Diable ! Il nous en faudrait une douzaine.

— Je le sais, maître. Je me suis adressé partout.

— Et quand les pêcheurs rentreront-ils ?

— Dans cinq jours.

— C'est trop long. Nous ne saurions attendre.

— Faisons comme nous avons dit, maître.

— Chercher ailleurs ?

— Oui. Il y a à proximité deux ou trois tribus.

— Eh bien, vas-y ; mais hâte-toi. Je voudrais partir demain.

Le serviteur s'empressa d'obéir, et ne revint que vers le soir.

Seulement, il n'était pas seul.

Une troupe de nègres le suivaient, tirant derrière eux des chariots et véhicules de toutes les formes sur lesquels se trouvaient fixés, au moyen de cordes en lianes, des canots.

On en compta huit.

L'entrée de cette caravane improvisée fut accueilli par une satisfaction générale, et l'on traîna les embarcations derrière les tentes.

— Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de temps, fit le chef.

Comme il fallait payer d'avance une partie du prix de location, on réunit les propriétaires des bateaux et l'on s'exécuta.

La redevance était très élevée, mais il fallut bien passer par là.

Ensuite on régla avec les nègres, les autres détails du voyage.

Il était convenu qu'on aurait jouissance des embarcations jusqu'aux Stanley-Falls, et qu'arrivé en cet endroit, les propriétaires se trouveraient dégagés.

On essaya de leur faire conclure pour un trajet plus long, mais on se buta contre un entêtement prémédité.

Sous aucun prétexte, pour aucune raison et pas même contre un prix fabuleux, les naturels acceptaient un engagement plus large.

Ils prétendaient que le fleuve de l'autre côté des Falls était hanté par de mauvais esprits qui faisaient impitoyablement chavirer les canots des audacieux qui s'y hasardaient ; que bien de leurs frères avaient été engloutis de la sorte, et que les explorateurs eux-mêmes étaient, dés à présent, certains d'y trouver la mort.

Tous ces beaux discours furent appuyés d'une gesticulation où la frayeur tenait la partie dominante, sans qu'il fut possible de la calmer par quoi que ce fût.

Sir William était sur le point de se fâcher et se sentait dans les doigts des démangeaisons.

— J'aurais bien du plaisir à secouer un peu ces poules mouillées, fit-il.

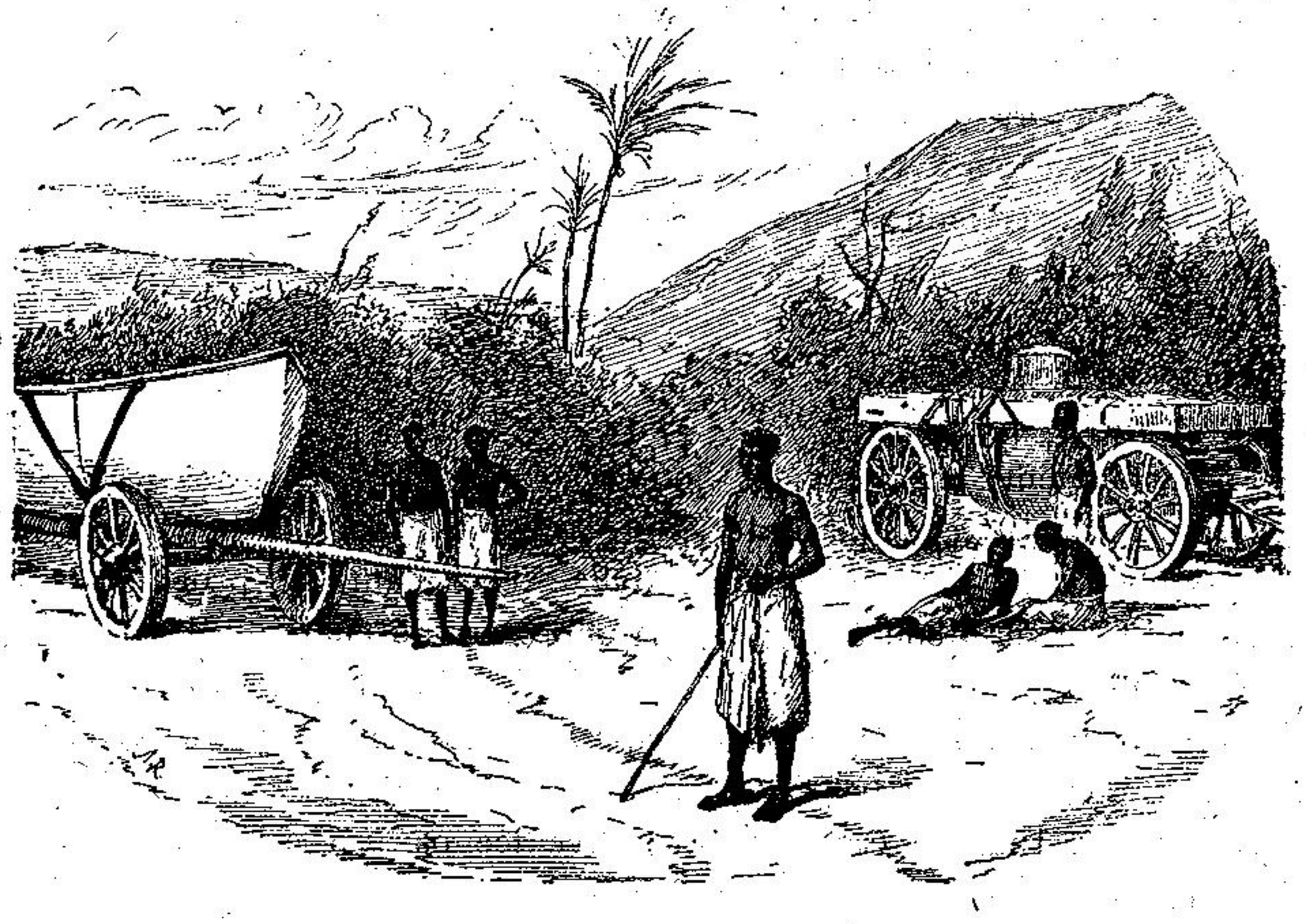
— Ils le méritent vraiment, répondit Criquet.

— Vit-on jamais pareille stupidité?

— Et pareille couardise !

— Vous-êtes donc de mon avis, Criquet?

— Textuellement, sir William.



ON TRAÎNA LES EMBARCATIONS DERRIÈRE LES TENTES. (P. 312.)

Chose qui arrivait si rarement que les deux compagnons en furent réellement heureux.

De Sambry conclut avec les indigènes jusqu'aux Stanley-Falls.

— Et après? demanda Criquet

— Nous en trouverons d'autres.

— Evidemment, confirma Henri.

— C'est égal, reprit Criquet, je donnerai une leçon à ces poltrons. Je vous jure qu'au premier rapide que nous rencontrerons, je me charge de faire à une demi-douzaine d'entre eux piquer une tête dans le fleuve, pour leur faire faire la connaissance des esprits qu'ils redoutent.

— Voyons, pas de sottises, n'est-ce pas, Criquet? riposta le chef.

— Je vous jure que je le ferai.

— Ce serait une punition méritée, ajouta sir William.

Quoi qu'il en fut, les arrangements avec les indigènes étant vidés, et le soir s'annonçant, on décida de se retirer dans les tentes pour le repas.

Par mesure de précaution et pour éviter toute désertion de la part des cédants, on renforça la garde des canots de plusieurs porteurs de l'expédition, sous les ordres du fidèle Mwama.

Ainsi l'on était sûr de ne pas être volé.

Le jour avait fui complètement et la nuit venait à grands pas, avec son cortège d'ombres.

Les fleurs fermaient leurs calices et les insectes s'en allaient faire leur sieste quotidienne sous les herbes, tandis que le murmure des eaux du fleuve se joignait au bruissement mystérieux du zéphire qui jouait entre les branches.

Le grand calme envahit la nature, embaumé par les senteurs des bois et de la plaine.

Au firmament brillaient les innombrables étoiles, surveillées par le regard moqueur de la lune dont l'éclat narguait le leur.

De-ci de-là, le hurlement d'une hyène cherchant sa proie, ou le cri nocture d'un hibou à l'affût d'un morceau de chair.

C'était tout.

Mais cette nuit si douce devait apporter aux explorateurs certaines appréhensions.

Bien avant l'aurore Cathérine fut réveillée par un malaise subit.

Ses tempes battaient à se rompre, ses veines semblaient charier du métal en fusion et une lassitude insupportable immobilisait ses membres.

D'abord elle crut à une douleur passagère, une de ces indispositions si communes dans ce pays des souffrances, et elle s'efforça de retrouver dans le sommeil l'oubli de son mal.

Vains efforts.

Ses paupiéres alourdies se refusèrent au repos; le vide était rempli d'images sinistres et impalpables qui s'entrecroisaient dans un mouvement vertigineux, tandis qu'une soif ardente collait l'une sur l'autre ses lèvres.

Courageuse comme elle était, la fiancée de Henri voulut réagir contre cette torpeur, et ne point causer d'alarmes à ses compagnons de voyage.

Elle se roulait sur sa couche, en proie à des sensations pénibles, mais avec l'idée fixe que le premier rayon du jour viendrait dissiper sa douleur.

Pourtant, malgré ses tentatives, elle n'y tint bientôt plus, et se résolut d'appeler à son aide Nkéré, qui partageait sa chambre.

La négresse fit flamber une allumette et accourut près de sa maîtresse.

D'un coup d'œil elle comprit.

— C'est la fièvre, se dit-elle.

Puis, avec une insistance que Cathérine essayait vainement de combattre, elle alla chercher le docteur Harris.

Naturellement, pareil mouvement à une heure aussi indue, avait fait sauter tout le monde à bas de son lit, et l'on se demandait anxieusement jusqu'où il y avait péril en la demeure.

Le docteur ne fut pas long à se convaincre.

Après un examen sommaire de Cathérine, il sut à quoi s'en tenir.

Il appela de Sambry, et lui prenant le bras :

— Je crains, fit-il.

— Est-ce dangereux ? demanda l'autre.

— La fièvre s'annonce carrément.

— Que pensez-vous ?

— Je ne saurais rien affirmer pour le moment ; mais je crains plus que je n'espère.

On s'empressa autour de la malade, et ce fut à qui lui donnerait les meilleurs soins.

Sans perdre une minute, Harris agit en homme de la science, et puisa dans ses médicaments ce qu'il trouvait de plus énergique pour arrêter le mal.

De Sambry était soucieux.

— Pauvre jeune fille ! dit-il. Comme elle souffre !

— Et avec quelle résignation ! répondit sir William.

En effet, Cathérine usait de toutes ses forces pour dominer ses souffrances, et son regard presque souriant errait complaisamment sur le cercle des amis qui l'entouraient.

Henri, les larmes aux yeux, se tenait à son chevet et la consolait par quelques unes de ces paroles que seul un fiancé trouve pour sa fiancée.

Enfin le docteur réclama pour elle le repos et la solitude, et pria tout le monde de se retirer.

Il était encore fort tôt dans la nuit.

Malgré la fatigue inhérente à la vie en Afrique, personne ne songea à reprendre les douceurs du lit.

Il semblait que quelque chose de sombre, de terrible, de navrant, planait sur eux et les empêchait de penser à leur propre personne.

Von Ruff même, d'ordinaire si insensible à ce qui se passait autour de lui, se confondait en lamentations.

Il en oubliait jusque ses plantes et ses fleurs, ses insectes et ses minérais.

— Vraiment, c'est malheureux ! répétait-il.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Criquet.

— Quoi donc ?

— C'est que cela doive justement arriver à Cathérine.

— A coup sûr, la chose est pénible.

— Voulez-vous croire que je préférerais que ce fût moi au lieu de Cathérine ?

— A vrai dire, je consentirais à en prendre ma part.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

Criquet lui tendit la main.

Le savant, sans comprendre, lui passa la sienne, que le Bruxellois serra fortement.

— Et bien, von Ruff, merci, dit-il.

— Pourquoi donc ? demanda l'autre un peu confus.

— Pour votre bonne intention à l'égard de Cathérine.

— C'est mon devoir, mon ami.

— Je le sais, mais il ne se pratique pas toujours.

Cependant l'état de Cathérine renversait singulièrement les plans des explorateurs.

— Il ne faut plus songer au départ, fit de Sambry.

— Oh non, confirma sir William.

— Nous resterons jusqu'à complet rétablissement.

— Naturellement.

De commun accord on convint d'agir ainsi, et l'on continua à s'approfondir en raisonnements de pitié à l'adresse de la sœur de Paul.

— Nous prendrons en conséquence nos arrangements avec les propriétaires des canots, dit le chef.

— En somme, fit sir William, quelques jours de différence ne feront pas un grand mal à notre expédition.

— Ils permettront à von Ruff d'herboriser et à Cathérine de se remettre, ajouta le Bruxellois.

— Maudite fièvre! s'écria l'Anglais.

— La terreur de ce pays!

— C'est le cas de le dire.

— Pourvu qu'elle en réchappe!

XXVI

SUR LE CONGO

Insensiblement la nuit s'écoulait, tenant les explorateurs dans des transes mortelles, et le docteur penché sur la malade

Il ne pronostiquait pas précisément une issue fatale, mais il ne disait pas non plus beaucoup de bien.

La fièvre était assez intense, sans toutefois avoir déjà un caractère alarmant, ce qui n'empêcha pas Harris de se rallier à l'idée émise par de Sambry de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, la marche en avant.

L'aurore vint à son heure, insouciante de ce qui se passait sur la terre, et jetant à foison ses paillettes lumineuses.

On était toujours sous le coup d'une anxiété fébrile, et on entourait le docteur pour avoir de lui quelque certitude, lorsque Cathérine fit mander de Sambry.

Le chef s'empressa de courir auprès d'elle.

A son grand étonnement, il la trouva debout, l'œil en feu, mais les traits paisibles, quoique creusés.

La jeune fille réflétait un courage héroïque.

— Vous m'avez appelé, Cathérine? interrogea l'explorateur.

Elle affirma de la tête; puis brusquement:

— Partons-nous? ajouta-t-elle.

Le chef ne sut quelle contenance prendre.

— Non, répondit-il, nous avons décidé de prolonger notre repos de quelques jours

— Pourquoi? fit Cathérine d'un ton singulier.

— Parce que... parce que rien ne presse.

La jeune fille s'efforça de sourire.

— Ce n'est pas là la raison, dit-elle. Du reste, voilà un changement inexplicable, puisque hier tout était prêt pour le départ.

— Hier oui ; aujourd'hui non.
— Mais enfin, pourquoi cette modification ?
— Je vous l'ai dit, parce que rien ne presse.
— Vous vous cacheriez en vain de la vérité.
— Je vous assure....
— Votre grand cœur a de nouveau parlé.
— Croyez-moi....

Cathérine mit la main sur le bras du chef, et le regardant dans le blanc des yeux :

— Voyons, dit-elle, je ne suis plus une enfant, et je vois clair autour de moi. L'accès de fièvre qui m'a pris vous inspire des inquiétudes. Vous et les autres compagnons, vous avez renoncé au projet de continuer la route, parce que vous croyez que ces fatigues pourraient m'être préjudiciables. Pour moi seule vous avez pris ces nouvelles mesures.

De Sambry se trouva très perplexe en présence des affirmations catégoriques de la jeune femme ; et comme il savait difficilement mentir, il se cacha derrière le silence.

Mais sa prudence fut déjouée.

— Oui, reprit Cathérine, voilà la seule raison. Mais, sachez-le bien, je ne veux pas en user. Il a été convenu de marcher : nous marcherons.

D'un coup de Sambry se vit au pied du mur.

Il essaya, pourtant, de résister.

— Voyons, Cathérine, soyez raisonnable, supplia-t-il.
— Non seulement je le suis ; mais encore je veux être forte.
— Je vous en prie, écoutez-moi.
— Je sais ce que vous allez me dire.
— Ne jouez pas votre vie.
— Mais, mon ami, regardez-moi, je ne suis pas malade.

Hélas ! de Sambry ne voyait que trop qu'elle l'était.

— De grâce, Cathérine, laissez-vous convaincre, reprit-il.

Autant qu'elle pût, elle se redressa de toute sa taille.

— Je marcherai comme vous, conclut-elle ; je le veux.
— Mais, malheureuse, que dira le docteur ?
— Ce qu'il voudra. Quant à moi, ma décision est prise.

De Sambry employa tous les moyens possibles pour la détourner de son imprudente résolution. Il appela à son aide les autres explorateurs ; mais ni les discours de ceux-ci, ni les remontrances du docteur ne vinrent à bout de l'idée de Cathérine.

On discuta, on pérora, on pria.

Rien n'y fit, et il fallut bien céder, à la fin.

Avant le lever du soleil on fit donc ses adieux au village hospitalier, et l'on mit les embarcations à flot.

Chacun des membres de l'expédition reçut sa place et son office, tandis que Cathérine fut confiée spécialement aux soins du docteur, d'Henri et de Nkéré.

Bientôt la flottile se mit en mouvement sur les eaux couleur d'ocre du fleuve.

On se sentit comme plus heureux d'être ainsi bercé sur le dos des vagues tranquilles qui emportaient les canots avec une vitesse assez sensible.

Les porteurs de la caravane étaient, en général, des pagayeurs expérimentés, auxquels les propriétaires des embarcations prêtaient une main plus que secourable.

De cette manière on pouvait prévoir un voyage rapide et sûr, ce qui mettait la quiétude dans toutes les âmes.

Le paysage était ravissant.

Des fouillis de verdure, de collines et de forêts parsemaient la contrée, venant se buter, du côté du fleuve, contre des amas de rochers.

La végétation marine offrait des splendeurs sans égales, agrémentées de mille et mille fleurs gigantesques aux couleurs variées et qui laissaient flotter sur la surface des ondes leurs bras multiples.

Des oiseaux aquatiques rasaient de leur vol un peu lourd, ce miroir ondulé, ou se tenaient langoureusement campés sur la rive, pour guetter un poisson quelconque.

Les martins-pêcheurs, qui pullulaient tout le long des bords, relevaient de leur plumage multicolore les tons verdâtres du tableau et l'animaient de leurs cris perçants.

Ainsi l'on navigua pendant toute la matinée, sans interruption comme sans incident.

Le sérénité de la nature avait mis la joie au cœur de Criquet qui se laissait aller jusqu'à murmurer des fragments d'airs d'opéra.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle voyager. Du moins on ne se fatigue pas.

— Alors vous avouez que vous êtes un paresseux ? répondit sir William.

— Nullement ; mais enfin, je préfère ce mode-ci de transport. Je gage même qu'au fond vous êtes de mon avis.

— Jamais ! Pour la raison toute simple que sur terre je puis chasser, tandis que sur le fleuve le gibier est très mince.

— Allons-donc ! S'il n'y en a plus, il y en a encore.

Comme si le hasard avait voulu confirmer les paroles de Criquet, un énorme crocodile montra au-dessus des eaux, et à quelques mètres des embarcations, son museau pointu.

Criquet faillit faire un bond de joie.

— Voilà ! Voilà ! s'écria-t-il, en tirant sir William par un bout de sa ceinture.

L'Anglais se dégagea, tout en apprêtant son arme.

— Je le vois bien, dit-il ; il ne faut pas, pour cela, hurler comme un sauvage.

— De plus fort en plus fort ! grommela le Bruxellois. On prévient charitablement Monsieur, et Monsieur se fâche. Grand merci.

Mais le chasseur n'écoutait déjà plus les lamentations de Criquet. Il épaula et sa balle alla siffler au-dessus des eaux, pour toucher, en pleine tête, le crocodile.

Le monstrueux amphibie, se ruant sous la douleur, s'empressa de disparaître dans la profondeur des flots.

Emporté par son ardeur de chasseur, sir William ordonna aux hommes d'équipe de virer et de se porter vers l'endroit où l'animal avait fait son plongeon.

Mais, au même instant, un peu plus loin, de derrière un coude du fleuve, s'élevèrent des cris tumultueux.

On eut dit un concert de vociférations rauques et menaçantes.

Sir William en oublia, pour le moment, son butin.

Les explorateurs, surpris de ce brusque vacarme, tendirent une oreille attentive et se jetèrent sur leurs fusils.

— Qu'est cela ? fit de Sambry.

— Je l'ignore, maître, répondit Mwama.

— Serait-ce une attaque ?

— Tout est possible.

— Allons-donc ! intervint Criquet, ce sont des amis inconnus qui nous saluent de leurs cris d'allégresse.

— Voyons, Criquet, pas de blague en ce moment, dit le chef d'une voix sévère.

— Voulez-vous que von Ruff aille voir ?

En entendant cette invitation gratuite, le pauvre savant eut l'air tout déconfit, et se blottit peureusement dans un coin du canot.

— Eternel radoteur ! fit de Sambry à Criquet. Mettez-vous plutôt sur la défensive.

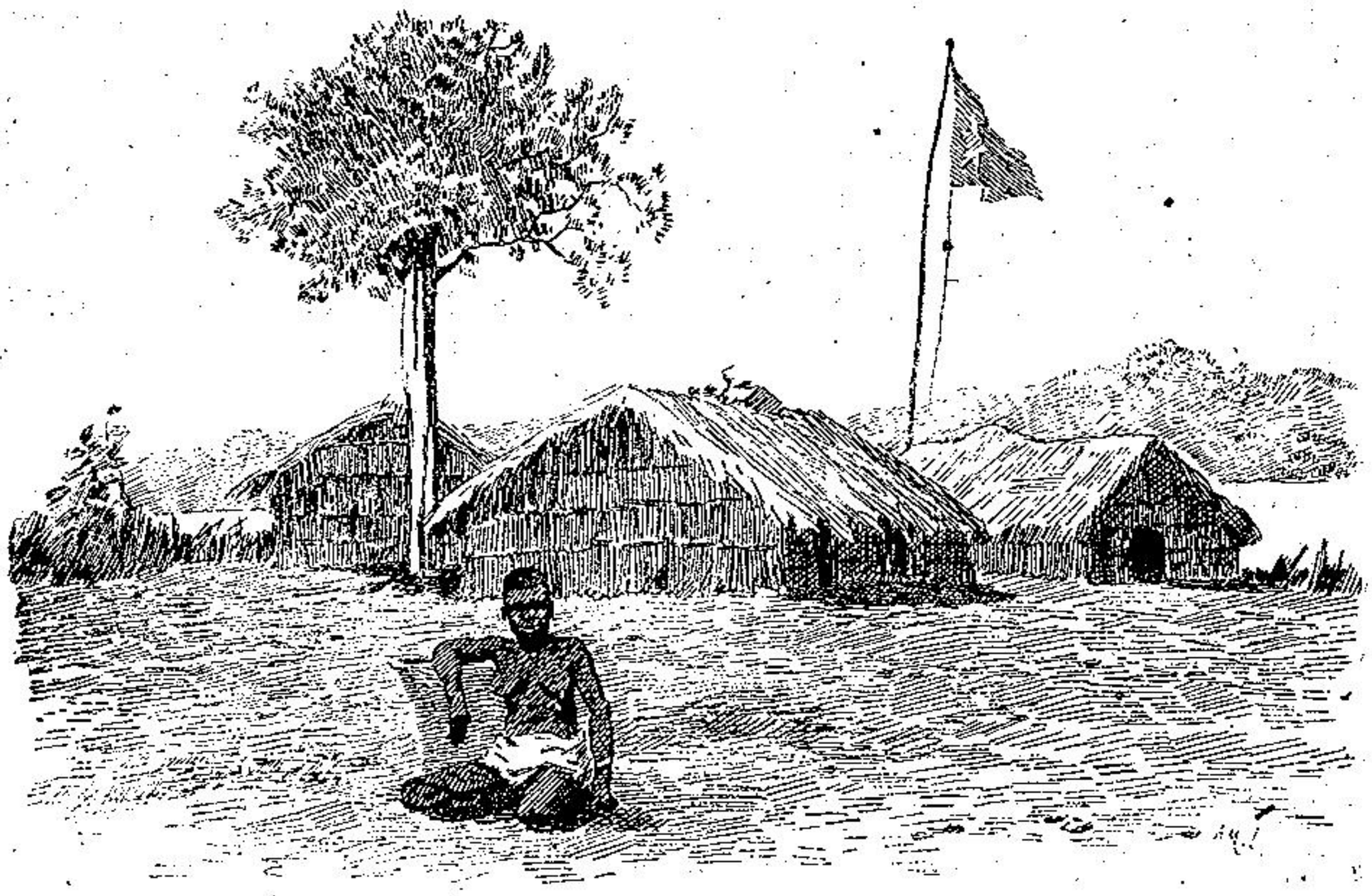
— Regardez-donc si je ne le suis pas déjà, riposta le Bruxellois, en faisant tourner son arme dans sa main.

— Le tout n'est pas de l'être ; il faut savoir se défendre.

— Je le ferai jusqu'à la mort, conclut l'autre, avec un geste tragique.

Pourtant le vacarme, là-bas, derrière les buissons, se prolongeait et augmentait encore.

Décidément, il y avait loin de craindre quelque chose.



TROIS OU QUATRES HUTTES CAMPÉES SUR LA BERGE. (P. 325.)

Le parti du chef fut bientôt pris.

Il n'avait pas l'habitude de reculer devant un danger, même immanent.

— En avant, et l'œil ouvert ! s'écria-t-il.

Les rames donnaient de force, et les explorateurs, debout dans leurs canots, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, attendirent les évènements,

Le premier moment de surprise passé, sir William se souvenait soudain de son crocodile et se plaignait amèrement de ne pouvoir se mettre à sa recherche par la faute de ces imbéciles, de ces nigauds,

de ces satanés brigands d'indigènes qui s'avisaient de troubler ainsi inopinément ses plaisirs cynégétiques.

On rama pendant quelques minutes seulement avant d'atteindre le coude du fleuve.

Tout-à-coup on se trouva en face de plus de trente canots, tout bondés de nègres, l'arc et la flèche pointés, et en parfaite position défensive.

On courait presque droit sur eux, et de Sambry, voyant les flèches prêtes à partir, allait commander le feu, lorsque Mwama, dominant le tumulte, et s'élançant vers la proue de son canot, s'écria de toute la force de ses poumons :

— Halte, maître ! Ce sont des pêcheurs.

Heureusement la prévoyance du serviteur n'arriva pas trop tard pour éviter un massacre inutile et barbare.

Les fusils s'abattirent, et du même coup, les indigènes, voyant le mouvement de désarmement de la caravane, détendirent leurs arcs.

— Je vais leur parler, continua Mwama.

— Fais vite, mon ami, fit le chef, enchanté de ce changement inattendu.

Le nègre lança à ses congénères quelques paroles, et les pêcheurs ripostèrent sur un ton qui prouvait leur entière neutralité.

Ils écoutèrent avec bienveillance les explications du serviteur, et, déposant au fond de leurs canots, arcs et flèches, ils se mirent à faire aux explorateurs des signes non équivoques d'amitié.

— Ce sont des amis, des frères, s'écria Criquet. Vite, que je les embrasse.

Au bout de quelques instants les embarcations des explorateurs et celles des pêcheurs se frôlèrent dans un contact inoffensit.

De Sambry, qui ne manquait jamais une occasion pour consacrer et affermir la paix, fit aux riverains quelques présents, en échange desquels les indigènes offrirent gracieusement aux explorateurs, une potable quantité de poisson.

Le chef blanc s'empressa d'accepter d'autant plus volontiers que ce poisson avait un aspect superbe et promettait d'être un plat de gourmet.

Cet échange de cadeaux plût principalement à Criquet, qui se jeta le premier de tous, sur les présents des naturels.

Il s'en léchait, par avance, les lèvres, et déclarait qu'il n'y avait pas de plus grand amateur de poisson que lui.

— Eh bien, fit sir William, mangez-en, de votre plat de prédilection ; moi je vous cède ma part.

— Merci et bien à vous, répondit le Bruxellois.

— C'est étonnant, reprit l'Anglais, qui pensait toujours à son crocodile.

— Etonnant ? Vous ou moi ?

— Non ; mais ce qui me surprend, c'est de voir que la bonne fortune sert toujours les mêmes personnes.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Mais oui, voyez : il suffit que vous adoriez le poisson pour qu'on vous en donne en masse ; tandis que moi....

— Tandis que vous ?

— Il suffit que je tire un simple crocodile, pour qu'une circonstance quelconque me l'enlève immédiatement.

— C'est pourtant vrai, répondit Criquet, d'une voix qui cachait mal la moquerie.

Et les deux amis, l'un par conviction et l'autre par goguenardise, de s'étendre en protestations contre l'injustice du sort.

Entretemps la sympathie avait fait route entre les voyageurs et les pêcheurs, et c'était alors seulement que de Sambry avait remarqué qu'on se trouvait à hauteur d'un petit village assis sur la berge.

Du reste, il fallait un hasard ou un œil bien exercé pour le découvrir, car d'une part il était composé de quelques misérables huttes fort basses ; et d'autre part ces habitations se trouvaient presque complètement perdues au milieu d'un amas de verdure et d'arbustes, qui croîssaient jusque au-dessus de leurs toits.

Avec une courtoisie parfaite, les pêcheurs invitèrent les explorateurs à mettre pied à terre et leur affirmèrent qu'ils recevraient au milieu des leurs un accueil des plus fraternels.

Mais, comme la journée venait à peine de commencer et qu'il rentrait dans ses plans de faire le plus de trajet possible avant la nuit, le chef blanc déclina cette invitation, en expliquant le motif qui le faisait agir ainsi.

On se sépara donc au bout d'un bon quart-d'heure, et l'on se jeta encore de loin, quelques bonnes paroles d'adieu.

Et, pendant que les embarcations de la caravane reprirent le large, les pêcheurs se remirent à remuer leurs filets dans leurs larges canots construits en bois de cotonnier.

On les voyait manœuvrer avec une vigueur et une audace inouïes, et ramener à la surface des montagnes de butin.

Sur la rive du fleuve, la population entière assistait comme spectateur

à ces opérations, et saluait de ses exclamations de triomphe ou de dépit le travail des pêcheurs, suivant que le coup était fructueux ou maigre.

Insensiblement les explorateurs, avançant rapidement, perdirent leurs nouveaux amis de vue, poursuivis, cependant, par les clameurs de la foule qui suivait les péripéties de la pêche.

On naviguait de nouveau au milieu d'une solitude parfaite, sur les ondes tranquilles du fleuve, avec une régularité non interrompue.

La cadence monotone des rames ainsi que le bavardage à mi-voix de la caravane troublaient seul le silence des lieux dont le charme se développait de plus en plus.

A midi on fit halte et, comme on se trouvait précisément devant une crique, on y entra pour manger.

Au bout de peu d'instants tout le monde fut à terre et les couverts furent mis.

Cathérine, toujours souffrante, ne toucha à rien ; et il était visible qu'elle domptait sa douleur pour ne point entraver la marche de l'expédition.

De Sambry s'entretint sérieusement à son sujet avec le docteur, lequel déclara que les fièvres étaient loin de s'apaiser.

Aussi le chef conjura la jeune fille de lui dire, sans détours, si elle préférait camper pour quelques jours à l'endroit où l'on se trouvait ; mais la fiancée d'Henri répondit invariablement que son mal n'était pas grave et qu'elle désirait ne point stationner.

Elle mettait dans sa voix une telle assurance que de Sambry sentait ses appréhensions se dissiper et qu'il commanda le départ.

Les canots reçurent donc encore une fois leur personnel et s'en allèrent au courant des flots.

Tout alla bien jusque vers le soir.

Alors Cathérine fut prise d'un accès de fièvre si intense que, malgré ses efforts, elle s'affaissa.

Harris, qui la surveillait constamment, ne fut nullement surpris de cette crise, à laquelle il s'attendait depuis longtemps.

La douleur matérielle chez la jeune fille l'avait emporté sur l'énergie morale, et désormais toute feinte fut impossible.

Cette fois, le docteur résolut d'agir fermement.

— Il faut qu'elle soit sauvée, dit-il.

Il fit son canot aborder celui où se trouvait le chef, et communiqua à celui-ci la grave nouvelle.

Sans hésitation aucune de Sambry se décida.

— A terre ! fit-il simplement.

Mais, au même instant, Criquet et sir William se prirent à faire des gestes désordonnés et à montrer un point sur la rive gauche du fleuve.

— Un village ! s'écria le Bruxellois.

— Un pavillon ! exclama l'Anglais.

En effet l'on vit, à peu de distance, trois ou quatre huttes de grandes dimensions campées solitairement sur la berge, et à leur centre, un long bambou au bout duquel flottait un pavillon passablement délabré.

Il était peu aisé de reconnaître au juste les couleurs de cette bannière, mais on y remarqua parfaitement les contours d'une large étoile d'une teinte douteuse.

Ce qui frappait également c'était la construction même des habitations.

Elles étaient faites en jonc et en paille, mais leur forme différait essentiellement de celle des demeures indigènes, en ce sens que les toits étaient en pente sans être ronds, et que ni les fenêtres ni les portes n'étaient copiées sur le modèle africain.

A cette vue, un monde d'idées refluèrent dans le cerveau des explorateurs, et franchement, pour quelques secondes, ils oublièrent la malade.

C'est que dans les pays sauvages, le moindre objet qui se rattache au monde civilisé, le moindre indice qui fait soupçonner le passage ou la présence d'un compatriote, un simple drapeau flottillant dans l'espace, une hutte perdue dans le désert, mais dans la création de laquelle se devine une main amie, c'est que tout cela émeut l'âme et la fait tressaillir d'espoir ou de doux souvenirs.

La vue de ces misérables demeures, de ce pavillon en loques produisit sur les explorateurs semblable sensation.

— Un village européen ! s'écria de Sambry joyeusement.

— La chose est certaine, répondit sir William.

— Hurrah ! Hurrah ! exclama Criquet en jetant son chapeau en l'air, au risque de le voir tomber dans les flots et emporter par eux.

Tous s'étaient levés d'un bond dans leurs canots et tenaient les regards fixés sur ce petit coin de terre qui les fascinait.

— Abordons ! commanda le chef.

Et son bras impatient stimulait le travail des pagayeurs, qui donnaient force de rames.

Au bout de quelques minutes on arriva sur les lieux.

Le premier de tous de Sambry s'élança en avant et courut vers les huttes, suivi de Criquet, de sir William et même de von Ruff.

Ils avaient deviné juste, tout l'attestait.

Tous à la fois s'inclinèrent respectueusement devant le pavillon étoilé, qu'une brise soulevait en ce moment, comme si elle eut voulu le forcer à saluer la présence des explorateurs.

— Inspectons les lieux, reprit le chef.

— Il me font l'effet d'être abandonnés, répondit sir Darly.

Mais Criquet, qui s'était arrêté d'un coup, eut un formidable saut en arrière.

— Pas tant que ça, fit-il.

— Voyez-vous quelqu'un ?

— Oui, une négresse, là-bas.

Et il désigna l'autre bout de la place.

Effectivement c'était une indigène, solitairement assise sur le sable, et s'occupant à trier dans un grand panier, des bananes.

— Allons vers elle, dit le chef.

Et l'on se dirigea de ce côté.

Cependant toute la caravane avait mis pied à terre et remplissait de son grouillement le rivage.

A la vue de tant de monde, la nègresse fit mine de s'enfuir ; et ce ne furent que quelques petits présents donnés fort à propos par de Sambry qui purent la décider à rester.

Pendant que l'indigène, un peu surprise de tant de générosité, s'extasia dans la contemplation de ces menus objets, de Sambry songea à Cathérine.

— Allez donc voir ce qui en est, dit-il au Bruxellois. Prevenez le docteur que nous camperons ici, et demandez-lui qu'il veuille bien installer sa malade.

Criquet partit comme une gazelle.

— Interrogeons maintenant la négresse, reprit le chef.

C'est ce qu'on fit.

L'indigène raconta que, malgré la solitude apparente du village, il était peuplé par les membres d'une dizaine de familles, lesquelles étaient en ce moment toutes en route, dans un pieux pélérinage vers la roche sacrée.

— La roche sacrée ! s'écria de Sambry. Qu'est cela ?

— C'est l'endroit sacré par nos fétiches. Notre chef est dangereu-

sement malade, et le sorcier, pour le guérir, à ordonné que la population entière, avec au milieu d'elle le monarque, se rende là-bas pour invoquer les esprits et chasser le mal du corps de notre roi.

— Vous êtes donc restée seule, ici ?

— La garde du village m'à été confiée.

— Et quand reviendront-ils, vos frères ?

— Au soir.

— C'est bien, nous les attendrons.

Et, laissant la négresse à son travail, les Européens s'en retournèrent auprès du gros de la caravane.

Pendant ce temps le dressage des tentes avait commencé, à la suite de la communication faite par Criquet.

Le docteur Harris, spécialement soucieux de l'état de Cathérine, avait fait établir pour celle-ci, un moëlleux lit de repos, où la jeune fille s'était étendue avec un visible bien-aise.

Auprès d'elle vaquait Henri, Paul et Nkéré.

Du reste, sa forte constitution se rebiffait contre la fièvre, et le docteur déclarait catégoriquement avoir tout espoir de la voir bientôt rétablie.

Certains indices lui permettaient de prévoir une forte crise, après laquelle la maladie diminuerait sensiblement, pour disparaître tout-à-fait.

Ceci occasionna beaucoup de satisfaction, car chacun aimait Cathérine, comme on aime une tendre sœur.

— Un ou deux jours de repos nous la rendront pleine de santé, conclut Harris.

— Dix jours, s'il le faut, répondit le chef, pourvu qu'elle guérisse.

— J'en reste garant.

— Moi je craignais beaucoup.

— Il y a une heure, j'étais de votre avis.

— Etes-vous sûr du changement ?

— Comme de moi-même.

— Du reste, nous aurons besoin de vos offices pour une autre personne.

Harris eut un mouvement de surprise.

— Vraiment ? s'écria-t-il.

— Rassurez-vous ; il ne sagit pas de quelqu'un de l'expédition.

— Ah !

— Le chef de ce village est....

— Il est donc habité, ce village ?

— Parfaitement.

— Pourtant on n'y voit âme qui vive.

— Les indigènes sont en pélerinage. Leur chef est dangereusement malade, paraît-il, et ils sont en train d'implorer de leurs fétiches sa guérison. C'est même à son propos que je vous parlais tantôt d'un nouveau client pour vous.

— Le monarque noir ?

— Lui-même. Il sera, je crois, plus facile de le rétablir par les préceptes de la science que par ceux de la sorcellerie.

— C'est évident.

— Vous aurez donc l'obligeance de le traiter ?

— Certainement.

XXVII

L'ÉCHANGE DU SANG

Entretemps le camp était établi, et chacun se casa le mieux qu'il put, soit sur les chaises, soit sur le sol.

Le jour touchait à sa fin et à l'horizon l'obscurité envahit l'espace, lorsque soudain un bruit assez tumultueux s'éleva du côté du fleuve.

On eut dit des psaumes chantés méthodiquement et avec une langueur qui marquait une certaine tristesse.

Des coups de tam-tam entrecoupaient ces cantiques peu mélodieux et leur donnaient un caractère bizarre.

Les explorateurs tendirent l'oreille.

— Les pélerins qui rentrent, fit de Sambry.

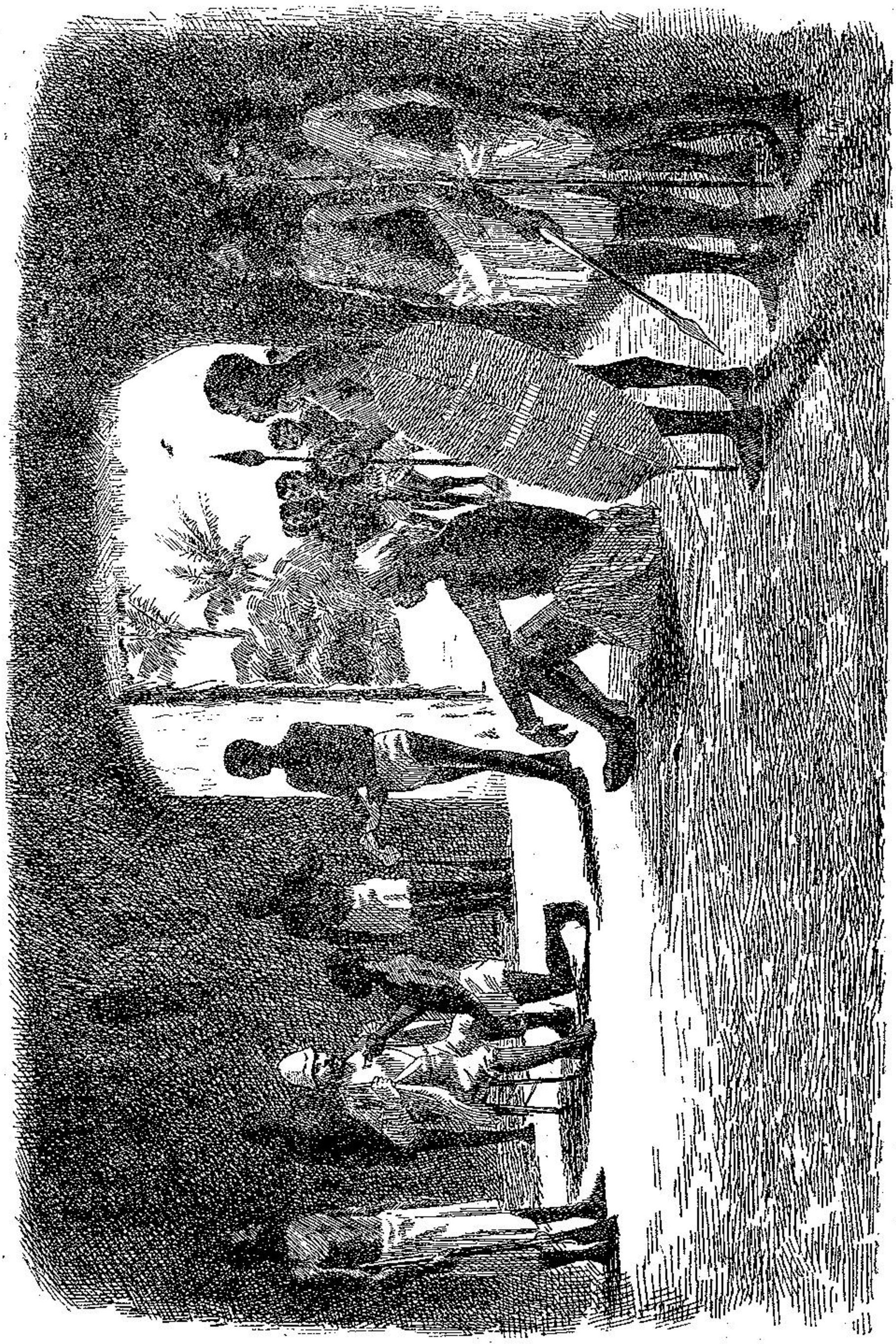
— En effet, ce doit être cela, répondit sir William.

On avait supposé la vérité.

Une bande de nègres et de négresses, l'air désolé et la mine piteuse, se montrèrent à l'extrémité du village, escortant un vieux diable d'indigène, couché sur un brancard couvert de feuilles sèches.

En apercevant les tentes du campement ainsi que les membres de la caravane, les indigènes s'arrêtèrent tout court, frappés d'une stupéfaction indéfinissable.

Il était évident qu'une surprise subite suspendait leurs pas, et



L'ÉCHANGE DU SANG. (P. 334.)

qu'ils ne surent se rendre aucun compte de ce que leurs yeux voyaient.

Quels étaient ces gens qui avaient envahi leur territoire ? D'où venaient-ils ? Que voulaient-ils ? Quelle audace les avait guidés pour établir ainsi, sans autorisation, leurs tentes et leur campement ?

Toutes ces questions, on le sentait bien, se pressaient dans le noir cerveau des naturels.

Aussi leur attitude ne resta pas longtemps indécise. Malgré leur nombre inférieur, ils se mirent à prendre une tenue menaçante et plusieurs d'entre-eux préparaient déjà leurs armes, pour une réception démonstrative.

Les explorateurs mesurèrent la situation.

— Il est temps de s'arranger, fit de Sambry.

Fermement, résolument, il s'avança avec Mwama et Harris vers les indigènes et les accosta sans détours,

Il leur apprit qu'ils étaient, eux explorateurs, les frères, les amis des noirs ; qu'il naviguaient sur le fleuve vers les Falls, mais que le pavillon qui flottait sur le village les avait attirés ; qu'ils avaient, en conséquence, abordé, dans la certitude de rencontrer une tribu pacifique qui aurait ouvert ses bras pour les recevoir ; qu'ils tenaient à fraterniser et non pas à s'imposer par la force.

D'abord les indigènes semblaient écouter ce discours avec indifférence et jetaient même des regards méfiants sur le personnel de l'expédition ; mais, lorsque de Sambry ajouta que le hongo réglementaire serait payé, les figures hargneuses se déridèrent.

Voyant la bonne impression produite par ses avances pécuniaires, de Sambry résolut de les confirmer davantage.

Il insinua que, non seulement ils tenaient à se mettre d'accord sur le terrain amical, mais encore qu'ils pouvaient être aux indigènes d'une utilité fort grande ; qu'ils venaient d'apprendre que le chef de la tribu était gravement malade et qu'ils avaient un des leurs auquel les fétiches blancs avaient donné le pouvoir de guérir tous les maux.

En conséquence il offrait les services du docteur Harris pour provoquer le rétablissement du vieux nègre.

Une exclamation moqueuse sortit des rangs des indigènes, et le monarque même se plût à dire :

— Puisque nos fétiches ne peuvent rien pour moi, à plus forte raison les dieux des blancs ne sauront me guérir.

— Vous vous trompez, frère, riposta de Sambry ; et si vous voulez tenter l'essai, vous constaterez bientôt l'exactitude de mes paroles.

Le monarque résista, appuyé par la généralité de ses sujets ; mais de Sambry plaida tant et si bien qu'il parvint à le convaincre.

— A vous maintenant, dit le chef à Harris.

— Je vais lui arranger son affaire, répondit le docteur.

— Surtout, n'oubliez pas d'ajouter un peu de comédie à la pratique.

— Vous allez voir.

Et le docteur s'empressa d'examiner de près l'indigène, qu'on avait déposé sur l'herbe.

Dès le premier coup-d'œil, Harris eut ses apaisements.

— Une simple inflammation de gorge, fit-il doucement à ses camarades.

— Pas de quoi fouetter un chat, alors? demanda de Sambry.

— Ni plus, ni moins. Attention, je commence.

Aussitôt le docteur, écartant les indigènes qui entourèrent le vieux, se prit à faire toutes sortes de simagrées ridicules, levant les bras en l'air, traçant, au moyen de son gros doigt, des signes cabalistiques sur la gorge et sur le cou du patient, tombant à genoux et faisant semblant de chercher dans le sable quelque chose de surnaturel, puis soufflant longuement dans l'espace comme pour chasser un nuage invisible.

Criquet pouffait de rire et dut employer sur lui-même un empire surhumain pour ne pas éclater.

Jamais, disait-il, il ne s'était amusé comme en cet instant.

Mais, sans s'inquiéter des réflexions importunes du Bruxellois, Harris continuait à prendre sa tâche au sérieux, et redoublait encore de gesticulations.

Enfin, lorsque ses invocations singulières avaient duré plus d'un quart-d'heure, il demanda sa boîte pharmaceutique.

Criquet courut la prendre et l'étala devant les indigènes.

Ceux-ci ouvrirent des yeux démesurés, et plusieurs d'entre eux se hissèrent sur la pointe des pieds, pour mieux voir.

Grave comme un dieu antique, Harris prépara sa potion, et après avoir fait le monarque s'en gargariser le larynx, il lui passa la bouteille et lui recommanda de continuer ce traitement jusqu'au lendemain.

La mise-en-scène produisit son effet.

Le vieux nègre, sentant déjà entrer la fraîcheur dans sa gorge,

fut enchanté du remède et daigna croire déjà un peu en l'intervention du fétiche des blancs.

Il promit de faire ce que le docteur exigeait de lui ; et, comme preuve de bons sentiments, il autorisa les explorateurs à séjourner dans son village, moyennant paiement d'une redevance volontaire et dont ils fixeraient eux-mêmes l'importance.

On fraternisa donc sur toute la ligne ; et lorsque fut venue la nuit, les explorateurs, ayant soupé tranquillement, se trouvèrent assis devant leur tente, savourant leur pipe ou leur cigare, en même temps que les délices d'un superbe clair de lune.

Naturellement on parlait beaucoup de la cure faite sur le vieux nègre.

— Vous espérez réellement ? demanda de Sambry au docteur.

— J'affirme de la manière la plus positive, répondit celui-ci.

— Et demain déjà le résultat serait patent ?

— A coup sûr.

— Mais, dans ce cas, c'est un miracle pour ces pauvres gens !

— Heureusement que l'inflammation n'était encore qu'à son début.

— Sans cela ?

— Sans cela il aurait fallu bien plus de temps.

On se mit donc au lit, le cœur joyeux, et dans une attente toute riante pour le réveil.

Cathérine, de son côté, passa une nuit très calme, et lorsque vint le jour, elle était presque complètement rétablie.

A peine les explorateurs eurent-ils déjeûné que le chef noir les fit demander dans sa demeure.

Criquet fit un bond de deux mètres.

— La cure ! s'écria-t-il.

— Ma foi, ce ne peut-être que cela, répondit le chef.

On s'empressa de satisfaire au désir du monarque et l'on se rendit en corps à sa demeure.

Dès l'entrée des Européens, le roi se leva et, venant au-devant d'eux, se confondit en remercîments à leur adresse et surtout à l'égard de Harris, le soi-disant grand-prêtre des fétiches blancs.

Sans restriction et avec une exagération vraiment ridicule il proclama la puissance des dieux qui avaient bien voulu et su opérer une guérison, à son avis, si extraordinaire.

Les explorateurs eurent bien à faire pour rester impassibles, surtout le Bruxellois, qui n'était pas habitué à se contenir en présence de pareilles bouffonneries.

Mais alors la carte changea d'un coup.

A peine les compliments du vieux nègre furent-ils épuisés, qu'il prit une attitude grave, et s'adressant à Harris :

— Ce blanc m'a sauvé de la mort; je veux qu'il devienne mon frère par le sang, dit-il.

Le docteur savait ce que cela voulait dire, et il ne put résister a un mouvement de répugnance.

— L'échange du sang ! grommela-t-il. Quelle horreur !

Bien vite de Sambry intervint.

— Laissez faire mon ami, dit-il ; cela arrange nos projets.

Harris, évidemment ne put que se rallier à l'éventualité, et, faisant abdication de lui-même, il se résigna.

— Je consens à le devenir, dit-il au monarque.

Ce dernier eut un cri de joie, tandis que le remuant Criquet narguait Harris sur la cérémonie qui allait s'accomplir.

Aussitôt le chef noir donna ses ordres, et envoya son sorcier chercher les appareils nécessaires.

Il s'était gravement assis sur sa natte en paille, au milieu du tembé et invitant du geste, le docteur à se placer en face de lui.

En même temps un esclave mâle apportait une chaise, absolument conforme à celles que l'on fabrique en Europe.

Harris s'y assit doucement, faisant vis-à-vis au roi indigène.

A vrai dire, la présence de cette chaise piquait un peu la curiosité des explorateurs, surtout celle du Bruxellois, qui ne put comprendre comment il fût possible que pareil meuble se trouvât en pareil lieu.

De suite il eut une solution personnelle à la question.

— Ils nous l'ont volée, les brigands, fit-il à de Sambry.

— Comment le savez-vous ? demanda le chef impatienté.

— Eh, parbleu, c'est patent. D'où leur viendrait-elle autrement ?

— Vous accusez bien vite.

— Mais, regardez donc : la même que les nôtres.

— Est-ce une raison pour qu'elle ait été volée ?

— Certainement.

— Vous croyez-donc qu'il n'y ait que les nôtres en Afrique ?

— Oui.

— Eh bien ; moi j'en ai déjà rencontrées de pareilles qui, pourtant, n'étaient pas à nous.

— Je vous répète que c'est une des nôtres.

— D'ailleurs, rappelez-vous le pavillon qui flotte sur ce village et la construction même des habitations.

— Jolie preuve !

— Suffisante pour moi.

— En quel sens ?

— C'est qu'elle atteste que des Européens ont déjà passé par ici. C'est probablement d'eux que provient la chaise.

Un éclair se fit dans l'esprit de Criquet.

Il se frappa le front, d'un air mécontent :

— Fichu imbécile que je suis ! s'écria-t-il. C'est pourtant simple comme bonjour.

Puis, cédant à son insurmontable manie de farceur :

— Tenez, ajouta-t-il ; je m'en vais me jeter aux genoux du nègre, pour lui demander pardon de l'avoir suspecté.

Et il fit, en effet, un pas en avant, avec une conviction parfaite.

Heureusement de Sambry le retint.

— Ne faites pas cela ; vous allez gâter nos affaires, dit-il.

— Mais j'ai péché contre un des commandements de Dieu ; je veux montrer mon repentir.

— Ce sera pour plus tard.

— N'empêchez-donc pas un pécheur de s'amender.

De Sambry dût agir de force pour neutraliser le zêle du Bruxellois.

— Je le veux ! ordonna le chef.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, après la cérémonie de l'échange du sang je veux avoir du monarque quelques éclaircissements sur l'existence de ces emblèmes européens en ces lieux.

Criquet alla se morfondre dans un coin de la salle, pendant que Harris ne s'amusait guère sur son siége.

Un silence général règnait dans le tembé, interrompu seulement par le murmure étouffé des voix indigènes, qui grommelaient une sorte d'invocation religieuse, en vue de l'acte qui se préparait.

Enfin le sorcier rentra, tenant en mains une liasse de feuilles d'arbre ainsi qu'un objet luisant.

— Les instruments de torture, fit Criquet à von Ruff.

Le savant, comme d'habitude absorbé dans ses pensées, eut un frisson à ce mot lugubre, et sembla se réveiller.

— La torture ! fit-il avec effroi. Est-ce qu'on guillotine ici ?

— Oui, répondit le Bruxellois en riant. C'est le docteur qui y passe.

Le naturaliste ouvrit de grands yeux, et vit alors seulement ce qui se préparait.

— L'échange du sang ! murmura-t-il.

Puis il s'en retourna, en esprit, à ses plantes.

Cependant le sorcier, après avoir passé les feuilles à son aide, prit son instrument, qui avait la forme d'un stylet.

Ayant prié Harris de mettre sa poitrine à nu, il se mit à genoux devant lui et lui fit, dans les chairs, une légère entaille.

Quelques gouttelettes de sang vinrent se montrer sur la peau et la colorèrent de rouge.

Aussitôt le monarque se leva, se rendit auprès du docteur, et appliquant ses grosses lèvres sur la piqûre, il but avidement les gouttes qui en étaient sorties.

Le sorcier fit la même pratique sur le corps du vieux nègre ; et Harris, surmontant son dégoût extrême, imbiba, à son tour, sa bouche du sang de l'indigène.

Cette formalité accomplie, le sorcier prit les feuilles sacrées et en frotta les blessures, pour qu'elles se fermassent à l'instant.

La cérémonie était consommée.

Désormais le nègre et Harris étaient frères jusqu'à la mort, se devant mutuellement aide et assistance en tous lieux et toutes circonstances.

Un lien indissoluble les attachait à jamais, que la tombe seule pouvait rompre.

Cet engagement solennel et muet, consacré par l'échange de leur sang, était la plus grande faveur qu'un potentat africain pût octroyer à un homme blanc et relevait celui-ci, à l'état de maître, aux yeux de ces populations si férocement naïves.

Les explorateurs le savaient et c'est pourquoi ils se laissaient aller à cette manœuvre, à première vue, ridicule.

Pourtant là ne se bornait pas la fraternisation.

Le monarque, désirant donner à cette journée mémorable un cachet officiel, invita ses amis les Européens à la passer en plaisirs et en délassements.

Sa grosse figure insignifiante rayonnait de bonheur.

D'un geste il fit signe à un de ses esclaves, qui s'éloigna sur-le-champ hors du tembé.

Deux minutes plus tard, cinq ou six négresses envahirent la demeure et vinrent se grouper, en s'asseyant, autour du monarque.

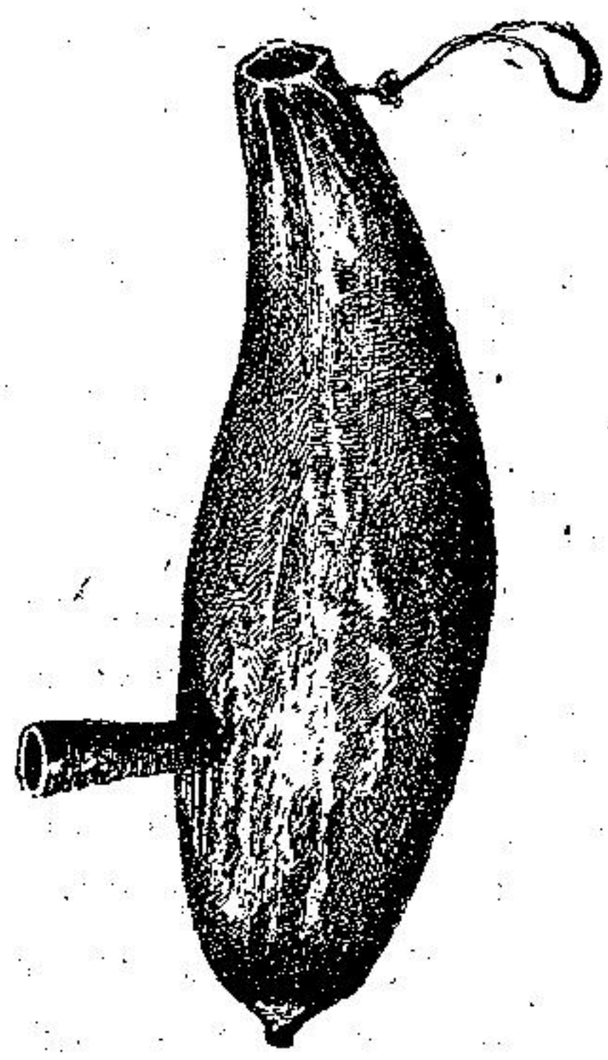
— Le sérail qui s'exhibe, remarqua Criquet.

— En notre honneur, ajouta William Darly.

— C'est un avantage dont nous pourrions nous passer.

— Mais qui part d'un bon naturel.

Le roi fit un nouveau signe à son serviteur, qui apporta une longue pipe, toute bourrée de tabac et de chanvre.



PIPE A CHANVRE.

A cette vue sir William eut un soubresaut, qui ne manqua pas d'étonner Criquet.

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? demanda le Bruxellois.

— Je me sauve, moi, fut la réponse.

— Attendez-donc, nous allons rire.

— Vous appelez cela rire ?

— Assurément.

— Mon ami Criquet, vous êtes positivement merveilleux.

— Merveilleux ! Je ne sais pourquoi.

— Parce que vous parlez gaiement de la plus affreuse torture que l'on puisse imaginer.

— Vous exagérez, mon cher.

— Pas du tout. Je connais, par expérience, ce genre d'amusement.

— C'est donc si drôle que ça ?

— Vous allez voir. Dans cinq minutes nous étoufferons tous ici, comme des asphyxiés.

— Allons-donc !

— Nous nous causerons après.

Le Bruxellois haussa les épaules, en guise d'incrédulité.

Cependant, le jeu prévu par sir William commença.

Le vieux nègre fit battre le briquet pour allumer la pipe ; mais par un hasard quelconque, l'étincelle ne jaillit point.

L'esclave reprit l'épreuve, sans obtenir un résultat meilleur.

Le monarque pestait de plus belle, à la grande joie de sir William, qui espérait déjà être débarrassé de la sotte épreuve du calumet.

Mais le malencontreux Criquet vint briser cet espoir.

D'un œil attentif il avait suivi les allées de l'homme à la pipe.

— Tonnerre de tonnerre ! s'écria-t-il.

Il fouilla dans ses poches et en retira un petit objet.

— Je vais faire du feu, moi, ajouta-t-il.

Puis, s'élançant vers l'esclave, il lui enleva le calumet, qu'il déposa délicatement à terre.

Ce qu'il avait tiré de sa poche, était une boîte d'allumettes chimiques.

Il prit un de ces bâtonnets et le fit flamber.

Son mouvement avait été si rapide que personne n'avait eu le temps de bien se rendre compte de ses intentions.

Les indigènes voulurent se récrier, mais lorsqu'ils virent l'étincelle au bout de l'allumette de Criquet, leur surprise se changea en stupéfaction.

Ils se cachèrent les yeux au moyen de leurs doigts rugueux et voulurent fuir.

De Sambry les rassura, tout en mettant l'occasion à profit pour exploiter leur ignorance, en faveur des explorateurs.

Il s'efforça de demontrer au monarque que les fétiches des blancs leur avait mis entre les mains le feu et la flamme, et qu'ils en usaient quand bon leur semblait.

La chose semblait prodigieuse aux naturels.

Afin de confirmer les dires de de Sambry, Criquet se prit à faire flamber encore successivement quelques allumettes, et récolta le même succès.

Il offrit même sa boîte au monarque, mais celui-ci l'écarta, par un geste de véritable frayeur.

— Il a peur de se brûler les pattes, fit Criquet.

— Les fétiches des blancs sont tout-puissants, dit le nègre.

— Grâce à l'invention des allumettes, murmura le Bruxellois.

— Nous adorons leur pouvoir, reprit le roi.

Et Criquet insistait toujours pour que le bonhomme prît la boîte.

Après bien des hésitations l'indigène s'y résolut.

Il tourna et retourna l'objet, mais il n'osa vraiment pas toucher à son contenu.

— Cafard, va ! grommela le Bruxellois.

Le vieux nègre, qui ne comprit pas le langage de son partenaire, lui rendit enfin la boîte en exclamant toujours : « Les fétiches des blancs sont tout-puissants. »

Néanmoins, la pipe étant allumée, l'esclave la remit à son maître, qui la porta gravement à sa bouche, et en aspira quelques bouffées.

Après quoi il la passa à Harris.

Non sans une grimace, le docteur imita son prédécesseur et fit circuler le calumet jusqu'à ce que le tour de la société fût fait.

Criquet toussait comme un malheureux et se confondait en malédictions sur la mauvaise qualité du tabac africain.

Sir William riait dans sa barbe et plaisantait le Bruxellois.

— Que vous avais-je dit ? fit-il.

— Qui, diable ! aurait jamais supposé que c'était exécrable à ce point ?

— J'en ai goûté avant aujourd'hui.

— Ce qui me chiffonne, c'est que vous n'en toussez pas.

— Question de s'arranger.

— Cependant vous en avez fumé.

— Pas si bête, allez !

— Mais, je l'ai vu.

— Vous avez mal vu.

— Comment avez-vous fait alors ?

L'Anglais se pencha à l'oreille de son compagnon.

— J'ai fait semblant de fumer, dit-il.

— Sans fumer ?

Sir William affirma de la tête.

— Si j'avais....

Le reste de la phrase du Bruxellois se perdit dans un accès de toux tellement intense que ses veines faillirent en crever.

Entretemps la formalité de la pipe avait pris fin, et l'esclave l'avait reléguée dans un coin de la demeure.

Celle-ci était remplie de nuages d'une fumée nauséabonde et fade qui prenait à la gorge et donnait le hoquet.

Heureusement la porte se trouvant large ouverte, l'air extérieur renouvela et purifia bientôt l'atmosphère, si bien que peu à peu tout le monde se retrouva dans sa situation normale.

Les explorateurs crurent que la réception était terminée, et firent mine de se lever, lorsque le monarque passa à son esclave un ordre quelconque.

Aussitôt on apporta deux immenses pots en terre ainsi qu'une douzaine de gobelets grossièrement taillés.

Une des femmes du chef noir versa le contenu des vases dans les gobelets et les distribua au monarque et aux Européens.

— Nous voici à l'heure des toasts, exclama Criquet.

— Taisez-vous donc, bavard, intervint de Sambry.

— Pour ma part j'en suis heureux, car ma gorge est en ébullition, répondit le Bruxellois.

— Vous allez probablement en prendre une large part.

— A moins que ce soit du poison, comme ça en a tout l'air.

Le monarque leva son gobelet, prononça quelques mots rauques et incompréhensibles, que toute la troupe des indigènes reprit en chœur, puis il vida, d'un trait, sa coupe, en invitant les Européens à en faire autant.

Passablement méfiants, ceux-ci hésitèrent quelque peu ; mais, comme il fallait bien contre mauvaise fortune faire bon cœur, ils se décidèrent enfin à la dégustation imposée.

A l'encontre de leur attente, l'épreuve fut favorable.

C'était une boisson extrêmement rafraîchissante, à l'arome exquis, et qui pouvait rivaliser avec la meilleure composition européenne.

Criquet en était tellement ravi qu'il tendit avidement, une seconde fois, sa coupe à la négresse, qui la lui remplit à nouveau.

— Voici qui compense grandement ce méchant tabac, fit-il en se léchant les lèvres.

— Il paraît que le vin d'honneur vous plaît, ricana sir William.

— Autant qu'à vous, puisque je remarque que vous avez également vidé votre verre.

L'Anglais regarda au fond de sa coupe, et fut tout étonné de constater que Criquet ne se trompait point.

— En effet, répondit-il légèrement confus, il n'y reste plus une goutte.

Et, comme Criquet, il en redemanda.

Au même instant, un grand bruit se produisit devant le tembé, et une demi-douzaine de nègres firent irruption dans la demeure.

Ils étaient en costume de guerre, avec bouclier et lance au poing, tatoués sur toutes les parties du corps, et la tête ornée d'une forêt de plumes.

Au milieu d'un charivari de cris sauvages poussés par eux et par l'assistance, il décrivirent une série de marches et de contre-marches ; puis, l'un d'eux, s'avançant devant ses confrères, alla remettre au monarque une pique de forme particulière, en bois noir, et surmontée d'un bosquet de plumes d'autruche.

C'était la lance sacrée.

Le chef indigène la prit gravement et n'en resta pas moins gravement assis sur sa natte royale.

Alors commencèrent la danse guerrière et le simulacre de combat.

Les indigènes tatoués se mirent à exécuter une gymnastique

effrénée, furibonde, insensée, en jetant des appels rauques, des exclamations assourdissantes, et en tournoyant comme des fous.

Au moyen de sa lance sacrée, le monarque dirigeait les évolutions, en mitigeait ou en augmentait la rapidité, et en réglait la marche.

Ces exercices faisaient la joie de Criquet.

En sa qualité de connaisseur en acrobatie, il se vantait d'en apprécier la valeur et s'en déclarait tout bonnement enthousiaste.

— Ces gens-là sont d'un agilité colossale, dit-il.

Et il applaudissait des deux mains, comme un spectateur qui aurait payé sa stalle au théâtre.

Ce train-là dura près d'une heure.

Les pauvres exécutants, emportés par l'ardeur de leurs exercices, ne connurent ni fatigue ni repos, et ne s'aperçurent pas que la sueur leur coulait le long du corps.

Le vieux roi ne discontinuait pas de faire manœuvrer sa lance et d'activer l'action, sans se rendre compte qu'il provoquait un déploiement de forces au-dessus de la limite humaine.

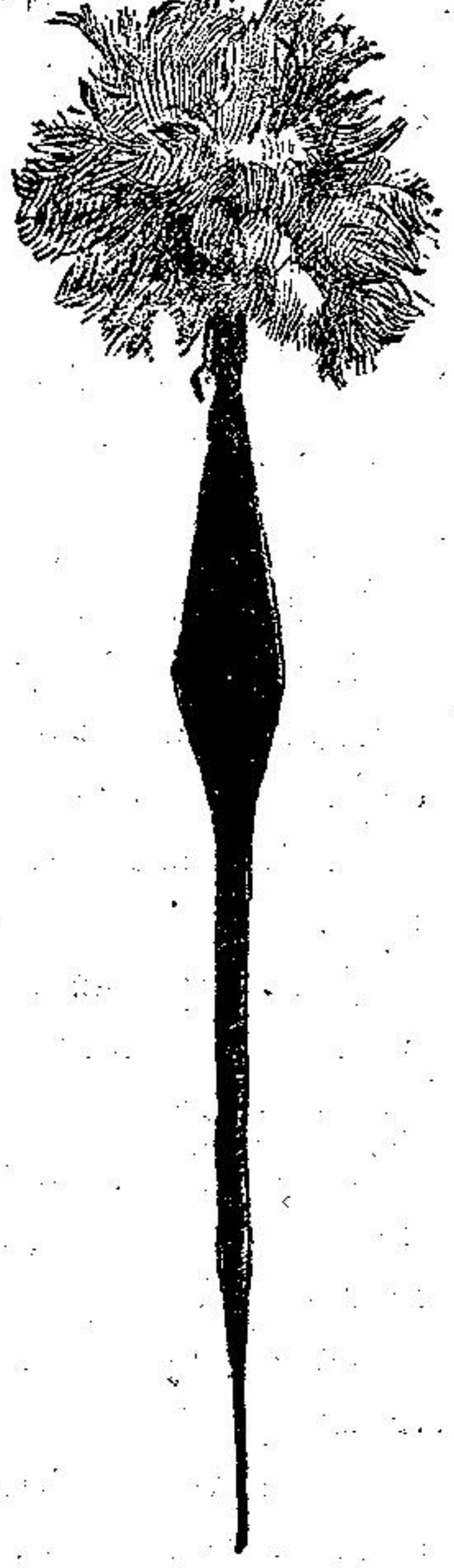
Enfin la lance sacrée cessa de fonctionner, et après elle, les nègres cessèrent de se mouvoir.

Il était temps, du reste, car les explorateurs, hormis Criquet, en avaient jusque par dessus la tête.

Von Ruff baîllait à se démantibuler les mâchoires et sir William enrageait littéralement.

Enfin, tout mouvement cessant, on put espérer que la cérémonie avait dit son dernier mot.

Effectivement il en était ainsi.



LANCE SACRÉE.

Le monarque se leva et faisant un salut amical aux Européens, et surtout à Harris, son frère par le sang, il leur permit de se retirer, non sans avoir, encore une fois, exprimé en termes élogieux, tout le plaisir qu'il ressentait de les posséder dans son domaine.

A présent de Sambry regrettait cette levée de séance, car il n'avait pas encore trouvé l'occasion de poser son interrogatoire quant aux traces des hommes blancs qu'il avait constatées dans le village.

Il fit part à sir William de sa déconvenue.

— Demandez-le lui toujours, répondit l'Anglais.

— Faites mieux que cela, intervint Criquet ; comme toute visite demande une revanche, invitez le vieux moricaud pour demain à notre campement. Vous pourrez lui en causer à votre aise.

— Voilà une excelllente idée, conclut de Sambry.

Aussitôt il fit son invitation, qui fut acceptée des deux mains ; et les explorateurs se retirèrent, heureux d'être débarrassés de tout ce tintamarre.

XXVIII

L'EUPHORBUS ELEBORIUM

Rentrés au campement, ils purent enfin goûter un peu de calme. Une bonne nouvelle les attendait.

Cathérine, complètement rétablie, vint à leur rencontre, frétillante comme un pinson, et le front resplendissant de santé.

La dernière trace de fièvre avait disparu, et avec elle toute appréhension.

C'était une agréable surprise pour les explorateurs, car cette jeune fille, à la volonté de fer, était pour eux tous une sorte d'idole, qu'ils entouraient de soins jaloux.

La moindre ombre sur son visage serein était comme un nuage dans le ciel ; et ses plus légères souffrances trouvaient un écho dans leur cœur.

Cette nouvelle clôturait dignement une journée heureusement commencée.

— Allons, fit Criquet, il y a encore de beaux jours pour la Belgique sous le firmament africain.

— Et l'Angleterre ! exclama sir William. Où donc reste l'Angleterre ?

— L'Angleterre ? demanda Criquet qui, d'abord, ne comprit pas.

— Oui, parbleu ! Est-ce qu'elle ne compte donc plus, l'Angleterre ?

Criquet, toujours prêt à la riposte, ôta son chapeau et le lança en l'air.

— Ah oui. Vivent l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ! s'écria-t-il.

Sir William sentit la flèche.

Il tourna le dos en grommelant.

— Bon ! dit Criquet. Voilà que je lui concède trois pays à la fois, et encore n'est-il pas satisfait.

La journee se passa à causer de choses et d'autres, notamment de l'organisation des expéditions futures, et des moyens dont on disposait à cet effet.

Au beau milieu de l'entretien, Criquet, ayant sans doute une inspiration soudaine, se mit à gesticuler comme un démon.

— Eh bien quoi ? demanda de Sambry.

— J'ai trouvé un moyen de battre monnaie, s'écria le Bruxellois.

— Voilà qui vient toujours à propos.

— Surtout ceci.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Des mulets !

Décidément c'était vague et personne ne sut où Criquet voulait en venir.

— Qu'est-ce que les mulets viennent faire là-dans, interrogea le chef.

— Nous sommes bien décidés à faire le reste du voyage, par eau, n'est-ce pas ? demanda, à son tour, le Bruxellois.

— Assurément.

— Eh bien ! Dans ce cas, vendons les mulets, puisque nous n'aurons plus qu'en faire.

— Du diable, il a raison ! exclama de Sambry.

— Je savais bien que je n'avais pas tort, fit Criquet.

— Mais enfin, qui nous prendra cette marchandise vivante ?

— Tout le monde, parbleu !

— Nous proposerons le marché au frère de sang du docteur.

— Non pas ! Il y a mieux à faire.

— Encore ?

— Certainement. Si nous pouvions échanger nos mulets contre quelques uns des canots ?

— Très bien. Mais les pagayeurs engagés, qu'en ferez-vous ?

— C'est tout simple : on les amène à retourner, séance tenante, dans leur village, avec montures et accessoires. Autant de bouches en moins à nourrir.

Les camarades, enchantés de la trouvaille de Criquet, chargèrent Mwama d'entamer les négociations.

Celles-ci ne furent pas laborieuses, car une demi-heure plus tard, le serviteur revint auprès des Européens, avec la réponse que les

indigènes céderaient cinq canots contre les mulets de la caravane.

C'était, en réalité, un brillant échange, qui rendait les explorateurs propriétaires d'une bonne et solide flottilte, au moyen de laquelle ils pouvaient affronter la longueur et les difficultés du trajet, sans devoir avoir recours aux services onéreux des peuplades riveraines, ou s'incliner devant leurs exigences inouïes.

— Concluons sans tarder, fit le chef.

Et c'est ce que l'on fit.

Avant le soir même les embarcations devinrent la possession des voyageurs, et les nègres qui les avaient conduites jusque là, s'en retournèrent avec leurs ânes d'où ils étaient venus, convaincus, eux aussi, d'avoir favorablement acheté.

Et, au fait, la chose était patente, car en Afrique, un bon mulet vaut presque son pesant d'étoffe, par la raison évidente que les distances à parcourir sont d'une étendue telle que les jarrets humains s'y fatiguent aisément.

Les explorateurs se séparaient, non sans quelque peine, de ces naïfs animaux qui leur avaient rendu de si grands services, et s'il avait fallu suivre les conseils de William Darly, le marché ne se fut pas consommé.

De Sambry avait beau lui démontrer, par toutes les phrases possibles, que dans la situation actuelle, un canot leur était infiniment plus précieux qu'un mulet, le têtu sir William répondait invariablement : « C'est égal, je tenais à ces bonnes bêtes. »

Naturellement il eut été impossible à Criquet de laisser passer cette réflexion dépouillée d'artifice, sans la narguer par un mot sarcastique, ce qui ouvrit de nouveau le sempiternel désaccord entre lui et l'Anglais.

Cela n'avait pas empêché de Sambry d'accomplir cette mesure de réelle prudence, qui augmentait sensiblement le matériel appartenant, en dûe forme et en propriété exclusive, à l'expédition.

Ainsi vint la nuit, et, après souper, chacun s'apprêta au repos, lorsqu'on remarqua que von Ruff n'était pas encore rentré.

Dès le début du repas on s'était parfaitement aperçu de l'absence du savant ; mais, comme plus d'une fois déjà il lui était arrivé de manquer à table, on n'y prit guère attention, certain qu'on était de le voir arriver bientôt.

Cependant les quarts-d'heure s'écoulaient, et déjà le sommeil gagnait tout le monde, que von Ruff n'avait pas encore reparu.

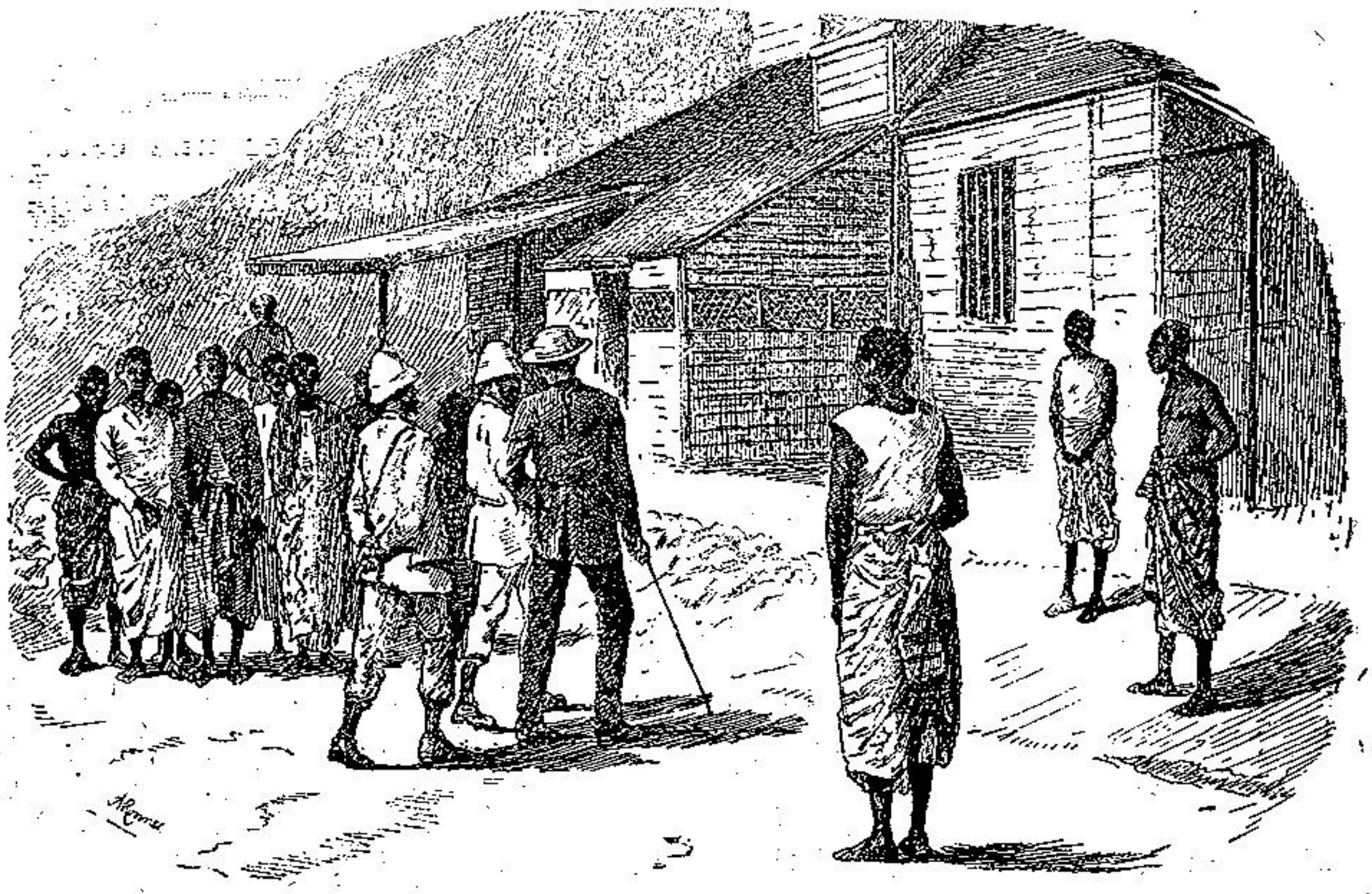
L'inquiétude commençait à gagner les explorateurs.

La nuit avançait et la nature entière, hormis les fauves rôdeurs, s'entourait du calme qui vivifie et redonne des forces.

A plusieurs reprises on avait envoyé des éclaireurs pour voir si le naturaliste ne débouchait pas sur l'une ou l'autre route qui menait à la forêt ou vers le fleuve ; mais les indigènes n'avaient pas seulement aperçu son ombre.

Une crainte sérieuse planait sur les compagnons.

— A coup sûr, un malheur est arrivé, disait de Sambry.



ILS SE DIRIGÈRENT VERS LA DEMEURE DU CHEF. (P. 350.)

Et les autres, un peu moins soucieux, bien que ne partageant pas complètement les noires appréhensions du chef, n'en sentirent pas moins un malaise énervant envahir leur esprit.

Criquet n'était pas du tout content.

— Il a juré de nous causer des ennuis continuels, ce paillasse de von Ruff! dit-il. Si j'étais le maître ici, je le laisserais carrément, pour lui désapprendre ses sottises, coucher à la belle étoile.

De Sambry toisa le Bruxellois :

— Je gage, fit-il, que vous ne croyez pas la centième partie de ce que vous dites.

— Vous perdriez votre pari, fut la réponse.

— Allons-donc ! Si je vous priais de vous mettre de suite à la recherche de von Ruff, je suis certain que vous coureriez à perdre haleine.

Criquet, un peu décontenancé, se gratta le front et réfléchit une seconde :

— Ma foi, je crois qu'oui, répondit-il.

Puis, saisissant son arme :

— Voulez-vous que j'y aille ? reprit-il.

De Sambry ne put s'empêcher de sourrire.

— Vous voyez-bien que vous n'êtes pas aussi méchant que vous voulez bien le paraître, riposta le chef.

Criquet ne répondit plus rien, mais il constata avec une certaine joie, en son for intérieur, qu'effectivement sa bouche avait parlé plus haut que son cœur.

Pourtant un nouveau laps de temps s'était écoulé, sans que le naturaliste eut donné signe de vie.

La position devenait de plus en plus inquiétante.

Un silence sombre prenait tout le monde, tandis qu'une appréhension indomptable pourchassait les explorateurs et les empêchait de se tenir assis.

Ils se sentaient sous le coup par une vague excitation qui les tenaillait au point de ne plus leur laisser un instant de repos.

Et la nuit allait toujours son train, remplie d'ombres et de silence, tressanatant de temps à autre sous le miaulement des hyènes, ou le hurlement des lions qui flirtaient dans l'épaisseur des jungles.

Tout-à-coup de Sambry prit une décision.

— Partons ! s'écria-t-il.

— J'en suis, répondit Criquet. Il faut que nous retrouvions von Ruff.

— En avant ! Ajoutèrent Darly, Harris, Paul et Henri, d'une voix unanime.

Mais de Sambry arrêta leur généreux élan.

— Je vous remercie pour votre louable empressement, dit-il, mais il nous faut d'abord raisonner la situation.

— Comment ? demanda sir William.

— Voici, mes amis : Comme il faut veiller à tout sur la terre

d'Afrique, je crois qu'il serait imprudent de courir tous sur le même point. Pendant que nous serions tous dehors, qui sait-ce qui peut arriver ici ? Je crois donc qu'il serait bon de ne composer notre expédition nocturne que de quelques-uns d'entre-nous : Darly, Criquet, Harris et moi, nous nous porterons à la recherche de von Ruff, tandis que les autres compagnons resteront pour la garde du campement.

Mwama, qui écoutait silencieusement la conversation, vint près du chef et le regarda de son œil profond.

— Et moi, maître ? demanda-t-il.

— Ah, c'est juste, toi ! fit de Sambry.

— Je pourrais vous être utile.

— En effet, Mwama. Tu nous guideras, car tu vois dans les ténèbres comme le chat-tigre.

— Oui, maître, je vois comme lui.

De Sambry eut un instant de réflexion.

— Où penses-tu que nous pourrions trouver le savant ? demanda-t-il au nègre.

— Là-bas dans la forêt, fut la réponse.

— Pourquoi ?

— Par ce qu'il y croît beaucoup de plantes.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu, maître.

Criquet fut en admiration.

— Il voit tout, ce diable-là, dit-il à sir William.

— Dans tous les cas, il est plus malin que vous ou moi, repondit l'Anglais.

Le Bruxellois eut un cri du cœur :

— Voilà qui est fort ! fit-il.

— Quoi donc ? démanda l'Anglais étonné.

— Que vous vous avouez plus bête qu'un nègre

Sir William roula des yeux stupéfaits.

— Ai-je dit cela ? fit-il.

— Vous l'avez dit, textuellement.

— Eh bien, je retire ma parole.

— Trop tard, mon ami. Ça y est.

Entretemps la compagnie des découvreurs s'était formée, renforcée de quelques noirs de la caravane, que de Sambry avait tenu à s'adjoindre pour toutes éventualités.

Criquet ainsi que William Darly allèrent augmenter leur nombre,

et bientôt tous ensemble prirent la direction de la grande forêt, don les premiers arbres touchaient, pour ainsi dire, aux confins du village.

Le chemin n'était pas difficile, attendu que la lune éclairait de ses rayons lumineux le paysage paisible.

De ce côté il n'y avait aucune crainte, mais ce qui tracassait énormément les explorateurs c'était leur totale ignorance de l'endroit où pouvait se trouver le naturaliste.

Pour parcourir avec quelque chance de succès cette immense étendue de troncs et de verdure il aurait au moins fallu avoir un point de repaire, un jalon probable qui aurait pû servir, si non de guide du moins de supposition.

Or, il n'y avait rien, absolument rien dans ce sens.

En réalité ce n'était que lorsqu'ils furent entrés complètement sous bois, que les traqueurs reconnurent ce vice fondamental de leurs recherches, qui allait sans aucun doute, à moins d'un hasard providentiel, mener à mal leur entreprise.

De Sambry s'efforça de chercher remède à la chose, sans trouver réellement ce qu'il fallait.

Ce fut encore Criquet qui en vint à bout.

— Tirons des coups de feu, dit-il.

— C'est cela ! s'écria le chef. De cette manière von Ruff nous entendra et pourra nous répondre.

— S'il n'est pas déjà dévoré par les fauves, grommela Mwama.

— Que dis-tu ? demanda de Sambry, qui n'avait pas compris.

— Rien, maître, répondit le nègre.

Incontinent on se mit en devoir de suivre l'inspiration de Criquet.

Le chef déchargea son arme.

Puis on écouta anxieusement.

La détonation roula lugubrement au loin sous les arcades de la forêt, et se perdit insensiblement dans le vide, saluée par les hurlements étonnés de quelques fauves, dont le bruit s'éteignit à son tour.

Mais aucun appel lancé par une voix humaine ne vint répondre à celui des explorateurs.

Ceux-ci, tout en marchant, reprenaient leur expérience, et déjà plus de vingt fois ils l'avaient essayée, sans obtenir un résultat meilleur.

Il y avait près d'une heure qu'ils cheminaient ainsi dans ce grand silence, et peu à peu une pensée terrible, navrante, se faisait jour dans leur cerveau, avec une certitude telle qu'ils en frissonnaient de tout leur corps.

Von Ruff ne répondant pas, il devenait presqu'évident que leurs coups de fusil s'adressaient tout simplement à un cadavre étendu quelque part dans un coin de la forêt, ou peut-être déjà rongé par les fauves.

Cette idée les terrorisait et leur semblait un cauchemar affreux au milieu d'une nuit affreuse.

Cependant ils ne se décourageaient point.

Enhardis par le noble exemple de leur chef qui marchait toujours sans regarder les épines qui lui labouraient les jambes, les explorateurs continuaient leur excursion lugubre, haletants, sans proférer encore une parole, l'œil ouvert et le cou tendu.

Ils fouillaient les herbes et les arbustes avec une impatience soutenue par un courage sans bornes.

A intervalles à peu près égaux leurs armes vomissaient l'appel convenu, avec la rectitude désespérée d'un peloton qui lutte contre la mort.

Rien, toujours rien.

Les fronts s'assombrissaient, et les membres, alourdis par la fatigue, ne se traînaient plus que péniblement à travers ce dédale d'obstacles, lorsque tout-à-coup Criquet fit un geste désordonné.

D'un bond formidable il se détacha de ses compagnons, et courant à travers tout, il s'élança vers un coin de la forêt, à une distance de quelques mètres.

Inconsciemment, sans se rendre compte de leurs actes, les autres explorateurs le suivirent au pas de course, et lorsqu'ils vinrent près de lui, ils le trouvèrent penché sur le corps d'un homme étendu tout de son long, au milieu d'un bosquet émaillé de grandes fleurs jaunes.

Cet homme, ils le reconnurent sur-le-champ ; cet homme était von Ruff.

On le secoua, on le releva, et le premier soin du docteur fut de l'examiner.

— Empoisonné ! s'écria Harris.

— Empoisonné ! répétèrent les compagnons avec horreur.

Cependant le médecin s'empressa de prodiguer des soins au naturaliste ; et, après des efforts inouis, il parvint à le rappeler à la vie.

Bientôt le savant ouvrit les yeux et fixa d'un regard indifférent, les compagnons qui l'entouraient.

— *Euphorbus Eleborium*, murmura-t-il.

Il avait bien raison de le dire, le pauvre homme, c'était l'Euporbus Eleborium qui l'avait mis en si piteux état. Cette plante, un des plus grands poisons du règne végétal, avait, par de ses émanations mortelles, pétrifié le sang de von Ruff, et frappé d'inanition le naturaliste au milieu même de ses fleurs trompeuses.

Heureusement le mal n'était pas irréparable, car il fallut à von Ruff quelques bouffées d'air frais pour rétablir dans ses poumons la circulation du sang et le mettre sur pied.

On gronda fortement le savant de son imprudence, puis on reprit plus gaiement la route du village, les explorateurs, enchantés de ce sauvetage presque miraculeux ; von Ruff, grommelant parce qu'on ne lui permit pas d'emporter ses fleurs qui tuent.

La satisfaction fut générale dans les tentes, et l'on se coucha enfin lorsque la lune avait accompli les trois quarts de sa course.

Le lendemain fut consacré à la réorganisation de la caravane nautique ainsi qu'à l'échange de bons procédés avec les naturels.

Le surlendemain, de très bonne heure, on fit ses adieux aux indigènes et les canots se remirent à descendre le fleuve.

On navigua pendant deux jours pleins, sans entraves et presque sans interruption, lorsque vers le soir Mwama signala un grand village sur la rive droite du Congo.

On stoppa à proximité des lieux, afin de tâcher de reconnaître à qui l'on avait à faire.

Les natifs avaient aperçu les voyageurs et accoururent sur la berge, sans armes aucunes, et donnant des signes plutôt de curiosité que d'hostilité.

De Sambry en eut vite son compte

— Bonne réception, dit-il. Abordons.

La flotille frôla la rive et la caravane sauta à terre.

Les habitants se rangèrent, avec un respect visible, pour laisser passer les explorateurs.

— Dis-leur que nous demandons leur chef, fit de Sambry à Mwama.

Le serviteur s'exécuta, et l'un des nègres s'offrit immédiatement pour conduire les nouveaux-venus vers le monarque.

Allégrement ils se dirigèrent vers la demeure du chef noir et reconnurent alors seulement que celle-ci était d'une construction digne d'exciter l'étonnement et l'admiration.

C'était, en effet, un palais, en comparaison de toutes les demeures qu'ils avaient rencontrées sur le Continent Noir.

Elle était faite entièrement en bois, aux fenêtres et portes d'un style charmant, ayant vérandah et ailes disposées de telle façon à offrir le confort le plus désirable.

La solidité, on le voyait dès le premier coup d'œil, n'était pas à contester, et son élégance jusque dans les moindres détails, attestait qu'une main savante y avait collaboré.

— Une habitation princière ! s'écria Criquet.

— Des Européens ont passé par-là, remarqua de Sambry.

— Incontestablement, ajouta Harris.

— Nous allons le savoir, conclut de Sambry.

On se fit annoncer au monarque ; et, à la stupéfaction générale, on fut introduit sans aucun préambule.

La première chose qui frappa les regards fut l'installation intérieure du tembé, dont la nature différait essentiellement de celle qu'on avait coutume de rencontrer.

La plupart des objets y étaient à l'européenne et même on y trouvait des chaises, des tables ainsi que deux ou trois lits.

En outre, l'accoutrement des indigènes était digne de remarque, en ce sens qu'ils était presqu'entièrement vêtus, et ce avec une élégance relative.

Tout cela frappa les explorateurs à tel point qu'ils se regardaient mutuellement avec une interrogation dans les yeux.

— Ne l'avais-je pas dit ? fit Criquet. Une vraie demeure princière.

— A coup sûr, c'est le fait d'Européens, répondit de Sambry.

— Un legs par testament alors !

— Possible.

— Ne serait-ce pas mon empire de Waouta ?

— Qui sait ?

— A vrai dire, je m'en contenterais.

Entretemps on avait passé dans la deuxième pièce du bâtiment, dont la décoration était plus luxueuse encore.

Une espèce de trône s'élevait au fond, tout étoffé de couleurs écarlates et portant, en guise de diadème, deux énormes dents d'éléphant.

Ceci donnait un peu le mot de l'énigme.

— Marchand d'ivoire, murmura de Sambry.

— Ou marchand d'esclaves, fit doucement Mwama.

— Les deux à la fois, peut être, ajouta sir Darly.

Les réflexions des explorateurs furent interrompues par l'entrée du

monarque, un négre dans la moyenne de l'âge, à la figure mobile reflétant une extrême malice.

Les yeux, d'un brillant extraordinaire, formaient l'expression du mouvement perpétuel, et allaient dans tous les sens.

Au demeurant, il paraissait mieux élevé que ses confrères ; car, après s'être gravement assis sur son trône, il désigna aux visiteurs les chaises placées le long du mur et les pria de se mettre.

On satisfit à son invitation, non sans que sir William eut protesté in petto contre ce qu'il appelait les façons autoritaires du monarque.

— On dirait un empereur donnant audience à ses vassaux fit-il.

— Quant à moi, ajouta Criquet, il m'agace, cet aristocrate.

Par un signe de la tête, de Sambry imposa silence à ses deux amis mécontents, et l'entretien commença.

Le chef blanc exposa le but de la visite et insista spécialement sur les idées pacifiques qui guidaient les explorateurs. Il persuada l'indigène que ce n'était qu'en passant qu'ils avaient atterré au village et qu'ils voulaient en profiter pour lier connaissance et fraterniser.

En même temps de Sambry demanda au roi l'autorisation d'installer les tentes pour la nuit, et déclara qu'il était prêt à payer le hongo, si l'indigène l'exigeait.

Le chef blanc, en parlant ainsi d'une manière restrictive, espérait que la redevance habituelle serait généreusement abandonnée par le monarque; mais celui-ci se hâta d'accepter les avances des explorateurs, en exprimant même le désir que le hongo fût décompté avant qu'on mettrait la main à l'érection des tentes.

Les voyageurs, quoique passablement surpris de ce vœu outré, ne s'y arrêtèrent pas plus longtemps et assurèrent au potentat qu'il en serait fait ainsi.

Le rusé compère approuva de la tête.

— Metala est l'ami des blancs, dit-il, mais il faut que les blancs s'exécutent loyalement.

— Metala voit bien que nous le faisons, répondit de Sambry.

— Je le vois. Aussi je m'aperçois que votre procédé est tout aussi oyal que celui des hommes blancs que j'ai connus.

Les explorateurs tendirent l'oreille.

— Ah, vous avez connu des hommes blancs ? demanda de Sambry

— Ils ont vécu au milieu de nous.

— Quand ?

— Il n'y a pas longtemps.

— Comment se nommaient-ils ?

— Stambul et Mara.

Les visiteurs se torturaient la mémoire pour trouver parmi les explorateurs africains des noms de cette nature, mais ils ne s'en rappelaient pas même qui s'en rapprochassent.

— Ce gaillard-là se moque de nous, dit Criquet à sir Willia

— Parole d'honneur, je le crois, répondit l'Anglais.

— Il donne de faux noms.

— Pour payer d'importance.

— Le coquin !

— Le menteur !

Mais de Sambry prenait la chose bien plus au sérieux.

Il savait que les indigènes ont la coutume de décerner aux Européens, des noms à leur façon qu'ils dénaturent d'une manière incompréhensible.

Il admettait donc en principe la véracité des allégations du nègre, et ne les suspectait aucunément.

Néanmoins, puisqu'il était engagé dans cette voie, il aurait bien voulu avoir quelques renseignements précis.

— Et ce Stambul et ce Mara qu'étaient-ils ? demanda le chef blanc.

— De bons frères, fut la réponse.

— Que venaient-ils faire ici ?

— Trafiquer.

— De quoi ?

— Le commerce d'ivoire.

Cette réponse éveilla quelque soupçon.

En effet du commerce d'ivoire au trafic de la chair humaine, il n'y a qu'un pas.

De Sambry voulut en avoir le cœur net.

— Etaient-ils Arabes ? demanda-t-il.

Le monarque se tût et feignit de ne point entendre.

— Bon ! pensa de Sambry. Me voila renseigné sur le compte de ces soi-disant frères.

Puis, tout haut, il ajouta :

— Ont-ils demeuré longtemps dans ce village ?

— Plusieurs mois.

— Ce sont eux qui ont bâti cette splendide habitation ?

— Oui.

— Ils vous en ont fait présent lors de leur départ ?

— Parfaitement. En reconnaissance de la bonne réception que je leur ai faite.

Maintenant de Sambry en savait assez sur les relations de Metala avec les Européens ; et il était persuadé que les dits frères n'étaient, en réalité, que de faux Européens, ou pour mieux dire, des Arabes, associés du monarque, qui était, pour ainsi parler, leur homme d'affaires et leur agent.

Il lui répugnait à présent de sympathiser plus longuement avec Metala ; mais comme un projet subit venait d'éclore dans son cerveau, il tenait à sauver les apparences et à laisser le monarque sous une impression favorable à l'égard des explorateurs.

En conséquence il mit fort poliment un terme à l'entretien et promit au nègre de lui envoyer, séance tenante, le hongo convenu, consistant en six mètres d'étoffe rouge, deux bouteilles de rhum et une raisonnable partie de poivre.

Cinq minutes plus tard, les visiteurs quittèrent le tembé royal.

A peine furent-ils au dehors, que de Sambry, tout en marchant, annonça à ses amis qu'une idée venait de surgir dans son esprit, à l'égard de Metala.

— Laquelle? demandèrent tous à la fois, d'un ton curieux.

— Je vous la soumettrai après souper, répondit le chef. Pour le moment soignons les tentes et le hongo.

XXIX

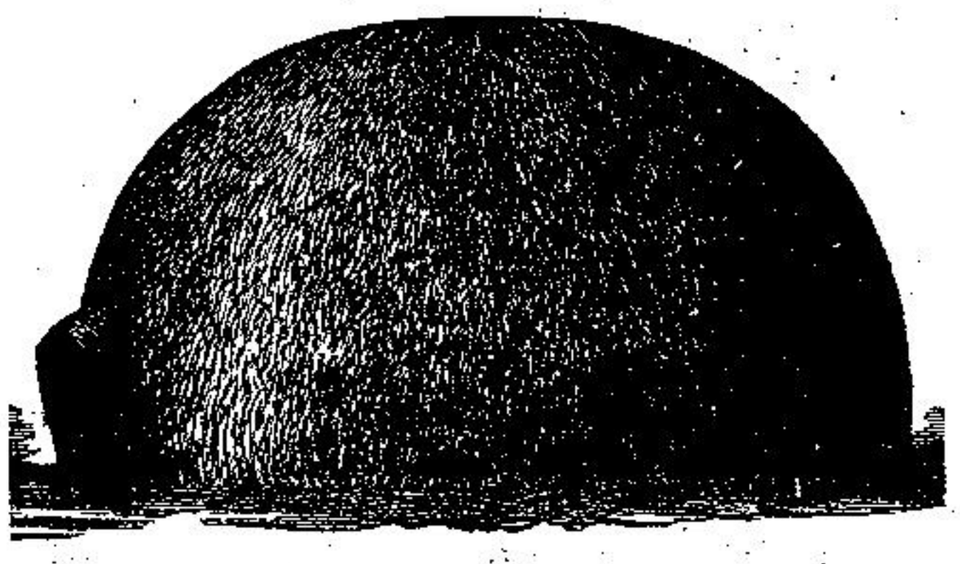
DIX CONTRE UN

On s'empressa d'envoyer les marchandises convenues, et le travail des tentes commença.

Pendant que celles-ci s'élevaient, les explorateurs purent examiner à leur aise, la composition du village.

Ce n'était, en réalité qu'une agglomération de huttes en chaume, de forme ronde, sans fenêtres et sans cheminée.

Une entrée très basse donnait accès à chacune d'elles et il était certain qu'un homme de taille un peu élevée aurait dû se baisser sensiblement pour s'y introduire.



En résumé, l'aspect de ces demeures accusait sinon la pauvreté, du moins la négligence la plus absolue.

Il n'y avait que le tembé royal qui tranchât d'autant plus vivement sur cette misère évidente.

Cependant, au bout de peu de temps, les tentes se trouvaient en règle, et chacun s'y retira.

Le repas fut servi par l'infatigable Nkéré, et l'on mangea de fort bon appétit.

Après quoi, le groupe des explorateure se réunit autour de de Sambry à l'effet de connaître ses desseins.

— Causons, fit le chef.

— Que voulez-vous nous apprendre ? demanda Harris.

— J'ai beaucoup entendu et beaucoup observé. De notre entretien avec Metala, il semble résulter que nous sommes tombés dans un guépier.

— Un guépier ! exclama Criquet.

— Oui.

— Comment cela ?

— Avez-vous, vu combien le monarque noir était embarrassé lorsque : lui demandais si ses frères tant vantés n'étaient pas plutôt des Arabes que des Européens ?

— Effectivement.

— Eh bien, à mon avis ces fameux Arabes et Metala ne forment qu'un seul et même clan.

— Le pensez-vous ?

— J'en suis presque persuadé. Le commerce d'ivoire me paraît être un simple prête-nom pour cacher le trafic de la chair humaine. Je suis certain que nous nous trouvons ici au centre d'un champ d'opération des négriers.

— Ma foi, vous devez avoir raison, interrompit sir William.

— Aussi, j'ai mon plan á ce propos.

— Lequel ?

— Un plan qui vous étonnera peut-être.

Tous se suspendirent à ses lèvres.

— Ecoutez. Nous sommes en nombre ; nos armes sont bonnes et notre principal objèctif est de combattre les marchands d'esclaves. Or, nous allons probablement avoir, ici même, une excellente occasion de continuer et de reprendre l'œuvre commencée, en ayant l'œil ouvert et le fusil prêt. Rien ne presse pour nous, et si nos soupçons se

réalisent, nous devons bientôt voir arriver sur ces lieux un trafiquant quelconque avec ses victimes. Je crois donc que nous agirons sagement en nous installant jusqu'à nouvel ordre et en attendant les évènements.

— Et Metala? demanda Henri.

— Celui-là ne saurait nous effaroucher. S'il prête la main aux négriers, il recevra sa punition, tout comme eux.

— C'est que nous sommes chez lui.

— La raison n'est pas plausible. Avant tout nous avons à défendre le faible contre le fort ; c'est là ce que nous devons viser.

— D'accord. Mais s'il se ligue avec les trafiquants, serons-nous encore suffisamment forts pour les vaincre?

— Je crois qu'oui.

— Nous en avons battu d'autres, intervint Criquet.

— A preuve Calao et Palimbo.

— Et ceux-là n'étaient certes pas des agneaux, conclut le Bruxellois.

— Qu'en pensez-vous, Mwama? demanda-t-il au serviteur.

Le nègre se redressa d'un coup.

Son regard eut un éclair.

— Je pense que mon maître a raison, fit-il.

— Et qu'il faut exterminer ces bandits, n'est-ce pas?

— Certainement, maître.

En conséquence on se rallia à l'idée de de Sambry et, après avoir respiré pendant une heure encore, les senteurs de la nuit, on se jeta sur sa couche,

En vue de la méfiance qu'inspirait Metala, on avait résolu de faire bonne garde, et comme le meilleur veilleur était, sans contredit, Mwama, on lui avait confié le commandement des postes nocturnes.

Insensiblement tout retomba dans un silence solennel, ce grand, ce sublime silence de la nature qui s'endort chastement après avoir accompli dans l'immensité des sphères impalpables, son œuvre quotidienne.

Au firmament des milliards d'étoiles scintillaient comme autant de mouches à feu qui seraient, indolemment assises sur un incommensurable champ d'azur.

L'astre nocturne étalait moqueusement sa grande figure de fanfaron, dans laquelle une large bouche édentée montrait un rictus qui ressemblait fort à celui de Criquet.

Les arbres secouaient langoureusement leur ramure étoffée de

fleurs ou de fruits, dont les couleurs prenaient une teinte grisâtre et uniforme.

Entre les branches des arbrisseaux jouaient les ombres et les lumières, comme si elles voulaient se lutiner dans un miroitement plein d'innocence, tandis que les longues herbes, ondulées par la brise, penchaient leur tête, semblables à de maigres vieillards courbés sous des rêves d'outre-tombe.

Toute l'armée des insectes lumineux avait quitté son gîte et s'éparpillait sur les tiges ou les feuilles, ou bien encore flottait dans l'espace, avec un bourdonnement charmant.

De temps à autre, le coucou, cet incorrigible monotoniste, jetait dans ce calme absolu, la vibration de sa voix sonore, comme s'il essayait, par ses appels réitérés, d'empêcher la terre de sommeiller.

Mais la terre continua son sommeil et ses songes, malgré le cri régulier du coucou, malgre le bourdonnement des insectes, malgré le bruissement de la brise, malgré même la voix plus alarmante des bêtes féroces rampant dans le taillis, à la recherche d'un butin, ou prenant, eux aussi, le frais dans le bain silencieux de la nature.

Ainsi s'écoula la nuit, sans que rien ne vint troubler le repos des explorateurs.

Ainsi vint l'aurore, avec sa couronne de lumières et de rosée, mouillant les veilleurs de la caravane, et les rafraîchissant jusqu'aux os, sous leurs habillements printaniers.

Tout marchait donc à merveille, et les hommes de garde allaient se retirer dans les tentes, lorsque Mwama, dont l'oreille ne perdait jamais un son, redressa vivement la tête et se mit à écouter dans le vide.

Presqu'aussitôt il eut ses apaisements.

— Alerte ! s'écria-t-il, en s'adressant aux indigènes sous ses ordres.

Un peu décontenancés, ceux-ci ne surent d'abord à quoi s'en tenir mais, obéissant à la simple discipline, ils apprêtèrent leurs armes.

— Restez, commanda Mwama. Je cours dans les tentes.

Et du même coup il disparut à l'intérieur des habitations.

Il sonna l'alarme.

Les explorateurs, qui dormaient paisiblement, ne surent que penser de cette brusque visite, mais ils s'empressèrent de sauter sur pied.

— Qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

— Des négriers, maître, répondit l'indigène.

— Où ?

— Ils arrivent par la plaine.

— Du côté du fleuve ?

— Oui.

Le chef n'en exigea pas davantage.

— Aux armes ! s'écria-t-il.

En quelques secondes chacun était pourvu de son fusil.

— Suivez-moi, reprit de Sambry.

— Peut-on tirer, maître ? interrogea vivement Mwama.

— Non. Il faut attendre mon commandement. D'abord, observons ; nous agirons après.

Les explorateurs, suivis du personnel, dûment équipé, se rangèrent devant les tentes et attendirent les évènements.

A vrai dire Mwama devait avoir un œil exercé pour avoir reconnu déjà les marchands d'esclaves.

En effet, on ne distinguait encore, au loin, qu'une masse informe de points noirs qui grouillaient sur la route conduisant vers le village, et il fallait même beaucoup de bonne volonté pour admettre que ces points noirs fussent des silhouettes humaines.

Ce qui était certain, c'était que les arrivants, quels qu'ils fussent, étaient excessivement nombreux, car leur file se prolongeait sur une longuer considérable.

Sous le coup d'une attente fiévreuse, les explorateurs suivaient les mouvements de ces atomes mal définis.

On resta ainsi pendant un grand quart-d'heure.

Alors, insensiblement les points noirs grossissaient, prenaient de la consistance et se dessinaient d'une manière plus précise.

C'étaient effectivement des êtres humains.

Au devant de la troupe chevauchaient trois Arabes, le mousquet au poing et le burnous jeté autour des épaules.

Puis on distinguait, sur les côtés, un certain nombre de nègres,

lançant dans le tas des coups de fouet qui arrachaient à cette cohue noire des cris de douleur parfaitement perceptibles.

Puis encore c'étaient des ondulations de têtes et de membres, comme si une tempête passait sur une marée de chair humaine et la secouait de son souffle malfaisant.

Dans la demi-clarté du jour naissant tout cela prenait un aspect indéfinissable, quelque chose comme le remue-ménage d'un troupeau énorme, que l'on mène à l'abattoir.

Bientôt, cependant, la caravane avait franchi les confins du village, et maintenant l'on put se rendre exactement compte de sa valeur.

C'était vraiment scandaleux.

Jamais les explorateurs n'avaient vu un spectacle aussi navrant.

Les pauvres esclaves, attachés par groupe de vingt à la fois, avaient autour du cou un anneau en fer à travers lequel courait une chaîne qui allait d'un anneau à l'autre, formant ainsi une attache continue.

Il y avait des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, des femmes, des enfants, dans une confusion parfaite et presqu'entièrement nus.

Tous, hâves et se traînant à peine, avaient les joues creusées par la misère et la peau ridée par les privations.

Dans leurs grands yeux sans lumière se lisait un enfer de tortures, et leur corps amaigri s'abandonnait, las de lutter, aux rigueurs de leur infortuné sort.

Leur attitude brisée disait hautement combien de malheurs avaient déjà passé sur leur tête et combien de souffrances ils avaient endurées.

Quelquefois, vaincu par la fatigue et exténué par la faim, l'un de ces ilotes s'affaissait sur le sol ; mais alors accoururent leurs impitoyables gardiens qui les labouraient de coups de fouet jusqu'à ce que, réunissant leurs forces suprêmes, ils reprissent leur place dans la caravane, pour se traîner de nouveau à la suite de leurs compagnons malheureux.

Il y avait plus : les bourreaux qui surveillaient ce bétail humain prenaient un plaisir extrême à cingler de leurs coups les réprouvés, et bien souvent, sans que ceux-ci commissent la moindre faute, ils les harcelaient du poids de leur fouet.

Et pendant que les esclaves se tordaient de douleur et que des larmes amères, des larmes de sang, venaient naître sous leurs paupières en feu, pendant ce temps les infâmes bourreaux riaient aux éclats et répondaient par des sarcasmes aux cris déchirants des nègres.

C'était horrible ; c'était monstrueux.

Du seuil de leurs tentes les explorateurs contemplaient ce massacre,

consommé à petits traits, et leur cœur généreux en bondit d'indignation.

Leur première idée fut de s'élancer au-devant des négriers, de les saluer à coups de fusil et de leur arracher cette proie sans défense.

Mais alors une réflexion toute naturelle leur vint.

Les marchands d'esclaves étaient en grande force, équipés comme de véritables guerriers et il eut été téméraire, sinon imprudent, de se mesurer avec eux.

De plus, à peine les barbares eurent-ils aperçu les explorateurs, qu'ils se mirent à se consulter et l'on put voir clairement que, guidés par une défiance ouverte, ils se tinrent sur leurs gardes.

La situation était donc perplexe et de Sambry ne sut d'abord à quoi se résoudre.

Cependant la caravane avançait toujours, et déjà les premiers de ses hommes touchaient aux premières cases du village.

Les habitants de ce dernier, attirés par le bruit, accoururent et vinrent toiser, d'un œil curieux, la troupe d'esclaves.

Les Arabes qui conduisaient celle-ci poussèrent leurs montures vers la place publique du village, sans prendre le moindre souci des mauvais traitements que leurs hommes infligeaient aux pauvres indigènes.

Les explorateurs, attristés par ces scènes de sauvagerie, se sentaient remués jusques au fond de l'âme, et maudissaient leur impuissance

— Et dire que nous ne pouvons rien pour eux! soupira Harris.

— Les bourreaux! Les voleurs! Les assassins! s'écria Criquet.

— Devons-nous tolérer pareille torture? demanda Paul tristement.

Soudain de Sambry se redressa de toute sa taille.

— Non! s'écria-t-il avec une voix de tonnerre.

Les compagnons le regardèrent, anxieux.

— Non! Mille fois non! répéta-t-il. C'est impossible.

Et, sans que personne eut pu le retenir, il s'élança vers les négriers.

Devant ce mouvement imprévu, les Arabes apprêtèrent leurs armes; mais le chef blanc semblait ne point s'en inquiéter.

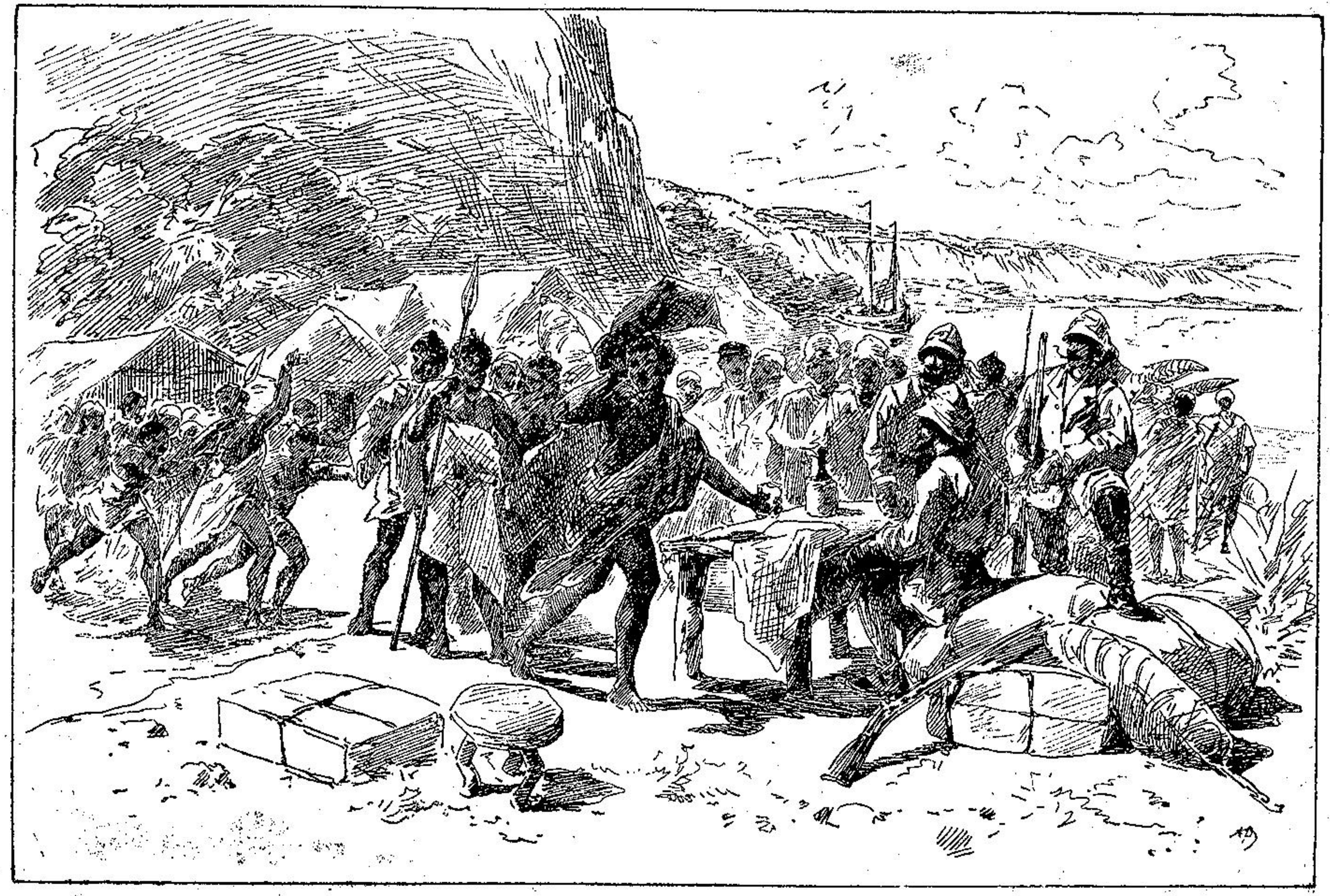
Il marchait vers eux, le front impassible, la tête levée et dominant de son regard celui des négriers.

D'un geste courroucé il leur montra les esclaves.

— Qu'allez-vous faire de ces gens? demanda-t-il.

— Ils nous appartiennent, fut la réponse.

— Je vous demande ce que vous allez en faire?



LES HABITANTS ACCOURURENT. (P 360.)

— Nous n'avons à en rendre aucun compte.

— Pourquoi les maltraitez-vous ?

— Parce que cela nous plaît.

De Sambry se rapprocha encore des négriers ; et, avec une audace que les explorateurs ne lui avaient encore jamais vue :

— Je vous ordonne de briser leurs fers ! s'écria-t-il.

Les Arabes eurent un mouvement de surprise, puis ils s'épanchèrent dans une longue hilarité.

Mais le chef blanc paraissait un César.

Blême de colère, et ferme comme un roc, il domina les éclats de rire ; et, d'un accent bref, mais ferme ·

— Je vous l'ordonne ! répéta-t-il.

— De quel droit ? demanda l'un des Arabes.

— Au nom de la civilisation.

— Nous n'avons que faire de la civilisation.

— Elle le veut, elle l'exige.

— Ce qui est à nous, nous le gardons.

— Les vies humaines ne sont pas votre bien.

— Nous les avons achetées.

— N'importe ! Il faut qu'elles soient libres.

— Prenez garde, nous avons des armes.

— Les nôtres ne sont pas à dédaigner.

— Nous défendrons nos trésors.

— Et nous vous tuerons comme des chiens.

Décidément les choses prenaient une tournure fort grave, et les négriers commençaient à voir qu'ils avaient à faire à des hommes décidés.

Bien qu'inférieurs en nombre, les Européens étaient de ceux qui semblaient en état de payer au moyen de bons coups de fusil, la défense de leurs principes.

C'était visible, c'était patent.

Aussi les Arabes, avec leur duplicité habituelle, essayèrent-ils de conjurer le péril, à l'aide de détours.

— Mais pourquoi donc vous mêler de nos affaires ? demanda le même négrier, d'une voix doucereuse.

— Ce sont celles de l'humanité entière, répondit de Sambry.

— Allez votre route ; nous irons la nôtre.

— Non ; nous sommes venus pour combattre l'esclavage ; nous le combattrons.

— Ignorez-vous donc que nous avons ici un puissant allié ?

— Je le sais.

Malgré lui l'Arabe, à cette affirmation si catégorique, ne put s'empêcher d'être stupéfait.

— Comment, dit-il, vous le savez ?

— Oui. Cet allié se nomme Metala, le chef de ce village.

— En effet.

— Vous voyez que nous savons tout.

— Et vous ne craignez pas nos forces réunies ?

— Non, moins que jamais. Si Metala vous soutient, il sera puni comme vous.

— C'est ce que nous verrons.

— Eh bien oui, c'est ce que nous verrons ! hurla de Sambry.

Et, prompt comme l'éclair, il se retourna vers ses compagnons, qui avaient attentivement suivi les péripéties de la conversation.

Depuis quelques minutes déjà ils avaient prévu ce qui allait arriver, et ils s'étaient arrangés en conséquence.

Ils étaient prêts à tout, eux et les hommes de l'exploration.

Mwama n'était pas resté inactif.

Sa haine contre les négriers s'était révélée d'un coup et il était impatient de voir s'ouvrir le feu.

Aussi guettait-il le moment de l'action, bien résolu à faire un carnage terrible.

Lorsque de Sambry s'était retourné, un cri de triomphe étouffé avait monté dans la gorge de l'indigène.

Mais on n'eut pas le temps des réflexions.

Le chef blanc se détacha des négriers, en se jetant au milieu de ses amis :

— En avant ! s'écria-t-il ; et à la mort !

— En avant ! répétèrent toutes les voix.

— Dix contre un ! hurla Criquet. En avant !

Les explorateurs se serrèrent, et, avant que les négriers eussent pû se rendre un compte exact de la manœuvre, ils se trouvèrent sur l'offensive.

— Feu ! commanda de Sambry.

Une salve de détonations roula sur le terrain, englobant dans un même nuage de fumée les négriers, les habitations et les esclaves.

L'attaque avait été tellement vive que les marchands d'esclaves n'avaient pas eu le temps de riposter.

— Encore ! tonna de Sambry.

Une seconde explosion alla semer dans les rangs ennemis la dévastation et la mort.

Les habitants du village fuyèrent affolés tandis que, du côté des négriers, des lamentations déchirantes s'élevaient dans les airs.

On vit des corps rouler à terre où s'affaisser contre un appui quelconque ; des hommes bondir ; d'autres se retrancher derrière les arbres ; d'autres encore prendre la fuite.

Cependant, le premier moment de frayeur passé, les Arabes avaient reconquis leur sang-froid et se préparaient à la riposte.

Les explorateurs s'en aperçurent.

— Tuons-les ! exclama de Sâmbry.

— Sans merci, ajouta sir William.

Et de nouveau les armes vomirent leurs balles meurtrières ; et de nouveau les victimes tombèrent dans le camp ennemi.

Pourtant les négriers ne restèrent plus impassibles.

De leur côté ils envoyèrent une pluie de plomb vers les explorateurs, qui soutinrent la riposte avec un héroïsme superbe.

Tous, jusqu'au dernier, s'étaient transformés en combattants et von Ruff même maniait le fusil.

Il était noir de poudre, le pauvre savant, mais il sentit qu'il avait un devoir à remplir, et il s'y adonna entièrement.

Lui, d'ordinaire si calme, si inoffensif, si peureux, il se vit maintenant transporté, enlevé par l'ardeur générale, et plus d'une de ses balles avait déjà, sans doute, atteint son but.

Il combattait aux côtés de Criquet, qui l'encourageait du geste et de la voix.

Au milieu de ce carnage le Bruxellois ne perdit pas un instant sa belle humeur.

Il avait l'air de s'amuser et de se livrer tout simplement aux *plaisirs* d'un tir à la carabine.

— Vous voyez là-bas ce grand nigaud d'Arabe, n'est-ce pas ? dit-il à von Ruff.

— Oui, répondit naïvement le naturaliste.

— Eh bien, c'est mon homme.

— Quel homme ?

— Regardez. Une, deux, trois !

Et la balle de Criquet fendit l'espace, dirigée par une main sûre.

Elle alla frapper en pleine poitrine le négrier, qui tomba en poussant un cri.

— Et d'un ! fit Criquet.

Von Ruff était littéralement émerveillé.

— Vous êtes un excellent tireur, dit-il.

— Je crois bien. Lequel voulez-vous, à présent ?

— Ma foi, ça m'est égal.

— Ce vieux bougre, là-bas à gauche ?

Le savant regarda dans la direction indiquée.

— Oui, répondit-il:

— Tenez, vous allez voir.

Et le fusil impassible du Bruxellois fit son office, en atteignant à la tête l'homme visé.

— C'est merveilleux ! exclama von Ruff, qui ne faisait que tirer dans le tas.

— J'appelle cela la cible fixe, riait le Bruxellois.

Cependant le carnage poursuivait sa route, et déjà le sang coulait de toutes parts.

Les négriers faisaient des efforts surhumains pour maintenir leurs positions, mais les explorateurs semblaient invincibles.

A chaque décharge ils gagnaient du terrain sans qu'ils essuyassent des pertes sérieuses.

A peine, jusqu'ici, quelques porteurs de blessés.

L'hésitation commençait à se glisser dans les rangs des négriers, et on les vit faiblir sur plusieurs points à la fois.

De Sambry mit cette circonstance à profit.

— Courons sus ! s'écria-t-il.

Comme une avalanche, les explorateurs et leur armée prirent le pas de course et envahirent le terrain de leurs adversaires.

— Sans pitié ! hurla de Sambry.

Et, en effet, ils tiraient sans pitié.

La distance étant plus courte, le but était plus infaillible, ce qui augmentait encore les ravages causés à l'ennemi.

On luttait pour ainsi dire corps à corps.

Néanmoins, de minute en minute, de seconde en seconde, la résistance des négriers devenait moins accentuée et leurs rangs s'étaient tellement amincés que l'on pouvait presque compter leurs soldats.

Le sol était jonché de cadavres et de blessés, et le sang avait jailli jusque sur les arbres.

C'était une hécatombe affreuse que seule pouvait justifier la bonne cause défendue par les explorateurs.

Il ne restait plus guère que quelques négriers sur le champ de bataille ; et ces guerriers, voyant leur isolément et leur impuissance battaient en retraite vers la forêt.

Ils se défendaient, pourtant, comme des tigres, avec une audace et un courage extrêmes ; mais les explorateurs, forts de la victoire qui penchait vers leur côté, les assommaient avec une rage non moins grande.

Les vainqueurs s'aperçurent de la tactique des vaincus.

— Ils veulent gagner la forêt. Tuons-les, fit de Sambry.

Et les coups de feu reprirent de plus belle.

De-ci de-là, un négrier mordait encore le sable, jusqu'à ce que leur troupe, disséquée, exterminée, loqueteuse, touchant aux premiers arbres, s'empressa de profiter de ces barrières naturelles et de disparaître au milieu des herbes.

XXX

MORT DE CALAO

Bientôt, de cette caravane audacieuse il ne resta plus rien que les pauvres esclaves groupés non loin de-là sous le poids de leurs fers, et suivant des yeux les différentes phases de cette lutte aussi imprévue que terrible.

Les explorateurs triomphaient donc sur toute la ligne.

Du moins ils le pensaient.

— Délivrons les esclaves ! s'écria de Sambry.

Et tous s'élancèrent vers la troupe de nègres.

Mais au même instant, une pluie de flèches, entremêlées de quelques balles, tomba sur eux.

Stupéfaits, ils s'arrêtèrent.

Ils regardèrent autour d'eux, et alors ils s'aperçurent que l'attaque venait du côté du village.

La situation devint claire, du coup.

— Metala qui défend la cause des négriers, dit le chef blanc.

— Négrier lui-même, répondit sir William.

On n'avait pas les loisirs d'une longue réflexion, car une deuxième bordée de projectiles siffla dans l'espace.

Aussi la décision des explorateurs fut-elle prompte.

— En avant ! exclama simplement de Sambry.

— Mort aux négriers ! hurlèrent les autres.

Et, encore sous l'impulsion de la victoire qu'ils venaient de remporter, ils tournèrent leurs armes contre les indigènes.

Pourtant la manœuvre ne s'annonçait pas aussi facile que celle d'il y a quelques heures, puisque les guerriers de Metala, disséminés dans le village, avaient pour remparts les huttes et leurs dépendances.

Ce n'était plus un ennemi qu'il s'agissait de combattre en rase campagne, comme le cas s'était présenté pour les marchands d'esclaves.

Au contraire, c'étaient eux maintenant, les explorateurs, qui se voyaient exposés librement aux coups des assaillants, et cette position n'était pas du tout rassurante.

Lors du combat avec les négriers, quelques hommes à peine de la caravane européenne avaient reçu des blessures peu graves ; tandis qu'à présent les flèches des nègres venaient, dès le début, de tuer une demi-douzaine de porteurs.

De Sambry vit le péril indiscutable, et comme il n'entendait pas perdre ce qu'ils venaient de gagner, il eut recours aux moyens radicaux.

Du reste, c'était son droit absolu, attendu qu'on jouait ici vie contre vie et que la défense se justifie par l'attaque.

Résolument le chef se jeta à la tête de ses troupes, et d'un accent qui retentit sinistrement :

— A l'assaut ! s'écria-t-il.

— A mort ! à mort ! fut la réponse des combattants.

Comme des lions blessés, rugissant de colère, ils s'élancèrent vers les habitations et se ruèrent sur les assaillants.

La mêlée devint horrible.

On tirait à bout portant sur les indigènes, qui s'efforçaient vainement de trouver un refuge à l'intérieur de leurs huttes.

Les balles criblaient la toiture et les murs en chaume des habitations légères et y faisaient des trouées à travers lesquelles le plomb meurtrier allait atteindre les soldats de Metala.

Ceux-ci, malgré la justesse de tir des explorateurs, ne bronchèrent pas dans leurs opérations.

Leur nombre semblait s'accroître de seconde en seconde, et vraiment il en apparaissait tant que l'on comprit difficilement d'où ils pouvaient venir.

Les flèches s'abattaient dru sur les voyageurs, et même parmi les naturels devaient se trouver d'excellents tireurs, car leurs balles occasionnaient aux adversaires des pertes de plus en plus sérieuses.

Un instant de Sambry fut frappé de ce changement de tableau.

Si, par un hasard providentiel, aucun des Européens n'avait été jusqu'ici touché, par contre les porteurs subissaient un sort moins enviable : il en tombait de toutes parts, mortellement blessés, ou mordant à tout jamais la poussière.

ELLES SE MIRENT A TATER LES CLOUS DE SES SEMELLES. (P. 375.)

De Sambry prévoyait le moment où l'échec serait du côté des explorateurs.

Il eut une décision subite et appela Mwama.

Le serviteur fut détaché vers le monarque pour lui proposer de cesser les hostilités à condition que les esclaves seraient libérés, délivrance pour laquelle les Européens paieraient une bonne redevance.

Mwama ne recula point devant le danger et se mit en devoir d'accomplir sa périlleuse mission.

On le vit courir vers le tembé royal et y entrer audacieusement.

Cinq minutes s'écoulèrent, longues comme cinq siècles.

Et Mwama ne reparut pas.

Une anxiété indescriptible s'empara des explorateurs.

— Ils l'assassineront, fit Criquet.

— Nous avons commis une imprudence, ajouta sir William.

— J'ai voulu tenter l'impossible pour éviter un massacre, répondit le chef blanc.

— Nous nous en repentirons, reprit l'Anglais.

— Ces gens se laisseront séduire par l'intérêt, hasarda de Sambry.

— Leur colère est trop grande.

On attendit encore.

— Allons-y, dit sir Darly.

— Pas de précipitation, riposta de Sambry.

Criquet leur coupa la parole.

— Silence ! Voilà Mwama ! s'écria-t-il.

En effet, le nègre apparut sur le seuil de la porte, et ce que virent alors les explorateurs leur paraissait un rêve affreux.

Mwama avait les mains liées sur le dos, réduit à une inaction complète.

Derrière lui marchait un homme, un Arabe.

Cet homme était Calao.

D'où venait-il ainsi tout-à-coup, comme un mauvais génie sortant de terre ?

Comment et par quel concours de circonstances, le terrible négrier se trouvait-il en ces lieux, sans que sa présence eut été soupçonnée ?

Personne ne le savait, personne ne pouvait le comprendre.

Cette question se dressait devant l'esprit des explorateurs, sans qu'ils trouvassent à la résoudre.

A la vue du bandit leur sang se glaça dans leurs veines, et une malédiction enfantée à la fois par la vengeance, la rage et la peur, leur serra la gorge.

Et ils virent autour des lèvres de Calao un sourire moqueur se jouer, comme une provocation immense, infernale, haineuse.

Ils semblaient rêver debout, à la vue d'une telle apparition.

Cependent l'Arabe poussa le parlementaire jusque devant le tembé royal et jeta du côté des explorateurs un regard de défi.

Puis, lentement, il se plaça à quelques pas du serviteur, et levant son fusil, il épaula et visa le malheureux.

Mais au même instant, un cri terrible, rauque, indéfinissable, s'éleva des rangs des explorateurs ; une balle siffla à côté des oreilles de de Sambry, et, comme frappé par un trait invisible, Calao tomba, baigné dans son sang.

Toutes ces scènes s'étaient déroulées si rapidement qu'elles ressemblaient à une affreuse féerie préparée de longue main.

Une seconde les explorateurs restèrent comme pétrifiés, pendant que Calao se tordait dans une agonie pénible.

Pourtant la raison revint bientôt à de Sambry.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Qui de vous a fait ce maître coup ? demanda-t-il.

— Moi, répondit simplement sir William, pendant qu'il rechargeait son arme, pour chercher dans les lignes ennemies, d'autres victimes.

Mais cet acte audacieux avait mis la flamme aux cœurs.

L'élan était donné, irrésistible et indomptable.

Semblables à des furies, tous s'élancèrent vers le tembé royal, suivis par les porteurs, excités par le noble exemple de leurs chefs.

Plus promptement que la pensée, Mwama fut débarrassé de ses liens par de Sambry, et le fidèle serviteur en profita pour prendre sa revanche.

Rugissant et l'écume à la bouche, il fondit sur Calao, qui se débattait contre les spasmes de la mort.

— A moi le traître ! s'écria Mwama.

Et saisissant le fusil même du négrier, il en appliqua le canon contre le front de Calao et lui fit sauter la cervelle.

Désormais la bataille s'annonçait triomphante pour les explorateurs.

De toutes parts les indigènes, fort peu en nombre du reste puisque les balles européennes avaient fait des prodiges, les indigènes s'enfuirent soit derrière les demeures, soit vers la forêt.

Alors Criquet eut son idée, à lui.

— Metala ! exclama-t-il. Il me faut Metala !

Mais soudain l'un des porteurs de la caravane accourut effaré.

— Le feu ! hurla-t-il.

Instinctivement de Sambry et ses compagnons tournèrent leurs regards vers le camp et aperçurent des bouffées d'une fumée épaisse flottant dans les airs.

Ils en furent stupéfaits.

— Les lâches ! fit le chef. Ils brûlent nos tentes.

Aussitôt il détacha Criquet et Henri vers le campement, à l'effet de combattre l'incendie.

Les deux voyageurs se hâtèrent vers ces lieux, renforcés par un peloton de porteurs.

Tristement de Sambry laissa errer ses regards sur ce spectacle désolant, et il maudissait les rigueurs de la vie africaine.

Puis, reportant ses yeux autour de lui, il esquissa un geste violant.

— Œil pour œil, dent pour dent ! s'écria-t-il. Suivez-moi.

La troupe s'engouffra dans le palais du monarque, et bientôt les flammes, à leur tour, s'élevaient au-dessus de son toit.

C'était comme un feu de joie, léchant les murs d'une demeure maudite, et dans les reflets duquel se mouvaient une légion d'ombres victorieuses.

Ces ombres c'étaient les explorateurs.

Bientôt encore les demeures contigues commençaient à flamber ; mais comme de Sambry n'entendait punir que Metala seul, il ordonna qu'on empêchât l'incendie de se progager.

Oubliant déjà les péripéties de la lutte gigantesque qui venait de se consommer, les explorateurs s'adonnèrent tout entier à leur œuvre de sauvetage, et parvinrent à circonscrire le feu, qui consuma lentement, jusqu'à la dernière planche, la demeure royale.

Un quart d'heure plus tard, Criquet revint de sa mission pour annoncer à ses amis que les tentes, à part quelques dégâts insignifiants, avaient pû être sauvées.

Non sans peine, mais passablement vite, on était parvenu à éteindre les flammes, que les gens de Calao y avait évidemment mises.

— Tout est donc pour le mieux, ajouta Criquet.

En effet, tout était pour le mieux, car si les tentes avaient été détruites, les explorateurs eussent été privés d'un matériel non seulement indispensable, mais encore qu'ils n'auraient su remplacer.

— Et maintenant enfin, fit le chef, pensons aux esclaves.

Rien ne les empêcha plus de le faire, car le village entier avait été laissé vide pas ses habitants, et on n'y rencontrait plus que les gens de l'expédition européenne.

Pendant que Harris, avec quelques hommes, transporta les blessés au campement, les autres compagnons se dirigèrent vers le troupeau d'esclaves.

A la vue des explorateurs, ces malheureux manifestèrent une crainte

nouvelle, et il était certain qu'ils s'attendaient à recevoir simplement de nouveaux maîtres.

On les tranquillisa sur ce point et de Sambry leur fit annoncer que, dans quelques minutes, tous seraient rendus à la liberté.

Les infortunés ne purent y croire que lorsqu'on leur ôta les liens en fer qui entouraient leur tête.

Ce furent des exclamations de joie, des gambades, des courses effrénées, si bien qu'après un quart d'heure à peine, plus un seul des esclaves ne restait sur le terrain.

On n'y voyait plus que les anneaux en fer et les chaînes, éparpillés en un amas bizarre.

— Nous laisserons derrière nous ces vestiges significatifs, comme preuves de l'acte que nous venons d'accomplir, dit le chef blanc.

— Vous comptez-donc partir ? demanda Paul.

— Sans aucun retard.

— Il n'y a pourtant, pas péril en la demeure.

— Oh non ! Mais nous n'avons plus que faire, ici, en réalité.

— Au fait, c'est vrai.

— En conséquence je crois que nous ferions œuvre utile en continuant notre route,

C'est ce qu'on décida.

Sans plus de délai, on se rendit au campement et l'on se mit en devoir de plier bagage.

Puis on s'embarqua dans les canots.

Bientôt les pagaies recommencèrent leur office et la flotille vogua lestement sur les eaux ocreuses du Congo, laissant derrière elle le village dévasté et une solitude navrante.

Sur ces entrefaites la journée avait accompli une grande partie de sa course, et alors seulement les explorateurs s'aperçurent qu'ils avaient négligé de penser au repas.

Ce fut Criquet qui, le premier, se rappela de la chose.

— Peut-on être distrait à ce point ! s'écria-t-il. Oublier de manger, voilà qui est vraiment par trop fort !

— Les héros de l'antiquité ne mangeaient qu'après la bataille, fit von Ruff.

— Nous ferons comme eux, monsieur le naturaliste.

— Et comme eux, nous avons mérité cette compensation.

On ne se mit pas en frais pour le dîner ; et chacun reçut sa ration, qu'il consomma, debout ou assis, suivant qu'on trouva de quoi se caser,

Le Bruxellois fut insatiable.

— J'ai une faim de loup, dit-il.

— Allez toujours, répondit de Sambry avec bonne humeur ; à l'occasion de la victoire, je doublerai, s'il le faut, les parts.

— A coup sûr, on le ferait à moins.

— Surtout à cause de la revanche sur Calao, intervint Henri.

La citation de ce nom détestable replaça l'attention spéciale sur le terrain de la bataille.

On se félicitait ouvertement de ce résultat aussi inattendu que glorieux, qui ôtait du chemin des explorateurs le plus redoutable ennemi.

Désormais un gros point noir avait disparu de leur horizon, et ils se sentaient réellement les coudées plus franches, car non seulement le fait en lui-même constituait une action brillante, mais encore par cette action, les explorateurs s'étaient préparés une réputation immense sur le territoire africain, grâce à laquelle les congénères du marchand d'esclaves tué sentiraient enfin que leur puissance n'était plus aussi absolue qu'ils avaient bien osé le dire et le croire jusqu'ici.

Calao mort, c'était un fleuron en plus à la couronne de la civilisation.

Après lui on tâcherait de trouver Palimbo ; après Palimbo, d'autres encore.

Sans escompter trop facilement l'avenir, de Sambry s'extasia sur la situation du présent et ce fut, le cœur joyeux, qu'il causa avec ses amis, de ce jour si mémorable de leur expédition.

Entretemps les embarcations allaient leur train, sans être entravées par des obstacles sérieux, et naviguant sur une surface relativement calme.

De-ci de-là, un clan d'hippopotames, se roulant dans la vase de la rive, ou quelque crocodile flottant entre deux eaux, troublaient la quiétude du fleuve, sans toutefois montrer la moindre velléité d'attaque ou d'hostilité vis-à-vis des explorateurs.

Ils passaient tellement inaperçus que sir William, tout à l'entretien général, ne songeait même pas à essayer sur eux ses coups de fusil.

De la sorte on était arrivé à la tombée du soir et de Sambry pensait au campement pour la nuit.

— A la première place convenable, nous aborderons, dit-il.

— Il ne faudra pas chercher longtemps, répondit Criquet.

— Voyez-vous quelque chose de convenable ?

— Oui, là-bas, à gauche, un village.

C'était ainsi.

Cinq minutes plus tard, les embarcations s'arrêtèrent contre le rivage sur lequel s'élevait le village signalé par Criquet.

Le paysage était ravissant et formait un bouquet de verdure enclavé dans un cadre de montagnes rocheuses.

Le sol même était extrêmement rocailleux, et cette circonstance fut la cause que l'entrée de Criquet dans le village donna lieu à un singulier et divertissant incident.

Avec son insouciance habituelle, le Bruxellois sauta à terre, agrémentant ce saut d'un bond gymnastique à sa façon.

Au moment où ses pieds touchaient le sol, les clous qui garnissaient ses semelles, firent, par leur frottement brusque sur le roc, jaillir quelques étincelles.

Pour les explorateurs, cette chose toute naturelle passait inaperçue, mais les habitants du village, groupés sur la berge, en pensèrent autrement.

Ces étincelles inoffensives jetèrent le trouble dans leur esprit, et ils se prirent à entourer Criquet en criant respectueusement « L'homme blanc, maître du feu ! »

Un peu décontenancé par cette admiration toute gratuite, le Bruxellois essaya d'éloigner au moyen des coudes, les assaillants importuns, mais ceux-ci tinrent bon.

C'étaient surtout les femmes qui s'acharnaient après lui.

Au fond Criquet ne comprenait pas au juste ce qu'on lui voulait ; et, avec sa mobilité de conception, il se mit à s'imaginer qu'on essayait de perpétrer sur sa personne un enlèvement.

Cependant cette supposition ne lui resta pas longtemps, car il vit bientôt que c'était contre ses pieds que l'on conspirait.

Il en prit son parti et se laissa faire.

Les négresses le forcèrent à s'asseoir sur un morceau de roc, et levant de force ses jambes, elles se mirent à tâter les clous de ses semelles.

Criquet en comprit de moins en moins, et finalement il le prit d'une gaieté de cœur telle qu'il s'épancha dans une longue hilarité.

Du reste, les compagnons, le voyant ainsi traqué, joignirent leurs éclats de rire aux siens, au grand étonnement des indigènes qui ne surent pas se mettre en tête comment il fût possible de se moquer de leur examen admiratif.

Penchées sur les pieds de Criquet, elles s'absorbaient dans la contemplation des petits morceaux de fer ou d'acier qui avaient su tirer du roc le feu, ou pour mieux dire, l'étincelle dont, selon leur croyance, disposaient seuls les fétiches.

Et, avec une satisfaction soutenue, elles laissaient errer leurs doigts sur les fameuses semelles, en répétant leurs cris d'extrême admiration.

Fort complaisamment Criquet se prêta à cette manœuvre, en se réservant toutefois le droit de l'assaisonner de ses réflexions.

— De plus fort en plus fort, dit-il. Voilà qu'on adore mes pieds.

Sir William pouffait de rire.

D'ailleurs il n'était pas le seul, car il y avait jusqu'à von Ruff qui s'esclaffait dans des cabrioles hilarantes.

Quant aux négresses, elles semblaient ne pas vouloir mettre un terme à leur singulière inspection, et elles se jetaient, entre elles, des phrases auxquelles les explorateurs n'entendaient pas grand' chose, mais qui attestaient une absorbante adoration.

Ce train-là durait depuis plus d'un quart d'heure, et Criquet commençait à en avoir assez.

Il essaya de se lever, mais les indigènes avaient l'air de ne point vouloir lâcher prise.

— Je ne puis quand même pas leur enfoncer le nez, lamenta le Bruxellois.

— Conduisez-vous en galant homme et restez à ces dames, lui dit sir Darly.

— Je voudrais vous y voir, grommela Criquet ; il y a longtemps que vous les eussiez envoyées à la moutarde.

— Mais, mon ami, vous avez un succès fou !

— Un succès de bottes, oui.

— Voulez-vous un conseil ?

— Oui, pourvu qu'il me débarrasse de ces importunes.

— Voici : vous avez tout le temps de vous abandonner à elles ; restez ici, fort tranquillement, à leur disposition, pendant que nous installerons le campement. Quand tout sera fini, nous viendrons vous prendre ; il faut espérer que les braves femmes auront alors trouvé leur compte de vos semelles.

Criquet ne riait plus ; au contraire, il trouvait la situation très déplaisante et voulut en finir d'un coup.

— Je vais leur faire cadeau de mes souliers, dit-il ; elles pourront en contempler à leur aise les clous.

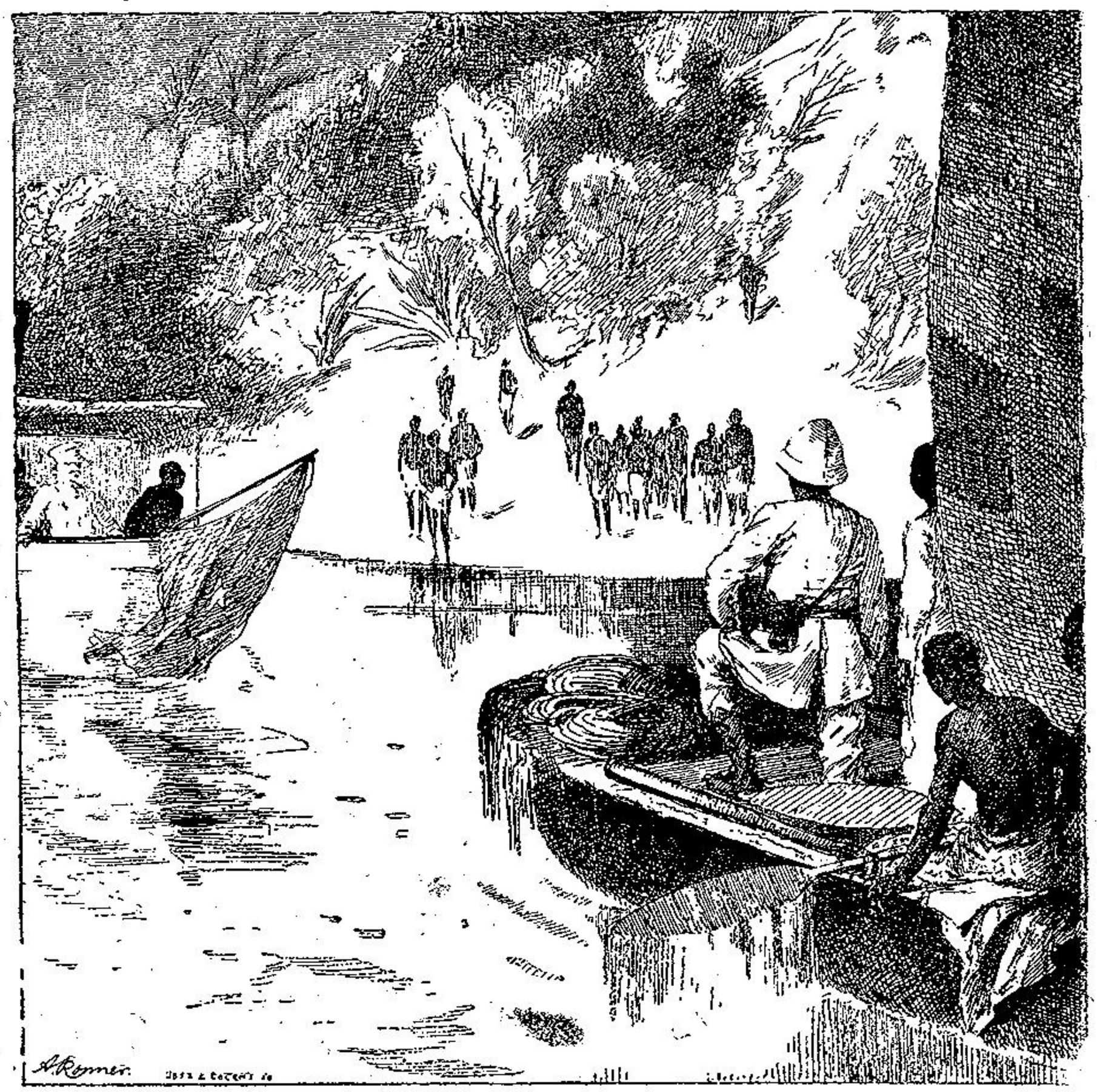
Et il se baissa pour exécuter son idée.

De Sambry lui retint le bras.

— Malheureux, ne faites pas cela ! s'écria-t-il.

— Et pourquoi ? demanda Criquet avec étonnement.

— Parce que vous nous supprimeriez une arme importante.



ON ÉCHANGEA UN DERNIER SALUT. (P. 383.)

— Quelle arme ?

— Vos semelles, parbleu !

— Ah ça, je vous avoue que je n'y comprends plus rien.

— Si vous leur donnez vos souliers, vous nous privez d'un soi-disant fétiche qui peut nous servir à l'occasion.

Criquet comprit et se frappa le front.

— Vous avez raison, dit-il, et je garde mon fétiche. Mais, pour l'amour du ciel, aidez-moi à me défaire de ces ennuyeuses créatures.

— Souvenez-vous du dicton . « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », dit sir William.

— Jolie consolation ! grommela Criquet.

Cependant l'aventure eut une meilleure issue qu'il ne le pensait.

Les négresses, probablement fixées sur le compte du fétiche du feu, cessèrent leur examen.

Elles firent aux pieds de Criquet une dernière révérence pleine de cérémonial et se levèrent lentement.

Le Bruxellois se redressa et se secoua avec une satisfaction visible.

A son tour il s'inclina profondément devant les négresses.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, Mesdames ! fit-il.

Puis, la troupe se dirigea vers l'intérieur du village, suivie par les indigènes, qui ne cessèrent d'admirer, à distance, les pieds du Bruxellois.

XXXI

EN ROUTE VERS LES STANLEY-FALLS

Entretemps l'incident Criquet avait fait son chemin.

Pas le plus infime habitant qui ne sut que l'un des hommes blancs de la caravane était maître du feu et qu'il en disposait à sa guise.

Cette sotte conviction portait d'emblée tous les indigènes en faveur des explorateurs, et lorsque ceux-ci firent demander au chef de tribu la permission d'établir les tentes, pas la moindre difficulté ne leur fut faite.

Au contraire, on s'empressa de leur désigner le plus bel emplacement du village, et, chose inouïe, le monarque voulut mettre gracieusement à leur disposition, ses esclaves pour les aider.

Naturellement cette offre fut habilement écartée ; et de Sambry, toujours aux aguets pour consolider les bons rapports avec les indigènes, récompensa le roi de ses généreuses intentions, par quelques présents de peu d'importance.

Le campement s'éleva donc bientôt entre les huttes mal équilibrées,

et le nombreux personnel de la caravane s'étendait mollement sur le sol ou sur les nattes pour goûter le repas, largement mérité après cette journée laborieuse.

Criquet continuait à être la coqueluche des négresses.

Elles stationnaient en groupes devant les tentes et il leur suffisait d'apercevoir le bout du nez du Bruxellois, pour qu'elles s'épanchassent incontinent en exclamations admiratives ou en chuchotements sympathiques.

Ceci pesait passablement à Criquet, qui n'en cachait pas sa mauvaise humeur.

— Vont-elles donc, à la fin, me laisser en paix? grommela-t-il.

— Vraiment, Criquet, vous êtes un ingrat, fit sir William.

— Un ingrat!

— Mais oui : on vous choie, on vous dorlote, on vous adore, et vous faites une figure de croque-mitaine.

— J'aimerais mieux qu'on me laissât tranquille.

— Vous êtes le succès du jour.

— Eh bien, c'est bigrement contrariant, ce succès.

— Vous trouvez?

— Comment donc! Je ne suis pas fichu de montrer ma mauvaise figure, sans avoir à mes trousses toute cette sequelle de diablesses. Pensez-vous que ce soit amusant?

— Dans tous les cas, cela prouve en faveur de votre personne

— En faveur de mes semelles, vous voulez dire.

— C'est tout comme.

Criquet eut un soubresaut.

— Merci bien du compliment, maugréa-t-il.

En vérite, il ne restait au Bruxellois qu'un moyen, c'était de s'enfermer dans la tente, et c'est ce qu'il fit.

— Au moins, ici je suis à mon aise, dit-il, et je ne suis pas exposé comme un ours blanc dans une ménagerie quelconque.

De Sambry en eut pitié.

Contrairement à ce qu'on avait l'habitude de faire quand les soirées étaient sereines, on ne soupa pas au dehors. La table fut donc dressée dans la tente commune.

— Après le repas, lorsque les adoratrices de Criquet seront rentrées chez elles, nous irons prendre le frais devant la porte, dit le chef.

— Je n'en serai pas fâché, répondit le Bruxellois; car enfin, croyez-vous qu'il soit si gai d'être esclave?

— Pas même des négresses, intervint sir William.

On suivit, conséquemment, l'inspiration de de Sambry, ce qui, au grand étonnement de tous, ne dégagea pas entièrement le Bruxellois, des assiduités des femmes indigènes.

En effet, à plusieurs reprises, on vit une tête noire apparaître à l'entrée de la tente, et deux yeux brillants fouiller l'intérieur de la place.

C'étaient les négresses qui, à tour de rôle, venaient relancer leur idole au fond de son propre temple.

A cette découverte, Criquet faillit perdre l'appétit, malgré la faim énorme qui le talonnait, et l'on fut obligé d'abaisser la portière en toile.

De la sorte le repas put continuer sans encombre, et cette fois, on mangea sans plus de soucis.

Le souper terminé, on se réunit devant les tentes et l'on causa gaiement, tout en se délectant aux fraîcheurs nocturnes.

Une idée subite vint alors à sir William, pour l'exécution de laquelle il se confia à Criquet.

— Si nous donnions un bout de concert? demanda-t-il.

— Ma foi, ce n'est pas de refus, répondit le Bruxellois.

— Il y a si longtemps que mon orgue n'a plus vu le jour.

— En effet, allons le déterrer.

Et sans en rien dire à personne, les deux amis s'esquivèrent pour prendre leur instrument.

Bientôt les sons monotones de la boîte à musique résonnèrent, à la grande surprise des explorateurs.

— Allons, bon! fit de Sambry, sir William qui reprend ses lubies de tourneur de manivelle.

— Laissons-le faire, riposta le docteur, c'est un divertissement inoffensif.

— Oh, je suis loin de m'y opposer, mais enfin, il se fait tard.

— Nous avons le temps de dormir.

— Le pensez-vous?

— Mais oui, à moins qu'il faille partir demain matin.

— C'était-là mon idée première; mais, réflexion faite, j'ai changé d'avis.

— Ah!

— Je crois qu'il serait efficace d'accorder à nos hommes quelques jours de repos, après la glorieuse journée que nous venons de tra-

verser. Ils se sont battus comme des héros contre les négriers et nous leurs devons bien une légère compensation.

— C'est évident.

— J'ai donc décidé que nous stopperons ici pendant deux jours, ou peut-être même trois.

Puis, changeant tout-à-coup de ton :

— Ah, diable ! Voilà le revers de la médaille, ajouta-t-il.

— Quoi donc ?

— Regardez vous-même. Satané orgue !

Et en même temps, le chef désigna une foule d'ombres qui accouraient de toutes parts en criant et en gesticulant.

C'étaient les indigènes que les sons de l'instrument de Darly étaient allés réveiller.

Stupéfaits de ces notes lancées d'une façon aussi imprévue, ils avaient d'abord mis le nez au vent, sans pouvoir se faire une idée de la source même de ce bruit si absolument inconnu pour eux.

Puis, insensiblement enhardis, ils avaient cherché la direction d'où il partait, et ils venaient finalement aboutir au campement.

Tout le village y était.

Femmes, vieillards, enfants se groupaient devant les demeures des Européens, et démontraient par leur joie hilarante et gutturale, combien le concert de sir William leur causait d'agréable fascination.

— Un succès bœuf, fit Criquet.

— C'était à prévoir, répondit sir William.

— Fort bien ; nous allons leur en donner.

Et il tourna de plus belle, jusqu'à ce que, fatigué, il passât l'instrument à Criquet, qui s'empressa de continuer les fonctions de musicien.

Mais alors se passa un spectacle plus inattendu encore.

Oublieux de l'heure tardive, emportés par l'harmonie des airs de l'orgue, les indigènes se mirent à danser, dans une confusion des plus abracadabrantes.

C'était un grouillement qui faisait mal aux yeux, et dont l'effet bizarre s'animait des lueurs blafardes de la lune brillant là-haut, dans son plein.

C'était un tournoiement qui déroutait les têtes et qui faisait lever la poussière en petits nuages flottillant sombrement sur les stries lumineuses éparpillées dans l'espace.

Et la manivelle de Criquet allait toujours son mouvement perpétuel, jusqu'à ce qu'enfin de Sambry priât le fougueux Bruxellois de cesser son exercice dislocatoire.

Tout attrait cessant désormais pour les naturels, il ne fallut pas plus de cinq minutes pour que les lieux fussent vidés et que chacun fût rentré dans son taudis.

Les explorateurs aussi s'empressèrent de regagner leurs pénates et de s'abandonner à un sommeil bienfaisant....

On fit la grasse matinée, et au déjeûner on causa des évènements passés et des évènements futurs.

— J'ai un projet, fit Criquet.

— Encore? demanda de Sambry.

— Oui, et un fameux projet.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— De notre voyage nautique.

On n'écouta que négligemment, étant donné que le Bruxellois faisait au moins mille projets par semaine, dont neuf cent quatre-vingt-dix-neuf étaient condamnés d'avance comme étant inexécutables.

— Vous croyez que ce n'est pas sérieux? demanda Criquet, qui s'aperçut de l'incrédulité de ses compagnons.

— Pour ma part, répondit sir William, je confesse que je nourris à l'égard de vos plans une mince idée de croyance.

— Vous allez voir. N'avez-vous pas remarqué qu'il fait terriblement chaud sur le fleuve? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai trouvé le moyen de nous garantir contre cet inconvénient, et cependant notre séjour ici. Si nous fabriquions sur nos canots des tentes en toile, qu'en pensez-vous?

Sir William ne se moquait plus.

Il trouva l'idée de Criquet délicieuse et ne s'en cacha nullement.

— Voilà qui est pratique, dit-il. Mon ami Criquet, vous êtes un véritable génie.

— Je savais bien que je vous aurais converti à ma cause, répondit le Bruxellois ; mais je n'en suis pas plus fier pour cela.

L'Anglais fit un *hum!* significatif.

— Vous n'avez eu qu'un tort, fit-il.

— Et lequel?

— Celui de ne pas y avoir songé plus tôt.

— Sachez, sir William, que Paris et Lyon n'ont pas été construits en un jour.

Tout le monde approuva la proposition de Criquet.

— A l'œuvre! conclut de Sambry.

Incontinent on se mit en devoir de trier la toile à voile qui fai-

sait partie des provisions, et l'on se confondit en calculs compliqués, afin d'arriver à la plus grande économie possible.

Toute la journée se passa en arrangements et en compulsations, et au soir une grande partie de la besogne se trouvait achevée.

Le lendemain on en fit de même, si bien que les deux plus grandes embarcations se trouvaient munies, non seulement de tentes-abris, mais encore de voiles très potables.

— Demain nous partirons, dit le chef, et nous tâcherons, autant que possible, d'aller sans trêve jusqu'aux Stanley-Falls.

On s'arrêta à cette conclusion, et à peine l'aurore avait-elle éclairé la terre, que la flotille se trouvait équipée.

On échangea un dernier salut d'adieu avec les habitants du village, groupé sur la berge, et les canots filèrent allégrement sur le fleuve.

Mwama arbora le pavillon sur l'arrière d'une des embarcations et le fit flotiller joyeusement.

Un hurrah ! formidable s'éleva du sein de la caravane, répété par les naturels, et allant s'éteindre dans les profondeurs de la campagne.

— Braves gens ! remarqua Criquet.

— Grâce à vos semelles, répondit sir William.

— Elles nous ont porté bonheur, celles-là.

— A quoi tient la bonne fortune, pourtant !

— Sans compter que votre départ va laisser des regrets irréparables dans le cadre féminin de ces bons diables.

— Cela ne prouve qu'une chose, sir William.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai plus de chance que vous.

— En effet ; mais je ne vous envie pas.

— Vous êtes un peu comme le renard de la fable. A bon entendeur, salut !

— Trop aimable, mon ami.

— Et bien à vous.

Et de nouveau les deux querelleurs allaient recommencer leurs interminables agressions, sans l'intervention de de Sambry, qui signala à l'Anglais un troupeau de hérons voletant lourdement à proximité des canots.

Cette circonstance fit cesser d'un coup la discussion.

Sir William oublia son dissentiment pour redevenir chasseur.

Il abattit une demi-douzaine de ces échassiers, qui tombèrent dans le fleuve, et s'en allèrent flotter au gré des vagues.

Cependant les explorateurs ressentirent bientôt toute l'utilité de l'invention de Criquet.

Mollement assis sous l'égide des tentes, ils bravaient carrément les ardeurs du soleil dont les rayons brûlants tombant d'aplomb sur la masse liquide, soutirant à celle-ci des nuages de vapeurs.

Tout le monde était enchanté de se trouver ainsi à l'abri des atteintes suffoquantes de l'astre du jour et l'on s'entretenait gaîment de choses et d'autres.

Seul Mwama paraissait soucieux.

Il regardait d'un œil sombre les buées de vapeurs au-dessus du fleuve, qui se faisaient d'instant en instant plus compactes et moins pénétrables.

De Sambry s'aperçut de la préoccupation du serviteur.

— Tu as l'air bien mécontent, Mwama, lui dit-il.

— Oui, maître, je pense, fut la réponse.

— Tu penses, mon ami? A quoi donc?

— Vous voyez ces vapeurs, n'est-ce pas, maître

— Parfaitement. Cela t'inquiète-t-il?

— Oui, maître.

— Pourquoi?

— C'est l'orage.

— L'orage, allons donc! Le ciel est bleu comme un topaze et pas le moindre grain ne s'annonce à l'horizon.

— Possible, maître; mais la journée n'est pas finie. Je vous assure qu'avant la nuit la tempête secouera les vagues et brisera les arbres de la forêt. Les vapeurs qui se dégagent autour de nous sont des précurseurs qui ne trompent jamais. Nous avons à prendre des précautions afin de ne point être surpris, car vous n'ignorez pasque l'orage, en Afrique, se déchaîne généralement avec une promptitude inouïe.

— Je le sais; mais vois donc comme la nature est calme.

— Raison de plus, maître. La nature se prépare et s'effraie d'avance de la révolution qui va surgir; elle se recueille et se tait pour mieux réserver ses forces à la résistance du souffle qui va l'agiter.

De Sambry qui savait la valeur des connaissances météorologiques du négre, résolut de prendre des mesures en conséquence.

Il fit part à ses amis de la communication qu'il venait de recevoir, et décida de se tenir sur ses gardes.

On navigua donc, en observant scrupuleusement l'espace pour y découvrir le premier indice d'orage qui s'y manifesterait.

Une bonne partie de la journée sé passa de la sorte et déjà l'on commençait à croire que Mwama avait exagéré la situation.

Criquet se trouvait en tête des protestateurs.

— Un orage, par un temps aussi superbe ! s'écria-t-il.

— Ce ne serait pas le premier, répondit sir William ; nous en avons eu un dans les mêmes conditions, sur l'Ogoôué.

— L'Ogoôué n'est pas le Congo.

— Tous deux se trouvent en Afrique.

— Et nous également.

L'Anglais haussa les épaules.

— Vous êtes un incorrigible blagueur, fit-il.

— A votre aisé, mon ami ; mais moi je ne crois pas à la prédiction de Mwama.

Le serviteur, qui entendit prononcer son nom, se retourna instinctivement vers le Bruxellois.

— Mon maître m'appelle ? démanda-t-il.

— Non, je te nomme simplement, et encore ce n'était que pour me moquer de toi, ou plutôt de tes sombres idées.

— Mon maître veut parler de la tempête ?

— Tu le devines du premier coup.

— Eh bien, la tempête s'avance.

Criquet éclata d'une bruyante hilarité.

— Tu es fou, Mwama, ria-t-il.

— Non, maître, la tempête est là.

Et il désigna du doigt un petit nuage, noir comme de l'encre, qui venait du nord au milieu de la sérénité de l'espace.

— Ça la tempête, ce point microscopique ! Allons-donc ! s'écria le Bruxellois.

— Dans quelques minutes elle sera sur nous, répondit gravement le nègre.

Criquet lui tourna le dos et se mit à siffloter un bout de refrain.

— Décidément, il perd la boule, ce prophète de malheur, murmura-t-il.

Mais Mwama était convaincu de ce qu'il avançait.

Il savait qu'on n'avait pas une minute à perdre, si on ne voulait pas être surpris par l'orage, au beau centre du fleuve, et risquer de voir les embarcations se briser comme des coquilles de noix.

Sur-le-champ il avertit le chef.

Celui-ci, qui connaissait le danger, pour en avoir déjà tâté une fois,

se garda bien de prendre l'avertissement avec la même légèreté que Criquet.

Pendant une seconde seulement il toisa le nuage menaçant et s'aperçut bien que le nègre avait deviné juste.

Incontinent il ordonna aux rameurs de gagner le rivage, avec toute la rapidité dont ils étaient capables.

Il était temps.

En un espace infiniment minime, le nuage noir avait gagné une dimension colossale et semblait envahir l'étendue entière du firmament.

Le soleil disparut soudainement, comme si une main gigantesque eût éteint ses feux, tandis qu'une obscurité profonde se répandait sur la nature.

Tout se taisait.

Les oiseaux fuyaient éperdus et se cachaient anxieusement sous l'épaisseur de la verdure ; les insectes labouraient la terre ou le tronc des arbres pour y trouver un refuge, et l'on entendait les fauves regagner précipitamment leurs tannières, en faisant vibrer la forêt sous leurs hurlements sinistres.

De grosses gouttes de pluie tombaient du ciel, fouettées par une brise méchante qui torturait les tentes étendues au-dessus des canots, pendant que le lit tranquille du fleuve prenait des ondulations inquiétantes.

Avec une rapidité inouïe, tous ces signes de mauvais aloi se développèrent, et le flux paisible du Congo se transforma soudain en vagues écumantes.

Elles soulevèrent les canots sur leurs cîmes furieuses, comme des plumes, les choquant, les tenaillant, les secouant à les écraser sous leur étreinte furibonde.

Les pagayeurs firent force de rames pour échapper au danger, tandis que Criquet lui-même, revenu à de meilleurs sentiments, aidait autant que possible, à la manœuvre.

Un coup de tonnerre roula dans l'espace, puis un éclair jaillit, puis un nouveau coup de tonnerre, qui fit trembler la nappe liquide du fleuve.

On dût se tenir ferme au rebord des canots pour ne point être lancé dans le courant.

— Courage ! Courage ! s'écriait de Sambry, tout en encourageant du geste, les rameurs.

Ceux-ci, du reste, n'eurent pas besoin d'être talonnés, car la frayeur superstitieuse propre à leur race, doublait la résistance de leurs nerfs, et ils se mirent en devoir de combattre les éléments, en se penchant, à perdre haleine, sur les avirons.

La sueur perlait au front de ces pauvres diables, dont les yeux se dilataient par une peur atroce, et dont le cœur battait sous l'impulsion d'une attente douloureuse.

Les Européens, à leur tour, n'avaient plus qu'une confiance relative dans ce déchaînement formidable, et Criquet avait beau vouloir affronter la situation par des phrases moqueuses, sa poitrine battait la charge.

Pour comble d'infortune, le vent se déplaçait à chaque instant, si bien que les explorateurs ne surent réellement pas vers quelle rive tourner leurs efforts d'abordage.

Le souffle de la tempête avait déjà enlevé et déchiré en loques, la tente qui garnissait un des canots, ce qui avait inspiré à de Sambry la sage précaution de faire rouler les autres.

A présent l'équipe recevait en plein les averses diluviennes qui les trempaient jusqu'aux os et qui les faisaient grelotter sous le coup d'une sensation fort peu agréable.

Maintenant Criquet ne riait plus.

— Diable, ça devient sérieux, grommela-t-il.

— Cela vous apprendra à ne croire en rien, riposta sir William.

— Je vous avoue que je ne savais pas que...

Une rafale vint donner contre les flancs du canot, et le Bruxellois, renversé de son banc, alla achever à fond de câle, le restant de sa phrase.

En ce moment toutes les cataractes du ciel semblaient s'être ouvertes, et toutes les foudres des sphères célestes paraissaient s'être unies, pour éparpiller sur le monde leurs terreurs et leur envahissement.

C'était un vacarme épouvantable, un sifflement lugubre, un roulement terrible de bruit et de feu, qui envahit l'étendue de l'espace et le faisait ressembler à une incommensurable fournaise, au milieu de laquelle cahotait la flotille, comme une poignée de nains infiniment petits.

On ne se voyait plus, on ne se sentait plus, on ne se comprenait plus.

Tout était chaos.

Tout était confusion.

Heureusement, et même sans le savoir, le premier des canots toucha terre.

Ce fut un cri de joie salué bientôt par d'autres, lancés par l'équipage des embarcations suivantes qui, à leur tour, abordèrent.

On sauta sur le sable, prêt à se glisser sous le feuillage de la rive pour se soustraire quelque peu au contact des ondées.

Mais de Sambry s'opposa.

— Tirons les canots à sec ! ordonna-t-il.

Non sans quelque hésitation ce commandement fut exécuté, et bientôt les nacelles reposaient sur la berge, hors des atteintes dangereuses des vagues.

Tant bien que mal on se mit sous bois, laissant la tempête cracher un peu plus impunément sa mitraille enflammée.

Pourtant la position n'était guère souriante, car, au-dessus et à côté des explorateurs les branches se brisaient avec un fracas sinistre et des arbres entiers se cassaient comme des brins de paille.

Mais enfin, le gîte était passable, en ce sens surtout que la verdure entrelacée formait en cet endroit une sorte de voûte impénétrable aux torrents de pluie.

On fut très heureux d'être tombé à si bon escient, où il était possible d'attendre avec moins d'appréhension la fin de la tourmente.

Aussi Criquet avait-il bien vite reconquis son insouciance, et, après s'être secoué, se prit-il à relever les esprits moroses.

— Ma foi, dit-il, nous sommes bien logés ici. On dirait un parc royal.

— Sauf le roi, remarqua sir William.

— Le roi c'est nous. Aussi je m'en vais faire un tour dans notre verdoyant domaine, en attendant qu'il plaise à Sa Majesté le tonnerre de fermer sa bouche.

Et d'un pas délibéré, le Bruxellois se mit à parcourir la place, où la hauteur des arbustes lui permit de se mouvoir librement.

— Toujours le même, ce Criquet ! fit le chef en souriant

— La joie de nos souffrances, répondit Harris.

— Un garçon d'une sincérité exemplaire, dit Cathérine.

— Quant à cela, je vous l'assure, ajouta sir William ; mais c'est un écervelé.

— Un écervelé qui sait défendre la bonne cause à ses heures, compléta Henri. Je l'ai observé lors du dernier combat avec les marchands d'esclaves, et je vous garantis qu'il n'a pas froid aux yeux, quand il s'y met.

— Assurément, reprit le chef, ce gaillard-là a le cœur bien placé.... Mais, voici qu'il revient. En aurait-il déjà assez, de son inspection territoriale ?

En effet, Criquet se dirigea vers le gros de la troupe, en brandissant au-dessus de la tête un objet d'assez grande envergure, mais que les explorateurs ne purent reconnaître exactement.

Ceci causa quelque curiosité.

— Que lui prend-il de nouveau ? fit sir William

— Encore une farce, sans doute ! répondit le chef.

— Elle serait mal venue, par ce temps abominable.

On regarda plus attentivement.

— C'est une grosse banane qu'il tient, fit von Ruff.

— Allez-vous promener, avec votre banane ! grommela l'Anglais

— Je prétends que si !

— Je gage que non !

Ils ne restèrent plus longtemps dans le doute.

Criquet accourut de toute la longueur de ses jambes et exhiba aux compagnons une cruche en bois, grossièrement taillée.

— Voilà ce que j'ai trouvé dans les broussailles, dit-il.

On examina curieusement le vase et Mwama le reconnut comme étant de ceux dans lequel les indigénes mettent le pommbé ou toute autre boisson.

— A coup sûr il y a des nègres dans le voisinage, dit le serviteur.

— Crois-tu ? demanda le chef.

— La trouvaille de mon maître en est une preuve indéniable.

— A moins que ce soit une cruche oubliée par quelque caravane.

— Les naturels tiennent trop à leurs ustensiles de cuisine que pour les délaisser.

— Quoi qu'il en soit, je la garde, conclut Criquet.

Et il la plaça à côté de lui, comme si c'était sa propriété exclusive.

Entretemps la tempête faisait toujours rage, sans que les éléments en courroux semblaient vouloir se mitiger.

Cette situation donnait à réfléchir aux explorateurs, car le soir approchait et il allait falloir songer au campement pour la nuit.

C'était un point essentiel qui, en somme, faisait partie du programme quotidien, et pour lequel on avait à prendre des arrangements continuels.

— Que faire ? demanda Criquet.

— Ma foi, nous attendrons ici, et nous verrons après, riposta de Sambry.

— Au fait, à travers ces rafales il n'y a pas moyen de marcher.

— Il faut pourtant se résoudre à quelque chose, fit sir William.

— Dites-le moi et je vous la dirai, répondit le chef.

Néanmoins l'orage, à bout d'aliments, diminua insensiblement d'intensité, et bientôt la nature redevint calme.

La pluie cessa de tomber et le fleuve reprit sa course habituelle.

Les oiseaux sortirent de leur cachette, regardant de leur œil malin l'espace bleui à nouveau, tandis qu'ils saluèrent de leurs chansons joyeuses les derniers rayons du soleil couchant, qui vinrent effacer doucement les vestiges de la tempête.

A leur tour, les explorateurs reprirent leur liberté, tout heureux d'être tombés si bien à propos pour se garantir contre les attaques de la tourmente.

— Retournons aux canots, dit le chef.

On s'empressa d'aller retrouver ceux-ci sur le sable de la berge.

Rien n'avait été détraqué et l'on se félicita grandement de les avoir mis à sec.

Immédiatement on s'occupa de les renflouer, afin de faire, avant la nuit, le plus de chemin possible et guidé par l'espoir qu'on pourrait encore rencontrer un village pour y dresser les tentes.

Cette manœuvre s'exécuta assez promptement, aiguillonné qu'on était par le souci d'un repos prochain.

Bientôt chacun se trouva prêt à reprendre possession de sa place dans les canots, et déjà quelques uns des membres de la caravane etaient casés.

Criquet, lui aussi, muni de sa cruche, attendait son tour pour s'embarquer.

— Quelle idée de se charger de pareil embarras ! fit sir William.

— Vous avez beau me trouver drôle, je garde ma cruche, répondit le Bruxellois.

— A quoi bon ?

— Je la remporterai en Europe.

— Comme si l'Europe n'était pas suffisamment remplie de cruches?

— L'Angleterre oui ; mais pas la Belgique.
— Vous attaquez ma nationalité, Criquet.
— Je défends la mienne, sir William.
— En somme, gardez votre cruche ; la chose m'est indifférente.
— Je crois bien, que je la garderai.
Comme d'habitude de Sambry dut intervenir.
— Voyons, mes amis, à bord ! fit-il.
Et les deux chamailleurs s'apprêtèrent à sauter dans l'embarcation, lorsque Criquet se sentit frôler le bras par un contact inconnu, et qu'il vit une grosse main noire s'allonger vers sa cruche.

Furieux il se retourna, et se trouva nez à nez avec un indigène, à la figure affreuse, ayant à côté des oreilles deux longues tresses de cheveux qui lui tombaient sur les épaules, et une barbe dans laquelle toute une nichée de souris paraissait avoir moissonné.

Le Bruxellois retira vivement sa cruche des doigts qui l'avaient déjà saisie.

— Eh bien quoi? demanda-t-il au naturel, qui n'entendait pas un iota au langage de Criquet.

L'indigène, sans s'émouvoir, reprit sa tentative en baragouinant une phrase gutturale.

— Je ne comprends pas ! fit Criquet. Et puis, après tout, cette cruche m'appartient puisque je l'ai honnêtement trouvée.

Mais l'autre n'entendait pas de cette oreille.

Sans la moindre gêne pour les explorateurs qui l'observaient, il se mit à protester hautement contre le Bruxellois, lequel, de son côté, s'épuisa en locutions de toutes sortes pour convaincre le nègre de son erreur.

— Jamais de la vie vous n'aurez mon cruchon ! exclama-t-il.

Sir William s'amusait ferme, et s'adressant à l'indigène :

— Laissez donc, Monsieur le moricaud ! lui cria-t-il. Criquet a juré de rapporter sa cruche en Europe. Il faut qu'il tienne parole.

Le Bruxellois ne se laissa pas émouvoir par cette moquerie.

Il continua bravement à défendre son trésor, de même que son adversaire continua fermement à le réclamer, si bien que le dissentiment entre les deux partis menaçait clairement de dégénérer en pugilat.

Criquet avait posé sa trouvaille à terre, et retroussait ses manches, tout en prenant une pose plastique non douteuse.

— Qu'il y touche, et je lui casse les dents ! fit-il.

— Bravo, Criquet, cria sir William ; apprenez lui la savate.

— La chose sera bientôt faite, riposta le Bruxellois en colère.

Et, en réalité, il n'était plus loin de l'exécution de son idée.

Pourtant le nègre, effrayé par cette exubérante gesticulation, ne se sentit plus du tout à l'aise ; et, tout en maugréant, il se disposa à quitter le champ de bataille, non sans avoir jeté, à l'adresse des hommes blancs, une phrase grosse de vengeance.

Mwama l'entendit, heureusement, et s'avançant vers de Sambry, lui fit comprendre que Criquet jouait en ce moment, un jeu dangereux.

Incontestablement, disait-il, cette aventure entêtée va nous attirer des désagréments ; car, bien que les indigènes soient eux-mêmes les plus fieffés voleurs, ils ne souffrent pas que les autres, et surtout les hommes blancs, détiennent le moindre des objets leur appartenant.

Sans aucun doute, le cruchon trouvé par Criquet avait été abandonné par le nègre, surpris par la tempête, lequel était allé pour le reprendre, lorsque le calme était revenu ; et l'on pouvait s'attendre à une vengeance quelconque si le Bruxellois ne restituait pas à son propriétaire légal, l'ustensile en bois. Il ne fallait pas longtemps pour ameuter contre les Européens les peuplades riveraines, et certes c'est ce qui arriverait.

De Sambry ne se rendit que trop bien compte des réflexions de Mwama, et il résolut d'user de son autorité.

Il alla donc vers Criquet et le pria de se désister de la cruche.

— Jamais ! fut la réponse. Je l'ai, je la garde.

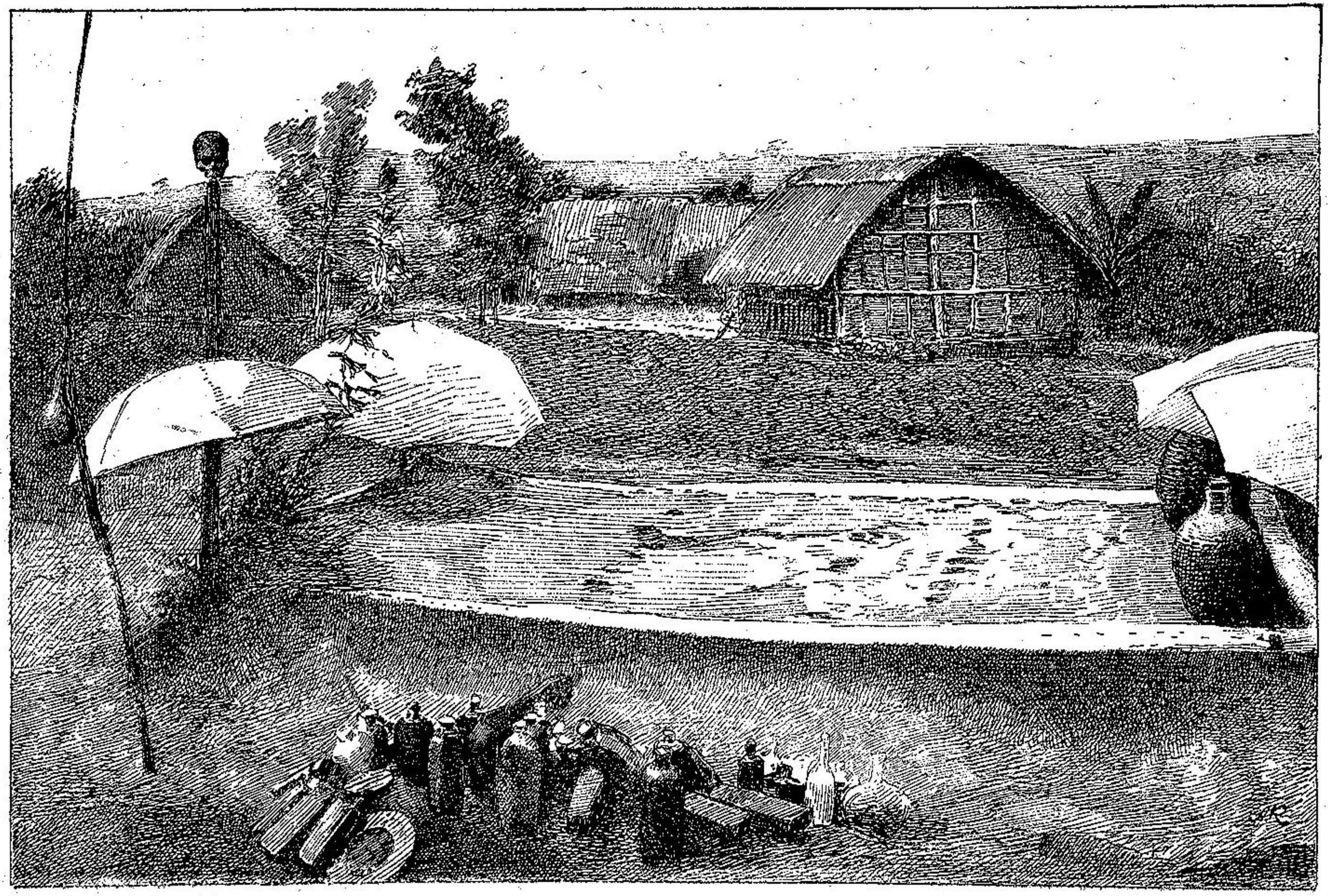
Mais de Sambry savait, au besoin, employer ses pouvoirs de chef et commander en maître.

C'est ce qu'il fit, au grand déplaisir de Criquet qui finit, pourtant, par obéir.

Sir William s'esclaffait en voyant la mine piteuse du Bruxellois et ne manqua pas cette superbe occasion de rire à ses dépens.

— Honneur à Criquet qui rapporte en Europe la plus belle cruche de l'Afrique centrale ! s'écria-t-il.

Le Bruxellois trouva la tirade de si mauvais goût qu'il se contenta de n'y point riposter, et de regarder, d'un œil contristé, l'indigène qui s'éloignait avec son ustensile de ménage.



C'EST LA TOMBE D'UN CHEF, DIT-IL. (P. 399.)

XXXII

UN VILLAGE ABANDONNÉ

Enfin tout le monde se trouvait embarqué.

De Sambry avait l'humeur contrariée, et il ne s'en cachait nullement.

— J'espère bien, dit-il à Criquet, que ce sera la dernière de vos folies.

— J'étais dans mon droit, grommela l'autre.

— Pas du tout. Et puis, toutes ces machines-là nous font perdre énormément de temps. Voyez, la nuit tombe, et qui sait si nous pourrons encore arriver aujourd'hui à un village où camper.

En conséquence, on se hâta de mettre les rames en train et bientôt la flotille glissa sur le courant rapide du fleuve.

Le soir était venu, avec son cortège de bruits mystérieux qui parlaient plus à l'âme qu'aux sens, avec son calme recueilli, et avec sa constellation d'étoiles scintillantes dans un ciel langoureusement serein.

Instinctivement le bavardage de la caravane expira dans un chuchotement, comme si les hommes tenaient à suivre le religieux apaisement de la nature.

Seule la cadence monotone mais poëtique des rames dans les eaux du fleuve jetait dans ce tableau pacifique une note plus bruyante, à laquelle venait se joindre le clapotement régulier de l'onde contre les parois des canots.

On glissait ainsi doucement, presque s'en apercevoir, comme un troupeau de cygnes qui cherchent leur route à travers un lac inconnu dans lequel ils laissent flotter leurs longues ailes inquiètes.

Et la nuit marchait toujours, envahissant complétement le domaine terrestre et ne laissant plus sur la nappe en mouvement que quelques paillettes de lueurs incertaines.

La faim tenaillait les explorateurs qui, dans leur hâte d'arriver, n'avaient plus songé au repas du soir.

— Il faut pourtant que nous soupions, dit le chef.

— Je suis le premier à ne pas refuser, repondit Criquet, qui déjà avait oublié se fâcheuse aventure.

— Aussi je propose de camper à la bonne aventure. reprit de Sambry.

— A défaut de village on se contente d'une berge, observa sir William.

— C'est mon avis, puisque nous n'avons pas à choisir entre les deux.

— Si nous abordions là-bas, sous ce bouquet d'arbres ?

— Soit.

Mwama eut un geste.

— C'est précisément un village, fit-il.

— Un village ? interrogea de Sambry.

— Je vois les huttes, maître.

— Je t'avoue que je ne vois rien du tout.

Les autres ne furent pas plus heureux que leur chef.

Quoi qu'il en fût, on dirigea le cap vers le lieu désigné, et, à mesure qu'on approchait, on distingua des toits en chaume passablement délabrés, qui se détachaient sur la verdure

— Par ma foi, c'est vrai ! exclama de Sambry.

Peu à peu les silhouettes des habitations se dessinaient plus clairement et l'ont put en compter une bonne douzaine.

Ce qui frappa tout d'abord les voyageurs ce fut le silence solennel qui régnait sur cette agglomération de demeures, silence que l'on justifia aisément par l'heure avancée de la nuit.

On n'y prit pas plus longuement garde, et d'un coup de rame, les embarcations touchèrent la rive.

— Que diront les indigènes de notre visite nocturne ? demanda sir William.

— S'ils se rebiffent, nous les calmerons au moyen de quelques présents, répondit le chef.

— Voilà, en vérité, le moyen le plus efficace.

On s'en tint à cela, et toute la bande sauta sur la berge rocailleuse.

Naturellement le remue-ménage de cette nombreuse caravane causa assez de bruit que pour occasionner tout au moins le réveil des habitants de l'endroit ; mais, à l'encontre des suppositions, pas le moindre indigène ne se montra.

— Cherchons le tembé royal, fit de Sambry.

— Comment le reconnaîtrons-nous ? demanda sir William.

— Parbleu, comme toujours ! L'un ou l'autre nègre de l'endroit voudra bien nous faire le plaisir de nous le montrer.

— Mais, mon ami, il n'y a pas plus de nègres que sur ma main.

— Un peu de patience. Ces gens-là sont endormis. Dans deux minutes notre arrivée les poussera dehors.

— Il me semble qu'ils y mettent du temps.

Néanmoins, on marchait toujours vers l'intérieur du village, guidé par les reflets de la lune.

Pas l'ombre d'un être humain ne venait surgir.

— Voilà qui est étrange, fit de Sambry.

— En effet, répondit Harris.

— Cognons à la porte de cette demeure, reprit le chef; nous serons bientôt renseignés.

On s'exécuta.

Le silence le plus complet fut la seule réponse.

On frappa encore; on cria même, sans obtenir toutefois un résultat meilleur.

Les explorateurs se regardèrent, un peu étonnés.

— On dort ferme, ici, remarqua Criquet.

— La patrie des marmottes, ajouta sir William.

— Faisons un feu de peloton, conseilla le Bruxellois.

— Pas d'imprudences! exclama le chef.

— Dans un pays de sourds ces arguments sont permis.

— Il y a mieux que cela à faire.

— Attendre, n'est-ce pas, qu'il plaise à ces Messieurs de s'exhiber?

— Oh non. Entrons plutôt.

— Tiens, l'idée est pratique.

Comme l'accès de la hutte était libre, les Européens s'empressèrent de s'y engouffer.

Rien ne bougea encore autour d'eux.

De Sambry fit flamber une allumette et sur-le-champ sa lanterne portative jeta des rayons abondants dans tous les coins de la demeure.

Un cri de surprise s'éleva.

— Vide! exclama de Sambry.

— Parole d'honneur, elle est vide! ajouta sir William.

Effectivement on n'y rencontrait plus que quelques débris d'ustensiles de ménage, les restes d'un feu éteint et trois ou quatre nattes usées, traînant sur le sol.

— Ce n'est pas ici qu'on nous renseignera, dit Criquet.

— Passons à la hutte voisine, répondit le chef.

On se hâta de sortir et de se rendre dans l'habitation contigue.

On y trouva la même solitude et le même dénuement.

Pour le coup, c'était incompréhensible.

On passa ainsi en revue tous les tembés du village, sans avoir pû mettre la main sur un seul indigène.

— Ne serait-ce pas votre empire de Waouta? demanda sir William à Criquet.

— Mon empire est mieux bâti, riposta vivement le Bruxellois.

— Peut-être n'est-il pas de ce monde!

— Dans tous les cas j'y arriverai un jour ou l'autre.

Cependant cette bizarre découverte mit les explorateurs dans une situation assez perplexe, puisqu'elle ne leur permit pas de se fixer sur le compte des lieux où ils se trouvaient.

Une chose était certaine : c'était qu'il ne se trouvait sur place, âme qui vive.

Le seul qui pût donner sur ces faits quelques éclaircissements fut Mwama.

— Qu'en dis-tu? interrogea de Sambry.

— La chose est simple, fut la réponse. Nous sommes dans un village abandonné.

— Abandonné!

— Oui, maître. Ce n'est pas la première fois que cela arrive.

Criquet interrompit l'entretien.

— Cela nous dispensera de dresser les tentes, fit-il. Casons-nous dans les huttes.

Le serviteur eut un geste d'effroi.

— Au contraire, maître, s'écria-t-il; sortons-en au plus tôt.

— Ah bah! Et pourquoi?

— Si ces demeures ont été abandonnées par les naturels, c'est qu'il doit avoir régné dans le village une maladie contagieuse, comme la peste ou toute autre; or....

Le Bruxellois ne laissa pas à Mwama le temps d'achever. Par un saut formidable, il s'élança vers la porte.

— Bonnes jambes sauvent le cou, fit-il. Salut!

La disparition était si comique que les compagnons en rirent à gorge déployée, ce qui n'empêcha pas Criquet d'aller renouveler à pleines bouffées, dans le frais, l'air de ses poumons.

Au surplus, les explorateurs partageaient complètement la manière de voir de leur camarade, et se hâtèrent de quitter ce lieu vicié par la maladie.

— Que faire maintenant? demanda de Sambry. Il est trop tard pour reprendre l'étape.

— Ma foi, restons, fit Harris.

— Ici ? exclama le chef.

— Non pas. Dressons les tentes un peu plus loin, du côté du fleuve.

— Et les miasmes du village ?

— Il n'y a aucun mal. En somme, n'avons nous pas les désinfectants de notre pharmacie ?

— Au fait, c'est juste. Partons.

La troupe se refit, en se repliant vers l'autre côté du village.

— J'ai faim, moi, grommela Criquet.

— C'est-à-dire, répondit le chef, je ne refuserai pas non plus, un bon morceau de viande.

On doubla donc le pas, d'autant plus que la nuit avançait passablement, et on laissa derrière soi les habitations abandonnées.

Soudain Criquet s'arrêta, et levant les deux bras en l'air :

— Mais, regardez-donc ! fit-il. Un étalage de parapluies !

— Qu'est-ce que vous nous chantez-là ? demanda le chef.

— Je vous assure que ce sont des parapluies.

Et le Bruxellois indiqua à ses compagnons, un long tertre fort habilement construit.

La ligne en était formé au moyen de pierres rocheuses, méticuleusement alignées.

A l'un des bouts se trouvaient deux immenses jarres ressemblant beaucoup à nos dames-jeannes, tandis qu'une foule de cruchons de dimensions moins importantes étaient, un peu plus loin, jetés à terre, pêle-mêle, avec des pots en bois.

On remarquait encore une poire à poudre indigène attachée à une longue perche, ainsi qu'un pieux très élevé surmonté d'une tête de mort.

Ce que Criquet avait pris pour des parapluies, n'en étaient pas précisément, mais à la tête et aux pieds du tertre se trouvait une couple de circonférences en feuilles de bananier cousues ensemble au moyen de lianes, lesquelles circonférences avaient presque la forme d'un parapluie.

A la vue de cette trouvaille singulière, les explorateurs ne purent réprimer un mouvement de stupéfaction, et ils n'avaient pas assez d'yeux pour tâcher d'arriver à une analyse raisonnable.

Mwama les tira de leur perplexité.

— C'est la tombe d'un chef, dit-il.

— Ça, une tombe ! s'écria Criquet. C'est plutôt un bazar.

— Mon maître peut l'appeler comme il le veut, répondit le nègre ; mais c'est un des plus beaux tombeaux indigènes de l'Afrique.

— Eh bien, il ne sont pas difficiles ici.

— Pourquoi donc ces espèces de parasols ? demanda le chef.

— Pour protéger le défunt contre les rayons du soleil, fit le serviteur.

— Et ces cruchons, grands et petits ?

— On les a remplis de boissons, afin que le chef décédé n'aît pas soif pendant son voyage d'outre-tombe.

— En vérité, c'est ridicule.

— C'était un ivrogne pendant sa vie, probablement ? interrogea Criquet.

— Je ne sais, maître, mais l'usage est tel.

— Et la poire à poudre ?

— Pour lui donner de quoi chasser

— Sans fusil ?

— Sans doute.

— Il est à supposer que ce brave homme jettera sa poudre aux moineaux.

— Le crâne au bout de ce gros bâton, continua Mwama, est celui du dernier ennemi tué par le monarque, et qui sert de trophée à sa tombe.

— Cette tombe est-elle sacrée ?

— Oui maître. Gare à celui qui oserait la profaner !

— Le chef serait-il également mort de la maladie contagieuse qui a dévasté ce village ?

— C'est incontestable, car la terre qui couvre la tertre a été tout fraîchement remuée.

— En effet, intervint de Sambry.

— Il doit s'agir ici, reprit le nègre, d'une épidémie récente. Poursuivis par le fléau, les habitants ont enterré leur chef ainsi que leurs frères tombés, puis ils se sont éloignés de ces lieux pour aller, dans des parages plus hospitaliers, reconstruire leur village.

— Et il n'essaient pas de combattre le mal ?

— Que voulez-vous qu'ils y fassent, maître ?

— Employer des remèdes.

— Leur fanatisme est trop grand pour songer à cela. D'après leur croyance c'est une punition leur infligée par les dieux et contre laquelle ils n'ont qu'une seule arme, la fuite.

— Vraiment, ces gens sont à plaindre.

— Oui, ils le sont.

On fit le tour de la tombe pour l'examiner en détail, puis on songea au campement.

— Vous croyez-donc qu'il n'y ait pas de danger à se caser ici ? demanda de Sambry à Harris.

— Aucun, répondit le docteur.

— Dans ce cas, à la besogne !

Les porteurs ne se firent pas prier, car il se faisait tard, et on grillait d'envie de se mettre quelque chose sous la dent.

JE TIENS MON IDOLE ! EXCLAMA-T-IL. (P. 408.)

On chercha l'endroit le plus éloigné des habitations indigènes, tout contre le bord du fleuve, et l'on éleva les demeures en toile.

Une bonne demi-heure après, tout le monde se trouvait devant le repas du soir, qui fut salué par des signes de satisfaction non équivoques.

Entretemps la nuit avait gagné complétement l'espace, une nuit splendide, émaillée d'étoiles et de reflets jaunâtres, au milieu de laquelle voltigeaient des essaims d'insectes lumineux, de papillons nocturnes, et que les fleurs couchantes embaumaient de leurs senteurs.

Les explorateurs se retrempaient largement dans ce délicieux bain atmosphérique, et, après souper, s'étendirent mollement, pendant un quart-d'heure encore, sur le gazon ou sur les nattes, pour savourer quelques bouffées de tabac.

Enfin on songea au lit, et tout le monde se leva pour rentrer dans les tentes.

A l'étonnement général, von Ruff s'éloigna des demeures.

— Hé, von Ruff, où allez-vous? demanda de Sambry.

— Herboriser, répondit simplement le naturaliste.

— Pendant la nuit?

— Certainement.

— Quelle folie!

— Pas du tout; la nuit ou le jour, c'est tout comme.

— Vous n'y verrez pas, mon ami.

— J'ai ma lanterne.

— Pas celle de Diogène, n'est-ce pas? interrompit Criquet.

— D'ailleurs la lumière de la lune me suffit, répondit von Ruff.

— Mais enfin, quelle mouche vous a donc piqué?

— Je vous l'ai dit, je vais herboriser.

— Et si je vous le défendais?

— J'irais quand même.

De Sambry fronça le sourcil.

— Du reste, j'ai mes raisons, reprit le savant.

— Voyons-les, vos raisons, fit le chef d'un ton paternel.

— J'ai remarqué ici des *Barioles Nocturni*. Je veux les voir.

— Vous les verrez demain.

— Impossible.

— Comment! Impossible?

— C'est une plante d'une excessive rareté. Pline la signale dans le tome trois de son encyclopédie.

— Tome trois, page deux cent seize, ligne vingt-sixième, riait Criquet.

— Je ne sais pas au juste, répondit sérieusement le savant.

— Moi je le sais, et cela suffit, fit le Bruxellois d'un air narquois.

De Sambry lui fit signe de se taire.

— Et puis? demanda-t-il à von Ruff.

— Cette plante porte des fleurs dont l'éclat est vivement contesté, parce que, étant donné qu'elle ne s'ouvre que pendant la nuit et qu'à l'aurore elle se ferme hermétiquement, on ne se rend que

difficilement compte de ses couleurs. Vous comprenez que je ne puis pas laisser échapper l'occasion qui se présente de me convaincre par moi-même de la véracité des différentes allégations émises sur ce point, en l'examinant pendant la nuit, c'est-à-dire dans son plein épanouissement.

— Mais mon ami, prenez cette fleur lorsqu'elle est close, détachez en les corolles, et je suis persuadé que vous connaîtrez parfaitement ses couleurs.

— Cela n'est plus du tout la même chose ! exclama von Ruff.

— Soit ; mais je ne puis tolérer cette escapade nocturne.

— Pourquoi ?

— A cause des fauves, parbleu !

— Je ne les crains pas.

— Non, mais nous les craignons pour vous.

— Savez-vous seulement s'il y a des fauves ici ?

— Savez-vous s'il n'y en a pas ?

— Oh non.

— Eh bien alors ?

— Eh bien alors, j'y vais.

Von Ruff était très entêté à ses heures, surtout lorsqu'il s'agissait d'enrichir ses connaissances de botanique d'une nouvelle lumière, et l'on savait qu'il était difficile, sinon impossible, de lui faire entendre raison sur ce chapitre.

Au surplus, il trouvait toujours quelque raison qui plaidât en faveur de sa cause, et à présent cette raison était la rareté de la fleur dont il convoitait la possession.

Il raisonna tant et si bien, il fut si éloquent, si persuasif, si suppliant que de Sambry finit par l'écouter, malgré lui.

— Pourtant prenez bonne note que tout ceci est à vos risques et périls, dit le chef.

— Bien entendu, répondit le savant.

De Sambry hésita encore.

Il crut avoir trouvé le point.

— Je vous le permets, à une condition cependant.

— Laquelle ? interrogea von Ruff d'un ton joyeux.

— C'est que vous ne partirez pas seul.

— Voilà qui m'est égal, pourvu que ce ne soit pas Criquet qui m'accompagne.

Le Bruxellois fit un soubresaut.

— Vous craignez que je ne vous étrangle? demanda-t-il.

— Non, mais vous me gêneriez.

— Merci du compliment.

De Sambry en riait lui-même.

— Ne craignez rien, dit-il ; c'est Mwama qui vous suivra.

Von Ruff eut un « ah ! » de soulagement, et appelant le nègre :

— Viens, fit-il.

Les deux hommes s'apprêtèrent à partir.

— Bonne chance, von Ruff! cria Criquet.

Le savant ne répondit point.

— Tâchez de ne plus vous embourber dans les Eleborbus Euphoborium, ajouta-t-il en s'esclaffant.

Von Ruff se retourna avec une pose de dignité méconnue.

— Euphorbus Eleborium, Monsieur, fit-il.

— Le nom n'y fait rien, mais je vous garantis que ce ne sera plus moi qui vous tirerai le nez de dessous les plantes vénéneuses.

Sans plus faire attention aux paroles de Criquet, le naturaliste s'éloigna avec son compagnon.

— Allons dormir, fit de Sambry.

— Quel fou que ce von Ruff! remarqua sir William.

— Pourvu qu'il ne se répente pas de son équipée, ajouta Harris.

— C'est pour cela que je lui ai adjoint Mwama, riposta le chef.

— S'il y va de ce train nous ne le ramènerons jamais sain et sauf en Europe, conclut sir Darly.

Comme il se faisait fort tard, les explorateurs s'empressèrent de gagner leurs hamacs, et voguèrent bientôt en pleins bras de Morphée.

Pendant ce temps, von Ruff et Mwama battirent les buissons à la recherche de la plante désirée.

Heureusement la nuit était restée sereine, inondant le paysage de charmants reflets et exhibant aux yeux toutes les beautés nocturnes de l'admirable flore africaine.

— Allons du côté des huttes, dit von Ruff ; c'est là que j'ai aperçu mes fleurs.

Docilement le serviteur suivit son maître, insouciant de ce qui préoccupait celui-ci, mais l'œil ouvert au moindre mouvement qui se produisait dans les buissons ou dans les hautes herbes.

Et les deux rôdeurs marchaient d'un pas ferme vers l'endroit où von Ruff croyait trouver ce qu'il cherchait.

Au bout d'un temps relativement court, ils avaient dépassé les

dernières huttes du village, et maintenant le naturaliste oubliait la nature entière pour ne songer qu'à sa chère plante.

L'œil en feu, il s'efforçait de découvrir, à travers les ombres, la place où devait s'étaler son *Barioles Nocturni*, et à chaque instant il étendait instinctivement la main vers un bosquet, s'imaginant tenir son trésor.

Les recherches furent laborieuses, et au bout d'une grosse demi heure, von Ruff commençait à s'imaginer qu'il s'était trompé d'endroit.

La sueur lui perlait au front, et l'idée d'une non-réussite lui serrait le cœur à le faire éclater.

Et il furetait toujours, sans rien découvrir.

— Aide-moi donc à trouver, Mwama, murmurait-il avec désespoir.

— Je ne m'y connais pas, maître, soupira l'indigène, qui avait positivement pitié du naturaliste.

— Une plante à large feuilles.

— Bien, maître.

— Deux mètres de haut.

— Bien, maître.

— Les fleurs en....

Il n'acheva pas.

D'un bond prodigieux, il sauta au-dessus d'un morceau de roc, comme s'il avait encore des jambes de vingt ans.

Il s'épancha en gestes désordonnés, pendant que, des deux mains à la fois, il tâta devant lui.

— Hurrah ! Hurrah ! Le *Barioles Nocturni !* hurla-t-il.

L'indigène le regarda faire en souriant.

— Viens-donc, Mwama ! Viens-donc ! s'écria le savant.

Mais, en cet instant, un autre objet attira l'attention du nègre.

Les broussailles s'ouvrirent spontanément, un grognement sinistre s'y fit jour et un énorme sanglier rouge fit son apparition.

Le nez au vent et les défenses mouillées de bave, le monstre s'apprêtait à s'élancer vers le naturaliste.

Mwama le vit et n'eut pas le temps de se mettre en garde.

— Sauvez-vous, maître ! cria-t-il. Un sanglier.

Pourtant von Ruff, tout à son végétal, n'entendit même pas le cri d'alerte du serviteur et s'approfondissait corps et âme dans une contemplation infinie.

Mwama répéta son appel, sans parvenir à faire bouger d'une semelle, le naturaliste.

Le danger était extrême.

Les poils hérissés, audacieux, fermement campé sur ses pattes, le sanglier prit son élan vers la victime inconsciente.

Mwama épaula, un coup de feu retentit, et le quadrupède roula dans les herbes, en poussant un cri de douleur.

Le sanglier n'étant pas mort du coup, le nègre essuya sur lui encore deux balles, qui l'achevèrent.

L'irrascible savant, voguant dans les sphères surnaturelles, ne s'était presque pas retourné et se bornait à citer à haute voix les qualités de coloris qu'il découvrait sur les corolles de sa fleur.

Il ne s'émouvait pas plus des coups de feu qu'un enfant d'un danger qu'il ne connaît pas, et se bornait, tout en se penchant sur l'arbuste, à demander à Mwama :

— Pourquoi donc tout ce bruit?

— J'ai tué un sanglier rouge, fut la réponse.

— Un sanglier rouge?

— Oui, maître, qui allait se jeter sur vous.

— Sur moi?

— Parfaitement.

Et le savant, sans plus s'en inquiéter, continua l'examen du *Bariolés Nocturni*.

Ce ne fut que lorsque son inspection fut entièrement terminée qu'il daigna jeter un regard autour de lui.

Il aperçut l'animal mort à ses pieds, et recula instinctivement.

— C'est donc bien vrai? demanda-t-il.

— Aussi vrai que nous sommes ici.

— Diable! Et c'est à moi qu'il en voulait?

— Oui, maître.

— Voilà qui est fort. Je ne m'en étais pas aperçu.

— Heureusement que j'étais auprès de vous.

— En effet.

— Sans cela un malheur eut été à déplorer.

— Je t'en remercie, Mwama.

— J'ai fait mon devoir, maître.

— Non pas pour moi.

— Pas pour vous, maître? interrogea l'indigène confus.

— Pour la science, mon ami.

Mwama ne comprit pas, mais comme c'était le naturaliste qui le disait, il devait avoir raison.

Ils étaient donc tous les deux heureux, l'un d'avoir pu faire son expérience, l'autre d'avoir sauvé son maître.

Ils réfléchirent pendant quelques secondes.

— Qu'allons nous faire de cet animal ? demanda von Ruff.

— Le porter au campement.

— A quoi bon ?

— C'est un excellent régal.

— Crois-tu ?

— Vous en goûterez, maître.

— Soit ; mais ce n'est pas moi qui le porterai.

Le serviteur n'avait pas attendu cette réplique, qui ne l'étonna d'ailleurs.

Il chargea la bête sur ses épaules, et les deux promeneurs nocturnes reprirent le chemin des tentes.

Cependant les coups de feu tirés par Mwama avaient fait bondir les environs.

On les avait entendus dans le camp et tout le monde, subitement surpris, avait sauté sur pied.

De prime-abord on s'était dit que ces détonations devaient être le fait des excursionnistes ; et, au grand hasard, on était accouru vers le lieu d'où ils étaient partis.

Aussi, à peine von Ruff et Mwama avaient-ils fait un bout de route, qu'ils se rencontrèrent avec leurs compagnons de voyage.

Ces derniers avaient l'inquiétude sur le visage.

— Eh bien ? Qu'est-il arrivé ? demanda de Sambry.

Von Ruff raconta l'aventure, en s'extasiant surtout sur la magnifique découverte qu'il venait de faire.

Le chef n'avait pas l'air content.

— Avec vos fantaisies vous nous ferez un jour regretter votre présence parmi nous, lui dit-il.

— Je suis dans une joie indescriptible, fit le savant, sans répondre à la reprimande de de Sambry.

— Et nous sommes dans une mauvaise humeur massacrante, répliqua Criquet.

— Pourquoi ? interrogea naïvement von Ruff.

— Parce que vous nous empêchez de dormir.

— Moi je vous empêche de dormir ?

— Mais oui, parbleu ; vous nous chassez continuellement de notre lit.

— Voilà, par exemple, une chose que je ne vous ai pas demandée.

Criquet roula des yeux furibonds.

— Le bon moyen de ne pas se réveiller, lorsqu'on entend des coups de feu dans la nuit ! s'écria-t-il.

— Quoi qu'il en soit, je vous préviens qu'à l'avenir vous ne sortirez plus des tentes, le soir, affirma le chef.

Von Ruff, comprenant sans doute son inconséquence, resta silencieux, et la troupe entière, munie du sanglier, s'en retourna au campement, achever le reste de la nuit, dans un repos un peu troublé.

XXXIII

DES SINGES ET DES RUINES

On fut levé de bonne heure, car il fallait continuer l'étape vers les Stanley-Falls.

On bouda encore un peu von Ruff de sa mésaventure de la veille ; mais comment se fâcher avec un homme qui restait indifférent à tous les orages, d'où qu'ils vinssent, et qui répondait par une parole en l'air aux remontrances qu'on lui faisait ?

Ce fut encore le cas, et lorsque les tentes furent pliées, on avait déjà passé l'éponge sur la méconduite du savant.

On allait donc regagner les canots, quand Criquet, qui s'était éloigné sans être aperçu, vint accourir avec dans les bras une grande statue, ou plutôt un grand buste en bois, grossièrement sculpté.

Le Bruxellois criait à tue-tête et faisait des bonds joyeux à faire rire un rocher.

— Je tiens mon idole ! exclama-t-il.

Et il fit, en effet, évoluer la statuette d'une main à l'autre, en lui prodiguant des saluts révérencieux.

— Où avez-vous cherché cela ? demanda de Sambry.

— Dans le temple du féticheur.

— Quelle idée !

— Une idée comme une autre.

— Et qu'allez-vous en faire ?

— L'emporter avec nous.

— Cela ne nous servira de rien.

— Allons-donc ! Et la puissance des dieux !
— A quoi bon ?
— La belle question !
— Mais enfin, voyons, je n'y vois pas d'utilité.
— Dans ce cas, je le garde comme souvenir.
— C'est de la démence.
— N'empêche que j'y tiens.

Et de nouveau Criquet imprimait à son idole des mouvements de va-et-vient qui la firent paraître plus hideuse encore.

Mwama s'approcha du Bruxellois.

— Mon maître a tort de vouloir emporter cette idole, dit-il.
— Et pourquoi, je te prie ?
— Parce qu'aux yeux des indigènes c'est un sacrilège.
— Je ne me moque pas mal des indigènes.
— Mon maître peut dire cela ; mais si les naturels voyaient parmi nous ce fétiche, il pourrait nous en résulter des conséquences fâcheuses.
— En quel sens ?
— Les fétiches sont une chose sacrée qu'il n'est pas permis d'enlever.
— Distinguons : je n'enlève rien, je prends.

De Sambry intervint.

— Voyons, dit-il, soyez raisonnable.
— Mais je le suis, car je ne fais aucun mal, je présume, en donnant á ce morceau de bois, d'autres prêtres et un autre temple.
— C'est inutile.
— Mais à son avantage exclusif.
— Pour nous c'est une encombre.
— Il nous aidera à faire des miracles.
— La science de Harris sera suffisante. Croyez-moi, mon ami, Mawma a raison. Ce rapt pourrait nous faire mal venir des indigènes, et puis, nous n'avons pas le droit de nous emparer d'un objet qui appartient à autrui.

Il fallut bien des discussions encore pour amener Criquet à se désaisir de son idole ; mais à la fin il entendit raison et alla, d'un air penaud, replacer son buste où il l'avait cueilli.

— Et maintenant, en route ! dit le chef.

On s'embarqua et bientôt les canots, glissant légèrement sur le fleuve, laissèrent derrière eux le village abandonné.

Le temps était superbe.

Dans le ciel flottait un monde de nuages azurés et sur la terre une infinité d'oiseaux gazouillaient entre la verdure.

Le long du rivage voltigeaient des milliers d'insectes, poursuivis par d'autres en jouant avec leurs congénères les jeux éternels de la nature, heureuse de revivre.

Sur les eaux peu transparentes du fleuve flottaient les nénuphars, qui buvaient à larges gorgées les rayons du soleil et qui pompaient délicieusement, à travers leurs tiges fibreuses, les fraîcheurs du cours d'eau.

Le seul inconvénient dans cet ensemble harmonieux était la chaleur que répandait l'astre du jour.

Bien que la journée n'en était encore qu'à son début, une sorte de suffocation flottait dans l'air, rendue plus insupportable encore par l'absence de toute brise.

Les pauvres pagayeurs, courbés sur leurs avirons, soufflaient péniblement, tandis que la sueur inondait leur front reluisant.

De nouveau les explorateurs purent constater l'utilité des tentes-auvents dûes à l'initiative de Criquet.

Le soleil avait beau darder d'aplomb ses rayons meurtriers, les voyageurs, nonchalemment assis sous les abris en toile, ne sentirent pas ses atteintes d'une manière intolérable.

Ils pouvaient admirer à leur aise et sans trouble, le magnifique paysage qui fuyait des deux côtés du fleuve, comme un tableau enchanteur.

Un nombre considérable de bananiers aux feuilles protectrices étendaient au-dessus des broussailles, leurs bras multiples, chargés de fruits et de fleurs.

Ils formaient des forêts en miniature, au sein desquelles se mouvaient des légions de singes noirs, remplissant l'espace de leurs criailleries stridentes.

Ces animaux, attirés par le bruit de la caravane nautique, venaient, en troupes considérables, se poster à la lisière de leur domaine, pour voir passer la flotille.

D'un œil hébété ils contemplaient l'équipe qui s'éloignait à force de rames ; et, sautant de branche en branche, d'arbre en arbre, ils daignaient ainsi escorter les voyageurs aussi loin que cela leur était possible.

Avec leur taquinerie naturelle, plusieurs d'entre-eux s'amusaient à lancer, de temps à autre, vers le fleuve, une banane, au risque de se faire mal venir leur salutation par trop démonstrative.

Ce manège amusait beaucoup Criquet, qui charmait ses loisirs en interpellant les singes par les acclamations les plus fantaisistes et en leur jetant des phrases à faire pouffer de rire.

Et les quadrumanes de répondre à la gesticulation du Bruxellois, par une gymnastique ébourriffante, entremêlée de cris à faire bondir de colère un sourd-muet.

La chose allait à la fin si loin que de Sambry dut intervenir.

— Laissez-donc ces animaux tranquilles, dit-il à Criquet.

— Eh, diable ! Je ne leur fais aucun mal, répondit le Bruxellois.

— Assurément non, mais vous les amenez à nous régaler d'un charivari dont nous pourrions parfaitement nous passer.

— Ayez pitié de ces pauvres bêtes ; il est si rare qu'ils puissent causer avec des êtres humains.

— Ah, vous appelez cela causer ?

— A coup sûr, voyez donc ce grand singe là-bas, comme il s'amuse à me faire des signes d'intelligence. Bonne bête !

Mais au même instant, la bonne bête cueillit une grosse banane, et prompt comme un éclair, la lança vers les explorateurs.

Criquet l'attrapa en pleine figure.

Il hurlait comme un possédé, pendant que les compagnons se tordaient d'hilarité.

— Bonne bête ! s'écria sir William.

Mais le Bruxellois n'était pas content du tout.

Tout en se tenant le nez, qui avait reçu la banane, il montra le poig au singe et le combla d'insultes.

— Ah le bandit, le tartufe, l'assassin ! hurla-t-il.

— La bonne bête ! répéta sir William.

— Le scélérat ! exclama Criquet. Si je le tenais !

— Allez-donc lui serrer la main, ou plutôt la patte.

— Attendez, je vais lui flanquer sa punition.

Et Criquet, oubliant un instant sa blessure, prit son fusil et envoya une balle au singe peu fraternisation.

Le plomb alla siffler dans les feuilles, sans toucher le délinquant ; mais la bande entière des quadrumanes, pris d'une peur atroce, se sauva, dans un désordre indescriptible, vers l'intérieur de la forêt.

Pendant quelques minutes ce fut un vacarme épouvantable de cris et d'exclamations, qui firent penser à un débordement infernal, puis tout retomba dans le silence.

Le dernier des singes s'était esquivé.

Cependant le nez de Criquet avait reçu une bonne atteinte et maintenant seulement il s'aperçut que le sang s'en échappait.

D'un air penaud il s'épongea au moyen de son mouchoir, non sans essuyer une avalanche de quolibets de la part des camarades, sur les excellents sentiments de la « bonne bête ».

— Vous en serez quitte pour un gonflement, fit Darly.

— Voilà ce qui m'importe peu, mais ce qui me tracasse c'est que je n'ai su tuer le gredin.

— Il n'y a qu'à prendre votre revanche.

— Ma revanche ?

— Mais oui !

— Comment cela ?

— Parbleu, c'est élémentaire. La première fois qu'un singe vous assommera encore le nez au moyen d'une banane, il faudra viser plus juste.

— Merci, je sors d'en prendre.

Et Criquet, maugréant contre la mauvaise fortune, se mit à continuer le pansement de sa blessure, en l'imbibant d'un bain froid puisé dans le fleuve.

Cependant la flotille marchait bon train, entre les rives charmantes du Congo, et insensiblement on touchait à l'heure de midi.

Le chef commanda la halte pour le repas.

On chercha un endroit convenable pour camper à cet effet, ce qui offrait une difficulté assez grande, par la raison que la végétation sur la berge était si touffue et si serrée, qu'elle ne laissait presqu'au-aucun vide pour aborder.

Néanmoins, au bout de quelques mètres de parcours, on trouva ce qu'il fallait.

Les herbes du rivage étaient aplaties en cet endroit, et l'on eut même dit que celui-ci devait avoir été beaucoup fréquenté, tant sa commodité de circulation tranchait avec l'inextricable végétation du voisinage.

Mwama en fit immédiatement la remarque.

— Des hommes ont passé par ici, ou bien des éléphants, dit-il.

— Nous allons le savoir, répondit le chef. A terre !

Il ne fallut pas longtemps à la caravane pour vider les canots.

On avait hâte de se réconforter.

Au bout de quelques minutes chacun fut installé fort convenablement à l'ombre d'une petite forêt de bananiers.

On mangea de bon appétit, pendant que l'on faisait la causette.

Mwama en revint à son idée que ces parages devaient être habités par des hommes ou des éléphants, attendu que c'était le seul endroit jusqu'ici, au milieu du fouillis de végétation, où des routes se trouvassent tracées.

— Je crois même qu'il s'agit d'indigènes, conclut-il en laissant errer au loin son œil de lynx.

— Pourquoi ? demanda le chef.

— Parce que j'aperçois là-bas un champ de manioc.

LE MANIOC.

En effet, non loin des explorateurs, perdu entre les hautes herbes et le feuillage, se remarquait une plantation de manioc.

Le dîner fini, on résolut de pousser une pointe jusque là, afin d'en avoir le cœur net.

L'allégation de Mwama se confirma.

— Ce qui m'étonne, fit le chef, c'est que ce champ soit si délabré.

— Oui, maître, il doit y avoir une cause, répondit le serviteur.

— Quelle serait-elle ?

— Je l'ignore.

— Penses-tu qu'il y ait un village ici ?

— Absolument, maître.

— Si nous le cherchions ?

— Cherchons ! firent les compagnons.

Conséquemment on suivit le sentier passablement large, et, au bout d'un quart-d'heure, on arriva á une sorte de clôture en bois, rognée, renversée, brisée, et, en maintes places, carbonisée.

Les explorateurs s'arrêtèrent, quelque peu surpris.

— Voilà qui est bizarre, fit le chef.

— On dirait du bois brûlé, remarqua sir William. Regardez-donc.

Réellement la clôture portait les empreintes indéniables du feu, et il était visible que la force avait présidé à sa destruction.

Ce qui n'avait pas été rongé par les flammes avait été abattu par des efforts violents, dont les traces se montraient jusque sur le plus petit morceau de bois.

— C'est flagrant ! dit le chef.

— Indiscutable, ajouta Harris.

— La ruine a soufflé sur ces lieux.

— Une vengeance de peuplade à peuplade, probablement.

Le doute devint impossible lorsque Criquet se baissant tout à coup, eut ramassé un objet gisant au milieu des décombres.

— Un fer de lance ! s'écria-t-il.

Effectivement, c'en était un.

Les explorateurs l'examinèrent et furent, à présent, complètement convaincus.

Du reste, ils allaient en apprendre davantage.

Mwama, qui s'était détaché d'eux, et qui se trouvait à quelque distance de là, leur fit signe de s'approcher.

Poussés par la curiosité, ils accoururent auprès du nègre, et se trouvèrent en présence d'un spectacle désolant.

Une vingtaine de huttes en chaume, brûlées. incendiées jusqu'à la base, étalaient leurs affreuses nudités.

Des poteaux calcinés, des toits consumés à demi, des objets de ménage brisés ou contorsionnés gisaient sur le sol, dans un pêle-mêle qui donnait froid au cœur.

D'espace en espace la terre avait une teinte rougeâtre, ou était couverte d'une croûte provenant assurément d'un liquide durci.

— Du sang ! s'écria de Sambry avec répulsion.

Plus loin cette horreur devait s'accentuer encore.

A l'autre bout de l'emplacement les explorateurs trouvèrent un colossal amas de cendres, d'os et de restes de bois.

Sur ces débris lugubres se détachaient plus de vingt crânes, décharnés, noircis, lêchés, eux également, par les flammes.

Ces têtes de mort semblaient rire d'un rictus douloureux, et implorer vengeance.

Les voyageurs furent stupéfaits.

— Quelle désolation ! soupira de Sambry, en laissant errer autour de lui ses regards attristés.

— Le massacre et la tuerie ! murmura Paul.

— Un drame barbare s'est joué ici.

— Oui, maître, intervint Mwama, nous nous trouvons en présence d'un de ces terribles actes qui ne sont que trop fréquents en Afrique. Une guerre de peuplade à peuplade doit avoir produit ce sinistre tableau. La tribu qui habitait ce village, vaincue, battue, aura dû prendre la fuite dans les bois ; et le vainqueur, s'emparant du chef et de sa famille, les aura brûlés vifs sur un bûcher, aux applaudissements de son armée entière.

— Et ces crânes en sont le témoignage, sans doute ?

— Oui, maître.

— C'est à en frémir.

— Non content de sa victoire et de ce premier et repoussant sacrifice, le vainqueur a voulu couronner son œuvre, en incendiant les habitations des malheureux indigènes.

— Et ceux-ci, où sont-ils ?

— Ils courent la forêt et la plaîne, maître.

— Sans gîte ?

— Sans gîte, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un emplacement propice à la construction d'un nouveau village. A moins qu'avant cette époque ils ne fassent la rencontre de l'un ou l'autre négrier qui, les voyant sans défense, se les accapare pour les réduire à l'esclavage.

Le sombre tableau esquissé par Mwama ne laissa pas que d'impressionner profondément les explorateurs.

Ils se retracèrent en esprit, le combat qui s'était livré, la résistance opiniâtre des indigènes, leur désespoir de se voir vaincus, le bûcher dévorant les victimes, tout le village en feu, jetant sur les environs ses lueurs rougeâtres et frémissantes.

Ils virent tout cela par les yeux de l'âme, et ils en frémirent jusqu'au fond de leurs veines.

Attirés par la désolation même du spectacle, ils ne purent en détacher leurs regards et le contemplèrent encore longuement.

comme s'ils tenaient à en graver les moindres détails dans leur mémoire.

Criquet rompit, le premier, le silence.

— Allons-nous pousser racine ici? demanda-t-il.

— Ces horreurs ne vous disent donc rien? interrogea de Sambry.

— Si! Mais enfin, qu'y pouvons-nous?

— Rien, je le sais, et c'est ce qui me désole.

— Au fait, le mal est consommé.

— Malheureusement: car si jamais nous sommes appelés à assister a pareil vandalisme, je vous assure que nous saurons défendre les opprimés.

— Cela va sans dire.

Il fallut bien, pourtant, se décider à quitter les lieux.

C'est qu'on fit enfin.

— Retournons au fleuve, dit le chef.

On prit donc le chemin des canots, où le personnel attendait un peu impatiemment ses maîtres.

Tout le monde chercha son embarcation; et, dans celle-ci, sa place habituelle, et l'on s'apprêta à partir, lorsqu'un petit incident vint, encore une fois, retarder le départ.

Au moment ou sir William voulut s'asseoir sur la banquette, il vit, á proximité de son canot, émerger la tête colossale d'un hippopotame.

L'instinct du chasseur se réveilla, et il oublia, d'un trait, caravane, voyage et compagnons.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux arc-boutés.

— A moi! s'écria-t-il.

Il épaula, visa, et la balle alla cogner le front de l'animal.

Celui-ci, surpris de cet attouchement désagréable, se prit à toiser d'un œil curieux, les hommes de la flotille, sans toutefois s'éloigner ou disparaître au fond des ondes.

— Il en demande encore, fit sir William. Attendez.

De nouveau il envoya une balle sur la tête rugueuse de l'hippopotame.

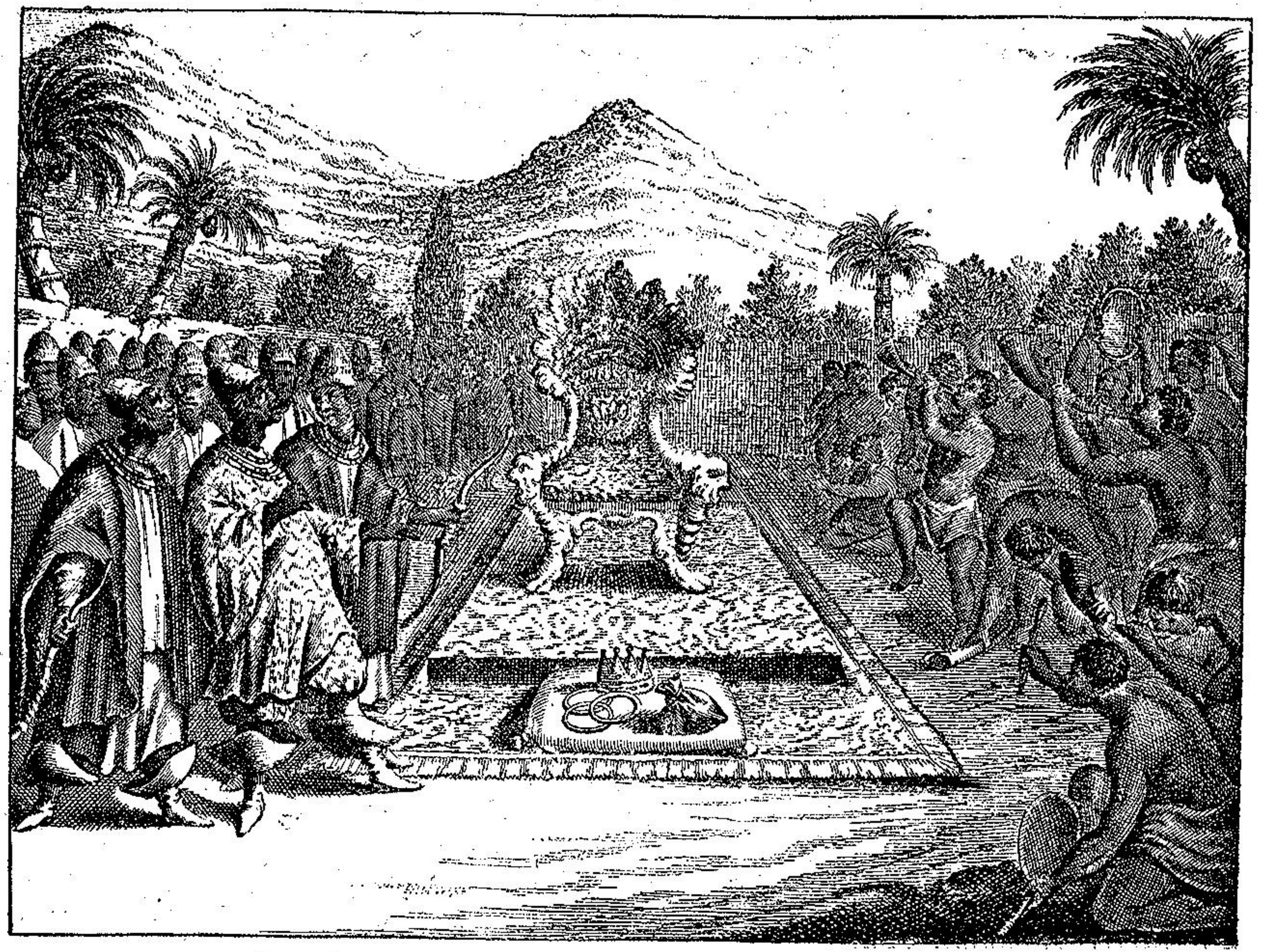
Mais cette fois, la scène menaça de tourner au tragique.

La bête, furieuse, l'œil en feu, la gueule ouverte, se précipita vers les canots, avec une force inouïe.

Sir William vit le mouvement.

Heureusement il était sur ses gardes.

Les compagnons observaient le chasseur et s'intéressaient, naturellement, à l'attaque de sir Darly.



JE MONTERAI SUR MON TRÔNE. (P. 421.)

Au moment où l'hippopotame allait se ruer sur les embarcations, l'Anglais épaula de nouveau et, par un hasard fortuit, sa balle alla crever un œil au monstre.

Celui-ci, furibond, n'en continua pas moins son attitude agressive, et il se trouvait déjà tout près d'un des canots, lorsque sir William, s'adressant à ses camarades, leur cria :

— Feu sur toute la ligne !

Avec une promptitude merveilleuse une dizaine de fusils furent épaulés, une détonation formidable roula sur le fleuve, et l'animal, labouré de blessures, exhala un râle suprême, puis il disparut dans les profondeurs, au milieu d'une large mare de sang rougissant les ondes.

— Là ! Il a son compte ! fit sir William.

— En effet, répondit Criquet ; il doit être à peu près réduit en compote.

— C'est qu'ils ont la peau dure, ces gaillards.

— Et pas commode à percer.

Mais sir Darly n'écoutait plus.

Il tenait le regard obstinément fixé sur l'eau.

— Où diable, reste-il donc ? grommela-t-il.

— L'hippopotame ?

— Mais oui ; je veux l'emporter.

XXXIV

LES STANLEY-FALLS

Il fallut bien des discours pour persuader sir William de la parfaite inutilité de traîner après soi le gigantesque amphibie qu'on venait de tirer.

Le chasseur, entêté par nature, ne voulut d'abord rien entendre sur ce point, et ce ne fut qu'après ordre formel du chef que la caravane nautique pût reprendre le large.

Sir William, campé à l'arrière de son canot, fouilla des yeux la surface du fleuve, pour tâcher de retrouver la trace de l'hippopotame.

On était déjà loin lorsque le cadavre de l'animal vint flotter sur l'eau.

Sir Darly faillit s'élancer par dessus bord pour aller à sa remorque.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-il.

— Sifflez après, fit Criquet en riant.

L'Anglais grommela une invective à l'adresse du Bruxellois, mais la flotille n'en continuait pas moins à manœuvrer en avant.

Paisiblement et régulièrement, on rama jusqu'à la nuit, puis on choisit un coin de terre sur la rive pour camper.

Aucun incident ne vint troubler le repos des explorateurs.

Le lendemain, très tôt, l'escadre minuscule reprit son mouvement, sous un beau ciel et par un temps superbe.

— Si nous marchons de la sorte, j'estime qu'au soir nous atteindrons les Stanley-Falls, dit Mwama.

On vérifia sur les cartes géographiques, les dires du serviteur et l'on trouva qu'il pouvait avoir raison.

— Je serai enchanté d'y aborder, dit le chef.

— Personne ne le sera plus que moi, répondit sir William.

— Vous avez donc une raison toute spéciale ?

— Je le crois bien, parbleu !

— Peut-on la connaître ?

— Certainement ! J'ai hâte de me remettre à la chasse, d'abord ; et ensuite j'ai encore une autre perspective.

— Vraiment ?

— Oui ; je me suis laissé dire qu'aux Stanley-Falls se trouvent des mines d'or.

A ce mot, Criquet eut un haut-le-corps.

— De l'or ! s'écria-t-il.

— Ni plus ni moins, affirma l'Anglais.

— Mais alors....

— Alors quoi ?

— C'est là que doit se trouver mon empire de Waouta.

L'exclamation du Bruxellois avait un caractère de sincérité tel que les explorateurs n'eurent pas le courage d'en rire.

— Pauvre Criquet ! fit de Sambry.

Mais le Bruxellois s'exhalta sur les trésors que devait receler son domaine imaginaire ; il détailla les beautés qui devaient s'y rencontrer ; les merveilles qu'on devait y contempler ; et, dans le cours de sa divagation, il se crut déjà possesseur de fortunes immenses.

— L'or y forme des montagnes, continua-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— Et les montagnes y sont de l'or, riposta sir William.

— Parfaitement. On y découvre des pépites d'une dimension phénoménale.

— Plus hautes qu'une tour d'église.

— Au moyen de cet or j'érigerai des palais.

— Vous bâtirez des villes dorées sur tranches.

— Je ferai des rues larges comme celles de la capitale.

— Les pavés seront des pépites.

— Je construirai des maisons, des théâtres.

— Avec des acteurs en or.

— Je serai le maître, le roi, l'empereur de tout cela.

— Et vos sujets vous riront au nez.

— Puis je monterai sur mon trône, entouré de mes ministres, au son des fanfares lancées par mes fidèles sujets.

— Vous mettrez des bottes à l'espagnole, et surtout vous n'oublierez pas de vous faire teindre en noir, afin d'être un parfait roi nègre.

Et le bonhomme de Criquet, aveuglé par son ardeur, emporté par ses rêves de grandeurs et de puissance, s'embourba tellement dans sa perspective riante, qu'un formidable éclat de rire s'éleva du sein de ses auditeurs.

Cette hilarité brisa, du coup, ses illusions.

Tout penaud il regarda autour de lui, et se frottant le front:

— Pourquoi riez-vous donc? demanda-t-il.

— Nous offrons nos hommages joyeux à Sa Majesté Criquet, répondit sir William.

Le Bruxellois se le tint pour dit, et, avec sa malice habituelle, il s'efforça de se tirer tant bien que mal de la situation.

— Cela n'empêche pas qu'il y a de l'or aux Falls, dit-il.

— On l'assure du moins, fit de Sambry.

— Dites plutôt qu'on l'affirme, intervint sir William.

Mwama était du même avis.

— Il y a des explorateurs qui y ont trouvé des pépites, dit-il.

— Vraiment? interrogea de Sambry.

— Oui, maître, mais il est difficile de s'en procurer.

— Pourquoi?

— Les indigènes, maître.

— Comment, les indigènes?

— Mais oui. Ils savent que leur sol est parsemé d'or et que leurs cours d'eau charrient des paillettes précieuses. C'est pourquoi ils se

gardent de laisser approcher de leurs champs les étrangers, de peur que ceux-ci ne leur dérobent ces trésors.

— Hé, hé ! L'exploitation est libre en Afrique.

— Nous les forcerons à nous céder, fit sir William.

— C'est-à-dire, nous essayerons par la douceur avant tout.

On fit encore une foule de plans relatifs à la possession du métal précieux dont l'existence, bien qu'énigmatique, semblait déjà un fait acquis, surtout pour Criquet et sir William.

Cette dissertation raccourcissait singulièrement l'uniformité du trajet, et, en réalité, les explorateurs ne s'apercevaient guère qu'une grande partie de la route se trouvait déjà franchie.

On naviguait, à présent, entre une végétation luxuriante parsemée de rochers d'une teinte rougeâtre, au-dessus desquels planaient des aigles aux ailes énormes.

Les côtés de ces étendues rocheuses étaient peu couvertes de plantations et formaient presque des surfaces nues.

Aucune trace d'êtres humains ne se montrait ni sur ces hauteurs, ni le long du rivage, dont le silence était profond.

Ce qui frappait particulièrement les voyageurs ce fut que, de quart-d'heure en quart-d'heure, le courant devenait plus rapide et l'eau plus transparente.

Les canots allaient avec une légèreté de bon aloi sur les flots remuants, et les explorateurs, tout en en ignorant la véritable cause, s'en réjouirent ouvertement.

— A la bonne heure ! voilà qui s'appelle flotter ! dit le chef.

— Du moins nous avançons à présent, répondit sir William.

— Nous voguons comme des cygnes, compléta Criquet.

— C'est charmant, fit de Sambry.

— On voudrait rester ainsi tout un jour, reprit sir William.

— En vérité.

— Ne vous semble-t-il pas que le courant s'anime encore ?

— En effet.

Et les Européens, tout heureux de cette vitesse de flottaison, se montrèrent réellement enchantés.

Mwama, lui, ne partageait pas cette joie.

Il se tenait silencieux sur le devant du canot, regardant le fleuve.

De Sambry le remarqua.

— Eh bien, Mwama, qu'en dis-tu ? demanda-t-il.

— Je dis, maître, qu'il faut avoir l'œil ouvert, fut la réponse.

Ceci causa quelque étonnement.

— Y a-t-il donc du danger ?

— Oui et non.

— Explique toi.

— Nous approchons des Stanley-Falls.

— Comment sais-tu cela ?

— Par le mouvement accéléré du courant

— Effectivement, c'est logique.

— Bientôt nous serons sur les rapides et c'est là que la navigation n'est plus du tout facile.

— Es-tu certain de ce que tu dis ?

— Dans une demi-heure nous serons aux chûtes.

Se basant sur les affirmations du nègre, on prit les précautions d'usage et l'on attendit.

— Une heureuse journée, dit le chef. Ce soir nous coucherons à Stanley-Falls.

— Où nous resterons quelques jours, j'espère, fit sir William.

— Evidemment.

— Pour chercher de l'or, conclut Criquet.

Au fait, les canots marchaient de plus en plus vite, et bientôt on rencontra le premier rapide, puis un second, puis un troisième, que l'on passa sans aucun accident.

Le soir tombait et il était temps de songer à l'établissement des tentes.

En ce moment on remarqua une ile s'élevant au milieu et à proximité des rapides.

Elle devait être populeusement habitée, car on la voyait fourmiller du va-et-vient d'un grand nombre de formes humaines qui paraissaient très affairées.

— Si nous abordions ? demanda de Sambry.

— Mais oui, riposta Harris.

— Qu'en penses-tu, Mwama ?

Le nègre semblait ne pas avoir grande confiance

— Nous pourrons essayer, maître, répondit-il.

— Crains-tu quelque chose ?

— Oh non, mais il faudra un fort hongo.

— Patience, mon ami, il n'y a pas à choisir.

— Cela nous rapportera toujours, remarqua Criquet.

— En quel sens ?

— Et les pépites ? Vous oubliez les pépites.

— Laissez-moi en paix, avec vos pépites !

Cependant on dirigea le cap sur l'île signalée.

Les naturels avaient aperçu les explorateurs.

La population entière, accourue sur le rivage, jetait des regards curieux sur les arrivants, mais aucune hostilité ouverte ne s'y lisait.

Néanmoins, comme depuis leur séjour en Afrique, les explorateurs avaient appris à se méfier, ils voulurent tâter le terrain avant de s'engager dans une aventure inconnue.

Les canots stoppèrent donc à peu de distance du rivage, et les explorateurs purent alors se rendre compte de la nature de la tribu qu'ils avaient devant eux.

Indubitablement la pêche jouait un grand rôle dans la vie de ces indigènes, car presque tous étaient porteurs de filets.

Il y avait jusqu'aux vieillards, assis indolemment devant l'entrée des demeures, qui s'occupaient à la fabrication ou à la réparation des engins de pêche pendant que les femmes remplissaient leurs heures à pétrir du pain et à confectionner des poteries.

A première vue ces gens devaient être faciles à aborder.

C'était du moins ce que pensait Criquet.

— Ils vont nous recevoir à bras ouverts, dit-il.

— Ne vous réjouissez pas trop tôt, répondit de Sambry.

— Allons-donc ! Ce sont des brebis.

— Nous allons voir.

Le chef ordonna à Mwama d'entamer les négociations à distance

Ce que le Bruxellois avait pris pour des brebis étaient tout simplement des nègres comme ils le sont tous, c'est-à-dire avides de butin,imposant, en revanche de leur hospitalité, des sacrifices onéreux.

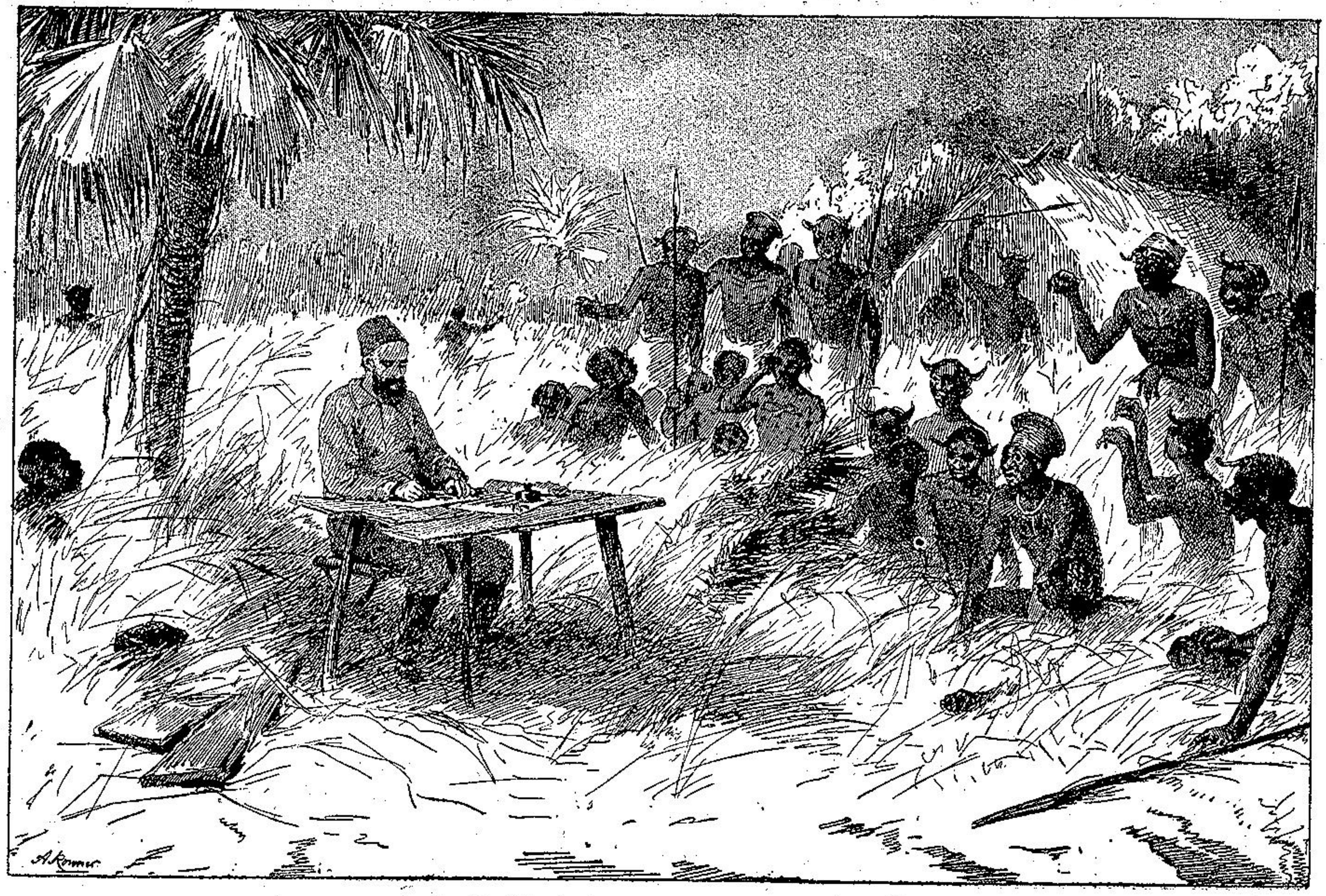
Dès les premières phrases de l'entretien on sut à quoi s'en tenir.

Le monarque du lieu, un indigène à peine barbu, déclara que les Européens, avant de mettre le pied sur son territoire, auraient à lui payer une bonne mesure d'étoffes, quelques armes ainsi qu'un nombre assez raisonnable de livres de poivre.

Naturellement, on discuta la quantité, car il eut été trop naïf de céder sans protestation.

Le naturel tint son marché ferme et semblait peu disposé à broncher d'un pouce.

Mwama s'époumonnait à pérorer en faveur de ses maîtres, et alléguait que la cargaison de ceux-ci ne leur permettait nullement une générosité aussi excessive.



IL SE MIT A CRAYONNER GRAVEMENT. (P. 433.)

Le monarque éclata d'un gros rire bête.

Il désigna du doigt les colis dont les canots étaient bondés.

— Les hommes blancs possèdent de grandes richesses, fit-il.

— Ils ont encore à faire un long voyage, répondit Mwama.

— Leurs trésors sont inépuisables.

— Ils doivent manger tous les jours.

Mais l'indigène paraissait ne point entendre de cette oreille.

Il s'évertuait à démontrer que le prix fixé par lui était dans les plus strictes limites de la convenance et qu'il ne pouvait en rabattre.

Conséquemment les négociations se prolongeaient outre mesure, sans que l'on parvint à se mettre d'accord.

— Il faut pourtant en finir, fit de Sambry.

— A votre place je ne céderais pas, remarqua Criquet.

— C'est que la nuit tombe et qu'il nous faut un gîte.

Au fait, c'était vrai.

Le soleil s'en était allé, depuis longtemps, éclairer d'autres sphères, et la lune l'avait remplacé dans l'espace.

On pérorait depuis près d'une heure, sans pouvoir obtenir la moindre concession.

— Il m'agace, ce moricaud ! grommela Criquet.

— Si je pouvais seulement lui frotter la tête ! murmura sir William.

— Voyons, soyons pratiques, dit le chef.

— C'est un escroc ! exclama Criquet.

— Un voleur ! s'écria l'Anglais.

— Tout cela ne nous avance à rien, conclut de Sambry. Il ne reste qu'à nous soumettre.

C'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire, et c'est ce qu'on fit enfin.

Les marchandises reclamées furent sorties de leurs enveloppes, et la caravane alla mettre pied à terre sur le rivage.

A peine les naturels avaient-ils sous les yeux les objets exhibés, que leur attitude se changea du tout au tout.

Ils étaient en extase et, au milieu d'une foule d'appellations révérencieuses, ils saluaient la bienvenue à leurs frères blancs.

— Voyez-donc l'effet de nos présents, fit Criquet.

— C'est, en somme, le seul moyen de réussir, répondit sir William.

— Si nous trouvons de l'or, ce ne sera encore qu'un demi mal.

— Demain je me mettrai à la recherche.

— Puis-je en être?

— Volontiers.

— Ce serait bien le diable si, à nous deux, nous ne réussissions pas.

— Je suis de votre avis.

Cependant l'accord le plus parfait était scellé entre les indigènes et la caravane.

Le monarque se déclara satisfait et mit à la disposition des explorateurs, un emplacement pour leur asile de nuit.

Il était temps, car on tombait littéralement de fatigue et de faim.

Les tentes furent assez promptement dressées, et Nkéré, qui n'oubliait jamais ses fonctions de cuisinière, servit la table.

On mangea de bon appétit, tout en faisant la causette.

— Nous voici convenablement installés, dit le chef.

— Pour quelques jours, n'est ce pas? demanda sir William.

— C'est du moins mon plan.

— Et nous l'exécuterons.

— Je l'espère.

— Je vous assure que je ronflerai cette nuit, remarqua Criquet.

— Il y en a encore comme vous, fit Henri.

— Il fait si doux dormir sur les deux oreilles, et voilà une chose que nous pouvons nous dire, ici.

— Il faudra, pourtant, faire bonne garde, intervint Mwama.

Criquet haussa les épaules.

— Toi, tu vois toujours tout en noir, dit-il. Il me semble que nous n'avons jamais été aussi paisiblement campés que maintenant.

— Mon maître fait erreur.

— Par exemple! Tiens, les indigènes sont déjà rentrés jusqu'au dernier.

— Ce ne sont pas les indigènes que je crains.

— Ah bah! Les fauves, alors?

— Encore moins.

— Vraiment tu joues à l'énigme.

— Il y a un ennemi plus redoutable.

— Les négriers?

— Je ne pense pas qu'il y en aient en ce moment dans le voisinage.

— Dans ce cas, tu te moques de moi! exclama Criquet.

— Je ne me moque jamais de mes maîtres.

— Me diras-tu enfin ce que tu crains?

— Les rôdeurs de nuit, répondit le nègre en baissant la voix.

— La belle affaire !

— La contrée en fourmille, maître. Ce sont des aventuriers hardis, audacieux, qui ne reculent devant rien pour atteindre leur but. Ils n'opèrent que quand la lune est dans le firmament. Alors ils sortent de leurs cachettes, se répandent dans la campagne, s'introduisent dans les villages et y pillent tout ce qui leur tombe sous la main. Gare à celui qui les prend en flagrant délit, car ils l'étranglent ou le tuent à coups de couteau.

Et instinctivement, malgré son courage indéniable, le serviteur fronça les sourcils, comme s'il craignait positivement ces redoutables ennemis.

Criquet se moqua agréablement du sombre récit que venait de faire Mwama, et le taxa d'exagération évidente.

Mais de Sambry y prêta une attention plus soutenue.

— Mwama a raison, dit-il, il faut se méfier de ces voleurs de grand chemin ; nous suivrons ses conseils, en doublant les gardes.

Ordre fut donné en conséquence ; et, comme d'habitude dans les circonstances épineuses, le fidèle serviteur eut le poste du commandement.

Une demi-heure plus tard, les explorateurs étaient plongés dans un sommeil d'autant plus insouciant, qu'en fermant les paupières ils s'étaient dit qu'un gardien méticuleux protégeait, au dehors, leur repos.

La nuit était devenue noire comme de l'encre ; et par une de ces bizarreries fréquentes sous la zône africaine, le temps s'était soudainement mis au frais.

Cette circonstance imposa à Mwama un redoublement de zêle.

Le brave nègre avait de sérieuses appréhensions, car il était convaincu que les rôdeurs de nuit savaient déjà la présence de la caravane dans le village.

Selon lui, ils ne pouvaient manquer de profiter de si bonne aubaine, et il estimait pour évident une tentative de leur part.

Néanmoins rien, jusqu'ici, ne venait confirmer ses soupçons.

La nuit était aux trois quarts sans qu'une ombre malfaisante fût apparue.

Mwama se prit à croire qu'il s'était réellement trompé sur le compte des voleurs.

Il continua donc sa ronde, le cœur moins inquiet et attendant paisiblement l'aurore.

Tout-à-coup il leva la tête, et écouta.

Il avait cru entendre un bruit, un frôlement.

Il écouta encore plus attentivement.

Ses yeux perçants traversaient les ténèbres, comme deux dards allant à travers un corps opaque.

Il avait deviné juste.

Du côté des tentes deux ombres s'avançaient en rampant, puis, du côté opposé, deux autres encore.

Le nègre se cacha derrière le tronc d'un arbre pour mieux observer.

Sa première intention fut de tirer au hasard, dans le vide, afin de mettre les pillards en fuite, mais il changea d'avis, et se dit qu'avec un peu de patience, il pourrait trouver l'occasion de viser exactement et de punir les voleurs de leur méfait, au moyen d'un bon coup de feu, appliqué à bon escient.

Il s'en tint donc à ce dernier parti, et suivit du regard, les rôdeurs qui avançaient toujours, en rampant.

Il eut été difficile, sinon impossible, de tirer avec exactitude, attendu que les hautes herbes cachaient presque entièrement les malfaiteurs, et qu'en outre, la route, parsemée de morceaux de roc, rendait cette cible fort incertaine.

Mwama se décida conséquemment à attendre la sortie de la tente, des rôdeurs.

Alors, certainement, chargés de leur butin, ils marcheraient debout et la balle ne pourrait plus manquer son but.

— Ils me le payeront cher, grommela le nègre.

Son attente fut pas longue.

Au bout de peu de temps, les ombres sortirent des tentes, courbées sous la charge de leur vol, et s'apprêtèrent à disparaître dans les broussailles.

Mwama sourit dans l'obscurité.

Lentement il épaula son arme, visa précieusement, et sa balle alla siffler au beau milieu du groupe des ravisseurs.

Il vit les formes humaines se croiser, remuées par une secouse violente ; l'une d'elle rouler sur le sol dans des contorsions pénibles ; des masses noires, des paquets, tomber précipitamment à terre ; puis le restant des voleurs s'enfuir à toutes jambes.

— Touché ! murmura-t-il.

Cette détonation au milieu du silence général avait naturellement *réveillé* les dormeurs, tant les naturels que les voyageurs.

On se porta au dehors, et l'on s'efforça de se rendre compte de ce qui s'était passé.

De Sambry accourut à la tête des siens.

— Mwama. Mwama, où es-tu ? s'écria-t-il.

— Ici, maître, répondit le nègre, en se rendant près du chef.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

Le serviteur amena ses compagnons auprès du rôdeur de nuit qu'il avait abattu, et leur expliqua en détail ce qui s'était passé.

On apporta des lanternes et on put alors embrasser la scène dans son entier.

Le cadavre du voleur gisait entre les herbes qu'il avait rougies de son sang.

A côté de lui, éparpillés, se trouvaient les paquets de marchandises qu'on avait voulu dérober, et, parmi ceux-ci on remarquait l'orgue de sir William.

A cette vue, l'Anglais faillit perdre la raison.

Il se jeta sur son instrument, l'enleva précipitamment et le tint serré dans ses bras nerveux, comme s'il craignait de se le voir enlever encore.

— Les bandits, les voleurs, les assassins ! s'écriait-t-il.

Puis il remercia chaudement le nègre de lui avoir conservé et sauvé sa chère boîte à musique.

Cependant les naturels avaient fait cercle autour des explorateurs et ne cachaient pas leur admiration pour l'acte qui venait de s'accomplir.

C'est que ces pauvres gens n'ont pas de pire ennemi que les rôdeurs de nuit, qui, sans se gêner, violent leur domicile, font main basse sur tout ce qu'ils possèdent et s'en vont ensuite partager le bien mal acquis, dont souvent ils se procurent la jouissance par un crime.

Aussi le monarque exprima-t-il hautement sa gratitude aux voyageurs, et promit-il de leur envoyer, à l'aurore, sa plus belle chèvre, en guise de reconnaissance.

— Quant à vous, dit le chef blanc, nous ne pouvons qu'approuver la conduite de Mwama ; mais il importe que nous donnions une sépulture à la victime.

— Enterrons-le demain, répondit Criquet ; pour l'instant, recouchons nous.

— Non pas ; c'est une besogne qui peut se faire sur-le-champ.

— Inutile de nous éloigner de cette place, remarqua Paul.

— Oh non, conclut de Sambry. Creusons la fosse ici même.

Mwama courut chercher des pelles et le lugubre travail commença.

Au bout de peu de temps, une tombe convenable fut prête, et, à l'aide de quelques porteurs, on y laissa glisser le cadavre.

On recouvrit le tout de terre ferme, et un œil non prévenu n'aurait plus su deviner qu'un homme dormait sous cette couche gazonnée.

— Voilà notre œuvre humanitaire achevée, dit le chef.

— Au moins ne dira-t-on pas que nous n'enterrons point nos ennemis tués, remarqua laconiquement Criquet.

— C'est beaucoup trop d'honneur, fit sir William.

— Pourquoi ? demanda de Sambry.

— Des gens de cette trempe ne méritent pas la sépulture.

De Sambry le regarda sévèrement.

— Vous oubliez, sir William, qu'un homme est un homme, et que devant la mort toute vengeance doit s'effacer, dit-il.

— Au fait, cela m'est égal, répondit l'Anglais.

— Nous avons fait preuve de grandeur d'âme, et c'est tout.

Comme la nuit avait encore un bon bout à courir, on se remit au lit, et l'on s'efforça de se rendormir, tant bien que mal, après avoir réintégré les colis délaissés par les voleurs.

Mwama s'en retourna à son poste d'observation, et tout retomba insensiblement dans le silence primitif.

XXXV

MINES D'OR ET PÉPITES

A peine les explorateurs avaient-ils rouvert les yeux, qu'on leur annonça l'émissaire du monarque.

Un homme entra dans la tente commune, porteur d'une magnfique chêvre envoyée par le roi.

On accepta avec empressement, et on remit à l'esclave quelques cadeaux insignifiants, pour son maître.

Les explorateurs déjeûnèrent joyeusement.

— C'est étrange comme les cartes peuvent tourner, dit de Sambry.

— Comment ? demanda Harris.

— Hier nous étions reçus par des indigènes bourrus ; aujourd'hui ces mêmes gens nous envoient des présents.

— Au fait c'est drôle.

— Et encore n'est-ce pas fini, intervint sir William.

— Qu'entendez-vous par-là ? interrogea le chef.

— Vous convenez que c'est l'admiration pour nous, qui est cause de ce changement de spectacle, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Eh bien, je veux accentuer encore cette admiration.

— Eh que ferez-vous ?

— J'ai mon idée.

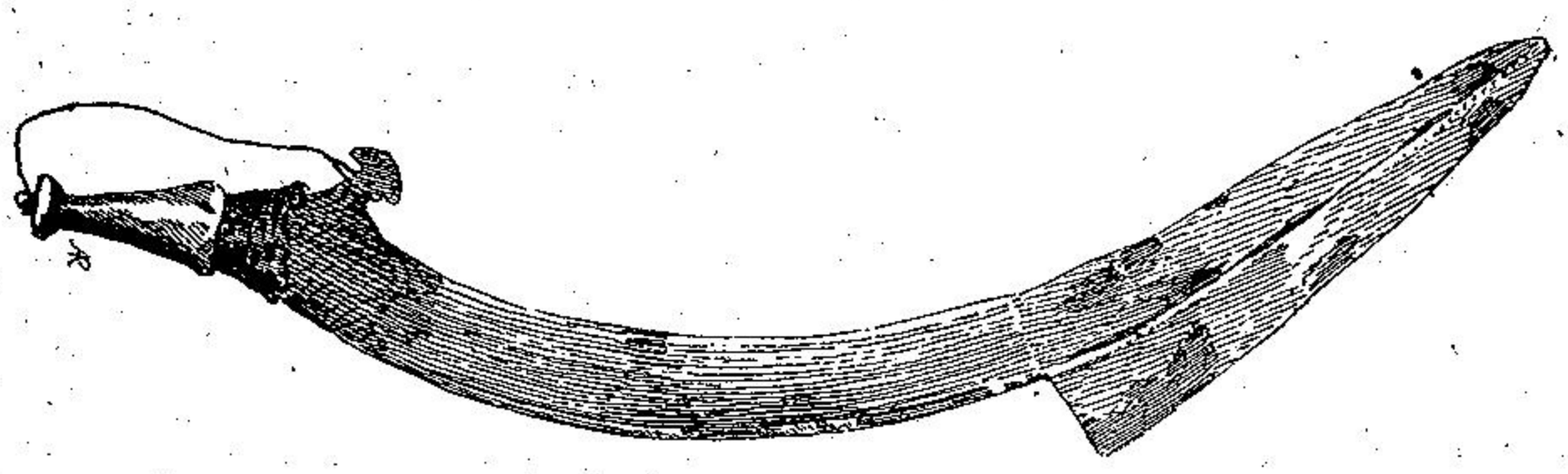
— Peut-on la connaître ?

— Pourquoi pas ? Vous n'ignorez pas que je possède des notions de dessin assez étendues. Je vais faire les portraits des indigènes.

— A l'huile ? demanda Criquet.

Sir William haussa les épaules.

— Il me semble qu'il sera suffisant de les faire au crayon, riposta-t-il.



LE COUTEAU DU SACRIFICATEUR. (P. 438.)

On applaudit vivement à cette initiative, qui ne pouvait que faire gagner d'autorité les explorateurs dans l'esprit des naturels.

— C'est fort bien, fit de Sambry. Pendant que vous esquisserez les jolies têtes des indigènes, nous réglerons nos comptes avec les pagayeurs, car vous n'aurez pas oublié qu'une partie de nos rameurs n'ont engagé leurs canots que jusqu'aux Stanley-Falls.

La chose fut donc convenue.

De Sambry et les camarades s'occupèrent de la dite partie du programme, et après avoir payé les pagayeurs qui se trouvaient dans ces conditions, ils les congédièrent.

Entretemps sir William s'était fait apporter une table et l'avait fait placer un peu à l'écart, sous un palmier.

Sans doute pour se donner un air plus important, il avait mis un fez d'un rouge écarlate, trouvé dans ses bagages, et il s'installa bravement, le nez sur ses papiers.

Il se mit à crayonner gravement.

Les indigènes, accourus de toutes parts, ne comprirent d'abord rien aux manœuvres de l'Anglais, mais lorsque celui-ci leur eut montré un carré de papier reproduisant fidèlement les traits de l'un d'eux, leur stupéfaction monta à son comble.

Ils se prirent à gesticuler et à pousser des cris manifestes d'admiration.

Le dessin passa de main en main, accueilli par des acclamations gutturales qui étaient évidemment l'expression d'un enthousiasme illimité.

En quelques minutes le public de sir William s'accrût avec une rapidité inouïe, les uns s'asseyant raidement en face de lui, pour se faire reproduire ; d'autres animés d'une espèce de fascination craintive ; d'autres encore se plaçant derrière le dessinateur pour suivre, d'un œil ravi, les évolutions de son crayon magique.

Sir William ne put s'empêcher de sourire à la naïveté des indigènes.

— Quel succès, mes amis, quel succès ! murmura-t-il en lui-même.

Et il dessinait avec une ardeur telle qu'il en oubliait jusqu'à l'endroit où il se trouvait.

Chaque fois un portrait achevé, l'Anglais le passa à ses modèles, et chaque fois ce fut un concert de cris d'admiration et d'extase.

Après deux heures de ce travail artistique, sir William avait à peu près portraicturé tout le monde et jugea à propos de terminer sa séance, pour s'en retourner au campement.

Il raconta les ovations splendides que les natifs lui avaient faites, l'admiration qu'il avait fait naître, la joie qu'il avait causée.

— Si après cela et le coup de feu de cette nuit, les indigènes ne sont pas encore contents, il faut avouer qu'ils sont difficiles, dit l'Anglais.

— Je crois, pour ma part, que votre distribution de portraits contribuera énormément à nous imposer ici, remarqua de Sambry.

— C'est dans ce seul but que je l'ai fait.

— Vous risquez qu'on vous demande l'échange du sang, dit Criquet à sir William.

— Grand merci ! s'écria celui-ci avec effroi.

Mais déjà Criquet pensait à autre chose.

— Et les mines d'or ? interrogea-t-il.

— Nous y allons, répondit sir William.

— On dirait que vous êtes certain de les trouver, ria de Sambry.

— Certain n'est pas le mot, mais enfin....

— Je vous le souhaite, au demeurant.

— Et nous partagerons le butin.

Cependant sir William et Criquet prenaient la chose tout-à-fait au sérieux, et, laissant les autres compagnons vaquer à leurs occupations quotidiennes, ils se prirent à combiner leurs plans de découverte.

— D'abord nous irons du côté des rochers, dit sir William. Nous prendrons nos fusils, et, sous prétexte de chasser, nous parcourrons la contrée jusque dans ses moindres plis.

— Très bien, approuva Criquet.

— En passant, nous nous renseignerons chez les naturels dont nous rencontrerons les demeures ; et, par des questions, habilement posées, nous tâcherons d'obtenir des indications tant soit peu précises.

— La difficulté est de se faire comprendre.

— Comment, de se faire comprendre ?

— Ni vous ni moi, nous ne parlons l'idiome en usage ici.

— Vous comptez sans Mwama.

— Ah, Mwama nous accompagne ?

— Sans doute ; il nous est indispensable.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux.

— Partons !

On appela le serviteur, on se jeta le fusil sur l'épaule et l'on marcha, d'un pas alerte, vers la partie rocheuse de l'île.

Partout sur le passage des trois explorateurs, les natifs s'inclinèrent respectueusement devant William Darly, qui leur rendait, du reste, largement la politesse.

— L'effet des portraits, dit-il.

— Ce que c'est que des gens naïfs ! répondit Criquet.

— Ils se laissent prendre plus aisément que les malins.

— Le tout est de connaître le truc.

— Il me semble que j'y ai réussi pleinement.

Insensiblement les chercheurs d'or avaient laissé derrière eux le village, et se trouvaient en pleine campagne.

Ici la perplexité devint assez grande, en ce sens qu'on ne savait pas de quel côté se tourner pour arriver le plus promptement au but.

Il est vrai qu'on avait décidé de commencer par les rochers, mais ce qu'on ignorait alors c'était que l'île était couverte presque entièrement de masses rocheuses, ce qui rendait le choix peu facile.

Les explorateurs en furent passablement abasourdis, et se regardèrent l'un l'autre, avec une visible hésitation.

— Nous voilà bien livrés ! fit Criquet.

— En vérité, c'est contrariant, répondit sir William.

— Je propose d'aller à droite.

— Et moi, à gauche.

— Pourquoi à gauche ?

— Pourquoi à droite ?

Décidément les affaires s'embrouillaient.

Sans raison plausible, aucun des deux ne voulut démordre de sa proposition, si bien qu'on ne se trouvait pas même avancé d'un pas.

Mwama intervint.

— Si mes maîtres ne se mettent pas d'accord, il sera impossible d'aboutir, fit-il avec un léger sourire.

— Je tiens pour la gauche, affirma sir William.

— Je soutiens la droite, appuya Criquet.

— Et toi, Mwama ? demanda l'Anglais.

Le nègre répondit sans sourciller :

— Il vaudrait mieux prendre droit devant nous, vers les cours d'eau intérieurs.

Pour le coup, c'était renversant.

Les deux Européens poussèrent de hauts cris et protestèrent, avec un ensemble parfait, contre cette nouvelle proposition.

Ce qui ne les empêcha pas d'en rester au même point.

Soudain Criquet se frappa le front.

— J'ai trouvé ! exclama-t-il.

— Quoi ? De l'or ! demanda sir William.

— Non pas ! Le moyen d'en sortir.

— Ah !

— Faisons la courte-paille, répondit le Bruxellois, avec un flegme imperturbable.

L'Anglais éclata d'une longue hilarité, mais, enfin de compte, il dut avouer que c'était le seul parti qu'il leur restait à prendre en l'occurence.

— Soit ! fit-il.

Criquet s'empressa de cueillir trois brins d'herbe, d'inégale lon-

gueur et les cachant dans sa main, de façon à ne laisser sortir que les trois bouts placés à la même hauteur, il les présenta à sir William.

— A vous l'honneur, dit-il.

L'Anglais amena le plus court brindillon, non sans agrémenter sa malechance d'une exclamation saugrenue.

Le tour étant à Mwama, celui-ci tira la plus longue tige, laissant à Criquet celle de taille moyenne.

Le Bruxellois n'était pas content non plus, mais le sort ayant parlé, il fallait bien se soumettre.

Il fut donc convenu qu'on marcherait vers les cours d'eau.

— Je crois que mes maîtres n'auront pas lieu de s'en repentir, dit le serviteur.

— Je te garantis qu'il n'y a pas d'or là-bas, grommela sir William.

Le nègre sourit malicieusement.

— Mon maître pourrait se tromper, conclut-il.

Cependant ces tergiversations avaient fait perdre au trio un temps précieux, et midi venait de passer.

On se hâta donc de continuer la route.

Il faisait une chaleur étouffante, mais les explorateurs, tout à la pensée de leur précieuse recherche, ne sentirent pas l'ardeur des rayons du soleil.

Le chemin était assez difficile, parsemé qu'il était de morceaux de roc, entremêlés de verdure.

On se heurtait les pieds contre ces obstacles nombreux et plus d'une fois l'un ou l'autre trébuchait.

Néanmoins, chassés par une attente fébrile, on avançait relativement bien, et après une marche de deux heures, on se trouva dans une plaine verdoyante, toute couverte de petits arbres et limitée par des montagnes rocheuses de peu d'élévation.

Deux ou trois ruisseaux fort larges, au courant rapide et clair, serpentaient à travers la verdure, roulant leurs eaux sur un fond de sable fin.

— Est-ce ici la terre promise? demanda Criquet.

— Je ne sais, maître, répondit Mwama, mais voilà une hutte où nous pourrons, sans doute, nous procurer quelques renseignements.

En même temps l'indigène désigna une modeste demeure, construite en paille et perdue au milieu des herbes et des broussailles.

— Le gardien des trésors! ricana Criquet.

— Qui sait ! murmura sir William.

Mwama mit un doigt sur ses grosses lèvres, afin d'inviter ses amis à la plus grande circonspection.

— Oui, oui, soyons prudents ! fit sir Darly.

— Un questionnaire serré, rien de plus, ajouta Criquet.

— Entrons, conclut l'autre.

On se dirigea donc vers la rustique habitation, dans laquelle on pénétra sans que quelqu'un se fût montré.

— Serait-elle inhabitée ? demanda Criquet.

— Elle en a tout l'air, riposta sir William.

— Nous allons voir, maître, fit le serviteur.

Dès l'abord on ne vit absolument rien à l'intérieur de la hutte.

Il y régnait une obscurité qui ne permettait pas de distinguer les objets, et ce parce qu'aucune fenêtre n'y donnait accès à la lumière du jour.

Les explorateurs tâtonnèrent autour d'eux pour se reconnaître, et au même instant le bruit d'une toux sèche s'éleva du fond de la demeure.

— Ah, ah, il y a du monde ! dit sir William.

— Attendez ! je vais faire flamber une allumette, fit Criquet, en fouillant dans ses poches.

Mwama lui retint le bras.

— Ne faites pas cela, maître, dit-il à voix basse. Vous effrayeriez les gens.

— Mais enfin, nous allons nous casser le cou, ici.

— Dans quelques instants nous allons y voir plus clair, maître Patientez un peu.

On attendit sans bouger davantage.

Insensiblement les yeux s'habituèrent aux ténèbres, les objets se dessinèrent plus distinctement, et bientôt on put se rendre compte, exactement comme en pleine lumière, du contenu de la hutte.

Alors les chercheurs d'or remarquèrent un vieux bonhomme de nègre, assis sur un tabouret, et qui charmait ses loisirs en nettoyant un immense couteau reluisant, terminé en pointe d'ancre.

Instinctivement Mwama eut un mouvement d'horreur.

— Le couteau de sacrificateur ! exclama-t-il d'une voix étouffée.

Les deux Européens, sans comprendre au juste de quoi il s'agissait virent bien que cet instrument formidable était destiné à autre chose

qu'à des manipulations culinaires, et ils en suivirent curieusement, du regard; les formes originales.

— Jolie connaissance ! grommela Criquet.

— Auriez-vous peur, par hasard ? demanda sir William.

— Jamais, mais enfin, c'est drôle.

A la hâte, Mwama expliqua à ses maîtres qu'on se trouvait dans le repaire du sorcier local qui, probablement en perspective d'une hécatombe prochaine, aiguisait son arme sacrée ; qu'au surplus la qualité officielle de ce natif n'avait rien d'effrayant ; qu'au contraire les sorciers se laissaient aisément séduire par le lucre, et qu'il suffirait probablement de quelque cadeau de minime importance pour faire jaser le gaillard.

D'un mouvement commun les Européens se frappèrent le front.

— Tonnerre de tonnerre ! Nous n'avons pas songé à nous munir de présents ! exclamèrent-ils.

— Qu'à cela ne tienne, maître, répondit Mwama. J'y ai pensé, moi.

— Vraiment ?

— J'ai sur moi trois miroirs que notre chef m'a donnés ce matin, pour être employés à la réussite de nos recherches. Les voici.

— A la bonne heure ! fit sir William en fourrant les miroirs au fond de sa veste.

Cependant le vieux sorcier avait cessé son travail de nettoyage et fixait les explorateurs d'un œil d'interrogation.

Mwama lui expliqua que ses maîtres et lui étaient en chasse dans cet endroit de l'île, et que, rencontrant cette demeure, ils y étaient entrés pour fraterniser avec les habitants.

Il ajouta qu'ils avaient été très agréablement surpris de voir que cette hutte servait précisément de refuge au féticheur, un des hommes les plus dignes de la tribu.

Le vieillard paraissait accepter de bon cœur le compliment.

A son tour il protesta de ses sentiments amicaux pour les hommes blancs en général, et pour les explorateurs en particulier, étant donné qu'il connaissait déjà leurs prouesses comme portraitistes et comme exterminateurs des rôdeurs de nuit.

L'entretien débuta donc à merveille, et sir William eut soin d'en alimenter la bonne marche, en offrant au féticheur les trois miroirs apportés par Mwama.

Dès lors l'union fut scellée pour tout de bon.

Le vieux nègre était ravi et les explorateurs ne l'étaient pas moins.

La conversation alla donc bon train, ingénieusement amenée sur le chapître des mines et des pépites d'or.

Au commencement le sorcier fit le sourd, ce qui tendait à faire supposer qu'il y avait tout intérêt et qu'il en savait bien long quant aux trésors cachés dans le sol ou dans les cours d'eau.

Mais insensiblement il se départait de sa réserve, amené à cette disposition d'esprit par la soi-disant indifférence témoignée par ses nouveaux amis.

A un moment donné, le nègre tira de dessous un tas de nattes qui gisaient dans un coin, un grand minerai, qu'il mit sous les yeux des visiteurs.

En contemplant cette pierre, Criquet faillit perdre la raison.

Tout ce qu'il y vit était de l'or, en gros morceaux, compact, aux reflets roussâtres.

Il dût se faire bien des efforts pour ne pas éclater de joie et s'enfuir avec le précieux minerai.

Heureusement sir William, plus calme, lui fit un significatif clignement d'œil ; et après avoir encore examiné la pierre, l'Anglais la rendit au vieux nègre.

Sir Darly en savait assez.

Son attention spéciale s'était portée sur la nature de la matière rocheuse qui enclavait le métal brut, et cela seul allait lui donner le moyen de reconnaître les endroits où gisait l'or.

De son côté Mwama s'était livré à la même inspection et avait ainsi acquis la même conviction que son maître.

On était donc impatient de quitter le féticheur, afin d'aller se livrer à des recherches ; mais comme il fallait agir avec la plus grande prudence, on prolongea la conversation pendant un quart-d'heure encore, sur des sujets insignifiants.

Enfin on quitta la demeure du natif en promettant à celui-ci de venir le revoir encore.

Sans aucun soupçon, le féticheur s'en retourna au nettoyage de son couteau, tandis que les explorateurs se hâtèrent de gagner l'intérieur.

Il était temps, car Criquet suffoquait littéralement.

Ses joues étaient rouges comme des cerises et ses poumons battaient la charge.

A vrai dire, sir William, malgré son calme apparent, n'en était pas moins ému.

Tous deux se regardaient, avec dans les yeux un monde d'idées.

Si Criquet avait osé, il eût sauté de joie.

— La fortune ! La richesse ! La gloire ! s'écria-t-il,

— Encore faut-il la trouver d'abord, répondit sir William.

— Nous la trouverons, n'est-ce pas ? riposta le Bruxellois avec une petite pointe d'anxiété.

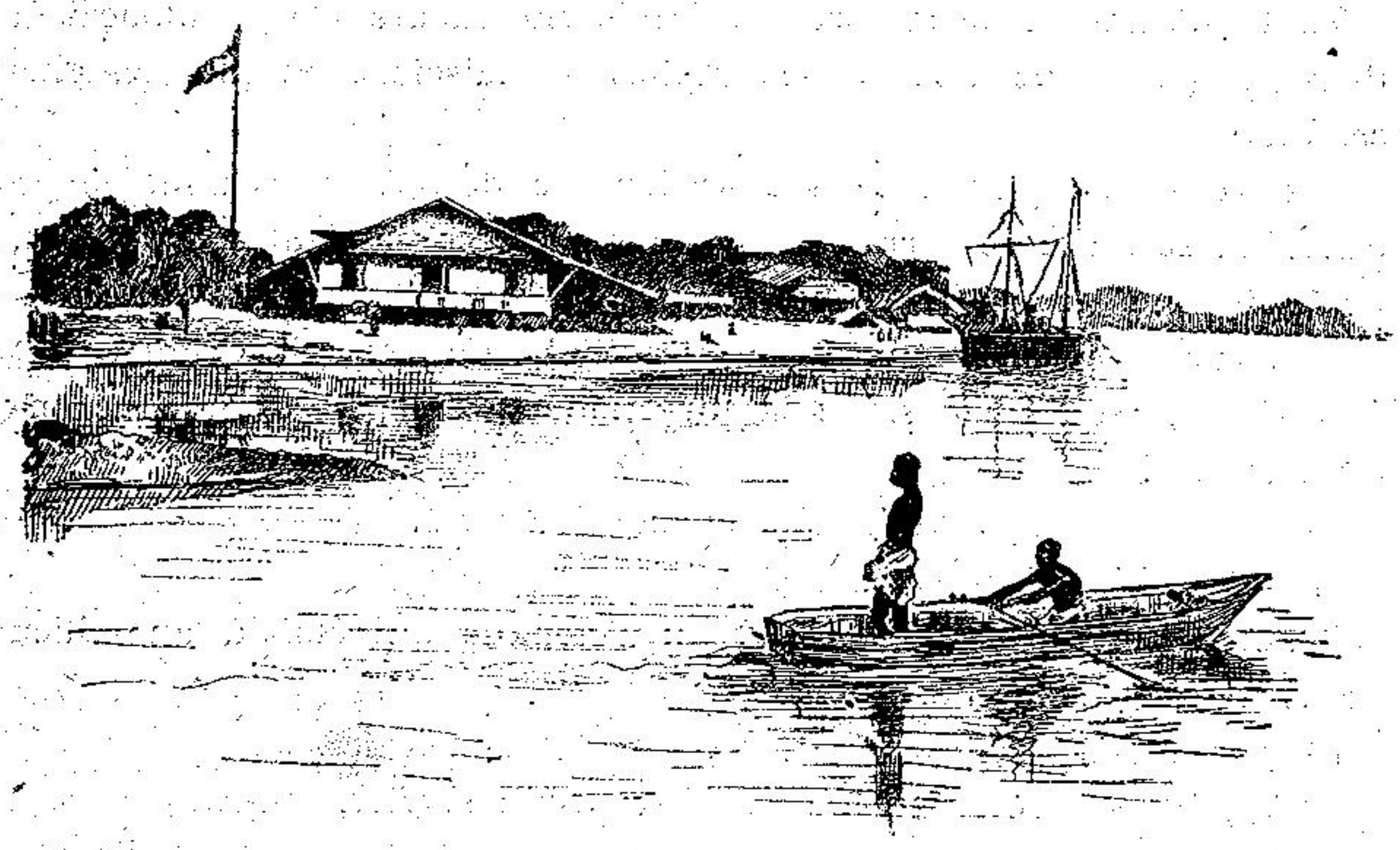
— Je l'espère, mon ami.

— N'en n'êtes vous donc pas certain ?

— Si, si ! exclama l'Anglais à son tour.

Il fallut cette affirmation catégorique pour tranquilliser Criquet.

On tint donc conseil.



NOUS CONSTRUIRONS UN PORT LIBRE. (P. 447.)

Comme l'après-midi venait à peine de commencer, on avait encore devant soi un temps relativement long avant de devoir retourner au camp, ce qui amena la résolution d'entreprendre de suite les fouilles, ou pour mieux dire les recherches.

Etant donné que les explorateurs n'étaient pas munis de pioches, on devait se borner à chercher les endroits qui présentaient la même nature de roches que celle dans laquelle se trouvaient les morceaux d'or exhibés par le féticheur.

Une fois ces endroits découverts, on s'arrangerait pour le reste, et l'on pourrait y retourner le lendemain, avec les outils nécessaires.

— Quoiqu'il en soit, dit Criquet, quel triomphe pour nous, si nous pouvions, ce soir déjà, mettre sous les yeux de nos amis, quelques minerais d'or !

— Nous allons l'essayer, répondit sir William.

— Je suis persuadé que la bonne fortune nous guidera.

— Dans tous les cas, nous aboutirons à un résultat quelconque.

— Et que ferons-nous de tout cet or ?

— Nous l'emporterons, que diable !

— Il faudra des canots supplémentaires pour le charger.

— Parbleu ! Nous en achèterons.

— C'est juste, puisque nous serons suffisamment riches.

Tout en causant de la sorte, les trois chercheurs d'or s'enfonçaient dans la partie de l'île où les roches se faisaient de plus en plus serrées.

Les yeux écarquillés, ils s'efforçaient de découvrir les minerais en question, scrutant le terrain, allant d'une pierre à l'autre, remuant, fouillant avec une ardeur soutenue.

— Vous voyez bien que la courte-paille a du bon, fit Criquet.

— Oui, lorsqu'elle désigne la direction choisie par Mwama, répondit l'Anglais.

— Au fait, ce gaillard a une chance infernale.

Mais sir William n'écoutait plus.

Il s'élança vers un endroit de peu d'étendue qui étalait, au milieu de rares herbages, une nudité parfaite.

Promptement il se baissa, et fixant longuement le sol :

— Voici des pierres semblables à celle du sorcier, dit-il.

— Est-il Dieu possible ! s'écria Criquet, qui se baissa à son tour.

— Mon maître à raison, fit Mwama.

Et tous les trois, silencieux, haletants, d'une main nerveuse, se mirent à creuser la roche au moyen de leur couteau de chasse.

Ainsi courbés sur les genoux, travaillant fiévreusement la terre, ils ressemblaient à trois malfaiteurs, préparant, dans l'ombre, une tombe pour la victime qu'ils viennent de tuer.

Mais, contre leur attente, la roche était d'une dureté désespérante.

Malgré leurs efforts soutenus, pas la moindre parcelle ne s'en détacha, et même le manche du couteau de Criquet lui avait sauté en dix morceaux entre les doigts.

Il n'en continua pas moins bravement à opérer, au moyen de la lame.

La sueur perlait au front des explorateurs et tombait en grosses gouttes sur la dalle résistante.

Les bras se fatiguaient à ce labeur pénible, mais le découragement ne se fit pas dans le cœur des travailleurs.

Sans proférer une parole, ils s'échinaient ainsi depuis plus d'une heure déjà, lorsque, sous leurs efforts réunis, un assez gros bloc de minerai se détacha.

D'une main fébrile Criquet et sir William le retournèrent.

On eut dit qu'un courant électrique leur détraquait les membres, tant la secousse était rude.

Là, devant eux, au milieu de cette pierre brute, se dessinaient de larges tâches jaunes, de l'or.

Les trois chercheurs furent émerveillés.

Relevés à moitié, le torse arrondi, les yeux en boule, ils fixaient comme éperdus, le bloc de minerai qui étalait ses trésors.

Ils voulurent parler, mais leur gorge se serrait.

Aucune phrase ne vint jusqu'à leurs lèvres.

Ils se crurent fous.

Plus de dix minutes ils restèrent ainsi, plongés dans cette prostration indéfinissable ; puis, cédant au mouvement involontaire de l'homme qui découvre un objet de valeur, ils regardèrent anxieusement autour d'eux, comme s'ils se croyaient espionnés.

La plaine et la route étaient solitaires.

— Personne ! jubila sir William. A nous cet or !

— A nous la fortune ! compléta Criquet.

Et il se mit à danser comme un insensé.

Peu à peu le raisonnement leur revint et ils se prirent à examiner de plus près le riche minerai.

C'était en effet un morceau de roche parsemé de nombreux fragments d'or brut, dont le poids et la valeur pouvaient s'estimer à une somme plus que raisonnable.

— Ne perdons pas de temps, dit sir William ; creusons encore.

— Oui, répondit Criquet, mais si le féticheur ou un autre indigène nous surprenait ?

Sir William se gratta le front.

— Diable ! Voilà un inconvénient, grommela-t-il.

— Cet inconvénient est facile à prévenir, interrompit Mwama.

Les deux amis ouvrirent toutes larges leurs oreilles.

— Que mon maître Criquet se mette en observation ; mon autre maître et moi, nous continuerons les fouilles, dit le nègre.

— Jamais ! s'écria le Bruxellois, superbement.

— Comment, jamais ? demanda sir William.

— Vous voudriez que je cesse de creuser ; que j'abandonne le plaisir de tâter des doigts cet or, ce cher or ; allons-donc ! Vous, comprenez que je commettrais un crime, un vrai crime, entendez-vous, si je détachais un instant mes regards de ce sol, de ces pierres, de ce métal précieux.

— Mon maître se trompe sur mes intentions, répondit Mwama. J'ai voulu simplement lui épargner un labeur que j'eusse fait à sa place.

— Merci, mon ami, mais je reste. Montes la garde toi-même.

Le serviteur s'exécuta sans tarder et pendant que, caché sur un monticule à proximité, il se mit à observer les alentours, les deux Européens reprirent leur besogne fiévreuse.

Par le fait même de l'enlèvement de la première pierre, les autres suivaient plus aisément, ce qui eut pour résultat qu'au bout de deux heures, les chercheurs d'or avaient autour d'eux un joli tas de minerais.

Pendant qu'ils se reposaient un peu, ils firent l'inspection de leur butin.

Toutes les pierres indistinctement ne contenaient pas des couches aurifères, mais dans la plupart ces couches ou ces amas présentaient un volume relativement considérable.

Mais les explorateurs n'étaient pas encore au bout de leur surprise.

Presqu'au pied de la colline rocheuse un petit cours d'eau serpentait ses eaux argentées et miroitantes.

Criquet, qui tenait en main un gros fragment de minerai, voulut en laver les souillures dans l'onde limpide.

Il se pencha sur le flot, prêt à y plonger sa pierre, mais soudain il s'arrêta tout court en étendant le doigt vers le fond du cours d'eau.

— Venez, sir William ! s'écria-t-il. Encore de l'or.

L'Anglais accourut et fixa, à son tour, le sable sur lequel passait l'eau.

— Dieu de Dieu, c'est vrai ! exclama-t-il.

En effet, le lit du ruisseau charriait une infinité de paillettes jaunâtres, qui brillaient magnifiquement sous les derniers rayons du soleil couchant.

C'était comme un jeu de reflets enchanteurs, qui fascinaient les regards des explorateurs stupéfaits.

Emporté par son ardeur, Criquet descendit la berge et, avec de l'eau jusqu'à moitié jambes, il enfonça sa main avide dans le sable, et en retira une poignée toute pleine.

Ses doigts semblaient dorés, tellement il y avait de la poussière aurifère ;

— Voyez-donc ! fit-il en montrant sa trouvaille à sir William.

— Hurrah ! Hurrah ! exclama l'Anglais en levant les bras.

Criquet plongea de nouveau, et cette fois il y avait non seulement des paillettes d'or, mais encore une grosse pépite.

Les explorateurs ne revenaient pas de leur stupeur, en se voyant littéralement au milieu de tant de trésors.

Ils les palpaient, les mesuraient, les pesaient avec enivrement, et certes, en ce moment, ils oubliaient tout et tout le monde.

L'arrivée de Mwama vint les tirer de leur extase.

— Il est temps de partir, maîtres, dit le serviteur.

— Partir ! Jamais ! s'écria le Bruxellois.

— Jamais ! répéta sir William.

— La nuit vient, continua le nègre, et la route est assez longue.

— Qu'elle vienne ! riposta Criquet.

— Quelle vienne ! ajouta sir William.

Néanmoins il fallut se rendre à la raison.

Les explorateurs récoltèrent autant que possible de leurs riches minerais, s'en bourrèrent les poches de leur veston et de leur culotte, regrettant amèrement qu'elles ne fussent pas plus profondes.

Criquet lui, fourra des pierres jusque dans son chapeau, imité en cela, du reste, par sir William.

Puis ils se mirent bien en tête la situation topographique du lieu, afin de la retrouver facilement.

— Demain matin nous reviendrons, fit Criquet.

— Avec les outils nécessaires, ajouta sir William.

Pour plus de certitude, Mwama cassa une branche d'arbre et la planta en terre, d'une certaine façon.

— Voici notre point de reconnaissance, dit-il.

Le cœur gonflé de bonheur, chargés comme des bêtes de somme, les trois chercheurs d'or reprirent en vacillant la route du village, protégés contre les regards indiscrets, par les ombres de la nuit qui avaient envahi la terre.

— Quelle entrée triomphale ! murmura Criquet.

— J'avais toujours dit que nous trouverions de la matière précieuse, remarqua sir William.

— Avec cette différence que vous la disiez être du diamant.

— De l'or ou du diamant, c'est tout comme.

Et les explorateurs de se glisser péniblement à travers herbes et broussailles.

Criquet se sentait des envies de chanter à pleins poumons un refrain joyeux, mais il en fut empêché par ses compagnons, qui lui prêchaient la plus stricte prudence.

XXXVI

LES NOUVE AUX ROTSCHILD

La nuit, une nuit noire, s'étendait autour d'eux, lorsque les trois explorateurs arrivèrent au campement.

Avec une certaine curiosité, les camarades attendaient le résultat des recherches.

— Eh bien? demanda de Sambry, avec un petit air moqueur.

Les excursionnistes ne répondirent rien, mais à leur mine mystérieuse on vit promptement qu'il y avait des nouvelles importantes.

— Chut! fit Criquet, en mettant son doigt sur les lèvres.

Et, d'un mouvement nerveux, il entraîna vers l'intérieur des tentes, de Sambry suivi des autres Européens.

Décidément, on sentait que quelque chose de sérieux se préparait.

— Faisons de la lumière, reprit Criquet.

Au bout d'une seconde deux lanternes jetaient dans la demeure, leurs reflets blafards.

Tout le monde, piqué d'attente, entourait les trois explorateurs qui se mirent incontinent à vider leurs poches.

Un murmure d'admiration général s'éleva lorsqu'on vit, dans ces morceaux de minerai, scintiller la pierre précieuse.

Les cous se tendirent, les poitrines haletèrent et chacun voulut voir de plus près le riche butin.

Il y avait jusque Cathérine qui se sentit attirée par tant de trésors.

— Nous en aurons pour tous, Mademoiselle Cathérine, et principalement pour vous, fit le Bruxellois.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à la générosité de Criquet, et le remercia de sa bonne intention.

— Nous vous doterons comme une princesse, continua-t-il, car ceci n'est encore que la millième partie de notre fortune.

On restait ébahi.

— La millième partie ! exclama le chef.

— Oui, mon cher, nos mines sont mieux fournies que celles du Pérou.

— Allons-donc ! Vous vous moquez.

Criquet se tourna vers sir William et Mwama, qui déballaient encore toujours.

— Est-ce la vérité, oui ou non ? demanda-t-il.

Les deux compagnons affirmèrent de la façon la plus positive.

— Dans ce cas nous pourrons acheter tous les esclaves de l'Afrique centrale, reprit le chef joyeusement.

— Et ceux du monde entier, ajouta Criquet.

— Mais enfin, racontez-nous donc votre aventure, fit de Sambry

Le Bruxellois prit une pose mélo-dramatique.

— Permettez, dit-il. Nous avons travaillé comme des nègres. Qu'on nous serve d'abord à souper.

— Pour ma part, je vous assure que cela me plairait assez, ajouta sir William, en faisant claquer la langue.

— Au fait, nous causerons en mangeant, conclut le chef.

Nkéré fut appelée, et la table servie.

Les chercheurs d'or donnèrent positivement l'exemple du bon appétit, car en réalité le labeur leur avait creusé l'estomac.

Lorsqu'ils furent un peu rassasiés, Criquet fit la narration détaillée de leur excursion, à commencer par la rencontre fortuite du féticheur, qui les avait inconsciemment mis sur la piste des mines aurifères et du sable d'or.

A chaque instant ce furent des exclamations admiratives, des petits cris d'une joie non dissimulée.

Des projets insensés hantaient le cerveau du désopilant Criquet, et à l'entendre, tous les Rotschild du monde ne pesaient contre eux que comme le fétu d'herbe pèse au chêne centenaire.

Il émettait les divagations les plus folles, les élucubrations les plus insensées.

— Au moyen de notre or, dit-il, nous construirons ici un port libre, avec bateaux à vapeur et maisons en fer. Nous ouvrirons le fleuve entier au négoce européen ; nous éleverons des stations, nous

tracerons des routes, et l'introduction du chemin de fer n'est plus, en réalité, qu'une question de jours. La civilisation nous devra une jolie reconnaissance.

— Et nous aussi, nous devrons une jolie reconaissance au féticheur qui nous a montré le chemin, répondit sir William.

— Quant à celui-là, on le fera ministre, ria Criquet.

— C'est bien le moins qu'on puisse faire, riposta de Sambry. Mais, en somme, comment nous arrangerons-nous pour enlever tous ces minerais ?

— Bien simplement, riposta Criquet ; on envoie sur les lieux une partie de notre personnel ; on le fait creuser nuit et jour, et au bout de quelques vingt-quatre heures, nos tentes sont bondées. Une autre équipe descend dans le cours d'eau et lui enlève toutes les parcelles et toutes les pépites d'or. Aussitôt la besogne terminée, nous achetons un grand nombre de canots, nous y chargeons le butin et nous descendons le fleuve vers l'Europe, à moins que, comme je l'ai déjà dit, nous préférions rester sur le Continent Noir, pour y employer nos trésors.

Et le Bruxellois, devenu d'une loquacité excessive, allait son train de raisonnement, passant en revue toutes les conséquences de leurs ressources merveilleuses, remuant l'or à pleine bouche et s'extasiant sur tout et à propos de tout.

De Sambry secouait la tête d'un mouvement négatif.

D'abord Criquet ne s'en aperçut point ; mais bientôt il s'arrêta au milieu de l'exposé de ses plans, et fixant le chef, d'un air contrarié :

— Eh bien, dit-il, pourquoi secouez-vous la tête ?

— Parce que vous raisonnez à faux.

— Qui ? Moi ! A faux ?

— Parfaitement.

— En quoi donc, s'il vous plait ?

— En bien des points !

— Vous ne me croyez-pas ?

— Quant à cela oui ; mais il y a autre chose.

— Je ne vois pas....

— Primo, votre système de récolter les minerais est exécrable.

— Par exemple !

— Si nous allons tous ensemble courir sur les lieux où se trouvent les mines d'or, il est certain que l'attention des indigènes sera éveillée, et que promptement nous verrons une légion de nouveaux chercheurs se joindre à la nôtre.

Criquet se gratta le front.

— En effet, dit-il, ce serait éveiller la concurrence.

— La chose est claire.

— Et comment pensez-vous éviter ce danger ?

— Voici : Rien ne presse ; nous pouvons nous arrêter ici aussi longtemps que nous le voudrons. Afin de ne pas nous rendre suspects, je crois qu'il serait pratique de ne faire travailler journellement aux mines d'or que quelques uns de nous, et ce, de préférence, à l'aurore, lorsque les indigènes se trouvent encore dans leurs habitations, et le soir, lorsqu'ils y sont rentrés. En outre, il faut absolument que nous fassions ce labeur entre nous, Européens, y compris Mwama, bien entendu.

— Pourquoi ? interrompit Criquet, qui ne pensait jamais à mal.

— Vous me le demandez !

— Mais oui, puisque je l'ignore.

— Parce qu'il serait imprudent d'y laisser concourir les gens de la caravane. Pour garder un secret, il faut que l'on soit bien maître de sa propre volonté, et il est incontestable que tel n'est pas le cas chez nos porteurs.

On reconnut la parfaite justesse des remarques du chef et on s'y rallia sans restriction.

Il fut donc décidé que, dès le lendemain de très bonne heure, Criquet, Sir William et de Sambry partiraient pour les mines d'or, accompagnés de Mwama.

Pendant que les trois Européens, au moyen de petites pioches, feraient leurs fouilles, le serviteur monterait la garde.

Son œil perçant et sa perspicacité le rendaient particulièrement apte à remplir ces fonctions.

Avec lui, il ne fallait pas craindre d'être surpris à l'improviste.

Le nègre aurait préféré avoir une part plus active aux opérations, mais il se rendait lui-même compte des services qu'il était appelés à rendre, et il ne protesta point.

A cause de tous ces préparatifs et de tous ces enthousiasmes, la nuit avait avancé.

On ne s'en était guère aperçu.

La conversation ne faiblissait pas le moins du monde, et il y avait jusqu'à von Ruff qui écoutait, bouche béante.

Il fallait, pourtant, se décider une fois au repos.

Ce fut de Sambry qui s'en chargea.

— Mes amis, il faut se lever de bonne heure ; si nous allions nous coucher ? fit-il.

— Moi je n'ai pas sommeil, répondit Criquet.

— Ni moi non plus, ajouta sir William.

On ne pût s'empêcher de trouver étrange cette circonstance, étant donné que Criquet et sir William n'étaient jamais les derniers à regagner le lit.

— Et que comptez-vous faire alors ? demanda le chef.

— Je n'en sais rien, riposta Criquet.

— Et vous, sir William ?

— Pas davantage.

— Du reste, reprit Criquet, dans deux heures nous aurons à nous mettre en route.

Sir William tapa sur l'épaule du Bruxellois.

— Si nous partions de suite ? interrogea-t-il.

Le Bruxellois sauta de satisfaction.

— En route ! s'écria-t-il.

— Et les rôdeurs de nuit ? demanda de Sambry.

— Je me charge de ceux-là, maître, intervint Mwama.

— Bravo, Mwama, bravissimo ! jubila Criquet.

Le chef insista encore pour détourner les explorateurs de leur projet un peu hasardeux, mais ce fut en vain ; car les deux compagnons déclarèrent fermement que si lui, de Sambry, tenait à ne se joindre à eux, qu'à l'aurore, il pouvait hardiment aller prendre encore quelques heures de repos ; mais que, quant à eux, il était décidé qu'ils allaient partir sur-le-champ.

Naturellement le chef, en présence de pareille obstination, en vérité, un peu compréhensible, ne voulut pas être en reste, et ne fit plus d'objection.

— Allons, conclut-il, je suis prêt.

— Je le savais bien, dit Criquet.

Et il trépigna d'impatience.

— Bonsoir, mes amis, dit-il aux autres compagnons. Pendant que vous ferez des rêves, nous vous préparons un réveil doré.

— C'est le mot exact, riait Cathérine.

— Je vous réserve une splendide pépite pour en faire une épingle à cheveux, répondit le Bruxellois.

— Allons, bavard, en route ! intervint de Sambry. Bonne nuit, Cathérine ! Bonne nuit, compagnons !

— Bonne nuit !

Et pendant que les uns gagnaient leur hamac, les autres allaient dans le coin des bagages, chercher leur matériel.

Il ne leur fallut pas dix minutes pour être pourvus et se mettre en route.

A travers les ombres protectrices ils reprirent le chemin des rochers. Mwama marchait le premier ; de Sambry, sir William et Criquet le suivant sur les talons.

La nuit était noire.

Dans le village pas un être vivant ne bougeait, si ce n'était les sentinelles placées à l'entour du campement.

Ceux-ci, reconnaissant leurs maîtres, et croyant à une partie de chasse nocturne, ne prirent aucune garde à cette sortie tardive.

Suivant les conseils de de Sambry, on se renferma dans le silence le plus absolu jusqu'à ce que la dernière demeure indigène fût laissée assez loin derrière les explorateurs.

Rien ne bougea, ce qui n'empêcha point les chercheurs d'or, une fois arrivés dans la plaine, d'exhaler un grand soupir de soulagement.

— Ouf ! Il me semble qu'un poids énorme me tombe du cœur, dit Criquet.

— En vérité, fit le chef, je suis mieux à l'aise depuis que nous avons dépassé le village.

— C'est drôle, ajouta sir William, je ressens absolument la même sensation. On dirait que nous allons accomplir une mauvaise action.

— Au fait, il en est quelque chose.

— Comment ! exclama Criquet, vous appelez cela une mauvaise action ?

— Mais oui, en ce sens, que nous soustrayons du domaine d'autrui un bien qui ne nous appartient nullement.

— Et la Californie ! Et le Pérou ! Et le Cap ! s'écria le Bruxellois. N'y récolte-t-on pas librement ?

— Pas du tout, puisqu'on s'y fait propriétaire du coin de terrain que l'on veut exploiter.

— Eh bien, imitons cet exemple et achetons l'île sur laquelle nous nous trouvons.

— Le bon moyen pour nous rendre suspects, grommela sir William.

— Mais alors, du moins, nous ferons ce qu'il nous plaira.

— Reste à voir si les indigènes seraient disposés à ce marché, remarqua le chef.

— On pourrait les y contraindre.

— Au moyen des armes, sans doute ?

— Certainement. A la force, pas de résistance.

— Mon ami Criquet, vous déraillez singulièrement. Nous sommes venus en Afrique pour pacifier, non pour faire une guerre injuste et inutile.

— Dans ce cas, vous préféreriez renoncer à la fortune qui nous tend les bras ?

— A ce prix, oui.

— Voilà de la philosophie mal placée.

— Je prétends le contraire. Que nous fassions notre profit des richesses qu'un heureux hasard sème sous nos pieds, soit ! Que nous ayons recours à une manœuvre tant soit peu détournée, pour remplir nos bourses, soit encore ! Mais que nous nous posions en conquérants, en envahisseurs et en brutaux, non, vraiment, je n'y consentirai jamais. N'est-ce pas aussi votre avis, sir William ?

— D'un bout à l'autre, fut la réponse.

— Somme toutes, cela m'est égal, murmura Criquet avec conviction. Il nous restera toujours assez d'or pour satisfaire nos besoins les plus luxueux.

Tout en causant ainsi, les quatre explorateurs marchaient d'un pas délibéré, dans les sentiers rocailleux, où, plus d'une fois l'un d'eux, grâce à l'obscurité, trébucha, au risque de perdre l'équilibre.

Mais rien ne les découragea.

On eut dit qu'ils marchaient à la conquête d'un pays inconnu ou d'une gloire quelconque qui se trouvait au bout de l'étape.

Criquet s'en amusait sincèrement.

— Quatre Cristophe Colomb se dirigeant vers une autre Amérique, fit-il.

— Avec cette nuance, que notre Amérique, à nous, n'est plus à découvrir, répondit le chef.

En ce moment Mwama s'arrêta tout court, et se tournant vers les Européens :

— Halte ! murmura-t-il. Quelqu'un !

Très surpris, tous suspendirent leur marche, et portèrent instinctivement le doigt à la détente de leurs fusils.

Mais une réflexion subite éclaira le cerveau de de Sambry.

— Ne tirez pas, murmura-t-il, sinon nous sommes trahis.

Et, de fait, la mesure était prudente.

Cependant le nègre perçait les ténèbres de ses yeux de lynx, pour y chercher la cause de l'incident.

Il n'aperçut ni n'entendit plus rien.

On écouta anxieusement pendant quelques secondes.

Le silence le plus complet continuait à régner.

— Tu auras mal vu, dit le chef à mi-voix.

— Je vous assure, maître, que j'ai parfaitement vu bouger la jungle, là, à deux pas devant nous.

On écouta encore, sans meilleur résultat.

— Avançons, dit enfin le chef.

Et l'on s'apprêta à exécuter cet ordre, lorsque de nouveau la jungle se mit à onduler.

En même temps un grognement sinistre s'en éleva, un corps brunâtre s'en détacha et ce corps vint se planter carrément sur la voie, barrant ainsi le chemin aux explorateurs.

— Un lion! s'écria de Sambry.

Sir William avait déjà levé son arme, s'apprêtant à envoyer une balle au fauve.

Heureusement de Sambry vit le mouvement du trop fougueux chasseur et abaissa son fusil.

L'Anglais ne se laissa faire qu'en maugréant.

Le lion resta tranquillement campé sur ses quatre pattes, et à ses grands yeux ronds brillant dans la nuit comme deux charbons incandescents, on eut la conviction qu'il braquait sur les explorateurs des regards d'une ardente convoitise.

Dans l'espoir que la bête se lasserait, on attendit assez patiemment.

Mais la situation était perplexe.

D'une part le fauve occupait toute la largeur de la seule et unique route que devaient suivre les chercheurs d'or; et d'autre part, s'il suffisait de quelques coups de feu pour le tuer ou le mettre en fuite, il eut été hazardeux d'avoir recours à ce moyen, de peur d'attirer les indigènes et de compromettre ainsi le succès de l'entreprise.

Criquet rageait littéralement.

— Nous voici bien livrés, dit-il.

— Sacré animal! grommela sir William.

— Rien ne sert de se plaindre; il faut chercher un remède quelconque, conclut le chef.

— Je vais essayer, maître, fit Mwama. Donnez-moi les allumettes chimiques.

Depuis longtemps Criquet n'avait plus placé un bon mot ; il en sentit un grand besoin.

— Tu vas lui éclairer la route ? demanda-t-il.

— Non, je vais le chasser, maître, répondit le nègre.

Sans plus tarder, Mwama cassa une branche morte, au premier buisson qui lui tomba sous la main, puis il fit flamber une allumette.

Il essaya de communiquer la flamme aux feuilles, mais la fraîcheur de la nuit les avait mouillées si bien, que la tentative resta sans suite.

Néanmoins, le fauve qui était sur le point de s'élancer, ayant remarqué l'étincelle soudaine, s'arrêta un peu confus.

A plusieurs reprises, Mwama renouvela son expérience, jusqu'à ce qu'enfin le rameau prit feu.

Alors le nègre le retourna en tous sens afin de bien communiquer partout la flamme, qui crépitait joyeusement.

S'armant de cette défense embrasée, Mwama l'agita devant lui et marcha résolument vers le lion.

Celui-ci, ébloui par cette brusque apparition lumineuse qui lui frôlait presque le museau, exhala un grognement sourd et rampa en arrière de quelques mètres.

Bravement l'indigène poursuivit la manœuvre.

Un instant le fauve essaya de lutter contre cette minuscule barrière de flammes, mais tout-à-coup, découragé sans doute, il poussa un formidable hurlement, fit demi-tour et disparut lestement dans les longues herbes.

En guise de suprême salut, Mwama jeta après lui, la branche en feu, ce qui ne fit qu'accélérer la fuite du quadrupède.

Criquet était en admiration.

— Vraiment, dit-il à Mwama qui lui restitua sa boîte d'allumettes, vraiment tu es un homme précieux ; tu connais tout.

— Voilà une chasse sans fusil et sans plomb, fit sir William.

— Une véritable chasse pacifique, ria de Sambry.

Mais le nègre, après avoir écouté quelques secondes le frôlement des herbes qui le rassurait sur le départ du fauve, courut vers la branche enflammée qui gisait à terre, afin de l'éteindre pour empêcher qu'elle ne mît le feu aux herbes.

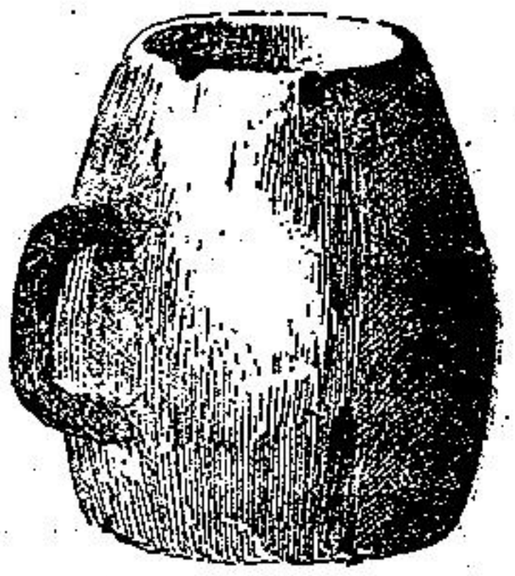
On le vit se baisser et ramasser un objet, dont on ne put distinguer clairement les formes.

— Que serait-ce encore? fit le chef.
— Un minerai d'or, parbieu, repondit Criquet avec conviction.
— Vous voyez de l'or partout.
— Même là où il ne se trouve point, ajouta sir William.
— Il est vrai que depuis ce matin j'en ai tant vu.
— Que vous vous imaginez qu'il n'y a plus que cela au monde, compléta de Sambry.

Criquet approuva de la tête.

Entretemps Mwama s'était rapproché de ses compagnons et leur montrait l'objet découvert par lui au milieu de l'herbage.

C'était un cruchon en terre émietté sur les bords et à manche.



Les explorateurs l'examinèrent tant bien que mal dans la mi-obscurité.

— Il y a eu des indigènes ici, fit Mwama, ceci l'atteste.

— Des concurrents chercheurs d'or, dit Criquet d'un air de dépit.

— Probablement, ajouta de Sambry.

— Il s'agit de se mettre sur ses gardes.

— S'il en vient, nous tacherons de nous tirer d'affaire.

— Oui, nous les assommerons!

— Oh que non, mon ami!

— Pourquoi pas?

— Les moyens violents ne sont pas toujours les meilleurs.

— Mais enfin, s'ils nous prennent une partie de nos trésors?

— Ils ne le feront pas, maître, intervint Mwama.

— Ah, tu crois cela?

— Parfaitement. A mon avis ce vase appartient aux rôdeurs de nuit, qui doivent l'avoir dérobé dans le village, après l'avoir bien rempli de pommbé. Leurs exploits nocturnes accomplis, ils seront venus le vider en ces lieux.

La chose paraissait plausible, évidente.

— Oui, c'est cela même, fit de Sambry.

En conséquence, on délaissa la trouvaille faite par Mwama et l'on n'y pensa pas plus longtemps.

Toutes ces tribulations avaient fait perdre un temps relativement long, et la nuit touchait à sa fin.

— Si nous continuions le chemin? demanda de Sambry.

— Je brûle de tâter les minerais d'or, soupira Criquet.

On se remit en route.

L'obscurité n'était plus aussi intense, car dans le lointain un reflet moins opaque commençait à colorer l'horizon.

Dans quelques heures l'aurore luirait.

On marcha ferme, pour rattrapper les instants gaspillés.

Au bout d'une demi-heure Mwama s'arrêta.

Les autres l'imitèrent.

Le serviteur jeta autour de lui des regards scrutateurs, et désignant enfin une branche d'arbre posée sur le roc :

— C'est ici, dit-il.

— En effet, répondit sir William, qui s'y reconnut à son tour.

De Sambry semblait passablement désillusionné en ne voyant devant lui qu'un amas de rochers plus ou moins sombres, mais dans lesquels rien n'attestait la présence du métal précieux.

— C'est ici les mines d'or? demanda-t-il.

— Mais oui, répondit Criquet.

— Hum ! Elles n'en ont pas l'air.

— Vous savez que bien souvent l'habit ne fait pas le moine.

Mwama, lui, silencieux, avait déjà repris le poste d'observation qu'il avait eu pendant la journée.

Sir William, toujours pratique, avait retroussé ses manches et apprêtait sa pioche.

— Voyons, dit-t-il, travaillons.

Les deux compagnons imitèrent cet exemple, et bientôt des coups répétés et continus faisaient trépider la masse rocheuse.

De Sambry n'était pas le moins assidu à la besogne ; et comme si le hasard avait voulu le servir, c'était lui qui ramena à l'air le premier bloc de minerai aurifère.

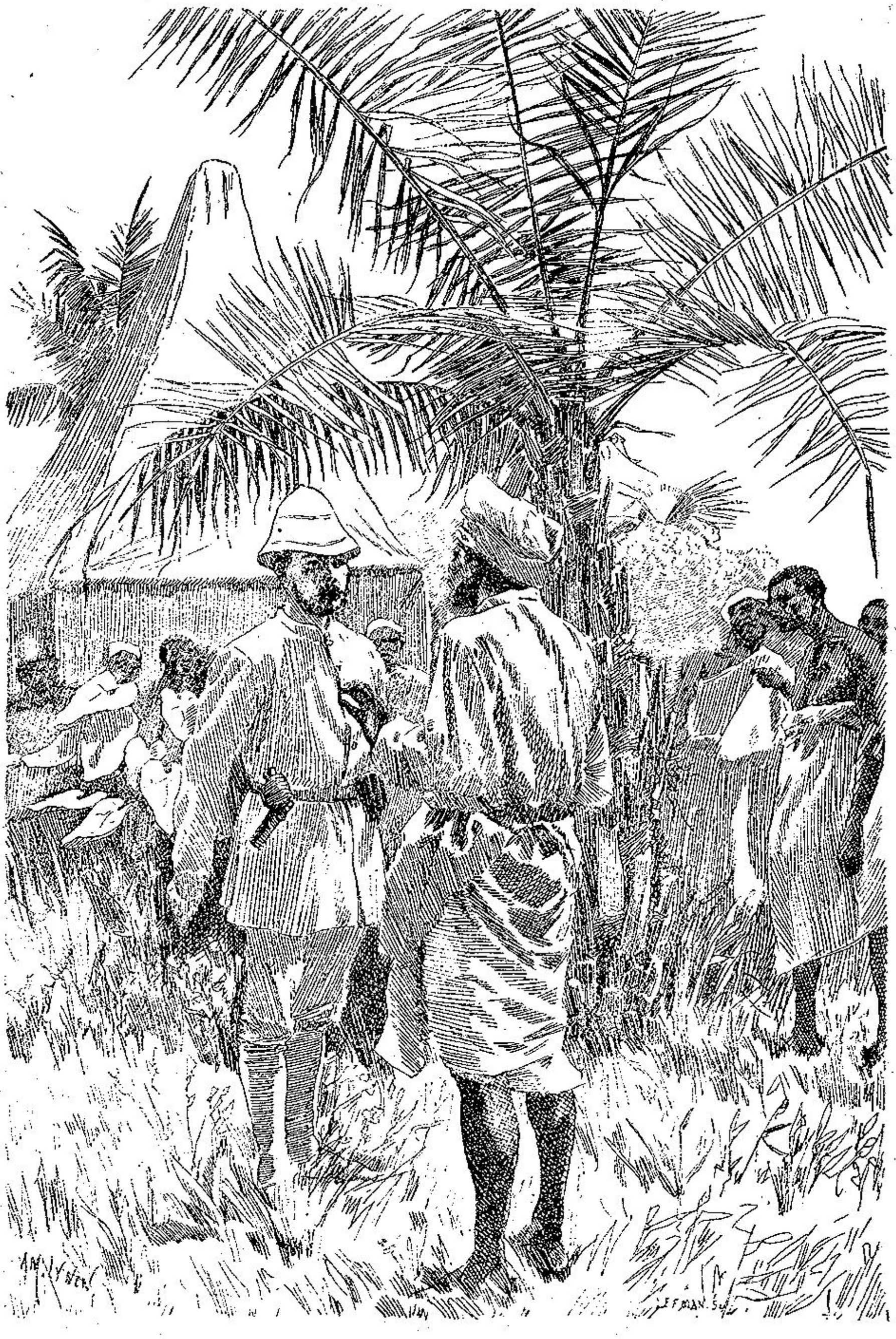
Son étonnement et sa satisfaction furent immenses.

— Nous croirez-vous à présent ? interrogea Criquet.

Mais le chef ne répondit pas.

Ses yeux restèrent obstinément fixés sur les sillons d'or qui serpentaient dans la pierre brute; et, gagné soudain par le démon de la possession, il redoubla de coups de pioche, excitant même ses compagnons et leur servant d'exemple.

Sous le coup d'une espèce de fièvre ardente, on travailla jusqu'au matin, sans respirer, sans se donner la peine d'enlever la sueur qui perlait aux fronts ridés par les efforts ; et lorsque les lueurs du jour



UN NOIR A FACE DIABOLIQUE, DRAPÉ DANS UN LARGE DRAP BLANC. (P. 469.)

se dessinaient fermement dans l'espace, les explorateurs, courbés sous la charge, s'en retournèrent au campement, qu'ils atteignirent avant qu'un seul indigène eût encore mis son nez hors de sa demeure.

XXXVII

CHEZ LES ANTROPOPHAGES

Pendant toute la journée on vécut dans une attente fébrile.

On causait, on allait, on mangeait, mais c'était pour ainsi dire automatiquement, sans conscience de soi-même.

La soif de l'or.

On aspirait au soir, ce bienheureux instant où l'on pourrait reprendre les pioches et se diriger, comme des voleurs, vers les mines d'or.

Cette fois l'équipe serait encore plus nombreuse, puisque tous les Européens indistinctement tenaient à s'y joindre.

Il y avait jusqu'à Cathérine qui voulait visiter les lieux où tant de fortune se trouvait caché.

— Pour une fois, avait dit le chef.

— Soit, avait répondu la jeune fille.

Mais elle s'était promise en elle-même, de trouver un prétexte quelconque pour forcer la consigne.

Tous étaient donc partis, pleins de courage et d'ardeur, l'audace au front et la force dans le bras.

Naturellement le butin était bien plus important que la veille, vu le plus grand nombre des fouilleurs....

Ainsi la vie des voyageurs s'écoulait, pendant plusieurs jours, dans les mêmes occupations.

Les richesses s'entassaient dans les tentes, comme les graines dans une grange.

C'était à en être ébloui.

Le sol était jonché de pépites et de monceaux d'or, qui donnaient à l'intérieur des explorateurs un singulier aspect.

On fit des cachettes pour soustraire le butin aux regards indiscrets des gens de la caravane, que l'on éloignait pourtant, aussi bien que possible, de ce sanctuaire d'un nouveau genre.

Et les fouilleurs allaient toujours leur train.

Et les trésors continuaient à affluer.

On était harassé, mais on se tenait debout, soutenu par un courage héroïque et par l'âpre désir du gain.

Un soir, avant de partir pour les mines, Criquet eut une idée comme il en avait tant :

— J'ai trouvé un moyen plus pratique, dit-il.

— Lequel ? demanda de Sambry.

— Transportons nos tentes sur les lieux mêmes des mines.

Sir William goûta fort cette proposition et l'estimait pratiquement faisable.

— Impossible ! fit le chef.

— Pourquoi ? interrogea Criquet.

— D'abord, comment transférer nos trésors sans être vus?

— Nous avons des colis pour les cacher.

— Ensuite, comment expliquer aux habitants du village cette brusque transposition de demeure?

— Ma foi, on leur conte une balliverne.

— Laquelle?

— Par exemple, que l'air est plus respirable, là-oas.

Malgré la situation sérieuse, cette réflexion saugrenue fit bien rire, au grand étonnement du Bruxellois, qui crut positivement avoir trouvé le joint.

Après mûre discussion, on abandonna définitivement ce projet et on résolut de rester où l'on se trouvait.

De cette façon le travail continuait encore sur le même pied, si bien que vingt jours s'étaient passés et que les habitations des explorateurs débordaient littéralement de richesses.

On avait procédé avec une rare prudence, pour cacher aux naturels l'énorme butin qu'on venait d'empiler, et surtout pour leur donner le change sur la manière dont on se l'était procuré.

Par bonheur, on ne s'était aperçu de rien dans le village, si bien que les explorateurs avaient, sous ce rapport, entière tranquillité.

Cette découverte imprévue les mit à la tête d'une fortune colossale, dont ils n'avaient que faire sur le sol africain, mais qui devenait inestimable aussitôt qu'ils auraient remis le pied en Europe.

On songea donc à en régler la destination.

Il fut décidé, en conséquence, que ces richesses seraient divisées en parts égales entre chaque membre de l'expédition.

Cette disposition rendit Paul le plus fortuné des hommes.

En effet, maintenant il pouvait donner à sa sœur Cathérine une dot qui la mit en état d'accepter plus rondement la main de Henri, son fiancé ; non pas que ce dernier eut mis à son amour la moindre rançon, mais enfin, cette brillante situation matérielle écartait toute question de susceptibilité.

Paul résolut de laisser à sa sœur, sa part à lui, ce qui mit la jeune fille en possession d'un fort beau capital.

Quant à Criquet, il avait d'autres plans.

Il acceptait de bonne grâce la fortune lui revenant, mais il était fermement résolu de ne point l'employer dans les pays civilisés.

Pour lui, l'un ou l'autre jour, on découvrirait son empire de Waouta, et alors l'usage de son or serait tout trouvé : il l'enverrait en Europe, le convertirait en marchandises courantes, et au moyen de ces dernières, il embellirait les possessions dont il serait le chef, en y faisant exécuter des travaux d'utilité publique.

Comme bien on pense, personne ne se donna la peine de combattre les desseins de Criquet, et de la sorte tout le monde se trouvait d'accord.

Une fois ces arrangements conclus, de Sambry parla de poursuivre la route.

Dans deux jours on partirait.

Il restait à faire une manipulation peu aisée, celle consistant à transporter les trésors du campement jusque dans les canots.

La plus grande circonspection était indispensable, non seulement pour les naturels du village, mais encore pour les gens de la caravane ; car si ces derniers avaient vent de l'affaire, il était evident que l'on s'exposerait à des tentatives de vols continuels.

On discuta la chose à fond et l'on en vint à la conclusion que le procédé le plus pratique serait d'enfermer les minerais aurifères et les pépites dans des colis hermétiquement clos et que l'on surveillerait spécialement pendant le trajet.

Mais alors encore on se demandait quelle serait l'idée des porteurs lorsqu'ils verraient ainsi inopinément augmenter d'un nombre de colis assez considérable le matériel de l'expédition, et ce sans qu'aucun achat eût été réalisé.

En tout état de choses, cette situation donnait à penser.

On la creusa profondément, sans y trouver d'autre remède que celui de tenter l'expérience, sans trop s'inquiéter de ses conséquences.

Incontinent on se mit au travail.

Tous les colis valides furent compulsés, bourrés d'objets jusqu'au bord, arrangés, de telle sorte que l'on en eut une certaine quantité de vides.

En outre, on rassembla toute la toile disponible, dont on fit de grands et larges sacs, et l'on se prit à y entasser le précieux métal.

Nuit et jour presque les explorateurs s'adonnèrent à cette besogne, sans se lasser, jusqu'à ce que tout fût prêt.

Ces préparatifs avaient pris deux journées de plus qu'on ne l'avait pensé, et enfin les colis et les sacs remplis d'or se trouvaient empilés, attendant leur transport.

On les chargea dans les canots.

Trois embarcations s'en trouvaient bondées.

Ce qu'on avait craint, arriva.

Les gens de l'expédition manifestèrent leur stupéfaction de voir la cargaison si inattendûment et si considérablement augmentée, et ils jetèrent vers cet amas de colis mystérieux, un regard plein de curiosité.

Sans le savoir, Criquet sauva encore une fois les apparences.

Avec une désinvolture parfaite, il s'ingénia de faire comprendre aux nègres que, par un miracle quelconque, les fétiches des hommes blancs avaient multiplié les provisions et le matériel des explorateurs, voulant ainsi les récompenser pour le bien qu'ils faisaient aux tribus africaines.

Cette ruse réussit à merveille.

Grâce à leur fanatisme invétéré, les noirs prirent cette mystification non seulement pour de l'argent comptant, mais encore ils s'extasiaient sur les pouvoirs des dieux de leurs maîtres, et l'accueillirent avec des marques d'une vénération évidente.

Les voyageurs ne rirent pas mal de la naïveté de leurs serviteurs, laquelle permit à Criquet de placer tout un vocabulaire de mots grotesques.

Pourtant l'essentiel était que la farce fut gobée, et que désormais les trésors se trouvaient à l'abri de tout attentat.

Du reste, afin de pousser les précautions aussi loin que possible, de Sambry plaça les trois canots sous la direction de sir William et de Criquet, avec mission spéciale pour ceux-ci d'y veiller sévèrement.

Assez promptement l'escadrille se trouva complète, balançant ses flancs sur les eaux du fleuve, et prête à chercher d'autres aventures dans d'autres lieux.

Le chef blanc, accompagné de ses amis, à l'exception de sir Darly et du Bruxellois, qui déjà commençaient leurs fonctions de gardiens du trésor, le chef blanc et ses amis se rendirent auprès du monarque indigène, afin de lui faire leurs adieux.

A vrai dire la séparation fut assez longue, le potentat nègre se plaisant à réciter une foule de raisons qui le faisaient regretter le départ des explorateurs.

Des présents passablement riches furent déposés à ses pieds, et le bonhomme fut très étonné de la munificence qu'on montrait à son égard.

A coup sûr, il ne l'eut pas été, s'il avait su qu'en compensation de quelques brassées d'objets, les Européens ravissaient à son territoire un chargement complet de matières précieuses, c'est-à-dire une fortune colossale.

Pour définir plus nettement sa reconnaissance, il daigna escorter en personne avec toute sa cour, les voyageurs jusqu'à leurs canots.

Chacun s'embarqua, des derniers saluts fraternels furent échangés, les pagayeurs firent jouer leurs rames et la flottille s'éloigna, semblable à une troupe d'oiseaux aquatiques voguant à tire d'ailes.

Alors seulement le cœur des Européens fut soulagé.

Il en tomba comme un poids énorme, parce qu'alors seulement ils se sentirent réellement en possession de leurs richesses.

— A voleur, voleur et demi ! jubila Criquet.

— C'est-à-dire, que nous n'avons pas du tout volé, grommela sir William.

— Non, nous avons tout simplement pris.

— Nous avons pris ce qui était à prendre.

— D'accord.

— Ce n'est pas la même chose.

— Il est vrai qu'il y a une légère nuance, comme qui dirait : « quand je suis éveillé je ne dors pas. »

L'Anglais se contenta de ne point répondre au taquin Bruxellois et se justifia vis-à-vis de lui-même en pensant qu'on avait bien le droit de se payer les peines dépensées au service général.

La flottille emporta donc, en toute sécurité, son précieux butin.

Il faisait un temps splendide, avec un soleil aux rayons tempérés, laissant, sur la surface des ondes, flotter une fraîcheur bienfaisante.

La joie se lisait sur tous les visages, une joie bien sentie, avec une légère pointe d'orgueil, pardonnable chez des gens qui ont dans leurs coffres une fortune colossale.

Poussés par une certaine crainte inexplicable, les explorateurs hâtèrent les mouvements des canots, hantés qu'ils étaient par l'idée que les indigènes du dernier village pourraient bien avoir découvert leur rapt et se porter à leur poursuite, afin de leur ravir le bien acquis au prix de tant de peines et de soucis.

Criquet surtout s'était mis en tête cette supposition et forgeait toutes sortes de réflexions appréhensives.

Au moindre bruit perçu entre les broussailles du rivage. au moindre cri de fauve répercuté par la solitude, le Bruxellois tressaillit de tous ses membres et cria aux ravisseurs.

Au début les compagnons avaient ri de cette peur excessive, mais comme il paraissait ne pas vouloir s'amender, de Sambry résolut de le tancer un peu vertement.

— Vous êtes un grand enfant déraisonnable, lui dit-il.

— Déraisonnable tant que vous voulez; mais j'ai peur, je vous l'avoue.

— Peur de votre ombre?

— Non, de celle des nègres.

— Je vous croyais plus brave que cela.

— Oh, ce n'est pas pour eux, mais pour nos trésors.

— Ils sont bien gardés, allez!

— Oui, aussi longtemps qu'on ne nous attaquera pas.

— Et encore.

— Tenez, j'ai un drôle de pressentiment.

Les camarades s'amusèrent fort de la triste mine que faisait en ce moment Criquet.

— Voyons, votre pressentiment, fit le chef.

— Une nouvelle divagation, ajouta sir William.

Mais le Bruxellois resta parfaitement soucieux.

— C'est que je vois plus loin que vous autres, répondit-il d'un on tragique.

— La double vue alors! ria l'Anglais.

— Voyons votre pressentiment? répéta de Sambry.

Criquet hésita.

— Je ne sais si.... murmura-t-il.

— Allez-y rondement, interrompit le chef.

— Eh bien, je suis persuadé que....

Il s'arrêta de nouveau.

De Sambry devint impatient.

— Si vous n'achevez pas, je vous tourne le dos et ne veux plus rien entendre.

— Eh bien, reprit Criquet comme par un effort, je suis persuadé que tout cet or ne nous portera pas bonheur.

Vraiment les compagnons ne surent s'ils devaient rire ou se fâcher.

— Ah ça, fit le chef, pour qui nous prenez-vous donc?

— Pour des voleurs, n'est ce pas, Criquet? interrogea sir Darly.

— Pas précisément, fut la réponse un peu hésitante.

— Eh bien, vous y allez bien! exclama le chef.

— Je ne sais, riposta Criquet, mais depuis ce matin je ne suis plus du tout à l'aise.

— Mais enfin, pourquoi?

— Parce que.... parce que....

— Parce que?

— Je ne savais pas que la fortune rendait l'homme si ombrageux et si inquiet que je le suis en ce moment. Tenez, je regrette que tout cet or soit entre nos mains; il me donne sur les nerfs.

Une longue hilarité salua la doléance de Criquet.

— Vous êtes littéralement fou, dit le chef.

Et on laissa le Bruxellois à ses amères réflexions, sans s'en occuper davantage.

Cependant la flottille allait bon train, sans discontinuer une minute; et aussi sans que l'on eut le moindre accident.

Le temps restait au beau et le fleuve au calme.

On glissait comme sur un miroir.

Au surplus, il y en eut pour tous les goûts.

Sir William trouvait moyen de faire le coup de feu assez fréquemment, au milieu des bandes nombreuses d'oiseaux aquatiques qui fréquentaient les deux rives, ou qui planaient au-dessus du cours d'eau.

Il n'y avait à cela qu'un inconvénient, c'est qu'il était obligé d'abandonner son butin, puisqu'on ne pouvait interrompre la marche, pour aller recueillir les pluviers abattus.

D'abord sir William protesta assez ouvertement, mais il comprit bientôt le bien fondé de cet état de choses, et se borna à considérer cet exercice cynégétique comme une simple manœuvre, bonne tout au plus à lui entretenir la main.

Néanmoins le hazard le servit de nouveau.

A un moment donné, là-haut dans les airs, au-dessus des embar-

cations, planait un aigle, semblable à un vaisseau en miniature voguant sur un immense lac.

Dès que le chasseur l'aperçut, il eut un cri de joie.

— A moi ce vautour ! s'écria-t-il.

Et il épaula.

Le coup était à peine parti, que l'oiseau, touché en pleine poitrine, ferma les ailes et vint dégringoler sur la tête de Criquet.

Le Bruxellois en fut un peu effrayé, mais il se contint afin de ne point donner prise à la moquerie des compagnons.

Sir William rayonnait.

— Un maître coup, dit-il lui-même.

On admira la superbe bête, et on la passa à von Ruff pour qu'il l'empaillât, en guise de souvenir.

Le savant ne manqua pas de saisir cette bonne occasion pour enrichir sa collection.

Mais sir William n'eut pas seul les plaisirs d'une distraction.

Von Ruff trouva la sienne.

Les canots, pour éviter le grand flux du fleuve, et aussi pour trouver un peu d'ombre, tenaient la côte et frôlaient le rivage, ce qui donnait aux voyageurs la protection des arbustes croîssant sur la berge.

De cette manière le naturaliste put s'adonner relativement à ses études de botanique, sur les broussailles riveraines et sur les plantes aquatiques.

En certains endroits il lui suffisait d'étendre le bras, pour cueillir des poignées de fleurs, dont il put alors faire à son aise l'analyse.

Dans ces conditions, tout le monde était content, si bien que l'équipe entière causait joyeusement, tout en imposant à chacun ses devoirs.

La première journée se passa de la sorte, sans encombre.

Au soir, on n'avait encore rencontré âme qui vive.

Rien qu'une solitude solennelle.

On aborda pour camper, et l'on établit une surveillance spéciale sur les canots remplis d'or.

On dormit paisiblement et dès l'aurore on se remit à flotter, avec la même rectitude et le même entrain.

La journée se passa encore de la même façon jusque vers les quatre heures de l'après-midi.

A ce moment on crut entendre, non loin de l'endroit où l'on se trouvait, les accents étouffés de chansons ou de cris.

De Sambry fit cesser le mouvement des rames.

— Ecoutons ! fit-il.

On tendit une oreille attentive et l'on dut bientôt se convaincre que des êtres humains se trouvaient dans le voisinage.

— Si nous mettions pied à terre ? demanda le chef.

— Allons-y, répondirent les Européens.

Mais Mwama secoua la tête.

— Eh bien, mon ami, tu n'es pas satisfait ? demanda de Sambry.

— Mon maître sait qu'il faut de la prudence, surtout en ces lieux-ci, riposta le serviteur.

— Pourquoi surtout en ces lieux-ci ?

— Parce qu'ils sont dangereux.

— Vraiment ?

— Oui, maître.

— En quoi donc ?

— Nous sommes dans un pays d'antropophages.

A cette révélation Criquet faillit tomber à la renverse.

Il ouvrit de grands yeux et recula instinctivement contre son compagnon, comme s'il cherchait à se protéger par-là.

Puis il se tâta des pieds à la tête, comme s'il craignait que les mangeurs de chair humaine lui eussent déjà enlevé une partie de son être.

— Des antropophages ! répétait-il avec effroi.

— Oui, reprit Mwama ; et c'est pourquoi il faut être prudent.

— Que comptes-tu donc faire, Mwama ? demanda le chef.

— Je demanderai à mon maître la permission d'aller en reconnaissance jusqu'au village, afin de me rendre compte de la situation. Selon ce que j'aurai vu et entendu, nous pourrons agir.

Naturellement l'idée du nègre fut approuvée et il se hâta de sauter à terre.

Pendant qu'il disparut entre la futaie, les explorateurs, dans une immobilité parfaite, suivaient de l'oreille le bruit qui partait à quelques centaines de mètres d'eux.

On entendait des éclats de rire et des chants gutturaux.

— Ils s'amusent, les monstres ! s'écria sir William.

— Je parie qu'ils sont en train de manger des hommes, fit le Bruxellois avec un tressaillement d'horreur.

— Voilà qui est bien possible, conclut de Sambry. Du reste nous allons le savoir par Mwama.

Pourtant le serviteur tardait passablement à revenir, ce qui mit les explorateurs dans une attente impatiente.

Enfin la verdure s'ouvrit et Mwama apparut.

Il avait les traits bouleversés et le regard brillant par un mélange de colère et de tristesse.

Il enjamba lestement son canot et se mit à rendre compte de sa mission.

Non loin du fleuve il avait découvert le village d'où partait le vacarme que l'on entendait.

Il y avait grande fête, car les natureis étaient réunis sur la place publique et la cérémonie était présidée par leur monarque, un noir à face diabolique, drapé dans un large drap blanc sur la tête un bonnet de la même couleur, et tenant en main, un gros bambou.

Ce roi était gravement assis au milieu de ses sujets ripaillant honteusement un terrible festin et se gorgeant de boissons.

Voilà ce qu'avait vu le serviteur, et voilà ce qu'il venait rapporter à ses maîtres.

Un mouvement d'horreur parcourut l'auditoire.

— Ce sont donc bien véritablement des antropophages ? interrogea de Sambry.

— Oui, maître, je vous l'assure.

Le chef eut un moment de réflexion.

— Allons-y ; et si possible, tâchons d'entraver des actes honteux.

XXXVIII

UN FESTIN HIDEUX

On eut bien vite fait d'être à terre, en route vers le lieu où se trouvaient les antropophages.

De Sambry grillait du désir de donner à ces barbares une leçon d'humanité ; et, à vrai dire, tous les membres de la caravane, y compris le plus humble des porteurs, partageaient ses sentiments.

Sir William et von Ruff furent commis à la garde des canots, ayant sous leurs ordres une bonne moitié de la troupe.

Les autres dirigèrent leurs pas vers le village.

Chemin faisant on put déjà se convaincre à peu près du genre de saturnale qu'on exécutait là-bas.

Des criailleries, des hurlements féroces faisaient bondir les échos et allaient se perdre sous la verdure.

On entendait des voix de femmes entonner des chants de victoire, accompagnés par les organes plus lourds des hommes.

C'était un charivari dans lequel se devinait quelque chose de sinistre, qui donnait froid au cœur.

Les explorateurs s'arrêtèrent un instant pour écouter cette musique infernale et pour se concerter.

— Ils chantent, les brutes ! fit le chef tristement.

— Un hymne à la mort, remarqua Harris.

— Punissons-les, ajouta le Bruxellois.

— Avant cela, causons, reprit le chef.

— A quoi bon ? Assommons-les.

— Non pas ; il faut d'abord mesurer nos forces.

— C'est de la canaille, qu'il faut exterminer.

— D'accord ; mais encore faut-il convenir comment.

— En tombant sus, parbleu !

— Avant tout, soyons prudents. Qu'en penses-tu, Mwama ?

— Je pense, maître, qu'avant de frapper, il faut observer.

— C'est aussi mon avis. Mais que comptes-tu faire ?

— Je sais une cachette qui nous dérobe aux regards des indigènes, tout en nous permettant de ne pas perdre une seule de leurs actions. Rendons-nous là, nous déciderons ensuite.

— C'est cela. En route.

On reprit l'étape.

Au détour de la route on se cogna contre un groupe de naturels, assis ou debout sur le chemin, et qui ne furent pas peu étonnés de voir devant eux les hommes blancs.

Ceux-ci, à leur tour, ne goûtèrent pas trop cette rencontre ennuyeuse, et n'en augurèrent rien de bon.

— Nous voilà découverts, grommela de Sambry.

TYPE DE NATUREL.

— Fâcheux contretemps, pesta Criquet.

— Tout n'est pas perdu, maître, intervint Mwama.

— Comment ?

— Il n'est pas dit que ceux-ci soient des antropophages. Je m'en vais les interroger.

Et il se mit à causer avec eux sur un ton délibéré.

Les suppositions de Mwama étaient fondées.

En effet, les pauvres diables déclaraient appartenir à une tribu voisine, et n'avoir rien de commun avec les antropophages.

Ils revenaient d'un marché qui se tenait à trois jours de marche de là, et où ils étaient allés vendre des chèvres et des poules.

Maintenant ils retournaient chez eux, tout tranquillement ; et, s'ils se trouvaient en cet endroit, c'était simplement pour se reposer un peu.

Bien que depuis longtemps les explorateurs avaient appris à se méfier de tous les nègres, il était visible que ceux que l'on avait devant soi méritaient plus de confiance et que leurs dires étaient sincères.

Ils avaient plutôt l'air penaud que téméraire.

On les examina des pieds à la tête, sans y trouver mal.

— Il n'y a pas lieu de nous en inquiéter, fit de Sambry.

Et il voulut passer outre.

Mais Mwama l'arrêta.

— Si mon maître me permet, je voudrais être plus longuement fixé sur les intentions de ces nègres, dit-il.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je voudrais les voir partir avant que nous continuions.

— Nous n'avons pourtant pas le droit de les chasser.

— Nous pouvons user d'un autre moyen.

— Lequel ?

— Les prier de s'en aller.

— Le feront-ils ?

— Quelques légers cadeaux suffiront.

La mesure préconisée par le serviteur était fort sage ; car ne fût-ce que par simple curiosité, les naturels eussent infailliblement suivis les explorateurs, et eussent ainsi gêné leurs observations.

Aussi de Sambry s'empressa-t-il de suivre le conseil de Mwama.

Comme on ne s'était pourvu d'aucun objet pouvant servir de présent, on rassembla ses mouchoirs de poche, qui furent offerts aux natifs, à la condition expresse qu'ils avaient à continuer, séance tenante, leur chemin.

Ils ne se firent pas prier.

Rayonnants de joie, ils tâtèrent de leurs longs doigts les mouchoirs, et s'empressèrent de disparaître, en comblant la caravane de force révérences.

Les Européens en sourirent de bon cœur.

— Et l'on dit qu'il n'y a pas, en Afrique, de braves gens ! fit Criquet.

— On les amadoue au moyen de présents, répondit le chef.

— Sans présents, point de salut ! dit Harris.

— Voilà bien une grande vérité ici.

On suivit des yeux, pendant quelque temps encore, les indigènes qui s'éloignaient, et lorsqu'ils eurent complètement disparu derrière les herbes et les arbres, on continua la route.

Au bout d'un temps relativement court Mwama, qui marchait le premier, s'arrêta.

— Voici la cachette, dit-il.

C'était, en effet, un véritable réduit perdu au fond d'une végétation tellement épaisse qu'elle formait une voûte immense.

Du côté du village on pouvait aisément voir, à travers le feuillage, ce qui se passait, et même le voir presque dans les moindres détails.

Vraiment, il fallait être Mwama pour dénicher pareil terrain.

C'est ce que fit, du reste, remarquer Criquet.

— L'essentiel est que nous y sommes bien à l'aise, conclut-il.

On se mit donc en observation, et ce que l'on vit était horrible, que les cheveux des explorateurs se dressèrent sur leurs têtes.

La place publique du village grouillait de monde.

La plupart des indigènes portaient encore le costume de guerrier, ce qui dénotait qu'on revenait d'une expédition.

Sans doute celle-ci s'était terminée par une victoire complète, car une sorte de délire s'était emparé de ces gens, qui chantaient à tue-tête.

Au milieu d'eux se trouvait un cadavre, étendu sur le sable.

C'était celui du chef ennemi, tué et rapporté par eux.

En ce moment se préparait une horrible cérémonie, dont les explorateurs furent témoins.

Le monarque, dont Mwama avait esquissé le portrait, quitta son siége, et levant en l'air son bambou, donna un signal.

Aussitôt les rangs des nègres s'ouvrirent, laissant le cadavre exposé aux regards de tous.

En même temps un vieux bonhomme, le féticheur sacrificateur, s'avança en faisant toutes sortes de simagrées.

Arrivé devant le roi il salua profondément, puis, faisant encore quelques pas, il alla se mettre à genoux près du corps inanimé.

Les explorateurs suivirent le tout, d'un œil curieux.

— Tiens, il va prier sur le défunt ! fit Criquet.

— Si cela est, ils auraient mieux fait de ne pas le tuer, dit le chef.

Mais Mwama détruisit ces illusions.

— Ils ne prient pas, maître, murmura-t-il tristement.

— Non ? Que font-ils donc ?

— Vous allez le voir, maître.

En effet, on n'allait le savoir que trop tôt.

Le sacrificateur détacha de sa ceinture un long et large couteau, qu'il fit tournoyer pendant quelques instants à tour de bras.

De Sambry eut comme un vertige.

Il devina la vérité.

D'un bond il se leva et voulut courir vers les barbares.

Harris l'arrêta violemment.

— Laissez, dit-il ; c'est trop tard !

— Mais enfin, laisserons-nous violer les cadavres ?

— La mort tient sa proie, mon ami.

— C'est égal, je ne souffrirai point cet acte de vandalisme.

— Nous ne saurions l'éviter.

— Allons-donc ! Nous chasserons ces gens.

— Croyez-moi : mieux vaut rester impassible, et nous enhardir contre ces barbaries.

De Sambry eut un instant de réflexion.

— Vous avez raison, dit-il. Notre intervention ne saurait rendre la vie au pauvre défunt.

— Et puis ce que nous verrons s'accomplir ne servira qu'à grandir notre haine contre tous ces meurtriers.

On se promit, en conséquence, de rester calme et de consommer jusqu'au bout l'épreuve, quelque infâme qu'elle fût.

Il fallut du courage, en vérité, car maintenant seulement le spectacle devint terrifiant.,

Au moyen de son couteau, le vieux nègre se mit à labourer le cadavre et à en détacher des lambeaux, qu'il s'efforçait de faire de grandeur égale.

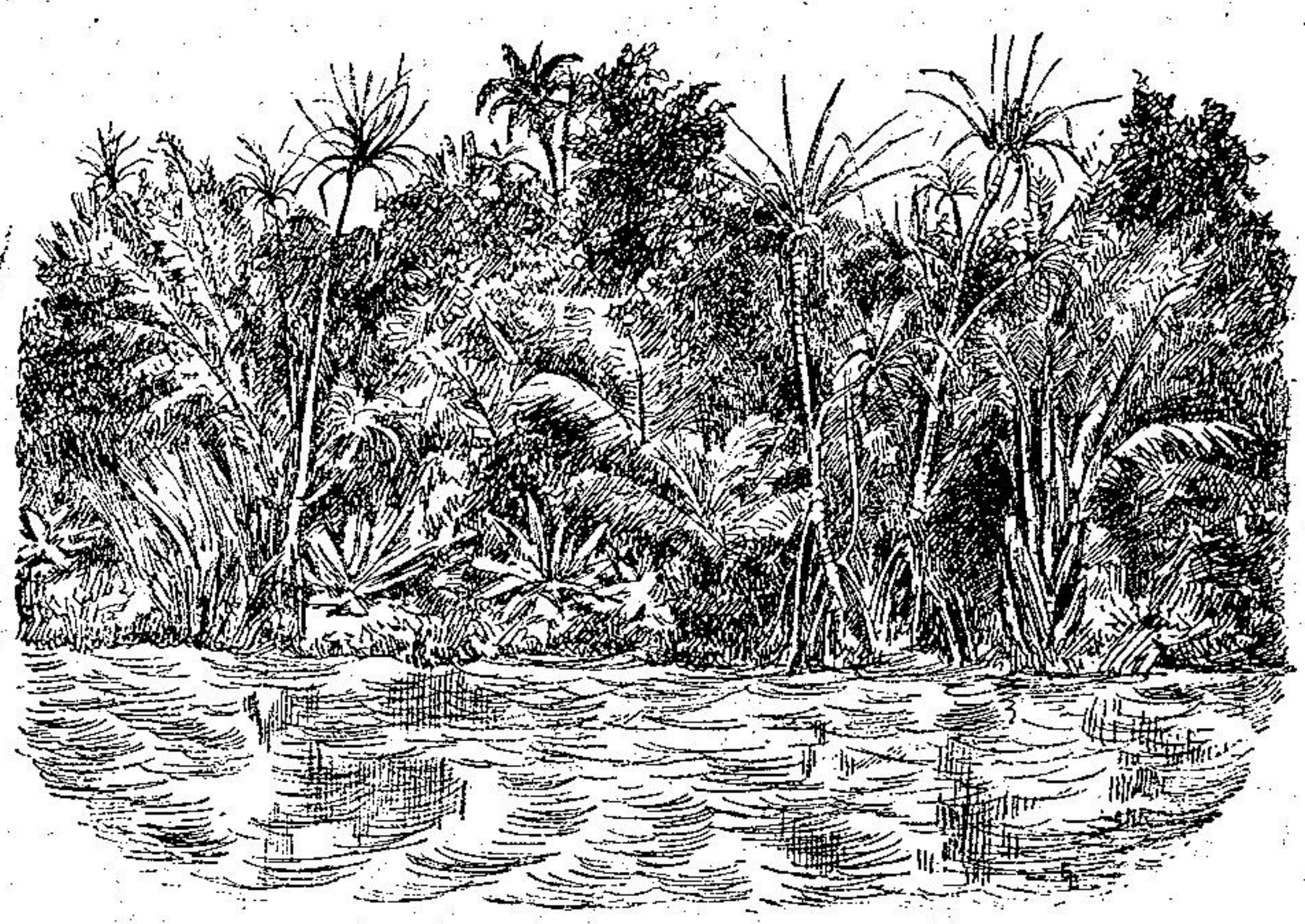
Ces morceaux sanguinolents furent déposés sur le sol, dans un ordre parfait, comme s'il s'agissait d'une simple viande de boucherie.

Mais ce qui était plus répugnant encore, ce furent les regards avides jetés par l'entourage sur ces restes lugubres.

Tous ces indigènes, hommes, femmes, enfants, avaient l'œil en feu et la bouche écumante de désirs inhumains.

Leurs lèvres sensuelles avaient un mouvement d'extase, tandis que leurs dents blanches et aigues marchaient les unes sur les autres, comme sous l'action d'un festin délicieux.

C'était l'attente d'un régal, l'expectative d'un mets favori.



VOICI LA CACHETTE, DIT-IL. (P. 471.)

Et le fétiche ur enlevait toujours, pièce par pièce, les membres du cadavre.

Instinctivement les explorateurs détournèrent la tête ; mais ils avaient résolu d'assister jusqu'à la fin à cette ignoble saturnale.

Ils s'étaient promis de voir.

Ils verraient.

Au bout d'un gros quart-d'heure le corps se trouva entièrement déchiqueté, laissant à nu les os, étrangement allongés, au bout desquels trônait le crâne qui semblait ricaner.

Le sacrificateur en suait de grosses gouttes.

Il contempla avec orgueil son œuvre, et s'arrêta.

De nouveau le monarque donna un signal.

Deux esclaves accoururent, porteurs chacun d'une brassée de feuilles de bananier.

Il déposèrent leur charge devant le féticheur, qui se mit à étaler soigneusement les feuilles.

Sur chacune d'elles il plaça un lambeau de chair ; puis, cette action accomplie, il se prit à entonner un chant lugubre, répété en chœur pas l'assistance.

Après que cette invocation sinistre se fut calmée, les esclaves prirent les feuilles et leur contenu et les distribuèrent entre les grands de la cour du monarque, tout en réservant à ce dernier une part plus importante que les autres.

Tous ces nègres, abdiquant les qualités de l'âme, se transformèrent d'un coup en bêtes féroces.

Avec des mouvements d'une volupté suprême ils portèrent à leur bouche ces chairs bleuies et y mordillèrent à pleines dents.

Jamais les explorateurs n'avaient vu chose aussi horrible.

Après que les autorités de la tribu se furent littéralement gavés, le féticheur prononça quelques paroles, que l'auditoire accueillit avec un cri de triomphe qui fit tressaillir les échos.

Aussitôt tous ensemble se jetèrent sur les restes du cadavre, cherchant à se procurer le plus de butin possible.

Ce fut une cohue, une bataille, un vacarme épouvantable, dont la description serait impossible.

On se heurtait, on se cognait, on se ruait les uns sur les autres, et chaque fois que l'un d'eux parvint à s'emparer d'un lambeau de chair, on le vit se glisser à l'écart et dévorer avec une avidité infernale la proie qu'il s'était acquise.

Ce spectacle repoussant dura plus d'une demi-heure ; puis, lorsque tout le monde fut repu, gorgé, bondé de chair humaine, un calme se fit et l'on eut dit que ce troupeau de brutes, affaissés, étendus sur le sol, se préparaient à une digestion bienfaisante.

Cependant cette accalmie ne se prolongea point.

Encore une fois, le monarque donna un signal.

Toute une nuée d'esclaves parurent sur les lieux, tenant en mains des cruches remplies de boisson.

Les antropophages se jetèrent sur les nouveaux venus, leur arrachèrent les cruchons et se mirent à boire sur toute la ligne.

Ils avalèrent, à longues gorgées, le contenu de ces vases, qui devait être fortement alcoolisé, car bientôt la plupart des indigènes donnaient des signes manifestes d'une ivresse prononcée.

Ils se mirent à chanter, à vociférer, à s'invectiver même, si bien que la place publique ressemblait à une ruche pleine de méchantes abeilles.

Dans leur cachette les explorateurs suivirent attentivement les phases de cette dégoûtante cérémonie.

Ils en avaient le cœur gros, mais puisqu'ils y étaient, il eut ete inopportun de s'éloigner.

Criquet, lui, prenait la chose du côté comique, et ne s'amusa pas peu de la mine avinée des indigènes.

— Regardez-donc, ce grand maigre là-bas contre l'arbre, dit-il.

— Eh bien ? C'est une brute comme les autres, répondit le chef en secouant la tête.

— Parfaitement, mais il est plus gai que ses confrères.

— Vous trouvez cela ?

— Mais oui. Voyez comme il chante, en tambourinant avec ses doigts le sol, le dos de ses voisins et jusque son propre ventre.

Ce que disait le Bruxellois n'était pas exagéré.

Le naturel qu'il visait était dans un état d'ébriété tel qu'il ne distinguait plus les objets autour de lui, et qu'il prenait l'un pour l'autre.

A plusieurs reprises il avait tenté de se lever, mais ses jambes ne supportaient plus le poids de son corps, et il était retombé comme une masse.

Puis il s'était remis à boire, autant qu'il put encore porter la cruche à ses lèvres.

A présent il gisait presque inanimé, appuyé contre le tronc de son arbre, qui lui formait un solide appui.

Mais il chantait encore et toujours, ne lançant plus que des monosyllabes, il est vrai, mais crachant toujours ses accents gutturaux.

C'était réellement l'image de l'abrutissement.

— Je ne savais pas qu'il y eût au monde tant d'avilissement, remarqua de Sambry avec tristesse.

— A vrai dire, ceci est du débordement, fit Harris.

— Je vous assure que je commence à avoir mon compte de ce spectacle hideux, ajouta Henri.

— Moi je me retirerais volontiers, dit Paul.

— Il me semble, à moi, qu'il faut avoir le courage de tout voir dans le monde, conclut Criquet, avec un geste superbe.

— Oui, mais ceci est l'excès, répondit le chef.

— Il faut bien que ces gens s'amusent.

— En mangeant de la chair humaine?

— Oh non, par exemple!

— Eh bien alors?

Mais Mwama toucha le bras de son maître.

— Tout n'est pas fini, dit-il.

— Encore?

— Oui, maître, regardez!

Effectivement, le scandale n'était pas a son terme.

Sur un ordre donné par le monarque, on traîna sur les lieux une masse de bois mort et de feuilles sèches, dont on fit une sorte d'immense bûcher.

Le féticheur battit le briquet, et bientôt la flamme léchait le tas de combustibles.

Un incommensurable cri de joie s'éleva de la poitrine des indigènes, puis soudain tous se turent.

Le sacrificateur, plus ivre que ses congénères, se pencha sur les restes difformes du cadavre, les ramassa tant bien que mal, et les jeta au milieu des flammes.

Un crépitement lugubre se produisit, qui fit se lever dans les airs une colonne d'étincelles; et les os de la victime, encore garnis de quelques fragments de chair, se mirent à griller.

Le feu, attisé par ces éléments graisseux, pétilla de plus belle, répandant jusque dans la cachette des explorateurs, une chaleur suffocante et nauséabonde.

Alors les naturels, comme mûs par un ressort invisible, se redressèrent péniblement; et se donnant la main, ils se mirent à danser autour du brasier, tout en accompagnant leurs rondes par des vociférations et des chants.

On eut dit que l'enfer s'ouvrait, lançant un concert de malédictions et d'injures.

Sur leurs faces bestiales, les lueurs du brasier répandaient des reflets blafards qui les faisaient paraître plus ignobles encore.

Leur bouche, contractée par le plaisir, prenait des dimensions

fantastiques, pendant qu'elle vomissait des obscénités mystiques, accueillies par les cris enthousiastes des femmes de la tribu.

On se cognait dans des tournoiements sans fin ; on s'entraînait dans un mouvement insensé, tandis que les petits enfants laissaient planer sur ces groupes de sauvages des regards d'envie ou de bonheur.

Le soir qui commençait à tomber jetait sur ce tableau une teinte ombragée, faisant mieux ressortir la rougeur des flammes, et grossissant les ombres des indigènes.

Jamais peintre fantasque n'eut su imaginer une scène à la fois plus grotesque et plus naturaliste.

De-çi de-là on entendait déjà un fauve sortant de sa tannière, répondre au vacarme des nègres, et ces hurlements, se mêlant au charivari qui partait du village, déchiraient péniblement les oreilles.

De temps en temps il y eut une pause, pour permettre aux danseurs de prendre quelque repos ; mais alors encore ils se remirent à boire, à pleines lampées, le liquide dont regorgeaient les cruches.

Puis ils reprirent leur saturnale.

Jusqu'ici les explorateurs, soigneusement cachés derrière les arbustes, avaient surmonté leur dégoût, mais à la vue de cet abrutissement général, la coupe déborda.

De Sambry était pâle de colère.

— Il faut que cela finisse ! s'écria-t-il.

Et en même temps il voulut marcher vers les cannibales.

Bien que peiné lui-même par la contemplation de tant d'horreurs, Harris réfléchit plus profondément, et retint de force le chef.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Punir ces brutes, fut la réponse.

— Et puis ?

— Puis, c'est tout.

— Vous voulez leur envoyer quelques balles ?

— Ma foi, oui, riposta de Sambry, oubliant sa prudence habituelle.

— Mauvais moyen, mon ami.

— Allons-donc ! Ces gens méritent la corde.

— J'en conviens.

— Eh bien, alors ?

— Vous n'aurez rien changé à la situation.

— C'est égal.

— Aujourd'hui vous exterminez ceux-ci, demain leurs frères reprendront la même besogne.

— Au fond, c'est vrai ; mais l'humanité, la civilisation exige qu'ils soient punis de leurs forfaits.

— Ecoutez-moi. Certes la civilisation fera cela, mais il faudra bien des années encore. Une poignée d'hommes comme nous ne saurait déraciner ce mal.

— Nous avons bien battu les négriers.

— Ceux-là étaient plus faciles à vaincre.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'ils se présentaient à nous presque isolément, et qu'en les combattant nous avions l'approbation de certains indigènes. Ensuite parce que, en nous attaquant aux usages des naturels, nous heurtons leurs principes fondamentaux, qui sont bien moins aisés à détruire.

— Rien n'est impossible.

— Permettez. Si nous employons la force contre la tribu que voilà, il n'est pas douteux qu'elle ne fasse une levée de boucliers générale et qu'en déans quelques heures, elle ne vienne tomber sur nous, renforcée par les peuplades alliées.

— Vous oubliez que les antropophages sont la négation de l'homme pur, matériellement pur.

— Ils ont mangé la chair de leur prochain : ils la mangeront toujours.

— Mais, dans ce cas, il faut les laisser faire ?

— Non pas.

— Mais si, puisque vous ne voulez pas agir contre eux.

— Pardon. Je veux dire que l'heure n'a pas encore sonné où l'on pourra logiquement et pratiquement extirper ces démons. Il faudra des efforts bien autrement vigoureux que les nôtres. Puisque, sous ce rapport, nous nous trouvons dans une impuissance relative, nous avons une autre tâche à remplir.

— Laquelle ?

— Bornons-nous à consigner les scènes ignominieuses que nous avons eues sous les yeux ; racontons-les à nos amis les civilisateurs, lorsque nous serons rentrés en Europe ; indiquons les remèdes qui peuvent arrêter et tuer le mal ; engageons les apôtres de la foi humanitaire à suivre nos traces avec des éléments plus vigoureux ; et, ce qui vaudra plus encore, retournons ici, mieux outillés et

mieux armés, pour donner le coup de grâce à tous ces barbares, qui sont la honte de la création.

Les compagnons écoutèrent avec intérêt le plaidoyer du docteur, et Criquet lui-même avait abandonné le pli moqueur qui d'ordinaire ombrageait sa lèvre.

Tous furent convaincus du bien fondé des raisons avancées par Harris et reconnurent avec lui qu'en ce moment, une action violente contre les cannibales entraînerait à coup sûr des représailles dont eux seuls seraient les victimes.

De Sambry eut quelques moments de réflexion ; puis, serrant la main du docteur :

— En effet, dit-il, vous avez raison.

Et il ajouta presque aussitôt avec une chaude conviction :

— Mais nous reviendrons, je le jure.

— Oui, nous reviendrons ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

Ils jetèrent un dernier regard sur les ripailles des indigènes, qui allaient toujours leur train, et tournèrent le dos à ces affreuses orgies.

Le soir s'avançait rapidement.

Sous la voûte verdoyante les rameaux avaient acquis cette teinte brune que leur impose la nuit.

Les chemins ne se dessinaient plus qu'imparfaitement, tandis que les oiseaux terminaient leur dernière chanson quotidienne.

La lune brillait déjà.

— Il se fait tard. Partons ! fit le chef.

— Nous aurons du mal à continuer l'étape pour ce soir, remarqua Henri.

— Quoi qu'il en soit, nous irons aussi loin que nous le pourrons, car je veux nous mettre hors de portée du répugnant vacarme des antropophages.

— Du reste le ciel est clair, nous pourrons naviguer sans entrave et sans danger, ajouta Harris.

— Heureusement. Enfin, nous verrons.

En conséquence, on retourna sur ses pas, dans la direction du fleuve.

XXXIX

EN PAYS PLUS CIVILISÉ

Sir William et les siens attendaient impatiemment le retour des excursionnistes.

A vrai dire une légère inquiétude les gagnait, par suite du retard que subissait cette rentrée, et lorsqu'ils virent, de loin, venir la petite troupe, il y eut comme un mouvement de satisfaction.

Bientôt on se fut rejoint.

— Où diable avez-vous passé votre temps ? demanda l'Anglais.

— Nous avons cueilli des étoiles, ricana Criquet.

Sir William haussa les épaules.

— Voilà qui n'est pas spirituel du tout, grommela-t-il.

— Je tâcherai de l'être davantage une autre fois, plaisanta le Bruxellois.

De Sambry expliqua à la hâte ce qui les avait retenus au village ; puis, en matière de conclusion :

— En route, fit-il, la nuit vient.

Sir Darly ouvrit de grands yeux.

— Comment, vous allez voyager de nuit ? interrogea-t-il.

— Certainement.

— Quelle imprudence !

— La lune est dans son plein et nous y verrons parfaitement.

— Là n'est pas la question.

— Où donc est-elle ?

— Oubliez-vous que nons avons des trésors à protéger ?

— Notre cargaison d'or, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, quel mal y a-t-il à cela ?

— Vous me le demandez, alors qu'il suffit d'un simple petit choc donné pendant les ténèbres à nos canots, pour les faire couler.

— Encore faut-il que ce choc arrive.

— Il arrivera, j'en suis persuadé.

— Franchement, vous me faites rire.

— Peut-être a-t-il le plan de le donner lui-même, ce choc, intervint Criquet d'un ton railleur.

L'Anglais toisa son interlocuteur sans répondre.

— Quoi qu'il en soit, reprit le chef, je suis d'avis de risquer l'aventure. Ma foi, le temps est calme et le fleuve uni comme une glace ; nous glisserons dessus comme une poignée de nénuphars.

— Sans compter qu'un voyage nocturne a ses charmes particuliers dit von Ruff.

— Pour vous peut-être, répondit l'Anglais, à condition qu'il y ait des fleurs ou des plantes à glaner.

— S'il ne les trouve pas, on lui mettra des lunettes, ajouta Criquet en tapant sur le dos du naturaliste.

Pendant cette discussion inoffensive, de Sambry avait pensé au départ, et déjà les pagayeurs, assis à leur place, n'attendaient plus que le signal.

Le chef le donna, et les indigènes, se penchant sur leurs rames, mprimèrent un doux mouvement aux canots, qui se mirent à fendre les eaux quasi-dormantes.

ELS INDIGÈNES SE LES PARTAGÈRENT. (P. 484.)

L'astre de la nuit, inondant la nature de sa lumière glabre, jouait sur le cours d'eau et sur la caravane, des reflets charmants qui faisaient l'effet de sortir d'un immense appareil de physique.

Comme on n'avait pas encore pris le repas du soir et que les estomacs passablement creusés commençaient à le réclamer, le chef décida qu'on flotterait jusque vers les onze heures et qu'alors on ferait halte pour manger et pour dormir.

Bien que mécontent au fond, le personnel de l'expédition était trop accoutumé à une discipline sévère que pour oser se rebiffer contre les volontés de leur maître.

Cette mesure acquit donc le consentement général, et la flottille continua sa marche nautique.

Dans le lointain on entendait encore le bruit étouffé des indigènes du village qui consommaient leur fête infernale, mais ce bruit n'était plus qu'un bruissement emporté dans l'espace sur les ailes du zéphire.

Criquet et sir Darly, qui avaient la garde des canots chargés d'or, s'acquittaient consciencieusement de leur mission et tenaient l'œil ouvert pour les accidents possibles.

Mais rien ne survint.

Il était environ onze heures, lorsque de Sambry fit stopper.

On descendit à terre dans un endroit délicieusement situé, et l'on mangea pour quatre, tout en causant de choses et d'autres.

Il faisait presque aussi clair qu'en plein jour.

L'espace constellé d'étoiles avait cette limpidité que l'on rencontre fréquemment dans les pays chauds.

Le fleuve en était illuminé, et jusqu'au moindre obstacle se trouvant dans son lit tortueux, se distinguait aisément.

Ceci suggéra à de Sambry une idée.

— Si nous poursuivions le trajet ? demanda-t-il.

Cette proposition inattendue causa moins d'étonnement qu'il ne l'avait pensé.

— Pour ma part j'y consens volontiers, fit sir William.

— Et moi je ne demande pas mieux, ajouta Criquet, car depuis que je suis devenu millionnaire, je ne dors plus.

Aucun des autres Européens ne fit une seule objection ; et même Cathérine accepta avec enthousiasme.

En conséquence on se rembarqua bientôt et les rames recommencèrent leur office dans le silence de la nuit.

Sans aucun incident on navigua jusqu'à l'aurore, lorsque Mwama signala un village sur la rive gauche.

Tout dormait encore dans cette agglomération de huttes proprement bâties.

— A terre ! ordonna le chef blanc.

— Allons réveiller ces paresseux ! fit Criquet.

La caravane aborda, mais à peine eut-on mis le pied sur la berge qu'un concert de grognements formidables salua les explorateurs.

Il en partait de tous les coins du village, comme s'il se fut agi d'un signal.

Légèrement étourdis, les voyageurs s'arrêtèrent un moment.

— Qu'est-ce que cette musique-là ? demanda sir William.

— Elle vaut celle de votre orgue, ricana Criquet.

On eut bien vite l'explication de cette étrange reception.

Des bandes entières de porcs noirs débouchaient de derrière les habitations, et rasant la terre de leur museau, s'en vinrent accourir au-devant des explorateurs.

— Bon signe ! remarqua Mwama.

— Pourquoi ? interrogea le chef.

— Cela prouve que nous nous trouvons chez une peuplade d'agriculteurs, qui est, par là même, plus civilisée que beaucoup d'autres.

Cette découverte mit la joie dans tous les cœurs, car on avait hâte de se retremper, par une aménité quelconque, de toutes les horreurs dont on venait d'être témoins chez les antropophages.

Du reste, un coup d'œil plus attentif jeté sur l'ensemble des lieux confirma l'opinion de Mwama, car on y vit des champs de manioc soigneusement tenus, des avenues de palmiers et des groupes de bananiers sur lesquels avait passé une main protectrice et jalouse de bon entretien.

— Que ferions-nous ? demanda Criquet.

— Attendre quelques quarts d'heure, répondit de Sambry, jusqu'à ce que les indigènes sortent de leurs huttes.

C'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Tant bien que mal les explorateurs se casèrent sur le sable herbeux, guettant le moment où les naturels se montreraient.

Au bout de fort peu de temps le mouvement se dessina dans le village.

D'une des demeures du fond déboucha une négresse qui, probablement, s'apprêtait à se rendre aux champs.

A la vue des voyageurs elle s'arrêta, un peu étonnée mais sans manifester ni crainte ni colère.

Après un examen de quelques secondes, elle rentra dans sa demeure, sans doute pour annoncer aux siens la présence des hommes blancs.

Presqu'aussitôt les indigènes se montrèrent de tous côtés et se rapprochèrent des explorateurs, en leur jetant des regards d'une évidente sympathie.

— C'est le moment des cadeaux, murmura Criquet.

Ce fut l'idée de tous, d'ailleurs.

On se fit amener auprès du monarque et on lui offrit quelques présents d'importance.

La réception fut des plus cordiales, et le chef nègre apprit à ses nouveaux amis que depuis longtemps il avait eu le bonheur de posséder dans son village un homme blanc, avec lequel il avait vécu durant bien des mois, sur un large pied de fraternité.

Il désigna même, dans un coin de son tembé, une sorte de coffre tout rempli de verroteries, d'étoffes et de papiers, qu'il avait reçu de l'homme blanc, comme souvenir.

Dés le premier coup d'œil qu'y jeta sir William, il eut un cri de satisfaction.

— Des journaux anglais ! exclama-t-il. Si je pouvais les avoir !

— Rien n'est plus facile, maître, répondit Mwama. Offrez en échange au monarque, un objet quelconque et je suis sûr que vous les obtiendrez.

Séance tenante ce conseil fut exécuté.

Un hideux et insignifiant couteau fut le prix de la convention qui fit passer les paperasses dans les mains de sir Darly.

Plus heureux qu'un dieu, l'Anglais mit la liasse sous son bras et s'en alla, à l'extérieur du tembé, s'extasier dans la lecture de sa trouvaille.

Il s'agissait parfaitement de journaux anglais, et ce qui plus était, de journaux illustrés ayant à peu près une année de date.

Ce fut un véritable régal pour sir William que de pouvoir ainsi promener ses yeux d'une gravure à l'autre et se délecter à lal ecture de ce texte qui lui parlait de la patrie absente.

Il se serait peut-être entièrement oublié dans la contemplation de ses journaux, s'il n'avait pas été dérangé par le babillage importun d'une douzaine de nègres qui l'entouraient, en couvant de regards avides ses paperasses.

L'Anglais grommela une invective à l'adresse de ces moricauds qui devenaient de plus en plus obsédants.

Il s'ingénia d'inventer un moyen quelconque pour s'en débarrasser.

Jovialement il leur passa quelques unes des feuilles illustrées.

Comme une nuée de vautours, les indigènes se jetèrent dessus et se les partagèrent en les déchirant, sans respect pour le travail des graveurs et des typographes, qui y avaient mis leur latin.

Sir William ne put s'empêcher de sourire de cette rage intempestive ; mais, de peur d'être plus longuement dévalisé, il replia douce-

ment son paquet de journaux, le fourra dans les poches de sa veste, et s'en alla retrouver ses compagnons.

— Je lirai cela plus tard, murmura-t-il.

De Sambry ayant décidé d'accorder à son personnel un jour de repos, on obtint avec la meilleure grâce du monde, la permission de dresser les tentes dans un coin du village.

Ceci faisait fort bien l'affaire de sir William.

— Au moins je pourrai chasser un peu, dit-il.

— Vous avez tort, fit de Sambry ; mieux vaudrait prendre quelque repos, comme nous.

— Bah ! j'en aurai tout le temps quand nous serons rentrés en Europe.

— Vous n'avez donc pas encore abdiqué votre passion de chasseur?

L'Anglais parut tout étonné.

— Chasseur je suis né, chasseur je mourrai, répondit-il.

— Incorrigible !

— C'est le mot. Aussi je vais relancer Mwama, préparer mes munitions et prendre le chemin des jungles.

Ainsi dit, ainsi fait.

Sir William héla son fidèle compagnon d'expédition et tous deux disparurent, pour apprêter leurs armes et leurs cartouches.

Pendant ce temps le campement s'était établi, à la grande joie des natifs, qui suivaient d'un œil curieux les manœuvres rapides du personnel.

A peine tout fut-il en règle que quelques noirs vinrent trouver les explorateurs.

Ils étaient munis de grandes cruches remplies d'une boisson de couleur avenante, que le monarque du lieu envoyait aux blancs, en guise de réciprocité de procédés amicaux.

Les serviteurs déposèrent leurs présents et s'en retournèrent à leur demeure, après avoir fait la révérence usuelle.

Criquet semblait beaucoup désirer le contenu des cruchons, dont il ne pouvait détacher ses regards.

— On dirait que vous avez des envies ? demanda de Sambry.

— Ma foi, je ne m'en cache point, fut la réponse.

— Savez-vous seulement si ce n'est pas du poison ?

— Allons-donc !

— Tout est possible en Afrique.

— Ces gens-là sont bien trop bons camarades que pour nous vouloir du mal.

— Soit. Goûtez-en alors.

Le Bruxellois ne se le fit pas répéter.

Il mit les lèvres au bord d'un des cruchons et prit une lampée.

Sa figure s'illumina.

— C'est délicieux ! exclama-t-il.

A leur tour, les compagnons en firent autant et s'en trouvèrent à merveille.

— Voilà de l'excellent suc de palmier ! dit le chef.

— Vous vous trompez, c'est du champagne tout pur, remarqua Criquet.

On ne rit pas mal de l'appréciation du Bruxellois, qui s'entêtait à maintenir son appellation au breuvage.

En ce moment sir William passait avec Mwama, tous deux équipés pour la chasse.

Criquet profita de l'occasion.

— Ah ! celui-là va trancher la discussion, fit-il.

Puis, s'adressant à l'Anglais .

— Hé, Darly, dites-nous donc si ceci n'est pas du champagne, demanda-t-il.

Mais le chasseur ne se donna pas la peine d'accéder à l'invitation de Criquet.

— Je n'ai pas le temps, répondit-il.

— Une gorgée seulement.

— Pas même une demie.

Et les deux hommes passèrent leur chemin, sans plus faire attention aux doléances du Bruxellois.

Celui-ci maugréait contre le mauvais vouloir de sir William, contre sa camaraderie douteuse, et il émit sur son compte toute une série d'appréciations, les unes plus saugrenues que les autres.

Cependant, laissant les compagnons s'adonner à un doux *far niente*, l'Anglais et son aide traversèrent le village pour gagner la campagne et les forêts.

Sir William était heureux de se retrouver au milieu de ces grandes solitudes de la nature, aspirant les senteurs qui flottaient dans l'air, voyant voltiger autour de lui, presque à ras de sa tête, les oiseaux de toutes sortes.

Il était heureux de pouvoir se dégourdir les membres en mar-

chant dans les sentiers arides de la jungle et en frôlant de tout son corps, les herbes ou les branches.

A vrai dire, il vivait maintenant.

Sa poitrine se dilatait plus librement sous l'impression de la joie dont ses yeux rayonnaient.

C'est que depuis si longtemps il n'avait plus trouvé l'occasion de s'adonner à ces ravissantes étapes cynégétiques, qui formaient le fond de son existence.

Les soucis de l'expédition, la découverte des mines d'or, les mille exigences par lesquelles on venait de passer, avaient presque fait rouiller son fusil et moisir ses cartouches.

Aussi s'en donna-t-il à cœur joie et les pauvres habitants des bois surent-ils le voisinage ou la présence d'un chasseur sur leur domaine.

Les coups de feu ne cessaient point et allaient sans interruption, atteindre une proie quelconque.

Déjà sir William et Mwama étaient chargés d'un raisonnable chapelet de gibier à plumes et encore midi venait à peine de sonner.

On s'assit sur l'herbe pour goûter quelque aliment.

Malgré le beau butin déjà abattu, sir William n'était pas entièrement satisfait.

Il s'en ouvrit à son serviteur.

— Je ne sais, dit-il, mais je commence à croire que le gibier de gros calibre n'existe pas en ces lieux.

— Pourquoi mon maître croit-il cela ?

— Pardi, parce que nous n'en rencontrons point.

— La raison n'est pas concluante.

— Enfin, voilà plus de quatre heures que nous rôdons dans la campagne, sans avoir aperçu le bout de la queue d'un lion, d'un tigre ou de tout autre fauve.

— La journée n'est pas finie, maître. Je crains même qu'il n'y ait tantôt trop de bêtes féroces.

A peine le nègre avait-il achévé cette phrase, qu'un terrible hurlement partit de dessous l'herbage, presque contre le tronc du palmier sous lequel mangeaient les deux chasseurs.

D'un bond ceux-ci furent sur pied, oubliant leur repas.

En deux mouvements ils eurent saisi leur arme et se tinrent en garde.

— Un lion ! fit Mwama doucement.

— Quelle bonne aubaine ! ajouta sir William.

Mais d'un coup le rugissement avait cessé et ils n'aperçurent autour d'eux aucun être vivant.

Cela les étonna superlativement.

— C'était pourtant ici, à côté de nous ! grommela sir Darly.

— Parfaitement, maître, répondit Mwama, en fouillant la jungle.

— Se serait-il envolé, le traître ?

— Oh non, nous l'aurions vu.

Quelques secondes, ils restèrent encore sans savoir au juste quel parti prendre.

— Avançons, maître, reprit Mwama.

— All right ! répondit l'Anglais.

Ramassant à la hâte le gibier déjà conquis et les restes du repas, les deux hommes se glissèrent précautionneusement à travers la végétation serrée.

Au bout d'une vingtaine de pas ils arrivèrent à un endroit où la nature avait formé une sorte de clairière coupée dans les palmiers.

Un cri de triomphe échappa aux lèvres de sir William.

Sa main désigna un objet se mouvant à quelques pas.

— Le voilà ! Le voilà ! fit-il.

En effet, un superbe lion, crinière hérissée, se détacha de la jungle, en frétillant sa queue en panache.

Sir William ajusta et visa.

Mais le fauve semblait n'avoir aucun désir de se mesurer avec les chasseurs ; car, prenant une direction opposée, il s'enfuit de toute la force de ses pattes nerveuses.

Néanmoins, à tout hasard, sir William lâcha son coup.

La balle alla casser quelques branches et aplatir quelques herbes, mais le lion détalait toujours.

Emportés par leur ardeur, les deux hommes se portèrent à la poursuite du fauve.

Ils tirèrent plusieurs fois encore, sans pouvoir l'atteindre, et bientôt il ne restait plus trace du lion, si ce n'était les ondulations de l'herbe qui marquaient son passage au fond de la jungle.

Sir William pestait carrément.

— Goddem ! Goddem ! s'écriait-il.

Son allure était si comique que, malgré lui, le serviteur dût en sourire.

— Voilà un beau coup manqué ! grommela l'Anglais.
— Oui, maître ; nous tenions le fauve au bout de nos fusils.
— Quel imbécile de bête !
— Il a un peu raison de ne pas se faire tuer.
— Allons-donc ! les fauves sont faits pour cela.
— Patience, maître. Nous en trouverons d'autres.

Cette dernière perspective consolait un peu les chasseurs.

Ils se remirent en route, battant les sentiers, traversant les plaines, parcourant les forêts, sans prendre haleine.

L'ANGLAIS ET SON AIDE TRAVERSÈRENT LE VILLAGE. (P. 486.)

Hantés par l'idée fixe de tuer un fauve, ils dédaignèrent les pluviers qui voltigeaient autour d'eux, à portée de mains.

Ils continuèrent ainsi jusqu'au soir, sans trouver encore apparence de bête féroce.

A la nuit tombante ils rentrèrent au campement, Mwama impassible comme toujours, sir William jurant contre la malechance qui s'était attachée à eux.

Ils racontèrent leur infructueuse aventure, dont Criquet rit beaucoup.

— C'est égal, fit-il, vous avez eu une fameuse veine.

— Vous appelez cela une veine, vous? grommela sir William.

— Assurément, puisque vous avez vu le seul lion qui existe sur ce territoire.

— Qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, mais je suis en droit de le supposer.

On soupa et comme on se rembarquerait dès l'aurore, on se coucha fort tôt.

Pour comble de taquinerie, des légions de fauves, toute la nuit durant, tinrent les explorateurs éveillés par leurs hurlements nourris, si bien que sir William rageait de plus en plus.

— Et dire que ce bougre de Criquet prétend qu'il n'y a ici dans les jungles qu'un seul et unique lion! maugréa-t-il.

— C'est que depuis, ils ont fait des jeunes, observa le Bruxellois en riant.

On eut toutes les peines du monde à empêcher sir William de reprendre les armes et de se porter, au milieu des ténèbres, à la poursuite des importuns brailleurs.

Les trois quarts de la nuit se passèrent donc en insomnie et ce ne fut guère que vers le matin que, le vacarme cessant, l'on pût enfin goûter un peu de repos.

XL

CRIQUET NATURALISÉ AFRICAIN

A peine l'espace était-il éclairé des feux du jour, que la caravane se trouva prête à continuer l'étape.

Pendant que le personnel s'embarquait, les Européens allèrent faire leurs adieux au monarque noir et lui présenter quelques minimes présents en guise de souvenir.

La séparation fut des plus cordiales et certes on pouvait se flatter d'être en pays d'amis.

Le roi et sa cour accompagnèrent les explorateurs jusqu'au fleuve, et déjà la flottille avait fait un bon bout de chemin que l'on échangeait encore des saluts fraternels.

Criquet en paraissait tout ému

— Voilà les premiers indigènes que nous voyons rencontrés, dit-il.

— En effet, fit le chef, ceux-ci comprennent la bonne entente.

— Sous ce rapport les dangers sont passés, maître, ou du moins ils sont bien moins grands, intervint Mwama.

— Que veux-tu dire?

— Que les peuplades que nous allons coudoyer sont de beaucoup plus pacifiques que celles que nous avons visitées. Il se peut que nous ayons encore quelque conflit avec l'une ou l'autre tribu, mais ce sera sans importance.

— C'est fort heureux.

On eut dit que Mwama n'avait pas exagéré, car pendant plus de huit jours on navigua sans le móindre trouble, sans le moindre incident.

Les cartes semblaient être tournées à l'avantage des explorateurs, dont la quiétude restait positivement à l'état permanent.

En outre le temps leur était particulièrement favorable, le soleil ayant tempéré son ardeur et la brise soufflant fraîche et bienfaisante.

Ainsi l'on allait d'étape en étape, voguant tranquillement pendant le jour et dormant la nuit comme des marmottes.

Cependant le neuvième jour une ombre vint se dessiner dans ce ciel resplendissant.

Sur le parcours du fleuve une tribu riveraine accueillit mal le passage des voyageurs.

A leur apparition on s'arma sur toute la ligne.

Les sauvages équipèrent des canots en grand nombre et déclarèrent les hostilités ouvertes.

Au bout d'une demi-heure une escadre d'embarcation colossale se serrait sur les eaux du fleuve, et des centaines d'indigènes, armés de flèches et même de fusils, s'apprêtaient à l'attaque.

Cette situation donnait à réfléchir aux explorateurs.

S'ils se sentaient en force de résister matériellement à cette attaque intempestive, ils n'en avaient pas moins à prendre des ménagements pour la sauvegarde de leurs trésors.

Les perdre pour le bon plaisir de se battre avec les nègres, eut été de la pure démence.

De Sambry pensa à cette éventualité.

Au surplus les minutes étaient précieuses, étant donné que les naturels tendaient déjà leurs arcs et levaient leurs fusils, en assaisonnant leur mimique de terribles cris de guerre.

A vrai dire les explorateurs ne surent au juste à quel moyen s'arrêter.

— Il faut à toute force conclure la paix, fit de Sambry.

C'était l'avis unanime.

Mais comment y parvenir ?

On pérora, on parlementa, on discuta, ce qui permit aux sauvages de proposer la cessation des hostilités moyennant un hongo exhorbitant.

Bien que l'exigence fut excessive, de Sambry préféra y passer.

L'on décompta bon nombre de marchandises, et la flottille se reprit à naviguer vers d'autres parages.

On eut dit que ces indigènes réfractaires étaient destinés à porter malheur à la caravane, car le même jour un accident bien grave faillit leur faire perdre une bonne partie de leur fortune.

Vers le soir, alors qu'on flottait paisiblement, un des canots chargés d'or courut sur une roche cachée sous l'eau.

Le craquement fut d'une violence extrême, et l'embarcation se mit à sombrer.

Criquet faillit en perdre la raison.

Il courut de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, foudroyant de sa colère les pauvres pagayeurs qui n'en pouvaient rien.

S'il l'avait osé, il les eut giflés, ni plus ni moins, chose qui, en somme, serait certainement arrivée si de Sambry ne fut intervenu.

— Voilà nos trésors au diable ! cria le Bruxellois en se déménant.

— Vous ferez mieux de sortir les bras des manches, reprit sir William.

— A quoi bon ? tout est perdu.

— Pas du tout. Hâtons-nous.

Il fallait bien ne pas perdre une minute si on voulait sauver au moins l'équipage.

Ce fut un brouhaha indéfinissable.

Comme on se trouvait à quelque distance de la rive, les rameurs voulurent sauter par dessus bord, afin de se sauver à la nage; mais sir William, qui avait remarqué le mouvement, se porta sur l'avant du canot, et tenant son revolver :

— Celui qui bouge est mort ! s'écria-t-il.

Revenu subitement à lui, Criquet imita l'exemple de son compagnon, et se carrant dans la même posture, sur l'arrière de l'embarcation :

— Celui qui bouge est mort ! répéta-t-il avec emphase.

La menace eut son effet immédiat.

Aucun des pagayeurs ne consomma sa tentative.

Sir William donna ordre de ramer vers la berge, et tous ensemble,. sous le coup d'une peur atroce, se penchèrent sur leurs avirons et se mirent à doubler d'efforts pour exécuter ce mouvement.

La position était fort critique.

Le fond du canot avait été sérieusement endommagé, car la roche escarpée y avait fait deux énormes trous.

L'eau entrait librement et déjà les hommes en avaient jusqu'au-dessus des genoux.

Cependant on ne perdit pas une demi-seconde.

L'embarcation, bien qu'alourdie par les flots envahisseurs. glissa comme une plume sous les poussées des indigènes, si bien qu'elle eut bientôt atteint la rive.

Tout le monde se hâta de sauter à terre, après que Criquet eut enroulé autour de son corps la corde qui servait habituellement à l'amarrage.

A peine fut-on dehors que le canot disparut complètement sous l'eau.

Néanmoins le danger n'était que tout relatif, puisqu'en cet endroit le fleuve n'avait pas de grande profondeur et que l'embarcation se trouvait simplement échouée sur le sable.

Du reste, on n'aurait pas beaucoup de peine à la renflouer, attendu que la partie supérieure de son bord se montrait visiblement entre deux eaux.

En somme, on en serait pour un bain forcé et les embarras.

Pendant que s'accomplissait cette ennuyense aventure, le reste de la caravane s'était arrêté et s'était dirigé également vers le bord du fleuve.

— Il ne nous reste qu'à camper ici jusqu'à demain, dit le chef. Le jour est trop avancé pour entreprendre les travaux de sauvetage.

Ainsi fut fait.

On dressa les tentes, et comme les ombres de la nuit commençaient à envahir la nature, on songea au souper.

Les mets préparés par Nkéré trouvèrent tout le monde en bon appétit, surtout Criquet et sir William, dont l'émotion semblait avoir aiguisé l'estomac.

Aussi mangea-t-on comme des ogres, après quoi, la soirée étant encore longue, on alla respirer l'air frais au seuil des tentes.

Naturellement, on causa de choses et d'autres, et principalement, de l'organisation du sauvetage de la précieuse cargaison.

— Nous n'aurons pas de mal à retrouver le tout, fit de Sambry.

— Moi j'espère même que nous parviendrons à réparer le canot, remarqua Criquet.

— Il le faudra bien, car nous n'en avons pas un seul en trop.

— Sans compter qu'aucune tribu ne se trouve dans le voisinage, où nous pourrions nous en procurer.

— Voilà précisément.

On convint donc que la première besogne du lendemain serait le relèvement des trésors sombrés, après quoi l'on retirerait du fleuve le canot vide, que l'on s'efforcerait de réparer.

Tout étant ainsi bien réglé, on s'endormit, l'âme tranquille, jusqu'à ce que les premières clartés du jour fussent venus chasser tout le monde du lit.

Après déjeûner on entama les travaux.

Dès le commencement Criquet suait de grosses gouttes.

Il avait continuellement peur que le moindre des colis de minerais ne vint à manquer, et il aida de toute son énergie à porter les fardeaux.

Comme on se trouvait sur un bas-fond, on avait fait entrer dans l'eau une vingtaine de serviteurs, qui pouvaient ainsi, avec beaucoup de facilité, saisir les colis et les passer à leurs confrères se trouvant sur la rive.

Vu cette heureuse disposition, le labeur avançait rapidement, et au bout de deux heures, la cargaison fut entièrement transbordée.

Restait le canot.

Avec les forces réunies des porteurs on parvint aisément à le tirer sur la berge, pour l'examiner.

Il se trouvait dans un état fort piteux.

La câle était presque complètement détraquée, et l'on désespérait même quelque peu de sa réparation.

Cependant on en avait absolument besoin; et, d'une façon ou de l'autre, on devait tâcher de le remettre en état de naviguabilité.

Sans tarder, de Sambry donna des ordres en conséquence.

Le campement se trouva bientôt transformé en chantier; et pendant que les uns allaient dans la forêt voisine scier les troncs d'arbres nécessaires, d'autres préparaient ou aiguisaient les ustensiles dont on devait se servir.

On travailla sans interruption, et tout le monde prêta son concours, à l'exception de sir William, qui profita de l'occasion pour aller faire un bout de chasse.

Le lendemain au soir le canot se trouvait retapé ; et comme de Sambry désirait au plus tôt continuer la route, on employa encore une bonne heure de la nuit pour réintégrer le chargement aurifère.

— Nous voici en règle, dit le chef.

— Cet or nous donne des tracas, répondit Criquet.

— Qui veut la fortune doit aussi en vouloir les soucis. Mais à propos, Criquet, persistez-vous toujours à faire le placement de votre quote-part sur le territoire même de l'Afrique centrale?

— Plus que jamais ; et à ce sujet j'aurais à vous faire des confidences qui vous étonneront tous, peut-être.

— Des farces, mon ami, des farces ! intervint sir William.

Criquet prit un air grave.

— Je vous assure que non, dit-il. Si vous voulez vous donner la peine de m'écouter, vous apprendrez mes plans.

Le ton sérieux de ces paroles frappa singulièrement les explorateurs, y compris sir Darly, qui ouvrit de grands yeux.

— Voyons, Criquet, parlez ! dit le chef. Nous sommes tout oreilles.

Le Bruxellois prit une pose d'orateur et respira profondément, comme quelqu'un qui se prépare à prononcer un long discours.

— Vous savez tous, dit-il, ou vous ne savez pas, que je suis seul au monde. Sans père, sans mère, sans famille, je n'ai que vous autres, mes amis, à qui ouvrir mon cœur. Et encore, combien de temps, cette consolation durera-t-elle? Nous voguons vers l'Europe ; dans quelques mois nous aurons atteint l'Océan Atlantique ; nous nous donnerons une dernière poignée de mains, puis chacun ira retrouver sa patrie et les siens. Moi aussi j'ai ma patrie, mais quelqu'amour que je nourrisse pour elle, là m'attend le vide, l'isolement, l'abandon. Aucun cœur n'y bat pour moi et personne n'y ouvre ses bras pour me recevoir. Bien souvent j'ai songé à cette position peu riante, et bien souvent aussi j'ai envié les mortels qui, comme Henri, ont une fiancée, une Cathérine. Croyez-moi, plus d'une fois mon cœur a battu je ne sais pourquoi, je ne sais comment. Alors je sentais qu'il me manquait quelque chose, que je ne comprenais point, que je ne pouvais définir. Depuis lors je suis rentré en moi-même et j'ai trouvé que ce qu'il me faut, à moi le bâtard, le repoussé, le paria, c'est une compagne qui puisse me remplacer

tout ce que les autres possèdent en dehors de moi ; je dois pouvoir affectionner et m'attacher pour la vie. Vous me direz que la réalisation de cette idée ne me sera pas difficile en Europe, parce que le hasard m'a mis à la tête d'une grande fortune. Eh bien non, j'en ai décidé autrement. Je m'aperçois bien que je ne trouverai jamais mon empire de Waouta et que sir William a eu raison de se moquer de moi sur ce point. Aussi je ne chercherai plus, mais je veux néanmoins me faire naturaliser africain. Les richesses que je possède, je veux les monopoliser en Afrique même, et quand nous serons arrivés dans les environs de Bolobo, je prendrai pour femme la fille d'une des tribus quelconques ; je m'installerai sur les lieux ; j'y fonderai une colonie, et ce que j'avais rêvé pour mon empire de Waouta, je le ferai pour mon royaume moins important. Les pays civilisés n'ont pas besoin de moi pour accomplir leur marche, et en agissant comme je l'ai dit, j'aurai du moins le mérite d'employer mes trésors au bénéfice de l'humanité, à l'émancipation de la lumière et au progrès de la civilisation.

Criquet se tut et laissa courir ses regards sur l'assistance.

Son raisonnement ne laissa pas que de stupéfier tout le monde.

Lui, d'ordinaire si insouciant, si volage, si léger, il parlait maintenant de choses nobles et grandes.

D'abord sir William eut des velléités de moquerie, mais devant l'attitude grave du Bruxellois, il sentit tout-à-coup un respect immense pour lui, envahir son âme et il était sur le point de le serrer dans ses bras.

De Sambry, ne put encore croire à ce qu'il venait d'entendre.

Il regarda Criquet dans le blanc des yeux et semblait vouloir percer jusqu'au fond de son être.

Il craignit d'avoir mal compris.

— Tout cela est-il vrai ? demanda-t-il.

— Aussi vrai que je suis ici, répondit Criquet.

— Vos plans sont bien arrêtés ?

— Irrévocablement.

— Mais, mon ami, en Europe la considération vous attend.

— En Afrique m'attendent la considération et la tranquillité.

— Saurez-vous vous habituer à cette vie exotique ?

— L'homme s'habitue à tout, surtout lorsqu'il sait que ses actions aident à la plus noble œuvre qui soit : la civilisation des peuples.

On discuta, on pérora encore longuement.

Rien n'y fit.

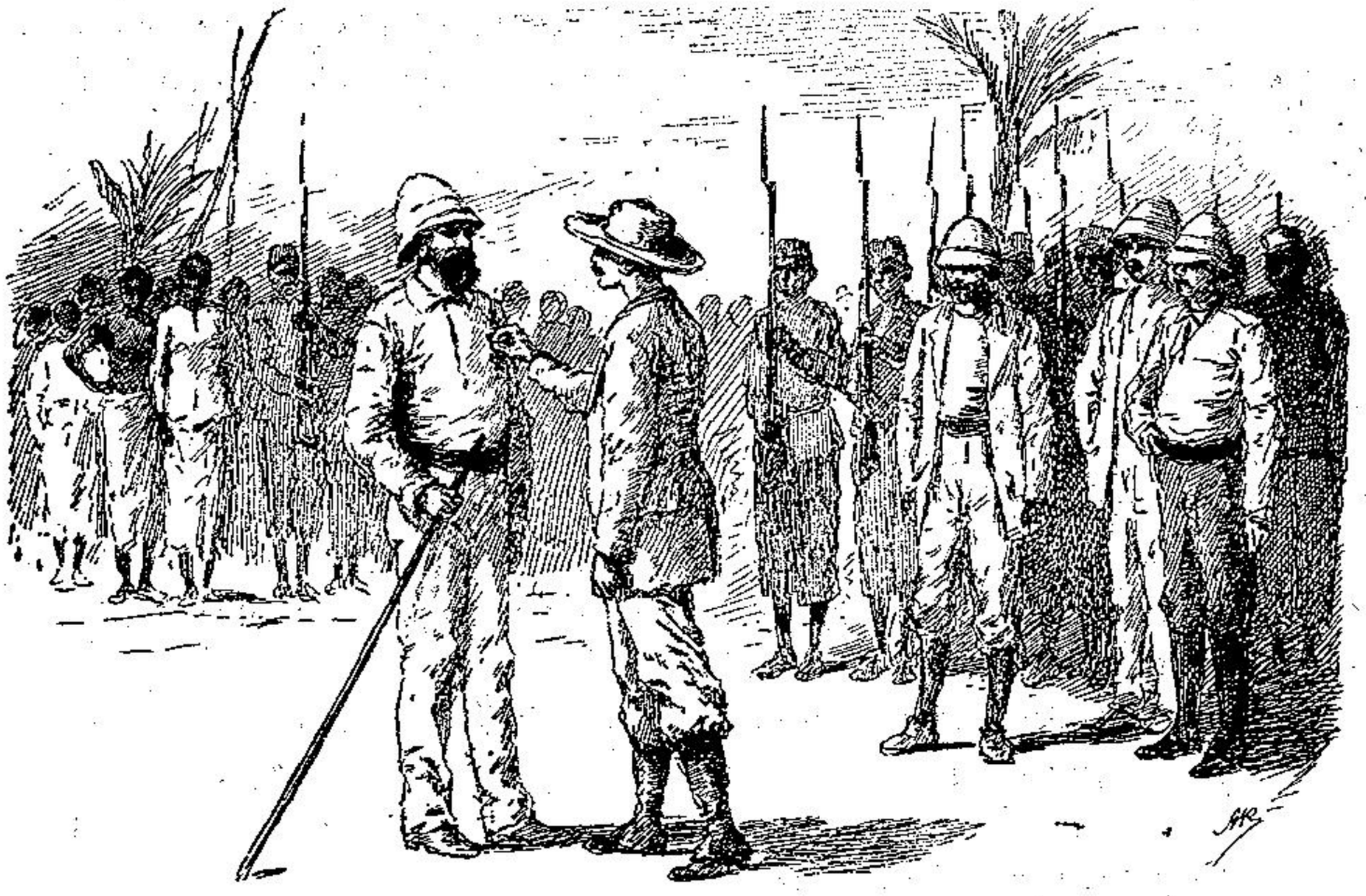
Criquet s'en tint à son idée, sans restriction comme sans faiblesse.

— Il ne faut pas essayer de m'en détourner, dit-il. C'est décidé, ce sera fait.

— Dans ce cas, il ne nous reste qu'à vous féliciter au nom de l'humanité, et qu'à forcer la marche pour atteindre sans retard les parages où vous comptez établir vos possessions, riposta le chef.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je demande à être premier témoin du marié, dit sir William.



L'EXPÉDITION GROUPÉE SUR LA PLACE PUBLIQUE. (P. 500.)

— Vous aurez cet honneur, répondit Criquet en lui serrant la main.

— Merci.

— Et moi j'entends être dame d'honneur de l'épouse, ria Cathérine.

— Je vous en suis bien reconnaissant d'avance, conclut le Bruxellois.

En conséquence on convint de considérer le plan de Criquet comme étant définitivement arrêté et l'on se jura de concourir par tous les moyens possibles à son accomplissement.

La conversation avait fait oublier l'heure tardive.

Le chef s'en aperçut.

— Songeons au repos, dit-il.

Sans tarder on se retira dans les tentes, afin d'être prêt à partir le lendemain de bonne heure.

Tout le monde dormit paisiblement, excepté Criquet.

Il ne pût s'empêcher de ruminer l'avenir, et plus il y pensait, plus il trouvait sa décision excellente.

Ce qui le rendait heureux c'était d'avoir eu le courage d'exposer nettement à ses compagnons ce qui, depuis longtemps, lui trottait en tête.

Puis il passa à des réflexions plus approfondies.

Il posa en esprit les bases du nouveau royaume dont il serait le chef, bases élaborées sur les améliorations matérielles et morales de son peuple, et il en vint à se féliciter sincèrement d'avoir eu cette pensée.

Ainsi passa la nuit, et quand vint le jour, Criquet n'avait pas même fermé l'œil.

On déjeùna à la hâte, et chacun reprit sa place dans les canots.

Désormais on avait un but à atteindre, une étape fixe à franchir.

On naviguerait sans prendre haleine.

— Je veux sans retard, installer Criquet, dit le chef.

— Votre avis est le mien, répondit sir William.

— Comme le nôtre, firent les autres compagnons.

— Du reste, nous aussi, nous touchons au terme de notre expédition, continua le chef.

— Comment l'entendez-vous ? demanda sir William.

— Nous allons songer à regagner l'Europe.

— En effet, notre pélérinage a été long.

— Et quelque peu fructueux.

— Certainement.

— Mais si je quitte la terre africaine, c'est dans l'espoir d'y revenir.

— Moi également.

— Je compte réaliser mes trésors et les employer au bénéfice de l'œuvre.

— J'ai la même idée.

— Nous allons trop loin, mes amis, intervint Harris, N'escomptons pas l'avenir. Tous nous avons hâte de rejoindre les nôtres ; exécutons d'abord cette partie du programme. Nous avons fait un peu de bien dans ce pays sauvage mais nous ne saurions dire d'avance si nous en reviendrons faire encore. Certes, le plan est louable, mais si pendant

deux années nous nous sommes donnés entièrement à notre œuvre humanitaire, nous nous devons également quelque peu à notre famille. Qui sait ce que nous attend là-bas?

Les paroles du docteur firent réfléchir.

On trouva qu'il avait raison, et que c'eut été folie que de prendre, dès à présent, des engagements.

Aussi s'en tint-on tout simplement au retour en Europe, quitte à voir ce qu'on ferait ensuite.

Depuis ce moment on eut dit qu'une nouvelle ardeur animait tout le monde.

Etait-ce la perspective du retour dans la patrie?

Etait-ce la satisfaction du devoir accompli?

On ne sut le dire, mais on se sentait plus courageux.

La bonne fortune se joignait à ces dispositions d'esprit, en écartant de la route des explorateurs, tous obstacles et tous accidents.

Pendant plus de quinze jours on naviguait sur le fleuve, sans rencontrer aucune tribu hostile et sans avoir à noter aucun incident sérieux.

Si, de temps en temps, on dut passer par un hongo plus ou moins onéreux, la chose méritait peu d'attention, attendu que ces exigences étaient essentiellement inhérentes aux voyages en Afrique centrale.

En somme, on descendit le fleuve avec des facilités inouïes, l'un jour ressemblant à l'autre, en calme et en régularité.

De la sorte on avait passé successivement Iboko, Ouranga, Ngombé, ainsi qu'une foule de villages moins importants.

— Demain nous serons à Loukaléla, annonça le chef.

— Eh bien, entre Loukaléla et Bolobo, j'entends fonder ma colonie, fit Criquet.

— Il en sera fait ainsi, fut la conclusion.

A Loukaléla on fut cordialement reçu.

De Sambry en profita pour se procurer quelques renseignements.

Il apprit qu'à trois jours de distance se trouvait une tribu habitant un petit village du nom de Toumba.

C'était une peuplade essentiellement pacifique, qui s'occupait spécialement d'agriculture.

Ses champs, soigneusement entretenus, produisaient de riches moissons et elle avait le secret de l'élève du bétail.

Le monarque de l'endroit venait de mourir de vieillesse, et l'on allait devoir pourvoir à son remplacament.

— Voilà mon affaire ! s'écria Criquet.

— En effet, on ne saurait trouver mieux, remarqua de Sambry.

— La question est de me faire élire.

— Je m'en charge.

— Oui, comment ?

— N'avons-nous pas des présents pour tout le monde ?

— C'est vrai.

— Et puis il y a dans cela une heureuse circonstance.

— Laquelle ?

— C'est que nous pouvons presque vider nos colis de marchandises, pour faire réussir nos plans.

— Voilà ce que je ne comprends pas.

— Puisque nous sommes décidés à retourner en Europe, et que d'ici à Boma il n'y a plus fort loin, nous n'aurons plus à placer une énorme quantité de présents.

— Tiens, au fait, je n'y avais pas pensé.

— Nous allons donc établir votre candidature au trône.

— Toujours pour le bien de la civilisation.

— Bien entendu.

— S'il nous faut vider les trois quarts de nos coffres de marchandises, nous pourrons le faire sans hésiter.

— Je crois, en vérité, que ce moyen est le meilleur.

— Pardi !

— Eh bien, va pour Toumba !

— Et honneur au nouveau roi !

— Le roi est mort, vive le roi ! s'écria sir William.

Trois jours plus tard, la flottille débarqua à Toumba.

Les indigènes accoururent sur le rivage en donnant des signes évidents de fraternisation, à l'égard de l'expédition, militairement groupée sur la place publique.

On sympathisa sur toute la ligne.

Pour le coup, on n'avait pas exagéré sur le compte de ce joli village.

Les habitations y étaient d'une propreté excessive, grandes et spacieuses, n'ayant aucune analogie avec les misérables huttes de bien d'autres tribus.

Les indigènes ne montraient point cette quasi nudité qui répugnait

chez la plupart des peuplades, et ils avaient dans les yeux, comme un éclair de véritable intelligence.

Bien bâtis, de carrure forte et développée, leur aspect causait du plaisir plutôt que de la pitié.

On ne pouvait en dire autant de beaucoup de villages.

Ces détails frappaient immédiatement tout le monde.

— Un endroit modèle, fit sir William.

— Je m'y plairais volontiers, répondit le chef.

— Ne faisons donc pas de concurrence à Criquet.

— Dans tous les cas, il sera bien tombé.

— Si sa candidature est acceptée.

— Elle le sera.

— N'affirmez pas trop vite.

— Mais diable, on l'achète !

— Parfait. Cependant il y a encore autre chose.

— Quoi ?

— La mariée !

— Qelle mariée ?

— Celle de Criquet, parbleu !

— Eh bien ?

— Il faut qu'il fasse d'abord sa déclaration à l'une de ces charmantes femmes que je vois trottiner autour de nous.

— A moins que ce soit vous qui la fassiez pour lui.

— Ah non, merci.

— Pourquoi non ?

— C'est que je serais capable de la prendre pour mon compte.

— Voilà que vous convenez vous-même que la chose est facile.

— Moi ? Jamais !

— Si ! puisque vous le dites.

— Mais enfin, comment fera-t-il ?

— Il n'a qu'à choisir dans le tas.

— Il faut même qu'il en prenne une douzaine, de femmes.

Une main se posa sur l'épaule de l'Anglais.

C'était celle du Bruxellois.

— Je vous ai écouté, dit-il, et vous prie de croire que vous vous trompez à mon égard.

— Vraiment ? En quoi ?

— En voulant me faire polygame.

— Ah !

— Je vous déclare ici que, bien que les lois indigènes me le permettent, je consacrerai le mariage absolumeut comme en Europe, c'est-à-dire en ne prenant qu'une seule épouse à laquelle je serai fidèle, comme j'espère qu'elle sera fidèle à moi-même.

Criquet disait cela avec une conviction tellement parfaite que l'Anglais même fut convaincu.

Cependant, il s'agissait de ne pas perdre une minute pour prôner la candidature de Criquet, étant donné que l'élection du nouveau roi aurait lieu le lendemain.

— Laissez-moi agir, dit le chef. Que Mwama m'accompagne ; quant à vous autres, faites dresser les tentes, et retirez-vous à l'intérieur.

XLI

UN NOUVEAU ROI

L'ordre de de Sambry fut exécuté ; et pendant que le gros de l'expédition s'en fut aux travaux d'installation, le chef et son serviteur se dirigèrent vers l'habitation du féticheur.

Ce dernier était un vieux bonhomme, parfaitement abordable.

Le chef résolut de ne pas y aller par quatre chemins.

Il exposa en deux mots la demande qu'il venait faire.

Le féticheur s'indigna.

Il roula de grands yeux et fit des gestes à ne pas en finir, prétextant que l'acte proposé par de Sambry constituait une violation des lois de la tribu de Toumba.

— Les dieux puniraient notre peuple ! s'écria-t-il.

— Mais les fétiches des blancs le protégera, répondit le chef.

— Les fétiches des blancs ne peuvent rien pour nous.

— Ils peuvent tout.

— Que l'homme blanc me le prouve.

— Ils nous ont donné la victoire sur les négriers.

Le féticheur ouvrit de grands yeux.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il.

— Tout à fait vrai.

— Où les avez-vous battus ?

— Partout.

Le vieillard hésita encore.

— Ils vous ont aidé à tuer Calao, continua-t-il.

A ce nom le féticheur se mit à trembler.

— Calao, le plus terrible des négriers, dit-il.

— Oui, nous l'avons tué.

— Vous?

— Nous.

Le devin vit bien que les paroles de de Sambry étaient sincères.

Il s'inclina profondément.

— Les dieux des blancs ont réellement de la puissance.

— Grâce à eux nous avons exterminé ce bandit.

— C'était le fléau de nos peuplades.

— La honte de l'Afrique.

En touchant cette corde, de Sambry, sans le savoir, venait de faire un grand pas dans la confiance du nègre.

Celui-ci était tout oreilles.

Sa grosse figure noire rayonnait.

Il se mit à demander des détails sur le lieu de l'attaque, sur le combat et sur les événements qui l'avaient entourés.

Naturellement, de Sambry répondit avec la plus grande précision, étant donné qu'il ne fit que conter ce qui était arrivé.

De minute en minute l'attention du féticheur grandissait, et il se suspendait, pour ainsi dire, aux lèvres du chef.

On voyait bien que tout doute avait disparu chez lui.

La cause semblait gagnée.

— Aux présents à faire le reste, murmura de Sambry.

Sans tarder il exhiba au sorcier une couple de miroirs, quelques mètres d'étoffe ainsi qu'une bonne partie de verroteries.

Sur-le-champ le tableau changea.

Le bonhomme prit avidement les objets qu'on lui offrit, et se mit à les tâter avec une volupté réelle.

Il ne pouvait en détacher ni les yeux ni les doigts.

Encore une fois de Sambry saisit la balle au bond.

— Tous les habitants de Toumba seront comblés de présents, fit-il.

— Notre nouveau monarque est le fils des fétiches blancs, conclut le sorcier.

De Sambry savait ce que cela voulait dire.

Il n'ignorait pas que l'acquiescement du sorcier constituait une réussite complète et que, sous ce rapport, on ne devait plus avoir aucune inquiétude.

Il comprit que le féticheur était désormais au service des explorateurs et qu'il répondait de la bonne réussite.

— Demain donc l'homme blanc sera roi, dit-il.

— Demain, répondit simplement le vieillard.

On échangea encore quelques paroles aimables, et de Sambry s'en retourna au campement.

Il ne cacha pas sa joie, d'avoir si bien réussi.

— Comment trouves-tu l'aventure? dit-il à Mwama.

— J'en étais certain, maître, fut la réponse.

— A cause des présents, n'est-ce pas?

— Naturellement.

A peine fut-on revenu auprès des compagnons, que de Sambry aborda la groupe des Européens; puis, avisant Criquet :

— Je présente mes hommages au roi de la tribu, dit-il.

Le Bruxellois rougit quelque peu.

Pareil changement d'état le troublait légèrement.

— C'est donc convenu? demanda sir William.

— Tout ce qu'il y a de convenu, riposta de Sambry.

— Et à quand la proclamation?

— Demain.

— Diable! on va vite en besogne.

— Dormir ne sert de rien.

On félicita sur toute la ligne l'heureux Criquet, qui se bornait à répondre :

— Au fait, j'étais destiné à devenir roi ou empereur.

— De Waouta, oui, mais non de Toumba, ricana l'Anglais.

— Les deux se valent.

— C'est à dire que le dernier vaut mieux.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'êtes jamais parvenu à découvrir Waouta, tandis que l'on vous apporte Toumba, tout fait.

— Tiens, c'est pourtant ainsi.

Sir William ne répondit pas, mais il se gratta le front.

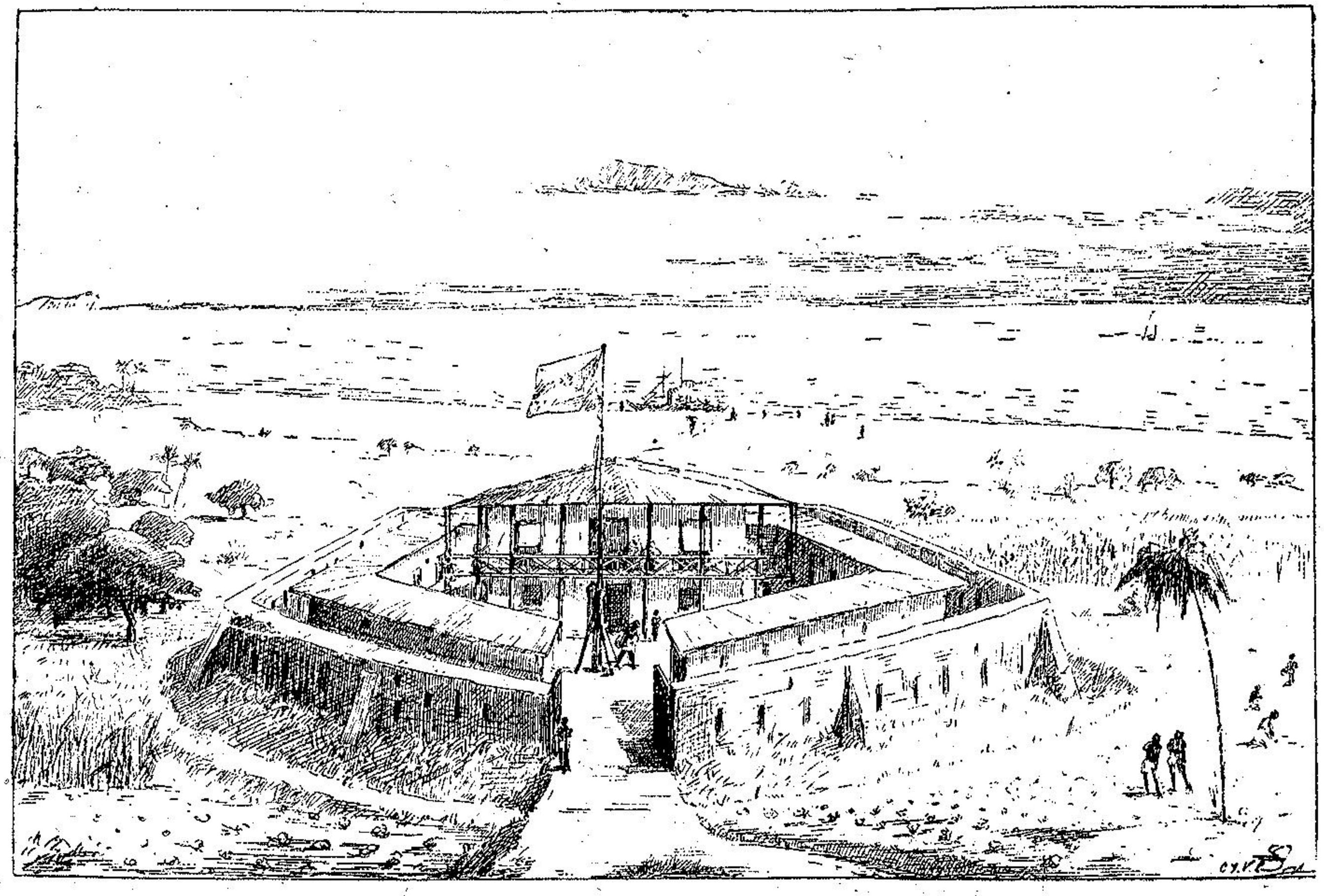
— Je pense encore à quelque chose, fit-il.

— A quoi? demanda le Bruxellois.

— Mais oui, à votre future épouse.

— A ma future épouse?

— Evidemment. Vous voilà assis sur un trône; vous êtes roi, il vous faut une reine.



ÉTABLIR UNE COLONIE MODÈLE. (P. 508.)

— Eh bien, après ?

— Nous faudra-t-il vous la chercher également ?

Criquet éclata d'une longue hilarité.

— Vous êtes trop aimable. Je la trouverai bien moi-même, répondit-il.

Puis, soudain, un peu confus :

— Au fait, voilà une position assez embarrassante, reprit-il. Je ne connais ici aucune demoiselle.

— Laissez donc, intervint de Sambry. J'ai arrangé l'affaire avec le sorcier.

— Vraiment ?

— Oui. Le monarque défunt a trois filles, trois beautés à ce qu'il parait. Vous ferez votre choix parmi elles.

— Je vous garantis que je ne prendrai pas la plus laide, ria Criquet.

— Vous auriez bien tort.

— Au surplus, je ne sais si je n'irais déjà pas lui faire une visite.

— Voyons, mon ami, pas de farces. Le temps est précieux pour vous, puisque demain vous serez sacré monarque, Nous avons encore bien des choses à arranger, attendu qu'il va falloir nous séparer pour toujours peut-être. Nous agirions donc prudemment en passant notre journée à des conversations qui vous concernent principalement.

On fut unanime sur ce point, et l'on se réunit dans les tentes, afin de s'entretenir sur tous les détails.

— Mon ami Criquet, fit le chef, c'est bien de votre propre gré, n'est-ce pas, que vous vous condamnez à habiter la terre africaine ?

— Absolument.

— Songez-y bien ; il est encore temps de reprendre votre parole.

— Ma décision est inébranlable.

— J'appuie surtout sur ce point, parce que, ayant vécu ensemble et traversé ensemble des dangers de toute nature, il importe qu'il ne soit pas dit que nous ayons laissé derrière nous un compagnon, sans lui avoir fourni toutes les occasions de réfléchir.

— Je vous remercie beaucoup pour votre sollicitude ; mais encore une fois, là-bas je n'ai personne qui m'attend ou qui me désire.

— Il en est de même ici.

— Avec cette différence qu'en restant en Afrique, je serai utile à l'œuvre de la civilisation, tandis que dans ma patrie, mes millions auront une destination bien moins noble.

— C'est un point entendu. Donc vous êtes fermement décidé ?

— Oui.

— A présent, que comptez-vous faire ?

— Je l'ai déjà dit : établir une colonie modèle.

— Et vos trésors ?

— Quant à ceux-là, je n'y ai pas encore songé au juste.

— C'est que l'or n'a pas cours ici.

— En vérité, voilà une difficulté.

— Que je voudrais voir résolue.

— Si vous les preniez avec vous en Europe ?

— Pourquoi faire ?

— Parbleu, pour les transformer en matières courantes.

— Je veux bien, mais il y a mieux que cela.

—Dites toujours.

— Vous n'êtes pas fort éloigné de la côte. Envoyez-le là pour le troquer contre des marchandises.

— Très bien ; mais qui pourrai-je en charger ?

— Il me vient une idée.

— Voyons.

— Puisque nous rentrons en Europe par Vivi et Boma, il nous serait facile d'en faire le placement.

Criquet battit des mains.

— On ne saurait agir plus pratiquement dit-il.

— Pensez encore bien si vous n'avez pas d'autres recommandations à nous faire ; car, comme il est inutile que nous restions trop longtemps ici, nous nous mettrons en route après demain.

— Après demain ! exclama Criquet.

— Oui, mon ami. Demain vous serez élu roi de la tribu. Nous fêterons votre avènement par un dernier banquet, un dernier adieu. Ensuite vous nous accorderez une nuit d'hospitalité sur votre domaine, puis enfin nous vous laisserons à vos sujets.

Ces paroles ne manquèrent point d'impressionner Criquet.

Elles lui firent penser à cet instant suprême où il serrerait pour la derniere fois la main des amis, en compagnie desquels il avait souffert, mais auprès desquels également il avait goûté tant d'heures de véritable fraternité.

C'est que l'existence parsemée de périls incessants fait naître entre les différentes âmes une solidarité, une union que ne compren-

nent pas ceux qui n'ont pas combattu pour la patrie ou l'humanité sur ces terres lointaines.

C'est que, dans ces circonstances, on apprend à se connaître, à s'estimer, à s'aimer à la mort.

Pour ceux-là la séparation est un vide dont on n'aperçoit l'immensité qu'au dernier moment.

Quelque courage que l'on aît, on songe avec effroi à l'instant où les vrais amis, les amis conquis dans le malheur, feront défaut.

C'est ce que Criquet ressentait en ce moment.

Il en était tout ému, le brave garçon, et les larmes lui en venaient aux yeux.

Mais avant tout, il était homme.

Il avait décidé de rester : il resterait.

L'idée des services qu'il pouvait rendre l'enhardissait et lui permit de dompter toute hésitation.

Cependant toutes ces réflexions, du reste naturelles, avaient jeté un froid sur la conversation.

On se regardait tristement et on ne parlait plus.

Sir William entreprit de changer le cours des idées.

— Au fond, Criquet a raison, dit-il. Et quant à moi, je tiens à lui laisser un gage de mon amitié.

— Vraiment ? fit le Bruxellois.

— Oui, et un gage qui vous donnera certaines distractions.

— Lequel donc ?

— Vous ne devinez pas ?

— Parole d'honneur que non.

— Attendez. Autant vous le donner maintenant que demain.

Gravement l'Anglais s'éloigna de ses compagnons et se dirigea vers la tente où se trouvaient les bagages.

— Que peut-il bien vouloir ? demanda Criquet.

— Je n'en sais rien, répondit le chef.

— L'une ou l'autre bêtise, sans doute.

— C'est probable.

En ce moment sir William revint.

Il tenait entre les bras son orgue de Barbarie.

Les explorateurs faillirent éclater.

— Je ne m'étais jamais douté de celle-là, fit Criquet.

— Ni moi non plus, ajouta le chef.

Mais sir William ne prit garde à ses compagnons.

Il s'avança jusque devant Criquet, et lui tendant sérieusement son orgue :

— Je vous lègue mon concert ambulant, dit-il, qui vous guérira dans les heures moroses et qui vous fera penser bien souvent aux amis que vous compterez là-bas en Europe.

Criquet saisit la boîte avec un empressement partant du cœur et remercia l'Anglais pour son joli cadeau.

La journée s'écoula à prendre d'autres mesures de moindre importance, si bien que le soir arrivant, tous les points avaient été débattus et convenus.

Il ne restait plus qu'à attendre la visite du sorcier pour avoir une certitude sur la cérémonie du lendemain.

Sur les sept heures, le féticheur arriva dans le campement.

Tout était en règle, et la population acclamerait avec enthousiasme son nouveau monarque.

Le vieux bonhomme semblait heureux de la réussite de ses démarches, et en fut, du reste, largement récompensé par un complément de cadeaux.

On arrêta avec lui les différentes parties de la fête.

Criquet en fit une cérémonie moitié européenne moitié africaine, ce qui ne porta aucun ombrage au délégué.

Lorsque tout fut bien convenu, le sorcier se retira, et les explorateurs, à leur tour, se jetèrent sur leur couche.

Evidemment Criquet ne dormit point, obsédé qu'il était par l'idée de sa future puissance et de sa future grandeur.

L'aurore le trouva déjà debout, tête levée, mais avec dans les yeux un nuage de tristesse qu'il s'efforçait vainement de cacher.

Les compagnons également furent matinals.

L'évènement qui se préparait les rendait impatients.

— Eh bien, Criquet, demanda sir William, quand allez vous choisir votre future épouse ?

— Sur-le-champ, fut la réponse. Voulez-vous m'accompagner ?

— Volontiers.

— Venez alors.

Les deux compagnons se rendirent au tembé royal, où ils trouvèrent les trois filles du monarque défunt.

Sans trop d'embarras, Criquet choisit sa compagne, une négresse potelée, à figure souriante, avec des yeux brillants comme des éclairs, et à la taille presque irréprochable.

— Pas mal du tout ! remarqua sir William.

Quelques heures plus tard la cérémonie du mariage fut consommée et Criquet fut proclamé roi de la tribu, par une peuplade enthousiaste.

Les Européens se réunirent dans un splendide banquet, le dernier comme avait dit de Sambry, et le reste de la journée s'écoula en danses, simulacres guerriers et fraternisation.

La lendemain les compagnons firent leurs adieux au nouveau monarque. Bien des larmes furent versées, bien des serments échangés, et lorsque la flottille fut déjà loin sur le fleuve, on vit encore le brave Criquet agiter nerveusement son mouchoir, en guise de salut suprême.

XLII

LA CARTE CHANGE

Depuis que les explorateurs avaient laissé derrière eux leur ami Criquet, on eut dit qu'une tristesse incommensurable se fut emparée de leur esprit.

Ils se tenaient taciturnes sur la banquette de leur canot, et c'était à peine si les beautés de la nature attiraient encore leur attention.

Méthodiquement les rames plongeaient et replongeaient dans les eaux du fleuve, sans que la conversation fût soutenue autrement que par des phrases sans suite.

Sir William paraissait particulièrement affecté, mais fut pourtant le premier à reprendre la parole.

— Ce brave Criquet ! soupirait-il.

— J'y pense continuellement comme vous, fit le chef.

— Que peut-il bien faire en ce moment ?

— Il est à supposer qu'il nous regrette comme nous le regrettons.

— Quant à cela, je vous le jure.

— Vous l'aimiez-donc bien ?

— Plus que moi-même peut-être. Il était si bon enfant !

— Et cependant vous ne faisiez que vous quereller.

— Question de tempéramment !

— Et d'habitude sans doute ?

— Parfaitement. Voulez-vous que je vous fasse un aveu ?

— Pourquoi pas ?

— J'ai un regret, presque un remords.

— Un remords !

— Oui, de l'avoir tant taquiné.

— Vous voyez-donc que, quoi qu'on en dise, on tient à ses amis.

— Je m'en aperçois maintenant plus que jamais. Il me semble que, depuis ce matin, il y a dans ma vie un vide.

— Il en est de même chez nous, je vous l'assure.

— Pourvu que le pauvre homme s'habitue au milieu de ses noirs sujets !

— C'est-ce que j'ai craint de prime abord.

— Malheureusement pour lui, la chose n'est plus à refaire.

— Réflexion faite, je crois qu'il n'y a pas lieu de s'en inquiéter.

— Pourquoi ?

— Criquet, voyez-vous, est un de ces caractères qui se font à tout, et en premier lieu, aux situations bizarres. Ce qui me console c'est qu'il s'est créé cette position, de son propre gré et avec un raisonnement parfaitement logique.

— Cela n'empêche pas que j'aurais préféré l'amener avec nous en Europe.

— Quant à cela, je suis du même avis. Mais puisque l'acte est consommé, il n'y a plus à y revenir.

Sir William eut un gros soupir.

Puis, après une pause de quelques secondes :

— Si nous retournions le prendre? demanda-t-il.

Cette réflexion remit les explorateurs en gaieté.

— Franchement, mon ami, vous déraisonnez, dit le chef.

— Je suis persuadé qu'il nous suivrait, répondit sir William d'un ton de sereine conviction.

— Et moi je suis sûr du contraire. Du reste, vous oubliez qu'il vient de se marier.

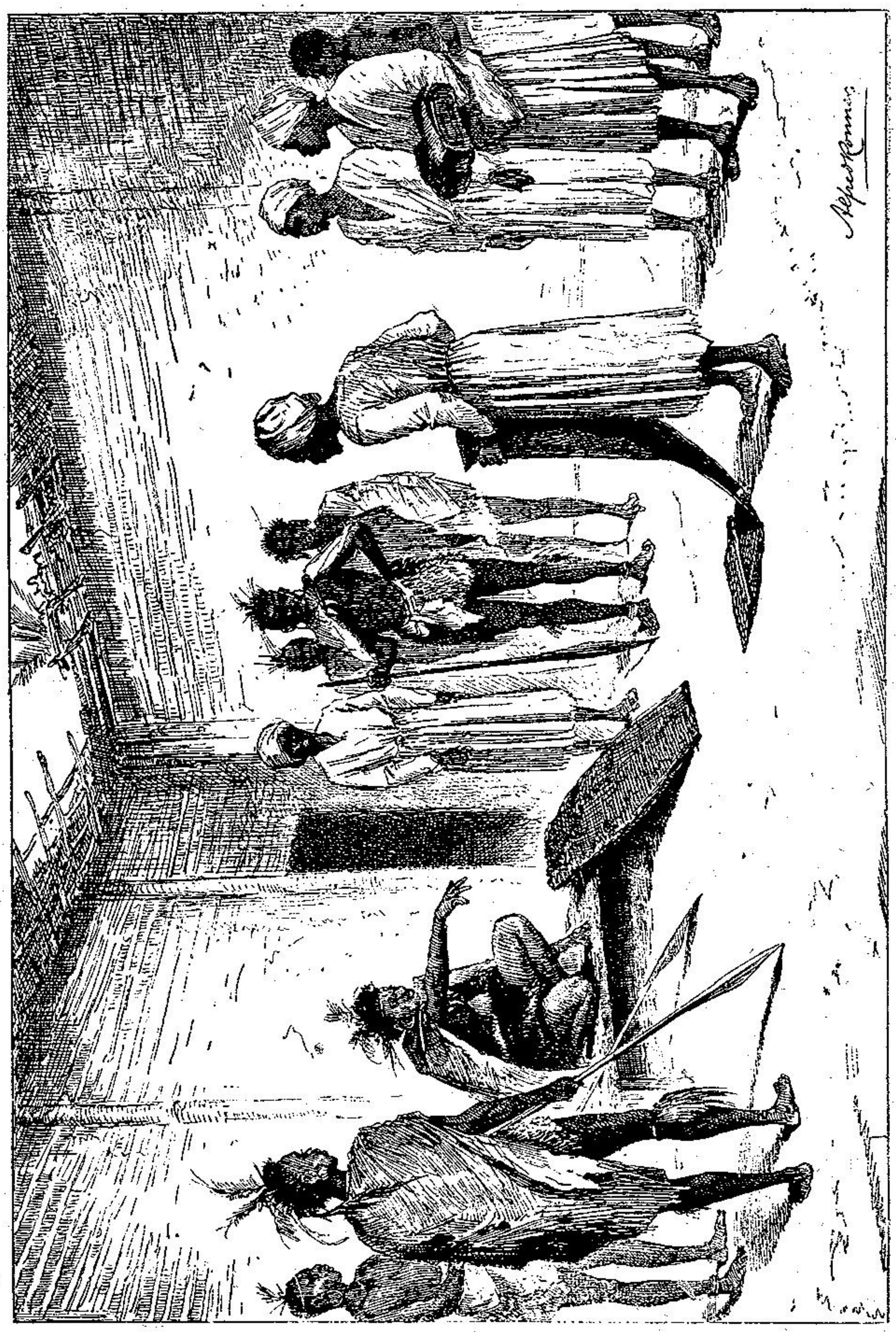
— La belle affaire ! Qu'il amène son épouse !

Pour le coup, la chose était d'un comique outré.

— Amener son épouse nègre en Europe ! exclama de Sambry. Décidément, vous rêvez.

— Pas tant que vous le croyez.

— Allons-donc ! c'est impossible. Non, non, laissons Criquet à sa nouvelle patrie, au milieu de ceux dont il est devenu le père et le protecteur. Gardons-lui un pieux souvenir comme champion des



LE DÉBAT DU HONGO. (P. 519.)

droits de l'humanité; et, si nous voulons nous inspirer de son exemple, tâchons de ne point finir notre carrière, sans être retournés auprès de lui pour établir une nouvelle œuvre de civilisation, semblable à celle que nous sommes sur le point de clôturer.

— Quant à moi, exclama l'Anglais, je vous promets qu'aussitôt mes affaires terminées en Angleterre, je songerai sérieusement à reprendre la route de l'Afrique centrale.

— Pensons bien que désormais nous y aurons un puissant allié, un frère qui sera capable de nous tendre une main vigoureuse.

— En effet, voilà une énorme facilité.

— Pas seulement pour nous, du reste, mais encore pour tous les vaillants voyageurs qui suivront nos traces.

— Quand on y réfléchit, ce brave Criquet vient d'accomplir un acte destiné à porter de grands fruits.

— Assurément.

— C'est comme un phare qui guidera les explorateurs futurs.

— Voilà pourquoi je trouve sa décision sublime.

— Et héroïque.

— Oui héroïque; car peu d'hommes oseraient ainsi, comme lui, faire abandon de la patrie et des joies inhérentes aux sphères civilisées.

— Fasse le ciel qu'il trouve une récompense digne de sa belle conduite.

— Il la trouvera, mon ami.

— L'Afrique est si perverse.

— Que lui importe!

— Les indigènes sont si ingrats!

— Ils les mènera à la raison.

— Il est vrai qu'il va être le plus riche monarque de tout le Continent Noir.

— C'est là sa force.

Pendant toute la journée on causait ainsi de compagnon absent.

Pendant toute la journée on songeait à lui.

Plus de cent fois on avait essayé de changer le cours de la conversation.

Plus de cent fois elle était revenue sur le même sujet, involontairement, forcément, sans résistance.

Lorsqu'arriva le soir, on en parlait encore.

Il fallut l'intervention de Mwama pour modifier la destination des dées.

— Un village ! s'écria le serviteur.

Tous jetèrent des regards avides vers le rivage.

Effectivement, il y avait là un grouillement de monde, un va et vient marqué au coin d'une rectitude parfaite, qui faisait bien augurer de la réception.

— Quel village serait-ce ? demanda de Sambry.

— Bolobo, répondit l'indigène.

— Des amis, alors ?

— Oui, maître.

— Abordons.

Les pagayeurs dirigèrent leurs canots vers la berge, et, au bout de quelques minutes, tout le personnel débarqua.

Mwama avait eu la prévision juste.

Les habitants de Bolobo accoururent joyeusement et firent aux explorateurs des signes d'amitié et de sympathie.

Au bout de fort peu de temps on fraternisa de la manière la plus absolue.

Quelques présents furent échangés ; et, séance tenante, le monarque de l'endroit autorisa les voyageurs à dresser leurs tentes.

Comme le soir tombait, on se hâta à la besogne, ce qui fit que bientôt le campement se trouva debout.

On dormait fort paisiblement, sans être troublé ni par les hurlements des fauves ni par un bruit quelconque dans le village.

Très tôt déjà on se leva, prêt à reprendre l'étape.

Après avoir fait des adieux sommaires on s'embarqua, et une demi-heure plus tard l'escadrille flottait sur les eaux du fleuve.

— Quelles bonnes gens ! fit sir William avec componction.

— Vraiment, nous n'avons pas à nous en plaindre, répondit le chef. Espérons que cet esprit de conciliation continuera à régner pour le restant de notre voyage.

On eut dit qu'il en était réellement ainsi.

Pendant plusieurs jours consécutifs, rien ne vint interrompre la quiétude du trajet.

Bien des villages furent rencontrés, échelonnés ou perdus le long de la rive verdoyante.

Partout on échangea, avec les indigènes, des signes d'amitié qui furent accueillis par une réciprocité de bon aloi.

On ne se donna même pas le temps d'atterrir et l'on se borna à ces manifestations extérieures de sympathie.

Du reste, aucun monarque ne fit mine de vouloir s'opposer au passage des explorateurs.

Le quinzième jour, dans l'après-midi, les cartes changèrent subitement.

On navigua comme d'habitude, lorsque Mwama se prit à donner des signes d'inquiétude.

Le chef en savait toute l'importance.

— Crains-tu quelque chose? demanda de Sambry au serviteur

Celui-ci avait l'air sombre.

— Oui, maître, répondit-il. Je crains l'orage.

— Pourtant le ciel est bleu comme un topaze.

— Ce n'est pas une raison

— Aucun nuage menaçant ne se montre.

— Non, mais le vent change.

Effectivement le vent s'était soudain mis au nord.

On n'attendit pas longtemps pour voir se réaliser la prédiction du sagace serviteur.

La brise se transforma presque instantanément en un souffle plus violent et les ondes du Congo se mirent à rouler avec une certaine agitation.

L'espace bleu se couvrit d'une quasi-obscurité, tandis que les oiseaux fuyaient de toutes parts, effrayés.

Les bois se remplirent de cris d'effroi précipités et les canots ballotaient rudement.

— C'est la bourrasque, remarqua le nègre.

— En effet, répondit le chef.

— Il faudra prendre des mesures immédiates.

— Nous allons le faire.

De Sambry donna ordre de ramer vers terre, mais il semblait que les éléments ne voulussent pas lui en laisser le temps.

Le vent, se déchaînant avec furie, secouait les embarcations de son haleine impétueuse et les faisait craquer.

Le fleuve se gonflait d'une manière menaçante, tandis que la bourrasque faisait rage.

On commençait à s'inquiéter sérieusement.

Malgré les efforts triplés pour gagner la côte, on n'avançait que péniblement, sous l'influence du vent contraire.

On prévoyait même un instant, l'impossibilité d'attérir.

De Sambry se trouvait à son poste.

Son maintien énergique parvint heureusement à alimenter le courage du personnel, qui tint bravement tête à la tempête.

Au reste, personne ne manqua à ses devoirs.

Sir William était un des plus audacieux, et il l'était d'autant plus qu'il avait la garde des canots chargés d'or.

Il s'imaginait qu'il avait à défendre et à sauvegarder un bien, qui était d'autant plus précieux qu'une partie en appartenait à quelqu'un qui n'était pas là, à Criquet l'africain.

On fit des prodiges d'efforts, bien que la violence de la bourrasque vint flageller les explorateurs et les fatiguer à outrance.

On était littéralement exténué.

Tout-à-coup Mwama eut un cri de joie.

— Un village! s'écria-t-il, en désignant du doigt la rive.

Tous regardèrent de ce côté.

— Je ne vois rien, murmura de Sambry.

— Là-bas, devant nous! reprit le nègre.

En effet, maintenant on l'aperçut.

C'était Msouata.

Cette découverte mit une nouvelle ardeur dans l'âme du personnel, qui redoubla d'efforts.

Les canots tinrent bon, et enfin on frôla le rivage.

— Bravo! Nous voilà sauvés! exclama sir William.

Il se trompait, le crédule Anglais.

On en eut bien vite la preuve.

A peine les explorateurs eurent-ils mis le pied sur la berge, que, de toutes parts, et malgré la bourrasque, des indigènes vinrent accourir.

Leur attitude démontrait nettement quels étaient leurs desseins.

Ils étaient munis d'arcs, de flèches et même de fusils.

Néanmoins de Sambry tenta de se frayer un passage à travers leurs rangs serrés.

On le repoussa violemment.

Comme il ne voulait pas avoir recours à la force, il esssaya de convaincre ses adversaires par la douceur.

Il leur parla des fétiches blancs, de Criquet, leur frère, devenu un des monarques les plus puissants de l'Afrique centrale, et d'une foule d'autres choses encore.

Rien n'y fit.

Les indigènes se mirent à hurler en criant : « Hongo! Hongo! »

De Sambry déclara qu'il ne voulait aucunement s'opposer à la redevance habituelle et fit offrir quelques présents.

Les indigènes les écartèrent avec sarcasme.

Il n'y en avaient pas assez.

Le chef doubla la quantité, sans qu'on daignait l'accepter davantage.

Il tripa même, sans plus de succès.

— En voilà-t-il des gourmands ! exclama sir William.

Mais déjà de Sambry avait son plan.

— Nous ne nous laisserons pas voler, toutefois, dit-il.

— Que comptez-vous faire ?

— Discuter avec le monarque.

Séance tenante il déclara qu'il voulait en conférer avec le chef de tribu pour la question du hongo, et que c'était avec celui-ci seul qu'il entendait prendre ses arrangements.

Cette décision fut passablement mal accueillie par la foule ; mais devant la volonté nettement exprimée de l'homme blanc, on accéda à sa demande.

De Sambry se fit remettre une mesure de belle étoffe rouge ainsi que quelques bibelots ; puis, les passant à Mwama :

— Vas, dit-il, et discutes avec le monarque.

— Bien, maître.

— Dis lui surtout qu'il n'aura pas un centimètre en plus.

Le nègre prit les objets en question et s'en alla, suivi de quelques hommes de l'expédition, trouver le monarque.

Entretemps la bourrasque faisait rage.

Il n'y avait presque pas moyen de se tenir debout, tellement le vent soufflait avec violence

Cette situation forcée ne plût que médiocrement aux Européens.

Sir William pestait.

— Quel imbécile de naturel ! grommela-t-il.

— Au fait la chose n'est pas gaie, répondit de Sambry.

— Pourvu qu'il ne s'avise pas de nous traîner en longueur

— Je compte beaucoup sur la diplomatie de Mwama.

— C'est qu'il fait diablement froid ici !

— Je m'en ressens.

— Si nous avancions toujours ?

— Vous voyez bien que c'est impossible.

— A cause de ces moricauds qui nous entourent ?

— Mais oui.

— Voulez-vous que je me charge d'eux?

— Et que feriez-vous?

— Vous allez voir.

Et sir William s'apprêtait à allonger aux intrus quelques taloches fort démonstratives.

Heureusement de Sambry sut l'en empêcher.

— Pas de violence! dit il sévèrement.

— Vous êtes bon, vous! Si on nous traîne ainsi pendant une heure encore, je serai mort de froid.

— On ne traînera pas, mon ami. En attendant casons nous, tant bien que mal, derrière ce bouquet d'arbres.

On se hâta de suivre le conseil de de Sambry et l'on s'en trouva parfaitement bien.

C'était comme un gros bosquet de branches et de larges feuilles qui protégeaient les explorateurs contre les caresses glacées de la bourrasque, et à l'abri duquel on se trouvait mollement casé.

On jouissait même du grand avantage d'avoir l'œil sur les canots, solidement amarrés à la rive, de telle sorte qu'il n'y eut rien à craindre pour la cargaison.

Ainsi on put attendre moins impatiemment le retour des émissaires.

Ceux-ci tardèrent beaucoup, et déjà plus d'une heure s'était écoulée.

— Ah ça, est-ce que Mwama se serait endormi là-bas? demanda sir William.

— Il est à supposer que non, répondit le chef.

— Cependant, il aurait déjà pû être ici, ce me semble.

— Et s'il lui faut plaider?

— Pendant ce temps il aurait déjà dû, dix fois, gagner sa cause.

— Je voudrais vous y voir.

— Eh bien, oui, je regrette que je ne sois pas auprès de la délégation.

— Pour embrouiller les affaires, n'est-ce pas?

— Oh que non.

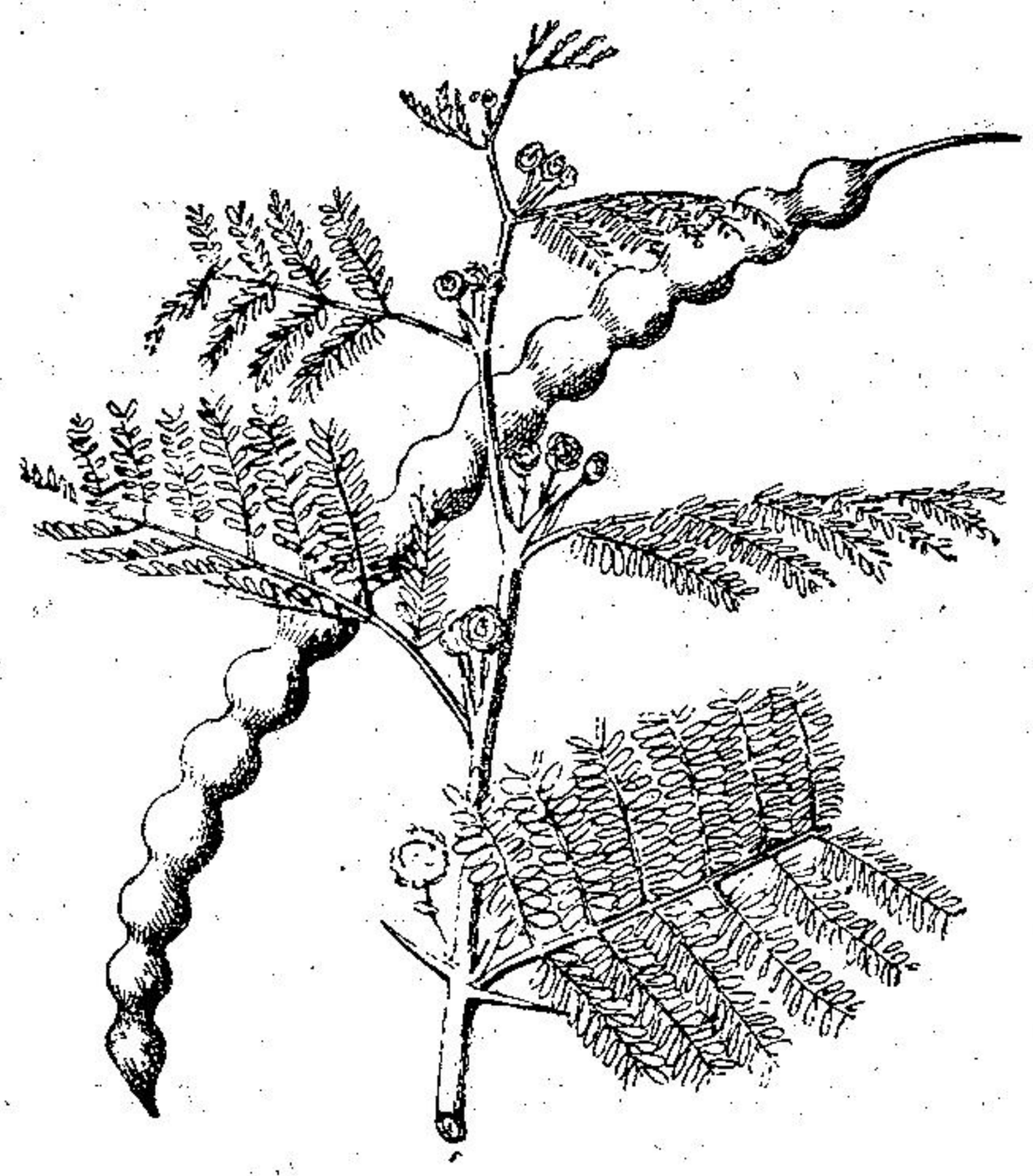
— Mais que feriez-vous donc de si concluant?

— La chose est simple : je forcerais ce noir potentat à accepter.

— Et comment, s'il vous plaît?

— Je lui dirais : Voulez-vous ceci? — Oui? C'est bien. — Non? — C'est encore bon, et à présent vous n'aurez plus rien du tout.

— Joli procédé !
— Le seul qui soit pratique.
— Et après ?
— Après ? Rien !
— Vous croyez cela ?
— Certainement.
— Vous faites erreur, mon ami. Le chef de tribu ne se gênerait



CACIA ARABICA. (P. 527.)

pas beaucoup pour nous, et nous chasserait tout bonnement de son territoire.

— Et nos fusils ? Et notre force armée ?

De Sambry eut un froncement de sourcils.

— Voici qui est étrange chez la plupart des Européens, fit-il. Ils ont la manie de toujours vouloir arriver au but par la violence, afin d'y arriver plus promptement.

— Eh bien, à quoi d'autre nous serviraient nos armes ?

— A nous défendre, parbleu !

— Et non pas à attaquer ?

— Jamais.

— Néanmoins, souvenez-vous de la guerre contre Calao.

De Sambry fit un geste d'impatience.

— Que parlez-vous de la guerre contre Calao ! exclama-t-il.

— Il me semble que, dans cette occurence, c'était nous qui attaquions.

— Oui, mais le cas est tout différent.

— Le fait est ceci : avons-nous, oui ou non attaqué ? interrompit sir William d'un air mâlin.

— A coup sûr, mais je vous répète que ce n'est pas du tout la même chose.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que là nous exterminions un mal que tous les apôtres des lois humaines doivent combattre. Parce que contre ces gens avilis toutes les armes sont bonnes. Parce qu'enfin, nous avions à nous venger de cet homme, de ce barbare, de ce tyran.

Sir William parut peu convaincu encore.

Il se borna à ne plus insister, et à se blottir autant que possible contre le tronc d'un arbre, afin d'échapper aux atteintes de la rafale.

Entretemps la bourrasque continuait ses hurlements.

Autour des explorateurs les branches et les rameaux se cassaient, se brisaient comme des brins de pailles ; les feuilles, enlevées de leur tige, voltigeaient dans les airs et allaient, en tourbillonnant, se perdre dans le fleuve.

Et Mwama ne revenait toujours pas.

A vrai dire, l'impatience commençait à gagner un peu tout le monde, et l'on se mit à murmurer.

— Maudite idée de débarquer en ces lieux ! grommela sir William.

— Vous avez beau dire, il le fallait bien, répondit de Sambry.

— Je suis sûr qu'en continuant la route, nous eussions mieux fait.

— Et nous nous fussions peut-être noyés avec toute notre cargaison.

— Allons-donc !

— Ce ne serait pas la première fois que pareil cas arriverait.

— Nos canots sont excellents.

— Mais la bourrasque est violente.

— Nos rameurs sont des gens de métier.

— Ils ne peuvent rien contre le courroux de la nature.
— Soit ; mais nous aurions pû essayer.
— Croyez-moi, nous avons agi très prudemment.
L'Anglais haussa les épaules.
— Allons, bon ! Il faut qu'on vous donne toujours raison, ria-t-il.
— Parce que je ne raisonne pas à tort et à travers.
— Comme moi, n'est-ce pas ?
— Oui, comme vous.
— Merci du compliment.
Mais de Sambry n'écouta plus.
— Silence ! dit-il. Voici Mwama.
En effet, le nègre, en compagnie de ses congénères, sortit du tembé royal et se dirigea vers la rive.
De Sambry eut un geste de satisfaction.
— Il a les mains vides, dit-il. C'est de bon augure.
— A moins qu'il vienne chercher un hongo supplémentaire.
— Quant à cela, je m'y oppose formellement.
— Je le crois volontiers. Ces gens-là ne se gêneraient point pour nous manger notre matériel entier.
— Il y a des bornes à tout, mon ami.
Cependant Mwama s'était rapproché des explorateurs, qui l'interrogeaient du regard.
Les yeux du serviteur brillaient de satisfaction, et il était facile de voir, de prime abord, qu'il avait réussi dans sa démarche.
Effectivement, il apportait le consentement du monarque.
Néanmoins, ce n'était pas sans peine qu'il était parvenu à l'obtenir.
Il avait présenté ses matières au chef noir, mais celui-ci les avait repoussées avec dédain.
Entouré de ses dignitaires, il était entré dans de longues explications a l'effet de prouver qu'un séjour dans ses états valait plus que quelques mètres d'étoffes et une brassée de bimbeloteries.
Il avait vanté la puissance de ses guerriers et il avait démontré que s'il le voulait, les explorateurs ne sortiraient de cette aventure que passablement délabrés, pour ne pas dire plus.
Il avait ajouté qu'il avait encore eu dans son village, des hommes blancs, mais que ceux-là avaiens montré plus de générosité.
Partant de là, il n'avait rien voulu entendre qu'à condition qu'on doublerait au moins la quantité des présents.
Naturellement Mwama s'était rebiffé.

Il avait allégué des raisons contraires et, après une discussion en règle, il avait finalement réussi à bien se faire venir.

— De sorte que nous sommes d'accord ? demanda de Sambry.

— Oui, maître.

— Et que nous pourrons dresser nos tentes ?

— Aussitôt qu'il vous plaira.

— Très bien. Il n'y a plus alors que cette fichue bourrasque qui nous gène.

Mwama toisa l'horizon et sourit.

— Dans un quart d'heure nous pourrons nous mettre à l'œuvre, dit-il.

— Vraiment ?

— Je vous le garantis, maître.

— Cette fois tu devines mal, intervint sir William.

— Pourquoi, maître ? demanda le serviteur.

— Ne vois-tu donc pas que l'ouragan bat son plein.

— Je le vois.

— Eh bien donc ?

— Dans un quart d'heure tout sera fini.

Sir William se mit à rire de bon cœur.

— Si Criquet m'avait dit cela, je l'aurais compris, fit-il.

— Mon maître peut être certain de la chose, affirma le nègre.

On attendit donc l'apaisement de la tourmente.

Les calculs de Mwama n'étaient pas faux.

Au bout d'une dizaine de minutes à peine la violence du vent diminua ; puis, tout-à-coup, comme si une baguette magique avait passé dans l'espace, le calme revint et la nature retourna à sa quiétude habituelle.

Les flots cessèrent de rouler, les arbres ne s'entre-choquaient plus, et les oiseaux reprenaient leurs ébats au milieu de la verdure.

Mwama sourit finement.

Sir William était ébahi.

— Franchement. tu es un sorcier, dit-il au nègre.

— Aux tentes ! fit de Sambry.

Le soir tombant, on ne se laissa pas répéter cet ordre.

Tout le monde prit part au mouvement, et bientôt les habitations en toile étendirent leurs bras sur un coin du village.

Nkéré entra en fonctions, en servant aux explorateurs un souper reconfortant, qui remit tous les estomacs en règle.

On jasa pendant quelque temps encore, assis nonchalemment devant

les tentes, puis chacun se retira pour goûter quelques heures de doux repos, après une journée aussi laborieuse.

XLIII

RETOUR EN EUROPE

Sans s'en apercevoir, les explorateurs firent la grasse matinée.

Ils étaient encore dans les bras du sommeil, lorsqu'arriva au camp un émissaire indigène.

Mwama, qui était toujours debout, alla l'annoncer à son maître.

De Sambry en fut passablement étonné.

— Que nous veut-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais, maître, il demande à parler au chef.

— Tu l'as interrogé, au moins?

— Parfaitement.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Ce que je viens de dire.

— Une nouvelle demande de hongo, sans doute?

— Je ne crois pas, maître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a l'air trop soumis. Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Il est porteur d'une belle chèvre.

De Sambry tomba de son haut.

— Une chèvre ! exclama-t-il.

— Oui, maître.

— Et encore pour nous ?

— Il faut le supposer, puisqu'il vient dans nos tentes.

— Ce serait vraiment trop comique.

Piqué au vif, de Sambry sauta sur pied.

— Qu'on introduise l'envoyé, dit-il.

L'indigène ne se fit pas prier.

Avec des mines d'humilité il déposa devant de Sambry, une magnifique chèvre que son monarque l'avait chargé de remettre aux hommes blancs.

En même temps il exposa tous les sentiments d'amitié que nour-

rissait le roi pour les explorateurs, et il assura à ceux-ci que ces sentiments étaient et resteraient durables.

De Sambry dut faire sur lui-même des efforts inouïs pour ne pas éclater de rire.

Il se contint, heureusement, mais à peine le nègre fut-il sorti de la tente, que le chef blanc appela ses amis et leur montra le cadeau qu'il venait de recevoir.

— C'est à douter des hommes, dit-il.

— En effet, répondit Paul, voilà qui est fort.

— Expulsés hier ; adorés aujourd'hui.

— Il faut convenir avec moi que l'Afrique est un drôle de pays, riposta sir William.

— Mon maître ignore probablement la signification de cette démarche ? intervint Mwama.

— La signification, mon ami? fit le chef un peu étonné.

— Ici rien ne se donne pour rien.

— Je sais cela depuis longtemps; mais, à vrai dire, je ne comprends pas ce que tu entends conclure.

— Si le monarque vous envoie une chèvre, c'est qu'il a trouvé bon de faire patte de velours, dans un but évident.

— Lequel ?

— Celui d'être payé de retour.

Tous ensemble pouffèrent de rire.

— Quant à cela, nous ne lui en laisserons pas le temps, car nous partons dans quelques heures, dit le chef.

Cette nouvelle fut favorablement accueillie, et aussitôt après déjeûner, on s'occupa de l'organisation de la caravane nautique.

On se hâta même un peu, afin d'éviter toute entrevue avec le monarque spéculateur.

Sur les dix heures tout fut prêt.

Sans faire de bruit, on s'embarqua ; les rames s'abattirent et les canots fendirent les ondes, avant que le chef indigène eut le temps de venir saluer, ou pour mieux dire, grever les explorateurs.

Lorsqu'on eut tiré quelques bordées, une sorte de soulagement ranima le cœur des Européens.

— La bonne farce ! ria de Sambry.

— Le vautour n'aura pas sa proie, répondit sir William.

— Il a voulu faire le malin.

— Et il n'est parvenu qu'à prouver son imbécilité.

— Enfin, nous voilà débarrassés d'un hongo onéreux.

— Que vous n'auriez pourtant pas donné, j'espère ?

— Certes que non.

— Quoiqu'il en soit, mieux vaut que nous nous en soyons tirés ainsi, conclut le docteur.

On naviguait à pleines rames, dans des eaux tranquilles.

Le temps était superbe et la chaleur supportable.

Des deux côtés de la rive une végétation luxuriante étalait ses beautés.

Des masses de manguiers au feuillage noir et des bananiers aux feuilles gigantesques croîssaient les uns dans les autres, formant un fouillis charmant dans lequel sautillaient des milliers d'oiseaux au plumage, multicolore.

Ce qui frappa surtout les regards de von Ruff ce furent de splendides acacias arabica, tout en fleurs.

Le naturaliste, oubliant le reste, voulut à toute force débarquer pour contempler de près ces intéressants spécimen de la flore africaine.

— Un quart d'heure de halte, je vous prie, supplia-t-il.

— A quoi bon ? demanda le chef.

— J'aimerais tant tâter ces beaux arbustes.

— Il me semble que vous en avez déjà suffisamment tâtés, intervint sir Darly.

— Pas des acacias arabica ! répondit naïvement le savant.

— Des acacias ou des euphorbia, c'est tout comme.

— Pas du tout ! s'écria von Ruff.

Et il s'apprêta à démontrer à sir William la différence des deux familles de plantes, leur peu d'analogie et leur opposition de nature, lorsqu'une secousse imprévue imprimée au canot, renversa le savant à fond de câle.

Il geignait lamentablement, les jambes en l'air, tandis que le rire était si général qu'aucun des compagnons n'eut la force de le tirer de sa position embarrassante.

Après une infinité de tentatives, le naturaliste parvint à se relever tant bien que mal ; et son premier mouvement fut de chercher à nouveau la place où il avait découvert ses chères plantes.

Hélas, les embarcations voguant comme des plumes avaient déjà dépassé de bien des mètres l'endroit en question, et von Ruff dut,

malgré lui, se contenter d'exhaler un regret à l'adresse des fameux acacias arabica.

Cet incident fut la joie du moment et contribua à mettre les esprits dans une très heureuse disposition.

La marche de la caravane nautique reprit son cours ordinaire, et l'on flotta tranquillement, avec une vitesse respectable.

Cependant c'était bientôt au tour de sir William de s'émouvoir.

Peu à peu les bouquets d'arbres sur la rive faisaient place à des forêts épaisses et sombres dont le pied venait, pour ainsi dire, se baigner dans le fleuve.

Ces bois immenses étaient grandioses d'aspect et donnaient à Darly comme un ressouvenir de ses chasses passées et un désir d'exploits futurs.

Il ne tenait plus en place et il était sur le point de faire une proposition de débarquement, tout comme von Ruff, non pas pour aller contempler des arbustes, mais pour traquer les bêtes féroces.

— Qelles splendides tannières elles doivent avoir là-dedans! soupira-t-il.

— Il faudrait d'abord être certain qu'il y a des fauves dans ces forêts, fit le chef.

— Comment donc! Il doit y en avoir par milliers!

— La chose n'est pas sûre.

— Je gagerais qu'il y en a.

On en eut bientôt la conviction.

Des miaulements, des hurlements, des cris sauvages remplissaient la profondeur des bois et répercutaient au loin leur fanfare sonore.

C'était un entrecroisement de vacarmes sinistres qui secouaient les arbres et faisaient frémir les feuilles.

Sir Darly écouta silencieusement.

Des éclairs passaient dans ses yeux.

Il sembait se délecter à ce brouhaha infernal, comme a une musique divine qui ravit l'âme.

Instinctivement il mit la main à son fusil.

— Ecoutez-moi cela, fit-il en extase.

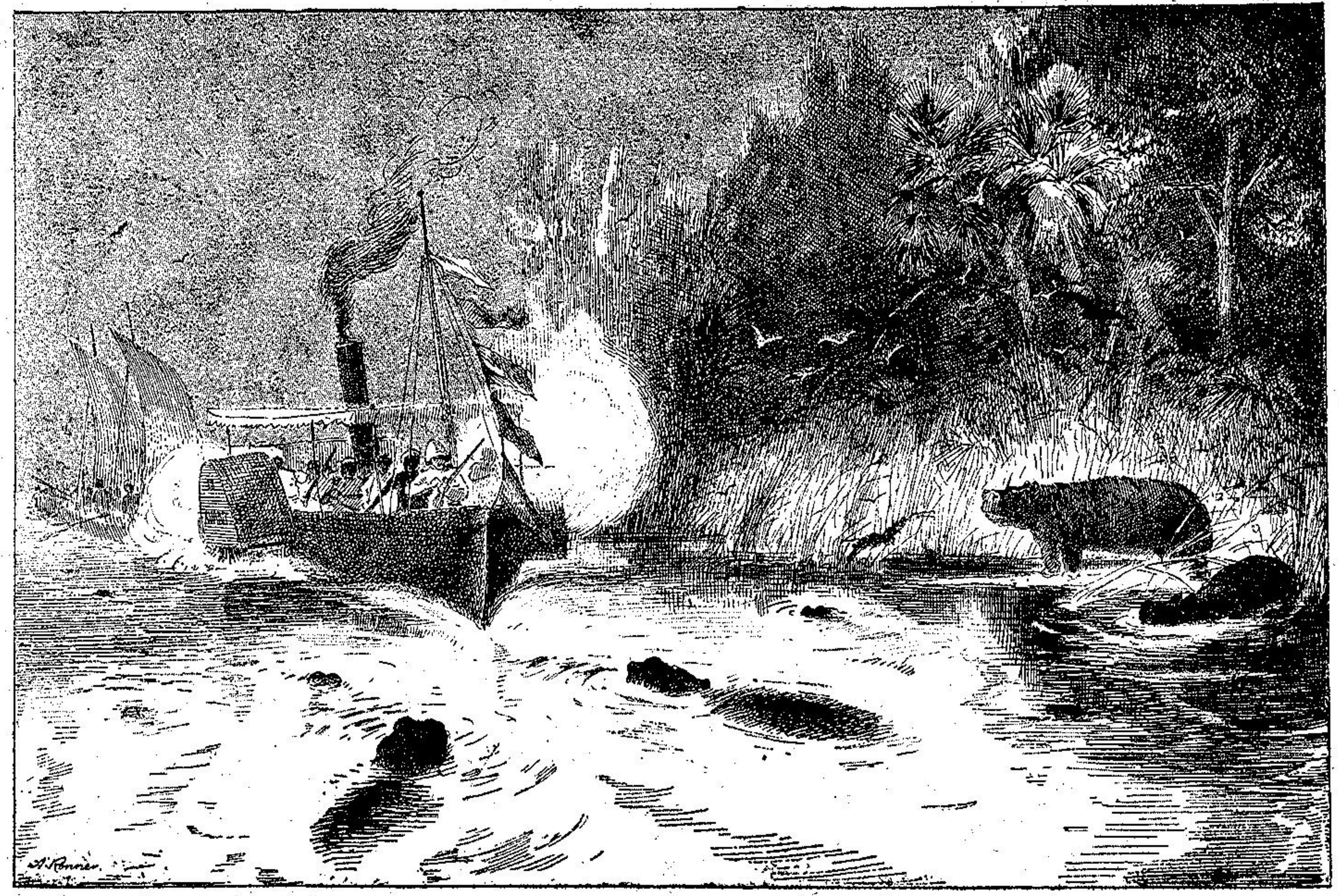
— On dirait des bataillons de fauves. répondit le chef.

— Dites plutôt des armées.

— Positivement.

— On n'aurait qu'à tirer dans le tas.

— Mais il faudrait perdre du temps.



UN BATEAU A VAPEUR TOUT PAVOISÉ. (P 537.

— Vous appelez cela une perte de temps?

— Il me le semble du moins.

— Quel butin !

— Je vous entends venir, mon ami.

— Comment?

— A bon entendeur, demi mot suffit.

Sir William regarda de Sambry.

Il avait une phrase sur les lèvres, mais il n'osa la prononcer.

Le chef se chargea de le désillusionner.

— Avouez que vous brûlez du désir de mettre pied à terre, dit-il.

— En effet, fut la réponse flegmatique.

— Impossible, mon ami !

— Impossible ! exclama le chasseur, comme s'il avait nourri un espoir assez ferme.

— Tout-à-fait impossible. Il faut que nous avancions, et nous avancerons.

L'Anglais en eut le cœur brisé.

Lentement il laissa glisser son arme, se rassit tristement sur sa banquette, et se contenta de murmurer dans un soupir :

— Des léopards, des chats-tigres, des panthères, des lions ! Oh mon Dieu !

Mais au même instant il fut interrompu dans ses réflexions par de Sambry, qui lui toucha précipitamment l'épaule.

L'Anglais se retourna, sans trop savoir pourquoi.

De Sambry se pencha sur lui.

— Là ! là ! fit-il, en montrant un coin de la rive.

Sir William suivit des yeux la direction indiquée, et faillit sauter de joie.

A moitié cachés derrière les taillis, courbés sur les eaux du fleuve, deux énormes léopards s'abreuvaient avec délice.

Ils buvaient à gorgées répétées, sans s'apercevoir de la présence des explorateurs.

Un monde d'idées passa dans le cerveau du chasseur.

— A moi les deux ! fit-il.

Prompt comme l'éclair il ramassa son fusil, visa et fit partir la balle.

Un nuage de fumée roula sur le fleuve et lorsque ce nuage se fut envolé, on aperçut sur la berge l'un des léopards, ayant les deux pattes brisées, se traîner dans des efforts inouis pour s'enfuir.

L'autre avait disparu.

— Bien touché ! s'écria de Sambry.

Mais sir William n'écouta plus.

Il avait déjà rechargé son arme.

Une seconde, une troisième détonation se firent entendre et allèrent toucher le fauve en plein corps.

Le sang rougissait le sol, tandis que la victime se débattait contre la mort.

De terribles rugissements firent sonner les échos, accueillis par d'autres rugissements sortant du sein de la forêt.

Sir William était radieux.

— Eh bien ? demanda-t-il à de Sambry.

— Superbe coup, fut la réponse.

— Presque au hazard.

— Mais néanmoins meurtrier.

— Je crois bien. Il n'en relèvera plus.

En effet, le léopard râlait.

Ses cris de rage s'éteignaient sensiblement en une sorte de gémissement rauque qui avait quelque chose de lugubre.

Bientôt il laissa retomber la tête, ouvrit la gueule pleine de bave, allongea les pattes dans un dernier mouvement, et expira.

En ce moment les embarcations étaient arrivées en face de l'endroit où gisait le fauve.

Les pagayeurs donnaient force de rames.

— Halte ! s'écria sir William.

De Sambry le toisa.

— Pour quoi faire ? interrogea-t-il.

— Vous me le demandez ? fit le chasseur stupéfait.

— Mais oui, puisque je l'ignore.

Sir William paraissait n'y rien comprendre.

— Vous l'ignorez ! exclama-t-il.

— Parfaitement.

— Et le léopard ?

— Eh bien quoi ?

— Le léopard ! répéta sir William.

— Oui, oui le léopard ! Que voulez-vous dire ?

— Par exemple ! Voilà qui est fameux !

De Sambry haussa les épaules.

— Allons-donc chercher le fauve, fit enfin le chasseur.

Le chef fit un signe négatif.

— Inutile ; nous n'avons qu'en faire, fut sa réponse.

Sir William se révolta.

Il tenait mordicus à ce qu'on lui permit d'aborder pour recueillir son butin, et il jura ses grands dieux qu'il en serait ainsi.

Mais de Sambry qui savait vouloir, lorsqu'il s'agissait de discipline s'opposa énergiquement, sous prétexte que pas n'était besoin d'interrompre la marche pour le bon plaisir de se charger d'un cadavre qui n'avait d'autre effet que de servir d'encombre.

Sir William eut beau gesticuler, manœuvrer des bras et des jambes, menacer qu'il se jetterait à l'eau afin d'aller lui-même prendre le léopard.

Rien n'y fit.

Le chef tint bon, et l'infortuné chasseur dut se résoudre à faire comme avait fait von Ruff : regretter sa proie.

Il se remit en grommelant, à sa place, maugréant en lui-même contre les exigences de la discipline et contre la sévérité de la consigne.

Insensiblement on dépassa la région où les fauves pullulaient et on laissa derrière soi le concert de mugissements et la ligne des forêts.

A présent la végétation des rives était moins unie et laissait, de-ci de-là, des clairières à travers lesquelles la lumière du jour jouait de charmants reflets.

Les oiseaux revenaient sur l'avant-plan.

Des nuées entières de volatiles voltigeaient de branche en branche, ou se tenaient doucement assis sous la feuillée, jetant au soleil leurs accords mélodieux.

Au-dessus des cîmes planaient de grands éperviers, et sur les ondes des aigles-pêcheurs guettaient une prise quelconque.

Des oiseaux aquatiques barbotaient en grand nombre dans la vase de la berge, suivant d'un œil langoureux les sautillements des poissons qui se hazardaient à fleur d'eau, et les happant avec une dextérité dont on ne les eut pas crus capables.

Von Ruff suivait avec intérêt le va-et-vient de cette gent ailée, et n'avait pas assez d'yeux pour voir.

Soudain il se mit à mouliner des bras.

— Silence ! s'écria-t-il.

On s'étonna quelque peu de cette exclamation.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

Mais le savant avait les idées déjà parties.

S'élevant sur la pointe des pieds il s'efforça de franchir, des yeux, la distance qui le séparait du rivage.

Cette attitude intrigua les compagnons.

— Nous direz-vous à la fin de quoi il s'agit ? interrogea le chef.

— L'Eurystomus ! murmura le naturaliste.

— Qu'est cela ?

— L'Eurystomus ! répéta-t-il.

Et en même temps il désigna du doigt un oiseau aquatique qui se tenait solitairement sur la berge.

Puis, comme en se parlant à lui-même :

— Oiseau rare, continua-t-il, et que je suis heureux de pouvoir contempler à l'état vivant.

— Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce pluvier ? demanda le chef.

— Tout.

— Voilà qui est court et bon.

— Malgré sa petite taille il est d'une bravoure extrême, reprit le savant. Son ennemi juré est l'aigle-pêcheur qui lui fait une chasse acharnée. Il se débat contre lui avec une témérité sans égale, et il n'est pas rare qu'il ait la victoire sur son impitoyable et puissant adversaire.

— Vraiment ! C'est fort intéressant.

— Oui. Je vous assure que je donnerais volontiers quelques louis de ma poche pour pouvoir assister à un de ces combats homériques, dont nos contrées civilisées ne nous fournissent jamais d'exemple.

A vrai dire, ce que racontait le naturaliste intéressait les compagnons, en ce sens que l'on admire toujours, quel qu'il soit, le petit qui ose se mesurer avec un plus grand et plus fort que lui.

Involontairement, chacun avait les yeux fixés sur ce chétif oisillon dont on vantait tellement les vertus audacieuses ; et au fond de tous les cœurs naquit le même désir que celui exprimé par von Ruff.

L'occasion ne se laissa pas attendre.

On vit arriver un énorme aigle-pêcheur, aux pennes largement déployées.

L'oiseau de proie vint raser la surface du fleuve ; et ayant sans doute aperçu sa victime, se mit à voltiger autour d'elle.

Il guettait le moment favorable pour s'abattre sur elle et la saisir de ses griffes de fer.

Il décrivit quelques cercles mal définis et se mouvait dans une hésitation imposée seulement par le désir de profiter du moment favorable.

Mais, l'*Eurystomus*, lui aussi, avait vu, son ennemi.

Son œil mignon et intelligent lançait des éclairs, tandis que sa gorge faisait gonfler ses plumes sous l'impression d'une colère infinie.

Soudain l'aigle s'abattit, et fermant les ailes, vint tomber sur le pauvre volatile.

Pendant quelques instants ce fut un entremêlement de plumes et de duvet, une confusion d'efforts et de cris d'alarme qui faisaient peine à voir.

Le petit pluvier combattait avec ardeur et courage.

La lutte semblait arriver à son paroxisme.

Malgré eux les explorateurs suivaient anxieusement les péripéties de cette attaque inégale et s'apitoyaient déjà sur le sort de l'oisillon.

Sir William avait saisi son arme.

— Je vais tuer ce grand voleur d'aigle, fit-il.

— Non pas, intervint von Ruff, voyons d'abord s'il ne sera pas battu par son adversaire.

— C'est impossible.

— Je n'oserais pas gager pour le contraire.

En effet, si von Ruff l'avait fait, il eut perdu son pari.

Après un quart d'heure d'efforts gigantesques de part et d'autre, l'aigle, tirant de l'aile, la gorge remplie de sang, s'éleva péniblement en poussant des cris de douleur, tandis que l'*Eurystomus*, radieux et fringant, regarda fuir son ennemi.

Von Ruff battait des mains et lança des bravos sincères à l'adresse du vaillant oisillon.

Quant à sir William, il épaula et visa dans l'espace.

— Je m'en vais punir ce grand lâche, fit-il.

Le coup partit et allait frapper l'aigle.

Il tournoya sur lui-même et vint tomber dans le courant, qui l'emporta au loin.

Cette scène émouvante avait occupé toute la caravane et avait pour quelques instants, fait oublier le but de l'expédition.

Les pagayeurs s'en retournèrent à leur avirons, et la flottille se remit à voguer vers d'autres parages.

La journée s'accomplit sans aucun incident, et le soir on campa dans une solitude parfaite.

Le lendemain, quelques uns des Européens éprouvèrent des accès de fièvre assez intenses, mais ceux-ci disparurent après quelques heures de navigation agrementée par une fraîche brise du sud.

Plusieurs journées se suivirent encore de la sorte, sans que l'on eut à se plaindre ni des intempéries du climat ni des indigènes que l'on rencontrait sur la route.

Bien des villages furent coudoyés et partout on reçut un accueil amical.

Du reste, la civilisation marquait ici ses empreintes indéniables.

On remarquait partout un bien-être que l'on n'avait pas encore vu jusqu'ici. Les habitations étaient proprettes et les indigènes démontraient un savoir faire significatif.

Ustensiles de ménage, armes, poteries, objets en métal, tout cela se rencontrait dans les endroits où l'on campait, ce qui prouvait que la manipulation des matières premières n'avaient plus que peu de secrets pour les naturels.

Dans ces conditions le trajet s'effectuait admirablement et rapidement, si bien qu'une courte distance seulement séparait encore les explorateurs, de l'importante station de Léopoldville.

L'idée d'arriver bientôt dans ce centre redonnait du courage à tous.

D'après les calculs du chef et de Mwama, on y débarquerait le lendemain.

Poussés par cette perspective riante, on naviguait allégrement et sans souci, lorsque tout à coup on entendit des coups de fusils tirés à peu de distance sur le fleuve même.

Surpris, on écouta.

— Que serait-ce ? demanda de Sambry un peu anxieux.

— Ma foi, rien qui vaille, fit Harris.

— Encore une bataille à livrer, ajouta sir William d'un ton ennuyé.

On écouta encore, et une seconde détonation, plus nourrie cette fois, secoua les échos.

Pour le coup, c'était bizarre.

De Sambry n'hésita pas.

— Aux armes ! s'écria-t-il.

Chacun se mit en garde, prêt à tout événement.

En ce moment la flottille suivait un coude que formait le fleuve en cet endroit.

Les explorateurs avaient l'œil ouvert et le cou tendu.

Soudain on crut devenir fou.

Là, devant eux, venant à leur rencontre, arrivait un bateau à vapeur tout pavoisé, et dont la cheminée vomissait des flots de fumée. Derrière lui suivait une escadrille d'embarcations bondées de monde et grouillant sous les rayons du soleil.

Mais, ce qui dépassait les limites de l'imagination c'était que, sur l'avant du steamer se tenait un homme blanc qui, lui aussi, regardait curieusement les gens de l'expédition.

On crut rêver, on crut perdre la raison.

Cet homme était Stanley, le vaillant explorateur, le conquérant de l'Afrique centrale.

Pendant quelques secondes on resta comme frappé de stupeur ; mais alors, la réalité se dessinait d'une manière précise, tous les bras se tendirent, toutes les poitrines se soulevèrent dans un même sentiment d'expansion, et un hurrah formidable, gigantesque, sans bornes, roula sur le fleuve.

C'était comme le cri de ralliement des apôtres de la civilisation.

Bientôt les deux équipes se touchèrent, se confondirent dans un même élan de fraternisation.

Pour fêter cette heureuse rencontre on fit halte jusqu'au lendemain.

A l'aurore l'escadre de Stanley reprit sa course, tandis que celle de de Sambry continua ses étapes vers Vivi et Boma. . . . . .

. . . . . .

Bientôt les explorateurs voguèrent sur l'Océan Atlantique, en route vers leur patrie respective.

De Sambry retourna dans ses terres.

Henri de Simo alla fêter à Paris, son mariage avec Cathérine et Paul se fixa auprès d'eux.

Sir William Darly et Harris reprirent le chemin de l'Angleterre ; mais le premier, après avoir, suivant sa promesse, uni Mwama à Nkéré, mit ces deux braves serviteurs à la tête d'une grande ferme en Ecosse.

Quant à von Ruff, chargé de sa lourde cargaison d'échantillons de botanique et de minéralogie, il s'en alla exhiber de pays en pays, de ville en ville, les merveilles qu'il avait récoltées sur le sol mystérieux du Continent Noir.

FIN.

TABLE DES MATIERES

		Pages.
I	Vingt bras de moins	1
II	La fête des vendanges	11
III	Un arbre étrange	23
IV	La situation s'aggrave	33
V	Une partie du voyage accomplie	43
VI	A Kimpoko	51
VII	Nouveaux locataires	61
VIII	Au bord du Congo	72
IX	On retrouve Calao	85
X	Les négriers sont battus	97
XI	Une guérison en passant	112
XII	Renseignements précieux	126
XIII	Une invasion de moustiques	136
XIV	On retrouve Henri et les siens	149
XV	Amitié et dévouement	159
XVI	La joie renaît	171

		Pages.
XVII	Alerte	184
XVIII	Une victoire éclatante	195
XIX	Tout le monde en route	206
XX	Marchands d'ivoire	219
XX^{bis}	Voleur nocturne	232
XXI	Criquet fait des siennes	250
XXII	Des tigres en masse	263
XXIII	Après les tigres, des lions	275
XXIV	Vers Makoura	286
XXV	L'influence de l'oiseau bleu	301
XXVI	Sur le Congo	317
XXVII	L'échange du sang	328
XXVIII	L'Euphorbus Eleborium	342
XXIX	Dix contre un	354
XXX	Mort de Calao	367
XXXI	En route vers les Stanley-Falls	378
XXXII	Un village abandonné	395
XXXIII	Des singes et des ruines	408
XXXIV	Les Stanley-Falls	419
XXXV	Mines d'or et pépites	432
XXXVI	Les nouveaux Rotschild	446
XXXVII	Chez les antropophages	459
XXXVIII	Un festin hideux	468
XXXIX	En pays plus civilisé	479
XL	Criquet naturalisé africain	490
XLI	Un nouveau roi	502
XLII	Le carte change	511
XLIII	Retour en Europe	525

TABLE DES GRAVURES.

	Pages.
Des hommes et des femmes dansaient des sarabandes	9
C'était un grand diable de nègre	17
Ce que l'on vit était horrible	25
Le chef se prit à causer à son entourage	33
C'est le fleuve Congo	49
Le chef leur fit un accueil cordial	57
C'était une maison construite par un connaisseur	65
C'était la tombe de l'homme blanc	73
Au-dessus de leur tête balançait une sorte de passage sérin	81
Nos futurs chefs de peloton, répondit de Sambry	97
De Sambry saisit la missive	105
La pauvre femme pilait du manioc	113
Ils se virent entourés d'une douzaine de nègres	129
Chacun à son tour enfonça le bras dans le vase	137
C'était un rassemblement de quelques huttes	145
On aperçut trois hommes	153

	Pages.
Un lac dans lequel barbotait une troupe de hérons	161
On trinquait joyeusement	169
Le mahagoni	177
C'étaient de hideux nègres	185
Les nouvelles installations se trouvèrent établies	193
Une femme nègre courait à toutes jambes	209
Ils s'emparèrent de l'écrit	217
Ces gens entouraient un gigantesque éléphant	225
Sir William chassa l'antilope	233
Au milieu de ce grouillement marchait un éléphant	241
Il présenta les deux mains au nègre	249
L'on vit une nuée de tigres s'élancer	257
Criquet et le nègre causèrent longuement	273
Les chariots furent amenés	289
La magie noire, répondit le serviteur	297
C'était une robuste indigène, etc.	305
Fleurs et fruits du cotonnier	306
On traîna les embarcations derrière les tentes	313
Trois ou quatres huttes campé sur la berge	321
L'échange du sang	329
Pipe à chanvre	337
Lance sacrée	341
Ils se dirigèrent vers la demeure du chef	345
Les habitants accoururent	361
Elles se mirent à tâter les clous de ses semelles	369
On échangea un dernier salut	377
C'est la tombe d'un chef, dit-il	393
Je tiens mon idole ! exclama-t-il	401
Le manioc	413
Je monterai sur mon trône	417
Il se mit à crayonner gravement	425
Le couteau du sacrificateur	433
Nous construirons un port libre	441

	Pages
Un noir à face diabolique, drapé dans un large drap blanc	457
Type de naturel	469
Voici la cachette, dit-il	473
Les indigènes se les partagèrent	481
L'Anglais et son aide traversèrent le village	489
L'expédition groupée sur la place publique.	497
Etablir une colonie modèle	505
Le débat du hongo	513
Acacia Arabica	521
Un bateau à vapeur tout pavoisé.	529

Mus
11848
Musée de la littérature